=16620

15406

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

PAR

LE GÉNÉRAL C^TE DE SÉGUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1877


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE I.

Le temps d'une dictature était venu, et tout indiquait le Dictateur! La nation avait conçu tant de mépris pour ce gouvernement déchu, lieu d'asile de quelques terroristes tristement célèbres; tant de haine pour tant d'excès absurdes et atroces commis depuis huit ans en son nom et dont elle était victime, que, entièrement dégoûtée de ce qu'on appelait son gouvernement par elle-même, elle se précipitait dans les bras du héros, dont l'intègre habileté administrative et la modération généreuse au milieu de ses triomphes, promettaient de la relever enfin de tant d'abaissements par tous les biens que donne la vraie gloire.

La popularité du 18 Brumaire fut donc immense! Les historiens républicains eux-mêmes en conviennent. Tout regret pour la prétendue virginité d'une constitution si souvent violée, demeura frappé de ridicule. Cette révolution était aussi l'œuvre de la France:

elle l'avait proclamée d'avance ; tous les partis ou l'accueillirent avec empressement ou furent forcés de s'y soumettre. Les classes proscrites y applaudirent comme à leur salut ; les royalistes l'acceptèrent comme la résurrection de la monarchie à laquelle il ne manquerait plus que leur monarque, dont ils espérèrent, tôt ou tard et d'une façon ou d'autre, le retour. Les constitutionnels, hommes d'ordre, y virent le retour de l'ordre ; besoin si pressant alors, que, avec plus ou moins de regret, la plupart lui sacrifièrent leurs principes. Les démagogues eux-mêmes, vaincus par l'opinion publique, se résignèrent, hors les plus passionnés. Ceux-ci se retirèrent la vengeance au cœur, et avec ces mêmes poignards du 19 brumaire, dont ils ne tardèrent pas à se servir.

Dès le 20 brumaire (11 novembre) les trois nouveaux Consuls se réunirent : ce Conseil dura cinq heures. L'orgueil de Sieyès l'aveuglait encore sur la portée de la révolution dont il avait si habilement tracé le programme. Plein de lui-même, et convaincu de son ascendant sur Ducos, il osa proposer de délibérer sur la présidence. « Mais vous voyez bien, s'écria naïve-« ment Ducos, que c'est le général qui nous préside ! » Et Bonaparte en effet, sans autre élection, prit la tête du Conseil. Il fallut céder ; mais, dans la discussion, Sieyès comptait reprendre l'avantage et se montrer le chef civil de la France, tandis que Napoléon n'en serait que le chef de guerre.

Son plan d'administration intérieure était arrêté ; sur ce terrain il se croyait sans compétiteur ; aussi fut-il révolté de s'y voir suivre et combattre par Bonaparte. Pendant la première heure il lui tint tête ; mais

quand il entendit le jeune général développer des idées nettes, précises, et profondément méditées sur la politique, les finances, la jurisprudence même, enfin sur toutes les branches de l'administration intérieure et des relations extérieures de la République, son indignation se changea d'abord en surprise, puis en stupéfaction : alors seulement il comprit ce que la position et les destinées de la France allaient devenir. Confondu d'étonnement, cet homme, d'un esprit observateur, se résigna : et le soir même, au milieu de ses amis, Talleyrand, Cabanis, Rœderer, etc. : « Messieurs, « leur dit-il, vous avez un maître ! Bonaparte sait, veut « et peut tout faire ! Soumettons-nous ! Dans notre dé- « plorable situation, cela vaut mieux que d'exciter des « divisions dont une perte certaine serait la suite ! »

En effet, le lendemain 12 novembre, achevant de s'emparer du gouvernement, Napoléon désigna les nouveaux ministres : Berthier eut la guerre ; Gaudin, dont le nom devrait être plus célèbre, eut les finances, qu'il avait refusées du Directoire ; Cambacérès conserva le portefeuille de la justice ; Laplace eut celui de l'intérieur. Quant aux affaires étrangères, il les réserva à Talleyrand, sans oser le nommer encore. Alors, plongeant un regard hardi jusqu'au fond du gouffre révolutionnaire, et s'indignant sans s'effrayer, il se mit à l'œuvre.

Tout périssait. L'armée désorganisée ne recevait ni vivres, ni solde, ni habillement : en France, comme au dehors, elle ne vivait que de réquisitions ou de maraude. La désertion par bandes la dissolvait. Les bureaux ne pouvaient produire aucun état de si-

tuation : il existait des corps entiers inconnus même du ministre. Dans les finances, même désordre : tout à l'encan, tout au pillage ! Les fournisseurs se payant par leurs propres mains de leurs prétendues fournitures ; les contributions arrêtées ; la rente tombée à six francs, le crédit mort, le trésor vide ! L'administration et la justice, également sans direction, étaient livrées au hasard des passions d'une tourbe de commis, de magistrats et d'anarchistes affiliés au club du Manége. Les rênes avaient échappé aux mains des ministres : elles flottaient au milieu d'une confusion d'institutions et de lois révolutionnaires. Les prisons regorgeaient de victimes politiques, tandis que, jusqu'aux portes de la capitale, des brigands infestaient les campagnes et les grandes routes !

De ce chaos, où s'agitait une foule d'esprits impurs, il s'agissait de faire sortir une régénération entière, une création nouvelle ! Telle était la grande mission que d'en haut avait évidemment reçue Bonaparte. Déjà négociateur, administrateur et législateur en Égypte et en Italie, la conscience de sa force ne lui manqua point. Ce monstrueux assemblage de maux, au lieu de l'étonner, l'excita. Jamais vocation ne fut aussi manifeste ; voix du ciel, voix de la terre, tout l'appelait, tout l'avait préparé : la gloire impérissable de l'œuvre ; sa passion du travail ; son aversion du désordre ; enfin, dans ce champ aussi vaste que son génie, aussi grand que son ambition, la libre jouissance du Pouvoir suprême.

En un mois l'armée fut ressaisie dans tous ses détails : la discipline reparut, la désertion s'arrêta ; le

recrutement commença à remplir les cadres. Choix heureux de généraux, envois d'officiers habiles, instructions et adresses énergiques, transformation des bureaux, véritables clubs démagogiques, en ateliers soumis à la règle et au travail, tels furent quelques-uns des moyens employés par Bonaparte.

Dans les finances, s'aidant de Gaudin, il chassa les vendeurs du temple, et y fonda, dès les premiers jours, les bases de l'admirable administration qui régit encore aujourd'hui la France. Aussitôt le crédit éteint se ralluma, le trésor vide se remplit, les propriétés publiques et privées reprirent valeur, et toutes les transactions suspendues se rétablirent.

Dans l'administration des départements de l'intérieur et de la justice, on vit de même cesser les proscriptions civiles et religieuses et renaître la confiance : les églises furent rendues au culte; la guerre civile s'arrêta; dans les campagnes, sur les chemins, la sécurité reparut; la justice, confiée en de meilleures mains, reprit son cours; les prisons, l'exil, la déportation rendirent aux foyers et à la patrie les victimes politiques. Des courriers, envoyés de toutes parts, en hâtèrent la délivrance; Bonaparte lui-même sonda les cachots, en ouvrit les portes : « Une loi injuste, dit-il « aux malheureux otages, vous a privés de la liberté; « mon premier devoir est de vous la rendre! »

Bientôt les anciennes gloires de la France, dont la mémoire était proscrite, sont réhabilitées; leurs cendres, dispersées par la main de la Terreur, sont recueillies; des honneurs funèbres sont rendus aux restes du pape Pie VI, mort dans l'exil au milieu des armées de

la République. En même temps, l'École Polytechnique, ébauchée, reçoit l'organisation qui fait aujourd'hui sa gloire ; et déjà les plus habiles jurisconsultes, appelés de toutes parts, commencent nos codes immortels.

C'est ainsi que tous les biens perdus, promis ou rêvés depuis dix ans, il les apporte à la France, et qu'il lui ouvre enfin la grande voie de l'honneur, de l'ordre et de la prospérité, au sein de l'égalité, en lui promettant la paix couronnée de gloire. Il ne lui demande que l'oubli des maux qu'il vient effacer et son concours. Son génie ne craint pas d'appeler autour de lui toutes les lumières de la civilisation, toutes les supériorités intellectuelles. Il veut que, à dater de son avénement, une ère nouvelle commence ; qu'à l'éclat de son œuvre toutes les forces vives de la France, accourant et lui sacrifiant leurs passions, viennent concourir. Centre de cette action, sa puissance d'attraction est si forte, il élève si haut son drapeau, la grande voix de la Patrie parle par la sienne avec une autorité si imposante, que, entraînés, enchaînés à sa suite, et l'utopie du *baiser* de la première assemblée législative se réalisant, on voit bientôt tous les talents, toutes les supériorités, lui apporter leur tribut ; bien plus, il force même à marcher, réunis dans sa gloire, vers le but qu'il s'est proposé, et les proscripteurs repentants et leurs victimes !

Cette fusion active, dans une région haute, morale et patriotique, a sans doute été l'une des plus difficiles et des plus salutaires victoires de Bonaparte : elle commença dès les premiers jours du Consulat provisoire ; pour en préparer l'achèvement quelques mois suffirent ; et c'est là, sans doute, l'un des pas les plus déci-

sifs qu'ait faits, vers sa consolidation, la Révolution du dix-huitième siècle. Dieu lui avait enfin donné le grand homme nouveau nécessaire à la société nouvelle, pour la gouverner !

Dans cette régénération, telle qu'elle était alors possible, de l'ordre moral et social, l'élan général de la France le soutenait ; mais autour de lui, que d'obstacles ! quelle perversion profonde ! que de ménagements nécessaires ! Combien de personnages utiles, habiles, indispensables, mais, soit par égarement ou faiblesse, compromis dans les excès de la Terreur, se retenaient à ses restes, s'en faisant comme l'un de ces anciens asiles, sauvegardes de crimes voulus ou involontaires ! Ceux-là s'efforçaient d'imposer silence à la voix publique, à celle de leur conscience, en défendant, en glorifiant même ces odieux souvenirs, de peur de les voir se changer en accusations, et d'être obligés de les accepter comme des remords.

S'il en faut une preuve, on a vu qu'une fête infâme existait alors : c'était la célébration de l'anniversaire du meurtre de Louis XVI ! On se souvient de l'horreur qu'elle inspirait à Napoléon avant son départ pour l'Égypte ; le 21 janvier 1800 allait en renouveler la commémoration ; Bonaparte était entouré de régicides, mais la pensée de présider à cette monstruosité lui fut si insupportable, qu'il ne put attendre que Sieyès, complice de l'attentat, eût cessé d'être son collègue : il le contraignit à l'abolir. Toutefois ce ne put être qu'indirectement, tant cette époque était encore imprégnée de crimes ! On décréta que deux fêtes politiques seraient seules conservées : celle de la Révolution

de 1789 et celle de la fondation de la République.

De même, quelques semaines plus tard, il se crut obligé à de semblables précautions pour rappeler les victimes de Fructidor. Ces déportés furent considérés comme émigrés. Ils ne parurent d'abord, en rentrant en France, que changer d'exil : divers lieux de surveillance furent assignés à ces nobles proscrits qu'il allait bientôt faire sénateurs, généraux et même ministres. Remarquons encore, que, à la liste de tant de personnages honorables ainsi rappelés, il se crut obligé de joindre deux noms horribles, ceux de Barrère et de Vadier qui la terminent. Ne fallait-il pas que la France fût descendue bien bas dans l'abîme révolutionnaire, pour qu'un génie aussi audacieux n'osât l'en retirer qu'avec tant de ménagements! Mais à chaque retour généreux vers la justice, les terroristes effrayés, se retrouvant en face de leurs victimes, criaient à la contre-révolution et au royalisme.

Un fait montrera leurs prétentions et leur impudence. L'infâme Barrère lui-même, secouant l'opprobre de son exil, venait d'oser écrire au Premier Consul et lui donner des conseils de gouvernement : il montra jusqu'à l'espoir d'être rappelé à la vie publique !

D'autre part, il est vrai, les chefs vendéens, rendant hommage à la générosité du Premier Consul, vinrent, dans le secret de la nuit et de son cabinet, lui livrer leurs personnes et lui avouer leurs espérances. On sait qu'il refusa le rôle de Monck qu'ils lui offrirent; que de leur côté ils refusèrent de se rallier sous sa protection, et qu'il les laissa libres de recommencer la guerre civile.

Mais j'anticipe. Quelque miraculeusement rapide

qu'alors ait été notre renaissance, mon récit va plus vite encore! La joie d'avoir enfin atteint le terme des horreurs qui nous torturaient depuis neuf années entières; d'être sorti de ces temps, les plus odieux et honteux qui furent jamais, pour entrer dans la plus merveilleuse époque de toute l'histoire; où, chaque jour, avec la vie elle-même tous ses biens nous étaient rendus, cette joie est si vive encore dans ma mémoire, qu'elle désordonne ce récit! Rentrons donc dans l'ordre de mes souvenirs, et disons d'abord comment s'établit cet admirable Consulat, avant d'en raconter les prodiges.

CHAPITRE II.

Le moment était venu de discuter la constitution nouvelle au sein des deux Commissions législatives. Bonaparte les manda au Luxembourg. Sieyès ne désespérait pas encore de sa mystérieuse constitution, si célèbre avant d'être connue : conception laborieuse, qu'un mot de Napoléon fit avorter, en en conservant toutefois ce qui convenait à la concentration dans sa main de l'autorité gouvernementale.

Dans ce Conseil prêt à clore le gouvernement provisoire, Bonaparte invita Sieyès à produire son œuvre. En voici l'ébauche. C'étaient : des élections, à trois degrés, de candidats pour toutes les fonctions civiles, judiciaires et législatives; un Conseil d'État directeur du pouvoir, aidé d'un ministère exécutif et responsable avec l'initiative exclusive des propositions de lois; un

Tribunal les discutant contradictoirement devant un Corps Législatif muet; un Sénat Conservateur à vie, dont les membres, dotés de cent mille francs de rente, choisiraient, sur les listes de candidature, les Tribuns et Législateurs; cour de cassation politique, jugeant en dernier ressort les lois quant à leur constitutionalité, avec le droit d'élire un Grand Proclamateur Électeur à vie, ou de le révoquer en l'absorbant dans son sein, ainsi que les tribuns dangereux au repos public. Puis deux Consuls, l'un de la Paix, l'autre de la Guerre, nommés comme tous les autres fonctionnaires par ce grand proclamateur éleçteur réduit à ce pouvoir unique.

Des témoins assurent que Sieyès s'était préparé pour lui-même cette place de Grand Électeur, spectateur plutôt qu'acteur de gouvernement, mais place dorée de six millions de revenus, décorée d'une garde de trois mille hommes, de l'habitation du palais de Versailles, et de la représentation extérieure de la République. Elle semblait toute faite, en effet, pour son orgueil à la fois cupide et timide. Ils ajoutent que, convaincu que le Sénat la lui déférerait, il ne destinait à Bonaparte que le Consulat de la Guerre.

Subjugué, comme on l'a vu, dans l'intérieur du Consulat provisoire, Sieyès, quant à son œuvre constitutionnelle, espérait reprendre le dessus devant les deux Commissions législatives. Il s'était d'autant plus efforcé de les entraîner dans son utopie républicaine, que ses premières ouvertures sur ce projet, aigrement repoussées par Napoléon, avaient brouillé ces deux Consuls. On avait eu quelque peine à les rapprocher assez pour qu'on pût soumettre ce plan de constitution à

une discussion définitive. Lorsqu'enfin cette réunion eut lieu comme on le voit, dans la première séance, l'espoir de Sieyès s'accrut du silence de Bonaparte, quand il déroula son système dans le même ordre dont on vient de lire le résumé. Mais le lendemain, lorsque, arrivant au faîte de cette hiérarchie de Pouvoirs contre-balancés, il fit apparaître cet oisif, ce ridicule et impossible Grand Proclamateur Électeur, une explosion d'indignation de Bonaparte atterra une seconde fois cet esprit plus fait à la méditation qu'à la controverse. « Hé quoi! citoyen Sieyès, s'écria Napoléon, comment avez-vous pu vous imaginer qu'un « homme de quelque talent et d'un peu d'honneur « voudrait se résigner au rôle de cochon à l'engrais « de quelques millions, comme le serait votre Grand « Proclamateur! »

Cette exclamation fut aussitôt appuyée d'une foule de considérations concises, profondes, incontestables, sur l'inanité « de cette ombre d'un roi fainéant; » enfin sur cet absurde assemblage de Pouvoirs sans garantie, destructeurs les uns des autres : vérités qui, se pressant avec une éloquente énergie dans la bouche de Napoléon, entraînèrent tout le Conseil.

Dès ce moment Sieyès, abattu et frappé de ridicule, demeura muet. Bonaparte au contraire domina la discussion, tantôt par les éclats impérieux d'une volonté et d'une autorité déjà redoutables, tantôt par l'étonnement et l'admiration que la supériorité et l'universalité de son génie imposèrent à ses contradicteurs et qu'attestent encore leurs souvenirs. L'austère républicain Daunou lui-même, disent-ils, qu'il avait con-

traint de prendre la plume, votait d'une main contre ses propositions, et se voyait aussitôt forcé d'en écrire avec l'autre main l'acceptation.

Dans cette œuvre toute au pouvoir d'un grand homme, œuvre de salut en ce moment, Bonaparte ne daigna pas dissimuler. Il plaça franchement au-dessus de toute autre prétention, cette autorité qu'il exerçait de fait depuis le 18 Brumaire. Daunou et Chénier proposèrent en vain qu'on ne lui conférât que le titre de généralissime avec des pouvoirs extraordinaires. Il répondit : « Je suis Consul ! Je veux rester à Paris ! » Et comme ils réclamaient en faveur de la puissance absorbante du Sénat : « Non ! cela ne sera pas ! » reprit-il impérieusement.

Cette réplique termina les débats. Tout ce qu'avaient pu obtenir ces républicains, était : l'existence d'une tribune libre encore, celle du Tribunat ; et la réduction à dix ans des pouvoirs du Premier Consul, temps plus que suffisant pour qu'il s'en assurât la jouissance ou viagère ou héréditaire !

Ainsi l'on n'accepta des idées de Sieyès que ce qui convint à Bonaparte ; on abandonna le reste. A l'élection directe venant d'en bas, et qui, dans les temps de désordres, n'avait produit que des Représentants de factions et de passions violentes, on substitua l'élection indirecte venant d'en haut, ce qui, avec le génie du chef, produisit la Dictature. On créa un Premier Consul, gouvernant seul, ayant l'initiative exclusive de la proposition des lois, avec l'aide d'un second, d'un troisième Consul et d'un Conseil d'État à voix seulement consultative. Ce Premier Consul devait choisir un Sénat,

qui choisirait à son tour, sur une liste de candidats, les membres d'un Tribunat délibérant et d'un Corps Législatif muet, tant chacun était alors dégoûté des abus de la parole.

Telle fut la Constitution dite de l'an VIII. Elle confirma l'avénement de Bonaparte proclamé le 24 décembre 1799, quarante-quatre jours après les 18 et 19 brumaire. La France l'accepta avec confiance : trois millions onze mille sept votes la consacrèrent.

Mais, pendant que cette constitution s'était achevée en dépit de Sieyès et de ses amis, un choix, le plus important de tous, celui des second et troisième Consuls, préoccupa Napoléon. Jusque-là il avait paru admettre le maintien définitif à ce pouvoir de Sieyès et de Roger Ducos, alors Consuls provisoires comme lui. Ce fut Sieyès, trop découragé pour aspirer désormais à la première place, trop orgueilleux et prévoyant pour accepter la seconde, qui, lui-même, nettoya ce terrain de sa présence. Dans les pourparlers à ce sujet, il allégua : « Qu'il suffirait d'un coup de coude « du général pour mettre de côté ses deux collègues « et demeurer seul ! » Sur quoi, Bonaparte lui ayant fait répondre : « Qu'il était incapable d'une telle in- « gratitude ; » Sieyès lui fit répliquer : « Que décidé- « ment lui et Ducos refusaient le Consulat, et se con- « tenteraient d'être sénateurs. »

Or ici de plus secrètes communications entre eux eurent lieu sans doute ; car on sait qu'alors Napoléon s'écria : « Que, lorsqu'il s'agissait d'argent, Sieyès n'é- « tait plus idéologue ; qu'il devenait positif ; qu'on le « sentait prêt à abandonner ses rêves constitutionnels

« à l'aspect d'une somme ronde; et que ce collègue « était commode! » En effet, Sieyès ayant compris à son tour, comme Barras, que son rôle était fini, un marché peu honorable acheva d'en débarrasser Napoléon ainsi que de sa reconnaissance : ce fut, avec la présidence du Sénat, en lui faisant donner, comme récompense nationale, la terre de Crosne, propriété acquise à l'État par l'un de ces crimes dont ce prêtre avait été complice. On a dit plus, et il n'est point prouvé que ce fut le seul prix qu'il accepta pour sa retraite.

Ce succès avait un instant donné à Bonaparte la pensée de se maintenir seul au pouvoir; mais, à ses premières tentatives, comme on l'avertit « que cela excéderait les pouvoirs des Commissions, » et que, ayant repris : « Qui donc alors me donnera-t-on pour « collègues? » on lui répliqua : « Oh! quant à cela, vous choisirez! » il se résigna à l'adjonction d'un second et d'un troisième Consuls.

Son choix, au reste, était fait d'avance. Dès les premiers jours de son consulat provisoire il s'était entouré d'une foule de renseignements sur chaque personne. En ce moment Cambacérès était ministre de la Justice, et Lebrun président de la Commission des Anciens. Le premier était un ancien magistrat et jurisconsulte éclairé, de formes graves, d'un esprit sage, prudent et mesuré, mais d'un caractère assez timide pour s'être, comme conventionnel, gravement compromis à la suite des terroristes que, sans l'être lui-même, il avait servis.

Le second, plus remarquable jusque-là que remarqué, avait un extérieur noble et plein de dignité. C'é-

tait à la fois, ce qui est rare, un homme d'État, de lettres et de finances ; aidant au bien sans bruit ; laissant parler pour lui ses bonnes actions, comme il avait écrit, sans se nommer, ses meilleurs ouvrages qui lui survivent. Bonaparte avait su distinguer son mérite au travers d'un caractère doux, calme, et de la simplicité la plus modeste.

Tous les deux lui étaient restés étrangers pendant le 18 brumaire : l'un, par une craintive circonspection ; l'autre, par réserve habituelle et aversion de toute intrigue. Mais depuis, les travaux, les fréquents rapports de Napoléon avec eux avaient fixé sa pensée sur ces personnages. Il vit que tous deux, second et troisième Consul, rassureraient sur son pouvoir, sans le gêner ; qu'ils lui rallieraient le plus d'intérêts possibles : ce seraient, par Cambacérès, tous les intérêts compromis dans les excès révolutionnaires, et par Lebrun, pur de ces excès, tous les intérêts irréprochables, et les victimes de cette Révolution depuis 1789 !

Le jour de l'élection venu, il avait donc obtenu facilement des hommes du jour, pour Cambacérès, dans les Commissions réunies qu'il présida, une forte majorité. Quant à Lebrun, auquel on opposait le rigide et républicain philosophe Daunou, s'il l'emporta, des témoins disent, et son propre fils en convient encore aujourd'hui, que cette élection fut au moins douteuse ; que le Premier Consul, en dépouillant le scrutin, s'était hâté, d'une main impatiente, de froisser les votes écrits, de les jeter sous la table, et de déclarer brusquement la majorité acquise à Lebrun ; ce que nul n'avait osé vérifier ni contester !

Bonaparte prit aussitôt, ou plutôt continua le gouvernement de la République. Les autres Pouvoirs furent installés le premier jour du dix-neuvième siècle. Il les avait partagés surtout entre les conjurés du 18 Brumaire. Ces choix furent conformes aux nécessités du moment et à son but : ils satisfirent. Dans cette attente la plupart des ambitions s'étaient rangées, d'avance et bon gré mal gré, sous sa dépendance. Pourtant, dans ses exclusions ou ses préférences, il avait d'abord été gêné par sa position provisoire et par des égards forcés pour Sieyès, son collègue encore. Entre autres exemples de l'influence de celui-ci, pour choisir ou pour exclure, cet ex-prêtre, dans sa haine vaniteuse contre Pontécoulant parce qu'il était noble et avait refusé d'être régicide, s'était vivement opposé à la juste reconnaissance de Bonaparte pour ce pur et courageux conventionnel. Je tiens de Pontécoulant lui-même, que Sieyès réussit à l'écarter jusqu'au moment où, plus libre, Napoléon répara ce tort involontaire.

CHAPITRE III.

Le premier acte du gouvernement du Premier Consul fut un double effort, l'un secret avec l'Autriche, l'autre ostensible avec la Grande-Bretagne, pour obtenir une paix ou partielle, ou générale. Il avait promis cette paix sans y croire ; il devait tenter de tenir parole. Et puis, comme tout usurpateur du pouvoir suprême,

son plus vif désir était sa consécration, au dehors comme au dedans, par l'aveu des Gouvernements anciens. Dès le surlendemain de son installation, il proposa donc la paix, dans une lettre de sa main, au Roi d'Angleterre. Le ministère anglais en repoussa la forme et le fond par une note hostile, pleine de récriminations plus ou moins fondées. La restauration du trône des Bourbons y était indiquée, sans toutefois en faire une condition indispensable. Napoléon remarqua cette sorte de concession; il en attendit l'effet d'un temps meilleur. Quant au reste, se déchargeant sur le gouvernement anglais de la responsabilité des maux de la guerre, il s'autorisa de sa démarche pacifique ainsi repoussée, pour adresser, au nom de l'honneur, un appel plus belliqueux que jamais à toute la France.

On vit bien alors que la promptitude de décision et d'action, commune à tous les grands hommes, est l'une des causes principales de leur fortune, soit qu'elle crée l'occasion favorable ou qu'elle s'en saisisse à temps; soit qu'elle prévienne l'occasion contraire toujours prête à naître. Ce fut ainsi que la rapidité du coup d'État du 18 Brumaire eut un à-propos remarquable. Quelques jours plus tard, des dépêches accusatrices de Kléber eussent donné des armes au Directoire contre Bonaparte.

Ces inculpations calomnieuses portaient sur le dénûment absolu dans lequel Kléber accusait le général en chef d'avoir abandonné, au moment du plus grand danger, son armée d'Égypte. Adressées au Directoire, elles tombèrent aux mains du Premier Consul! Napoléon, soit politique ou générosité, ne parut pas s'en

émouvoir. Il continua à Kléber son commandement en chef; il ranima le courage de ce général par des éloges publics, par des instructions secrètes et par la promesse de prompts secours, qui lui seraient parvenus sans la déplorable irrésolution de Gantheaume. Toutefois, attaqué dans son honneur et dans sa gloire, Bonaparte fit préparer une réfutation détaillée et victorieuse, en réponse à ces imputations, dont quelque duplicata intercepté pouvait avoir donné connaissance à l'Angleterre.

Il avait alors fallu remanier le ministère. Ici, les noms suffisent à l'éloge; la plupart, à divers titres, sont restés célèbres : Talleyrand, aux affaires étrangères; Lucien Bonaparte, à l'intérieur; Gaudin, toujours aux finances. Quand Berthier, bientôt devenu nécessaire ailleurs, laissa libre le portefeuille de la guerre, une juste reconnaissance appela Carnot à le remplacer. Cambacérès venait d'être appelé au Consulat : « Ci-« toyen, dit à Abrial le Premier Consul, je ne vous « connais pas; mais on m'assure que vous êtes le plus « honnête homme de toute la magistrature : c'est pour « cela que je vous ai nommé ministre de la Justice! »

Déjà commençait ce Conseil d'État à jamais illustre, foyer de lumières, faisceau de talents classés et maintenus chacun dans la sphère qui lui était propre, et tous fortement réunis autour du génie universel qui les présidait. Il les dirigeait, il les excitait dans cette œuvre immense et immortelle, qui du chaos, résultat du bouleversement de 1789, fit sortir l'admirable édifice d'administration et de législation de la nouvelle France, et réalisa, dès les premières années du siècle

où nous vivons, la plupart des biens rêvés par l'utopie révolutionnaire de la fin du dernier siècle.

Docile à son inspiration, à l'impulsion de sa main puissante, dès lors tout s'ordonna et s'agrandit; tout tendit en haut; tout s'éleva vers le bien et le mieux possibles. L'histoire n'offre rien de comparable à l'élan laborieux et soutenu de tous ces esprits; ascension bienfaisante et lumineuse, qui, de cette fange sanglante où la retenaient souillée les démagogues, releva et replaça presque soudainement la France en tête de la civilisation moderne!

De là ces admirables institutions que le temps a consacrées: telles que cette organisation financière déjà citée; la création mémorable de la Banque de France; l'organisation hiérarchique des Cours de Justice; la confection, dès lors commencée, des codes qui nous régissent; la puissante et salutaire division administrative du territoire en préfectures et sous-préfectures! Ajoutez à ces actes et à tant d'autres que l'histoire a consignés, la réconciliation de la République avec la plus grande partie de l'émigration volontaire et involontaire; la guerre civile d'abord suspendue par la révocation de la loi des otages, par la protection donnée à tous les prêtres, et par un armistice appuyé de la présence imposante, dans la Vendée, de soixante mille hommes sous Hédouville, général conciliant, dont les négociations avec le prêtre Bernier amenèrent une paix définitive. Quant à la Bretagne et à la Normandie, dès le second mois de 1800, la force des armes et l'exécution trop sanglante de Frotté, que ne put prévenir la clémence tardive de Napoléon, y terminèrent

la guerre des chouans presque aussitôt que la guerre vendéenne.

De même au dehors, il fit tout pour répondre à l'opinion publique. Elle était alors si enthousiaste, que, espérant de lui jusqu'à l'impossible, elle lui demandait la paix, sans l'attendre de la victoire qui déjà se préparait. On a vu les propositions de Bonaparte à l'Autriche et à l'Angleterre; on remarquera encore, dans l'élection à Rome d'un nouveau Pontife favorable à la France, l'influence de la bonne renommée qu'il avait laissée en Italie. En même temps notre alliance est préparée avec la Russie et resserrée avec la Prusse par la mission de Duroc, chargé d'offrir à Frédéric-Guillaume le rôle honorable de médiateur, et celui de pacificateur de toute l'Europe.

Maintenant, quand, de l'aveu de tous, cette régénération, cette œuvre de salut public, ne tenait qu'à un seul homme; quand, pour l'accomplir, son autorité dictatoriale en était la condition première et indispensable; quand lui-même, et à juste titre, en avait la conscience, doit-on s'étonner que son ambition se soit plu à se faire de cette nécessité un droit au pouvoir suprême? Sa marche rapide vers la concentration de cette puissance en lui seul, ne fut dissimulée qu'autant qu'il le fallait pour y conserver quelque pudeur et y préparer l'opinion. Dès son premier avénement, ainsi que les institutions, les lieux parlèrent; il montra son but dans la distribution des divers palais aux Corps Politiques. Le palais du Luxembourg, le palais Royal et le palais Bourbon, furent assignés au Sénat, au Tribunat et au Corps Législatif. Quant au palais des Tui-

leries, demeure royale, puis séjour de la dictature conventionnelle, Napoléon se le réserva.

Ce ne fut qu'environ sept semaines après son élection qu'il en prit possession; soit qu'il crut devoir attendre que le vote de la France l'eût confirmée, soit que ce temps lui eût paru indispensable pour purifier cette habitation, et pour entourer l'entrée qu'il y voulait faire de certaines précautions contre l'effarouchement du parti républicain. Ces précautions furent diverses et nombreuses : il y fit d'abord inaugurer le buste de Brutus, puis ceux des grands hommes de l'antiquité et des temps modernes. Les statues des hommes célèbres de la monarchie, celle du grand Condé entre autres, y furent remarquées près de Dugommier et de Joubert. Il semblait que, en transformant ce palais en temple de la Gloire, il y eût ainsi d'avance marqué sa place.

Quelques jours avant cette prise de possession la nouvelle de la mort de Washington était arrivée. Il y avait là une comparaison à craindre : il la prévint en s'emparant de cet événement; il prit le deuil, le fit prendre pendant dix jours à l'armée, fit couvrir de crêpes les drapeaux, et dans une cérémonie funèbre imposante, qu'un discours de Fontanes immortalisa, il inaugura lui-même, au milieu des drapeaux d'Aboukir et sous le dôme des Invalides, la mémoire et le buste du héros républicain de la Liberté Américaine.

Ce fut vraisemblablement par une précaution en apparence tout opposée, que, l'avant-veille de son installation aux Tuileries, la liberté de la presse fut restreinte et le nombre des journaux limité : acte légal

alors et d'ailleurs si indispensable à la paix intérieure, à nos relations extérieures, et aux nécessités de la guerre, qu'il fut généralement approuvé.

Enfin une pompe toute guerrière signala l'entrée dans le palais des Rois, du Premier Consul. Dès lors les séances continuelles de son Conseil d'État et des revues régulières dans la cour de ce château y consacrèrent le pouvoir civil et militaire du héros législateur. Dans ces revues si fréquentes, où il achevait de s'assurer de l'armée, on le voyait entrer dans des soins d'un détail infini pour le bien-être du soldat : il visitait leurs sacs; il inspectait leur habillement, s'enquérant de leurs besoins, les exaltant de mots heureux, se montrant instruit de leurs actions glorieuses, et leur en prodiguant de justes récompenses; puis, les faisant défiler devant lui, il les transportait tous à la fois d'un noble orgueil en se découvrant respectueusement devant ceux de leurs drapeaux que la guerre avait mutilés. Alors, soldats, peuple, tous applaudissaient, tous répondaient par des exclamations enthousiastes. Partout où il se montrait, c'était à chacun de ses pas, à chacun de ses mouvements un nouveau triomphe; les regards avides ne pouvaient se lasser de la contemplation de ce grand homme, dont les moindres actions paraissaient empreintes d'héroïsme!

Ces séductions s'étendirent aux absents comme aux présents. Léon Anne, un simple grenadier de l'armée d'Italie, avait osé lui écrire! « Mon brave camarade, « lui répondit-il en l'appelant dans sa garde, vous n'a- « vez pas besoin de me parler de vos actions; vous « êtes le plus brave grenadier de l'armée depuis la

« mort du brave Benezète ; vous avez l'un des cent « sabres d'honneur ; tous les soldats étaient d'accord « que c'était vous qui le méritiez le plus. Je désire « beaucoup vous revoir ; vous allez en recevoir « l'ordre ! »

Ce fut alors aussi que Murat épousa la seconde sœur du Premier Consul. Une longue disgrâce, qui avait duré depuis le blocus de Mantoue jusqu'à la fin de la campagne d'Égypte, l'avait éloigné de Bonaparte. Le prétexte apparent avait été un instant d'hésitation devant Wurmser ; la cause réelle, une sanglante indiscrétion de ce jeune aide de camp, l'un des plus beaux officiers de l'armée, après qu'il eut ramené, de Paris à Milan, madame Bonaparte. Le temps, mille actions héroïques, et l'expulsion des Cinq-Cents, le 18 Brumaire, avaient alors effacé ce souvenir. Pourtant, quand, au Luxembourg, Murat, devenu l'un des chefs de la garde consulaire, lui demanda la main de Caroline, le premier mouvement de Napoléon fut contraire à ce général. Il allégua l'obscurité de son origine. On y opposa son héroïsme. « Oui, répondit « Bonaparte, cela est vrai, j'en conviens, Murat était « superbe à Aboukir ! »

Ainsi ébranlé, deux considérations achevèrent de décider le Premier Consul : l'une, que l'observation des secrets les plus intimes du cœur humain, le même partout, peut seule expliquer, fut la secrète satisfaction qu'il éprouva de l'intercession de madame Bonaparte en faveur de ce mariage ; l'autre, toute politique, prouve la vérité de ce que, en d'autres termes, Napoléon nous a souvent dit lui-même : « Que sa

« marche ambitieuse fut graduelle et proportionnée « aux *événements*; que cette ambition s'accrut succes- « sivement et selon les circonstances; qu'enfin le but « si *élevé* auquel elle devait atteindre ne fut d'abord « nullement prémédité. » En effet, dans ce moment, ne songeant qu'à la nécessité présente, celle de consolider son nouveau pouvoir, sa pensée fut de plaire à l'armée et de rassurer l'opinion des républicains par cette alliance toute plébéienne. Or celui qui, du fils d'un simple aubergiste, quelque héroïque, quelque chevaleresque qu'il se fût montré, faisait son beau-frère, ne songeait vraisemblablement pas alors à mettre sur sa tête la couronne de Charlemagne, et à s'allier lui-même au sang de l'antique Maison d'Autriche.

A ces ménagements pour l'opinion publique, Bonaparte, en se satisfaisant lui-même, en ajouta d'autres, tels que ces visites dont il se plut à honorer les anciennes renommées scientifiques échappées à la faux révolutionnaire, et plusieurs personnes protectrices, en 1795, de son infortune. Il commença dès lors aussi à orner Paris de constructions et de ponts nouveaux, et à faire nettoyer les places et les rues de ces misérables masures qui encombraient jusqu'aux abords des plus beaux établissements de la capitale. En même temps, a-t-il dit lui-même, il excitait au luxe des vêtements et des ameublements pour satisfaire la classe marchande; et il rétablissait, pour distraire de sa politique, les fêtes, les mascarades et tous les anciens plaisirs du carnaval.

D'autre part la juste fierté de son langage relevait la France à ses propres yeux, comme à ceux de l'Eu-

rope attentive. L'extradition de deux sujets nés anglais, mais naturalisés en France et réfugiés à Hambourg, avait été impérieusement exigée par l'Angleterre ; le Sénat de cette ville, agité d'une double peur, avait cédé : d'une main il avait livré ces infortunés, de l'autre il en avait témoigné son repentir à Bonaparte. « Votre lettre ne vous justifie pas, répondit « le Premier Consul ; vous avez violé l'hospitalité ! Le « courage et la vertu sont les conservateurs des États ; « la lâcheté et le crime sont leur ruine ! » Et comme ce Sénat s'excusait encore : « Non, ajouta-t-il ; n'a- « viez-vous pas la ressource des États faibles? N'étiez- « vous pas maîtres de laisser échapper ces deux vic- « times ? »

CHAPITRE IV.

Tels avaient été l'origine, la naissance de Napoléon, et sa vie pendant trente ans, jusqu'au printemps de 1800 qui suivit son avénement au gouvernement de la République. Tel était le chef sous lequel on se rappellera peut-être que je venais de m'enrôler. Ce pouvoir naissant, qu'il entourait de tant de précautions, était né de la victoire ; c'était encore à la victoire à le consacrer. Le printemps de la première année du dix-neuvième siècle allait rallumer la guerre. Moreau venait de remplacer au centre, vers Strasbourg, Bâle et la Suisse, le victorieux Masséna alors renfermé dans Gênes avec les restes de notre

armée d'Italie expirante. Nos frontières étaient près d'être envahies ; et du Helder à Génes, tous les efforts de Bonaparte n'avaient encore réussi à opposer à trois cent mille ennemis, qu'environ cent cinquante mille hommes.

C'était alors que, au milieu de tant de soins de toute nature, poursuivant son but, celui de tout rallier à sa fortune, il avait fait à une partie de la jeunesse française, jusque-là proscrite, cet appel auquel j'avais le premier répondu. Il ne le lui avait pas adressé directement, il est vrai ; mais il était évident qu'il lui offrait sa protection, qu'il lui ouvrait les rangs de l'armée; et que, l'appelant, dans un corps à part et nouveau, à s'équiper et à se monter elle-même, il lui promettait, en retour de cet effort, la reconnaissance nationale. Rien n'avait été négligé pour nous attirer et nous séduire. Le général Dumas, proscrit par les Terreurs de 93 et directoriale, avait été chargé de nous former. Ce général datait de Louis XVI ; il avait l'esprit aimable, le caractère bienveillant, et les formes douces et attrayantes de l'ancien régime. Il en fut de même du chef immédiat qu'on nous donna : c'était le colonel, autrefois comte, de Labarbée, ancien officier de l'armée royale.

J'ai dit comment je répondis à cet appel, et comment je me trouvai enrôlé sous le nom de *hussard volontaire de Bonaparte*. On a pu voir, si l'on s'en souvient, qu'alors j'avais peu d'enthousiasme pour le Premier Consul. Je n'avais appris que par ouï-dire et superficiellement les faits principaux que je viens de raconter. La nécessité de prendre un état

pour n'être plus à charge à ma famille, un instinct guerrier, la vanité de l'uniforme, le besoin de mouvement et d'action si naturel à la jeunesse m'avaient entraînés. Cet instinct belliqueux s'était sans doute allumé aussi à la renommée du Premier Consul et à la reconnaissance pour l'appui qu'il offrait à notre détresse, mais vaguement, presque à mon insu, car à dix-neuf ans on sait mal l'histoire présente. Ce n'est guère la réflexion qui décide, c'est plutôt la sensation, et surtout les premières et si fortes impressions de l'adolescence. Mais chez moi la plupart de celles-ci contredisaient la démarche décisive que je venais d'accomplir. Ce désaccord me troublait comme un remords. Plein d'autrefois, vide de l'histoire contemporaine, je n'avais recueilli qu'horreur et aversion pour la Convention et le Directoire; je n'avais senti la Révolution que par la ruine et la proscription de ma caste et de ma famille au milieu desquelles, jusque-là, je m'étais d'autant plus restreint et circonscrit. Pourquoi donc avais-je cédé tout à coup à l'espèce d'ivresse dont la première vue d'un régiment de dragons en marche de guerre m'avait saisi? Transplanté soudainement dans le camp contraire, dans quelle situation pénible et difficile m'étais-je placé, entre mon ancienne société qui me réprouvait comme un transfuge, et ces alliés nouveaux qui m'étaient encore si antipathiques! Ainsi tiraillé en sens opposés, pendant les premières lenteurs de notre organisation, je n'étais parvenu à m'expliquer avec moi-même sur le but et l'esprit de ma nouvelle position, qu'en me livrant à un calcul tout royaliste. Une idée fixe, un es-

poir passionné de profiter de la réaction du 18 Brumaire pour contribuer à relever, à réarmer l'ancienne aristocratie et à lui faire reprendre place à la tête de la nation française, s'était emparé de mon imagination ardente. J'espérais que mon exemple serait suivi; qu'une foule de jeunes nobles s'enrôleraient; qu'ils s'ajouteraient à ceux des officiers et des généraux ex-nobles déjà dans les rangs de l'armée, et dont je récapitulais sans cesse, avec complaisance, la liste assez longue, en leur supposant la même passion qui m'animait. Dès lors, les armes aux mains, et sortis de l'inaction et de l'impuissance, nous formerions un parti assez fort pour se défendre contre de nouvelles proscriptions, ou même pour faire triompher le royalisme dans une révolution nouvelle; car alors, tant de bouleversements précédents en faisaient présager de nouveaux, malgré l'avénement de Bonaparte.

Il y avait dans tout cela du rêve et de la réalité : du rêve, en ce que, ignorant les hommes et les choses, je ne calculais pas, d'une part, la roideur inerte de l'orgueil aristocratique, de l'autre, la violence des passions plébéiennes opposées, la masse, la force de ces intérêts contraires, la puissance des droits nouveaux acquis par tant de travaux et de victoires; du rêve encore, parce que, en moi-même, le sens moral de l'égalité ou de la légalité, l'amour de la patrie, celui de la gloire, et la camaraderie des champs de bataille, n'étant qu'en germe, je ne prévoyais pas les modifications que, en se développant, ces sentiments allaient apporter aux répugnances exclusives et aux calculs

aristocratiques de mon inexpérimentée et jusque-là inactive adolescence.

Quant à la réalité, en effet l'exemple qu'alors je donnai, suivi d'abord par quelques-uns, et plus tard par un grand nombre, contribua à rattacher la Noblesse à la nouvelle France et, dans la régénération sociale qui se préparait, aida quelque peu à la replacer dans les éléments constitutifs de cette tête nouvelle qu'il était si important de reformer à la nation française.

En un mot, sans m'en douter, inventant ce qui existait, je venais d'entrer dans le parti que, dix ans plus tôt, on avait appelé *la minorité de la Noblesse* ou le parti constitutionnel, celui qu'avait constamment suivi mon père.

Dès lors, malgré bien des soucis que je dévorai, l'étude de mon métier et la gaîté de quelques-uns de mes jeunes camarades, qui, tout au contraire de moi, ne prenaient rien au sérieux, me déridèrent. Plusieurs semaines furent indispensables au recrutement, dans Paris, de notre corps, d'abord appelé *Hussards volontaires,* puis *Légion de Bonaparte,* et qui n'alla guère à plus de deux à trois escadrons et d'un fort bataillon. Quant au service, en attendant que nous fussions casernés, il consistait, hors quelques factions, à écrire, à porter les ordres du général Dumas, et à le suivre. Ce dernier service, tout insignifiant qu'il était, me devint utile : voici comment.

Le hasard voulut que dans ces premiers jours notre général, m'ayant choisi comme ordonnance pour l'accompagner, eut affaire chez l'ancien conventionnel

et directeur Carnot, alors ministre de la guerre. Nous arrivons dans la cour du ministère; nous y mettons pied à terre. Mon devoir était d'attendre là avec les chevaux; mais comme, en partant, le général Dumas m'avait ordonné de le suivre, me figurant qu'il ne fallait pas le quitter, je m'attachai scrupuleusement à tous ses pas, jaloux d'exécuter ponctuellement ma consigne. En conséquence, le voyant monter l'escalier, je fais de même; de même encore je traverse, à sa piste, l'antichambre, les salons, et pas à pas je pénètre, immédiatement derrière lui, jusque dans le cabinet du ministre! Là, tout préoccupé de l'affaire qui l'amenait, et ne se doutant pas de cette inconvenance, il commença aussitôt à entretenir ce personnage. Le général Dumas se trouvait entre le ministre et moi, me tournant le dos; ma tête, plus élevée que la sienne, la dépassait, en sorte que Carnot, fort étonné de voir, jusque dans le secret de son cabinet, un jeune soldat planté tout droit derrière son interlocuteur, n'écoutait pas celui-ci, et, par son air confondu d'étonnement, semblait demander l'explication d'une innovation aussi bizarre. De son côté le général, surpris de la réception du ministre, et remarquant qu'il paraissait bien plus occupé de ce qui se passait derrière lui que de l'affaire dont il était venu l'entretenir, se retourna. A ma vue : « Eh! que diable fais-tu là? » s'écria-t-il. Je répondis en alléguant ma consigne : alors tous deux, éclatant de rire, me donnèrent une première leçon de mon métier en me renvoyant à mon humble poste. Mais, moi parti, cette incartade amena naturellement une explication dans laquelle le géné-

ral Dumas fit valoir mon inscription volontaire, la première en date, et l'utilité de l'exemple que j'avais donné.

Les conséquences de ma naïveté ne se firent point attendre : j'avais été remarqué; je fus favorablement noté, et le grade de sous-lieutenant, que j'obtins le 1er mai 1800, devint l'heureux résultat de cette aventure.

Tels sont les caprices du sort. Sa première faveur me vint d'une inconvenance; une action d'éclat ne m'aurait pas été plus utile. Je n'ai certes pas à me plaindre de la fortune; mais depuis, que de fatigues et de dangers j'ai affrontés sans obtenir autant d'elle!

Bientôt nous fûmes envoyés de Paris à Compiègne, puis à Dijon, lieu de rassemblement de la seconde armée de réserve. Napoléon nous y passa en revue en allant franchir le Saint-Bernard. De Dijon nous fûmes à Carrouge, près de Genève; la victoire de Marengo nous ayant arrêtés, nous y cantonnâmes. J'y revis madame de Staël dans un bal, où, par souvenir de mon père, elle voulut danser avec moi et tout aussitôt entreprendre une conversation politique qu'elle eut bientôt abandonnée; après quoi, se rappelant mes premiers écrits, elle me demanda ce que j'avais fait de ma plume. Mais alors, tout entier au métier que j'avais choisi, je lui montrai celle de mon schako, en lui répondant étourdiment que je l'avais placée là, et que j'ignorais s'il me reviendrait jamais l'envie de la rendre à son premier emploi.

J'aurais même pu ajouter que, en ce moment, tout ce

que je redoutais le plus, c'était d'être forcé de reprendre en main cette plume et de redevenir homme de lettres; pendant notre séjour dans ce cantonnement, les nouvelles de l'armistice de Varsdorf et du coup de foudre de Marengo étaient venus irriter et décourager notre impatience : il semblait que la guerre allait, sans nous, être terminée. Résumons ici sur ces deux événements ce qu'alors j'appris de plusieurs témoins, ce que nous entendîmes, depuis, de la bouche même de Napoléon, et ce que l'histoire confirme.

CHAPITRE V.

J'ai dit avec quelle hauteur les ouvertures de paix, faites par le Premier Consul, avaient été repoussées. On sait que la coalition, formée de l'Autriche, de la haute Allemagne, du corps de Condé, de Naples et de l'Angleterre, comptait environ trois cent mille hommes; que, en Italie, depuis les montagnes de Gênes jusqu'au Saint-Gothard, qu'en Allemagne, depuis les hautes Alpes jusqu'à Manheim, deux cent quarante mille impériaux étaient sous les armes; que leur aile gauche s'appuyait à une flotte anglaise, et que tous s'apprêtaient à envahir la France au travers du Rhin et des Alpes. En Allemagne, le feld-maréchal Kray commandait la moitié de ces forces; en Italie, c'était Mélas. Vingt mille Napolitains, autant d'Anglais, devaient s'ajouter à cette masse. De ce côté, le but était d'achever

notre expulsion de la Péninsule, et de commencer la conquête de la France, d'abord au profit de l'Angleterre. En effet, après avoir poussé Suchet et Masséna hors de Gênes et de sa rivière, Marseille et Toulon, attaquées par mer et par terre, eussent été saisies ; puis, s'élevant à droite, cette irruption devait se réunir à celle du Rhin, marcher sur Paris, et y renverser la République.

De notre côté, vers le 1er avril 1800, à peine avions-nous cent soixante et dix mille hommes présents sous les armes : c'étaient, dans les monts de Gênes, Suchet et Masséna avec vingt-cinq mille soldats manquant de tout ; aux monts Cenis et Genèvre, à peine cinq mille ; en Suisse et sur le Rhin, sous Moreau, cent vingt-cinq mille ; enfin, à l'extrême gauche, l'armée gallo-batave d'environ quinze à seize mille hommes.

Cependant le Premier Consul poussait de Paris vers Lyon tout ce qui restait d'hommes, d'armes et de chevaux disponibles, et tout ce que, d'heure en heure, il en pouvait rassembler. Mais il n'avait pas encore réussi à en former, sous Berthier, une armée de trente mille hommes. On en ignorait la destination ; elle semblait défensive ; on l'appelait *armée de réserve*. Elle avait trois destinations possibles : l'une fut celle qu'elle remplit ; l'autre, en cas de retraite de Mélas à la nouvelle des premiers succès qu'obtiendrait notre armée du Rhin, de rejoindre en Italie Masséna et de recommencer le triomphe de Léoben ; la troisième, de renforcer assez Masséna pour être tranquille de ce côté, et de marcher avec le reste pour se réunir à l'armée du Rhin. Bonaparte alors en eût pris la tête, et passant

le fleuve à Schaffhouse, il eût marché sur Vienne avec cent quatre-vingt mille hommes.

De ces trois destinations, les deux premières dépendaient du parti que prendrait Mélas, la troisième, de la volonté de Moreau, et Moreau s'y opposa. Il fit dire par Dessolles au Premier Consul, que, général en chef, il avait pu consentir à servir sous Schérer en Italie comme simple général de division, mais qu'ici la position était différente, et que le soin de sa réputation exigeait qu'il se refusât à accepter un rôle secondaire, où les revers, d'abord possibles, lui seraient attribués, et tous les succès au Premier Consul.

Ce refus acheva de décider Napoléon sur l'emploi de l'armée, dite de réserve, qu'il rassemblait. On vit alors qu'il comptait sur l'aile droite de l'armée du Rhin pour la compléter, sur lui seul pour la commander, et que c'était cette armée qui devait décider du sort de la moitié de la guerre par la plus hardie des grandes manœuvres et la plus mémorable des offensives. Napoléon sentait que, pour légitimer entièrement son heureux avénement, c'était à lui, le premier, de sauver la France. Il réussit; mais cette gloire, un émule qui devint bientôt un ennemi, la lui disputa, et dès lors commença la rivalité de Moreau et de Bonaparte.

Ainsi, de notre côté, on ne songeait pas plus que l'ennemi à la défensive. Deux causes entraînaient à l'initiative : le génie de Napoléon et la possession intermédiaire et avancée de la Suisse qui nous permettait de prendre en flanc et en arrière les deux agressions autrichiennes. Deux vastes champs

de manœuvres et de batailles, la haute Allemagne et la haute Italie, s'offraient par ce point saillant à notre attaque; deux chefs seuls, par leurs antécédents, y convenaient : dans l'Allemagne, on gardait le souvenir de Moreau; dans l'Italie, tout retentissait encore de la gloire de Bonaparte. Le choix des généraux était donc indiqué d'avance : crainte ou espoir, peuple ou armées, tout les désignait. S'il y eut des difficultés, ce ne fut que dans la répartition des troupes, des lieutenants, et dans le plan de campagne. Chacun des deux chefs voulut attirer de son côté le lieutenant le plus habile. Ce fut Lecourbe, et son aile droite alors vers Schaffhouse, qu'on se disputa. Berthier, envoyé à Bâle, ne put obtenir de Moreau qu'un engagement écrit de céder Lecourbe lorsque ce général l'aurait aidé à rejeter Kray jusque dans Ulm. Quant à l'attaque, que Napoléon voulait tout entière par Schaffhouse, dans le flanc gauche et sur les derrières de l'armée autrichienne, Moreau s'opiniâtra à marcher au même but par d'autres moyens moins hardis, moins décisifs, mais plus conformes à son caractère, et que les faits vont expliquer. En cela, comme pour Lecourbe, il s'obstina et l'emporta. Napoléon céda, mais en disant à Dessolles : « Ce qu'il n'ose pas faire sur « le Rhin, je le ferai dans les Alpes, et alors il regret- « tera la gloire qu'il m'abandonne! »

En même temps le Premier Consul avait envoyé à Masséna des instructions qu'il ne sut ou ne put suivre. Ce général, surpris le 5 avril par Mélas, avait été séparé de Suchet et de la France. Rejeté dans Gênes, il s'y défendit d'abord, jusqu'au 13 mai, par quatre agres-

sions : l'une à sa droite et complétement victorieuse ; l'autre à sa gauche pour rouvrir ses communications avec Suchet. Cette seconde attaque, quelque glorieuse qu'elle fût, avait échoué par le hasard d'une rencontre simultanée, Mélas, avec des forces quadruples, ayant choisi le même jour pour nous attaquer de ce côté. La troisième et la quatrième sortie de Masséna eurent le sort des deux premières : la troisième ayant été victorieuse, et la quatrième repoussée. Soult avait voulu celle-ci ; il y resta, blessé et prisonnier, aux mains du général Ott, qui dès lors nous contint dans Gênes, où Masséna ne devait céder qu'à la plus horrible des famines.

Cependant, jusqu'au 25 avril, Moreau, quoique libre d'agir à son gré, ne se trouvant jamais assez muni de tout, attendait encore. Il fallut un ordre impatient de Napoléon pour qu'il commençât. Le 25 enfin, il lança bruyamment et violemment son aile gauche, par Strasbourg, au delà du Rhin. Elle y repoussa l'aile droite de l'ennemi, y attira l'attention et les forces du feld-maréchal ; puis, vingt-quatre heures après, il la fit subitement rentrer en France pour en ressortir avec le centre de l'armée par Vieux-Brisach, et tourner la forêt Noire du côté du Haut Rhin, et en remontant la rive droite. Simultanément Moreau lui-même, avec sa réserve se liant à cette marche, déboucha par Bâle et poussa jusqu'au delà de Schaffhouse, où Lecourbe, franchissant le Rhin à son tour, allait se réunir à lui sur le flanc gauche et les derrières de l'armée d'Autriche.

Ainsi Kray, trompé d'un côté par une vive et fausse attaque, s'était d'abord senti frappé à droite ; pendant

qu'il y portait les yeux et la main, assailli du côté opposé, cette guerre qu'il s'apprêtait à porter au sein de la France épuisée, il apprit tout à coup qu'elle envahissait l'Allemagne en arrière, à gauche de lui, menaçant à la fois ses magasins et sa ligne d'opérations ou de retraite.

Dès le 3 mai quatre-vingt mille Français, accourant en bataille devant Engen et Stokach, y attaquaient cinquante-sept mille Autrichiens rassemblés à la hâte : ils leur arrachaient, avec le champ de ce double combat et ces deux magasins, plus de dix mille hommes. Le surlendemain, à Mœsskirch, Kray avait perdu un autre magasin, une seconde bataille, dix mille hommes encore, et il était rejeté à Sigmaringen au delà du Danube. C'est en vain que, quatre jours après, il repasse ce fleuve à quelques lieues plus bas; et que, reprenant en arrière sa ligne d'opération, il se replace en travers sur la Riss; une troisième victoire, celle de Biberach, lui enlève, avec ce troisième champ de bataille, quatre mille hommes, un quatrième magasin, et le repousse sur l'Iller, où, attaqué le 10 mai avec perte de trois mille hommes, à Meningen, il est forcé de se replier dans Ulm et d'y repasser une seconde fois le Danube. Ulm était le plus gros de ses magasins : les ponts, les hauteurs environnantes avaient été fortifiés par l'Archiduc Charles : il en fit son point d'appui, et s'y tint sur la défensive.

En ce moment, notre ministre de la guerre, Carnot, s'était lui-même présenté au général victorieux avec un arrêté des Consuls. Il lui apportait l'ordre, au nom du salut de Masséna rejeté, écrasé dans Gênes, et des

danger de la France attaquée sur le Var, de détacher enfin une aile entière au secours de l'armée de réserve : c'étaient quinze mille hommes et Lecourbe que le ministre venait demander : il n'en obtint que douze mille avec Moncey et sans Lecourbe.

Pendant que Moreau est forcé de s'affaiblir ainsi, Kray rallie les siens : il se renforce : les armes redeviennent égales, et l'Autrichien s'obstine en son camp retranché où il se sent inattaquable. C'est pourquoi Moreau, maître de la rive droite du Danube, pousse deux fois en avant, dans le vide, vers la Bavière jusqu'à Augsbourg, dans l'espoir d'attirer, hors de sa position, l'habile feld-maréchal. Mais deux fois il est rappelé devant Ulm : la première fois, par les attaques violentes de l'ennemi contre les corps qu'il a laissés en observation sur les deux rives ; la seconde, par une sortie générale, par un second passage du Danube de toute l'armée autrichienne. Kray, revenant entre la Roth et l'Iller, a tenté de forcer l'aile gauche française devenue, sur ce point, notre arrière-garde. Il veut ressaisir, en arrière de son ennemi trop avancé, les champs perdus de ses quatre défaites, et s'interposer entre lui et la France. Déjà notre aile surprise est écrasée ; il continuait, c'était le 5 juin ; parvenu au pont de Kellmuntz et au Kirchberg, une demi-heure, un pas de plus et il allait réussir ; quand Ney, par un coup d'éclat sanglant à l'arme blanche, arrêtant sa victoire, la change en une cinquième défaite. Kray, repoussé, repasse une troisième fois le Danube ; il rentre dans Ulm.

Cette ténacité du feld-maréchal, l'inutilité des dangereuses tentatives de Moreau vers la Bavière, venaient

de décider ce général, après quinze jours perdus en vaines manœuvres, à l'une des plus hardies et des plus mémorables actions de sa carrière ; action, comme la première de cette campagne, digne du génie de Napoléon, si, dans l'exécution, Moreau eût su ou osé pousser à bout toutes ses chances. Mais il y avait entre eux trois différences : celle du génie au talent ; celle de l'ascendant sur tous d'une renommée foudroyante, à l'influence d'une réputation seulement distinguée ; enfin, la différence, non moins grande, de l'autorité d'un général en chef maître du gouvernement, à celle d'un sujet général en chef.

Moreau venait enfin de se déterminer à franchir de vive force le Danube au delà de son ennemi, à s'emparer de Donawerth et d'un cinquième magasin, et à se placer, ainsi, entre Kray et sa retraite. C'était s'enfermer avec lui dans un champ clos, où chacune des deux armées aurait à dos le pays ennemi, et là, entre Ulm et Hochstedt, quatre-vingt mille contre quatre-vingt mille, offrir un combat désespéré, où tout serait à gagner ou tout à perdre.

Ce que Moreau a osé concevoir, il l'exécute ; le 19 juin, le passage du fleuve est forcé, Donawerth pris, la rive gauche conquise sur le champ d'Hochstedt ; vingt canons, cinq mille prisonniers tombent entre ses mains, et la bataille qui doit décider de tout est offerte. Elle fut attendue jusqu'au 22 juin ; Kray la refusa ; il abandonna la Souabe, s'échappa la nuit par sa gauche, et, tournant avec une trop heureuse impunité autour de l'aile droite française, il atteignit Neubourg par Nordlingen, sans aucune perte.

Moreau le croyait sans retraite, devant et au-dessus de lui, sur le Danube, quand, tout à coup, il apprend qu'il est arrivé, derrière et au-dessous de lui, sur ce même fleuve ; qu'il y est maître de continuer sa retraite sur l'Autriche ; qu'un armistice vient de terminer la guerre en Italie ; et que Kray lui demande une suspension d'armes. Dans son dépit il la refuse ; il lance une forte avant-garde bien soutenue à la conquête de Munich et de la Bavière, et court lui-même s'établir sur le Lech. Kray, pour défendre cet Électorat, repasse à Neubourg le Danube ; mais, à un quart de lieue de là, il rencontre l'une de nos colonnes ; un combat acharné où périt Latour d'Auvergne, le Premier Grenadier de France, s'engage à Obershausen. Alors, se sentant prévenu, il retourne sur ses pas ; il franchit une quatrième fois le grand fleuve, et le descendant plus bas encore, il le traverse une dernière fois à Ingolstadt, et tente, par Landshutt, de nous prévenir du moins à Munich et sur l'Iser. Là encore il se trouve devancé : déjà Munich était prise ; son arrière-garde, écrasée à Landshutt, en est chassée ; la ligne de l'Iser lui est enlevée ; et il lui reste à peine le temps d'aller s'établir sur l'Inn pour en défendre les approches.

Voilà comment, vaincu par trois grandes manœuvres, celle du passage du Rhin, celle du passage du Danube, et celle d'Hochstedt à Munich, entremêlées de trop de combats par défaut de décision et d'ensemble, en deux mois et demi, Kray avait successivement perdu les bords du Rhin, la forêt Noire, la Souabe et la Bavière ; il avait été rejeté jusque sur la frontière autrichienne.

Pendant qu'il ne songe plus qu'à la garantir contre l'attitude menaçante de Moreau, celui-ci fait enlever tous les postes fortifiés que, aux débouchés du Tyrol et jusqu'à Feldkirch et Constance, il a été forcé jusque-là de négliger. Cette dernière conquête du Vorarlberg et des vallées du Haut Rhin et des Grisons par Lecourbe, assure son flanc et ses derrières; elle rétablit ses communications avec l'Italie, et complète sa première campagne de 1800, que termine, le 15 juillet, la suspension d'armes de Varsdorf. Tout le pays conquis nous fut cédé, hors Ingolstadt, Ulm, et Philipsbourg, que devait nous livrer à Paris, le 20 septembre, la prolongation du même armistice.

CHAPITRE VI.

Ce résultat, malgré les fautes que Napoléon et Saint-Cyr ont reprochées à Moreau, était glorieux; mais cette gloire était déjà dépassée de beaucoup par celle que, avec bien moins de moyens et en bien moins de temps, venait d'acquérir en Italie le Premier Consul. Pour lui, le jour où Moreau avait commencé, rien n'était prêt; il n'avait pas encore d'armée, et sa présence dans Paris, pour en former une et pour tromper l'ennemi, était indispensable : ses dépêches à Berthier l'attestent; il n'y a point de documents plus curieux, plus véridiques, que ces lettres confidentielles.

Dans l'une des premières, celle du 24 avril, il con

jecture le rejet de Masséna dans Gênes, les trente jours de siége qu'il y peut supporter et qu'il y soutint; « Il « faut donc, ajoute-t-il, donner à plein collier « en Italie, » pour profiter de sa résistance et le soutenir. Dès lors il marque Genève pour lieu de ralliement à l'armée de réserve, et le lac de cette ville comme la meilleure voie de transport pour les munitions de toute nature. Quant au lieu de passage des Alpes, déjà le Saint-Gothard et le Saint-Bernard lui semblent préférables. Le 27, il se décide : c'est le Saint-Bernard qu'il franchira, afin d'être libre de descendre directement, ou sur Milan ou sur Tortone, suivant l'occurrence.

Dans la lettre précédente, son espoir de surprendre Mélas à dos et sa joie avaient éclaté à la nouvelle « de la sottise que font, dit-il, les Autrichiens en « s'enfermant dans la rivière de Gênes! » Pourtant son inquiète impatience craignait que Mélas ne se ravisât. Huit jours, selon ses calculs, suffisaient à ce général pour remonter de Gênes à Aoste et nous fermer ce débouché, tandis que, pour être prêts à s'en emparer, il fallait trois semaines encore à notre armée dite de réserve. Alors, expédition d'ordres et d'instructions de toute espèce, levée d'hommes et de chevaux, heures de départ et d'arrivée des moindres détachements, envois d'argent, d'armes, d'ustensiles et jusqu'à celui de deux moules à balles, tout enfin, car tout manquait, lui-même prescrit et ordonne tout. En même temps il excite et encourage Berthier qu'il a envoyé sur les lieux. « Je vois « avec peine, lui avait-il écrit de sa main en termi-

« nant sa dictée du 25 avril, que le séjour de Dijon « vous donne de la mélancolie; soyez gai! » Dans les dépêches suivantes, il redouble. Génie des plus vastes projets, il en saisit à la fois l'ensemble et jusqu'aux plus minutieux détails; faculté puissante qui le multiplie, qui le rend présent partout; sublime étincelle, dont le foyer est en Dieu, que nous vîmes tant de fois briller dans ce grand homme, et qui nous aide à concevoir l'universalité de la toute-puissante et suprême intelligence dont elle émane!

Mais tant d'efforts amenaient trois résultats, dont il s'agissait de cacher au dehors l'accomplissement: la création d'une armée, la formation de ses magasins, la présence, au point d'attaque, du Premier Consul. Ces trois faits, en dénonçant d'avance l'expédition, en devaient faire manquer le but, qu'il fallait dérober aux regards de tous. C'est pourquoi, quant à l'armée de réserve, la réunion en fut hautement annoncée dans Dijon. L'attention de l'ennemi ainsi concentrée dans cette ville, on eut soin de n'y montrer qu'environ quatre mille recrues, nous entre autres, alors très-remarqués par l'appel du Premier Consul, par notre nom de *volontaires de Bonaparte*, par un brillant uniforme, et par le contraste frappant de l'insignifiance de notre force numérique. Mais, en même temps que nous paradions à Dijon, les batteries s'organisaient autour de Lyon et sur la frontière; les escadrons, les bataillons, à demi armés et habillés, se complétaient de tout, chemin faisant; ils défilaient séparément, sans bruit, à marches forcées, et de toutes parts, vers Lyon et Genève.

Quant aux magasins, il était impossible de ne pas les former à portée du véritable lieu du rassemblement; mais on fit répandre le bruit qu'ils étaient destinés pour Toulon, menacée par l'invasion autrichienne et par la flotte anglaise.

Restait le départ du Premier Consul, impossible à dissimuler; mais une circulaire aux préfets, en le publiant, annonça son retour à Paris dans quinze jours. Enfin, quand il lui fallut paraître à Genève, on le vit feindre d'en visiter les environs, comme pour s'y choisir, pour l'été, un établissement frais et commode, puis renouveler l'annonce de son retour dans la capitale, sur la fausse nouvelle d'une insurrection qu'il accrédita.

A ces précautions se joignirent d'autres calculs. Il compta sur l'esprit de parti, sur la coutume de toute faction vaincue au dedans, de préférer à une insupportable résignation le secours d'une invasion ennemie. Il prévit, ici surtout, l'alliance naturelle de notre ancienne aristocratie avec l'armée de l'aristocratie étrangère. Sans doute nos royalistes, dans leur empressement à appeler Mélas en France à leur appui, lui promettraient tout; ils le tromperaient d'autant mieux sur notre situation intérieure, que, dans leur aveugle et crédule passion, ils se seraient là-dessus trompés eux-mêmes; ils montreraient donc, partout en France à ce général, nos cœurs, nos bras ouverts, qui l'attendaient, notre trésor vide, nos campagnes épuisées de recrues, nos camps déserts; illusions dont s'enivrerait Mélas et que confirmeraient en lui, et l'aspect du scandaleux dénûment où le Directoire

venait de laisser tomber notre armée de Gênes, et son propre espoir dans la faiblesse présumée du gouvernement consulaire, si nouveau et sans doute encore mal affermi.

D'ailleurs la promptitude du génie français pourrait-elle être appréciée par la lenteur allemande? Et puis l'orgueil d'une année de victoires n'éblouirait-elle pas cet Autrichien, ainsi que l'ambition d'achever, dans Gênes, la conquête de l'Italie, et de commencer, au travers du Var, celle de la France?

Une circonstance favorable devait prolonger cette déception. Il y avait six mois qu'une faible tentative de diversion avait été imaginée par le Directoire : c'était par le Saint-Bernard qu'on l'avait essayée. Quelques milliers de Français s'étaient alors montrés à l'Italie du sommet de cette montagne; mais Mélas ne s'y était point mépris, et son dédain pour cette vaine démonstration l'avait rendue inutile. Quand donc reparaîtrait, sur ce glacier, la tête de notre colonne, ce général, aujourd'hui plus victorieux, serait-il moins confiant? Non sans doute, et, comme tant d'autres, se fiant sur un heureux précédent et voulant continuer le passé, il se livrerait à l'avenir, sans assez calculer le changement des temps et celui des hommes.

Toutes ces suppositions se réalisèrent. Et quand soixante mille Français, déjà vainqueurs par leur audace, étaient prêts, la coalition, comme son général, riait encore des efforts de Bonaparte, convaincue que, dans cette armée de réserve, il n'avait pu rassembler que douze à quinze mille invalides et recrues pour les combattre.

sions : l'une à sa droite et complétement victorieuse ; l'autre à sa gauche pour rouvrir ses communications avec Suchet. Cette seconde attaque, quelque glorieuse qu'elle fût, avait échoué par le hasard d'une rencontre simultanée, Mélas, avec des forces quadruples, ayant choisi le même jour pour nous attaquer de ce côté. La troisième et la quatrième sortie de Masséna eurent le sort des deux premières : la troisième ayant été victorieuse, et la quatrième repoussée. Soult avait voulu celle-ci ; il y resta, blessé et prisonnier, aux mains du général Ott, qui dès lors nous contint dans Gênes, où Masséna ne devait céder qu'à la plus horrible des famines.

Cependant, jusqu'au 25 avril, Moreau, quoique libre d'agir à son gré, ne se trouvant jamais assez muni de tout, attendait encore. Il fallut un ordre impatient de Napoléon pour qu'il commençât. Le 25 enfin, il lança bruyamment et violemment son aile gauche, par Strasbourg, au delà du Rhin. Elle y repoussa l'aile droite de l'ennemi, y attira l'attention et les forces du feld-maréchal ; puis, vingt-quatre heures après, il la fit subitement rentrer en France pour en ressortir avec le centre de l'armée par Vieux-Brisach, et tourner la forêt Noire du côté du Haut Rhin, et en remontant la rive droite. Simultanément Moreau lui-même, avec sa réserve se liant à cette marche, déboucha par Bâle et poussa jusqu'au delà de Schaffhouse, où Lecourbe, franchissant le Rhin à son tour, allait se réunir à lui sur le flanc gauche et les derrières de l'armée d'Autriche.

Ainsi Kray, trompé d'un côté par une vive et fausse attaque, s'était d'abord senti frappé à droite ; pendant

qu'il y portait les yeux et la main, assailli du côté opposé, cette guerre qu'il s'apprêtait à porter au sein de la France épuisée, il apprit tout à coup qu'elle envahissait l'Allemagne en arrière, à gauche de lui, menaçant à la fois ses magasins et sa ligne d'opérations ou de retraite.

Dès le 3 mai quatre-vingt mille Français, accourant en bataille devant Engen et Stokach, y attaquaient cinquante-sept mille Autrichiens rassemblés à la hâte : ils leur arrachaient, avec le champ de ce double combat et ces deux magasins, plus de dix mille hommes. Le surlendemain, à Mœsskirch, Kray avait perdu un autre magasin, une seconde bataille, dix mille hommes encore, et il était rejeté à Sigmaringen au delà du Danube. C'est en vain que, quatre jours après, il repasse ce fleuve à quelques lieues plus bas ; et que, reprenant en arrière sa ligne d'opération, il se replace en travers sur la Riss; une troisième victoire, celle de Biberach, lui enlève, avec ce troisième champ de bataille, quatre mille hommes, un quatrième magasin, et le repousse sur l'Iller, où, attaqué le 10 mai avec perte de trois mille hommes, à Meningen, il est forcé de se replier dans Ulm et d'y repasser une seconde fois le Danube. Ulm était le plus gros de ses magasins : les ponts, les hauteurs environnantes avaient été fortifiés par l'Archiduc Charles : il en fit son point d'appui, et s'y tint sur la défensive.

En ce moment, notre ministre de la guerre, Carnot, s'était lui-même présenté au général victorieux avec un arrêté des Consuls. Il lui apportait l'ordre, au nom du salut de Masséna rejeté, écrasé dans Gênes, et des

dangers de la France attaquée sur le Var, de détacher enfin son aile droite au secours de l'armée de réserve : c'étaient quinze mille hommes et Lecourbe que le ministre venait demander ; il n'en obtint que douze mille avec Moncey et sans Lecourbe.

Pendant que Moreau est forcé de s'affaiblir ainsi, Kray rallie les siens ; il se renforce ; les armes redeviennent égales, et l'Autrichien s'obstine en son camp retranché où il se sent inattaquable. C'est pourquoi Moreau, maître de la rive droite du Danube, pousse deux fois en avant, dans le vide, vers la Bavière jusqu'à Augsbourg, dans l'espoir d'attirer, hors de sa position, l'habile feld-maréchal. Mais deux fois il est rappelé devant Ulm : la première fois, par les attaques violentes de l'ennemi contre les corps qu'il a laissés en observation sur les deux rives ; la seconde, par une sortie générale, par un second passage du Danube de toute l'armée autrichienne. Kray, revenant entre la Roth et l'Iller, a tenté de forcer l'aile gauche française devenue, sur ce point, notre arrière-garde. Il veut ressaisir, en arrière de son ennemi trop avancé, les champs perdus de ses quatre défaites, et s'interposer entre lui et la France. Déjà notre aile surprise est écrasée ; il continuait, c'était le 5 juin ; parvenu au pont de Kellmuntz et au Kirchberg, une demi-heure, un pas de plus et il allait réussir ; quand Ney, par un coup d'éclat sanglant à l'arme blanche, arrêtant sa victoire, la change en une cinquième défaite. Kray, repoussé, repasse une troisième fois le Danube ; il rentre dans Ulm.

Cette ténacité du feld-maréchal, l'inutilité des dangereuses tentatives de Moreau vers la Bavière, venaient

de décider ce général, après quinze jours perdus en vaines manœuvres, à l'une des plus hardies et des plus mémorables actions de sa carrière; action, comme la première de cette campagne, digne du génie de Napoléon, si, dans l'exécution, Moreau eût su ou osé pousser à bout toutes ses chances. Mais il y avait entre eux trois différences : celle du génie au talent; celle de l'ascendant sur tous d'une renommée foudroyante, à l'influence d'une réputation seulement distinguée; enfin, la différence, non moins grande, de l'autorité d'un général en chef maître du gouvernement, à celle d'un sujet général en chef.

Moreau venait enfin de se déterminer à franchir de vive force le Danube au delà de son ennemi, à s'emparer de Donawerth et d'un cinquième magasin, et à se placer, ainsi, entre Kray et sa retraite. C'était s'enfermer avec lui dans un champ clos, où chacune des deux armées aurait à dos le pays ennemi, et là, entre Ulm et Hochstedt, quatre-vingt mille contre quatre-vingt mille, offrir un combat désespéré, où tout serait à gagner ou tout à perdre.

Ce que Moreau a osé concevoir, il l'exécute; le 19 juin, le passage du fleuve est forcé, Donawerth pris, la rive gauche conquise sur le champ d'Hochstedt; vingt canons, cinq mille prisonniers tombent entre ses mains, et la bataille qui doit décider de tout est offerte. Elle fut attendue jusqu'au 22 juin; Kray la refusa; il abandonna la Souabe, s'échappa la nuit par sa gauche, et, tournant avec une trop heureuse impunité autour de l'aile droite française, il atteignit Neubourg par Nordlingen, sans aucune perte.

Moreau le croyait sans retraite, devant et au-dessus de lui, sur le Danube, quand, tout à coup, il apprend qu'il est arrivé, derrière et au-dessous de lui, sur ce même fleuve; qu'il y est maître de continuer sa retraite sur l'Autriche; qu'un armistice vient de terminer la guerre en Italie; et que Kray lui demande une suspension d'armes. Dans son dépit il la refuse; il lance une forte avant-garde bien soutenue à la conquête de Munich et de la Bavière, et court lui-même s'établir sur le Lech. Kray, pour défendre cet Électorat, repasse à Neubourg le Danube; mais, à un quart de lieue de là, il rencontre l'une de nos colonnes; un combat acharné où périt Latour d'Auvergne, le Premier Grenadier de France, s'engage à Obershausen. Alors, se sentant prévenu, il retourne sur ses pas; il franchit une quatrième fois le grand fleuve, et le descendant plus bas encore, il le traverse une dernière fois à Ingolstadt, et tente, par Landshutt, de nous prévenir du moins à Munich et sur l'Iser. Là encore il se trouve devancé : déjà Munich était prise; son arrière-garde, écrasée à Landshutt, en est chassée; la ligne de l'Iser lui est enlevée; et il lui reste à peine le temps d'aller s'établir sur l'Inn pour en défendre les approches.

Voilà comment, vaincu par trois grandes manœuvres, celle du passage du Rhin, celle du passage du Danube, et celle d'Hochstedt à Munich, entremêlées de trop de combats par défaut de décision et d'ensemble, en deux mois et demi, Kray avait successivement perdu les bords du Rhin, la forêt Noire, la Souabe et la Bavière; il avait été rejeté jusque sur la frontière autrichienne.

Pendant qu'il ne songe plus qu'à la garantir contre l'attitude menaçante de Moreau, celui-ci fait enlever tous les postes fortifiés que, aux débouchés du Tyrol et jusqu'à Feldkirch et Constance, il a été forcé jusque-là de négliger. Cette dernière conquête du Vorarlberg et des vallées du Haut Rhin et des Grisons par Lecourbe, assure son flanc et ses derrières; elle rétablit ses communications avec l'Italie, et complète sa première campagne de 1800, que termine, le 15 juillet, la suspension d'armes de Varsdorf. Tout le pays conquis nous fut cédé, hors Ingolstadt, Ulm, et Philipsbourg, que devait nous livrer à Paris, le 20 septembre, la prolongation du même armistice.

CHAPITRE VI.

Ce résultat, malgré les fautes que Napoléon et Saint-Cyr ont reprochées à Moreau, était glorieux; mais cette gloire était déjà dépassée de beaucoup par celle que, avec bien moins de moyens et en bien moins de temps, venait d'acquérir en Italie le Premier Consul. Pour lui, le jour où Moreau avait commencé, rien n'était prêt; il n'avait pas encore d'armée, et sa présence dans Paris, pour en former une et pour tromper l'ennemi, était indispensable : ses dépêches à Berthier l'attestent; il n'y a point de documents plus curieux, plus véridiques, que ces lettres confidentielles.

Dans l'une des premières, celle du 24 avril, il con

jecture le rejet de Masséna dans Gênes, les trente jours de siége qu'il y peut supporter et qu'il y soutint; « Il « faut donc, ajoute-t-il, donner à plein collier « en Italie, » pour profiter de sa résistance et le soutenir. Dès lors il marque Genève pour lieu de ralliement à l'armée de réserve, et le lac de cette ville comme la meilleure voie de transport pour les munitions de toute nature. Quant au lieu de passage des Alpes, déjà le Saint-Gothard et le Saint-Bernard lui semblent préférables. Le 27, il se décide : c'est le Saint-Bernard qu'il franchira, afin d'être libre de descendre directement, ou sur Milan ou sur Tortone, suivant l'occurrence.

Dans la lettre précédente, son espoir de surprendre Mélas à dos et sa joie avaient éclaté à la nouvelle « de la sottise que font, dit-il, les Autrichiens en « s'enfermant dans la rivière de Gênes! » Pourtant son inquiète impatience craignait que Mélas ne se ravisât. Huit jours, selon ses calculs, suffisaient à ce général pour remonter de Gênes à Aoste et nous fermer ce débouché, tandis que, pour être prêts à s'en emparer, il fallait trois semaines encore à notre armée dite de réserve. Alors, expédition d'ordres et d'instructions de toute espèce, levée d'hommes et de chevaux, heures de départ et d'arrivée des moindres détachements, envois d'argent, d'armes, d'ustensiles et jusqu'à celui de deux moules à balles, tout enfin, car tout manquait, lui-même prescrit et ordonne tout. En même temps il excite et encourage Berthier qu'il a envoyé sur les lieux. « Je vois « avec peine, lui avait-il écrit de sa main en termi-

« nant sa dictée du 25 avril, que le séjour de Dijon « vous donne de la mélancolie; soyez gai! » Dans les dépêches suivantes, il redouble. Génie des plus vastes projets, il en saisit à la fois l'ensemble et jusqu'aux plus minutieux détails; faculté puissante qui le multiplie, qui le rend présent partout; sublime étincelle, dont le foyer est en Dieu, que nous vîmes tant de fois briller dans ce grand homme, et qui nous aide à concevoir l'universalité de la toute-puissante et suprême intelligence dont elle émane!

Mais tant d'efforts amenaient trois résultats, dont il s'agissait de cacher au dehors l'accomplissement: la création d'une armée, la formation de ses magasins, la présence, au point d'attaque, du Premier Consul. Ces trois faits, en dénonçant d'avance l'expédition, en devaient faire manquer le but, qu'il fallait dérober aux regards de tous. C'est pourquoi, quant à l'armée de réserve, la réunion en fut hautement annoncée dans Dijon. L'attention de l'ennemi ainsi concentrée dans cette ville, on eut soin de n'y montrer qu'environ quatre mille recrues, nous entre autres, alors très-remarqués par l'appel du Premier Consul, par notre nom de *volontaires de Bonaparte*, par un brillant uniforme, et par le contraste frappant de l'insignifiance de notre force numérique. Mais, en même temps que nous paradions à Dijon, les batteries s'organisaient autour de Lyon et sur la frontière; les escadrons, les bataillons, à demi armés et habillés, se complétaient de tout, chemin faisant; ils défilaient séparément, sans bruit, à marches forcées, et de toutes parts, vers Lyon et Genève.

Quant aux magasins, il était impossible de ne pas les former à portée du véritable lieu du rassemblement; mais on fit répandre le bruit qu'ils étaient destinés pour Toulon, menacée par l'invasion autrichienne et par la flotte anglaise.

Restait le départ du Premier Consul, impossible à dissimuler; mais une circulaire aux préfets, en le publiant, annonça son retour à Paris dans quinze jours. Enfin, quand il lui fallut paraître à Genève, on le vit feindre d'en visiter les environs, comme pour s'y choisir, pour l'été, un établissement frais et commode, puis renouveler l'annonce de son retour dans la capitale, sur la fausse nouvelle d'une insurrection qu'il accrédita.

A ces précautions se joignirent d'autres calculs. Il compta sur l'esprit de parti, sur la coutume de toute faction vaincue au dedans, de préférer à une insupportable résignation le secours d'une invasion ennemie. Il prévit, ici surtout, l'alliance naturelle de notre ancienne aristocratie avec l'armée de l'aristocratie étrangère. Sans doute nos royalistes, dans leur empressement à appeler Mélas en France à leur appui, lui promettraient tout; ils le tromperaient d'autant mieux sur notre situation intérieure, que, dans leur aveugle et crédule passion, ils se seraient là-dessus trompés eux-mêmes; ils montreraient donc, partout en France à ce général, nos cœurs, nos bras ouverts, qui l'attendaient, notre trésor vide, nos campagnes épuisées de recrues, nos camps déserts; illusions dont s'enivrerait Mélas et que confirmeraient en lui, et l'aspect du scandaleux dénûment où le Directoire

venait de laisser tomber notre armée de Gênes, et son propre espoir dans la faiblesse présumée du gouvernement consulaire, si nouveau et sans doute encore mal affermi.

D'ailleurs la promptitude du génie français pourrait-elle être appréciée par la lenteur allemande? Et puis l'orgueil d'une année de victoires n'éblouirait-elle pas cet Autrichien, ainsi que l'ambition d'achever, dans Gênes, la conquête de l'Italie, et de commencer, au travers du Var, celle de la France?

Une circonstance favorable devait prolonger cette déception. Il y avait six mois qu'une faible tentative de diversion avait été imaginée par le Directoire : c'était par le Saint-Bernard qu'on l'avait essayée. Quelques milliers de Français s'étaient alors montrés à l'Italie du sommet de cette montagne; mais Mélas ne s'y était point mépris, et son dédain pour cette vaine démonstration l'avait rendue inutile. Quand donc reparaîtrait, sur ce glacier, la tête de notre colonne, ce général, aujourd'hui plus victorieux, serait-il moins confiant? Non sans doute, et, comme tant d'autres, se fiant sur un heureux précédent et voulant continuer le passé, il se livrerait à l'avenir, sans assez calculer le changement des temps et celui des hommes.

Toutes ces suppositions se réalisèrent. Et quand soixante mille Français, déjà vainqueurs par leur audace, étaient prêts, la coalition, comme son général, riait encore des efforts de Bonaparte, convaincue que, dans cette armée de réserve, il n'avait pu rassembler que douze à quinze mille invalides et recrues pour les combattre.

Ceci est la philosophie de la grande guerre, et ce qui en fait une science admirable; mais à la sagacité des prévisions, il faut que l'action réponde; voilà le génie : ici tout marcha d'accord, et le succès couronna l'œuvre!

Bientôt, le 5 mai, d'une part l'annonce télégraphique des premières victoires de Moreau, et d'autre part l'obstination de Mélas au fond des gorges génoises et dans la rivière de Gênes, grandissent et confirment l'espoir du succès de l'irruption que prépare le Premier Consul. Moreau, vainqueur en Allemagne, n'osera plus refuser son aile droite à l'armée de réserve et aux ordres du gouvernement que lui porte le ministre de la guerre lui-même. Cet ordre formel transmis, ce secours assuré, Napoléon part enfin de Paris le 6 mai. Arrivé à Dijon, où il n'a que des conscrits, il en forme une seconde armée de réserve et la destine à l'occupation de la Suisse; à Auxonne, à Dôle et Genève, il pousse en avant et entraîne tout.

On le vit pourtant s'arrêter à Dôle quelques minutes : ce fut, au milieu de tant de soins, pour revoir un vieil aumônier, celui de Brienne! Il lui devait sa première instruction religieuse. Quelques semaines plus tôt, il lui avait envoyé le brevet d'une pension avec ces mots écrits de sa propre main : « Je n'ai « point oublié que c'est à vos sages leçons que je dois « ma haute fortune : sans religion il n'est point « de bonheur possible; je me recommande à vos « prières! » Le souvenir de cette lettre, la visite dont l'honorait un si grand homme, et qui honorait celui-ci plus encore, émurent si fort le vieux pasteur qu'il

ne put d'abord répondre que par des larmes; mais, en le voyant partir, il leva les yeux et les mains au ciel, et d'une voix prophétique, le bénissant : « *Vale*, *pros-* « *per*, *et regna!* » s'écria-t-il.

A Genève, le 8 mai, Marescot, chef du génie, se présente. C'est lui qui vient d'essayer le Saint-Bernard : son rapport en détaille tous les périls. Le Premier Consul l'interrompt par ces seuls mots : « Peut-on « passer? — Oui, » répond le général. « Eh bien, partons! » s'écrie Bonaparte.

Les jours suivants, Lausanne, Vevay et le cours du haut Rhône, de Villeneuve à Martigny où les munitions sont accumulées; puis le col Major et le Val de la Drance jusqu'à Saint-Pierre, où s'enfoncent et se pressent, tête sur queue, nos colonnes, sont les derniers jalons indicateurs de cette marche mémorable. Il semble que, ici surtout, viennent de se concentrer toute l'activité, toute l'ardeur du vif et industrieux génie de la France, excité et dirigé par Napoléon lui-même : vivres, chaussures, vêtements, ateliers d'armuriers, de charpentiers, de bourreliers, pour tout compléter ou réparer, s'y trouvent réunis par ses instructions cent fois renouvelées! Déjà les bagages, les chariots de munitions et les canons démontés pièce à pièce, sont, ou encaissés, ou placés sur des affûts-traînaux, dans des arbres creusés et sur des brancards. Les munitions sont chargées à dos de mulets. Chaque soldat porte, avec son sac et ses armes, quarante cartouches et huit jours de vivres.

Au même moment où se disposent ainsi ses trente-cinq mille hommes, à sa gauche, Moncey et quinze

mille soldats arrivent au pied du Simplon et du Saint-Gothard ; à sa droite, Chabran et quatre mille hommes, et Thureau avec cinq mille, l'un derrière le petit Saint-Bernard, l'autre derrière le mont Genèvre et le mont Cenis, vont s'élancer : tous attendent le signal.

Ainsi, le 16 mai, sur toute cette ligne, cinquante-neuf mille hommes étaient amoncelés dans ces sombres gorges ; cachés dans l'ombre froide du nord, que projetaient sur eux ces glaciers, ils étaient prêts à monter à l'assaut des Alpes !

CHAPITRE VII.

Soldats, généraux, nous étions tous jeunes alors! Un tiers d'entre nous commençait : la plupart des plus âgés n'avaient pas huit ans de guerre. Un triple printemps, celui de l'année, celui de la vie, celui de la gloire, l'émulation aussi, en nous, autour de nous, tout exaltait! Au nord, c'étaient les cris de victoire de Moreau ; au midi, ceux de détresse de Masséna. Napoléon lui-même était dans la fleur, dans l'ardeur de l'âge. L'armée, redevenue victorieuse au dehors, venait avec lui d'épurer tout au dedans. Elle était fière d'elle-même, et de son chef, et de la plus noble des causes !

Au signal donné par Bonaparte le 17 mai, tous s'ébranlèrent. Depuis Saint-Pierre un sentier de neige et de glace, abrupt, étroit, tortueux, grimpe à pic pendant six milles entre des rocs. Il remonte le bord

d'un précipice : ce fut leur guide. Pendant six heures ils gravirent ce sentier avec leurs mulets, leurs bagages, et sous le poids de leurs sacs, de leurs munitions et de leurs armes. Ils s'aidaient de leurs mains, se poussant, se hissant à contre-mont. Malgré l'essoufflement ils s'excitaient entre eux par leurs chants, par leurs cris de guerre, riant de leurs chutes, raillant, insultant l'obstacle, et faisant battre la charge à leurs tambours.

Les paysans rebutés s'étant enfuis, deux régiments, les 24me et 96me, s'attelèrent aux pièces. Il fallut cent soldats pour chaque canon de douze! Mille francs furent promis pour chaque pièce; après les avoir gagnés ils les refusèrent.

Vers midi ils avaient atteint la cime du glacier et le saint hospice. Là règne un hiver éternel : c'est l'une des plus froides extrémités de la terre, l'une des dernières limites permises à l'audace de l'homme, à l'existence des animaux! Quant aux végétaux, nul n'y subsiste; trop éloignée du cœur ou du centre sans doute brûlant de notre planète et des premières couches de l'atmosphère formée de ses émanations, cette haute région leur est interdite.

Ici le danger changea de forme. Jusque-là on s'était épuisé à lutter, à surmonter cette masse gigantesque, de rocs et de glaces, dressée debout devant soi; mais sur le revers opposé tout devint différent et plus périlleux encore! Là l'hiver, ici le printemps; là tout avait été endurci et tout obstacle, ici tout s'effondrait, se dérobait sous les pas. Un sentier sinueux pendant sur l'abîme, dont chaque ressaut, dont chaque dé-

tour offrait un nouveau précipice; une neige amollie, crevassée, où s'enfonçaient leurs pas, où leurs chutes disparaissaient; hommes, chevaux, tout ce qui dévie, tout ce qui ne peut se cramponner et se retenir, s'engloutit, se perd sans retour : on en vit tomber et rouler déchirés de rocs en rocs, ou s'engouffrer pour jamais dans les profondeurs inconnues que recouvrait cette neige molle et perfide ! Mais rien n'arrêta : l'invasion, comme un torrent, se précipita jusque dans Étroubles. Là, s'étant ralliée, elle reprit haleine, remonta ses canons, ses caissons, rechargea leurs approvisionnements; puis, continuant, Aoste surprise fut emportée à la baïonnette. Le lendemain, Châtillon et sa forte position, inattaquables de front, furent tournées par leur droite; trois cents hommes et trois canons autrichiens y demeurèrent prisonniers; le reste fut poursuivi et rejeté, le 19 mai, jusque dans la ville et le fort de Bard.

Un peintre célèbre a donné pour piédestal à Napoléon le sommet du Saint-Bernard; et cependant, lors des trois premières journées de ce rude passage, il était resté dans Lausanne, puis trois autres jours entiers à Martigny. C'est là un des traits caractéristiques du génie, à la fois ardent et contenu, de cet homme extraordinaire. C'était ainsi que, dans toutes les péripéties de l'événement qu'il avait préparé, son regard ferme envisageait le point capital, celui où sa plus grande attention devait se fixer, où sa présence avait le plus d'effet et devait être le plus utile. Hors de là, le mouvement, la hâte qu'il imprime, l'importance des coups qu'il fait porter, ne l'entraînent pas. Sans

doute le premier but de toute cette marche est le passage du Saint-Bernard et l'envahissement du val d'Aoste ; et pourtant il laisse faire, sans lui, ce premier pas ; sachant bien que, dans un aussi audacieux élan, toute l'ardeur, tout le sang se portent à la tête ; et que, le mouvement donné, la présence du chef y est inutile ; tandis qu'en arrière, au contraire, tout peut traîner, languir, et que c'est ainsi que les grands ensembles, les mieux conçus, périssent souvent par leurs détails. C'est pourquoi, dans ce moment critique, afin de conserver à son expédition l'accord entier de vie et de mouvement indispensable, il a jugé que ce devait être en arrière, que c'était à tout ce qui devait suivre, qu'il fallait et la main la plus vigoureuse et l'œil du maître.

Il ne quitta donc Lausanne et Martigny que bien assuré de cet ensemble. Ce fut alors seulement qu'il crut, pour lui, le moment venu. Le temps fut en tout si bien calculé, que, au pied du mont qu'il allait franchir, une dernière nouvelle qu'il attendait lui parvint. Elle lui apprit que son adversaire, prêt à perdre sa retraite en Italie, s'acharnait encore aveuglément, sur le Var, à l'envahissement de la France. Joyeux alors, et plein d'espoir, il gravit la montagne à son tour, et ne craignit plus de montrer le conquérant de 1796 au sommet des Alpes !

Dans ce trajet, le cœur libre et dominant l'orage qu'il avait formé, il se livra sans préoccupation aux heureux mouvements de son caractère. Un montagnard soutenait ses pas ; il ignorait à quel chef célèbre il servait de guide. Napoléon l'interrogea : son ambition se plut à vouloir connaître quelle était celle de ce

pauvre pâtre; en sorte que, à celui dont le rêve était l'empire du monde, ce simple berger expliqua naïvement le sien : la possession d'un petit troupeau, d'un petit champ, d'une chaumière. Et le conquérant, touché de la simplicité des vœux de son humble interlocuteur, s'arrêta pour les exaucer : ce fut, sans se faire connaître, par un ordre écrit de sa main qu'il le chargea de porter, lui en laissant ignorer le contenu, afin de se dérober à la reconnaissance, et pour augmenter le bienfait par la surprise.

Parvenu sur le sommet, une halte de quelques instants fut tout entière encore à la bienfaisance. Il avait fait remplir de vivres et de vin le couvent qui couronne ce glacier; après s'être découvert devant les pieux solitaires il combla de ses dons leur saint hospice. Alors, impatient de l'Italie, il se livre à un autre montagnard, se fait ramasser, et le sommet de l'abîme le plus profond est celui dont il se fait précipiter : premier bond de cet aigle des conquêtes auquel deux autres élans vont bientôt succéder, l'un sur Milan, l'autre sur Alexandrie, et avec une même impétuosité!

Le passage entier dura quatre jours. Jusque-là tout avait été pour lui précautions, soins et préparatifs; mais maintenant que son projet se démasque, tout doit marcher à coups imprévus, à coups redoublés, se précipiter d'éclats en éclats, tout devenir foudre! Cependant, dès ce premier pas, il apprend que, à la tête de sa colonne, tout est suspendu; que toute l'expédition, renfermée sans vivres dans le val d'Aoste, s'y trouve arrêtée au pied d'un rocher dont l'ennemi est maître et où il est inexpugnable!

Ce roc est de forme pyramidale; il s'élève isolé, entre l'escarpement à pic des deux chaînes resserrées de ce val profond, et il en ferme l'issue dans la plaine. A gauche la Dora en baigne le pied; le sommet en est hérissé de canons et de baïonnettes; à droite ses feux plongent dans la rue étroite qui serpente à sa base et qui forme la ville de Bard. Déjà Berthier et Marmont ont fait, il est vrai, tailler en escalier l'Albaredo, autre rocher qui couronne l'une des deux chaînes, et les soldats impatients de notre avant-garde, tournant l'obstacle, sont ainsi descendus dans la plaine d'Ivrée; mais ils y sont sans bagages, sans caissons, sans leurs canons demeurés dans le val d'Aoste, de l'autre côté du ford de Bard. Vainement la ville a été emportée à l'arme blanche; vainement des feux, plongeant sur le fort, l'ont sillonné; vainement encore, le 23 mai, Bonaparte accouru lui-même, après en avoir sommé quatre fois le gouverneur, l'a fait attaquer : un triple assaut nocturne, comme les quatre sommations, est repoussé; d'autres tentatives dans la rue de Bard, pour y faire passer nos pièces, échouent également; il faut un siége en règle, il commence; mais d'un côté, Lannes et l'avant-garde lancés sans munitions dans la plaine, restent aventurés sous les murs d'Ivrée; de l'autre, le val d'Aoste s'encombre, de plus en plus, de tout ce qu'y verse le Saint-Bernard; la famine menace, le temps se perd, et l'irruption va se briser inopinément contre ce roc!

L'agitation, l'anxiété de Napoléon étaient à leur comble; l'imminence du péril inspira Marmont : il osa répondre du passage de l'artillerie et de la poudre,

au pied même, sous le feu du fort, et à son insu. Il choisit une nuit obscure; il fit joncher de fumier et de matelas la rue de Bard et envelopper d'étoupes et de couvertures nos caissons et nos canons. Cinquante hommes alors s'attelèrent à chacune de ces voitures; et dans un profond silence tout s'écoula! Dans ce même moment Lannes, la hache à la main, brisait les barrières, enfonçait les portes d'Ivrée, et faisait escalader les forts de cette ville, à la baïonnette.

Bard dépassé, Ivrée prise, la clef de l'Italie fut entre les mains de Bonaparte. L'armée entière s'y trouvait descendue sur cinq colonnes. Sa droite, du haut des monts Cenis et Genèvre, avait forcé le pas de Suze : elle menaçait Turin; sa gauche avait franchi le Simplon, le Saint-Gothard, et Milan était menacée par elle. Le centre était à Ivrée entre ces deux directions. Napoléon n'hésita point : il poussa vers Turin, jusqu'à Chivasso ou jusqu'au Pô, Lannes et son avant-garde. De ce côté, dix mille Autrichiens et Sardes, rassemblés en toute hâte, s'étaient mis en travers; ils furent vigoureusement culbutés, le 26, à la Chiusella, jusque dans Chivasso, d'où ils furent chassés le 27. De là, s'écartant du Piémont où Mélas accourait des bords du Var, Lannes descendit rapidement le Pô jusqu'à Pavie. C'était le point central de la ligne d'opérations de l'ennemi : il y surprit et saisit ses magasins, ses parcs de réserve et deux cents canons à la fois.

Ce fut alors qu'un ancien espion, qui avait bien servi Bonaparte en 1797, vint s'offrir à lui. « Comment! s'écria le Premier Consul, tu n'es point fusillé encore? » L'espion lui répondit que, depuis son

départ pour l'Égypte, il avait passé à l'ennemi; mais qu'il venait se rattacher à sa fortune, achever la sienne, lui livrer tous les secrets de l'armée autrichienne, et se charger, pour vingt-quatre mille francs, d'aller la tromper par de faux rapports que lui dicterait le Premier Consul. Le marché fut conclu, tenu, et Napoléon envisagea cette rencontre comme une des faveurs de la Fortune.

En même temps lui-même s'était dirigé sur Milan, en renversant brusquement quelques obstacles. Aussitôt, partageant en deux son armée, une moitié nettoya la Lombardie et s'y établit depuis Ivrée et Chivasso jusqu'à l'Oglio, face au nord, à l'est et à l'ouest; tandis que l'autre moitié, achevant de la traverser vers le sud-est, courut se mettre en ligne sur le Pô, à la gauche de l'avant-garde. Celle-ci était déjà à Pavie, comme on l'a vu; le centre aborda le fleuve devant Plaisance, et la gauche jusque dans Crémone, où commença le passage. Dès lors, le pied sur la rive droite du Pô, seconde ligne d'opérations ou de retraite de Mélas, la seule qui lui restât, cette aile gauche la remonta sur Plaisance, où, par un vif combat, elle ouvrit le passage du fleuve à notre centre; puis tous deux continuant vinrent à l'appui du troisième passage, celui de l'aile droite, que, en ce même moment et devant Belgiojoso, sous Pavie, Lannes effectuait de vive force.

CHAPITRE VIII.

Cependant Napoléon, resté dans Milan depuis le 2 juin, y avait rétabli la République. Il y relevait le parti italien, l'excitait par le tableau des proscriptions autrichiennes; il l'appelait aux armes, et tout à la fois il protégeait le clergé. Il attendait l'occasion à ce point central, ne se fiant à personne pour tout préparer, et n'aimant à paraître en tête des troupes que pour frapper des coups décisifs. Mais, à la nouvelle du triple passage, lorsqu'il voit que, depuis les Alpes jusqu'à l'Apennin, l'Italie est occupée par son armée et le Tessin fortement gardé en arrière de son adversaire; quand il apprend que ses trois colonnes, réunies sur la rive droite du grand fleuve, repoussent l'un sur l'autre les corps autrichiens surpris sur cette voie de retraite, il juge le moment décisif arrivé : celui de frapper, coups sur coups, sur ces ennemis déconcertés, de les refouler sur le Piémont, et de les détruire en détail, afin d'éviter, s'il se peut, les chances d'une grande bataille.

Il quitte donc Milan, arrive à Pavie le 7 juin, et, traversant aussitôt le fleuve et ses divisions, il pousse au galop jusqu'aux avant-postes. Là, selon son habitude, généraux, habitants, prisonniers, le terrain aussi, il interroge tout; il s'informe des moindres particularités, consulte ses cartes, et donne à chacun ses ordres. La plupart de ses soldats n'ont pu l'apercevoir; mais à la hâte soudaine, aux mouvements précipités qu'on leur imprime, ils le sentent présent, ils croient le voir : car

tout ce qui les étonne, tout ce qui est rapide et audacieux, c'est lui! Et son nom vole de bouche en bouche. Ils lui prêtent mille propos, mille actions bizarres qui les enchantent, dont ils charment la fatigue des marches ou l'insomnie du bivouac; et le lendemain, quand ils seront lancés contre l'ennemi sous ses yeux, dans leur foi en lui, s'acharnant, ne doutant de rien, leurs blessés, les mourants même tomberont assurés de la victoire!

Quant à lui, au milieu de ses ardentes investigations, et tout entier au moment présent et à l'action qui se prépare, un courrier ennemi qu'on vient de saisir et des prisonniers lui apprennent que, il y a trois jours, le 4 juin, Masséna, après quarante-cinq jours d'une lutte désespérée, contre l'armée autrichienne, contre une flotte anglaise, contre une famine effroyable et toute une population de cent cinquante mille âmes exténuée de faim, écrasée de bombes, vient enfin de capituler dans Gênes, mais fièrement, mais libre d'en sortir à la tête de six à sept mille squelettes affamés, emportant, au travers des respects et de l'admiration des rangs ennemis, leur gloire entière et toutes leurs armes!

Leur dernier moment était venu; sans quoi deux jours de résistance de plus, et ils eussent été délivrés: d'un côté par l'arrivée de Bonaparte au delà du Pô qu'il remontait, de l'autre par le retour victorieux de Suchet dans la rivière de Gênes. Celui-ci, après plusieurs combats et la bataille d'Oneille, dans sa vigoureuse et lente retraite, avec cinq mille hommes seulement contre vingt mille, jusqu'au pont du Var,

s'était retranché sur notre frontière. Là, s'aidant des gardes nationales et des télégraphes, il avait repoussé trois assauts des Autrichiens sous le feu d'une escadre anglaise; puis à son tour, le 28 mai, reprenant l'offensive contre leur retraite, il les avait à la fois poursuivis en queue sur le littoral, et coupés en tête par les hauteurs. Le 5 juin, jour de la capitulation de Masséna, il était arrivé à deux marches de Gênes, en leur enlevant trente canons et plus de deux mille hommes.

C'était là que l'héroïque Masséna, sorti le dernier et seul de Gênes, sur une barque avec le pavillon tricolore, au travers des feux de l'escadre anglaise, l'avait rejoint ainsi que sa brave garnison, et qu'il s'était aussitôt, avec lui et Gazan, porté sur Acqui, menaçant encore les derrières de l'armée autrichienne.

Ainsi, Mélas avait lâché prise sur la Provence. Les mêmes nouvelles le disaient revenu, au bruit du passage du Saint-Bernard, dans Turin; et que là, d'abord incrédule, puis incertain, puis enfin troublé et déconcerté en voyant l'Italie prise en arrière de lui, il ralliait les siens, faisait volte face, et comptait vainement que son corps d'armée de Gênes, abandonnant dès le lendemain sa fatale conquête, descendrait encore à temps de l'Apennin sur le Pô pour lui conserver, avec la rive droite de ce fleuve, une dernière voie de retraite.

C'étaient donc les colonnes autrichiennes, tardivement revenues de Gênes, que notre triple passage venait de prévenir et de renverser à Plaisance et devant Pavie; c'était le général Ott lui-même, avec son corps de siége enfin réuni, que, le 8 juin au soir, Napoléon voyait rangé en bataille devant lui, en avant de Mon-

tebello, et en travers de la grande route de Turin par Voghères, Tortone et Alexandrie. Faute née de la première, car elles s'engendrent : l'ennemi surpris et tourné, au lieu de se rallier en masse, s'offrait à nos coups en détail.

Aussi, dès le lendemain 9 juin, Bonaparte, avec le lieutenant général Lannes, sans attendre le reste de ses divisions qui passent encore le Pô, écrase ce corps détaché; il lui arrache avec la victoire de Montebello, six canons et huit mille hommes; après quoi il s'arrête deux jours à Stradella, pour y rallier ses divisions et briser les efforts de Mélas, si ce général osait tenter de lui passer sur le corps en dépit de la forte position qu'il vient d'y prendre. Là, d'ailleurs, il se trouvait également à portée, ou du Tessin ou de Crémone, pour prévenir Mélas sur toutes les voies de salut qu'il pourrait tenter.

Ce fut là que Desaix vint le rejoindre, Desaix, le Bayard de notre armée! Général habile, guerrier sans peur, homme sans reproches! Son amitié tendre et dévouée pour le général en chef qu'il connaissait bien, était de tous les éloges le plus complet qu'on pût faire de Bonaparte! Desaix arrivait d'Égypte le cœur navré des fautes qu'il y avait vu commettre, et plein de colère contre lord Keith dont il venait d'être le prisonnier. Cet amiral l'avait assimilé, pour la ration et pour le reste, aux matelots pris avec lui, prétendant qu'ainsi il n'agissait que conformément aux nouveaux principes de la France! Il savait pourtant bien que l'absurde maxime démagogique d'une égalité brutale, ravalée au niveau des dernières classes, n'avait ap-

partenu qu'aux saturnales de 1793 et à nos conventionnels.

Tout ce qu'on a dit des premiers transports de joie de ces deux hommes célèbres en se retrouvant réunis et de leurs longs épanchements pendant une nuit entière, est vrai. Mais que de douleurs les récits de Desaix durent apporter à Bonaparte ! On sait que, aussitôt après son avénement du 18 Brumaire, une dépêche calomnieuse de Kléber et des publications du cabinet de Londres qui en avait surpris le duplicata, lui avaient appris que, à son départ mal compris, malgré ses confidences à Menou et ses instructions à Kléber, une amère indignation, suivie d'un profond découragement, s'était emparée de l'armée d'Égypte. Parti sans argent il l'avait laissée victorieuse et forte de vingt-neuf mille hommes approvisionnés de tout abondamment; et il avait vu que Kléber, mal conseillé, l'avait dépeinte au Directoire réduite à quinze mille hommes nus, désarmés, manquant de tout, et abandonnés lâchement par la désertion de leur général en chef emportant, avec deux millions qui leur restaient, leur fond de caisse !

J'ai dit avec quelle sagesse généreuse le Premier Consul avait répondu à ces odieuses calomnies par des instructions nouvelles pleines d'éloges et d'encouragements. Mais Desaix venait de lui apprendre que, en dépit de sa résistance secondée de celle de Menou et de Davoust, Kléber, cédant à l'empressement de revoir la France, avait, par la honteuse capitulation d'El-Arisch, abandonné la conquête à quatre-vingt mille Turcs commandés par le grand vizir.

Napoléon et Desaix ignoraient alors quel résultat venait d'avoir le refus de Londres de souscrire à cette convention. Ils ignoraient que Kléber, sommé de se rendre prisonnier, avait, le 20 mars, répondu à cette injure, et réparé ses fautes, par la glorieuse victoire d'Héliopolis, par l'entière destruction de l'armée turque, enfin par la reprise encore plus habile et glorieuse du Caire et de l'Égypte révoltés. On peut donc juger de tout ce qu'il y eut de douloureux, malgré la joie de leur réunion et de la victoire de la veille, dans l'entretien secret de ces deux grands hommes!

Lorsqu'ils se quittèrent, Napoléon croyait avoir revu l'Égypte, mais indignement livrée à des barbares par la main découragée à laquelle il l'avait remise. Desaix, plus heureux, retrouvait la France pleine d'espoir, déjà redevenue victorieuse, déjà régénérée depuis le 18 Brumaire, et aux mains du seul ami digne d'une admiration qu'il n'eût point accordée à la gloire seule des armes.

Le Premier Consul le mit aussitôt à la tête de deux divisions. Alors, surpris de ne pas entendre parler de Mélas et de ne rien sentir devant lui, il s'épuise en conjectures, pousse en avant sur Voghères, et arrive, le 13 juin, dans la vaste plaine de Marengo qu'il trouve vide! Marengo même, faiblement occupé, fut peu disputé. Victor, avec sept à huit mille hommes, s'en empara. Son avant-garde ne fut arrêtée que par un retranchement et la Bormida où finit la plaine. Là, soit fatigue ou confiance, ce général négligea, ou des avis qui eussent dû l'éclairer, ou de pousser plus avant ses

reconnaissances. Il s'établit dans Marengo sans se douter que l'armée ennemie était dans Alexandrie, et que deux ponts jetés sur la Bormida mettaient en péril ses avant-postes.

D'un autre côté, l'abandon de cette plaine si favorable à la nombreuse cavalerie de l'ennemi trompa Bonaparte, et pensa le perdre. Il crut que Mélas n'avait songé qu'à lui échapper, soit en se concentrant dans le Piémont, soit en franchissant le Pô à Valence et en ressaisissant derrière lui le Milanais. Dans cette conviction il laisse Victor sans défiance, sa gauche en avant, et soutenu en arrière à droite par Lannes et les deux brigades de cavalerie de Champeaux et de Kellermann, garder Marengo et l'entrée de ce vaste champ; puis, inquiet partout où le danger n'était pas, il disperse ses autres corps. Une division reste à Torre-di-Garafolo et à San-Juliano; une autre à Castel-Novo-di-Scrivia. Quant à Desaix, tout au contraire il l'envoie à gauche dans l'Apennin, et en toute hâte, avec les cinq mille hommes de Boudet, vers Rivalta et Novi, pour s'éclairer sur la retraite possible de l'ennemi vers Gênes. Lui-même enfin, rebroussant chemin et croyant aller au-devant des nouvelles qu'il attend, il reprend la route de Voghères.

Heureusement, soit inquiétude, soit, au dire de l'un des siens, que le débordement de la Scrivia l'eût décidé, il s'arrêta à Torre-di-Garafolo. Il y apprit bientôt que Mélas n'avait point paru sur la rive gauche du Pô. Dès lors, s'il n'était ni en face ni sur notre droite, où pourrait-il avoir fui? Dans son incertitude, Napoléon, trompé par Gardanne, laissa donc Desaix s'éloigner de

lui vers Rivalta, et il s'endormit dans Torre-di-Garafolo, sans sortir de sa méprise.

CHAPITRE IX.

Elle était grande! Si la plaine était vide, c'est que Mélas avait hésité à l'occuper, soit consternation, soit qu'il n'eût tardivement rallié ses corps dans Alexandrie que le soir de ce jour-là même. Mais il avait conservé ses débouchés; et pendant que le Premier Consul, inquiet sur Paris, et préoccupé de la crainte d'une guerre prolongée, pensait avoir déconcerté et découragé son adversaire, celui-ci, après les tergiversations et le trouble d'un long conseil, venait de se décider à se faire jour, et à attaquer dès le lendemain. Persuadé qu'on ne tourne point aussi complétement son ennemi sans être tourné soi-même; que dans une telle extrémité, l'audace égalisait les positions; qu'une bataille serait pour tous deux également décisive, il crut qu'il n'y avait donc plus qu'à en appeler à la victoire, et qu'elle seule déciderait qui des deux chefs aurait coupé la retraite à l'autre!

Ainsi, à l'heure du dénoûment, tout allait changer: l'assaillant, surpris, allait être assailli lui-même, et du fort au faible. Des deux armées en présence, la plus ardente, la moins patiente, mais la plus faible de plus de moitié, n'allait avoir de salut que dans une opiniâtre défensive. Il fallait que cette résistance fût assez longue pour donner le temps à nos divisions disper-

sées, d'accourir : les unes pour la prolonger, et l'autre, la plus éloignée, celle de Desaix, pour reprendre l'offensive. Dans cette plaine rase, où l'on ne pouvait s'appuyer que sur soi-même, où l'art, où la plus persévérante ténacité pouvaient seuls suppléer au nombre et à la nature, un ordre de bataille par échelons devait sauver la fortune du Premier Consul; dernière manœuvre, et, il en faut convenir, qui eût été insuffisante sans les fautes redoublées de son adversaire.

L'armée autrichienne au contraire, inspirée par la nécessité, par l'occasion, par sa résolution généreuse, cette armée, forte d'une année de victoires, de son nombre double, de sa formidable cavalerie dans un aussi vaste espace, avait à sortir de son caractère méthodique et lent, à attaquer avec fureur, à profiter impétueusement de ses avantages. Mais on va voir que, le lendemain (1), l'exécution manqua à la résolution.

Et d'abord son défilé, dans Alexandrie et sur les ponts de la Bormida, fut long : il dura trois heures. Puis, à trois reprises, de huit heures à dix heures du matin, Marengo ne fut que successivement attaqué : d'abord faiblement par Oreilly, puis par Haddick, enfin par Kaim; et trois fois les deux divisions de Victor, s'aidant du Fontanone, ruisseau fangeux et encaissé qui fait coude à Marengo, et de ce village, ce qui leur donnait des revers sur l'ennemi, repoussèrent ces agressions.

Une quatrième fois enfin Mélas réunit contre cette position ses plus formidables moyens d'attaque. Il les renforça à sa droite vers Stortigliona; il les étendit

(1) 14 juin 1800.

à sa gauche vers Castel-Ceriolo, et balaya, de sa nombreuse artillerie, les bords du ruisseau disputé. De notre côté Lannes, se rapprochant de Marengo, était alors entré en ligne à la droite de Victor. Cette fois Marengo fut emporté, puis repris par nous, et enfin ressaisi par l'armée autrichienne. En ce même moment et par delà notre droite, vers Castel-Ceriolo resté sans défenseurs, Lannes et Watrin se virent débordés, tandis que, vers Stortigliona, malgré les efforts d'abord victorieux de Kellermann, notre gauche sous Chamberlhac, foudroyée à découvert, s'en fut en désordre.

Cependant, à Torre-di-Garafolo, au bruit de ce combat inattendu, et sur les avis qu'il reçoit de Lannes et de Victor, Bonaparte vient d'envoyer en toute hâte, d'une part rappeler Desaix, de l'autre la division laissée à Castel-Nuovo. Mais quelle qu'eût été sa promptitude, il était plus de dix heures lorsqu'on l'aperçut accourant à toute bride avec trois cent soixante chasseurs et grenadiers à cheval de sa garde, suivis de loin, au pas de course, par la division Mounier et neuf cents grenadiers à pied de la garde consulaire. En arrivant il voit, à sa droite et à son centre, Castel-Ceriolo et Marengo perdus, sa gauche en déroute, et les restes de Rivaud, ainsi que les quatre demi-brigades de Lannes et de Watrin, poussés de front, débordés à gauche, et près d'être enveloppés, à droite, par l'infanterie du général Ott et par une cavalerie nombreuse que n'avaient pu arrêter quelques escadrons refoulés sur les bataillons carrés de Lannes.

Autour de lui on ne pouvait concevoir comment, sans abri, sans appui, et rejeté dans une aussi vaste

plaine dont la clef venait de lui être arrachée, il pourrait attendre ses renforts et se défendre, tout un jour, avec douze à quatorze mille baïonnettes et deux mille cinq cents sabres encore ensemble, contre trente-cinq mille fantassins et mille chevaux ennemis victorieux. Mais déjà, et d'un premier coup d'œil calme et ferme, au milieu d'une situation aussi soudainement désespérée, Bonaparte, voyant son ordre de bataille, la gauche en avant, ainsi renversé, venait d'en concevoir un autre tout contraire. C'était à plus d'une lieue en arrière de la gauche, vers San-Juliano, qu'il pouvait espérer l'arrivée tardive de Desaix à la tête de cinq mille hommes, et c'est du côté tout opposé, en avant et à son extrême droite, dans Castel-Ceriolo, qu'il voit son point d'appui, le pivot de sa manœuvre. Il faudra que Mounier s'en empare, qu'il s'y enracine, pendant que, de ce point fixe et de son aile droite jusqu'à sa gauche, sur la grande route de Voghères, lui, Lannes, les restes de Victor et sa cavalerie, disputeront et cèderont peu à peu la plaine jusqu'à San-Juliano, où l'arrivée de Desaix lui permettra peut-être de reprendre l'offensive.

Son parti pris ainsi et sur-le-champ, on le vit, à la tête de son escorte, parcourir les rangs de Lannes et de Victor, encourager le combat, et d'abord contenir assez longtemps l'ennemi pour donner le temps d'arriver à Mounier et à sa garde. Dès lors, et vers onze heures, exécutant son admirable conception, il pousse, au travers des charges de la cavalerie autrichienne, en avant à droite sur Castel-Ceriolo bientôt ressaisi, Mounier et ses deux demi-

brigades; en arrière à gauche de Mounier, et dans la plaine, il place en bataillon carré, « tel qu'un bastion « de granit, » comme lui-même l'appela, les neuf cents vieux grenadiers de sa garde. Il a fait de ces deux points fixes la tête et le pivot de sa nouvelle ligne de bataille. Puis, lui-méme avec sa cavalerie et la troisième demi-brigade de Mounier, revenant aux quatre demi-brigades de Lannes qu'il ne quitte plus, il rétablit au centre le combat, il protége la retraite de Victor, en disposant en échelons ces cinq régiments qui se refusent de plus en plus, jusqu'à leur extrême gauche, par delà la grande route.

Il était midi. Ce fut là que, pendant six heures entières de la lutte la plus acharnée, lui, Lannes surtout, puis Victor avec Gardannes, continrent, sous la mitraille de quatre-vingts pièces autrichiennes, les charges multipliées de l'ennemi. Tantôt Napoléon les repousse, tantôt il cède du terrain, mais lentement, méthodiquement, en pivotant sur sa droite qui demeurait inébranlable, et en reculant avec le reste, en ligne oblique, comme sur un champ de manœuvres, pas à pas et en bon ordre.

Longtemps on le vit lui-même, en tête de la sixième demi-brigade légère, commander les feux; puis cinquante pas de retraite seulement; après quoi, s'adressant au chef de ce régiment, on l'entendait lui dire : « Allons, Macon, il en est temps, volte-face et recom« mençons les feux! » Je tiens ce détail de Macon lui-même.

Il était près de cinq heures lorsque Desaix arriva seul de sa personne avec quelques officiers. En ce

moment le Premier Consul, arrêté sur un point dominant, murmurait entre ses dents un air du *Prisonnier*, opéra alors en vogue, en fouettant la terre de sa cravache avec une impatience convulsive, ce qui était pour lui le signe d'une contention d'esprit violente. En même temps il envisageait tout le champ de la bataille. Notre droite tenait toujours ferme; mais la gauche de notre ligne, quelque lente qu'eût été sa retraite, approchait de San-Juliano. La division Chamberlhac, de cinq mille deux cent quatre-vingt-sept hommes, était entièrement désorganisée : ses fuyards et une foule de blessés couvraient la plaine à la droite de la grande route, et la grande route ellemême. Merlin, aujourd'hui général de division, alors aide de camp de Bonaparte, dit encore qu'une charge de trois escadrons autrichiens eût suffi pour ramasser sur ce point des milliers de prisonniers, et qu'il en est encore à concevoir ce qui empêcha l'ennemi de l'effectuer.

« Eh bien! dit Napoléon à Desaix, vous voyez « une belle échauffourée ! Et votre division? » Desaix répondit qu'elle ne pourrait guère entrer en ligne que dans une heure. Il fallut attendre en combattant; et encore, je dois ici le dire, puisque je tiens ce détail de plusieurs témoins, de Lebrun entre autres, alors aide de camp de Napoléon et détaché près de Desaix, pour que cette division pût arriver à temps, il fallait que le ciel se fût manifesté ! L'étoile de Bonaparte avait voulu que, la veille au soir, la haute Bormida gonflée eût arrêté la marche excentrique de Desaix. Il s'était d'abord obstiné à la passer, mais plusieurs

hommes s'y noyèrent, et il avait suspendu son mouvement qu'il n'avait repris que le lendemain. Sans ce bienheureux retard, l'officier envoyé pour le rappeler ne l'eût rejoint que trois lieues plus loin dans la montagne, et il eût alors été impossible à cette division d'être de retour à San-Juliano avant la perte entière de la bataille!

Un autre bonheur, inouï jusque-là, voulut encore que, vers quatre heures, le vieux général Mélas, deux fois démonté, épuisé de fatigue, et se croyant assuré de la victoire, fût rentré dans Alexandrie pressé d'en annoncer la nouvelle à son Empereur : il avait laissé à son chef d'état-major, le général Zach, le soin d'achever la défaite de Bonaparte. Tous les deux au reste, aussi mal inspirés l'un que l'autre sur une aussi vaste plaine, ne s'étaient bien servis de leur cavalerie nombreuse et toute fraîche qu'au commencement de la bataille, puis sans succès contre le bataillon carré de notre garde. Partout ailleurs, et même pour achever la déroute de Chamberlhac, il n'en avait point été question. C'est pourquoi depuis, dans mainte occasion, nous entendîmes l'Empereur répondre à des représentations de quelques-uns de nos généraux de cette arme, qui demandaient pour elle plus de ménagements : « Ah oui! vous voudriez donc que je laissasse ma cavalerie inutile, comme cet imbécile de « Mélas? »

Cependant avec le péril croissait autour de Napoléon une vive anxiété. Il s'en aperçut; et en même temps, remarquant l'attitude singulièrement sombre de Desaix : « Descendons de cheval, lui dit-il, et as-

« seyons-nous à terre pour montrer de la sécurité. » Mais là encore, étonné de la tristesse de son ami, il l'interpella : « Je ne sais, lui répondit Desaix, mais « il me semble que les boulets ne me connaissent « plus! » C'était, dans le langage d'alors, convenir qu'il éprouvait, sur lui-même en ce moment, un pressentiment funeste : pressentiment qui revint, après sa fatale réalisation, à l'esprit de Bonaparte, et, lui rappelant la fin pareille de Laharpe en 1796, augmenta sa disposition à croire à ces sortes de présages.

Ce ne fut qu'après cinq heures du soir que Desaix vit paraître enfin la tête de sa colonne. Aussitôt le Premier Consul acheva de lui donner ses instructions : on convint de commencer à ressaisir l'offensive par un grand effort de l'artillerie ; mais il fallut encore près de trois quarts d'heure pour rallier cette division et en mettre en position toutes les armes.

En ce moment notre armée était ainsi disposée : en avant, à notre aile droite, notre premier échelon délogé de Castel-Ceriolo, mais disputant encore les vignes de ce village ; en arrière à sa gauche, et sans autre appui que lui-même, le bataillon carré de notre garde rejeté, de quelques pas en arrière, à hauteur de Villa-Nuova, mais toujours hérissé de baïonnettes et repoussant de ses feux la cavalerie autrichienne ; dans le reste de la plaine, en troisième échelon, en ligne oblique, et refusant de plus en plus leur gauche jusqu'à la grande route, les bataillons amoindris de Lannes, points dans l'espace, mais qui y demeuraient fiers et en bon ordre ; derrière eux notre cavalerie attendait le moment de charger par les intervalles ; sur la grande route

et ses côtés, plus en arrière encore, en quatrième échelon, on voyait déboucher de San-Juliano Desaix et ses trois demi-brigades; celle du centre était déployée derrière les deux autres formées en colonnes; Marmont à leur droite, avec dix-huit pièces d'artillerie, se tenait prêt à soutenir l'attaque; enfin, par delà la grande route, en cinquième échelon, entre San-Juliano et Sottile, à notre extrême gauche et le plus en arrière de tous, Victor, hors de combat, s'efforçait de remettre en ordre ses deux divisions démoralisées.

De son côté Zach s'était décidé à en finir, à forcer notre gauche, à la déposter de la grande route, seule voie de retraite des deux armées, pendant que, en arrière à sa gauche, le reste de sa ligne maintiendrait le reste de la nôtre dans la plaine. Il venait en conséquence de former en face de San-Juliano, une colonne d'attaque formidable : artillerie, cavalerie, cinq mille grenadiers, rien n'y manquait; et il s'avançait, en tête de cette longue et épaisse masse, à l'attaque de ce village.

L'instant décisif était venu. Desaix se rapprochant du Premier Consul, lui demanda ses derniers ordres; et, avant de commencer, parcourut avec lui le front de ses trois demi-brigades. En ce moment, les feux de l'artillerie ennemie redoublant, Bonaparte aperçut quelques recrues du 30e régiment qui baissaient leurs têtes sous le sifflement des boulets, comme le font les conscrits à ces bruits de guerre nouveaux pour eux. « Que faites-vous là? leur cria-« t-il; regardez-moi, me voyez-vous donc ployer « ainsi? Allons, soldats, la tête haute! et sachez re-« garder l'ennemi en face! »

Alors, quittant Desaix qu'il ne devait plus revoir vivant, il courut au travers des feux sur tout le front de notre ligne; et, la tête haute lui-même, le regard en feu, il enflamma chacun de ces corps des accents brefs et serrés de sa voix impérieuse. On a retenu entre autres, ces vives et courtes paroles : « Soldats! notre heure « est venue! C'est assez reculer; marchons en avant! « Vous le savez, je couche toujours sur le champ de « la bataille! »

Un choc terrible était prêt : il était au moins six heures. La colonne ennemie, pleine de confiance, s'avançait : elle allait aborder San-Juliano, quand Desaix en sortit au-devant d'elle. Au même instant, et sur son flanc, Marmont fit pointer les pièces de sa gauche; leur mitraille, soutenue par la fusillade de Desaix, éclata à bout portant. Foudroyée par cette décharge effroyable et inattendue, la colonne d'attaque ennemie s'arrêta pour y répondre; et Desaix, le premier atteint, tomba frappé mortellement au cœur par une balle! Son aide de camp, voyant sa tête s'affaisser soudainement sur le col de son cheval, se précipita du sien en s'écriant : « Mon général, vous êtes blessé! « — Mort! » répondit sourdement Desaix : et il acheva, déjà sans vie, de tomber à terre!

A cette vue, car il était en tête, l'ardeur de ses soldats se changea en fureur : ils se ruèrent sur l'ennemi à la baïonnette. En même temps, comme la colonne d'attaque autrichienne, en s'avançant sur notre échelon le plus refusé, avait prêté le flanc gauche aux échelons voisins, restés plus avant à droite dans la plaine, la cavalerie de Kellermann en sortit par les

intervalles. Son général se masqua par quelques pelotons de l'ennemi qu'il avait en face; et avec le reste, faisant subitement un à-gauche, il tomba sur le flanc découvert de la colonne autrichienne, et y pénétra.

Dès lors, chargée en tête, surprise en flanc, labourée par notre mitraille, et en proie à nos sabres et à nos baïonnettes, la malheureuse colonne, tout à coup vaincue à l'instant où elle se croyait victorieuse, tourbillonna éperdue : elle jeta ses armes, et Zach avec elle se rendit. Cette masse entière disparut soudainement du champ de bataille, que devant nous, sur ce point, elle laissa vide.

A ce coup de foudre, comme à un signal, tous nos échelons s'ébranlant ressaisirent l'offensive. Dans sa surprise toute la ligne ennemie, dont la tête venait d'être arrachée, recula; la nôtre la chargea au pas de course. Notre défaite lui avait coûté un jour entier; une heure suffit à la sienne! Il lui avait fallu un jour d'efforts, et un nombre presque triple, pour nous enlever plus d'une lieue de terrain; en une heure toute cette plaine perdue fut reconquise!

Mélas, rentré triomphant dans Alexandrie, n'en ressort que pour se voir rejeté dans Marengo, où il ne peut arrêter notre élan victorieux. Dans son désespoir il ne réussit, à Pedra Bona, et dans ses retranchements de la Bormida attaqués jusqu'à la nuit close, qu'à recueillir la déroute sanglante des restes de son infanterie et de sa cavalerie, qui s'y précipitaient pêle-mêle, sous nos charges et nos boulets, dans le plus affreux désordre.

Vers dix heures du soir le Premier Consul, rentré

dans son quartier général, y était sombre et silencieux. Son secrétaire lui demanda s'il n'était donc pas satisfait de sa victoire? « Oui, lui répondit Napoléon, « d'une voix oppressée et les yeux humides; mais Desaix! Ah! si j'avais pu l'embrasser après la bataille, « que cette journée eût été belle! »

Le lendemain 15 juin, Mélas, sans retraite et sans espoir, lui abandonna Gênes, onze places fortes, et l'Italie jusqu'au Mincio, par un armistice!

Les glorieuses conditions de cet armistice, imploré par Mélas, avaient été impérieusement imposées par Bonaparte. Elles furent mesurées : sans être déshonorantes pour l'un, pour l'autre elles satisfirent à tout dans le présent, et préparèrent suffisamment l'avenir. On ne pouvait exiger plus. Il ne fallait pas, avec aussi peu de forces sous sa main, risquer de pousser au désespoir des vaincus restés plus nombreux que leurs vainqueurs! Le danger et les pertes de la veille, la nécessité d'un prompt retour à Paris, que diverses passions agitaient, tout pressait de finir vite.

Cet armistice fut aussitôt envoyé à Vienne. Napoléon y joignit l'offre pressante de la paix dans une lettre remarquable. Cette lettre, écrite toute de premier mouvement, autorise à supposer que, si elle eût convaincu l'Autriche, peut-être l'humeur conquérante de Bonaparte eût pu se borner ; et que, enfin, s'il s'est ultérieurement laissé entraîner par son ambition, ce fut d'abord involontairement, ayant sans cesse été, dès lors et depuis, excité et poussé à recourir aux armes par l'acharnement de ses adversaires.

APPENDICE

DU LIVRE TREIZIÈME.

Je ne sais pourquoi l'on a prétendu que l'attaque de Desaix eut lieu après un conseil et à trois heures du soir : ces deux assertions sont inexactes. Placé alors en réserve je n'étais pas à cette bataille; mais, bientôt après et longtemps depuis, j'ai passé ma vie avec ceux qui s'y étaient trouvés : tous sont d'accord sur ces deux points comme sur le reste du récit qu'on vient de lire.

Deux de ces témoins existent encore : ce sont les généraux de division Merlin et Lebrun, Duc de Plaisance, alors aides de camp de Bonaparte. Lebrun ne quitta point, la veille et le jour même, le général Desaix, et Merlin, le Premier Consul. Tous les deux, et bien d'autres, affirment qu'ils n'ont point vu l'apparence d'un conseil, et ils s'étonnent avec raison d'une supposition aussi fausse et aussi dénuée de vraisemblance. Tous deux affirment de même, ainsi que plusieurs témoins, que l'attaque de Desaix n'eut lieu qu'après six heures du soir.

Ce fait m'a d'ailleurs été confirmé plusieurs fois par le maréchal Soult lui-même. Blessé à la célèbre défense de Gênes, il était alors prisonnier dans Alexandrie. Vers une heure après midi, le chirurgien autrichien qui le soignait était venu lui annoncer la rentrée de Mélas victorieux dans cette ville. Mais sur son lit de souffrance, plus étonné que convaincu, le général Soult, en s'efforçant de se résigner à ce malheur,

écoutait avidement tous les bruits de la bataille. Il les entendait avec douleur s'affaiblir et s'éloigner de plus en plus, quand, vers six heures, et quoique évidemment à une distance considérable, soudainement de fortes décharges d'artillerie, répétées coup sur coup, frappent son oreille. Elles lui rendirent assez d'espoir pour qu'il dît au chirurgien revenu en ce moment, que peut-être monsieur de Mélas s'était trop pressé de juger la journée finie. Il achevait à peine ces mots, que ses aides de camp, envoyés successivement en observation au faîte de la maison que leur général habitait, en redescendirent avec la nouvelle qu'un mouvement lointain, tel qu'un retour offensif des nôtres, semblait commencer au fond de la plaine. En effet, une heure plus tard, le même vieux chirurgien revint encore, mais cette fois tout changé : dans sa consternation il avoua que les siens étaient ramenés en grand désordre sur Marengo, et que tout semblait perdu pour l'armée autrichienne!

FIN DU TREIZIÈME LIVRE.

LIVRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE I.

Mélas n'était pas seul vaincu : Moreau était devancé ; il était surpassé, ce qui n'était pas moins important pour Bonaparte. Dans ces deux campagnes simultanées lés similitudes furent grandes, mais plus grandes encore les différences. Des deux côtés : deux passages célèbres, celui du Rhin et celui du Saint-Bernard ; plusieurs victoires ; deux combats en champ clos offerts, l'un refusé à Hochstedt, l'autre accepté à Marengo, après deux autres passages également audacieux, celui du Pô et celui du Danube ; enfin, deux grandes conquêtes confirmées par deux armistices ! Mais le passage du Rhin datait du 25 avril, et l'armistice de Parsdorf, du 15 juillet seulement, tandis que le passage du Saint-Bernard, commencé le 17 mai, avait été suivi, dès le 15 juin, de la capitulation d'Alexandrie, alors que Moreau tâtonnait encore sans ensemble, et vaguait sans décision autour et en avant d'Ulm.

Ainsi, quand il fallut à celui-ci cent-vingt mille hommes et soixante et quinze jours pour conquérir la haute Allemagne, vingt-huit jours et cinquante-huit mille hommes avaient suffi à la conquête de la haute

Italie par Bonaparte! Il avait commencé un mois plus tard, et fini un mois plus tôt! C'était d'un côté une renommée acquise laborieusement, à frais communs avec des lieutenants habiles et par des combats multipliés, plus glorieux peut-être pour eux que pour leur chef; c'était, de l'autre, deux bonds impétueux, suivis d'un coup d'éclat soudain, merveilleux, imaginaire; quelque chose de la manière d'en haut, tenant du Jupiter tonnant et du phénomène!

Ajoutez que l'armistice d'Alexandrie livra le théâtre entier de la guerre à Bonaparte, tandis que l'armistice de Parsdorff laissa derrière nos rangs trois places fortes à l'ennemi. Ce fut de Paris, et au prix de leur reddition, que le Premier Consul accorda la prolongation de cet armistice.

Jusqu'ici le passé de l'un et de l'autre excluait toute comparaison : l'habileté même de Moreau n'était point incontestée; mais, dans cette même année 1800, bientôt une seconde campagne en hiver, celle de Hohenlinden, allait élever si haut ce général qu'il osa dès-lors rivaliser de gloire guerrière avec Bonaparte, et opposer son républicanisme jaloux à sa Dictature!

Nos annales, plus détaillées que ce récit, diront tout ce qui suivit Marengo et précéda Hohenlinden : et d'abord la loyale restitution, par l'Autriche, de Gênes rétablie aussitôt en République Ligurienne; le dépit des Anglais de n'en pouvoir tout emporter; les regrets publics de Napoléon pour Desaix, les honneurs dont il combla sa mémoire; les marques de sa reconnaissance pour ses autres lieutenants; l'enthousiasme de Milan quand il y revint après sa victoire et qu'il y laissa, avec

le vainqueur de Zurich, le défenseur de Gênes pour général en chef, et l'intègre Pétiet pour administrateur.

Il y fit plus et mieux encore. A la paix extérieure, conquise par ses armes, il ajouta les premières semences d'une autre paix aussi importante. Rappelons-nous en ce moment la mort, dans Valence, de Pie VI, prisonnier du Directoire, suivie, dans Venise, de la fatigante longueur d'un Conclave inhabilement conduit par la Cour de Vienne. C'était alors que les favorables impressions laissées en Italie, en 1796, par la modération généreuse et le respect religieux du général Bonaparte, et plus récemment par les honneurs funèbres qu'il venait de faire rendre à Valence aux restes du Pape, enfin par sa protection accordée aux prêtres français et à leurs églises, avaient inspiré le cardinal Consalvi. Ce cardinal s'était décidé à diriger l'élection du nouveau Pape dans le but de rallier la France à la religion romaine. Il venait d'y réussir. Il savait que, en 1796, le caractère à la fois persévérant et conciliant, l'esprit fin, modéré, et les modestes vertus du cardinal Chiaramonti, avaient charmé le vainqueur de l'Italie. Il avait donc jugé que l'élection du cardinal plairait au Premier Consul, et, prévoyant son retour victorieux dans la Péninsule, il avait, à l'aide du cardinal Maury, entraîné dans cette heureuse voie ses collègues italiens. L'exaltation de Chiaramonti, sous le nom de Pie VII, le 13 mars 1800, avait, en dépit de Vienne, couronné son œuvre!

Depuis ce moment le nouveau Pape, échappé de Venise et réfugié à Ancône, y attendait son entrée à Rome, où Naples régnait et ne se pressait nullement

de l'accueillir. Cette situation ne pouvait échapper, dans Milan, au regard vif et pénétrant du Premier Consul. Occupé à y recueillir tous les fruits de sa victoire, son premier, son plus cher espoir était la réconciliation avec l'Europe entière de la France victorieuse et régénérée sous sa main puissante. Le retour à une religion commune à tous devait en être le premier gage. C'est pourquoi, saisissant l'occasion, il chargea le cardinal Martiniani, ami du Saint-Père, de lui annoncer : « Qu'il était résolu de rattacher les Français au Saint-« Siége, pourvu qu'on l'y aidât, en comprenant bien « la situation actuelle de la France. »

C'est ici que, sentant toute la difficulté de son entreprise, mais décidé, il brave, comme il l'écrit au Second Consul, « les propos des athées de Paris! » et joint à ses paroles secrètes au Saint-Siége un acte public. Les détails en sont ignorés encore; ils méritent d'être recueillis à un double titre. Dès son arrivée à Milan, où Vignolles, l'un de ses plus anciens officiers, commandait, il l'a envoyé prévenir l'archevêque qu'il ira le lendemain dans la cathédrale, rendre grâces à Dieu de sa victoire. Sur quoi ce prélat, élevant les mains au ciel, s'est écrié : « Grand Dieu, quelle joie vous « m'apportez ! La France, depuis dix ans sans religion, « va donc enfin rentrer dans le sein de notre Église ! » Puis, comme il demande à ce général avec quels honneurs le Premier Consul veut être accueilli, Vignolles étant revenu soumettre cette question à Bonaparte : « Hé quoi, repart rudement Napoléon, vous avez « eu besoin de moi pour lui répondre! Allez, dites-« lui qu'il me reçoive comme il aurait reçu son sou-

« verain s'il m'eût vaincu; je vaux bien l'Empereur « d'Autriche, peut-être! » Paroles hautaines, dont la fierté pouvait convenir aux circonstances; mais, à l'air et au ton dont elles furent prononcées, Vignolles, homme instruit et de mérite, y crut voir bien plus encore : en sorte que, cinq ans après, quand nous nous demandions quel jour avait pu venir au Premier Consul la première pensée de changer en Empire la République, et de fonder une quatrième Dynastie, Vignolles ne manquait pas de nous citer ce fait, sa date et cette réponse.

Ce souvenir rappelé, laissons encore à l'histoire raconter le passage de Napoléon dans le Piémont rétabli provisoirement en République sous l'administration de Jourdan, le vainqueur de Fleurus; son arrivée subite à Lyon ruinée par la Terreur, et dont il commença la restauration au milieu des transports d'admiration et de reconnaissance de cette cité célèbre; enfin son retour dans Paris au travers de la France sauvée d'elle-même et de l'invasion étrangère, et au bruit des acclamations universelles.

Nos annales feront alors remarquer la protection donnée par le Premier Consul aux arts, aux lettres françaises, et à l'instruction publique; le maintien de l'Institut contre l'esprit mesquin et suranné d'une vaine intrigue; la presse licencieuse enchaînée; le changement des ministres de la guerre et de l'intérieur, Carnot et Lucien Bonaparte, que Lacuée et Chaptal remplacèrent. L'indépendance républicaine et trop raide de Carnot gênait; l'inconsidération de Lucien, dans ses sentiments alors tout opposés, devenait compro-

mettante. L'éclat fâcheux d'un pamphlet répandu par lui décida le Premier Consul à éloigner ce ministre trop indocile : l'ambassade d'Espagne en débarrassa. En même temps la liste des émigrés fut réduite à ceux dont les engagements au dehors dénonçaient l'attitude hostile; plusieurs complots royalistes et anarchistes furent déjoués et pardonnés; le rôle de Monck offert par le Prétendant fut rejeté; et néanmoins la France royale fut rattachée à la nouvelle France par les honneurs insignes rendus, sous le dôme des Invalides, aux restes de Turenne, puis de Vauban, comme à ceux de Kléber et de Desaix, enfin à toutes nos gloires anciennes comme aux nouvelles.

Ici viendront se placer encore : la fin de notre brouillerie contre nature avec les États-Unis américains, par un traité qui proclama les droits des neutres et réunit les deux Républiques; l'introduction des lois françaises dans les quatre départements du Rhin; puis la conspiration punie d'Aréna; et même, en anticipant de quelques semaines sur l'ordre des temps, la déportation, par sénatus-consulte, de cent trente Terroristes, après l'explosion de la machine infernale du 3 nivôse, attentat conçu par les Jacobins, et exécuté par les Royalistes.

A ces détails les plus remarquables, et pour revenir à nos relations étrangères, l'histoire ajoutera les égards généreux du vainqueur pour ses prisonniers; le renvoi du général Zach libre à Vienne, et l'insidieuse mission dans Paris du général Saint-Jullien, qu'on s'efforça trop de croire chargé des pleins pouvoirs de l'Autriche pour signer la paix, le lendemain même du jour où

le ministre Thugut venait de conclure avec les Anglais la reprise de la guerre. De là cette signature, par Saint-Jullien, d'une paix fictive, aussitôt désavouée par son Empereur, sous prétexte qu'elle devait être commune à l'Angleterre. Alors surtout la modération pacifique de Napoléon se montrera dans ses propositions réitérées d'armistices de mer et de terre. Les premières indiquaient, il est vrai, la volonté de conserver Malte et l'Égypte soit pour toujours, soit comme gages d'une paix universelle. Elles furent successivement repoussées par l'Angleterre, qui, tout au contraire, faisait bloquer ces deux conquêtes, entraînait dans sa cause le Portugal, insurgeait contre nous la Toscane, y préparait une descente, appelait l'armée de Naples sur nos derrières, et s'efforçait de ressusciter la Vendée et de s'emparer du Ferrol et de Cadix.

Au milieu de cette lutte diplomatique et de cet acharnement britannique, qu'expliquent les regrets, l'espoir de l'Autriche et la politique intéressée de l'Angleterre, on comprendra la détermination du Premier Consul, quand, désespérant d'obtenir, de l'armistice proposé, ou la paix ou la possibilité d'approvisionner Malte et de renforcer son armée d'Égypte, il n'a plus de recours que dans la guerre. De là, l'expédition projetée contre le Portugal; la compression de la Toscane, celle de la Suisse, où l'anarchie succombe par la déclaration que la France n'y reconnaît plus que le pouvoir du Conseil exécutif; et enfin la dénonciation des armistices de Parsdorff et d'Alexandrie; d'où résultent le renvoi de Thugut, le choix de Cobentzel, son arrivée au congrès de Lunéville, et la

nécessité où se trouve l'Empereur d'Autriche, pour gagner le temps de refaire ses armées, de renouveler ces suspensions d'armes, au prix de la cession, à Bonaparte, des remparts d'Ulm, d'Ingolstadt et de Philipsbourg aussitôt détruits.

Ce fut aussi pendant cette halte sous les armes que, des deux parts, on se disputa l'alliance russe. Mais d'un côté, les intempestives et odieuses violences faites sur mer aux droits des neutres et à leur nationalité; les prétentions du Czar sur Malte et sur quelques points de l'Italie, repoussées par la coalition; l'orgueil de ce Prince, irrité de ses défaites en Suisse, qu'il attribuait à la jalousie du Conseil Aulique; le refus par les Anglais de se prêter à l'échange des prisonniers russes; d'autre part, la générosité du Premier Consul pour ces prisonniers, qu'alors il fait réunir, habiller, armer même, et qu'il rend gratuitement à leur Empereur; l'offre qu'il lui adresse de lui céder Malte avec sa Grande Maîtrise de l'Ordre jadis possesseur de cette île, et enfin, de l'accepter pour arbitre de la paix en Italie; tous ces contrastes produisent sur le cœur et l'esprit exalté de Paul Ier un effet subit : sa réponse au Premier Consul en est la preuve. Il lui déclara : « Que, sans entrer dans la discussion des Droits de « l'Homme et du Citoyen, chaque pays devant se gou- « verner comme il l'entendait, dès qu'il voyait en tête « d'une nation un homme sachant gouverner et se « battre, son cœur se portait vers lui! » Puis, accusant l'Angleterre d'égoïsme, il terminait en annonçant au Premier Consul : « Qu'il voulait s'unir à lui « pour mettre un terme à tant d'injustices! »

On sait que leur correspondance ne s'arrêta point là, et devint intime; que même, l'aversion du Czar pour Londres, et son admiration pour Bonaparte, s'exaltant de plus en plus, il voulut s'allier à la France, et rêva même le projet d'aller ébranler la Puissance Anglaise jusque dans l'Inde !

En même temps Napoléon achevait de séduire et de s'attacher la Cour de Madrid par des échanges de présents au moyen desquels il avait flatté la vanité du Prince de la Paix, les goûts du Roi pour les armes, et ceux de la Reine pour la parure. Il leur avait alors envoyé Berthier, qui obtint de Charles IV de nouveaux secours maritimes, la cession de la Louisiane et son alliance contre le Portugal, au prix d'un royaume en Italie promis à l'Infante Duchesse de Parme, la plus chérie des filles de la Reine.

Cependant à tant de soins s'étaient joints ceux de la guerre : elle était prête. Malte, épuisée de vivres, venait de se rendre; en Italie, Murat, avec dix mille hommes, observait Rome, Naples et la Toscane. Brune avait remplacé Masséna sur le Mincio : il y commandait quatre-vingt-dix mille hommes contre un nombre moindre sous Bellegarde. Macdonald, avec quatorze mille hommes, occupait les Grisons. L'armée du Rhin était sur l'Inn, sa droite aux Alpes, sa gauche au Danube. Elle était forte de cent trente mille combattants contre un nombre pareil. L'armée gallo-batave, de vingt mille hommes, sous Augereau, était sur le Mein prête à le seconder.

Ainsi, et sans arrière-pensée envieuse, indigne de Bonaparte, les forces les plus nombreuses, les mieux

choisies, avaient été prodiguées à Moreau; et pourtant, quand ce général en chef revint à Paris, dans les dernières semaines de l'armistice, chacun put voir avec quelle froideur presque insultante il repoussa les avances et les faveurs du Premier Consul. C'est de cette époque que date son mariage, dont la fatale influence accrut sa rivalité jalouse. Soit républicanisme réel, soit haine envieuse, ce fut plein de cette inimitié qu'il repartit pour recommencer la guerre, et qu'il couronna sa gloire par la célèbre campagne de Hohenlinden.

CHAPITRE II.

Avant de la raconter, et puisque l'ordre de ces mémoires m'oblige à descendre de ces grandeurs jusqu'à moi-même, il faut bien rapporter ici ce qui m'arriva dans cet intervalle de guerre.

Depuis le 6 mai, jour où le Premier Consul nous avait passés en revue à Dijon et classés dans la seconde armée de réserve, j'ai dit que nous nous étions avancés jusqu'à Genève. Là, sans cesse assaillis par les récits de tant de faits glorieux, nous enviions le sort du moindre soldat qui pouvait se vanter d'y avoir pris part. Chacun d'eux nous paraissait un héros! Qu'étions-nous en comparaison? Quand donc pourrions-nous aussi raconter nos exploits, nous citer à notre tour? Ces lauriers nous empêchaient de dormir. Après tant de guerres, tant de victoires, nous nous figurions

que la carrière était toute parcourue, que nous étions arrivés trop tard, qu'il n'y aurait plus que des restes à recueillir, s'il en restait ! Mais à cet âge, où le sang domine, où les séductions du moment entraînent, où les nécessités d'une position subalterne ramènent et rabaissent dans un cadre étroit les passions de la jeunesse et son inexpérience, ces grands sentiments, quelque rêveur et ambitieux qu'on soit, ont généralement peu de suite : ils produisent plus de sous-lieutenants fougueux et indisciplinés que de Thémistocles et de Bonapartes.

Je n'aurais donc à reproduire ici que des aventures habituelles à l'âge et au grade que j'avais alors, et peu dignes des temps sérieux où nous vivons; je dois les taire. Qu'on me permette cependant d'en citer une, parce qu'elle me fit une impression utile, et me montra pour la première fois, quoique dans une occasion bien folle, tout ce que peut, dans le danger, une détermination prompte et audacieuse.

Nous étions cantonnés, près de Genève, à Carrouge, où, pour quelque partie de plaisir, nous avions eu le tort impardonnable d'atteler à un char-à-bancs des chevaux de troupes. Le soir venu, nous rentrions par une rue étroite dans notre cantonnement, quand, sur notre passage, nous rencontrâmes tout à coup notre colonel! Rétrograder était impossible; s'arrêter ou passer respectueusement, la faute eût été reconnue et la punition exemplaire. Nous hésitions, le péril s'approchait, quand l'un de nous, devenu depuis général, s'écria : « Laissez-moi faire. Il faut l'éblouir ; c'est moi « qui m'en charge ! » Et sur-le-champ, saisissant les

guides et le fouet, il lança les chevaux au triple galop droit sur notre chef, et si impétueusement qu'il ne lui laissa que le temps, pour ne pas être écrasé, de se jeter contre la muraille : « Au diable les étourdis! » s'écria notre colonel; mais chevaux et officiers, nous étions déjà hors de sa portée, avant qu'il eût eu le loisir de nous reconnaître.

Une aventure plus sérieuse, et d'un autre genre, sera peut-être encore utile à rappeler : celle-ci montrera le danger des liaisons imprudentes. Nous traversions la Suisse; j'avais dans mon peloton un sous-officier, fils d'une veuve qui depuis a épousé l'un des plus grands seigneurs de l'ancienne France. Ce maréchal des logis était un de ces hommes d'un esprit plein de ressources, mais sans moralité. Il avait toujours à son arc une corde prête, sans assez craindre le triste emploi que, en toute justice, il méritait qu'on en fît contre lui-même; ce qui, sans moi, lui serait arrivé, comme on va le voir. Il était descendu, de vice en vice, jusqu'au crime. Je le savais perdu de réputation; mais, séduit par les charmes de son esprit et persuadé qu'il était revenu de ses erreurs, je m'étais beaucoup trop rapproché de lui. Arrivés à Coire nous étions cantonnés aux environs, lorsqu'une lettre du colonel me prévint que, dans le village que j'occupais, un complot de vol avec effraction et assassinat contre un bijoutier venait d'être concerté; que ce sous-officier en était l'auteur, et que la gendarmerie allait arriver pour le saisir.

A cette nouvelle, soit crainte que l'honneur de ma compagnie ne fût entaché par un jugement criminel,



soit commisération pour ce misérable, je résolus de l'avertir, afin qu'il allât se faire pendre ailleurs et autrement que sous l'uniforme que je portais. Je me rends donc aussitôt à son logement : c'était à un premier étage, dans une grande salle meublée de deux bancs et d'une table étroite et longue. La scène, un moment très-critique, qui s'y passa, m'en a laissé un vif souvenir. Il y était seul. D'abord, et sans préambule, je lui annonce le sort qui le menace, le prévenant qu'il n'a qu'un moment pour fuir, s'il veut l'éviter. Mais lui, soupçonnant une embûche, franchit d'un saut la table qu'il met entre lui et moi, et, saisissant ses pistolets, il les arme, me les dirige au visage, et s'écrie : « Que je viens sans « doute pour l'effrayer! pour lui arracher un aveu! « pour l'arrêter! Mais que, si je fais le moindre mou- « vement, il va me tuer sur place! » Il faut que le sourire de pitié qu'il vit sur ma bouche, et que le son de ma voix, quand je lui répétai impatiemment qu'il perdait le seul instant de salut qui lui restait, aient été bien persuasifs, car, tout à coup transformé, il jeta ses armes, revint à moi, me prit les mains qu'il pressa contre son cœur, en me jurant une éternelle reconnaissance; puis, tout à la fois ramassant quelques effets, il disparut si complétement que, depuis, nul de nous n'en entendit parler, et, pas plus que nous, les gendarmes qu'en rentrant je trouvai chez moi : ils ne l'avaient manqué que de cinq minutes. Dieu veuille que le péril qu'il venait de courir l'ait réformé, sans quoi j'aurais sur ma conscience tous les crimes que, grâce à moi, depuis ce jour, il a pu commettre!

Je fus, moi-même alors, dénoncé et réprimandé à

propos d'un complot fort différent, né du désordre et de l'agitation de ces temps révolutionnaires. J'ai dit quelle avait été, après mon engagement volontaire, l'espèce d'utopie royaliste par laquelle ma conscience, bourrelée de ce changement de drapeau, avait accommodé la contradiction de mes rancunes aristocratiques avec les instincts de mon humeur belliqueuse. Persévérant dans cette pensée je m'étais bientôt associé, dans mon régiment, à quelques camarades, Vendéens pour la plupart, et animés d'un esprit semblable au mien. Nous avions imaginé une sorte de conjuration dont le but était de royaliser l'armée ! Quant aux moyens, le moins ridicule consista dans le projet de faire offrir au Premier Consul, par le plus entreprenant d'entre nous, la levée d'un corps volontaire de six mille Vendéens, où d'avance nous nous étions tous assigné des grades. C'était de Lausanne que nous avions fait partir pour Paris notre complice Piré, aujourd'hui lieutenant général. Ce jeune Breton, ne doutant de rien, était fier de son esprit éblouissant, de la plus séduisante tournure et figure, et d'avoir échappé au massacre de Quiberon ! Il s'était, dans cette aventure, chargé du principal rôle. Ce qui est singulier, c'est qu'il fut d'abord bien accueilli par Bonaparte ; et que, sans des témérités d'un autre genre, telle que celle de prétendre à la main de mademoiselle Hortense de Beauharnais, il eût peut-être réussi !

Mais il s'était chargé, avec ce message, de tout ce que nous avions d'argent. Nous lui avions si bien fait sa bourse, qu'il ne restait presque plus rien dans la nôtre ; en sorte que, huit jours après, quand il nous

fallut dîner à Lucerne, nous mangeâmes notre dernier sou dans le plus mauvais cabaret de cette ville. Le lendemain, ne recevant, selon l'usage d'alors, ni solde ni distributions, nous repartîmes affamés, et, d'heure en heure jusqu'au soir, de plus en plus inquiets sur la manière dont cette longue journée sans pain finirait. Mais il y a des phases dans la vie où la fortune nous protége : la nôtre ne nous manqua pas au besoin. Arrivés enfin, après avoir pris nos billets de logement, nous allions, malgré notre embarras extrême, nous disperser, lorsque, un appel nous ayant réunis en cercle près du colonel, on nous annonça que, sur l'instruction reçue à l'instant du quartier général, désormais hommes et chevaux seraient nourris chez l'habitant! Nous y courûmes; et cette fois, si les pauvres Helvétiens ne nous trouvèrent pas difficiles sur la qualité des mets, ils durent être surpris, quant à la quantité, de notre exigence, et de l'empressement que nous mîmes tous à faire exécuter ce bienheureux ordre.

Nous venions ainsi de traverser la Suisse à petites et grandes journées : c'était certes un heureux commencement de voyages. Mais l'inconvénient des esprits d'une nature trop ardente est de se figurer, d'avance, tous les objets encore plus grands et plus beaux qu'ils ne peuvent être; en sorte que, quelque admirable que soit la nature réelle, on la trouve, même dans ses plus remarquables phénomènes, au-dessous des enchantements promis par une imagination trop chaude et trop vive. Cette disposition est fâcheuse; elle nuit au charme des voyages. J'y avais échappé cependant,

quand, du sommet du Jura, j'avais aperçu tout à coup la masse imposante des Alpes, et ce Mont-Blanc dominateur dont on a tant de fois décrit les merveilles! Depuis, et partout ailleurs, je ne me rappelle que le dôme de Saint-Pierre de Rome, les travaux d'art de Cherbourg et l'incendie de Moscou, qui m'aient étonné!

Pourtant, en Suisse surtout, beaucoup d'autres aspects me frappèrent et me plurent, mais point assez, j'en dois convenir, à moins que mon imagination n'y ajoutât des souvenirs ou historiques ou romanesques. Car cette disposition qui amoindrit les choses qu'on voit leur rend toute leur magie, et souvent même avec excès, lorsqu'elle y rattache ces profondes et ineffaçables impressions que nous ont laissées nos lectures. Et par exemple, à Lausanne, à Vevay surtout, ma mémoire, toute pleine de J.-J. Rousseau, m'avait entraîné dans tous les lieux consacrés par son éloquence; je les avais contemplés avec un attendrissement, avec un recueillement presque religieux! Dans tous les habitants j'avais cru rencontrer des Saint-Preux, des Claires, des Héloïses; dans tous les chalets, celui qui fut témoin d'un bonheur trop prémédité peut-être! Je ne puis aujourd'hui me rappeler sans sourire l'excès de mon ravissement. Mais réellement, à part la folie de cette exagération, quel jeune lecteur de Jean-Jacques a pu voir, pour la première fois, sans émotion, Clarence et la Meillerie? Admirable magie du talent, qui sait donner aux sites qu'ont animé ses fictions tout l'intérêt, toute la célébrité, dont l'histoire décore les lieux témoins des ac-

tions des plus grands hommes et des scènes réelles les plus mémorables!

De même encore, quoique sous l'enchantement d'une autre influence, lorsque, avant d'arriver à Coire, nous passâmes pour la première fois le Rhin non loin de sa naissance, le peu de largeur de son cours à cette hauteur, la suspension d'armes qui durait encore, et l'éloignement de l'ennemi, ne suffirent pas pour modérer mon fol enthousiasme. A l'aspect de ce fleuve guerrier si fameux, je me sentis transporté d'un orgueil martial; je le traversai fièrement, la tête haute, la main sur mon sabre, et, parvenu sur l'autre rive, je me crus un tout autre homme; je me figurai avoir dès lors fait un grand pas dans notre carrière héroïque!

Un peu plus loin nous nous trouvâmes aux limites marquées par l'armistice; et j'allai placer mes vedettes jusqu'au pied du glacier nommé le Splugen. Ici, en remontant jusqu'aux sources du Rhin, d'autres sensations me saisirent. Au delà de Tusis et d'une gorge profonde on rencontre un lit de torrent assez large et sans profondeur, dont les eaux transparentes, s'étalant sur un fond d'ardoise, semblent noires comme celles du Styx. Après quoi l'on entre dans la *Via-Mala*, espèce de porte ou d'entrée d'enfer, reste gigantesque du chaos, où l'on suit, pendant environ deux lieues, un sentier suspendu sur un abîme. Ce sentier était entaillé, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des deux flancs d'un roc immense séparé en deux : fente étroite, énorme, au fond de laquelle le Rhin, resserré, se précipite avec un effroyable bruisse-

ment. Souvent la corniche cesse par l'escarpement ou par quelque saillie du rocher. On passe alors d'un flanc à l'autre sur des ponts étroits formés de quelques troncs de sapins jetés en travers sur l'abîme : ponts alors vermoulus, entr'ouverts, tremblant sous les pas des chevaux, et qu'ébranlaient les ressauts du torrent qui mugit en se brisant sur son lit de rocs. La course en est si impétueuse, les bonds si violents, que, malgré la profondeur du gouffre, les flots s'élèvent et remontent en brouillard humide jusqu'au voyageur qu'assourdit le fracas de ces cataractes, trop profondes et trop resserrées pour être visibles !

C'est par cette fente si longue qu'on atteint le village de Splugen. J'arrivai tard à ce pauvre hameau ; j'aurais dû m'y arrêter par devoir et curiosité, et ne pas manquer cette occasion de monter sur le faîte des Alpes. Je ne sais quel dégoût me saisit : la misère des habitants, l'âpreté de cette nature en désordre, l'aspect isolé de ces régions perdues dans les nuages; plusieurs journées de fatigue et d'oppression au milieu de ces masses bouleversées, le ciel même qu'un orage menaçant assombrissait, tout cela me rebuta. J'eus tort comme voyageur, et surtout comme officier d'avant-garde, dont le but doit être de tout voir, de tout reconnaître soigneusement, d'envisager sous divers rapports toutes les voies d'aller et retour, et de rapporter, sur les lieux qu'il parcourt, toutes les notions possibles.

Je ne m'arrêtai donc à Splugen que le temps nécessaire pour placer mon poste ; après quoi, suivi d'une ordonnance, en dépit de l'orage, de la pluie et de l'obscu-

rité qui commençaient, je fis demi-tour et rentrai dans la *Via-Mala* malgré les instances des habitants qui m'avertirent inutilement de mon imprudence. Je ne la reconnus que trop bien au bout d'un quart d'heure de marche, quand le vent, le bruit de l'orage et les mugissements du torrent m'assourdirent; quand à la pluie glacée qui tombait du ciel qu'on n'apercevait plus entre ces deux rocs, aux nuages abaissés qu'il fallait traverser, et au brouillard épais qui s'élevait du fond du précipice, une nuit noire ajouta son obscurité, et qu'il fallut mettre pied à terre, afin de savoir où nous marchions et pour ne pas tomber dans le gouffre. Nous nous arrêtâmes consternés. Retourner à Splugen eût été le parti le plus sage, nous hésitâmes; mais l'amour-propre et le goût des émotions fortes m'entraînèrent à ne point rétrograder.

Dès lors, marcher à tâtons la guide au bras, une main sur le rocher, et de l'autre main sondant à chaque pas le sol, devint notre seule ressource. Mais où l'anxiété, devenait inexprimable, c'était quand, le sentier manquant devant nous, il fallait deviner ces ponts jetés d'un roc à l'autre, en éviter les crevasses, et passer ainsi au-dessus du gouffre. Nous nous arrêtions, nous appelant à chaque minute, croyant, à tous moments, au travers du fracas du torrent ou de la tempête, avoir entendu l'un de nous rouler dans l'abîme! Souvent nos mains ou nos pieds en rencontrèrent le vide. Alors, nous rejetant en arrière contre le roc, nous restions saisis, n'osant plus faire un mouvement, immobiles sur cette corniche, et presque décidés à y attendre que le jour revînt nous montrer l'issue d'un

danger affronté sans raison, sans utilité, et où notre fin tragique eût été entachée de blâme et de ridicule.

Bientôt pourtant, reprenant courage, nous serrant contre le rocher, et abandonnant nos chevaux à eux-mêmes, nous renouvelâmes en divers sens nos tentatives; le plus heureux appelait l'autre, et ainsi peu à peu nous avançâmes. Enfin, après quatre mortelles heures d'angoisses, l'orage calmé, le ciel moins sombre, l'air plus libre et le bruissement des cataractes s'éloignant, nous nous sentîmes sur un sol plus ouvert. La *Via-Mala* était dépassée; nos chevaux nous avaient suivis; et bientôt une faible et bienheureuse lumière nous fit apercevoir un pauvre chalet où nous nous réfugiâmes.

Le lendemain nous revîmes Coire, d'où bientôt, Moreau ayant avec Macdonald troqué notre régiment contre un bataillon plus utile dans ces montagnes, nous nous acheminâmes par Feldkirch en Souabe. Là, ayant rejoint l'armée du Rhin, nous fûmes passés en revue par notre célèbre et nouveau général en chef.

CHAPITRE III.

Cependant, l'armistice s'étant prolongé, Macdonald, général en chef de l'armée des Grisons, et le général Dumas, son chef d'état-major, en avaient profité pour venir conférer avec Moreau jusque dans Augsbourg. Ma bonne fortune voulut que, le jour même de cette réunion, mon régiment passât dans cette ville.

Le général Dumas m'y retint, me présenta aux deux généraux en chef, et me fit inviter par Moreau au dîner qu'il donna à Macdonald : repas splendide de cinquante couverts, aux sons d'une musique martiale, repas de vainqueurs, servi par les vaincus, aux frais de l'ennemi, dans un palais notre conquête, et pour convives les plus célèbres généraux du temps, alors tout brillants d'ardeur et de jeunesse, tout resplendissants d'or et de gloire ! Je n'avais jamais rien vu de pareil ; j'en fus ébloui ; je commençai à comprendre que, aux illustres souvenirs de notre ancienne aristocratie, d'autres célébrités, d'autres souvenirs désormais ineffaçables succédaient ; qu'on allait dater d'une autre ère fortement empreinte, et qu'il y avait déjà là les bases profondes d'une société nouvelle.

J'ai su, depuis, que cette réunion n'avait point été étrangère à la politique : l'un de ses principaux motifs avait été la jalousie qu'inspirait à ces généraux le pouvoir de plus en plus grandissant du Premier Consul. L'inquiétude de Napoléon en fut éveillée ; on lui rapporta même que, au milieu de ce repas, ce mécontentement avait percé dans une raillerie mordante contre l'une de ses sœurs : on ne manqua pas d'ajouter que ce propos, échappé à l'un des deux généraux en chef, n'avait été que trop bien accueilli et hautement répété et commenté par son collègue.

Il y avait dans cet esprit d'opposition, en outre d'une rivalité ambitieuse, un fond de républicanisme sincère : reflet déjà bien pâli, empreinte déjà presque effacée, il est vrai, des mœurs naguère si fières et si patriotiques de cette armée. On y pouvait distinguer

encore quelques-uns de ces *Spartiates du Rhin*, comme on les appelait alors; volontaires des premières années de la République, martyrs de la liberté et de l'indépendance nationale, à laquelle ils s'étaient sacrifiés avec un dévouement pur de toute ambition personnelle, et de fortune, et d'avancement, et même de gloire. On les avait cent fois vus, après avoir surmonté tous les périls, refuser les grades les plus élevés, se les rejeter de l'un à l'autre, et, fiers de leur rigide probité républicaine, marcher nus, affamés, souffrant de toutes les privations les plus cruelles, et, vainqueurs enfin, demeurer pauvres au milieu de tous les biens qu'offre la victoire : guerre héroïque, toute citoyenne, et bien loin alors d'être un métier; où ces hommes d'élite, soldats, officiers, généraux, guerriers par patriotisme et non par état, n'avaient songé, en se prodiguant tout entiers pour assurer le salut public, qu'à rentrer ensuite pauvres et simples citoyens dans leurs foyers!

Mais depuis 1796 et 1797, dans cette même armée du Rhin, lorsqu'à cette exaltation antique de tant de vertus défensives du pays l'esprit de conquête succéda, tout s'était modifié par la continuité de la guerre, par la séduction des renommées et la contagion des fortunes acquises. Déjà même, en 1800, époque où j'y arrivais, il restait peu de ces hommes primitifs si exclusivement patriotes et si purs de tout intérêt privé : on les reconnaissait à la simplicité de leurs vêtements et de leur manière d'être et de vivre, à l'indépendante et austère gravité de leur attitude, comme aussi à un certain air de surprise hautaine, amère et dédaigneuse

à la vue d'un luxe naissant et de toutes ces passions ambitieuses qui se substituaient au dévouement si naïf et si désintéressé des premiers élans républicains. De là, quoique l'application en fût déplacée, cette exclamation si caractéristique de Gouvion Saint-Cyr (depuis maréchal) lorsqu'en 1797 il s'écria : « Quoi! Desaix « devient ambitieux! » Et certes ce n'était ni de fortune, que Desaix dédaigna toujours, ni de grades, puisque, malgré ses refus, parvenu au premier rang et se croyant destitué par le Directoire, il venait alors de s'offrir comme simple volontaire à Bonaparte; c'était donc seulement l'ambition de la gloire que Saint-Cyr s'était cru le droit de reprocher à ce héros, son premier compagnon d'armes : tant il y avait eu jusque-là d'abnégation dans le dévouement civique de ces *Spartiates du Rhin*, pendant les premières années de la République!

Le luxe de ce dîner auquel je venais d'assister et de la plupart des uniformes contrastait avec ces souvenirs austères; pourtant, dans l'ensemble même de cette armée, on en retrouvait quelques traces dans sa discipline probe, sévère plus qu'ailleurs contre le pillage, dans les manières simples et populaires, dans la camaraderie et le ton d'égalité des militaires entre eux, et avec leur général en chef.

Je plus à Macdonald sans y penser, sans m'en douter. Cette impression eût été passagère sans le général Dumas qui la fit valoir, comme on le verra tout à l'heure. Un mois environ plus tard, l'armistice ayant été rompu, nous quittâmes nos cantonnements pour nous rassembler sous les ordres de d'Hautpoul. Ce

général était célèbre par mille actions du plus grand éclat, au milieu desquelles on citait une courte et sublime harangue. Prêt à lancer sa division sur l'ennemi il passe au galop devant elle : « Carabiniers, s'écrie-« t-il, braves carabiniers, percez ! Cuirassiers, enfon-« cez ! Hussards, hachez ! » Et, donnant à la fois l'ordre et l'exemple, il fut obéi dans l'instant même.

Mais il fallait que, en lui, l'intrépidité fût plus constante que l'éloquence, car avec nous son inspiration fut moins heureuse. « Hussards, dit-il cette fois, nous « allons marcher à l'ennemi ! En avant donc ! et « qu'aucun de vous ne recule, sans quoi..... » La colère, à cette supposition, lui ayant fait perdre le fil de son discours, pour se donner le temps de le retrouver, il enfila une longue suite de jurons si ronflants et si sonores, que, nous voyant tous rire, il nous tourna brusquement le dos, ajoutant cette belle conclusion : « sans quoi,.... sans quoi, il ne serait pas « aux noces ! »

Peu de jours après nous arrivâmes aux avant-postes au travers d'une longue file de blessés des premiers combats, préludes de la bataille de Hohenlinden. Quelques mots suffiront pour indiquer l'esprit, la marche et le résultat de cette seconde campagne de 1800. Elle ne dura que trois semaines. Depuis le dernier armistice l'Inn séparait les deux armées; les Autrichiens en étaient maîtres. Ils étaient là cent vingt mille hommes contre quatre-vingt mille; ils prirent l'offensive : leur centre nous attaqua de front, entre l'Inn et l'Iser, sur les routes qui, de Wasserbourg et de Muhldorf, conduisent à Munich. En même temps, à

sa droite et à sa gauche, Klenau, en remontant, en passant l'Iser en arrière de nous et se dirigeant vers cette capitale, et Hiller, en descendant du Tyrol sur Augsbourg, devaient nous couper toute retraite.

Entre ces deux rivières, plus près de l'Iser que de l'Inn, et en travers des routes de Muhldorf et de Wasserbourg à Munich, s'étendait alors un rideau de bois de sapins d'environ deux lieues d'épaisseur. Placées d'abord en arrière de cet obstacle, trois divisions françaises avaient été lancées en reconnaissance jusque sur l'Inn. Elles rencontrèrent le gros de l'armée ennemie, et rentrèrent, en reculant, dans leur position de bataille. Le centre autrichien, l'Archiduc Jean en tête, trop confiant dans l'effet de la marche de son corps de droite qui, sous Klenau, débordait et avait tourné notre aile gauche, prit cette manœuvre pour une fuite : il s'avança précipitamment le 3 décembre (1), et s'entassa témérairement dans ce bois marécageux qui commence vers Mattenpott et finit à Hohenlinden.

C'était là, à l'issue de ce défilé, que Moreau l'attendait. Il l'empêcha d'en sortir pendant que, à sa droite, un vif mouvement en avant de la division Richepance que suivait celle de Decaen, en se rabattant à gauche sur Mattenpott, en saisit l'entrée. Cette masse de l'infanterie d'élite de l'armée ennemie, ainsi coupée et renfermée dans ce long et étroit passage, y fut attaquée en tête et en queue et refoulée sur elle-même. Admirable ou présomptueuse manœuvre, selon le général et les soldats dignes ou non de l'accomplir! Richepance surtout en eut l'honneur, Decaen n'ayant pu

(1) 1800.

le suivre d'assez près. Il se jeta vers Mattenpott, avec sa division seule, dans le flanc gauche de cette longue masse autrichienne qu'il trancha en deux. Les deux tronçons ennemis s'efforcèrent vainement de se réunir; il contint la tête de l'un face à l'Inn; quant à l'autre, surpris à dos, comme sa queue toute de Hongrois se retournait contre nous pour nous écraser : « Grenadiers « de la 88me, s'écria-t-il, que pensez-vous de ces hommes-« là ! — Ils sont morts ! » lui répondirent les siens; et en effet, tenant parole, ces Hongrois ayant été culbutés à l'instant même, leur déroute se propagea dans la forêt jusques vers Hohenlinden, où Grouchy et Ney chargeaient, en sens contraire, la tête de cette colonne. Refoulée ainsi, tête sur queue et réciproquement, elle creva par ses deux flancs dans le bois qui la renfermait, jeta ses armes et se rendit prisonnière.

En même temps, à droite, à gauche et en arrière de ce bois, le reste de l'armée autrichienne, quoique supérieur en nombre, avait été maintenu sur place, ou s'était laissé battre à découvert. Cent canons et dix-huit mille tués ou prisonniers ennemis demeurèrent sur le champ de cette bataille.

Quant aux manœuvres de Hiller et de Klenau surtout, elles se trouvèrent prévenues : tout s'était décidé sans eux ; Moreau s'était contenté de les faire observer : le point décisif, l'occasion, tout avait été vigoureusement saisi. Ce grand coup de guerre ne nous avait coûté que trois mille hommes. Habilement prévu et préparé par le général en chef, il fut héroïquement exécuté par ses lieutenants. Modeste dans sa gloire, Moreau la leur attribua. Son premier cri de bonheur fut humain et patriotique : « Mes amis, leur dit-il, vous

« venez de faire la paix ! C'est la paix que vous venez « de conquérir ! »

En effet, dès le lendemain, la Bavière fut vide d'ennemis ; l'Inn sépara de nouveau les vainqueurs des vaincus ; et ceux-ci, de l'ardeur de l'attaque, retombèrent dans l'abattement et les incertitudes de la défensive. Stratégiquement, cette défensive aurait dû s'appuyer au pied des Alpes ; mais comme ils n'en avaient point fait le point de départ de leur offensive, dans leur revers, soit que le temps ou la tête leur ait manqué, ils n'y songèrent pas davantage. Moreau apperçut cette faute ; il en profita sur-le-champ : il attira, il retint leur attention à sa gauche, vers l'Inn inférieure, par un grand simulacre d'attaque, pendant que tout à la fois il réunit ses principales forces quinze lieues plus haut, à sa droite.

Là, le 9 décembre, se ruant tout à coup au travers de l'Inn supérieure, il en surprit le passage à Neupeurren ; aussitôt, poussant impétueusement dans cette voie, il déborda le flanc gauche de l'armée de l'Archiduc. Alors l'attaquant à revers, de haut en bas, du fort au faible, sans le laisser respirer, il le culbuta coup sur coup, à Lauffen, à Frankenmarck, à Voklaruck, à Lambach et à Schwamstadt. Toutes les lignes de défenses ennemies, ainsi prises à revers dans leur naissance, celles de l'Inn, de la Salza, de la Traün et de l'Enns, tombèrent presque simultanément ; dix jours suffirent, et, le 25 décembre, l'Empereur d'Autriche, voyant son armée détruite et sa capitale à découvert, céda enfin : il nous livra Scharnitz, Braunau, Ruffstein, le Tyrol ; et, jurant de renoncer à la coali-

tion, il obtint l'armistice de Steyer, ville jusqu'où Moreau venait de porter son dernier quartier général.

A la faveur de cette suspension d'armes Augereau, d'abord vainqueur sur le Mein et la Rednitz, puis vigoureusement contenu par son adversaire, fut heureux de pouvoir signer un autre armistice. Quant à l'Autriche, elle devint sincère dans ses négociations à Lunéville. Cependant Moreau s'était cru obligé de justifier sa suspension d'armes. « En quinze jours, écrivit-il, il avait pris ou détruit quarante mille ennemis! quatre cents caissons! cent cinquante canons! six mille voitures! Il se trouvait avancé de quatre-vingt-dix lieues! Dès lors, la position reculée encore de nos autres armées, et celle de l'armée autrichienne d'Italie maîtresse de faire, au travers des Alpes, des détachements sur son flanc et ses derrières, l'avaient décidé à s'arrêter. »

C'était là une revanche de Campo-Formio. On peut croire que le Premier Consul, en approuvant l'armistice de Steyer, ne regretta point que Moreau n'eût pas, en 1800, porté plus loin sa victoire que lui-même n'avait poussé la sienne en 1797. Et réellement, après l'inimitié déjà marquée de ce général contre Napoléon, l'émulation de ces deux gloires, jusque-là si utile au dehors, pouvait devenir dangereuse au dedans, et d'autant plus qu'une rivalité jalouse s'établissait entre les armées d'Allemagne et d'Italie, comme entre leurs chefs.

Il entre tant d'admiration dans l'amour des peuples, qu'il est impossible, quoi qu'on en ait dit, que Moreau ait été plus aimé que Bonaparte. Mais, soit

cette rivalité jalouse, soit séduction personnelle de Moreau, tous ceux qu'il avait commandés devenaient ses partisans. Dans notre nouveau système de guerre à grandes manœuvres, sur de larges bases, dans de vastes espaces parcourus sur plusieurs colonnes, à grandes distances, avec un but lointain de concentration et d'action, ils citaient avec complaisance l'habile et sage organisation de son armée; ils en aimaient la répartition en divisions de huit à dix mille hommes, composées, chacune, de toutes les armes, et pouvant se suffire à elles-mêmes, dans l'occasion.

Le commandement de ces divisions flattait l'amour-propre des généraux. Ils en comparaient la solidité et l'agilité à celles des Légions Romaines. Ils applaudissaient à la classification de l'armée en quatre corps, sous quatre chefs principaux, l'un commandant l'aile droite, l'autre le centre, un troisième l'aile gauche, et Moreau le corps de réserve. Ses compagnons lui trouvaient, dans le commandement, un degré d'autorité tempérée qui leur convenait. Ils aimaient, disaient-ils, en lui, un patriotisme sans arrière-pensée, une ambition peut-être un peu paresseuse et de courte haleine, mais sans personnalité exclusive; du reste, un abord calme et doux, un esprit simple et causeur qui n'imposaient pas; une bonhomie sans prétentions, poussée même jusqu'à la négligence, et quelque peu bourgeoise et commune. Cela plaisait à leurs mœurs républicaines, à leur habitude d'égalité. Tous enfin lui étaient étroitement unis par la gloire loyalement partagée, qu'ils avaient acquise sous ses ordres.

Ceci pouvait commencer à inquiéter le Premier

Consul. Néanmoins il fut alors prodigue, pour ce rival de gloire, des témoignages publics de sa reconnaissance. On le vit bondir de joie à la nouvelle de la victoire de Hohenlinden. Il en fit hautement à Moreau le plus grand honneur. Mais, irrité contre les intrigues hostiles de la femme et de la belle-mère de ce général, son mécontentement l'emporta sur sa politique, et il se refusa obstinément à les recevoir. De là un surcroît de haine que bientôt ces femmes ambitieuses allèrent porter au camp de Moreau, et qu'elles lui firent partager.

Cependant, au milieu de ces succès de guerre, la politique alors pacifique de Napoléon persévérait : il déclara que la rive gauche du Rhin serait la limite de la République, qu'elle ne la dépasserait pas ; que l'indépendance helvétique et batave serait reconnue ; que l'Adige resterait frontière autrichienne ; que les victoires de la France n'ajouteraient rien à ses prétentions ; mais que l'Autriche ne devait pas attendre de ses défaites ce qu'elle n'aurait pas même obtenu victorieuse.

CHAPITRE IV.

Quant à moi, ma campagne s'était arrêtée à Hohenlinden. Nous venions d'arriver sur ce champ couvert de neige près de devenir à jamais célèbre, quand je reçus, avec l'avis que Macdonald m'avait choisi pour aide de camp, l'ordre de le rejoindre en Valteline.

Quitter ainsi mon régiment et l'armée la veille d'une grande bataille, cela me fut impossible : j'obtins un sursis dont une vivacité de mon colonel faillit me faire repentir.

Nous avions alors pour chef M. de Labarbée, âgé d'environ cinquante ans ou moins peut-être, car, à l'âge que j'avais, celui d'un homme mûr paraît toujours plus avancé qu'il ne l'est réellement. C'était cet ancien capitaine de La Rochefoucauld-Dragons, connu par son esprit, par sa taille élevée, sa figure martiale, et sa force herculéenne, par une adresse sans exemple dans tous les exercices du corps, enfin par une témérité en tout et partout la plus audacieuse et la plus heureuse.

On savait que, avant la Révolution et la guerre, il avait affronté seul la colère de tout un corps d'officiers et s'était tiré brillamment de cette querelle : querelle de garnison, dans un café dont ce corps d'officiers s'était emparé, en y établissant pour règle, que tout officier d'un autre corps, qui y entrerait, y serait à leur compte défrayé de tout. M. de Labarbée, choqué de cette prétention, avait refusé de s'y soumettre; or, comme on n'osait recevoir l'argent qu'il offrait, il s'était mis à tout briser; puis, se faisant apporter un seau de limonade, il y avait fait boire son cheval, disant : « Que, puisque c'étaient messieurs les officiers du régiment du Roi qui payaient, il n'y avait rien à ménager. » Cela fait, il avait fort tranquillement attendu le résultat de ce coup de tête, qu'il avait soutenu par plusieurs duels heureusement terminés. Alors vint la Révolution, puis l'émigration et la guerre

qui le portèrent rapidement au grade de colonel. Il en était là, lorsqu'un jour, se trouvant en présence de la cavalerie autrichienne, on l'avait vu ordonner à la ligne qu'il commandait, l'immobilité, et s'élançant, fondre seul, le sabre à la main, sur la ligne opposée, la traverser, se retourner, et, se refaisant jour au travers des rangs ennemis, reparaître couvert de leur sang aux yeux des siens, puis reprendre tranquillement sa place à leur tête!

On peut facilement croire qu'un guerrier d'un pareil caractère et de cette vigueur se soumettait difficilement à la discipline et surtout aux règles de l'administration militaire. Aussi, quand, à notre départ de Dijon, un commissaire des guerres, passant la revue de notre faible corps, eut désapprouvé l'emploi d'une voiture que le colonel s'était fait donner pour les bagages, nous le vîmes, pour toute réponse, saisir cet administrateur par la ceinture, l'élever en l'air, le retourner comme une plume, et, lui plongeant la tête dans ce caisson, lui dire : « Qu'il en devait maintenant apprécier l'utilité; » puis, le replaçant sur ses pieds, « lui souhaiter, partout et pour l'avenir, « une inspection aussi prompte et aussi facile. »

Une autre fois à Lausanne, dans une revue encore, quand notre général d'alors, ex-moine défroqué qu'il méprisait, passa devant lui, au lieu de le saluer du sabre il l'en provoqua, en le lui faisant tourner autour de la figure de la façon la plus menaçante.

Voilà quel était mon colonel! Au milieu de notre jeunesse, notre âge imberbe lui rappelait la maturité du sien. Cette fâcheuse comparaison lui était souvent

importune : je m'en aperçus la veille de la bataille de Hohenlinden, quand nous rencontrâmes l'ennemi, et qu'enfin nous en entendîmes siffler les balles. J'étais le plus jeune, et fier à la tête de mon peloton ; je m'enorgueillissais de ces premiers bruits de guerre, quand lui m'avisant : « Ah ! ah ! M. de Ségur, me « dit-il, les entendez-vous, ces balles ? Elles disent « qu'entre vous et moi il n'y a plus ici de différence, « et qu'aujourd'hui nous sommes tous du même « âge ! »

Moreau, l'avant-veille de la bataille, avait été surpris trop distendu ; d'où vint que Lecourbe, avec l'aile droite et notre extrême gauche sous Sainte-Suzanne, ne combattit pas, tandis que la gauche de notre centre fut compromise. Moreau, s'en étant aperçu, avait fait passer de droite à gauche, en toute hâte, notre division, celle de d'Hautpoul, par une marche forcée de nuit, la plus froide et la plus pénible. Nous flanquions donc la gauche du centre de l'armée. De ce côté la grande journée du lendemain fut, quant à notre division, de peu d'importance. Il n'en avait pas été de même pour moi. En effet, lorsqu'avant la fin du jour nos bivouacs furent établis, et que notre colonel, mieux logé, eut vraisemblablement aussi mieux dîné que nous, il vint à cheval nous visiter. Or, me trouvant à pied sur son passage, que sans m'en apercevoir je gênais, il m'écarta sans façon, d'un coup de sa botte. Je me récriai, mais il continua son chemin, sans regarder, sans s'arrêter, et sans daigner me faire la moindre excuse !

Pour moi, resté immobile sur le coup d'une agres-

sion si inattendue, mon imagination s'échauffa. Je passai toute la nuit tantôt dans des transports de fureur, et tantôt, ne sachant que faire, inondé de larmes. Enfin, au point du jour, apercevant mon colonel seul et se promenant à pied dans la plaine, je courus à lui, je lui donnai ma démission, lui faisant comprendre qu'aussitôt après, redevenu son égal, j'userais du droit de lui demander raison de l'insulte qu'il m'avait faite. M. de Labarbée ou ne se souvenait de rien ou ne m'avait pas, en m'écartant, reconnu la veille. Tout surpris d'abord il me toisa d'un coup d'œil de dédain si expressif, si plein de cette exclamation du Cid : « Mais t'attaquer à moi, qui t'a rendu si « vain? » qu'en vérité Daguerre, en saisissant ce regard avec sa méthode nouvelle, aurait pu, je crois, tracer ce vers, mot pour mot, sur toute ma frêle personne. Toutefois il se contenta de me répondre que, en présence de l'ennemi, je ne pouvais donner ma démission sans me perdre d'honneur. Je répliquai que je me tenais déjà pour déshonoré par sa violence, et que, après avoir satisfait au plus pressé, je pourrais toujours me réengager comme simple soldat, sous un autre chef!

Celui-ci était trop homme d'esprit et de cœur pour abuser de sa position : il ne poussa pas plus loin cette épreuve; il appela plusieurs officiers, leur expliqua noblement son inadvertance, le tort qu'il avait eu; et, les prenant hautement à témoin de l'aveu qu'il en faisait, il accompagna cette généreuse et complète réparation des paroles les plus honorables. Je retrouvai tout à coup en lui l'officier de l'ancien régime; car

personne n'était de meilleure et plus aimable compagnie que lui quand il le voulait ; il n'était autre que par boutades.

Le reste du jour fut à la bataille. On a vu qu'elle se décida au centre. Pour nous, quelques manœuvres et tirailleries, suivies de bivouacs sur la glace, telle fut notre faible part à une victoire aussi grande ; après quoi, ayant été prendre les ordres de Moreau et déjeuner avec lui à Nymphenbourg, je retournai à grandes journées, seul, sans argent, mais défrayé de tout par le pays, joindre le général Macdonald en Valteline.

Dans ce trajet je revis la Souabe, Coire, la Via-Mala, et ce Splugen que j'avais si négligemment reconnu ; ou plutôt, je le passai sans presque le voir cette fois encore. C'était apparemment dans ma destinée, soit à tort, soit autrement, de perdre l'occasion de contempler cette borne gigantesque placée entre le nord et le midi de l'Europe ! Malade depuis plusieurs jours, je ne l'entrevis que d'un œil éteint ; j'étais si mourant que j'entendis mes compagnons de voyage, après m'avoir attaché sur une mule, se dire entre eux, que le passage du glacier allait m'achever, et aviser à ce qu'ils auraient à faire de mes restes, de l'autre côté de la montagne. Mais il arriva tout le contraire : l'air du glacier me ranima ; cette crise me fut favorable. Parvenu à l'autre bord du lac de Chiavenna, on me hissa sur un cheval de fourgon, dont le trot horriblement dur, qui me tuerait aujourd'hui, acheva de me rétablir. Tel est le privilége de la jeunesse. J'arrivai donc entièrement convalescent au quartier général de Macdonald.

J'y retrouvai plusieurs amis et je fus reçu gaiement par mon général. Mais, quant à mon nouveau service d'état-major, on se montra trop peu soucieux de m'en faire instruire. Dès mon arrivée, l'étude de la carte du pays, de l'organisation de l'armée, de l'emplacement de ses divers corps, de ceux de l'ennemi, du but qu'on se proposait, des moyens de l'atteindre, c'était là ce qu'on aurait dû exiger de moi; et tout au contraire, pendant notre séjour en Valteline, on me laissa ne songer qu'à y bien vivre, ce dont il est vrai j'avais grand besoin, et à m'y divertir, ce qui n'était guère à propos pour un aide de camp aussi nouveau venu, près d'un général en chef. En sorte que, si j'appris quelque chose de mon nouveau métier et des circonstances, ce ne fut que par échappées, par quelques conversations de mes chefs ou de mes camarades, dont la plupart s'occupaient assez peu sérieusement de ces importants détails : insouciance trop commune alors; c'est pourquoi j'en parle.

On verra, pour ce qui me regarde, que je réparai cette faute, mais trop tard, pendant l'armistice, et en revenant sur le passé; d'où vint qu'au lieu d'une étude en action, la meilleure de toutes, je ne retirai que le profit d'une étude théorique. Au reste, comme avant tout on est responsable de soi-même, puissent ces regrets en prévenir d'autres, et préserver, à l'avenir, de jeunes officiers d'une incurie qu'ils devront se reprocher à eux-mêmes, avant de s'en prendre à leur général.

CHAPITRE V.

Le mien était alors préoccupé de soins bien autrement pressants. Sa rude tâche, qu'il accomplit au milieu de ses glaciers, fut de vaincre l'âpreté de la saison, celle des lieux et la résistance de l'ennemi. Son armée comptait à peine quatorze mille hommes. Il avait à franchir le triple sommet qui le séparait des vals de l'Adda, de l'Oglio et des affluents de l'Adige; d'où, tombant sur Trente, il devait s'emparer du haut cours de ce fleuve et de celui de la Brenta elle-même.

On obtenait ainsi trois résultats : celui de menacer e flanc droit de l'armée autrichienne d'Italie; de couvrir le flanc gauche de Brune; et de protéger les passages du Mincio et de l'Adige par ce général en chef. Alors, dans les deux suppositions suivantes : l'une, que des difficultés de gouvernement ne retiendraient pas à Paris le Premier Consul, et il y fut retenu; l'autre, que Moreau serait arrêté sur l'Inn, et rien ne l'arrêta, Napoléon devait accourir en Italie, et, décidant de tout, recommencer, en tête des deux armées de Brune et de Macdonald, la campagne de 1797, qu'il pousserait cette fois jusque dans Vienne.

Il y avait là un changement entier de système. Macdonald avait d'abord été destiné à seconder Moreau, en descendant l'Inn. On voit que, tout au contraire, la diversion qu'il devait opérer de ce côté avait été reportée vers Brune. Macdonald réclama, mais vainement. La raison militaire en avait décidé, et peut-être aussi la raison d'État.

Dans cette guerre de montagnes Macdonald divisa ses forces sans craindre de les affaiblir. Il eut sept généraux de division pour quatorze mille hommes. Il trompait ainsi sur la faiblesse de son armée les espions ennemis, sachant bien que c'est surtout par les états-majors qu'ils comptent les troupes. Il comprit aussi que la rareté des vivres, que la difficulté des transports, et que la configuration des lieux, où les divers points d'attaque ou de défense sont si séparés les uns des autres, où l'espace manque au déploiement de forces nombreuses, exigeaient ce morcellement. Cela convenait d'ailleurs à la tactique de ce genre de guerre : elle consiste à maintenir l'ennemi, par de faibles corps défensifs, aux crêtes les plus saillantes sur soi des vals dont on défend l'entrée, tandis que, avec une forte colonne d'attaque, on doit forcer l'un de ces passages, puis descendre rapidement le vallon qui y aboutit jusque dans la vallée ordinairement commune à ces affluents, bassin principal dont on s'empare. Ainsi tombe d'un seul coup la défense des gorges les plus avancées, en même temps que tous les corps ennemis, restés à la naissance de ces affluents divers, s'y trouvent tournés et compromis.

Tel est le principe : voici quelle en fut l'application.

L'armistice allait finir, quand, de la vallée des Grisons, Macdonald jeta d'abord, par-dessus le Splugen encore praticable, trois mille sept cents hommes sous d'Hilliers, en Valteline. Lui-même au contraire, se plaçant à Rheinecks, attira de ce côté opposé l'attention de l'ennemi, tant par sa présence que par de grands travaux de retranchements. Il les étendit de Constance

jusque vers Feldkirch : leur objet était de couvrir, à tout hasard, sa retraite en Suisse.

En même temps il poussa des corps d'observation vers les sources de l'Adda et de l'Albula, à Bormio, Avos et Lens, et à tous les débouchés de l'Engadine.

Son flanc gauche ainsi couvert, il se retourna subitement vers sa droite avec ce qui lui restait de forces disponibles; et, remontant le Rhin jusqu'à sa source, il traversa rapidement Coire, Tusis, s'engagea dans la Via-Mala, voie malheureuse, et parvint au pied du Splugen. C'était attaquer l'hiver au cœur, la famine dans son domaine, et toutes les horreurs du chaos des Alpes, à leur sommet et dans leur saison les plus redoutables!

De Tusis à Chiavenna il y a quatorze lieues. Dans ce court trajet il fallut livrer à cette âpre nature l'un des plus périlleux assauts de cette guerre. Toutes les précautions possibles avaient été prises. Les traîneaux suffirent aux pièces démontées; mais les mulets de charge manquèrent aux munitions : on fut donc réduit à surcharger, de cinq jours de vivres et de dix paquets de cartouches, chaque soldat, qu'embarrassaient déjà bien assez sa giberne garnie et le poids de son sac et de ses armes.

Ce corps d'attaque fut partagé en quatre colonnes. La première, après Tusis et pendant plusieurs lieues, défila entre deux rocs si hauts et si resserrés que nos soldats voyaient à peine le ciel; leurs pieds n'eurent là pour appui qu'un sentier de glace, corniche obscure, étroite et glissante, taillée dans le rocher, au bord d'un gouffre, entrecoupée, à plusieurs reprises, de

mauvais ponts de bois sur lesquels on passait de l'un à l'autre flanc de ces deux masses; un abîme de trois cents pieds était sous leurs pas, et sur leurs têtes la double montagne. Les torrents qui s'en précipitaient, des glaces pendantes sous mille formes, en girandoles, en longues larmes, et des avalanches que rompaient tantôt de rares sapins et tantôt d'insuffisants blindages, tels furent, dans cette Via-Mala et jusqu'au Splugen, les premiers et les moindres obstacles. Cette colonne parvint au Splugen le 26 novembre : ici l'on avait en face le glacier à surmonter; le 27 on commença. Dans la bonne saison trois heures suffisent pour atteindre l'hospice, mais alors on ignorait s'il ne faudrait pas la journée entière. Pendant la première heure, la rive gauche du torrent qu'on remontait servit de guide et la fatigue fut supportable; mais, quand la tête du val fut atteinte, une rampe, roide de soixante degrés et d'une heure et demie de longueur, épuisa les forces. Pourtant le sommet fut gagné, la montagne vaincue, et l'on se trouva au partage des eaux du nord et du midi de l'Europe! Le froid pressait; l'haleine reprise, on chemina entre deux glaciers dans l'intervalle de quatre cents mètres qui les sépare : les montagnards jalonnaient le sentier que les travailleurs déblayaient; soixante dragons du 10ème, le général Laboissière en tête, en foulaient la neige.

On espérait gagner, avant la nuit, l'hospice où commence la plus haute plaine, quand, tout à coup et de l'est, le vent s'éleva. Aussitôt des nuées épaisses de neige et de glace pulvérisée les enveloppèrent. Ils persévéraient cependant, lorsqu'une énorme avalanche,

d'environ cent pieds de diamètre, se détacha de l'un des sommets avec le fracas et la rapidité de la foudre! Elle emporta la tête de la colonne. Trente dragons, et leurs chevaux qu'ils tenaient en main, disparurent : ils furent entraînés dans le torrent, fracassés contre les rochers, et ensevelis sous les neiges. Leur général marchait en avant d'eux, cela le préserva; il demeura presque seul; et affaibli, à demi gelé, il fut porté par les montagnards jusqu'à l'hospice. Quant à sa colonne, entièrement séparée de lui, elle s'arrêta : une montagne de neige avait remplacé le sentier, et, ne pouvant ni avancer ni demeurer, on rétrograda jusqu'au Splugen.

Le lendemain 28, le reste de la compagnie de dragons si cruellement mutilée et Cavaignac, colonel de ce régiment, s'offrirent les premiers pour recommencer. Mais la tempête continuait; cet ouragan dura jusqu'au premier décembre, et les guides déclarèrent que pour quinze jours le glacier était devenu impraticable. Cependant Macdonald, encore à Coire, envoyait presser la marche; les vivres s'épuisaient; il fallait, pour éviter la famine et l'encombrement, passer au plus vite.

Le 1er décembre enfin, une belle gelée s'étant établie, le général Dumas, chef de l'état-major de l'armée, en profita. Il vainquit la résistance des montagnards et le glacier. Le détail des dispositions qu'il prit est remarquable. Sous ses ordres les meilleurs guides, et quatre des plus forts bœufs du pays marchant de front, ouvrirent les neiges qu'à leur suite quarante paysans déblayèrent. Après ceux-là une compagnie de sapeurs achevait l'œuvre, que consolidaient deux

cents fantassins marchant serrés sur six hommes de front. Puis venait la cavalerie, puis l'artillerie, et enfin les bêtes de somme et leur escorte.

Le silence avait été recommandé : il fut observé comme à la manœuvre. On avança dans cette tranchée profonde, mais si lentement qu'il était presque nuit lorsqu'on parvint à l'hospice. Il y eut des hommes gelés. Quelques soldats et chevaux débordèrent le sentier ; ceux-là furent engloutis dans les frimas qui cachaient le précipice. On eut ensuite à traverser une mer de neige d'un grand quart de lieue de longueur, où le moindre vent en pouvait soulever des flots capables d'ensevelir la colonne entière. Après quoi vinrent la descente du Cardinel, autre danger, sentier tournant sur lui-même et se précipitant en zigzag, en spirale et à pic, dans un abîme de six cents pieds de profondeur ; puis la petite plaine d'Isola, et Campo-Dolcino où la nuit arrêta.

Dans la descente la tête tourna à plusieurs hommes, le pied manqua à des mulets ; ils roulèrent brisés de roc en roc, leurs cris retentirent quelques instants et ils disparurent.

Pendant les deux journées suivantes le même temps favorisa la marche de la seconde et de la troisième colonne. Le 5 décembre ce fut le tour de Macdonald et du quatrième et dernier passage. Le mauvais génie de ces hauts lieux y avait repris son empire. Un déluge de neige venait de combler la tranchée que le général Dumas y avait ouverte. De nombreux jalons en marquaient la trace ; l'ouragan les recouvrit ou les arracha ; et plus que jamais les montagnards se refu-

sèrent à affronter cette tempête. Mais Macdonald s'irrita, et s'obstinant il se mit en marche. Plusieurs fois ses guides, ses grenadiers même, se rebutant, rétrogradèrent; lui persista : il prit la tête, il marcha la sonde à la main, faisant ouvrir après lui ces masses de neige; et guides et soldats, en dépit de l'ouragan qui redoublait, il força tout à le suivre!

Il réussit; mais sa colonne fut, à plusieurs reprises et sur divers points, entrecoupée et séparée de lui par des flots de neige. La 104ème demi-brigade tout entière dispersée mit deux jours à se réunir; beaucoup de traîneaux et leurs charges furent abandonnés; enfin, dans cette dernière journée, bien des soldats restèrent mutilés par le froid : cent dix hommes et plus de cent mulets et chevaux périrent.

Le 6 décembre les deux tiers de l'armée des Grisons avaient ainsi passé du versant des eaux allemandes aux sources des eaux italiennes. Ils remplissaient la Valteline. Les détachements laissés en arrière vers les sources de l'Inn, ou poussés en avant sur le haut Adda, pour masquer notre marche et retenir l'ennemi sur l'Inn supérieure, occupaient les sommets de l'Albula, du Juliersberg et du Braglio. Les Autrichiens qu'ils avaient en face, déjà dépassés par la victoire de Hohenlinden du 3 décembre, et sans doute inquiets de la manœuvre de Macdonald par sa droite, devaient commencer à craindre pour leur retraite. Pourtant, dans ce labyrinthe de glaces, avant de nous abandonner les sources de l'Inn, leurs Suisses y surprirent à Rutz, par la crête mal gardée du val d'Avos, et emmenèrent prisonniers avec eux, un bataillon de

recrues de nos avant-postes. Macdonald fit aussitô réparer, par Puschiaro, Casaccia et Sylva-Plana, c faible échec : les sources de l'Inn furent ressaisies pa Morlot, d'Hilliers et quatre mille hommes.

C'était sa gauche; il ne restait avec lui que sept mill hommes; les vivres manquaient; la nécessité d'en réunir, de se rallier en Valteline après le combat contre le Splugen, et de préparer d'autres passages semblables, retardèrent les manœuvres de notre général. Enfin, le 9 décembre, il reprit sa pénible marche. Il fallait, de glacier en glacier, passer du val de l'Adda dans le val Camonica, en franchissant l'Apriga; puis du val Camonica, dans le val di Sole par-dessus le mont Tonnal; d'où, suivant la Nos, on serait descendu sur Trente dans la grande vallée de l'Adige : c'était la voie la plus directe.

Le rude Apriga, moins haut mais plus tortueux, plus âpre, plus abrupt encore que le Splugen, fut surmonté. On y laissa moins d'hommes, mais plus de chevaux et surtout de bêtes de somme : roidies par leurs charges elles ne purent se reployer sur ellesmêmes dans les replis aigus du sentier qui, montant et descendant à pic, serpentait en brusques zigzags entre les rocs; il en roula beaucoup dans les précipices.

Le val Camonica atteint, l'avant-garde essaya le Tonnal. Mais cinq mille Autrichiens, retranchés dans la glace, en défendaient le passage; et deux fois, en dépit d'assauts intrépides les plus obstinés, nos généraux, Vaux et Vandamme, reculèrent après avoir rougi le glacier d'un sang versé inutilement. De son côté

Macdonald tenta vainement d'en tourner la gauche et d'arriver sur la Sarca, par-dessus l'un des contreforts du Tonnal : ici la nature seule, sans autre ennemi, résista ; aucun passage ne fut trouvé praticable.

Dès lors, renforcé de deux mille Italiens, le général en chef descend l'Oglio jusqu'à Visogne. La nouvelle du passage du Mincio par notre armée d'Italie venait d'irriter son impatience. En nous l'annonçant il demande à ses soldats, devenus montagnards, s'ils se laisseront dépasser par leurs compagnons d'armes victorieux dans la plaine. Et sans se tromper, jugeant de notre ardeur par la sienne, il nous entraîne droit sur le San-Tyéno. Cette montagne est inabordable à l'artillerie, à la cavalerie elle-même ; elles la tournèrent par le lac d'Iseo. Quant à nous, ce glacier, même après celui du Splugen, nous étonna. Il est si haut, si roide, si hérissé des plus rudes aspérités, que, même pour l'infanterie, il y fallut ouvrir un passage dans d'énormes blocs de glace, et les tailler en escaliers, à coup de hache. Nous fûmes forcés de nous servir autant de nos mains que de nos pieds, et de nous prendre à la queue de nos chevaux pour atteindre le faîte. Aussitôt, descendant dans le val Sabia, Macdonald gravit et dépasse encore la chaîne qui sépare cette vallée de la Trompia ; d'où, remontant la Chiese, il retombe sur la Sarca. Enfin, de crête en crête, de ravins en ravins, franchissant, jour et nuit sans s'arrêter et au pas de course, vingt-cinq lieues de boues et de glaces, ennemis, postes retranchés, il renverse tout ; et, le huit janvier 1801, surmontant le sommet de Michelsberg, il se précipite sur l'Adige, en force le

passage, et arrache aux Autrichiens la ville de Trente!

Là, sans reprendre haleine, d'une main il saisit, à Levico, les sources de la Brenta; de l'autre il pousse, vers la Pietra, les vaincus descendant l'Adige. Ce fut ici surtout que nous vîmes le front audacieux et même un peu hautain de Macdonald, et son regard si franc et si fier, que tempérait souvent une gaieté railleuse, s'animer d'un bonheur bien vif, lorsque, dans cette dernière direction, aux coups de feu de son avant-garde d'autres coups lointains, qu'apportait un vent du sud, semblèrent répondre : ces coups ne pouvaient être que ceux de l'armée de Brune!

L'ennemi, que nous suivions, en quelque nombre qu'il fût, était donc enveloppé, dans l'étroite et profonde vallée de l'Adige, entre Macdonald qui la descendait et l'aile gauche de l'armée d'Italie qui la remontait. Ainsi tant de fatigues, tant de combats contre la nature, mais obscurs, mais sans gloire guerrière, allaient être couronnés par l'un des plus brillants coups d'éclat de cette guerre! En effet, ces coups de canon étaient ceux du lieutenant général Moncey, commandant l'aile gauche de Brune. Quant aux ennemis pris entre deux, c'était Laudon, c'étaient ces mêmes vingt mille Autrichiens, que les efforts de front de l'aile gauche de Macdonald sur le haut Inn et le haut Adige, et que sa manœuvre si rapide par sa droite, venaient de forcer d'abandonner le Tyrol. Ils couraient se réfugier près de leur armée d'Italie, et ils se trouvaient cernés et attaqués en tête et en queue, au moment où ils avaient espéré l'atteindre.

Mais Moncey, homme de cœur, avait l'esprit trop

accessible à une foule de préoccupations : sa responsabilité lui donnait la fièvre. Cette disposition s'était sans doute accrue sous l'odieux gouvernement de la Terreur, qui imposait la victoire à ses généraux, sous peine du dernier supplice. Laudon abusa de ce caractère. Se sentant pris comme dans un piége, il eut recours à la ruse : il fit annoncer à Moncey la nouvelle d'un faux armistice. Moncey hésita. D'une part, la position de l'ennemi retranché dans la Piétra lui sembla formidable ; d'autre part et malheureusement ce même vent du sud, qui nous avait apporté ses coups, l'avait empêché d'entendre les nôtres ; en sorte que, ne nous sachant pas derrière Laudon, il ne comprit pas la détresse de ce général et ne se défia pas assez de son mensonge. La pensée du sang qui allait couler le troubla. Tout ce qu'il désirait conquérir, la Piétra, Trente même, on le lui cédait. L'infortuné général s'arrête ; la suspension d'armes qu'on lui demandait, il la signe ; et le trop heureux Laudon, au moment d'être forcé à mettre bas les armes, profitant de ce répit, s'échappe du val de l'Adige dans celui de la Brenta, en défilant par un sentier presque impraticable.

La Piétra ainsi abandonnée et l'ennemi disparu, les avant-postes de l'armée d'Italie, étonnés, rencontrent les nôtres. Moncey consterné aperçoit Macdonald, et tout à la fois qu'il vient d'être victime d'une ruse de guerre ; que sa crédulité a fait manquer l'un des plus importants résultats de cette campagne ; qu'il va devenir la fable de trois armées : confus, humilié, sa faute l'écrase. En p au même caractère qui la

lui avait fait commettre, il faillit se tuer de désespoir. Macdonald perdait à cette mystification tout le fruit de son habile et rude manœuvre; il oublia tout pour le consoler! Quant à Brune, qui se vantait encore d'être terroriste, il fut moins généreux : furieux, il remplaça Moncey par Davout dans le commandement de son aile gauche; mais Davout se refusa noblement à profiter de cette infortune; forcé d'obéir, s'il vint à la Piétra, ce fut pour se mettre sous les ordres de son ancien et malheureux compagnon d'armes!

On va voir que, peu de jours après, Brune lui-même perdit le commandement de son armée pour avoir signé un autre armistice. Quelques lignes de plus suffiront pour achever l'esquisse du tableau de toute cette guerre.

CHAPITRE VI.

En Italie la campagne avait été glorieuse, mais bien moins dans l'ensemble que dans le détail, et bien plus pour l'armée que pour son général. Macdonald agissant dans les Alpes par sa droite, il convenait que Brune attaquât surtout par sa gauche; on s'appuyait ainsi mutuellement, et Brune, dès son premier pas en avant combiné avec le nôtre, pouvait séparer l'armée qu'il avait en tête, dans la plaine, de ses corps détachés contre nous dans la montagne. En conséquence la rive droite du Mincio ayant été, le 21 décembre, nettoyée par un vif effort, et ce cours d'eau mis à dé-

couvert, Brune en prépara le passage à Monzambano, devant sa gauche, du côté du lac et des Alpes. Il n'oublia point la diversion d'usage par l'aile opposée. Le lieutenant général Dupont, commandant sa droite, fut chargé de ce simulacre. On convint donc que, le 25 décembre, les deux passages, l'un vrai l'autre simulé, auraient lieu simultanément, l'ensemble, en pareil cas, étant surtout indispensable. Mais, au contraire de ce qui arrive quelquefois, le lieutenant tint parole; ce fut le général en chef qui manqua à la sienne. Il avait mal calculé la marche de ses différentes armes et s'en était aperçu trop tard, en sorte que, n'étant pas prêt le jour convenu, tandis que Dupont obéissait à droite, lui fut obligé de remettre au lendemain son attaque. Bien plus, il n'en avertit pas son lieutenant, s'imaginant qu'ainsi la diversion serait plus complète sans craindre qu'elle ne le devînt trop, ou peut-être croyant que, le lendemain 26 décembre, lui-même n'en exécuterait que plus facilement son propre passage.

Il en résulta que Bellegarde, général en chef ennemi, avec une forte réserve qu'il tenait prête, au lieu de flotter incertain entre deux attaques, n'en voyant qu'une, tomba tout entier sur notre aile droite. Dupont, pour ne pas perdre sa première brigade déjà sur l'autre rive, fut forcé d'engager la seconde, puis la troisième, puis la quatrième, et enfin d'appeler Suchet à son aide. Cet autre lieutenant général commandait le centre. Le général en chef, ne comprenant pas la conséquence de sa faute, s'irrita contre Dupont de l'acharnement de ce combat : il fit défendre à Suchet d'y prendre part. Mais, entre Brune absent et le danger présent

et pressant de son compagnon d'armes, Suchet n'hésita point : il vola au secours de notre aile droite, et, tous deux ne suffisant pas, Davout, commandant de la cavalerie de l'armée, accourut et s'engagea de même au delà du fleuve, en dépit de Brune. Celui-ci, toujours immobile à son aile gauche, resta étranger à cette bataille de douze heures, où six à sept mille Autrichiens furent pris ou tués et neuf canons enlevés; où la moitié de son armée, compromise, fut plusieurs fois près de succomber; enfin, où le passage du Mincio fut assuré et la bataille de Pozzolo gagnée par le rare et patriotique effort de trois lieutenants généraux, en l'absence et malgré les ordres de leur général en chef!

C'était une victoire! Brune fut obligé de l'approuver. Elle lui ouvrait le champ d'une bataille décisive; et il se refusa à en profiter. Il s'opiniâtra, le 26, à recommencer à Monzambano un second passage. Il l'accomplit au prix d'un autre combat acharné, moins disputé que celui de la veille, mais sans résultat assez décisif : conquête de champ de bataille, qui usa l'ennemi sans l'abattre. Bellegarde recula derrière l'Adige, que Brune passa par sa gauche comme le Mincio, toutefois sans combat sérieux.

C'était alors qu'il avait détaché Moncey et son aile gauche pour remonter ce fleuve et refouler Laudon sur Trente, où ce corps ennemi faillit être pris entre Moncey et Macdonald.

Dès lors Bellegarde n'arrêta plus notre armée d'Italie que par de grands déploiements sur de fortes positions qu'il abandonnait pendant la nuit : simulacres de batailles rangées offertes, se terminant le lendemain

par des combats d'arrière-garde. Il recula ainsi jusqu'à la Brenta, où il rallia Laudon et vingt-deux mille hommes; puis, jusqu'à la Piave, où, le 16 janvier 1801, il obtint de Brune la suspension d'armes de Trévise.

Elle lui laissait Mantoue, dont la conquête était le principal but de cette campagne. Elle conservait de même Botzen à l'ennemi, Botzen qui séparait Macdonald de son aile gauche comme de Moreau; et cela, dans l'instant même où cette aile, descendant des sources de l'Adige, et nos divisions de droite remontant ce fleuve, allaient attaquer simultanément cette ville et peut-être y prendre le corps autrichien qui s'y trouvait enveloppé. De là Macdonald comptait s'élever, par Brixen et Prunecken, jusque dans la vallée de la Drave, où il se serait interposé entre les armées du nord et du midi de l'Autriche.

Un si malencontreux armistice fut désavoué par le Premier Consul, et repoussé hautement par Macdonald. L'attaque même de Botzen commençait lorsque Moreau intervint. Il voulait avoir conquis la paix à Hohenlinden et à Steyer. Macdonald, par amitié ou politique, céda : il se résigna à n'exiger que le libre passage dans Botzen et la réunion de ses corps au travers de cet obstacle. Ceci n'est digne de remarque que par l'évidence de l'accord existant alors entre Moreau et Macdonald. En effet, neuf jours seulement après la suspension d'armes de Trévise, Napoléon la fit corriger à Lunéville : Mantoue lui fut rendue. Quant au reste il importait peu, la paix étant désormais prochaine et infaillible.

Cette seconde campagne de 1800 en Italie, si bril-

lante pour chaque général, même après les coups d'éclat de Marengo et de Hohenlinden, mais si terne pour le général en chef de cette armée, laissa des semences d'inimitiés: d'abord entre Brune et ses généraux, puis entre Macdonald et Brune, enfin entre Macdonald et le Premier Consul.

Macdonald, soit clairvoyance, soit effet d'un caractère haut et parfois ombrageux, reprochait à Brune de n'avoir pas secondé à temps sa pénible marche; puis, de n'avoir songé qu'à lui en ravir le but en le prévenant dans Trente par son aile gauche. Il s'irritait surtout de ce qu'il ne l'avait considéré que comme l'un de ses lieutenants, lorsqu'il l'avait enveloppé dans son armistice.

Ce mécontentement s'étendait jusque sur le Premier Consul. Pourquoi, le trompant comme l'ennemi, ne lui avait-il donné que quatorze mille hommes, quand il lui en avait promis trente mille? Pourquoi lui avait-il réservé la part de dangers la moins brillante, la plus pénible, et, dans ces combats contre la nature, l'avoir soumis en quelque sorte aux ordres de Brune? Et quelle humiliation, s'il n'eût prévenu de quelques heures, dans Trente, l'aile gauche de ce général! Sa faible armée harassée n'eût donc alors conquis pour tout résultat que des glaciers, d'où sortant sans gloire elle eût été contrainte à recevoir des mains de Brune ce prix de tant de fatigues, ce riche cantonnement, remporté par une dernière marche d'une rapidité presque fabuleuse.

Avec de pareilles dispositions dans notre chef on peut juger de l'esprit frondeur et hostile qui s'empara

de notre quartier général. Peu de jours avaient suffi pour reposer notre jeune armée, quand l'armistice, symptôme menaçant de la paix, vint irriter notre impatience. Elle éclata dans mille propos, dont, en ces temps de révolutions, on ne mesurait pas l'imprudence. « Que ferions-nous de cette paix qui ne profiterait qu'au Dictateur? Chaque armée n'aurait donc combattu que pour lui seul! De quel droit ses guides, ses gardes, ses armées d'Égypte et de Marengo, avec leur renommée rivale étrangère à la nôtre, l'élevaient-ils de plus en plus, sur leurs pavois, en tête et au-dessus de tout? Souffrirait-on que les vainqueurs de Naples, de Zurich et de Hohenlinden, que Macdonald, Masséna et Moreau lui-même, que tous nos généraux en chef enfin, devinssent les sujets et les marche-pieds de Bonaparte? »

Ces sentiments, que tous n'avouaient pas ouvertement, fermentaient dans tous les cœurs, qu'enflammaient la plus jalouse des passions, l'amour de la gloire, et l'envieuse égalité, et la fierté de nos généraux, à laquelle chacun de nous s'unissait et que révoltait une soumission forcée à un autre général en chef, naguère leur compagnon d'armes et leur égal!

Chaque jour ces passions, dangereuses au pouvoir naissant du Premier Consul, aspiraient avidement le souffle des partis, que les lettres et la mauvaise presse nous apportaient de la capitale. Une autre passion plus violente en fut alors soulevée; elle s'ajouta à toutes les autres, et, dans l'armée plus qu'ailleurs, excita un mécontentement universel. Là surtout, la guerre de la Révolution avait été une guerre de castes

et de classes. Cette armée plébéienne venait d'y conquérir sa gloire et ses grades contre l'aristocratie française et toutes les aristocraties étrangères, dont ces grades avaient été, de tout temps, le patrimoine. Généraux, officiers, presque tous dataient de 1792. Les souvenirs de leurs humiliations sous la monarchie étaient tout vivants encore. Quelque forts et fiers qu'ils fussent de leur illustration si glorieusement acquise, elle était récente : il n'y avait pas un an que les triomphes de la coalition l'avaient contestée et mise en péril. Ils savaient que, aux yeux des Noblesses de toute l'Europe, ils n'étaient considérés que comme une armée de parvenus qui n'avaient d'autre droit que la victoire.

C'était là le point d'irritation le plus chatouilleux. Aujourd'hui, que le temps a tout confirmé, que la fusion s'est accomplie, et que cette lutte, s'abaissant, se dénaturant, s'est transformée en celle du pauvre contre le riche, ou même de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose, il reste pourtant encore assez de cette inquiétude jalouse, pour qu'on puisse comprendre quelle en devait être alors la violence.

Au milieu de ce foyer tout brûlant d'amour-propre et d'intérêt, d'orgueil et d'honneur, les nouvelles de Paris apportèrent les propositions du Prétendant, la rentrée des émigrés, l'accueil qu'ils recevaient de madame Bonaparte. On se récria. L'irritation devint si vive à notre quartier général, que, dans nos conversations, pour avoir fait un appel à la générosité nationale en faveur des moins offensifs de ces émigrés,

on m'avertit que je devenais suspect, et que j'allais rendre insupportable ma présence au milieu de mes camarades.

Tel était le soulèvement de tous les esprits. On en avait déjà pu distinguer le germe, quand nous avions appris l'attentat du 3 nivôse suivi de la déportation des terroristes. Cet attentat n'avait pas été accueilli avec l'indignation qu'il méritait; on l'avait même tourné en ridicule, tant l'esprit de parti est passionné. La fierté indépendante et jalouse des chefs s'excita de ces dispositions; elle espéra. On sait quels fruits amers elle produisit : elle fut fatale à Moreau quatre ans plus tard; elle borna la carrière de ses meilleurs lieutenants, et suspendit, pendant huit ans, celle de notre général.

Au reste tout ceci fut moins sérieux à Trente qu'au quartier général de l'armée d'Allemagne, grâce à la joyeuse vie qu'on y menait, à la composition de l'armée, comme aussi aux mœurs douces et élégantes, aux nobles sentiments et à la constante gaieté du caractère heureux de Macdonald.

CHAPITRE VII.

Ce fut alors surtout que je compris la Révolution. J'en voyais pour la première fois à découvert les plus fortes, les plus vivaces et les plus profondes racines. Les passions dont j'étais environné blessaient mes premières affections : elles me repoussaient en

moi-même, où j'aimais d'ailleurs à me renfermer; elles rendaient ma position difficile. Cette situation me fut profitable. Au milieu de cette armée plébéienne, si fière d'elle-même à si juste titre, je mesurai la double folie d'une obstination royaliste et surtout aristocratique : la première, sous nos drapeaux républicains, me sembla une trahison; quant à la seconde, entouré de tant de guerriers, tous plus anciens, plus expérimentés, plus instruits que moi, je sentis combien ces prétentions exclusives de naissance seraient non-seulement dangereuses, mais injustes et ridicules. Dès lors j'acceptai la Révolution comme un fait accompli, fondé en droit, et auquel le bon sens, l'équité, l'intérêt du pays et même celui de l'ancienne Noblesse, ordonnaient qu'on se rattachât.

Cette conviction acquise, cette route tracée, ce rôle choisi, j'y fus fidèle; je voulus y être utile, et contribuer à y entraîner avec moi l'ancienne France, c'est-à-dire le plus grand nombre de nobles qu'il se pourrait, afin de hâter la fusion et de rendre désormais impossible tout retour aux proscriptions conventionnelles et directoriales. Cette idée s'empara fortement de moi. Depuis, et sans cesse, elle inspira mes conversations, mes actions et jusqu'à mes moindres paroles.

Ce fut surtout alors que, pour m'encourager dans une voie, où les rôles avaient tant changé, je comptai et récapitulai continuellement les noms des colonels et des généraux de l'ancienne noblesse alors en pied dans l'armée, en dépit des proscriptions, et

qui devaient m'y servir de points d'appui. C'étaient les Caulaincourt, d'Hautpoul, Grouchy, Pully, Rochambeau, d'Hilliers, Macdonald, etc., etc.; je n'en oubliais qu'un seul, celui qui venait de m'y appeler, et qui bientôt devait être notre protecteur le plus puissant, c'était le Premier Consul! Mais, par une inconséquence, par un entraînement naturels à mon âge, subissant aveuglément l'influence de l'atmosphère qui m'entourait, je ne voyais en lui qu'un usurpateur passager, l'ennemi de mon général, celui de Moreau, et qui devait incessamment succomber sous le poids de la haine universelle.

A cela près, la pensée qui me dominait paraîtra peut-être bien tenace et bien profonde pour la jeune tête d'un sous-lieutenant de vingt ans. Mais qu'on se le rappelle, je me sentais isolé et presque suspect; j'étais pauvre, pensif et passionné; susceptible avec les autres et avec moi-même; les observant, m'observant sans cesse; les jugeant d'après moi, et me croyant encore plus observé que je ne l'étais. On a vu que c'était là ma première nature; c'était aussi la seconde, celle que j'avais reçue d'une éducation trop isolée, du malheur, et de la nécessité de tout regagner par moi-même.

Ma vie à Trente y fut conforme : elle fut économe, prudente et studieuse. Ce caractère qui prenait tout au sérieux, ces fortes impressions, et les précautions qu'elles me dictèrent, sans me brouiller avec mes camarades, m'en tinrent à part. Dans cet isolement occupé, que l'un d'eux me rappelait encore hier, ils ne virent qu'un goût prononcé, qu'une passion bizarre et

prématurée pour le travail, dont ils me plaignirent; ils les respectèrent, en sorte que, au milieu des mille plaisirs et des folies du désœuvrement où l'armistice livrait une jeunesse ardente, joyeuse et peut-être un peu trop joueuse, le jour mon seul délassement fut l'étude, et le soir mon seul jeu, celui des échecs avec un vieux Polonais de la première force, un colonel Dimbowski, qui mit toute sa patience à me rendre capable de lui tenir tête. Pour mes études, elles reçurent une heureuse direction, soit qu'elle m'eût été donnée par le général Dumas, par quelques lettres de mon père, ou par la honte de mon ignorance sur l'esprit, le but, le théâtre, et les divers événements de notre campagne.

Nous étions alors tous établis dans le vaste et gothique palais de l'Évêque de Trente. J'obtins de Macdonald sa correspondance qu'il me confia, et ses instructions à ses généraux; je les emportai à mon troisième étage. Là, ressaisi de ma première passion, celle du travail, mais l'appliquant à un sujet plus positif et plus utile, je commençai sérieusement ma double carrière de militaire et d'historien. Je fis l'extrait de tous ces matériaux; je me pénétrai de leur esprit, que m'aidaient à comprendre et mes questions à nos chefs, et une étude approfondie de la carte. Cela fait, et notre départ s'approchant, j'empaquetai soigneusement mon trésor et le conservai précieusement; je ne me doutais pourtant pas alors que je devais bientôt faire usage de ce travail à Copenhague; qu'ensuite il verrait le jour à Paris, et qu'il contribuerait à me faire appeler à l'état-major intérieur et particulier de Bonaparte.

Bien loin alors de songer à m'attacher à ce grand homme, je ne le désirais même pas. Et pourtant déjà ses actes eussent dû me montrer en lui ce protecteur, ce réconciliateur, dont la main puissante et réparatrice pouvait, seule, rapprocher et fondre ensemble les anciens et les nouveaux éléments de la société française. Mais à l'âge que j'avais, comment, sans lumières et sans guides, ne point s'égarer? Quel est le sous-lieutenant de vingt ans qui sait lire ou qui même lit les publications quotidiennes? Et pourtant, à cet âge, comme on commence à écrire une œuvre littéraire avant d'en avoir fait le plan, de même on se fait une opinion, on prend un parti dans la politique du jour, sur ouï-dire, et sans en calculer les conséquences. A l'armée, cette étude était moins facile qu'ailleurs. Or, quand, après la paix de Lunéville, laissé en arrière comme le plus jeune, je fus chargé de conduire à Lyon la garde et les bagages du quartier général de Macdonald, au travers de la haute Italie, je ne savais pas un mot de ce qui venait de se passer en France et dans l'Italie méridionale.

Où aurais-je lu, et qui m'aurait raconté que, avant, pendant et après notre campagne, l'active et passionnée Reine de Naples, à la fois inexorable chez elle et suppliante à la cour du Czar, avait elle-même, au milieu des glaces de l'hiver, couru implorer, dans Pétersbourg, la protection de Paul Ier près de Bonaparte? que, en même temps, elle avait continué à déporter, à enchaîner et à supplicier ses sujets favorables à notre cause; qu'enfin, poussant vingt mille hommes vers la Toscane, aidée des Anglais et de l'Autriche, elle avait

fomenté sur nos derrières, à Florence, et jusque dans Turin, une insurrection générale. Soult, dans le Piémont, et Miollis en Toscane, tous deux presque seuls, avaient réprimé vigoureusement ces révoltes. J'ai dit que le Premier Consul les avait prévues, et que Murat, avec dix mille hommes d'élite, s'était avancé, par le mont Cenis, pour en étouffer le germe dans Rome et Naples.

Ici l'on reconnaît l'habileté de la politique alors pacifique de Bonaparte aux honneurs souverains dont il fait enivrer le ministre de Paul Ier, à son arrivée en France. Il accepte la médiation du Czar en faveur de Naples. Le ministre russe passe-t-il en Italie, il veut qu'il y soit reçu dans Florence illuminée; que Murat y déploie le drapeau russe à côté du drapeau tricolore, et qu'il proclame le concert des deux puissances pour le rétablissement de la paix continentale. En même temps, fidèle à ses instructions, Murat charme l'Italie par sa déférence respectueuse pour le Saint-Père.

Bientôt la Reine de Naples, d'abord exclue de l'armistice de Trévise et de la paix de Lunéville, cédera enfin; et, par le traité du 28 mars, elle se soumettra à l'abandon de sa politique sanguinaire; elle consentira à la cession de l'île d'Elbe, entrepôt de l'Angleterre; à l'exclusion des Anglais de tous ses ports, et à l'occupation de Tarente par douze mille Français qu'elle soldera. On voit que plusieurs de ces conditions imposées tendent déjà à l'isolement de l'Angleterre. Il en est de même des efforts heureux de Bonaparte pour renouveler contre elle, dans le Nord, la neutralité armée. De même encore, par la prise de

possession de l'île d'Elbe, par le don de l'Étrurie à l'Infant d'Espagne, et par le projet de réunir Lisbonne à Madrid, il veut interdire aux Anglais les ports de l'Océan et de la Méditerranée. Ainsi commence, dès 1801, le système continental!

Cependant des constructions actives, des négociations, des efforts de toute nature, créaient, dans les ports français et espagnols, plusieurs escadres. Leur but, ainsi que la concentration de douze mille hommes à Tarente, était de porter des secours à l'armée d'Égypte.

D'autre part, comme on l'a vu, l'ordre était rétabli en France, et nos codes commencés; un envoyé secret du Saint-Père à Paris, y préparait, avec l'abbé Bernier, le concordat de l'année suivante. Quinze mois se sont à peine écoulés depuis l'avénement du Premier Consul, et déjà que de bienfaits! Qu'il était grand alors, quand on le voyait rendre à la paix, à la justice, à la chrétienté, notre malheureux pays, après dix années de l'anarchie la plus barbare et la plus honteuse, anarchie que la Providence semblait enfin vouloir terminer par ce grand homme, qu'évidemment elle avait destiné à réorganiser notre société nouvelle!

FIN DU QUATORZIÈME LIVRE.

LIVRE QUINZIÈME.

CHAPITRE I.

Ainsi l'année 1800 avait été, sur le continent, toute guerrière et victorieuse. L'année suivante Napoléon en recueille les fruits bienfaisants. Cette année 1801 sera toute pacifique. Déjà, telle que la France en 1793, l'Angleterre, qu'épuise une famine, à son tour reste isolée : elle est mise au ban des nations. Les armes du Premier Consul ont arraché à l'alliance britannique le centre et le midi de l'Europe, en même temps que l'habileté de sa politique vient de soulever tout le Nord contre la tyrannie maritime de cette ennemie acharnée du droit des neutres.

En effet, dans les derniers jours de 1800, il avait obtenu, avec le renvoi, de Mittau, du Prétendant, la signature, entre les quatre puissances du Nord, du célèbre traité de neutralité armée. On a vu la fin de décembre 1800 et le commencement de 1801 signalés par des armistices. Dès le second mois, le 9 février, l'Empire d'Allemagne est enlevé à l'Autriche par la paix de Lunéville ; les sécularisations sont convenues ;

et la rive gauche du Rhin et la rive droite de l'Adige sont reconnues, l'une française, l'autre cisalpine. Quant au Piémont, son sort reste à notre disposition. A la même époque l'Étrurie est donnée en Royaume à l'Infant Duc de Parme, dont le Duché, six semaines plus tard, est réuni à notre République. Le 28 mars est marqué, à son tour, par la paix de Naples qui chasse entièrement les Anglais de l'Italie. Et le 15 juillet, par le Concordat, la France, devenue protectrice du Saint-Père, rentre dans la chrétienté européenne. Le 24 août la Bavière, en s'alliant à la France, lui cède ses possessions rhénanes. Dans les deux mois suivants cette riche moisson redouble : du 27 septembre au 9 octobre, en dix jours, et par quatre nouveaux traités, ou par leurs préliminaires, Napoléon conclut la paix avec le Portugal, avec l'Angleterre, avec la Russie et le Grand Seigneur. Pitt en est renversé du ministère; le Cap reste à la Hollande; Malte doit être rendue à son Ordre; la Guyane française est agrandie; la République des Sept Iles, reconnue; et le Portugal, arraché à la domination anglaise!

A ce propos remarquons ici une offre de huit millions faite à Napoléon pour la cession d'Olivenza, et son refus avec cette noble réponse : « Non ! l'honneur n'a point de prix, et ne peut se vendre. »

En même temps des changements dans les constitutions batave et helvétique préparent leur concordance avec notre constitution nouvelle. Un nouveau traité avec l'Espagne nous a rendu la Louisiane; et, comme nous enfin, quels que soient les germes de guerre que renferment ces pacifications, ces trois der-

nières puissances, nos alliées, sont rentrées dans la paix universelle.

Toutefois, pendant les huit premiers mois de cette heureuse année, partout où la main de Bonaparte n'a pu atteindre, dans les profondeurs de notre continent et au delà, le sang a coulé encore. Malgré la victoire navale du 15 messidor, où Linois battit Saumarèz, l'Angleterre nous a fait chèrement acheter les préliminaires d'une paix insidieuse. Depuis le 5 septembre 1800, jour où elle nous avait pris Malte, et après le 24 mars 1801, jour de l'assassinat de Paul Ier, on l'avait vue anéantir brutalement, en pleine paix (le 2 avril suivant), la flotte danoise; se rallier à la Russie; rompre la neutralité armée et le blocus continental déjà commencé contre elle; rétablir son odieux droit de visite; et enfin, après un autre assassinat, celui de Kléber, forcer, le 30 août, à la suite d'une descente, notre armée d'occupation à abandonner l'Égypte.

Menou, successeur de Kléber depuis un an, la gouvernait. Administrateur intègre, mais faiseur intempestif et général incapable, sans autorité sur un état-major devenu frondeur et indocile, Menou sacrifia aux soins d'une administration tracassière et impolitique ceux de la guerre. Menacé d'une descente, il ne sut rien préparer pour s'en défendre.

Complétement approvisionnée, et chaque jour en communication avec la France, au moyen des nombreux bâtiments sans cesse envoyés par Napoléon, son armée comptait encore dix-sept mille sabres et baïonnettes de bataille, et quatre à cinq mille soldats de garnisons. Attaqué par cinq mille Anglais seule-

ment, puis par dix-huit mille successivement descendus, il n'avait su leur opposer d'abord que quinze cents hommes, puis quatre à cinq mille, puis enfin dix mille qu'il laissa battre à la journée de Canope. Après quoi, malgré six semaines de répit, s'obstinant à conserver ses forces inactives et désunies, il avait laissé couper son armée en deux à Ramanieh, l'avait laissé battre en détail et renfermer, moitié dans le Caire, moitié dans Alexandrie, où Belliard et lui avaient été forcés de capituler.

D'autre part, avant, pendant et après cette descente, Gantheaume, avec cinq mille hommes de renfort et sept vaisseaux qui eussent pu tout sauver, avait manqué trois fois de résolution. Maître de la mer et du passage, trois fois il était rentré dans Toulon, frappé d'un inconcevable et fatal découragement.

Les préliminaires du traité d'Amiens avec l'Angleterre vinrent alors : ces préliminaires abandonnaient Ceylan et la Trinité à cette puissance qui, de son côté, s'engageait à rendre, à leurs anciens possesseurs, Malte et le Cap. Mais ces deux points si importants, les Anglais les occupaient encore, les offrant en sacrifice à la paix et ne les voulant pas céder.

En ajoutant ici la révolte de Saint-Domingue le 24 octobre, et l'envoi d'une expédition de vingt-cinq mille hommes pour la réprimer, on aura la nomenclature des principaux faits de guerre et de politique extérieure pendant cette seconde année du Consulat, la première du dix-neuvième siècle. Quant aux faits intérieurs, pendant cette même année 1801, pour les rattacher à ceux de 1800, nous rétrograderons jus-

qu'au retour du Premier Consul à Paris, après la plus importante de ses victoires.

CHAPITRE II.

Marengo, coup de foudre pour Vienne, avait également foudroyé, dans Paris, nos révolutionnaires. Ils avaient espéré un revers, l'esprit de parti, toujours le même, qu'il soit aristocratique ou républicain, étouffant tout patriotisme. On se souvient que, à Marengo, il y avait eu deux batailles : la première perdue pendant neuf heures, la seconde gagnée subitement à la fin du jour. La renommée, trop pressée, n'avait d'abord annoncé dans Paris que la première; les républicains en avaient triomphé. A la seconde nouvelle, à la vue des transports de la joie publique, dans leur désappointement, les plus forcenés de ces démagogues avaient eu recours à l'assassinat pour se débarrasser du Premier Consul. Le poignard, à quatre reprises, leur avait été arraché par la police. La dernière fois ce fut à l'Opéra, presque en flagrant délit, et dans des mains armées par Cerrachi, Lebrun et Demerville. La rage de ce parti en était alors revenue, une cinquième et sixième fois, à la diabolique invention de machines infernales, que Fouché avait déjouée encore. Mais bientôt cette horrible conception avait été ressaisie par les royalistes.

Le Prétendant venait d'être repoussé dans deux tentatives nouvelles pour faire accepter à Napoléon le

rôle de restaurateur de l'ancienne monarchie. Une première lettre était restée sans réponse; Bonaparte avait répondu à la seconde, le 7 septembre 1800: « J'ai « reçu, Monsieur, votre lettre; je vous remercie des « choses honnêtes que vous me dites. Vous ne devez « plus souhaiter votre retour en France: il vous fau- « drait marcher sur cent mille cadavres! Sacrifiez « votre intérêt au repos et au bonheur de la France; « l'histoire vous en tiendra compte. Je ne suis pas in- « sensible au malheur de votre famille; je contri- « buerai avec plaisir à l'adoucir et à la tranquillité de « votre retraite. »

C'était trois mois et demi après cette réponse, que, le 3 nivôse, 24 décembre 1800, cinq des partisans du Prétendant ainsi repoussé, s'emparant de la dernière des machinations des terroristes, avaient fait sauter tout un quartier de Paris, pour envelopper dans cette grande destruction le Premier Consul!

Ici encore le Ciel était évidemment intervenu. L'attente du public à l'Opéra et un retard causé par un détail de toilette de Joséphine avaient excité l'impatience de Bonaparte; l'ivresse d'un cocher se l'était exagérée; et, le galop de ses chevaux lui ayant fait dépasser le guet-apens de dix secondes avant qu'il éclatât, Napoléon n'avait pas été atteint! A cette infernale explosion, dans toute la France une triple explosion contraire, de bonheur en voyant son héros échappé à ce péril, d'admiration pour son étoile, et d'indignation, avait répondu. L'énormité de cet attentat manqué accrut d'autant sa puissance. Une première incertitude sur celle des deux factions

extrêmes d'où partait le coup, les fit frapper toutes les deux, mais successivement. Ce furent, en dépit de Fouché, les terroristes qui, les premiers, en portèrent la peine. A ce sujet des paroles, trop remarquables pour n'être pas rappelées, avaient été recueillies pendant les quatre journées d'hésitation de Bonaparte : « Veut-on, s'était écrié le Premier « Consul, que je proscrive une qualité, que je per- « sécute, que j'envoie à Sinamary dix mille prêtres, « des vieillards, la moitié de mon Conseil, et que je « m'en compose un à la Babeuf? Il n'y a là que des « septembriseurs; des instruments des massacres de « Versailles, du 31 mai, et de Grenelle; des scélé- « rats qu'on retrouve dans toutes les horreurs de la « Révolution, en conspiration permanente, en révolte « ouverte, en bataillon carré contre tous les gouver- « nements, et calomniateurs de la liberté par leurs « crimes : misérables, toujours ménagés et défendus « par des ambitieux subalternes! »

Et il ajoutait : « Que d'ailleurs la chouannerie, « l'émigration étaient des maladies de peau, quand « le terrorisme était un mal intérieur; qu'il en fallait « finir avec le quartier général de cette bande de dix « mille jacobins toujours survivant à tous leurs at- « tentats révolutionnaires; qu'il avait un dictionnaire « de ces massacreurs; qu'il fallait les juger par ac- « cumulation de crimes; qu'il s'agissait d'en déporter « deux cents; que le reste, atterré, rentrerait dans « l'ordre; qu'alors la confiance renaîtrait enfin dans « la classe intermédiaire, si timide, que ces deux cents « loups enragés, toujours prêts à se jeter sur leur

« proie, tenaient en suspens; que, s'il fallait pour « cela un pouvoir extraordinaire, et s'il n'apparte « nait à personne de le donner, c'était au Gouver- « nement à savoir le prendre! » Il termina par cette exclamation : « Point de métaphysique judiciaire! « Il s'agit de purger le sol français d'une lie san- « glante! Je m'en chargerai, s'il le faut, tout seul; non « pour moi, mais pour l'ordre social, que j'ai mission « de rétablir; pour l'honneur national, que j'ai mis- « sion de laver d'une souillure abominable! »

Ici Talleyrand, interpellé, approuva : il rappela que la dernière conspiration terroriste de Cerrachi avait interrompu, pendant un mois, toutes les relations diplomatiques, et ravivé la guerre alors hésitante et prête à se terminer. Il avait donc été décidé que, en s'appuyant du Sénat, on frapperait sur les terroristes un coup décisif. Dans le fait, et quant à ce dernier attentat, les deux factions extrêmes en étaient coupables : les anarchistes par la conception, les royalistes par l'exécution. L'année 1801 commença donc par la déportation des cent trente plus dangereux révolutionnaires; par l'institution de commissions juridiques exceptionnelles; et, un mois après, par l'exécution des véritables assassins royalistes, enfin reconnus.

Ce coup d'État, frappé à propos sur les démagogues, les consterna : il suffit pour les abattre. Quant aux royalites, excités, soldés au dehors, leurs chouanneries s'étant ranimées, l'armée et les tribunaux spéciaux les anéantirent à la fois dans tous les lieux où ils se montrèrent.

Et il est remarquable que cette toute-puissance de

Napoléon agit alors sans emportement, systématiquement; qu'elle atteignit le but sans le dépasser; et que, sans colère, tout en frappant ces deux partis contraires dans ce qu'ils avaient d'incorrigible et d'ingouvernable, il continua à tendre au reste une main impartiale et protectrice. C'est ainsi que, dans cette année 1801, on le vit rendre à une foule d'émigrés leurs bois non vendus, et tout à la fois forcer ses ministres à réintégrer dans les emplois, dont on les avait chassés, plusieurs anciens révolutionnaires, gens habiles, qu'il jugeait plus égarés que coupables. Inébranlable dans ce système il demandait : « Si on le « croyait réactionnaire; à quelle toise on s'imagi- « nait le mesurer; si on prétendait lui faire partager « de petites passions! Ne comprenait-on pas qu'il « voulait l'oubli du passé, la fusion de tous les par- « tis? » En effet, s'identifiant à cette patrie, que, après dix ans de révolution, Dieu seul, par un déluge nouveau, eût pu nettoyer de tant de souillures; forcé, pour la relever, pour la refaire grande, heureuse et glorieuse, de se servir des proscripteurs comme des proscrits, il voulait que tout ce qui entrait dans une voie si sainte, de quelque part qu'on vînt, fût dès lors absous, purifié de toute iniquité passée, et comme racheté par son dévouement à cette religion nouvelle.

Et réellement, à sa voix, à son exemple, un véritable enthousiasme pour tout ce qui est bon, beau et grand, saisit tous les cœurs. Ce ne fut plus, comme en 1789, par élans désordonnés. A ces nobles ardeurs au contraire, habilement classées selon leurs divers mérites, une direction utile et vigoureuse fut donnée.

Chacune de ces ardeurs agit dans la sphère qui lui était propre; et toutes, à la fois, par des voies diverses, tendirent régulièrement au but élevé vers lequel les entraînait une main puissante.

Comment ne se serait-on pas senti irrésistiblement attiré vers ce génie d'un éclat alors si pur, si éblouissant, et d'une lumière qui n'était que bienfaisante. Sous son influence tout renaissait, mais tellement perfectionné, que c'était plus une création qu'une régénération! Déjà, les finances devenaient si florissantes par l'ordre, par la régularité, par le bon emploi des fonds, que d'une part le Trésor faisait remise aux citoyens des contributions arriérées, tandis que d'autre part il acquittait scrupuleusement toutes les dettes dont l'avait laissé surchargé le Directoire. Parmi tant d'actes mémorables, en dépit de l'opposition du Tribunat, citons l'affectation du revenu des biens nationaux à l'amortissement de la dette, à l'instruction publique et aux invalides; mesure à la fois conservatrice des biens du pays, rassurante pour ses créanciers, reconnaissante pour la gloire passée, et préparatoire de la gloire à venir de la France.

Dès les premiers jours de pluviôse an IX un projet de Code Civil avait paru : soumis à l'examen du pays, il revint au Conseil d'État du Premier Consul. Ce Conseil celébre dont fut mon père, et d'où sortirent toutes les institutions régénératrices de la France, Napoléon l'avait composé des plus habiles hommes d'alors, sans égard à leurs antécédents politiques. Ce fut là que, dans les questions les plus ardues, il les étonna si souvent de la lumineuse profondeur de ses

aperçus, et de la pittoresque originalité de son langage. Malheureusement les procès-verbaux de ces séances ne transmettent qu'imparfaitement les formes hardies et les couleurs si animées des inspirations de Bonaparte.

Chargé de la garde de sa personne, comme on le verra bientôt, et l'accompagnant jusque dans le salon qui précédait la salle de ce Conseil, combien de fois, dans les intervalles de repos indispensable à ces séances souvent de dix heures entières, ai-je été témoin des exclamations admiratives de ces Conseillers! On eût dit qu'ils venaient d'entendre une voix surnaturelle! Chez de tels hommes, point d'illusion possible, et d'adulation moins encore : eux des flatteurs? ces mêmes Conseillers qui, bientôt après, quand on proposa l'Empire à leurs votes écrits et signés, répondirent : les uns par le vœu du maintien de la République, les autres par celui d'une monarchie parlementaire, ce qui, dans une démocratie, diffère si peu de l'état républicain.

Ces cris d'admiration, ce fut de la bouche des Portalis, Tronchet, Merlin, Malleville, Treilhard, Mollien, etc., que je les entendis! Cet enthousiasme, à bien peu d'exceptions près, était partagé par toute la France. Qu'on ne dise donc plus que, alors, dans notre horreur de l'anarchie, nous livrant à Napoléon, nous préférâmes à une liberté sans repos, un repos servile. Du repos! mais d'abord avec lui il n'en existait pas. Quant à la servilité sous le Consulat, non; jamais chef ne fut suivi plus volontairement.

Nous nous obéissions à nous-mêmes en lui. Nous

servions, en lui, nos véritables intérêts qu'alors il représentait, les plus nobles de nos passions qu'alors il excitait et satisfaisait! Guerrier, législateur, administrateur, il nous apparaissait comme le Génie de la France, lui ouvrant la voie, et s'élançant en tête de tous les courages et de tous les talents tournés au bien, au grand et à la gloire! Épuré, exalté dans cette atmosphère d'héroïsme, on était sans cesse élevé hors de soi par de grands spectacles. Époque illustre des grands efforts, des nobles dévouements! Siècle d'actions et non de paroles, où, dans les Conseils, la parole ne valait qu'autant qu'elle était utile, où il ne lui était permis d'éblouir qu'en éclairant!

A tant de travaux, qui signalèrent cette année 1801, s'ajoutent les premières bases jetées des autres codes; celles de l'édifice de l'instruction publique qu'il commença dès lors à reconstruire. Il en alla visiter les écoles, soigneusement, pour tout voir et non pour se montrer. Il se plaisait à interroger les élèves, à donner des grades aux plus distingués, et des bourses aux fils de savants et de citoyens pauvres et illustres. De même encore, dans Paris, au dehors et jusques au fond des provinces, ce guerrier, apparaissant soudainement au milieu des établissements de l'industrie et du commerce, en étudie tous les détails; conquérant dans la paix comme dans la guerre, il excite les progrès par des prix offerts aux inventeurs de machines nouvelles et par l'institution d'une exposition annuelle des produits de l'industrie nationale. A ce foyer ardent et lumineux d'une activité aussi prodigieuse, tout s'enflamme! Les arts, les sciences, les métiers,

tout reprend une vie nouvelle! Le brigandage est complétement détruit, par des commissions militaires, sur les chemins que cinq millions commencent à réparer; de nouveaux ponts sont jetés sur nos fleuves; la route du Simplon est entreprise; les Alpes domptées s'entr'ouvrent, il dote leurs saints hospices; la vaccine introduite en France est encouragée; les canaux commencent par celui de Saint-Quentin, que Napoléon trace lui-même; une expédition scientifique met à la voile!

CHAPITRE III.

C'était ainsi que, par la plus admirable et la plus bienfaisante des administrations, partout présente, Napoléon fondait et légitimait sa dictature, où la France enthousiasmée se précipitait. Et cependant, dans l'armée, dans les grands Corps de l'État, dans le Tribunat surtout, et jusqu'au sein de son Conseil, un bon nombre d'esprits fiers et indépendants, tout en reconnaissant tant de bienfaits, contestaient l'extension de cette puissance sans laquelle pourtant il lui eût été impossible de rien accomplir. Dans quelques-uns c'était amour vrai de la liberté, haine de tout despotisme, habitude de le combattre, et prévoyance des entraînements irrésistibles d'un pouvoir sans limites, abandonné à un génie impérieux : ceux-là défendaient, dans la liberté, leur propre conquête contre un con-

quérant dont ils redoutaient l'ambition; mais la plupart défendaient aussi comme leur propriété, comme la meilleure part de leur existence, ces tribunes publiques de toute nature, auxquelles ils devaient leur influence et leur renommée. Voilà pourquoi, en dépit de tant de bien accompli et contre celui qui se préparait, une intempestive et factieuse opposition au Premier Consul et au Concordat osa se manifester. Ce fut dans le Corps Législatif, par l'élection, à la présidence, de Dupuis, l'auteur de *l'Origine des Cultes;* dans le Sénat, par l'élection de Grégoire, évêque jacobin de 1793; dans le Tribunat, par l'absurde et ridicule révolte qu'y souleva le mot *sujet*, auquel on fut près de sacrifier la paix avec la Russie; enfin, par le déplorable rejet des premiers titres du Code Civil.

Napoléon, ainsi offensé, sut se contenir. Une menace seule lui échappa dans un entretien avec quelques sénateurs : elle suffit pour arrêter cette recrudescence impie et révolutionnaire. Puis le retrait momentané du Code, la suspension de la session, suivie du renouvellement du cinquième des Tribuns et Législateurs, qu'il fit diriger par le Sénat contre les brouillons de ces deux Corps, lui permirent de continuer, sans un coup d'État, la régénération de la France. Ainsi commença l'inévitable asservissement des Pouvoirs Législatifs.

D'autre part la paix créait des difficultés d'un autre genre. Les généraux en chef venaient de rentrer en France. Descendus des hauteurs du commandement, ils ne pouvaient s'accoutumer à cette espèce de déchéance : ils supportaient impatiemment la suprématie

rapidement ascendante d'un seul d'entre eux, naguère leur émule et leur égal. Ils critiquaient, ils blâmaient tout à haute voix, le Concordat principalement. Cet esprit de révolte commençait à s'étendre jusque dans la garde consulaire que commandait Lannes. L'orgueil mécontent de ces généraux s'enflait; il s'appuyait de la clientèle de guerriers nombreux, dont la gloire, presque toute septentrionale, se sentait étrangère à la gloire méridionale, sans doute préférée, des guerriers vainqueurs sous Bonaparte. De là aussi deux camps rivaux, deux armées presque ennemies, et, à la suite des dangers d'une guerre extérieure enfin domptés, la nécessité de prévenir les dangers intérieurs de cette rivalité jalouse, et d'une guerre sourde et intestine.

Ce fut dans ce but que, avec Moreau surtout, honneurs rendus, éloges prodigués, alliances de famille même, dit-on, tous les moyens conciliants et généreux furent employés; mais l'on a déjà vu la résistance de ce général. Avec les autres, tels que Bernadotte, Saint-Cyr, Brune, Augereau et Macdonald, Napoléon se servit de moyens plus efficaces. Des missions de diverses natures les disséminèrent, les unes guerrières, les autres à la fois guerrières et diplomatiques. On envoya Bernadotte commander l'armée de l'Ouest, et Saint-Cyr, en Espagne, la division française lancée contre le Portugal. Lannes et Brune partirent, l'un pour l'ambassade de Lisbonne, l'autre pour celle de Constantinople. Quant à Macdonald, que sa parole libre et railleuse, que son caractère indépendant et fier, et que son intelligence avec Moreau rendaient gênant, dès avant sa rentrée

en France dans les premiers mois de 1801, il fut destiné au Danemark.

Le Danemark tenait la clef de la Baltique. Placé aux avant-postes de la neutralité armée des Rois du Nord menacée par la flotte anglaise, et déterminé à se défendre, il nous demandait un général. La mission de Macdonald à cette Cour lointaine lui fut donc représentée comme bien moins diplomatique que militaire. Macdonald irait porter, à cette extrémité de l'Europe, la gloire des armes françaises. Ses aides de camp, son état-major et des officiers d'artillerie et du génie l'y accompagneraient. Macdonald n'accepta cette mission que sous la condition d'en être rappelé dès qu'elle cesserait d'être guerrière. En conséquence, partant aussitôt de Trente pour Paris, par Vérone, Milan et Turin, il me laissa l'ordre, comme au plus jeune de ses aides de camp, de ramener en France son quartier général et deux compagnies d'infanterie et de cavalerie qui l'escorteraient. Le sort ainsi me favorisa : dès ma première année de service j'avais fait connaissance avec nos généraux les plus renommés; j'avais vu, à grandes et petites journées, le sud-est de la France, la Suisse, l'Allemagne méridionale et toutes les Alpes; j'allais voir le nord de l'Italie; j'avais assisté à une grande bataille, à la guerre de plaines, à celle de montagnes; enfin, je ne revenais à Paris que pour en repartir, et pour voir encore, sous un double aspect, l'est de la France et l'Europe septentrionale.

Dans ce trajet de Trente à Lyon rien ne me semble bon à rappeler, si ce n'est deux circonstances : la pre-

mière fut la visite que, en passant à Milan, je rendis au général Moncey qui y commandait en chef. Je lui trouvai tout l'extérieur de sa position. C'était un homme du plus grand air : taille élevée, figure noble, formes graves et majestueuses. Mais ces dehors renfermaient, avec un noble cœur, un esprit inquiet, s'embarrassant d'une foule de considérations; trop dépendant des autres par trop d'estime de leurs louanges ou de leurs critiques; supposant trop de mérite à celui qu'il avait en face; en sorte que, s'ajoutant aux difficultés, il se combattait lui-même aussi dans son adversaire.

Je m'étonne encore aujourd'hui de la longévité de ce maréchal; tant ce caractère inquiet et sa conscience trop irritable, qu'agitait au delà de toute expression la moindre responsabilité, ont dû fatiguer son existence. Un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre! Il en était malade, en ce moment, malgré l'estime générale et la faveur du Premier Consul; et c'était non-seulement du souvenir de son malencontreux armistice de la Piétra, mais même, et malgré le traité de Lunéville, des embarras d'un commandement devenu pourtant tout pacifique. Un quart d'heure de conversation me découvrit tout entière cette cruelle disposition de son esprit, qui ne lui a jamais laissé un instant de quiétude. Je le quittai confondu : il y a de cela quarante et un ans, et je ne comprends pas que, habituellement en proie à tant de pénibles émotions, il puisse exister encore!

Le second incident me regarde personnellement. J'y jouai le principal rôle; il ne me fait guère d'hon-

neur. S'il a quelque intérêt, c'est parce qu'il montre avec quel esprit d'insubordination envers les pouvoirs civils de leurs pays reviennent, dans une patrie libre, des armées victorieuses et conquérantes.

Le fait eut lieu en Savoie, dans la première place qu'on rencontre de ce côté en rentrant en France. Il s'agissait du logement et de quelques distributions de vivres. J'allai donc chercher le maire que je trouvai seul à sa municipalité. Là, soit lenteur, soit quelque exigence très-légale sans doute de sa part, nous nous prîmes de querelle, et si vivement, qu'il crut devoir se revêtir de son écharpe. Ce déploiement d'autorité ne me frappa qu'en ridicule. Je n'y vis qu'un moyen plus commode d'en finir; et, saisissant ce magistrat par cet insigne, je le renversai sous les siéges de sa mairie, d'où je sortis aussitôt, après l'y avoir enfermé à double tour. Puis, fort satisfait de cette belle œuvre, et me croyant légitime maître de la ville, j'y logeai militairement ma troupe!

J'achevais sur la place d'armes cette glorieuse prise de possession, quand, à ma grande surprise, le commandant de la place, accourant, me saisit à mon tour, et m'ordonne de le suivre à l'instant même dans un autre logement, très-digne en effet de l'énormité d'une action qui m'avait paru si naturelle. J'avoue que, à cette injonction, et à l'aspect des épaulettes de ce colonel, je demeurai d'abord interdit. Mais, au lieu de profiter de ma stupéfaction, il crut devoir accompagner son acte de répression de quelques reproches. Cela me donna le temps de me remettre. Je l'écoutai, je l'envisageai; et, dans son éloquence comme dans sa

physionomie ne trouvant rien d'imposant, je tentai, en outrant, en doublant ma première faute, d'échapper à ses conséquences. C'est pourquoi, changeant d'attitude, et, à la violation avec voies de fait de l'autorité civile joignant une révolte contre l'autorité militaire, j'élevai la voix, j'attaquai pour me défendre, j'affectai la plus chaude indignation « contre la dureté, contre « l'inhumanité avec lesquelles les autorités civiles et « militaires de l'intérieur accueillaient les défenseurs « de la Patrie, dès leurs premiers pas sur cette terre « sacrée, que, au prix de leur sang, ils venaient de « sauver de l'invasion étrangère ! »

Le bonheur voulut que je n'eusse pas trop mal jugé mon interlocuteur. Cette déclamation, assez semblable à celles de nos clubs révolutionnaires, l'étonna. A mesure que je me grandissais sur ces échasses, je le voyais balbutier, se rapetisser, regarder avec inquiétude mes carabiniers, qui nous entouraient, dont le nombre grossissait, que mes récriminations commençaient à échauffer, et dont les murmures vinrent à mon aide. Ils achevèrent la défaite du pauvre commandant qui m'abandonna le champ de bataille, d'où je me hâtai de partir le lendemain avant le jour, non sans crainte d'être atteint en route par quelques gendarmes !

Bientôt je traversai Lyon, séjour de la première jeunesse de Bonaparte. Cette grande cité se relevait, plus belle, de ses décombres : les ordres du Premier Consul y effaçaient rapidement les traces de l'absurde et atroce tyrannie des Conventionnels ; on n'y prononçait son nom qu'avec le plus vif enthousiasme.

Dans la seconde quinzaine de mai, un an après mon

premier départ, je me retrouvai dans ma famille. Le retour de la belle saison, coincïdant avec le mien, avait éloigné de Paris mon ancienne société. Ce fut pour moi une difficulté de moins. L'épreuve d'ailleurs eût été courte, car en arrivant je reçus l'ordre d'être prêt à repartir. Je sus que Macdonald, à son retour de Trente, passant par Nevers, y avait appris l'assassinat de Paul Ier, le désastre de la flotte danoise brûlée par Nelson dans la rade de Copenhague, et la soumission forcée qui en avait été la conséquence; qu'alors, jugeant sa mission sans objet, il s'en était cru dégagé; mais que Napoléon avait persévéré, qu'il avait prétexté la possibilité de relever de ce double échec la neutralité armée des Rois du Nord; et que, pour le décider à se rendre en Danemark, il l'avait flatté, après un court séjour dans ce poste obscur, de l'ambassade de Pétersbourg. Déjà même Macdonald faisait à grands frais les préparatifs nécessaires à une destination aussi importante. En même temps le Premier Consul, qui ne négligeait aucun détail, s'était rappelé la brillante renommée que mon père avait laissée à la Cour de la grande Catherine : il avait voulu que je fusse attaché diplomatiquement à cette ambassade. Le 1er juin je reçus ma nomination; et bientôt après, comme aspirant et aide de camp, je partis avec Macdonald.

CHAPITRE IV.

On ne pouvait montrer, pour la première fois, au nord de l'Europe, un plus illustre et plus digne représentant

de la gloire pure des armées de la République. Ce voyage fut pour Macdonald un triomphe continuel, dont nous prîmes plus que notre part. Partout la foule se pressait sur nos pas; partout Macdonald se montra généreux jusqu'à la prodigalité, surtout pour les Français malheureux qu'il rencontra. Nous vîmes Leipsick, Dresde, et Pilnitz, célèbre point de départ de la guerre de la Révolution. Nous fûmes présentés à l'Électeur, excellent prince, mais d'un caractère méthodique et si soumis à l'étiquette, qu'elle le suivait même, disait-on, dans l'intérieur de son palais, jusque dans les bras de l'Électrice! Nous en plaisantions alors : dans notre légèreté native et révolutionnaire, notre défaut de méthode riait de ce que ces peuples en avaient de trop; aujourd'hui plusieurs de nous pensent peut-être que nous eussions tous gagné à être moins dissemblables, regrettant pour nous une bonne part de ces mœurs sages, constantes, régulières, dont la différence des caractères nationaux ne nous permet guère l'imitation.

Berlin ensuite nous arrêta plusieurs jours. J'y recueillis, des Princes, des Princesses de cette Cour, et plus explicitement d'un grand nombre de leurs entours, des témoignages de l'estime profonde que tous conservaient à mon père, à son histoire du feu Roi de Prusse, quelque véridique qu'elle fût, et de leurs regrets de ce que ce Prince eût suivi des conseils opposés à ceux que mon père lui avait apportés dans sa dernière mission diplomatique. On se souvient que cette mission avait précédé la guerre de 1792, qu'elle n'avait pu empêcher.

Quant au mauvais succès de leur première cam-

pagne, l'un des anciens aides de camp de ce monarque défunt s'efforça de l'excuser. Selon lui les ordres donnés au duc de Brunswick n'avaient pas été suivis. Frédéric-Guillaume II avait voulu que, à Valmy, on ne s'en tînt pas à une simple canonnade. Son avis avait été d'attaquer, de livrer franchement bataille. Mais le Duc de Brunswick, se souvenant trop que le Roi avait été son élève, n'avait point eu égard à ses instructions. Cet officier m'avoua aussi que, trompé par nos émigrés, on ne s'était attendu qu'à une simple marche militaire, pendant laquelle toutes nos populations, et notre armée elle-même, accourraient se joindre aux drapeaux prussiens! Il expliquait ainsi, et la fatale proclamation du Duc, et le désappointement de ce général, et le découragement qui en avait été le résultat.

Dans ce séjour, où, comme partout ailleurs, d'après les conseils de mon père, je pris une foule de notes statistiques et politiques, il me fut facile de remarquer que le meurtre de Paul Ier et la violence faite à Copenhague par la flotte anglaise avaient déjà rompu la neutralité armée, à laquelle d'ailleurs la Prusse et les villes Hanséatiques n'avaient adhéré qu'en apparence, et dont leur infidélité s'était enrichie. Le maintien de ce traité avait été le but donné aux efforts de Macdonald : il comprit dès lors l'inutilité de cette mission, et n'y vit plus que son éloignement indéfini de sa patrie, de ses amis et de sa famille. La paix comme la guerre allait donc à jamais l'en séparer; elle allait soumettre son caractère gai, fier et indocile à toutes les sujétions d'une existence diplomatique dont la contrainte lui était antipathique.

Il renonça dès lors à cette lutte inégale, où l'Angleterre venait de reprendre le dessus; terrain devenu désavantageux, où lui, l'un des vainqueurs de la coalition, changeant de rôle, allait se voir vaincre, chaque jour, dans une négociation manquée d'avance, et en représentant le chef d'un gouvernement dont son humeur indépendante n'avait pas encore accepté la toute-puissance. De là sa détermination à Hambourg d'y laisser la plus grande partie de son bagage et de sa maison. De là encore, lorsque, après avoir traversé le grand Belt au milieu de la flotte anglaise, nous fûmes arrivés à Copenhague, sa première réponse à Désaugier, le chargé d'affaires français qu'il y trouva. Ce secrétaire lui ayant appris que le courrier en partait le soir même pour la France : « Bon, lui répliqua-t-il, « j'en vais profiter pour demander mon rappel. Je ne « venais ici que pour y passer; ma destination est Pétersbourg, mais j'y renonce, et je n'aspire plus qu'à « rentrer en France. »

Son séjour en Danemark fut pourtant de six mois entiers. Mais à chaque dépêche il renouvela la demande de son rappel, et à la dernière il l'exigea si impérieusement, qu'il fallut bien y condescendre.

Quant à moi, ce séjour me fut profitable; il eut même sur mon avenir une influence heureuse, inattendue et décisive. Si j'en parle avec complaisance, il faut m'excuser. Ces détails contre-balanceront la réputation un peu futile que m'ont value sans doute quelques chansons fort étourdiment ébauchées sur les marges des archives de notre légation, et qui ne déposent point en faveur de l'attention suivie que je

devais apporter à cette étude. A vingt ans quelques distractions de société, au milieu de travaux sérieux, n'ont peut-être pas besoin d'excuse; mon amour-propre cependant, et le bon exemple qu'il faut toujours laisser après soi, m'entraînent à dire qu'on aurait tort de me juger sur cette apparence; qu'en réalité l'emploi de mon temps fut honorable; et que, si le résultat en a été pour moi plus profitable que je n'eusse dû m'y attendre, du moins fut-il quelque peu mérité.

En effet, pendant ce semestre, j'employai une bonne part de mes nuits à écrire un précis de la campagne des Grisons sur les notes que j'avais apportées de Trente. Pendant le jour, chez Macdonald, et partout ailleurs, à table, en société, je recherchai les personnages les plus remarquables, les écoutant, les attaquant même de questions autant que me le permettait mon jeune âge : je m'efforçais ainsi de rassembler le plus de notions possible sur le pays, les choses et les hommes au milieu desquels je me trouvais. Puis le soir, avant de me remettre à mon précis, je grossissais, j'enrichissais avec joie, mon cahier de notes de tout le butin que je venais de recueillir.

Je fis plus : mon trésor une fois commencé, je devins avide; je redoublai d'efforts pour l'augmenter. J'osai porter mon ignorance jusque chez les savants les plus distingués. Des professeurs, un Français entre autres, et le célèbre Nybourg lui-même, m'accueillirent avec indulgence. Pâle, faible, malade à force de travail, ce savant avait déjà la vue affaiblie; la moindre lumière l'éblouissait. C'était donc quand la nuit

suspendait ses travaux que j'allais rechercher son entretien. J'entrais, à tâtons, jusques au fond de sa retraite, où j'avais peine à le découvrir à la lueur pâle d'un seul flambeau, au milieu d'in-folios et de manuscrits poudreux dont il était environné : sa chambre en était comble. Nos entretiens quelquefois l'en distrayaient; nous gagnions tous deux à ce rapprochement, moi de la science, lui du repos : c'était ce qui nous manquait à l'un et à l'autre.

Deux autres rencontres, aussi heureuses pour ma récolte journalière, furent celles du professeur Fumars et de l'émigré, lieutenant de vaisseau, Saint-Simon, le frère du réformateur. A l'aide du premier et de quelques autres mon cahier de notes se grossit d'anecdotes curieuses, d'observations utiles sur l'instruction publique et particulière, et sur les rapports, entre elles, des diverses classes de la nation danoise. On me fit voir, que là, comme autrefois en France, élevé républicainement, à l'exemple des Grecs et des Romains, et dans un Royaume, le peuple aimait le Roi, en apprenant à haïr les Rois; que, de son côté, le monarque, despote de droit et non de fait, y protégeait la Bourgeoisie, s'en appuyait contre la Noblesse, et accordait au Tiers-État les nombreux emplois qu'il refusait aux prétentions de la naissance.

Jusque-là les nouvelles de nos succès et de nos revers avaient eu, sur ce peuple froid et lointain, une influence remarquable. Le gouvernement danois avait cru devoir s'y montrer flexible. Réussissions nous, l'habile Bernstorf rendait quelque peu la main

au peuple, détendant le frein; la coalition reprenait-elle le dessus, il le resserrait doucement.

Le gouvernement d'ailleurs était facile. Ce peuple, sage et flegmatique, avait ses volontés qu'il fallait respecter; mais il ne s'emportait pas au delà, même lorsque, soulevé pour en manifester l'expression, il réussissait. Une révolte ne le conduisait pas, comme chez nous, à une révolution. Il y avait trois ans que, à propos d'une vente de bois faite en gros, quand il la voulait en détail, il s'était ému, avait envahi son Hôtel de Ville, où sa révolte victorieuse s'était contentée, pour toute violence, de renverser l'écritoire du président sur le registre de la vente. Le lendemain, s'apercevant que cet acte n'avait pas suffi, revenu à la charge, il avait, cette fois, renversé la table; après quoi, satisfait de cette seconde manifestation, sans la pousser plus loin, et sûr qu'elle suffirait, comme il arriva, il était rentré dans l'ordre.

Pourtant, dans ce pays, le goût pour notre Révolution avait été si vif, il avait produit un tel aveuglement, que, pendant toute la Terreur, Robespierre, aux yeux non-seulement de la bourgeoisie danoise, mais de plusieurs grands, et de la Duchesse d'Augustembourg elle-même, avait passé pour un grand homme! On avait lu ses discours avec enthousiasme; on avait maudit ses victimes comme des traîtres justement punis; on avait plaint sa chute! Quelque grossière que fût cette erreur, ce peuple avait été longtemps à en revenir.

Je retrouve aussi dans mes notes, qu'à ces remarques, et à beaucoup d'autres devenues surannées, s'a-

joutaient quelques anecdotes, moins sérieuses, sur l'état mental du Roi régnant ou plutôt qui ne régnait pas plus sur son royaume que sur lui-même. On disait qu'il n'avait pas perdu tout l'esprit, dont une fâcheuse habitude de son adolescence lui avait ôté le gouvernail. Sa folie était quelquefois plaisante. On racontait que, un jour entre autres, adossé à une chaise, et se trouvant au milieu de sa famille, après l'avoir contemplée silencieusement, il s'était écrié tout à coup : « En vérité, il faut convenir que nous formons « une réunion charmante. Ma fille a les jambes « contournées; mon fils ressemble exactement à un « albinos; mon frère est bossu; ma belle-sœur re« garde en même temps à droite et à gauche; et moi « je suis fou! » Puis, étendant ses observations aux souverains alors régnants : « Au reste ma grande fa« mille, continua-t-il, n'est guère plus saine : mon « cousin Georges d'Angleterre est le plus insensé de « son royaume; mon frère Paul de Russie ne l'est « pas mal, à ce qu'il me semble; mon collègue de « Naples en tient aussi, ou ne vaut pas mieux; mon « petit cousin de Suède promet plus encore; et, pour « en revenir à moi, je suis le plus fou de toute la « bande! » Alors, voyant l'un de ses courtisans joindre les mains et lever les yeux au Ciel : « Eh bien! « que lui veux-tu....? laisse-le en repos, car tu ne le « tromperas pas, celui-là! » ajouta-t-il.

La médisance s'était exercée sur la femme de son frère, prince, comme on vient de le voir, d'une taille plus qu'exiguë, et sur un courtisan d'une stature herculéenne. Celui-ci se sentit un soir frapper forte-

ment sur l'épaule ; il se retourne. « Ah! pardon, s'é-
« cria le Roi, éclatant de rire ; c'est que je vous avais
« pris, ma foi, pour mon propre frère! »

Une autre médisance accusait le Prince Royal de trop sacrifier à l'état militaire, en n'apportant à cette manie dispendieuse que les vues rétrécies d'un caporal. Il est vrai que, dans ses revues fréquentes dont nous fûmes témoins, on voyait ce prince, fort bon d'ailleurs, s'irriter, gourmander, battre même ses grenadiers, et, prenant rang lui-même, sa canne à l'épaule, marquer le pas, et se donner ainsi en spectacle de la façon la plus bizarre. Un jour donc qu'il présentait à l'approbation de son père un plan de réforme financier dont il lui expliquait l'économie, le Roi, sans répondre, se leva et se prit à marcher gravement, la canne à l'épaule en disant : *Droite, gauche! droite, gauche!* puis, s'arrêtant devant son fils : « C'est
« cela qui coûte beaucoup trop, monsieur, répliqua-
« t-il! » Toutefois, comme le Prince insistait, le Roi céda; mais, trouvant son fils aussi peu sensé que lui, *Christian et Compagnie* fut sa signature.

Parmi des notes d'un autre genre, sur l'armée danoise, je crois devoir reproduire celle-ci, qui peut être utile : c'est que les chevaux du train de l'artillerie légère s'y recrutaient parmi les chevaux réformés de la cavalerie de la garde. Mais celles de ces annotations qui bientôt devaient tourner le plus à mon profit, me vinrent de M. de Saint-Simon, alors attaché à l'École des Cadets de la Marine. J'obtins de son amitié l'état exact des forces maritimes du Danemark et leur situation morale et matérielle. Je visitai avec

lui le port, la rade, et les bâtiments de guerre qui avaient échappé au désastre du 2 avril. Je vis là, sur son vaisseau de 74, le contre-amiral Bill. Il se plaignait amèrement du découragement du Prince Royal dans cette journée, de la défense qu'il en avait reçue d'achever Nelson échoué, et vaincu d'avance inévitablement !

Le fait positif et incontestable c'est que Nelson, malgré Parquer et les signaux réitérés de retour que lui faisait cet amiral, s'était obstiné à s'engager dans une passe longue, étroite et sans fond, en face, et à portée de fusil, des vieux vaisseaux danois qui y étaient embossés. Il les avait détruits, il est vrai ; mais en même temps, et à l'issue de cette passe, les deux premiers bâtiments anglais avaient échoué, en sorte que la ligne ennemie, ainsi arrêtée, était restée exposée, de tête en queue, sans un seul mouvement possible et sur une seule file, au feu de deux vaisseaux danois que, au delà de ce défilé, commandait Bill. Il n'y avait qu'à laisser ce contre-amiral enfiler de son feu les vaisseaux immobiles de Nelson qui n'y auraient pu répondre : ils eussent été infailliblement détruits à leur tour, ou forcés d'amener leurs pavillons. C'était pourquoi, dans cette position désespérée, Nelson s'était empressé, par deux lignes écrites au crayon, d'offrir au Prince Royal un armistice. Celui-ci, en dépit des représentations de Bill, l'avait accepté. Le Prince avait craint, pour ses colonies, pour sa flotte, pour Copenhague même, la vengeance de l'Angleterre humiliée par un désastre. C'était pour échapper à ce danger lointain qu'il s'était soumis à une bien intempestive capitulation.

Bill ajoutait que, par incurie ou inexpérience, on n'avait point été assez prêt d'une part, tandis que, d'autre part, on avait été livré par la mauvaise volonté suédoise. Ce vieux contre-amiral disait que cette alliée perfide avait refusé le passage aux marins appelés de Norwége à Copenhague; il ajoutait que treize mille excellents matelots norwégiens, précédemment attirés sur les flottes anglaises par l'appât du gain, y avaient été retenus par divers moyens, dont l'un avait été la suspension du paiement arriéré de leur solde qu'on leur fit attendre.

Au reste, si le Prince Royal eut ce moment de faiblesse que Bill lui reprochait, sa fermeté dans la négociation de l'armistice avait été honorable. Elle eût pu même être suivie d'un résultat plus heureux, si, dans le même instant, l'assassinat de Paul Ier n'était pas venu changer la face des affaires.

Un autre fait singulier, c'est que ce furent les Anglais qui apprirent aux Danois, que pour les plus gros bâtiments de guerre le grand Belt était navigable. Nous vîmes en effet Bill partir sur son vaisseau pour en renouveler l'épreuve, et revenir aussi convaincu qu'étonné d'une semblable découverte.

Le 11 octobre, au milieu de ces investigations plus curieuses alors qu'aujourd'hui, arriva Duroc, colonel aide de camp de Bonaparte. Sa mission avait eu pour but Berlin, Pétersbourg surtout, puis Stockholm et Copenhague. Aussitôt l'ardeur de grossir mon cahier d'observations me porta à rechercher son entretien, sans autre calcul. La jeunesse d'alors, accoutumée à tout risquer pour la gloire, élevée au bruit des

grandes renommées nouvelles et de tant d'illustres dévouements royalistes ou républicains, n'était point intéressée. Moi, comme elle, et de plus nourri des mœurs de ma famille, je n'étais ambitieux surtout que de considération. Dans cette circonstance je ne songeai qu'à obtenir l'estime de ce personnage. Mais d'abord son attitude réservée et observatrice ne m'encouragea pas; et puis j'étais, j'avais l'air si jeune alors, au milieu de personnes toutes plus âgées, que j'attirai peu son attention. Mais il arriva heureusement, dès le second jour, que, au milieu d'un petit cercle, Duroc nous ayant adressé quelques questions sur la flotte et l'armée danoise, je me trouvai seul en état de lui répondre. Aussitôt, soit curiosité, soit surprise, il redoubla, me prit à part, et, la conversation engagée, je ne manquai pas, comme on le pense bien, cette occasion d'étaler mes nouvelles connaissances. Le résultat fut que, à son tour, Duroc me rechercha; et que, flatté de cette préférence, je lui offris, et il accepta, un relevé des renseignements les plus utiles que je m'étais procurés, et qui pouvaient rendre sa mission plus fructueuse.

Le 15 octobre, jour de son départ, à quelque émotion dans ses adieux, aux épanchements de l'officier qui l'accompagnait et qui me pressait de venir promptement le rejoindre à Paris, pour entrer dans le régiment des Guides où lui-même était capitaine, je vis bien que je m'étais acquis l'estime et l'amitié de l'illustre voyageur. Pourtant je l'oubliai bientôt, n'ayant attaché à cet incident qu'un désir général de plaire; mais j'avais fait plus que je ne pensais : cette en-

trevue allait avoir sur ma destinée l'influence la plus puissante. Duroc venait d'emporter de notre rencontre un souvenir plein d'intérêt et d'affection, sentiment qu'il s'empressa, dès son arrivée, de transmettre au Premier Consul, et qui ne devait plus s'effacer. Tant il importe de donner de nous, dès notre début, une favorable impression; succès qu'un esprit studieux obtient facilement par la surprise qu'inspire le contraste, dans l'âge léger des plaisirs, d'un travail solide et sérieux, et grâce à l'indulgence à laquelle on est naturellement disposé pour un si jeune âge.

Quant à moi, n'ayant pas regardé si haut et si loin, aussitôt après ce départ je retournai à ma vie habituelle et observatrice, sans me douter que j'en avais déjà obtenu tout le prix qu'il m'était possible de recueillir.

La nouvelle d'une perte cruelle et inattendue vint bientôt, d'ailleurs, absorber toutes mes pensées dans une douleur profonde : ce fut la mort de mon grand-père le maréchal de Ségur, qu'un accès de goutte nous enleva le 8 octobre 1801.

Cependant, aux yeux de Macdonald, de plus en plus dégoûté de sa nouvelle carrière, sa mission ne semblait plus avoir d'objet que son éloignement de la capitale; et réellement elle n'en avait point d'autre. Le ministre Bernstorf était revenu de Londres. Il y avait été accueilli comme le représentant d'un vassal en révolte contre son suzerain. Le Danemark s'était seul, généreusement et gratuitement, sacrifié aux droits des neutres. Abandonné par la Prusse, trahi

par la Suède, et forcé d'accéder au traité russe et anglais du 21 juin, destructeur de la neutralité armée, il venait d'être contraint à se soumettre. D'autre part la paix entre l'Angleterre et la France était proclamée; et Macdonald, décidé à rompre avec la carrière diplomatique et à ne point se laisser enterrer dans cet exil, avait envoyé l'ordre à ses équipages, retenus sur l'Elbe, de rentrer en France. Lettres à Napoléon lui-même, envoi de l'un de ses aides de camp au Premier Consul, dépêches multipliées au ministre, plaintes amères sur la perte de sa santé et de sa fortune, il avait en vain tout employé. Le 5 décembre 1801, irrité des défaites par lesquelles Talleyrand répondait à ses demandes de rappel, il lui avait écrit une lettre rude et menaçante qui le brouilla bien inutilement, car le ministre, par une dépêche datée de la veille, 4 décembre, venait enfin de lui envoyer ses lettres de récréance. Il les reçut le 19 décembre, en profita sur-le-champ; et, quittant Copenhague le 23, il nous ramena dans le premier mois de 1802 à Paris, où Duroc nous avait précédés seulement de quelques semaines.

CHAPITRE V.

Au milieu d'un premier mouvement de triste satisfaction de ce second retour chez les miens, après une perte cruelle, six mois d'absence, et un si rude voyage dans une aussi mauvaise saison, je m'aperçus

que, entre mon père, Macdonald et le Premier Consul, il y avait un parti pris de ne plus me regarder comme militaire. Je vis que mes lettres, que mes observations sur le pays d'où je revenais, que surtout les rapports bienveillants de Duroc, mon brevet d'aspirant et le renom de mon père dans la diplomatie, me faisaient considérer comme désormais attaché à cette carrière. Elle était contraire à mes goûts, au mouvement des esprits d'alors, aux impressions que venait de me donner l'exemple de Macdonald, et à l'attrait que, dès mon enfance, j'avais éprouvé pour l'éclat des armes.

On se souvient d'ailleurs, peut-être, de ma préoccupation pour la réhabilitation des Nobles au milieu du Tiers-État; non plus, il est vrai, comme aristocrates, mais comme citoyens, et dans une situation et un nombre tels, qu'une seconde proscription devînt impossible. On trouvera, si l'on veut, que c'était rêver plus haut que ma tête; mais l'obsession de cette pensée, quelque disproportionnée qu'elle pût être avec mon âge et ma position, n'en était pas moins vraie en moi, ni moins dominante. Or je jugeai que, pour atteindre ce but, l'épée serait plus décisive que la plume. Je crus que cet exil à l'extérieur, qu'impose la carrière diplomatique, contribuerait moins à terminer cette guerre de classes, et à opérer cette fusion intérieure devenue ma pensée habituelle.

En conséquence, très-décidé entre mes deux brevets d'aspirant et de sous-lieutenant, lorsque Macdonald nous réunit pour se présenter, avec nous, au Premier Consul, je le suppliai de ne me désigner

que dans ma qualité d'aide de camp à Bonaparte. Mais il n'en tint compte; et, quand vint mon tour, ce fut comme aspirant qu'il me présenta.

C'était aux Tuileries, dans la salle qu'on nomme aujourd'hui *Salon du trône*. A mon nom, et à ce mot d'aspirant, Bonaparte s'arrêta. Il me regarda fixement; sa figure, sombre ce jour-là, devint bienveillante, et il répondit : « Oui, je sais qu'il a d'heureuses « dispositions. » Mais moi, quoique je le visse d'aussi près pour la première fois, trop peu ébloui de l'aspect d'un aussi grand homme en raison des sentiments hostiles de nos quartiers généraux, et d'ailleurs bien résolu à ne pas me laisser engager plus avant, je pris la parole et, osant le contredire : « Citoyen « Consul, répliquai-je, si j'ai des dispositions, ce n'est « point pour la diplomatie, c'est pour l'état mili- « taire. » Cette hardiesse le surprit, elle lui déplut : tout entier alors à la paix et aux négociations, elle contrariait ses vues sur moi; sa physionomie redevint sévère; et, d'une voix rude et brève, il me répliqua, en me tournant brusquement le dos : « Eh bien! « vous attendrez la guerre. »

On ne trouvera pas singulier que je sois sorti de cette audience assez peu satisfait de l'aménité du Premier Consul. Mais ce n'était pas tout encore. Nous descendions le grand et double escalier qui n'existe plus, celui que les Suisses avaient défendu le 10 août, quand Macdonald, qui ne manquait guère une occasion de plaisanter, s'arrêtant et se retournant, me complimenta, « sur le succès de mon début près du « général Bonaparte, et sur le rapide avancement que

« me promettait un accueil aussi favorable. » Je lui répondis qu'il en était cause, m'ayant présenté malgré moi comme aspirant; qu'au reste je me consolais de cette disgrâce, puisque je restais attaché à sa personne. « Mais point du tout, reprit-il, je ne puis « vous conserver ; les règlements ne m'accordent que « trois aides de camp, et vous êtes le quatrième. » Alors pourtant, reprenant son sérieux en me voyant stupéfait de ce dernier coup inattendu, il ajouta : « Tran-« quillisez-vous ; en attendant mieux je vous mettrai « près de Beurnonville. » C'était son ami ; je me laissai faire, mais à contre-cœur, ne voyant là qu'une manière détournée de me rattacher à la carrière diplomatique, que Beurnonville préférait alors pour lui-même à celle des armes. Dans cette fausse position j'employai mes loisirs aux études de mon métier, et à la correction de mon précis de la campagne des Grisons, qu'on me pressait de faire imprimer. D'autre part, me retrouvant au milieu de mon ancienne société, j'essayai de la cultiver en même temps que ma société nouvelle; mais elles ne s'étaient nullement rapprochées : c'étaient toujours deux camps ennemis et plus que jamais antipathiques.

Malgré les avances de madame Bonaparte, la politique conciliatrice et généreuse du Premier Consul et notre exemple, l'ancienne aristocratie, toujours arrêtée dans le passé, derrière un retranchement de haine et de dédain, ne vivait que de souvenirs et se nourrissait de vains espoirs. Fond et formes, tout était obstacle, tout se heurtait entre le monde créé par la Révolution et la société de l'ancien monde. Celle-ci

etait accoutumée à mettre au-dessus de tout les délicatesses du savoir-vivre, la politesse exquise des formes convenues, enfin cette urbanité, ces grâces, ce charme indéfinissable, nuances à la fois si fines et si exclusives, du code de l'empire des femmes d'autrefois. A ces mœurs si délicates de l'ancien régime, les manières informes et les mœurs rudes des hommes nouveaux étaient hétérogènes et intolérables. Cela seul, sans le déplacement de rang, de pouvoir et de fortunes, eût rendu tout mélange impraticable. Aussi ne doit-on pas s'étonner que cette société ancienne se plût à envelopper le Premier Consul et les hommes d'élite dont il s'environnait dans son aversion pour les révolutionnaires qu'il avait domptés. L'armée même y était comprise. Ses immortels faits d'armes n'étaient, à ses yeux, que des accidents passagers, des triomphes de force brutale; une espèce de gloire sauvage, fausse, illégitime; et les grades, acquis par cette gloire, une usurpation sur des droits anciens et imprescriptibles.

Tels étaient les sentiments, bien naturels au reste, des débris de ce monde si cruellement décimé, et sans clientèle, mais toujours animé de cet esprit de caste, le plus opiniâtre de tous les esprits de parti, et le plus puissant sur lui-même, par ses liens intimes de société et de famille, par ses habitudes héréditaires de domination et de point d'honneur, par son orgueil et ses prétentions exclusives devenues comme une seconde nature composée de tous les intérêts, de toutes les passions qui agissent le plus fortement sur le cœur de l'homme.

Ceci n'est point une critique de l'aristocratie; ce serait plutôt son éloge; pourvu qu'elle ne soit pas exclusive, qu'elle convienne aux temps et qu'elle soit possible. Quel autre corps en effet, si vieilli, si cruellement vaincu et dispersé, eût pu se montrer aussi compacte, aussi constant dans de mêmes sentiments, et opposer à une aussi grande infortune une résistance aussi inflexible?

Quant à moi, convaincu que cette résistance était aussi injuste qu'intempestive, m'en étant séparé et cherchant ailleurs un point d'appui, je choisis fort mal. Soit irritation des repoussements de cette même société et de l'accueil du Premier Consul, soit entraînement de camaraderie militaire, et influence de l'hostilité républicaine, contre Bonaparte, de Macdonald et de Moreau sous lesquels j'avais fait mes premières armes, je devins presque révolutionnaire. Les conseils de mon père, sa nomination au Corps Législatif le 31 janvier 1802, le brevet de lieutenant que je reçus le 5 avril, rien de tout cela ne put d'abord me regagner.

Paris alors était plein des états-majors des armées, impatients de leur inaction et irrités de ce qu'ils appelaient la dictature et les usurpations du Premier Consul. Ils taxaient de contre-révolutionnaires ses mesures en faveur des émigrés, et pour le rétablissement du culte catholique. J'entendis leurs clameurs sans en désapprouver assez le mauvais esprit; je fus témoin, dans Notre-Dame, de leur indignation, le 11 avril, lors du *Te Deum* pour le Concordat signé huit mois plus tôt. Je ne blâmai point assez, ce jour-là, cette

réponse de Delmas à Bonaparte : « Oui, belle capu-« cinade, en effet! C'est dommage qu'il n'y ait man-« qué qu'un million d'hommes qui se sont fait tuer « pour détruire ce que vous rétablissez! » Les impertinences brutales, que plusieurs autres généraux firent entendre aux Tuileries et aux oreilles mêmes de Napoléon, me déplurent sans doute, mais sans assez me révolter; je conviens aussi que, dans la cathédrale, mon attitude ne fut pas la moins irrévérente; je me souviens même que, au retour du cortége, qui passa devant le Palais-Royal près d'un groupe d'officiers où je me trouvais, nos airs dédaigneux, en réponse aux saluts multipliés du Premier Consul, ne durent certes pas le satisfaire.

Dans ma position, et avec le but que je me proposais, tout cela était absurde. Ce fut un propos grossier de Moreau qui commença à m'ouvrir les yeux sur la fausse direction que j'avais prise. J'avais été le voir un matin rue d'Anjou-Saint-Honoré; la conversation s'était établie devant moi, entre Grenier ou Lecourbe et lui, sur l'armée française au temps de Louis XV; j'écoutais comme des oracles les jugements, fort peu remarquables cependant, qu'il en portait, car sa parole, comme ses manières, était commune; lorsque, oubliant ou ignorant ma parenté, il qualifia dans des termes sales et méprisants tous les généraux, sans exception, de l'ancien régime. Cette insultante trivialité me fit monter le sang à la figure. Blessé dans mon grand-père si brave, si mutilé, et dont je portais le deuil, je me retirai aussitôt, d'autant plus irrité qu'il m'avait été impossible de répondre à cette brutalité injurieuse.

Depuis je n'ai revu ce général qu'au Temple, à l'un des interrogatoires qu'on lui faisait subir, où la curiosité m'avait attiré, et où, toujours irrité contre lui, mais par égard pour son malheur, j'évitai de m'en laisser apercevoir.

Je n'avais rien à craindre de pareil de Beurnonville et de Macdonald; pourtant, rentré chez mon père, on me fit comparer cette grossièreté hostile à la grandeur d'âme de Napoléon, profitant de la fête du 14 juillet 1801 pour recueillir et inaugurer aux Invalides les restes épars de Turenne! On me fit remarquer ses efforts pour relever, pour rallier à son pouvoir tous les proscrits victimes des gouvernements révolutionnaires; on me rappela, encore plus à propos, que, pendant mon séjour en Danemark, ayant appris dans quel dénûment vivait mon grand-père, dont il avait jadis reçu ses premiers brevets, il avait, par une pension, adouci les derniers moments de son infortune; puis la noble réception faite à ce vieux guerrier, quand il alla aux Tuileries remercier le Premier Consul. Bonaparte avait été au-devant de lui! Dans leur court entretien il s'était montré déférant; et, le reconduisant jusque sur l'escalier, il avait voulu que sa garde prît les armes, que les tambours battissent aux champs, qu'enfin elle lui rendît tous les honneurs militaires dus au rang, alors aboli, de maréchal!

Ce contraste entre une malveillance trivialement injurieuse et ces égards généreux, ces témoignages de considération pour mon grand-père, comme pour nos gloires aristocratiques, toucha profondément

mon cœur ulcéré. Mes yeux s'ouvrirent. Ils virent en Bonaparte le véritable point d'appui que j'avais cherché, et qui s'offrait au salut et à la réhabilitation possible des restes de la société ancienne. Néanmoins, fatigué de mon inutilité, et me croyant disgracié de Napoléon par mon obstination antidiplomatique, je venais de demander un emploi de mon nouveau grade dans le 19[me] de Dragons commandé par Caulaincourt, quand j'appris que, dans ce régiment, une dénonciation de complot, à propos du Concordat, avait irrité contre lui le Premier Consul. Le fait était faux, il fut cru vrai, et conséquemment un escadron de ce corps, composé des plus mécontents, allait être envoyé à Saint-Domingue.

Au même moment je reçus un billet de Duroc, daté du 4 prairial an 10 (24 mai 1802) : il m'invitait à me rendre à midi à Malmaison ; le Premier Consul désirait me parler ; je serais introduit par l'aide de camp de service ; Duroc s'excusait, sur son absence forcée, de ne pouvoir se charger de me présenter lui-même.

Certes il n'y avait rien dans un tel billet qui dût m'alarmer ; mais les imaginations jeunes et vives sont sujettes aux préoccupations exclusives, et ne brillent pas alors par le bon sens. La mienne se figura, tout chétif que j'étais, que la coïncidence de ma demande d'entrée dans le 19[me] avec l'esprit séditieux que venait de montrer ce régiment, m'avait attiré la colère de Bonaparte. J'arrivai donc à Malmaison convaincu que j'allais recevoir, après une forte réprimande, la menace ou l'ordre de mon départ pour Saint-Domingue. On peut juger de ma surprise lorsque, au contraire, ac-

cueilli paternellement, je vis les traits de ce conquérant, qui m'avaient paru si rudes aux Tuileries, empreints de la plus attrayante bienveillance; quand j'entendis sa voix, naguère si dure, me dire avec un accent doux comme une caresse : « Que, satisfait des rapports « qu'il avait reçus de moi, il me chargeait d'une mis- « sion près du roi d'Espagne; que j'aurais à remettre « ostensiblement, de sa part, une lettre au Roi, et une « autre au Prince de la Paix, mais celle-ci secrètement, « à l'insu du général Saint-Cyr, notre ambassadeur, « ces deux personnages étant mal ensemble; qu'au « reste le citoyen Talleyrand me donnerait des ins- « tructions. » Alors, se promenant avec moi quelques secondes de plus dans ce long cabinet éclairé sur le jardin et sur la cour du château, et qui en occupait toute la largeur, il ajouta plusieurs mots obligeants sur la confiance qu'il me témoignait, et me congédia de ce même air plein d'aménité avec lequel il venait de m'accueillir.

En arrivant à Malmaison j'étais hérissé, et ne songeant qu'à me défendre; en sortant j'étais ravi, charmé, enthousiasmé! Le lendemain ce fut un nouvel étonnement quand M. de Talleyrand m'eût remis, avec mes instructions, mes dépêches et mon passe-port, dix mille francs! à moi, qui ne m'étais jamais vu possesseur que d'un mois de solde, toujours dépensé d'avance, malgré l'économie que ma position m'imposait.

CHAPITRE VI.

Il y avait loin de Madrid à Copenhague où j'étais naguères. C'était, pourtant, mon séjour dans l'une de ces capitales qui me conduisait à l'autre. Quels que fussent leur distance et le contraste des climats, tout cela me parut moindre que la différence entre les mœurs des deux peuples et leurs caractères. Du reste mon voyage ne manqua ni d'incidents, ni d'accidents que je n'eus point le droit de reprocher tous à la fortune. Nous étions alors convaincus qu'on ne pouvait obtenir l'estime du Premier Consul qu'à deux conditions : le succès et la promptitude. Argent et santé, je n'épargnai donc rien pour faire, à la fois, bien et vite. Mais j'étais d'un âge et d'un caractère où l'un, plus que l'autre, était facile. Aussi, quant à la célérité, si je n'eus rien à me reprocher, on va voir, pour le succès de cette mission, que ce fut au hasard seul que j'en dus la réussite.

Je trouvai Madrid presque désert : la Cour était à Aranjuez sur le Tage. Je m'y rendis aussitôt et me présentai chez le général Saint-Cyr, notre ambassadeur. Ce général avait tous les dehors convenables à sa renommée militaire déjà fort grande : une haute et mâle stature, une physionomie noble et grave, et des manières d'une simplicité calme et imposante. Il me reçut avec une dignité froide. Dès le lendemain il me présenta au Roi et à la Reine. Leur accueil fut, du côté de la Reine, gracieux, empressé même, et de la part du Roi, celui que je devais attendre de la bon-

homie d'un Roi chasseur, réfléchie et mesurée quoique incisive; prince d'ailleurs chaste, pieux, probe et bienveillant, mais sans instruction aucune, et entièrement gouverné par sa femme et par Godoï son favori, personnage si odieux à toute l'Espagne que, dès lors, lui et la Reine recherchaient un point d'appui contre cette haine dans la puissante amitié du Premier Consul.

Godoï n'était point à cette audience, et peut-être parce que Saint-Cyr s'y trouvait présent. On ne m'avait pas averti que ce général, d'une vertu austère, d'une droiture inflexible et du plus exemplaire désintéressement, excepté de gloire guerrière, détestait ce favori. Au reste la partie secrète de mes instructions le disait assez, et que Napoléon, plus politique que son ambassadeur, ne dédaignait pas, comme lui, de se servir de cet inévitable intermédiaire pour rattacher l'Espagne au sort de la France.

Quant à moi, pressé le jour suivant d'aller remettre à ce Prince de la Paix la lettre mystérieuse de Napoléon, je sortis de bonne heure de mon hôtel garni, le premier que, depuis mon entrée en Espagne, je n'eusse pas trouvé réellement intolérable. Mais, par une insigne étourderie, en voulant accomplir discrètement cette partie secrète de ma mission, je choisis l'heure, le lieu et le vêtement qui pouvaient rendre ma démarche plus ostensible. Un frac, la nuit, et le moment où le Prince eût été seul, eussent été des précautions convenables; et, tout au contraire, ce fut au grand jour, en uniforme, et à une audience publique, que je me présentai chez ce favori!

Ce fut seulement à mon arrivée dans une longue

galerie, au milieu d'une multitude de solliciteurs, que je m'aperçus de la bévue que j'avais commise. Il n'était plus temps d'en revenir. Le Prince était absent. Pendant une mortelle demi-heure d'attente je restai là comme pris au piége, me maudissant, me dissimulant, m'efforçant de me rendre invisible; n'osant regarder personne en face, tremblant que, parmi tant d'inconnus, quelque Français ne m'abordât, croyant enfin tous les regards fixés sur la sotte figure que je faisais et sur mon malencontreux uniforme. Pourtant, ce que j'avais si mal commencé, je l'achevai mieux, c'est-à-dire plus heureusement que je ne le méritais. Je m'enhardis, me glissai dans la foule jusqu'à la porte de la chambre où devait entrer le Prince, et, avisant là un valet de chambre, je me décidai à m'annoncer à son oreille, en sorte que, dès que Godoï arriva, je fus introduit seul auprès de lui. Je me souviens que la pièce où il me reçut était toute nue et remplie du singulier étalage d'une foule innombrable de chaussures.

C'était un personnage d'une pleine et belle figure, quoique insignifiante, d'une taille élevée pour ce pays et vigoureuse, mais déjà un peu chargée d'embonpoint. Je lui trouvai, dans ses manières, peu de dignité: il me reçut comme on accueille l'envoyé d'un protecteur. Dans les empressements qu'il me prodigua il m'invita à dîner pour ce jour-là même; mais, revenu de mon imprudence, qui déjà me torturait intérieurement, je lui fis remarquer qu'une telle invitation décélerait notre entrevue, et qu'il conviendrait mieux au secret à garder sur elle que j'eusse l'air de lui être

entièrement inconnu. Il comprit cette nécessité, reçut mon excuse; et comme il n'existait pas d'autre issue à la chambre où nous étions, que celle par laquelle j'étais entré, il me fallut, en me retirant, reparaître une seconde fois dans la longue salle d'audience, d'où je m'esquivai en me plongeant promptement dans la foule où je fus bientôt perdu; après quoi, gagnant peu à peu la porte et prenant un détour pour rentrer chez moi, j'y courus me débarrasser de cet uniforme et de ce casque dénonciateurs dont je m'étais décoré si intempestivement.

Dès lors, et pendant huit jours que j'attendis à Aranjuez la réponse à mes dépêches, préoccupé, bourrelé de mon étourderie, Machiavel, lui-même, eût, je crois, imaginé moins de moyens, moins de subterfuges, moins de paroles insidieuses, que je n'en employai pour m'assurer si notre ambassadeur avait quelques soupçons de cette visite si mal combinée; et pour la lui rendre invraisemblable, je lui fis, ou j'adressai à d'autres devant lui, mille questions sur la figure du Prince, comme si je ne l'avais jamais vu; je feignis de ne le connaître que par les yeux du général, et de partager toute l'aversion que ce favori lui inspirait. Dans l'anxiété continuelle que j'éprouvais, craignant à tout instant de retrouver notre ambassadeur instruit de ma maudite entrevue, je ne le quittais que pour revenir aussitôt me rassurer sur son ignorance.

Cela faillit au contraire lui tout découvrir. Il arriva qu'un jour, dans une de nos promenades à pied, nous rencontrâmes dans sa voiture cet objet de toutes mes craintes. La haine en était à ce point, entre le favori et le gé-

néral, qu'ils en étaient venus à ne plus même se saluer; et voilà que, sortant la tête et la main de la portière, le Prince m'adressa le salut le plus amical! Sur quoi Saint-Cyr, de s'étonner, de se récrier, de me demander ce que cela signifiait; et moi, de paraître plus surpris encore, de supposer, d'affirmer que ce salut ne pouvait s'adresser qu'à lui, me gardant bien de rendre au Prince sa politesse, et la maudissant intérieurement.

Le lendemain, après tant d'efforts hypocrites, qu'on se figure ma consternation lorsque Saint-Cyr, m'accueillant d'un air composé, m'interpella sur une partie de mes instructions, dont je lui avais, disait-il, fait un mystère. A ces mots, croyant ma mission manquée, mon astuce dévoilée, il me sembla que, dans toutes mes veines, mon sang se décomposait. Pourtant, malgré cette anxiété extrême, je me contins, j'affectai l'étonnement le plus naïf, et le priai de s'expliquer comme s'il m'était impossible de le comprendre. Bien m'en prit, car en effet nous ne nous comprenions ni l'un ni l'autre. Je m'en aperçus lorsqu'il m'avoua qu'il me soupçonnait d'être d'accord avec Lucien Bonaparte, et d'avoir été chargé de communications secrètes avec le secrétaire de ce frère du Premier Consul, dont j'ignorais même la présence à Aranjuez. Oh! comme alors, soulagé d'un poids immense, charmé de voir l'ambassadeur prendre ainsi le change, et fort de pouvoir enfin être vrai, je niai cette fausse imputation avec une effusion si persuasive, que Saint-Cyr me rendit toute sa confiance.

Ce fut ainsi que je réparai l'étourderie que j'avais commise. Je réussis, mais ce fut à mes dépens. Dans

cette préoccupation trop exclusive, m'étant trop livré à cet ambassadeur mécontent,pour le mieux tromper, il m'entraîna à négliger, comme lui, toutes les formes : il me fit repartir sans prendre congé non-seulement du Prince, mais du Roi lui-même, et conséquemment sans recevoir le riche présent qui, selon l'usage, m'était destiné. J'y renonçai sans regret ; mais ce qui fut pire, c'est qu'ainsi je manquais l'occasion d'étudier cette Cour, de me mettre en rapport avec le favori, de donner plus d'importance à mon voyage, et enfin de laisser à Aranjuez une meilleure idée de mon savoir-vivre. C'était avoir sacrifié plus qu'il ne fallait à l'une de mes instructions ; mais les têtes vives ont ce grand inconvénient que, une fois frappées, elles ne voient plus qu'un côté de leur affaire.

Au reste, et sans m'en douter, je m'étais donné trop de soins. Mon bonheur d'alors eût suffi sans tant de précautions outrées, dont mon amour-propre et ma conscience souffrent encore. Il y a, dit-on, pour les gens ivres, un dieu qui les préserve ; il en est de même, je crois, pour la jeunesse qui est une ivresse d'un autre genre. La bonne fortune de la mienne avait voulu que, chez le Prince de la Paix, à cette audience si nombreuse, je n'eusse été remarqué par aucun des agents de notre ambassade ; et cela parce que l'uniforme, dont je m'étais si mal à propos revêtu, était par bonheur celui de Dragon, et qu'il ressemblait justement à celui des régiments de la même arme de l'armée d'Espagne : j'avais donc sans doute été pris, avec ma figure ovale et mon teint et mes cheveux bruns, pour un officier espagnol.

Dans mon retour plus rapide encore que mon arrivée, entre autres observations, je remarquai l'ascendant du nom de Bonaparte dans cette contrée étrangère. Il était tel, que, en le prononçant seulement, tout obstacle fléchissait, toutes les barrières tombaient, même celles des douanes espagnoles!

Au fond, et quant au résultat, ma mission avait été bien remplie : elle satisfit le Premier Consul. Il me questionna peu ; ce fut un nouveau bonheur, car je ne m'étais pas assez préparé, par des notes courtes et substantielles, à donner à mes réponses le plus d'importance et d'utilité possible. C'est en pareil cas, pourtant, ce qu'on ne doit jamais négliger, par conscience d'abord, pour le plus grand bien de la mission avant tout, et pour son bien propre ensuite.

Quoi qu'il en fût, la seconde fois que je revis Napoléon, à l'une de ces audiences publiques des Tuileries qui suivaient ses revues fréquentes : « Vous avez « rapidement et bien accompli votre mission, me « dit-il avec bonté; reposez-vous et soyez tranquille; « je vous ferai faire le tour de l'Europe! »

Il ne me fit pas longtemps attendre, en effet, une nouvelle marque de sa bienveillance. Mais, pendant ce court intervalle, je faillis la refroidir par la publication du Précis de la campagne des Grisons, mon ouvrage de Copenhague. Ce précis, exact dans les détails, mais d'un style défectueux, était un éloge ardent de Macdonald; Brune n'y avait point été épargné. Politiquement j'eusse mieux fait de m'abstenir; mais il y aurait eu, dans ce calcul, en vue de mon protecteur nouveau, et aux dépens de mon premier patron, de

l'ingratitude : l'ouvrage parut. Je sus qu'on en avait fait un rapport malveillant au Premier Consul. « De « quoi se mêlent ces jeunes enthousiastes, s'écria-t-il « avec humeur, devant Rœderer, cela n'est bon qu'à « ranimer des querelles de généraux! » Heureusement Rœderer, lié avec mon père, prit ma défense; il fit si bien l'éloge de l'ouvrage et de l'auteur, qu'il me rétablit, comme on va le voir, bien plus haut que je ne méritais, dans l'esprit de Bonaparte.

Napoléon, après avoir refusé avec dédain le château de Saint-Cloud, comme don public et propriété privée, avait dépensé six millions pour le restaurer comme propriété nationale. Il venait d'en faire sa résidence. Nous avions peine encore à nous accoutumer à ces prises successives de possession des demeures royales. Le nom sonore de République, sous la dictature du génie, convenait à nos imaginations. C'était d'ailleurs un fait accompli, cimenté par la victoire, par la paix et par le bonheur public; mais un usurpateur roi nous déplaisait. C'était fierté et esprit d'indépendance dans le plus grand nombre; quant à moi, ces sentiments se compliquaient de mes souvenirs que ces apparences, ou ces préliminaires d'usurpation, blessaient trop directement. J'avais renoncé à ces souvenirs, mais pour me rallier à la nation; et il me répugnait de paraître abandonner la cause de tous, pour prendre le parti d'un seul.

J'étais ainsi, lorsque, le 27 octobre 1802, trois mois après mon retour d'Espagne, je reçus, de Duroc encore, et dans un court billet, l'ordre de me rendre à ce château de Saint-Cloud, le lendemain, à midi précis.

Je ne sais plus comment j'appris que c'était pour être attaché à l'état-major particulier du Premier Consul; mais je me souviens bien que mon premier mouvement intérieur fut d'hésiter à obéir. Quoi qu'il en soit de cette jactance, à la fois royaliste et républicaine, le fait est que, mon père aidant, je me trouvai le lendemain, à l'heure dite, à Saint-Cloud, dans la galerie de Mars, où Duroc me présenta à Bonaparte. Ce fut là que deux mots, beaucoup trop flatteurs, de la bouche de ce grand homme, en me confondant d'étonnement, m'attachèrent décidément, et entièrement, à sa personne. « Citoyen Ségur, » me dit-il à haute voix au milieu d'une foule de sénateurs, de tribuns, de législateurs et de généraux, « je vous ai placé dans mon « état-major intérieur; votre devoir sera de com« mander la garde montante qui veille près de moi. « Vous voyez la confiance que je mets en vous, vous « y répondrez; votre mérite et vos talents vous pro« mettent un avancement rapide! »

Enchanté, autant que surpris, d'une réception aussi flatteuse, dans mon trouble je répondis par quelques mots de reconnaissance et de dévouement que Napoléon reçut avec l'un de ces sourires dont la grâce était indéfinissable; puis, continuant à traverser cette réunion nombreuse de personnages, tous plus ou moins considérables, il se rendit à la tribune de la chapelle où il entendit la messe. Cependant, ivre de joie, d'amour-propre comblé, dépassé même, et me sentant à peine marcher à terre, je parcourus ces salles brillantes, j'en pris possession; je retournai, je m'arrêtai à la place que d'ici je crois voir encore, où je venais d'entendre des

paroles pour moi si honorables; je m'y recueillis, je me les répétai cent fois! Il me semblait qu'elles m'associaient, qu'elles m'identifiaient à la gloire du conquérant de l'Italie, de l'Égypte et de la France! Je ne sais le temps qu'il faisait réellement dans ce jour d'automne; mais ce jour-là m'est resté dans la mémoire, comme le plus beau, le plus brillant jour de l'année, que j'eusse vu luire encore! Toutefois j'étais interdit: la nécessité de justifier l'opinion, au moins fort prématurée, d'un aussi grand homme, m'inquiétait! Aussi, quand je fus revenu à Paris dans la modeste demeure de mon père, ce ne fut qu'en rougissant et à demi-voix que j'achevai mon récit, redisant cette louange qui devait paraître si invraisemblable. C'était alors moi seul que je considérais comme un usurpateur, tant je me sentais au-dessous d'un pareil éloge.

CHAPITRE VII.

L'exercice de mon nouvel emploi n'était pas bien difficile: il consistait à faire défiler, dans la cour des Tuileries, la garde montante, à lui donner les mots d'ordre et de ralliement, et à commander et surveiller, tous les trois jours, pendant vingt-quatre heures, le service de tous les postes. Pourtant mon premier contact avec ces hommes d'élite ne me parut pas si simple. La Garde d'alors, de la taille la plus élevée, la plus vigoureuse, et dans toute la force de l'âge, frappait, à la fois, et de l'admiration qu'inspire la renommée de

guerriers irrésistibles, et de la vénération qu'imposent des vétérans, fiers de dix ans de travaux et de victoires! En face de tels hommes, qu'était-ce que vingt-deux ans, quelques missions et deux campagnes? Ce ne fut donc pas, je l'avoue, sans un pénible effort contre une juste pudeur, que moi, si nouveau, je comparus devant leurs rangs, et que je réussis à prendre cet air d'assurance et ce ton d'autorité qu'exige le commandement militaire.

Ce premier moment passé, quant au reste, n'ayant qu'un devoir aisé à remplir, qu'à bien vivre avec les officiers et à tenir leur table de service, on comprendra qu'il me fut facile d'acquérir leur confiance et leur amitié. La différence d'origine et d'éducation ne me fut point un obstacle ; et ici je dirai même que, malgré la guerre de classes qui existait encore dans toute sa première chaleur, j'ai toujours éprouvé que, avec quelques précautions, partout un nom illustré, loin d'être un embarras, devenait un avantage. Comme tout avantage, celui-ci avait ses inconvénients sans doute, au-devant desquels il fallait aller. Et en vérité, s'il est convenable et prudent de se faire pardonner, par ses égaux, des avantages acquis par son propre mérite, il l'est bien plus d'aller au-devant de la jalousie qu'inspire une distinction transmise et que l'on ne doit qu'au hasard de la naissance. Le premier moyen, et le plus naturel, était de ne s'en point targuer, et de paraître même n'y songer pas. Mais comme ceux à qui l'on avait affaire y songeaient pour vous sans cesse, si on joignait à cela une simplicité bienveillante et affectueuse, et la conviction interne, et apparente, que le

mérite personnel doit avoir, avant tout et partout, la préséance, il ne restait plus qu'une difficulté à vaincre, celle qu'impose, en tous les temps, un nom transmis plus ou moins illustre, et l'obligation de prouver que, sans vouloir sottement s'en enorgueillir, on en est digne, qu'on le porte bien, et qu'on mérite les regards et les égards qu'il vous attire.

Pénétré de ces sentiments innés en moi, car je les tenais de mon père, je me fis bientôt des amis de tous ceux qui m'entouraient. Quant à la modification de mes opinions, et à leur conformité avec ma situation nouvelle, telle que le devoir l'imposait, cette transformation s'opéra naturellement. Chacun sait combien un tableau quelconque change d'aspect, selon le point de vue auquel on se place, et quelle variété d'impressions et de jugements il inspire alors. Cette influence, lorsqu'il s'agit de politique, est bien autrement puissante. Or ce n'était plus d'un coin pauvre, obscur, et au travers d'une atmosphère de mécontentements et d'envie, que j'envisageais la situation publique et le grand homme qui la dominait; c'était placé près du centre même d'attraction de cet astre puissant qui entraînait à sa suite, dans une irrésistible traînée de lumière éblouissante, et la France et l'Europe entière! J'en éprouvai bientôt tout l'ascendant.

Combien, d'ailleurs, ma position était devenue prospère! Vie enivrante, toute de transports, au milieu de trophées, sous les yeux d'un héros objet d'une admiration continuelle, dans l'auréole même de sa gloire dont tous mes pas désormais seraient éclairés! Réalités, illusions, tout concourait. Jamais Paris n'eut

d'époque aussi éclatante! Quel temps heureux et glorieux! Cette année entière a laissé dans ma mémoire l'empreinte du spectacle du plus beau des jours de fête, de la plus brillante des utopies se réalisant, et d'une grande société rendue à tous les biens par le Génie de toutes les gloires!

Nous avons vu les faits principaux de 1801. Dès les premiers jours de 1802 l'autorité de Napoléon s'était accrue de l'élimination, au choix du Sénat, du cinquième des Tribuns et Législateurs les plus hostiles. Un nouveau cinquième, mieux disposé à entrer dans les vues du Premier Consul, les remplaça. Dès lors, et par un règlement intérieur, ces deux Corps, partagés en sections correspondantes à celles du Conseil d'État, préparèrent, dans des conférences contradictoires à huis clos, une foule de lois utiles, que, par des délibérations prématurément publiques, il eût été impossible d'obtenir. Cette méthode se trouva conforme à la nécessité du moment, celle d'une dictature tempérée, impraticable avec la licence ou la liberté de la presse et de la parole. Elle prévint les inconvénients des discussions irritantes, théâtrales et déclamatoires d'une tribune où les orateurs sacrifient trop souvent, à leur amour-propre, le repos et le bien universels.

Le Premier Consul s'en servit aussitôt pour réédifier, le 1er mai, l'instruction publique par l'institution de trente-deux lycées, dotés de six mille quatre cents bourses; par l'obligation imposée aux pensionnats d'en suivre les cours, et de se soumettre à l'inspection des officiers de ce commencement d'Université. Les études classiques y furent rétablies, celles des sciences, amé-

liorées; le régime y fut militaire. Des écoles de Ponts et Chaussées, de Droit, de Médecine et d'Arts et Métiers, furent créées.

Quant aux finances, les budgets des recettes et dépenses furent équilibrés.

Déjà, et dès le 26 janvier 1802, ce même pouvoir de Napoléon s'était encore augmenté de son élection, à la présidence de la République Italienne, par la Consulta Cisalpine extraordinairement rassemblée dans Lyon; de la réunion de l'île d'Elbe et du Piémont à la France, les 26 août et 11 septembre; de la création, le 19 mai, de la Légion d'Honneur, et bientôt après, de l'institution d'un Conseil Privé délibérant seul sur les traités; enfin de la prorogation à vie du Consulat le 2 août, et le surlendemain, d'un sénatus-consulte, qui, modifiant au profit du Sénat, devenu pouvoir constituant, les autres pouvoirs, les mettait tous en réalité dans les mains du Premier Consul. La hiérarchie judiciaire, remontant jusqu'à la Cour de Cassation, et même au Sénat, fut alors instituée, et le Tribunat réduit à cinquante membres.

Ce n'était sans doute pas la liberté qu'il préparait ainsi; mais alors, sans parler de son ambition personnelle, que le vœu public excitait et que tout semblait légitimer, il s'agissait surtout d'ordre, d'apaisement des partis et de leur concours forcé à notre régénération sociale. Or tel était le résultat de nos excès révolutionnaires, qu'ils avaient amené une de ces époques où la prospérité d'un pays, son salut même et la liberté sont incompatibles. Quoi qu'il en soit plus tard advenu, la France d'alors ne s'y est donc

point trompée. Aussi se relevait-elle, plus riche, plus heureuse, et plus grande que jamais, de ses ruines! Tout au contraire de ce qui semble être dans la nature des choses, où le mal s'accomplit si vite, et le bien si lentement, quelque prompt qu'eût été l'écroulement, la réédification complète était plus rapide encore. Cette extension à vie du Pouvoir Consulaire avait été provoquée par nos assemblées elles-mêmes. Leur vœu, égaré par des intrigues républicaines de Sieyès et de ses amis, et trompé par le silence obstiné et trop confiant de Napoléon, s'était d'abord limité à une prorogation de dix années. A cette nouvelle inattendue, dans son désappointement, Bonaparte, devenu plus docile aux avis du Second Consul, s'était retiré à Malmaison, d'où, sans accepter ni refuser, il en avait référé au vœu du peuple. C'était alors que le Conseil d'État, dirigé par Cambacérès, avait proposé à la nation de déclarer viager le pouvoir du Premier Consul. Il y avait même joint la faculté de se nommer un héritier, ce que d'abord Napoléon n'accepta point; mais aussitôt, Sénateurs, Tribuns, Législateurs, rectifiant leur première décision, s'étaient emparé de celle-ci, jaloux de n'y être point devancés par le vœu public!

Ce vœu, trois millions cinq cent soixante et huit mille cent quatre-vingt-cinq votes le consacrèrent! L'exaltation de la reconnaissance nationale datait surtout du 27 mars de cette même année 1802, jour mémorable, où le canon d'Amiens, les embrassements publics des plénipotentiaires français et anglais, et les acclamations des deux peuples, avaient proclamé la paix définitive et universelle!

Dans le courant de cette année, et partout ailleurs, comme on l'a vu, tout avait été réglé et pacifié avec un succès pareil. Napoléon, il est vrai, avait d'abord échoué dans son premier plan d'indemnités aux Princes autrichiens et allemands, dépossédés en Italie et sur la rive gauche du Rhin devenue française. Il avait sagement voulu séparer entre elles, et de la France, la Prusse et l'Autriche, en plaçant, en intermédiaires de ces trois grandes puissances, toutes les petites principautés allemandes à recomposer; mais, forcé de renoncer à ce projet qui exigeait trop de déplacements, il s'était dès lors contenté de traiter avec la Prusse, puis de gagner à ce traité la Russie alliée aux Maisons de Bade et de Wurtemberg. Il y avait réussi en flattant l'amour-propre d'Alexandre, qu'il s'était adjoint pour médiateur dans ces partages. L'Autriche, ainsi isolée, avait été forcée de réduire ses prétentions.

Cette œuvre, si compliquée et si délicate, fut conduite avec un mélange d'autorité, d'adresse et de condescendance si habile, que, successivement, tous, grands et petits, furent amenés à y donner leur adhésion. La Prusse, la Bavière, Bade, le Wurtemberg, l'Autriche elle-même, gagnèrent à ces partages. Le reste, équitablement indemnisé, fut satisfait. Ce fut, à la vérité, aux dépens des États ecclésiastiques sacrifiés à cette paix de Lunéville, et d'un bon nombre de villes libres, mais déchues et trop endettées. Les plus importantes de celles-ci furent conservées libres; Hambourg et Lubeck leur furent adjointes; de nouveaux priviléges leur furent concédés.

Quant à la constitution germanique, le nombre des

électeurs se composa de six protestants et de quatre catholiques. L'Europe entière rendit hommage à l'habileté ferme et modérée du Premier Consul dans cette difficile négociation. Il sut la faire adopter, en deux mois, par la Diète de Ratisbonne : adoption sanctionnée par un assentiment unanime et définitif, dans les trois mois suivants, le 25 février 1803.

Cependant le gouvernement suisse, livré à lui-même, renversé et chassé par les olygarques ennemis de la France, nous avait appelés à son secours. Abandonner aux intrigues autrichiennes cette position militaire trop offensive, était impossible. L'intervention armée de Napoléon avait donc mis fin à ce désordre. Dès lors, attirant à Paris les chefs les plus sages des deux partis, il leur dicta, le 19 février 1803, une constitution si conforme aux lieux, aux temps, aux intérêts rivaux, et un choix d'hommes si impartial et si judicieux, que, en dépit des efforts hostiles de Londres et de Vienne, cette autre œuvre d'une médiation aussi habile, aussi ferme et modérée que la première, et simultanée, avait encore arraché de l'Europe, d'abord inquiète, une approbation universelle.

Qu'on se figure donc, au milieu de tant de bienfaits et de triomphes, nos transports d'orgueil et de bonheur, à la vue de cette multitude de princes étrangers et d'envoyés italiens, suisses et allemands, que ces glorieuses médiations attiraient autour de notre Chef et de ses ministres. D'autre part, l'amnistie des émigrés, le retour des proscrits, celui de la sécurité générale, ajoutaient à la joie publique. En même temps l'affluence d'une multitude d'étrangers cé-

lèbres, leur étonnement à l'aspect de Paris embelli, de la France agrandie, et de la foule de nos renommées guerrières, littéraires et scientifiques qu'ils se faisaient montrer, flattaient, enivraient l'amour-propre national; cet amour-propre s'exaltait surtout de leur empressement, au milieu de fêtes pompeuses et de revues éclatantes, à venir contempler, dans notre Chef, le génie le plus extraordinaire des temps antiques et modernes!

A ces démonstrations publiques se joignaient, dans diverses sociétés, les plaisirs d'une suite non interrompue de festins somptueux, de soirées brillantes, où des femmes renommées par leurs charmes, et habiles à s'entourer de toutes nos célébrités guerrières et politiques, artistiques et littéraires, faisaient à ces étrangers les honneurs de la capitale. Les traces matérielles de la Terreur, ses débris, ses ruines sanglantes, qu'ils croyaient retrouver, ils les virent, non-seulement effacées, mais déjà recouvertes des splendeurs d'un luxe renaissant et de richesses agricoles ou industrielles. Quant à la société, et à son aspect moral, il en fut de même : ils s'étaient attendus à la rudesse des mœurs révolutionnaires; ils virent que, par l'effet du mélange des classes instruites, dans une nation tout entière encore imprégnée des mœurs nobles et élégantes de l'Ancien Régime, cette société nouvelle était, pour des étrangers surtout, plus attrayante peut-être que la société ancienne. Et, en effet, les éléments divers dont elle se trouvait recomposée offraient plus de liberté, de diversité, d'originalité, sans avoir encore presque rien perdu de

l'urbanité, et du désir de plaire, que le génie français et l'exemple de l'ancienne Cour avaient répandus dans tous les rangs d'une bourgeoisie instruite, riche et spirituelle. Les femmes y régnaient toujours, et avec elles tous les charmes d'une conversation dont les lettres, les arts et la galanterie, étaient les sujets habituels. L'empire exclusif des hommes ne s'y était point établi encore : nos institutions libérales et parlementaires n'avaient pas alors transformé nos salons en clubs, et notre nation gaiement expansive, aimante et chevaleresque, en nation sérieusement calculatrice, intéressée et délibérante.

Le plus célèbre de ces étrangers fut alors séduit par l'accueil enthousiaste de cette société aimable. Napoléon, lui-même, causeur aussi puissant que Fox était orateur éloquent, enchanta si bien cet Anglais, qu'à son retour celui-ci fut accusé d'avoir oublié en France l'orgueil britannique.

Dans son intérieur le Premier Consul semblait avoir donné le signal de tant de plaisirs ingénieux, et de l'expansion d'une allégresse presque universelle. Deux partis divisaient cet intérieur; mais, maintenus par la fermeté du chef, ils restaient dans l'ombre. C'étaient d'un côté les Beauharnais; de l'autre, la propre famille de Napoléon. Le 27 juillet 1802, le mariage de Louis Bonaparte avec Hortense de Beauharnais semblait avoir terminé ce différend. Ainsi la paix paraissait avoir pénétré partout à la fois : paix intérieure qui ne fut guère plus durable que les autres paix de cette époque. Mais, dans les premiers moments, cette union et plusieurs autres mariages dans les jeunes en-

tours de Napoléon, ajoutaient l'influence de ces diverses lunes de miel à notre disposition joyeuse. Les charmes et l'esprit, si connus, des sœurs du Premier Consul, les grâces de Mme Bonaparte et de sa fille, la beauté remarquable des jeunes femmes qui venaient de compléter cette réunion séduisante, enfin, et par-dessus tout, la présence d'un héros, tout alors donnait à cette Cour nouvelle, sans étiquette encore, sans autre gêne que les traditions de l'ancienne bonne compagnie, un éclat, un attrait indéfinissables.

Quant aux plaisirs, c'étaient le matin, à Malmaison, des jeux de châteaux, auxquels prenait part Napoléon, et le soir, d'autres jeux et des conversations étincelantes d'esprit, d'originalité et de profondeur. J'en retrouve, encore aujourd'hui, la trace dans des notes écrites aussitôt après; mais les citer serait trop long; le *Mémorial de Sainte-Hélène* en donne d'ailleurs une idée fidèle. La Révolution, la Philosophie, l'Orient surtout, étaient les sujets les plus habituels de ces entretiens du Premier Consul. Que de fois, dans ces veillées, les plus jeunes femmes même oublièrent l'heure, croyant voir ce qu'il racontait, et comme enchaînées à ces admirables récits, que colorait vivement une verve inépuisable d'ingénieux rapprochements, d'images neuves, hardies, les plus inattendues et les plus piquantes!

Un soir, entre autres, qu'à Saint-Cloud il nous décrivait le désert, l'Égypte, et la défaite des Mamelouks, me voyant comme suspendu à ses paroles, il s'arrêta; et prenant, sur la table de jeu qu'il venait de quitter, un jeton d'argent, médaille qui représentait

le combat des Pyramides, il me dit : « Vous n'étiez « point encore là, jeune homme? » Hélas! non, lui répondis-je. « Eh bien! reprit-il, gardez ceci, et « conservez-en le souvenir! » On peut juger si je fus fidèle à cette recommandation, et si mes enfants, après moi, en retrouveront la preuve.

Telle était son aménité habituelle; et, à ce propos, je me souviens que, dans son salon, lorsque nos éclats de rire, devenant trop vifs, troublaient le travail auquel il se livrait dans le cabinet voisin, il entr'ouvrait la porte, et se plaignait avec bonhomie de ces interruptions, se contentant de nous recommander doucement une joie un peu moins bruyante.

Les autres plaisirs de son intérieur étaient des spectacles de société, où ses enfants adoptifs avaient, comme nous, des rôles. Lui-même venait quelquefois encourager nos répétitions que dirigeaient les acteurs célèbres, Michaud, Molé et Fleury. Les représentations se passaient à Malmaison, devant une société choisie. Elles étaient suivies de concerts, où dominait le chant italien, et souvent aussi de petits bals, sans foule, sans confusion, composés de trois à quatre contredanses simultanées, et largement espacées. Il y dansait lui-même gaiement au milieu de nous, en demandant les airs, déjà vieillis, qui lui rappelaient son adolescence. Ainsi se terminaient, vers minuit, ces soirées charmantes.

C'est de là que sont nés ces bruits absurdes de leçons de danse, ou d'attitudes, que le Premier Consul prenait, disait-on, de divers acteurs. Sa participation personnelle à ces derniers plaisirs ne durait,

au contraire, que quelques moments, après lesquels il retournait aux affaires ou à des conversations sérieuses.

Les jeux du matin, ceux de Malmaison, cessèrent les premiers; le peu de mesure qu'y apporta un artiste distingué en hâta la fin. Les autres plaisirs, toujours convenables, continuèrent pendant l'automne de 1802 et l'hiver suivant. Le voyage du Premier Consul à Rouen, sur le champ de bataille d'Ivry, et jusqu'au Havre, qu'il appelait dès lors le port de Paris, les interrompit à peine. Mais depuis, et de plus en plus, la multiplicité des affaires, leur teinte plus sérieuse par l'attitude hostile que reprenait déjà l'Angleterre, rendirent intempestifs ces joyeux délassements. Vinrent ensuite l'élévation graduelle du Premier Consul et l'accroissement de son entourage, ce qui imposa plus d'étiquette, accrut les distances, et diminua les charmes de l'intimité de cet intérieur.

Un autre incident changea en réserve l'abandon de nos amusements. Ici j'anticipe sur 1803, pour n'avoir point à revenir sur ces détails. Les apprêts d'une guerre menaçante avaient alors attiré le Premier Consul sur les bords de l'Océan, et en Belgique. Pendant son absence notre jeune société, celle qui formait son intérieur, s'était livrée fort innocemment, mais sans assez de circonspection peut-être, aux plaisirs de la capitale. C'étaient des dîners, des parties de campagne et de spectacles; c'étaient même, il est vrai, plusieurs courses assez étourdies dans les bals et les lieux publics, où d'aussi jeunes femmes, si haut placées, auraient pu être reconnues et compromises. On

ne pouvait voir là, en toute vérité, que de légères imprudences de pensionnaires, naguère échappées des mains de Mme Campan; mais leurs maris étaient absents; des rapports malveillants les alarmèrent. Quelque exagérés et faux qu'ils fussent, le caractère trop ombrageux de Louis Bonaparte en fut troublé. Ainsi commença sa jalousie longtemps injuste. Je ne sais si le Premier Consul fut importuné de plaintes à ce sujet, mais le fait est que, aussitôt après son retour, dispersés tous à la fois, par diverses missions, nous fûmes subitement transformés de gens de plaisirs en hommes utiles.

FIN DU QUINZIÈME LIVRE.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE I.

Ainsi l'année 1802 venait de finir, et l'année 1803, de commencer pacifique et joyeuse encore. Dès le 4 janvier l'influence de Napoléon sur le premier Corps de l'État venait de s'augmenter de l'institution des Sénatoreries. Pourtant, quelque profitable que l'année précédente eût été à l'accroissement de son pouvoir, sa dictature avait rencontré au dedans, chez les républicains et les royalistes, et au dehors, chez les Anglais surtout, divers obstacles. Chez les premiers Moreau s'était déjà posé comme un centre d'opposition; il avait fallu destituer Bernadotte, général en chef de l'armée d'Ouest, et avec lui plusieurs officiers supérieurs surpris en flagrant délit de conspiration. Mme de Staël, tout en se plaignant de son exil, avoue, cependant, qu'elle-même n'ignorait pas cette conjuration, dont le succès eût replongé la France dans le chaos des temps de la Convention et du Directoire. Les deux généraux en chef furent généreusement, l'un ménagé, l'autre pardonné. Quant au patriotisme républicain de leur mécontentement, le temps et leurs actions postérieures en ont fait justice.

D'autre part, lors de la création de la Légion d'Honneur, l'opposition démocratique avait été si vive, que, après l'avoir vaincue, Napoléon avait cru devoir ajourner l'institution de cet Ordre : on verra même qu'elle n'eut lieu qu'après son avénement à l'Empire.

On a vu comment le Consulat à Vie avait été obtenu, le Sénat n'ayant concédé d'abord qu'une prorogation de dix ans, malgré le désir secret du Premier Consul. Au reste on ne se doutait pas alors que, par un singulier hasard, c'eût été, quant au temps, une même chose, puisqu'en effet ces dix ans ajoutés à la première décade consulaire ont été, presque jour pour jour, le terme de la vie de Bonaparte!

Quant aux royalistes, divers complots avaient été éventés, et prévenus plus ou moins secrètement.

Les mauvaises dispositions des Anglais étaient plus sérieuses. Dès la fin de 1802 leur île était devenue, de plus en plus, le foyer des conjurations royalistes. On y persévérait à solder des émigrés français compromis dans l'assassinat du 3 nivôse, à entretenir l'espoir des Bourbons réfugiés; à souffrir que des feuilles, dirigées par des Français, outrageassent journellement le Premier Consul. Vainement les relations diplomatiques avaient conservé une forme pacifique; le traité ne s'exécutait pas : l'Angleterre, lente à évacuer le Cap et l'Égypte, continuait à occuper Malte. Invoquions-nous le traité d'Amiens, elle alléguait les envahissements multipliés de la France depuis ce traité et celui de Lunéville; elle montrait le Valais déclaré route française, Parme et le Piémont réunis à notre grande République; enfin, les Péninsules Italienne et

Espagnole, l'Helvétie et les peuples du Rhin, de sa source à son embouchure, dans la main de Bonaparte.

Toutefois la paix eût encore pu être prolongée. Il se peut qu'une intelligence plus entière des difficultés du gouvernement chez nos voisins, et que l'intérêt de la France eussent dû dicter alors une politique moins fière, moins impatiente, en vue d'un reste d'espoir de l'évacuation de Malte tant promise, de l'occupation de la Louisiane, et du salut des débris de notre expédition de Saint-Domingue. Ce qui est certain, c'est que la noble franchise de la conversation, si célèbre, que Napoléon eut alors avec Withworth, parut imprudente. Elle brusqua trop les négociations, soit qu'elle eût été mal comprise par cet ambassadeur, ou mal interprétée par la malveillance anglaise.

Il faut aussi convenir que la publication du rapport de Sébastiani, sur sa mission en Égypte et en Orient, fut intempestive; ajoutons enfin, pour être juste, qu'en ce moment, dans le discours d'ouverture de la session de 1803, un passage menaçant et trop hautain, sur la force comparée des deux nations, put irriter l'orgueil britannique.

Le but de ces manifestations trop impatientes était d'appuyer les négociations; elles servirent de prétexte à l'explosion, jusque-là mal contenue, des passions toujours haineuses et envieuses de l'Angleterre contre tout développement de puissance ou de richesse de la France. Londres répondit donc au discours d'ouverture de notre session par un appel aux armes, fondé sur de prétendus préparatifs hostiles dans les ports français; imputation de toute fausseté, que

Napoléon, indigné, repoussa violemment dans une audience diplomatique. Dès lors, et des deux côtés du détroit, la guerre s'empara du fond des cœurs. C'est de ce moment que date l'entraînement trop belliqueux auquel s'abandonna le génie du Premier Consul.

La paix, son ambition depuis trois ans, il ne rêva plus que l'espoir de l'obtenir, dans Londres même, par une descente dont il commença aussitôt les apprêts immenses. Il lui sacrifia dès lors la Louisiane, qu'il céda aux États-Unis pour quatre-vingt millions; puis, s'efforçant de mettre Alexandre et Frédéric de son parti en invoquant leur médiation, il s'enveloppa d'une patience apparente pour laisser aux Anglais tout le tort de la rupture. Ceux-ci, après maintes provocations hostiles, souffertes par nos négociateurs et dictées par l'esprit public à leur ministère faible et tremblant, finirent, en exigeant ouvertement Malte, par un ultimatum qui n'accordait pour répondre que sept jours d'abord, puis trente-six heures. Ce fut en vain qu'alors Napoléon proposa la remise de cette île à Alexandre, du consentement de cet Empereur, et même ensuite la prolongation provisoire de son occupation par les Anglais, celle de Tarente par la France devant servir de compensation : ces propositions furent repoussées. Enfin, après seize mois d'une paix fictive, le 16 mai 1803, l'Angleterre captura nos vaisseaux marchands. De notre côté, et par représailles, quinze mille Français s'emparèrent de Tarente, vingt mille, de la Hollande; le Hanovre fut conquis le 26 mai; et tous les voyageurs anglais, encore en France, y furent retenus prisonniers de guerre.

Après ce court résumé sur un événement aussi grave, et dont le résultat final devait être si tragique, s'il est permis, comme au théâtre, de passer de la grande pièce à la petite, je dirai que, peu avant cette rupture, quand le Premier Consul avait invoqué l'intervention d'Alexandre et de Frédéric, c'était le général Duroc et moi qu'il avait envoyés en Prusse, en même temps que Colbert à Pétersbourg. Nous rejoignîmes Colbert vers..., sur la grande route, pendant la nuit; et là, notre rencontre fut marquée par une aventure assez comique pour que je cède à l'envie de la raconter.

Ce colonel et l'officier qui l'accompagnait venaient d'être abandonnés sur le grand chemin par leur postillon. Celui-ci, selon l'usage allemand, avait détele devant une auberge pour rafraîchir. Au bout d'un quart d'heure d'attente l'officier de Colbert, irrité, s'était élancé de la voiture, et, quelques minutes après, Colbert lui-même. Tous les deux, à la suite ainsi l'un de l'autre, se précipitèrent dans l'auberge, au milieu de l'obscurité, où tous deux, bouillants de colère, se rencontrèrent dans un corridor noir, jurant en si bon allemand qu'ils se prirent, mutuellement, pour le postillon retardataire. En foi de quoi, leurs cannes d'une main, et se saisissant mutuellement au collet, ils se gourmèrent avec une fureur croissante jusqu'au moment où, l'hôte et le véritable postillon accourant à ce vacarme une chandelle en main, nos deux amis, fort endommagés l'un par l'autre, se reconnurent enfin, et s'aperçurent, mais un peu tard, de leur méprise.

Je revis Berlin pour la seconde fois. Nous n'y demeurâmes que trois jours. Duroc, explicite avec le

Roi, réussit; mais, selon ses instructions sans doute, dans la visite d'un quart d'heure que nous fîmes à celui des ministres qu'on savait nous être contraire, il fut d'une froideur si roide et si muette, que, m'imaginant le gêner, après avoir hasardé quelques mots, je me levai, et j'allai, comme par curiosité, regarder à une fenêtre. Néanmoins le même silence, devenu dès lors bien plus significatif, persévérant, je me rapprochai; après quoi les deux personnages se séparèrent sans mot dire, comme ils avaient commencé.

L'un des souvenirs qui me restent de ce court voyage, est l'admiration que m'inspira la belle et spirituelle Reine de Prusse, dans une audience où, grâce aux impressions laissées par mon père, j'eus l'honneur d'être admis seul en sa présence. Il me semble voir encore cette Princesse à demi couchée sur un riche sopha; un trépied d'or était près d'elle; un voile de pourpre oriental recouvrait légèrement et laissait apercevoir sa taille élégante et gracieuse. Il y avait dans le son de sa voix une douceur si harmonieuse, dans ses paroles une séduction si aimable et si touchante, dans son attitude tant de charme et de majesté, que, interdit pendant quelques instants, je me crus en présence de l'une de ces apparitions dont les récits fabuleux des temps antiques nous ont retracé l'image enchanteresse! Pouvais-je alors prévoir que, trois ans plus tard, cette même Reine, en habit de guerre, fuirait devant nos escadrons; et que moi-même, à la fin de la bataille d'Iéna, en pénétrant, dans une dernière charge, au milieu de Weymar, je serais près de m'emparer d'elle!

Depuis, en 1840, et dans un dernier voyage à Berlin, comme envoyé du Roi des Français, conduit par M. de Humboldt au mausolée consacré, dans le parc de Postdam, à la mémoire de cette Princesse, je l'ai reconnue dans le marbre admirable qui la représente couchée encore, mais sur sa couche mortuaire, d'où mes yeux, longuement fixés sur son image, n'ont pu se détacher sans être mouillés de larmes!

CHAPITRE II.

Cependant, au cri d'honneur et de guerre du Premier Consul, au récit des prétentions et des outrages de l'Angleterre, Chambres Législatives, Chambres de commerce, villes et départements, toute la France enfin, ressaisie d'ardeur et d'indignation, avait répondu par le plus généreux effort dont une grande nation ait donné l'exemple! Avec Napoléon tout parut possible. La descente, la prise de Londres devinrent l'espoir universel. Chaloupes canonnières, frégates, vaisseaux à trois ponts et leurs armements, une flottille, une flotte entière, furent spontanément offerts par tous les départements de la République. Le Clergé lui-même partagea l'élan national; efficacement protégé par le Premier Consul, et comblé de ses dons, il était satisfait : il bénit la guerre!

Déjà, dans cette année 1803, les institutions de la Banque de France, de l'octroi des villes et des cham-

bres de commerce; la continuation des codes, la division des monnaies telle qu'elle existe encore, et cent autres mesures aussi sages et aussi utiles, venaient de combler les vœux pacifiques de la France. Maintenant, cette même activité se tournant contre l'ennemi, on vit, presque tout à la fois, Fontainebleau recevoir une école militaire; Metz, réunir celles d'artillerie et du génie; et l'École Polytechnique, devenir une école interne. La création des voltigeurs doubla notre infanterie d'élite; la conscription régularisée porta nos forces à cinq cent mille hommes; et la Grande Armée commença! Divisée en six corps, sa droite fut au Helder, sa gauche à Bayonne. Des vétérans, dotés de dix millions de biens nationaux, espèces de colonies militaires, durent s'établir depuis Fénestrelle jusqu'à Juliers, et garnir cette frontière. Alexandrie fut triplement fortifiée; Parme et Piombino réunis à la France, Livourne et Ancône occupées. Saint-Cyr et quinze mille hommes, poussés sur Tarente, ressaisirent le royaume de Naples; et le Portugal paya, d'un million par mois, la permission de rester neutre. Toutes les Républiques Italiennes, Suisse et Hollandaise, vassales de la France, reçurent une impulsion pareille; elles s'unirent à l'électrique et vaste mouvement imprimé par Bonaparte.

La Vendée, travaillée par les Anglais, pouvait redevenir menaçante; Napoléon en confia généreusement la garde à une légion composée des Vendéens des guerres civiles, et à d'Autichamp leur général. Ces nobles cœurs étaient faits pour comprendre le sien. Leur révolte, qu'auparavant on eût pu craindre, dès

lors eut été une trahison : c'était la leur rendre impossible !

A ces soins divers ajoutez une foule de règlements nouveaux pour la marine ; l'institution du corps des marins de la Garde, et celle de guides interprètes d'anglais et connaissant bien l'Angleterre. Mais on comprendra mieux par le résumé suivant quel fut alors, jour et nuit, l'immense travail du Premier Consul.

La guerre, la plus vaste guerre qui fut jamais, venait d'être décidée ! Les deux plus grands éléments moraux et physiques de ce monde, l'Aristocratie et la Démocratie, la Mer et la Terre, allaient se combattre encore. Dans cette lutte gigantesque il n'y avait, pour Napoléon, que deux issues : ou dompter tout à coup l'Angleterre par une descente, ou la ruiner opiniâtrément en réunissant contre elle, de force ou de gré, l'Europe entière dans un système continental.

Déjà les apprêts d'une descente étaient commencés. Mais quelle entreprise ! Il fallait, quant aux moyens d'attaque et de défense, créer à Boulogne et aux environs, sous le même vent, des ports de construction, de rassemblement et de refuge. Il fallait creuser leur lit, élever leurs quais, fonder leurs écluses ; trouver sur place, ou construire, pour tant de travaux, des ateliers et des écuries, des manutentions et des hôpitaux, des chantiers et des magasins ; et, pour les défendre, bâtir des forts jusque dans la mer, couvrir le littoral de camps abrités, de routes militaires, et de batteries bien approvisionnées et armées de plusieurs milliers de mortiers et de canons de siége, encore à

fondre! Il fallait, pour s'y nourrir, y rassembler, y entretenir, pendant environ deux ans, des fourrages pour trente mille chevaux, le chauffage et des vivres pour deux cent cinquante mille soldats, ouvriers et matelots!

Quant à l'armée active, il fallait la compléter de plus de cinq cent mille hommes : trois cent cinquante mille destinés à contenir l'Espagne, à observer l'Allemagne, à garder la France et l'Italie; et pour l'expédition, sans les matelots, cent cinquante mille autres qu'il s'agissait d'aguerrir, d'exercer aux manœuvres de terre et de mer, à l'embarquement et au débarquement avec leurs douze mille chevaux, leurs quatre cents canons de bataille, et leurs vivres, caissons et munitions.

Il fallait, pour le transport de tout ce personnel et de tout ce matériel de guerre, plus de cinq cents vaisseaux de grande pêche ou de cabotage, qu'on devait acheter, et quinze cents bâtiments d'une flottille qu'il fallait construire dans tous les ports français et hollandais de l'Océan et sur toutes nos rivières; après quoi, les gréer, les armer de trois mille gros canons, enfin, en leur faisant doubler des caps, les réunir dans le détroit, sous le feu de l'ennemi, ainsi que cinquante vaisseaux de ligne français, et cinq hollandais, dispersés depuis Toulon jusqu'au Helder; flotte qu'il s'agissait de rallier pour se rendre maître de la Manche et protéger le passage et la descente.

Tout cela fut à la fois conçu et ordonné; et l'exécution commença immédiatement. Dès la fin de 1804, nos côtes furent si vigoureusement armées de forts, et

de batteries portant en mer leurs projectiles, pleins ou creux, jusqu'à deux mille trois cents toises; ces côtes furent si activement surveillées par nos camps et notre artillerie légère, que, sur les mille premiers bâtiments de la flottille, partis ou de l'embouchure de nos rivières ou de la Hollande, et réunis à Boulogne, et dans les trois petits ports voisins, quinze seulement périrent par la mer, ou par les Anglais toujours repoussés victorieusement.

Chaque chaloupe canonnière et bateau plat, de sept à huit pieds de tirant d'eau, tout gréés, lestés de boulets, et pouvant s'échouer à marée basse, fut armé de deux canons, l'un de 24 ou de 36, mobile en tous sens, l'autre de bataille, ou d'un obusier avec son caisson. Il put être chargé de deux chevaux de trait, de vivres pour vingt jours, et de cent soldats ou matelots, tous également exercés à la rame et à toutes les manœuvres de terre et de mer.

On avait imaginé des prames, espèces de batteries flottantes à double et triple quille, trop longues à virer, mais redoutables par le tir, à fleur d'eau, de six pièces de vingt-quatre qu'on pouvait facilement retourner d'un bord à l'autre. Des péniches bien plus manœuvrières, mais moins chargées que les chaloupes, étaient armées de nos pièces de bataille; trois matelots et soixante soldats en formaient la garnison.

A tant de travaux sur les côtes, dans nos ports, et sous les yeux de Napoléon, qui maintes fois y apparut subitement, l'armée prêta gaiement une main volontaire et forte. Nos fantassins, vifs et intelligents, y furent, tour à tour, soldats, matelots et ouvriers.

Guidés, tantôt par nos plus habiles ingénieurs, tantôt par nos marins, par nos artilleurs, et sans cesse exercés à l'embarquement, à des simulacres de descente, et à repousser l'ennemi en pleine mer, ils se montrèrent prêts à tout. C'est un fait que, à Boulogne principalement, le matériel chargé, on était parvenu, sur un signal donné, à embarquer hommes et chevaux en quatre à cinq heures.

Quant à l'argent nécessaire, Napoléon y satisfit sans aliénation de biens nationaux, sans emprunts, sans marchés de grandes fournitures, moyens alors trop coûteux. Le Hanovre, Naples et la Hollande durent lui défrayer soixante mille hommes. Les subsides de Gênes et de Parme, la neutralité du Portugal et de l'Espagne, l'une payée annuellement, au Premier Consul, douze millions; l'autre, imposée au Prince de la Paix, au prix annuel de soixante et douze millions; soixante autres millions de la vente de la Louisiane aux États-Unis; quarante millions, dons gratuits de la France et de l'Italie; trente-quatre millions d'accroissements de revenus; enfin, une augmentation d'impôts de quatre-vingt-neuf millions : voilà, pour faire face à tout, les ressources qu'il se créa. Telle fut la conception; pour ce qui devait concourir à l'exécution, tout, jusqu'au dernier moment, réussit miraculeusement; et l'on verra que, s'il fallut renoncer à achever, ce fût par la faute d'un seul homme!

Ses premiers ordres donnés, Napoléon lui-même, le 24 juin 1803, alla d'Amiens, et de l'embouchure de la Somme jusqu'à Flessingue, en recon-

naître l'à-propos, y ajouter encore, et en surveiller et hâter l'accomplissement. Puis, revenant de Flessingue en Belgique, où Joséphine et le Légat l'attendaient, où même il entama une négociation d'alliance offensive et défensive, au prix du Hanovre, avec Frédéric, il parcourut les villes belges au milieu de transports universels. Dès son arrivée dans chacune d'elles, s'y montrant instruit d'avance de leurs moindres nécessités, il allait tout voir par lui-même, monuments, ateliers, colléges, hospices, canaux, établissements civils et militaires. Aussitôt après, dans ses audiences, soit au clergé, que son attitude religieuse et la présence du Légat lui conciliaient, soit aux commerçants et fabricants, aux magistrats, aux administrateurs de toute nature, et aux habitants les plus notables, il discutait les besoins, les désirs de la cité, les intérêts et jusqu'aux sentiments de chacun, avec une connaissance des lieux et des hommes qui saisissait d'étonnement : il semblait qu'il eût tout aperçu, ou tout deviné d'un premier coup d'œil! Combien de fois n'avons-nous pas vu ses interlocuteurs, tellement surpris d'une perspicacité si vive et si pénétrante, qu'elle leur paraissait surhumaine! Comme alors notre orgueil s'enflait d'être les élus de cet homme extraordinaire, d'en paraître posséder la confiance, d'en être parfois les interprètes, enfin, d'être attachés de si près à un génie aussi grand et aussi universel! Quand ces personnages se retiraient pour faire place à d'autres, quels accents d'admiration frappaient nos oreilles, et de quel enthousiasme de reconnaissance n'avons-nous pas été cent fois témoins, lorsque, après

son départ, ses ordres, comme autant de bienfaits surpassant l'espoir, laissaient tout en voie d'embellissement, d'amélioration et de perfectionnement!

CHAPITRE III.

Je pus en juger cette fois, mieux que personne, quand, le 29 août 1803, trois semaines après ce voyage de quarante-neuf jours, je reçus à Saint-Cloud, du Premier Consul, l'ordre de le recommencer presque pas à pas, de voir par mes yeux tout ce qu'il avait vu, de m'assurer de l'exécution de tous les travaux qu'il avait ordonnés, et de lui en envoyer, de chaque lieu, le degré d'avancement dans le plus minutieux détail. Je ne connaissais de ces travaux ni la nature, ni le nombre, ni l'emplacement. Cet ordre de quelques lignes n'en contenait aucune indication; c'était à moi de m'informer sur les lieux. Quant à la manière de m'y prendre, nulle direction ne m'était donnée, si ce n'est quelques questions posées sur quelques localités, et que j'aurais à rendre compte du 24me de construction de chaque bâtiment de guerre.

On reconnaîtra facilement, dans les derniers mots de cette instruction, la dictée de Bonaparte; elle se terminait ainsi : « Cet officier ne doit rien dire par ouï-« dire. Il doit tout voir par ses yeux; ne dire que ce « qu'il a vu; et, lorsqu'il sera obligé de dire quelque « chose qu'il n'a point vue, dire qu'il n'a pas vu. »

L'annonce verbale de ma nomination au grade de capitaine accompagnait l'ordre de cette mission; mais à peine cet avancement me réjouit-il, tant était grand l'embarras que j'éprouvai en me voyant mis, tout à coup, à une aussi rude épreuve. Quoi qu'il dût en résulter, il fallut partir sur-le-champ; et, pour commencer, en arrivant à Amiens dès le lendemain, me présenter devant le préfet, avec mes vingt-deux ans et demi, ma figure qui n'en annonçait pas vingt, et mon ignorance.

Malgré cette apparence si peu imposante, comme j'étais attaché à la personne même du Premier Consul, je fus reçu par l'ex-républicain Quinette, préfet alors, avec la très-humble et très-obéissante déférence et l'empressement agité, auxquels le ministre le plus expérimenté aurait pu prétendre. Il voulut, lui-même aussitôt, me servir de guide, et non-seulement dans Amiens, mais aussi dans toutes les parties de son département que Napoléon avait visitées, en y laissant l'ordre d'un travail ou d'une amélioration quelconque.

Au reste, quels qu'aient été les antécédents révolutionnaires de ce magistrat, il faut louer ses efforts pour réparer ses erreurs passées, et pour coopérer à l'œuvre régénératrice du Premier Consul.

Quant à moi, heureusement ce préfet fut si préoccupé de l'impression qu'il voulait produire sur mon esprit, qu'il ne remarqua point celle que me faisaient éprouver, et sa présence, et ses explications auxquelles je ne comprenais pas la moindre chose. Saisi d'une contraction inexprimable, je m'efforçais de

cacher, sous une taciturnité prudente, ma confusion, et la peur qu'un mot mal placé, qu'un geste hors de propos, un regard mal dirigé ne décelassent mon ignorance.

Un tel rôle ne pouvait être longtemps soutenable; il ne finit pourtant qu'avec ce premier jour, et quand nous fûmes à l'embouchure de la Somme, où me quitta enfin le trop zélé préfet. Alors seulement je respirai; je me félicitai d'être parvenu, au moyen de quelques gestes, et d'un air silencieusement observateur, à dissimuler assez mon embarras pour qu'il ne se fût point aperçu combien sa peine avait été inutile, et jusqu'à quel point j'étais peu digne de toutes les explications dont il avait accablé mon insuffisance.

Mais à ce soulagement momentané succéda un découragement extrême. Seul, abandonné à moi-même sur cette plage inhabitée, je demeurais interdit devant le dernier ouvrage commencé à l'embouchure de la Somme. J'en ignorais le degré d'avancement, l'utilité, jusqu'au nom même! Que faire, qu'écrire au Premier Consul? Comment rendre compte de ce que je regardais sans y rien comprendre? Une autre obscurité, la nuit, à son tour, commençait à dérober cet objet à mes regards. La faim me pressait; comment la satisfaire? où m'abriter? Mais qu'importait? il s'agissait de bien autre chose que de soins matériels. Je m'absorbais, je me perdais dans cette pensée désolante, lorsque, derrière moi, le bruit de quelques pas, m'en arrachant, me fit détourner la tête. Un officier d'artillerie m'avait aperçu; il commandait cette partie de la plage; il y construisait deux batteries et venait me

reconnaître. Il m'aborda, et sur ma réponse il m'offrit le partage d'un souper, d'une cabane et d'une botte de paille sur laquelle nous reposerions ensemble. J'acceptai, ou plutôt je me laissai entraîner par lui jusqu'à son gîte. Là, bientôt assis et attablés l'un devant l'autre, et toujours aussi embarrassé de moi-même, afin d'éviter ses questions je le mis sur son propre compte.

C'était, comme les officiers de son arme savante, un homme instruit. Il remplissait les fonctions de capitaine; mais, pour en obtenir le brevet, un coup d'épaule à Paris lui était, disait-il, indispensable. Ce mot fut pour moi un trait de lumière; j'y vis mon salut; et, ce tête-à-tête sur une plage déserte m'enhardissant : « Eh bien, service pour service! m'écriai-je;
« à Paris je serai votre homme, vous ici soyez le mien!
« Voici ma mission!... Vous le voyez : administra-
« tion des vivres, infanterie, génie, artillerie, tra-
« vaux hydrauliques, batteries de terre, bâtiments de
« mer, ouvrages enfin de toute nature, telle est
« l'inspection qui m'est confiée. Quant à l'inspecteur,
« que voilà en face de vous, il n'a jamais commandé
« qu'un peloton, et ne sait par quel bout prendre
« sa besogne. Aidez-moi donc; et, s'il se peut, mettez-
« moi la main à l'œuvre. »

Il me répondit : « Rien n'est plus facile. Nous avons
« pour cela, sous la main, tout ce qu'il nous faut;
« mais n'en parlons pas ce soir; il fera jour demain;
« demain je vous expliquerai tout cela sur place; il
« ne s'agit que de comprendre; la théorie vous ef-
« frayerait, tandis que tout vous paraîtra simple en

« pratique; les choses vous parleront d'elles-mêmes;
« en leur présence quelques heures et quelques mots
« suffiront; il ne vous faudra que de la volonté et du
« bon sens, et vous verrez que, de cette façon, celui
« qui veut bien va vite. »

Le lendemain, en effet, il me détailla les principales parties des ouvrages d'art et des batteries de côte qui étaient en construction sur cette plage; il m'en montra le but, m'en apprit les noms, le degré d'avancement, la mesure du temps nécessaire à l'achèvement de chacune d'elles; puis le calibre des bouches à feu, leur portée, la raison de leurs constructions diverses et des perfectionnements inventés, enfin quels devaient être leur grand et petit approvisionnement et leur personnel.

Dès lors, comprenant sur quoi mes observations devaient porter, je me créai une méthode : je préparai sur mon livret une nomenclature de questions rangées en ordre de tableau sous plusieurs titres de colonnes. Chemin faisant, et d'ouvrage en ouvrage, de batterie en batterie, je devais remplir ces colonnes, afin que, au bout de chaque journée, je n'eusse qu'à mettre ces brouillons ensemble et au net, en forme d'états, avec un rapport, pour les envoyer au Premier Consul.

Ce n'était pas tout cependant, il s'en fallait; un travail bien autrement difficile m'attendait au milieu des ports et des bâtiments de la flottille en construction; mais la méthode était trouvée; il n'y avait plus qu'à l'appliquer diversement, à aller du petit au grand, du connu à l'inconnu; ce n'était plus qu'une affaire d'attention et d'intelligence.

Alors, me sentant au niveau de ma lourde tâche, m'y attachant, m'y plaisant même, j'embrassai cordialement le camarade de qui j'avais reçu cette heureuse et prompte impulsion; et, sur un cheval de louage, je me lançai, plein d'espoir, dans l'intervalle qui sépare l'embouchure de la Somme de celle de l'Escaut, en suivant le littoral.

Pendant les deux à trois jours suivants, au milieu des artilleurs subalternes de la côte, je me rompis et m'accoutumai à mon nouveau métier d'investigateur et d'interrogateur; je m'y familiarisai si bien, ainsi qu'aux termes techniques, que, arrivé à Boulogne-sur-Mer, après une visite de l'Arsenal, le chef de bataillon d'artillerie qui y commandait me demanda si je ne sortais pas de son arme!

Ce fut là que, le cinquième ou sixième jour de ma mission, j'eus à me mesurer avec les plus importants ouvrages du génie civil et militaire, et les premières constructions navales. Je ne m'en étonnai pas, sachant d'avance la marche que j'avais à suivre, dans quel ordre mes questions devaient être posées, et comment je pouvais atteindre le but de mes instructions sans trop déceler mon ignorance. L'exemple du préfet d'Amiens m'avait démontré l'importance que me donnaient et ma position près de Napoléon, et cette mission, et les comptes-rendus qui allaient en être la conséquence. J'abordai donc sans embarras les plus célèbres ingénieurs. D'ailleurs, plus ces chefs avaient de renommée, moins ils m'imposaient, m'étant aperçu que les plus haut placés, quand ils sont les plus habiles, étaient toujours ceux dont l'abord était le

plus complaisant, le plus simple et le plus facile.

Je demandai d'abord au directeur, M. Sganzin, le plan général, et l'indication des principaux buts que le Premier Consul s'était proposés; puis je me fis dicter en détail les noms de tous les ouvrages ordonnés, le degré d'avancement auquel chacun était parvenu, et l'époque, certaine ou présumée, de leur achèvement. J'eusse mieux fait de demander ces noms, tout nouveaux pour moi, par écrit, que de les écrire; cela m'en eût appris l'orthographe que j'ignorais et à laquelle je manquai. Aussi me souviens-je que, ayant prévu cet inconvénient, et craignant la déconsidération qui devait en résulter, je me plaçai de façon à dérober ce travail aux regards du célèbre ingénieur, pendant qu'il me le dictait.

Cela fait dans le cabinet, comme il s'agissait d'aller tout voir par mes yeux, et que, comme le préfet d'Amiens, M. Sganzin s'offrait pour me conduire, je lui fis sentir, modestement, que je ne devais pas mettre plus longtemps aux prises tant de science avec autant d'inexpérience; qu'ayant à regarder longuement pour bien comprendre, et pour pouvoir rendre compte, je lui ferais perdre un temps trop précieux, et que l'un de ses ingénieurs suffirait. En outre de la convenance qui m'inspirait ce procédé, il avait un avantage, c'est que, aux réponses déjà consignées de l'ingénieur en chef, celles de l'ingénieur en second allaient servir de contrôle. Ainsi fut fait, et avec le même soin sur le terrain que sur le papier, l'un m'expliquant l'autre, c'est-à-dire en demandant à être d'abord placé de façon à voir l'ensemble; après quoi,

l'oreille et l'œil bien ouverts, et mon livret ainsi que le crayon en main, je repris tout en détail.

Pour les constructions navales il ne pouvait me coûter d'en paraître ignorer les premiers principes; mais, en me les faisant enseigner, je vis que pour les constructeurs eux-mêmes le 24[me] d'avancement, que demandait le Premier Consul, était trop difficile à évaluer; et que je me perdrais infailliblement dans un si minutieux détail. Je me contentai donc d'apprendre à partager le degré d'avancement de chaque bâtiment en quatre parties égales; et, pour satisfaire à mes instructions dans mes rapports, je réduisis ces quarts en 24[mes].

Au reste, comme alors tout commençait, la plupart de ces transports, au moment où j'en passai la revue, n'avaient encore que leur quille et leur membrure.

Quant au port, dont la rade était ouverte aux vents d'ouest, et capable à peine de contenir à sec, à marée basse, deux cents embarcations, il se transformait déjà en un vaste bassin, demi-circulaire, creusé profondément, bien garanti par des quais favorables à un embarquement simultané, et destiné à recevoir plus de mille bâtiments de la flottille. Deux forts bâtis en mer, et des batteries placées sur tous les saillants de cette côte, allaient la protéger. Des travaux semblables s'exécutaient dans les petits ports voisins, ceux de Montreuil, de Vimereux et d'Ambleteuse. On sait qu'il en était alors de même de Brest au Helder. Et maintenant, qu'on vienne mettre encore en doute tout ce qu'avait de sérieux le projet de Bonaparte; qu'on vienne dire que tant d'efforts n'étaient au fond

qu'un simulacre ! Singulière assertion, dont au reste la suite de ce récit achèvera bientôt de dissiper le mensonge.

Pour moi, après le début le plus pénible, on voit que la chose avait tourné trop bien pour qu'il n'en résultât pas quelque mécompte. Emporté par le succès, par l'esprit du temps, par le caractère, je voulus aller trop vite. Je vis tout, je n'oubliai rien, ma mission en souffrit peu ; mais il n'en fut pas de même du missionnaire : il lui en advint deux mésaventures. L'une fut que, en deux occasions, je dus laisser le souvenir peu flatteur d'un étourdi du premier ordre. Voici le fait : fort satisfait de moi, après avoir quitté Boulogne et ses annexes, je continuai mon œuvre en suivant la plage ; et de batteries en batteries, où les Anglais me firent l'honneur de me canonner, j'arrivai enfin jusqu'aux ouvrages avancés de Calais. Cette ville, en sa qualité de place de guerre, avait un commandant ; je n'y songeai pas ; et, profitant d'un reste de jour, me voilà relevant l'armement de la place sans plus de façons que si j'eusse encore été au milieu des Dunes.

J'en étais là, et tout entier à mon affaire, m'applaudissant de mon activité, lorsque tout à coup je sens, derrière moi, une main vigoureuse me saisir rudement au collet. En même temps j'entends une voix plus brusque encore me crier : « Je vous arrête : vous « ne pouvez être qu'un espion ! Un officier français « se serait adressé d'abord à moi qui seul commande « ici ; marchez à la prison et nous nous expliquerons ensuite. »

La leçon était trop juste; désenchanté de moi-même je convins de ma distraction, et montrai l'ordre signé du Premier Consul, lequel, joint à mon jeune âge et à la naïveté de mes excuses, produisit l'effet accoutumé. Après un tel avertissement je ne négligeai plus la forme pour le fond dans Dunkerque, Newport, Ostende, Flessingue et Anvers, dans les principales villes de la Belgique, et dans Luxembourg, car tel était mon itinéraire. Mais ce qui est inexplicable, c'est que je retombai dans la même inadvertance, et où encore? dans la première, dans la plus considérable de nos villes fortes, à Strasbourg même!

Là, soit fatigue ou précipitation irréfléchie, après avoir ajourné au lendemain ma visite aux autorités supérieures, pour abréger, j'adressai directement, par écrit, aux colonels de la garnison l'invitation de m'envoyer les états d'armement et d'habillement des corps sous leurs ordres; puis, la conscience satisfaite de cette belle promptitude, je me couchai et m'endormis du sommeil de l'innocence.

Il n'y avait pas une heure que je jouissais de ce bienheureux repos, lorsque, me sentant secouer le bras, j'entrevis debout, près de mon lit, un aide de camp, et l'entendis me demander, de la part du général commandant la division, qui j'étais; si je savais être à Strasbourg, au chef-lieu de la division, et ce que je venais y faire. J'aurais dû m'élancer de mon lit, et aller sur-le-champ chez le général réparer mon inadvertance; je n'en fis rien; je répondis quelques politesses et me rendormis. Bien plus, le lendemain, l'esprit toujours fasciné sans doute par l'objet direct

de ma mission, ma distraction fut telle, que je me crus quitte de tout en finissant par où j'eusse dû commencer, c'est-à-dire par des visites aux généraux, au préfet, et aux colonels; visites d'où je revins fort étonné de la très-froide réception que tous me firent. Règlements, hiérarchie, convenances, j'avais tout oublié pour aller plus vite! En ce moment encore j'étais, avant tout, préoccupé du soin de courir chez l'ingénieur en chef, attiré par des chaloupes canonnières en construction et par des travaux sur le Rhin : ceux par lesquels on se faisait la guerre d'un bord à l'autre, en se renvoyant, par des épis, le cours et les envahissements du fleuve.

Quant au récit de l'autre genre d'accident, résultat de cette même ardeur devenue trop vive et trop confiante, il me ramène de Strasbourg sur l'Océan, du côté d'Ostende. Là mon inspection de jour allait si rondement, que j'imaginai d'en faire autant la nuit, séduit par un superbe clair de lune. L'obscurité m'arrêtait-elle enfin quelques heures dans un gîte quelconque, aussitôt, luttant contre le sommeil, je me brûlais, je m'enfumais les yeux pour le chasser; et, me mettant à tracer des états au compas et à la règle, je les remplissais, j'y joignais une dépêche, et l'expédiais au Premier Consul, sans daigner donner au repos le temps nécessaire; excès de travail, qui me fit plusieurs fois tomber sans connaissance. Toutefois, plus heureux que sage, cet épuisement ne m'arrêta pas.

Je me souviens aussi que, toujours dans un même esprit, celui de faire mieux et plus vite que tout le monde, après avoir visité l'île de Cadsant, je voulus

passer dans l'île de Walcheren en dépit de l'heure avancée et du temps contraire; et que, au lieu de faire un détour prudent, je me hasardai au large dans une barque, au risque de me faire prendre par les Anglais, exposant ainsi, après ma santé, ma vie et ma liberté : tant l'homme est joueur, tant il se plaît à abuser de sa force et de sa fortune!

Cette activité, poussée jusqu'à la précipitation, venait du désir d'imiter Napoléon, et de satisfaire, d'étonner même, sous ce rapport, le plus étonnant des hommes. Mais ce qu'on fait par imitation manque souvent de mesure et d'à-propos.

Le fait invraisemblable est que je mis à peine trois semaines à cette mission qui en eût demandé au moins le double. Cependant elle fut consciencieusement exécutée, et même à l'entière satisfaction du Premier Consul. Il n'en est pas moins vrai que, avec plus de temps, j'eusse pu revoir, à plusieurs reprises, les chefs des divers services, ce qui eût mieux valu; car, quelque bien préparées que soient les interrogations qu'on leur adresse, ils ne disent pas tout en une fois; en les revoyant j'en aurais appris davantage; mon programme de questions se fût augmenté, chemin faisant, de plusieurs considérations nouvelles résultant de ces entretiens. L'un m'aurait mis sur la voie de ce que je devais demander à l'autre. J'eusse pu même, à mes instructions, joindre des observations d'une autre nature, m'instruire plus, agrandir ainsi ma mission et la rendre plus utile.

Pour en finir, parvenu dans Flessingue vers minuit, la fatigue me fit tomber évanoui, en le sa-

luant, dans les bras du général Monnec. Revenu à moi je ne pouvais me douter que je voyais, en ce malheureux gouverneur, celui qui, six ans plus tard, devait rendre cette forteresse à l'Angleterre.

L'inspection de cette île malsaine étant achevée, en arrivant à Anvers je n'eus pas de peine à comprendre que c'était là l'un des points les plus importants de mon affaire, et l'une des plus grandes créations de Bonaparte. Déjà ses ordres commençaient à transformer cette vieille métropole de négoce, depuis longtemps ruinée et abandonnée, en port de commerce, en port de guerre, en port de constructions navales, en une vaste ville forte enfin de terre et de mer, dominatrice de l'Escaut, commandant aux deux rives de ce fleuve, menaçante pour la Tamise, et destinée à devenir le principal objet de la jalousie guerrière et commerciale de l'Angleterre.

Ce fut là que le récit d'une anecdote récente et le fait que j'avais sous les yeux me firent bien voir toute l'importance du coup d'œil du maître, et surtout d'un maître aussi clairvoyant que Napoléon. Ceux de ses conseillers qu'il avait envoyés sur place lui avaient déclaré, sans hésiter, que, à la hauteur d'Anvers et pour des vaisseaux de haut bord, l'Escaut n'était point navigable; qu'en conséquence on n'y pourrait jamais fonder un grand établissement naval, et qu'il fallait le pousser jusqu'à Terneuse; mais un seul regard de Bonaparte l'avait éclairé sur la légèreté coupable de cette assertion erronée et sur d'aussi funestes conseils; sans quoi, Anvers, devenu déjà port de construction, et qui devait bientôt voir remonter jusque sous ses murs une

flotte entière, eût été sacrifiée pour Terneuse, dont le sol fangeux et mouvant eût vraisemblablement, et inutilement, englouti les trésors de la France entière!

D'Anvers, et après que mon rapport en fut expédié, je continuai pareillement, dans chaque lieu important de la Belgique, du Luxembourg, et de la Basse et Haute-Alsace, ne prenant de repos que dans ma chaise de poste, quand les cahots des détestables routes d'alors me le permettaient.

Après Strasbourg ma mission finit à Newbrisach, d'où je revins à Saint-Cloud. J'y retrouvai le Premier Consul, déjeunant seul dans son cabinet, celui qui donne sur le parterre de cette orangerie d'où il avait chassé, le 19 Brumaire, les Représentants du peuple. Il était vêtu en uniforme des grenadiers à pied de sa Garde. Je n'avais point encore reçu de lui un accueil aussi enjoué et si favorable. Après cent questions, comme, en écoutant mes réponses, il répandit son café sur le revers blanc de son habit, il se plaignit d'avoir tout gâté son bel uniforme; puis il me demanda si j'avais déjeuné; et je crois en vérité que, satisfait de mes rapports et de mes réponses, il fut près de me faire verser une tasse de ce café qu'il ne prenait que deux fois par jour et jamais plus, quoi qu'on en ait pu dire.

Ce qui me frappa le plus dans cet entretien, ce fut la remarque suivante : « J'ai vu tous vos états d'ar-
« mement, me dit-il; ils sont exacts. Cependant
« vous avez oublié à Ostende deux canons de quatre!
« — Citoyen Consul, lui répondis-je, vous ne m'en
« aviez pas fait remettre l'indication, et je crois n'a-

« voir rien oublié de ce que j'ai vu; mais, si vous « voulez bien m'en désigner l'emplacement, j'ai les « lieux encore assez présents à l'esprit pour vous « dire si vos ordres à ce sujet ont été exécutés. « — C'était, reprit-il, en arrière de la ville, sur une « chaussée. J'avais donné l'ordre qu'ils fussent placés « là pour le cas d'une descente. — Oui, m'écriai « je, sur une espèce de digue qui sépare Ostende d'un « bas-fond à la faveur duquel on pourrait tourner les « ouvrages par leur gauche! — C'est cela juste- « ment, me dit Bonaparte. — Eh bien! ajoutai-je, je « puis vous certifier, citoyen Consul, que la chaussée « était nue; je la vois d'ici, nulle pièce ne la défendait! » Sur cette réponse, après quelques mots encore, il me congédia; et moi, je sortis confondu d'étonnement de ce que, parmi les milliers de canons répandus par batteries fixes ou mobiles sur ce littoral, deux pièces de quatre n'eussent point échappé à sa mémoire! Comment, avec tout ce qui d'ailleurs devait le préoccuper, se pouvait-il que son esprit fût assez libre, assez présent, assez maître de se porter subitement tout entier sur chaque affaire, pour se rappeler, avec tant de précision, un si minutieux détail!

Le général Duroc me dit ensuite que mes comptes-rendus s'étant trouvés, par leur exactitude, peu conformes avec les rapports ministériels, deux ministres avaient été relevés rudement pour ces trompeuses différences.

CHAPITRE IV.

Chaque jour augmentait cet étonnement qu'imposait la force d'esprit, partout à la fois présente, du Premier Consul. Comment, en effet, n'être pas saisi de surprise de voir que l'emplacement de chacun de ces milliers de canons, l'ordre de marche du moindre détachement de conscrits, et le degré d'avancement de construction de chacun des milliers de bâtiments de sa flottille, fussent si extraordinairement présents à sa pensée, lorsque en même temps nous le voyons, tout à la fois, soutenir le clergé dans chacun de ses justes vœux et le contenir dans ses prétentions trop ambitieuses; créer neuf écoles de droit, une école des arts et métiers, et en discuter tous les détails; dicter le règlement de l'Institut et le partage de ce corps en quatre classes; commencer ce canal de l'Ourcq dont jouit aujourd'hui la capitale; et, de la même main, tracer le règlement général et intérieur des lycées, tel à peu près qu'il existe encore!

Les sciences exactes y étaient introduites, les punitions corporelles abolies, un uniforme adopté. On y remarquait une classe d'instruction militaire où les enfants, depuis l'âge de douze ans, étaient exercés au maniement des armes, à l'école de peloton, et divisés en compagnies de vingt-cinq élèves, dont les lauréats des autres classes obtenaient les grades. Dans ces lycées, les cloches supprimées furent remplacées par des tambours, qui seuls devaient annoncer

tous les exercices, et même jusques aux devoirs religieux.

C'est de cette même année 1803, devenue si guerrière, que datent encore : dans le Conseil d'État la création des Auditeurs, pépinière administrative si remarquable ; dans le barreau, l'institution des avoués et des avocats, alors tombée en désuétude ; dans la magistrature, le retour aux anciens costumes et à plusieurs dénominations anciennes ; puis l'organisation d'un Conseil Privé pour les affaires d'État ; le droit consulaire établi de nommer les questeurs et le président du Corps Législatif ; le commencement d'une Cour par la création de quatre dames et de quatre préfets du palais ; enfin, la suppression des fêtes anniversaires du 14 juillet 1789 et de la fondation de la République.

Ainsi marchaient de front, au milieu de tant d'autres soins, les créations administratives de toute nature, la propagation de l'esprit militaire jusque dans les premières années de l'adolescence, la concentration du pouvoir sous toutes les formes, et la transition des mœurs et des institutions républicaines aux mœurs monarchiques. Quant aux affaires du dehors, le rappel de l'ambassadeur russe et antifrançais Markof avait été exigé ; seize mille Suisses étaient engagés par capitulation ; le Hanovre convoité par la Prusse lui avait été offert au prix d'une alliance offensive et défensive, que réprouvait et faisait décliner l'influence ennemie de la Cour et de la haute société prussienne. L'Autriche, qui réarmait en silence, était observée ; et le Prince de la Paix, détourné de nous, mais menacé dans son odieux favoritisme, et ramené à l'exécution des traités,

était contraint à nous payer son tribut de soixante et douze millions comme contingent de guerre.

Cependant l'inutile bombardement de nos ports, depuis le Havre jusqu'à Calais, avait été entendu par Bonaparte. Il avait distribué le blâme ou l'éloge, selon la faiblesse ou l'énergie de la résistance, et lui-même, en prescrivant les moyens d'augmenter la portée du tir de nos batteries, avait forcé l'ennemi à respecter notre littoral. Il semblait du reste toujours exclusivement occupé, à Saint-Cloud, du travail de son cabinet, de ses Codes et de ses Conseils; mais de là, dirigeant, jour et nuit, la France transformée en un camp, en un chantier, en un vaste arsenal de guerre, tout se préparait pour la descente, comme sous ses yeux, par un continuel envoi d'officiers, d'aides de camp et de ministres.

Dès l'automne de 1803 plusieurs corps d'armées étaient rassemblés sur les bords de la Manche; et plusieurs détachements de la flottille, doublant les caps en dépit des vaisseaux anglais, se réunissaient devant Boulogne. Le 4 novembre il y reparut tout à coup lui-même, en rade, sur une péniche, à la tête de cent voiles canonnières. Attaqué par l'amiral Keith, il lui tint tête, et força victorieusement l'escadre anglaise de reculer au large. Les jours suivants, après avoir exercé ses troupes à des manœuvres d'embarquement, fixé les points de réunion et de départ de la flottille, et jeté l'alarme la plus vive au sein de l'Angleterre, il retourna à Paris, où bientôt de fâcheuses nouvelles d'outre-mer vinrent l'assaillir, sans toutefois faire pâlir son étoile.

Il y apprit que Linois, Decaen et leur escadre, envoyés dans l'Inde, n'avaient réussi qu'à y échapper aux forces britanniques; et que cette troisième année du siècle, et la quatrième de son Consulat, si brillante pour lui sur le continent, si progressive pour le développement de son autorité, se terminait dans les Antilles par une effroyable catastrophe!

On se souvient du départ de l'expédition de Saint-Domingue à la fin de 1801. Napoléon s'était alors décidé à dompter Toussaint l'Ouverture, nègre de soixante-cinq ans, d'un génie analogue au sien, aussi actif, aussi dominateur, et sans doute plus dissimulé. Ce nègre s'était rendu maître de la colonie française et espagnole, malgré nos envoyés ou trompés ou rebutés, en dépit du mulâtre Rigaud encore dans le Sud, et d'une descente anglaise dans l'Ouest qu'il avait vaincue. Il avait accru le bien-être de cette île par l'ouverture de ses ports au commerce de toutes les nations; il y avait rétabli l'ordre, le travail, et protégé les hommes des trois couleurs dans son armée, comme sur les habitations redevenues riches et florissantes.

Ce grand homme, inculte, attentif à notre Révolution, en avait imité les dernières phases. Il s'était fait déclarer Gouverneur Général, d'abord pour cinq ans, et ensuite à vie, par une assemblée coloniale. En même temps, nous laissant en France ses enfants en otages, dans les mains de Vincent son envoyé, il avait protesté de sa soumission à la métropole.

On eût peut-être dû, ou accepter cette suzeraineté, ou se servir contre ce nègre du parti mulâtre; mais

on n'avait fait ni l'un ni l'autre. L'expérience d'aujourd'hui manquait alors, et l'habitude de vaincre avait entraîné. Toutes les objections de Vincent, la difficulté des lieux, l'influence mortelle du climat, la prospérité de l'île, l'existence heureuse, encore à ménager, de plusieurs milliers de colons de race blanche sous la vigoureuse administration de Toussaint, rien enfin n'avait arrêté! Rigaud avait été découragé et rappelé. Napoléon, excité par les colons réfugiés, espérait ressaisir dans cette île un commerce et quatre à cinq cent millions, et fonder, avec la Louisiane, un riche et puissant ensemble colonial; d'autre part, encouragé par la paix maritime, poussé par la nécessité d'employer et d'éloigner un certain nombre d'officiers mécontents, et irrité de cette parodie que faisait Toussaint de son Consulat, il s'était décidé à tenter la voie des armes.

L'ennemi paraissait barbare, on le méprisa; on crut pouvoir subjuguer Saint-Domingue, comme on soumit alors la Guadeloupe, quelle qu'en fût la différence. Toutefois on promit de conserver à Toussaint le second rang; à ses officiers, leurs biens et leurs grades; à la population noire ouvrière, son affranchissement. On renvoya même à Toussaint ses deux enfants; mais toutes ces précautions furent inutiles.

Cinquante jours suffirent d'abord, il est vrai, à la conquête des lieux, et même pour obtenir des hommes, par des promesses insidieuses de liberté, une soumission apparente et passagère. Mais six autres semaines d'occupation étaient à peine écoulées, que, le climat ayant sévi, les trahisons et les révoltes commencèrent.

La nouvelle du rétablissement de l'esclavage à la Guadeloupe accrut le mal, que bientôt portèrent à son comble les excitations et les secours de l'Angleterre.

L'expédition était apparue devant Saint-Domingue, le 3 février 1802; vingt-deux mois après, sur cinquante mille Européens, successivement débarqués, cinq mille combattants avaient péri par le fer, et quarante mille par les maladies! Cinq à six mille seulement survivaient, avec quelques colons échappés à d'affreux massacres! Le 30 novembre 1803, ce reste, bloqué dans la ville du Cap, par mer et par terre, était forcé de capituler, d'abandonner la colonie aux nègres vainqueurs, et de s'abandonner soi-même à la flotte anglaise!

Cet effroyable désastre, mais lointain, mais successif, mais dissimulé autant qu'il fut possible, et attribué aux Anglais plus qu'il n'était juste, n'ébranla point en France l'autorité du Premier Consul. Ce qu'on lui reprocha le plus, ce fut premièrement d'y avoir sacrifié la partie de notre armée qui semblait pouvoir lui être hostile; reproche dont la nomenclature seule des généraux de l'expédition suffit pour démontrer l'exagération. Le second reproche porta sur la captivité de Toussaint, bien méritée par sa barbarie et ses trahisons, et sur sa mort qui pourtant fut naturelle.

CHAPITRE V.

Pendant que l'Angleterre, effrayée, s'épuise en préparatifs de défense, que Pitt ressaisit le ministère, que, échappé de son exil, Pichegru lui offre sa trahison, et Dumouriez nos anciens plans de descente, en France, toutes nos forces les plus vives achèvent de s'assembler, comme d'elles-mêmes, sur le littoral. La main qui meut tous ces ressorts de guerre le fait avec une facilité si puissante, que, tout à la fois et comme en pleine paix, on la voit continuer l'œuvre admirable de la régénération administrative et judiciaire de la France! Le 15 janvier 1804 Napoléon commence la cinquième année de son Consulat en présentant aux Chambres le Code Civil; puis il fixe à cinquante millions la dette publique : il fonde ainsi le système de crédit; et par l'institution des droits réunis il soulage la propriété foncière, qu'il dégrève encore malgré la guerre!

Ajoutons ici que, s'étendant sur mille détails, dans les musées, dans toutes les bibliothèques civiles et militaires, l'impulsion de cette même main se reconnaît aux soins actifs et intelligents qui y rétablissent l'ordre, y rassemblent de toutes parts les chefs-d'œuvre des arts, des sciences et des lettres, et y recueillent les manuscrits précieux; en même temps cent ingénieurs, explorant le territoire français et allié, portent à un nouveau degré de perfection nos connaissances topographiques : cette prodigieuse si-

multanéité d'œuvres si diverses exalte de plus en plus l'enthousiasme de la France.

Mais ce que chacun de nous, témoins plus intimes de la vie privée de Bonaparte, doit à sa mémoire, sans contester son ambition, qui dès lors tendait évidemment au pouvoir suprême, c'est d'attester la grandeur de sa pensée tournée tout entière et sans cesse au bien public; sa bienfaisance pour les infortunes privées; sa douceur, son économie, sa simplicité dans ses habitudes intérieures; la constance de son attachement pour ceux qui l'entouraient; enfin le calme de son esprit au milieu de mille trahisons et des dangers secrets dont ses pas étaient environnés. Car alors chaque instant lui révélait une perfidie nouvelle et lui décelait un nouveau piége dressé contre sa vie. Plus il dévouait son génie au bonheur de la France et plus elle s'en montrait reconnaissante, plus l'acharnement de ses ennemis redoublait d'inventions atroces!

A cette époque, c'était à Saint-Cloud et pendant l'automne de 1803, je me trouvais chargé presque exclusivement de la garde de sa personne. Parmi les officiers qui me secondaient, ceux de la gendarmerie d'élite me confiaient fréquemment les motifs de leurs inquiétudes. Tantôt c'était le projet éventé d'une embuscade sur la route de Malmaison, d'où l'on devait s'élancer sur la voiture du Premier Consul; tantôt celui d'une mine creusée sous une partie du chemin de Saint-Cloud et sur son passage, dans un lieu choisi où un embarras l'arrêterait. Une autre fois, et sur un bloc de marbre placé près de la porte-croisée du cabinet de Napoléon, celle qui ouvrait sur la terrasse

de l'Orangerie, nos rondes de nuit surprenaient un assassin debout et collé contre la statue que portait ce piédestal.

Un jour entre autres, l'un de ces officiers, plus inquiet que de coutume, me demanda si je n'avais pas vu, par la croisée du salon de Mars, mon poste habituel, un homme d'une large et courte carrure, les yeux couverts de noirs sourcils, la figure sinistre, et dont la forte tête était engoncée dans les épaules. Ce signalement était celui de Georges Cadoudal. On assurait, disait-il, que ce chef de conjurés était venu reconnaître, lui-même, ce côté d'un accès facile et de plain-pied de l'appartement du Premier Consul. Je me souvins en effet d'avoir vu rôder de ce côté une figure à peu près semblable. Mais alors le complot de Cadoudal était plutôt une supposition qu'une certitude. On ignorait encore que, le 22 août 1803, un bâtiment de la marine royale anglaise avait jeté sur nos côtes ce général de chouans avec une partie de ses complices; que, en décembre 1803 et en janvier 1804, MM. de Rivière et de Polignac, Pichegru, et d'autres conjurés, avaient suivi les pas de Georges; et que déjà tous, au nombre d'environ quarante, étaient réunis et cachés dans la capitale.

En effet l'Angleterre étonnée s'était, pour la première fois, alarmée pour elle-même! Son gouvernement, dans son anxiété croissante, après l'avoir armée tout entière, s'était abandonné à tous les moyens de salut qu'on lui offrait, même au plus coupable, à un assassinat! Préméditation, soudoiement, commencement d'exécution, rien ne manqua à l'odieux d'un

projet aussi criminel : le voici tel qu'il se déroula successivement, sous nos propres yeux, dans sa plus triste nudité.

Pendant que, avec double solde anglaise, nos émigrés allaient recevoir, le 14 janvier 1804, du Cabinet de Londres et du Prince de Condé, l'ordre secret de se rassembler sur les bords du Rhin, où, par un malheureux hasard, le duc d'Enghien se trouvait alors, d'autres émigrés français, la plupart partis de Londres, ou venus de la Bretagne, au nombre d'environ cent conjurés, devaient s'être glissés jusque dans Paris. La mission de ceux-ci, payée d'un million anglais qu'on saisit sur Georges Cadoudal, l'âme du complot, était de se déguiser sous des uniformes de notre Garde, de se poster sur la route de Saint-Cloud ou de Malmaison, d'attaquer, au milieu de son escorte d'environ douze hommes, le Premier Consul, et de le tuer dans ce guet-apens!

Cet assassinat de grand chemin avait été décoré du nom de combat! Grossier subterfuge si aveuglément accepté par le Comte d'Artois, qu'il envoya ses aides de camp faire ainsi leurs premières armes, et même son second fils le Duc de Berry! Celui-ci, qu'excuse sa jeunesse, n'échappa au crime et à ses conséquences, dans cette même ville où il devait, un jour, périr par un attentat aussi odieux, que parce que, au moment de débarquer à son tour au pied de la même falaise qu'avaient escaladée ses complices, un signal le prévint que le complot était éventé.

Quant au résultat, on s'était abusé jusqu'à compter sur l'armée française! Erreur d'émigrés, fondée sur

l'attitude, et les propos de plus en plus hostiles, de Moreau et de son parti contre le Premier Consul. On avait espéré gagner ce général à l'attentat, l'embaucher même dans la cause du Prétendant au moyen de Pichegru. Ce conjuré, ancien ami de Moreau, avait été appelé, de Londres dans Paris, par Georges Cadoudal. En cela Georges et le Comte d'Artois furent trompés par un rapport de Lajolois, officier réformé, leur entremetteur : rapport d'espion, c'est-à-dire exagéré. On sait que Moreau n'accepta tacitement de ce complot que sa confidence, n'osant plus, laissant faire à d'autres, attendant d'être débarrassé du Premier Consul, que vaguement il eut, quelques moments, la folle prétention de remplacer comme Chef de la République!

Cependant, du côté de Napoléon, malgré l'arrestation de quelques chouans dont les allures semblaient suspectes, on ignorait la présence d'un si grand péril. On savait seulement que Drake, ministre anglais en Bavière, dont un agent secret de Bonaparte avait surpris la confiance, excitait nos mécontents à profiter d'un crime qu'il semblait prévoir; et l'on cherchait vainement à comprendre pourquoi, dans toute l'Europe, la mort prochaine du Premier Consul et la restauration de l'ancienne Dynastie étaient annoncées. L'automne de 1803 s'était écoulé ainsi. Vers la fin même de janvier 1804, dans Paris où nous étions revenus avec l'hiver, rien encore n'était changé dans les occupations habituelles du Premier Consul.

Février venait de commencer. Duroc, gouverneur du Palais, était absent; Caulaincourt le remplaçait. J'étais de service, quand, vers une heure après minuit,

plongé dans un sommeil profond sur mon lit de camp, je me sentis fortement secoué ; et, me redressant promptement, j'aperçus près de moi ce général : « Debout! « me dit-il ; il faut sur-le-champ changer les mots « d'ordre, celui de ralliement, et monter le service « comme en présence de l'ennemi! Vous me com- « prenez ; il n'y a pas un instant à perdre! » J'obéis, et aussitôt j'organisai les rondes et patrouilles dans le château, dans le jardin, et aux alentours ; je les multipliai dans une telle proportion, que par chaque minute chaque factionnaire fut forcé de reconnaître trois fois au moins. Ce service ainsi réglé continua plusieurs semaines, jusqu'à ce que la crise eut atteint son terme.

Voici quelle avait été la cause de cette alerte. On a vu que jusque-là le Premier Consul, vaguement inquiet, avait pressenti un complot, et que déjà plusieurs hommes, justement suspects, étaient arrêtés. Mais on ignorait encore que parmi eux se trouvaient cinq des conjurés! Dans la nuit du 26 janvier, Napoléon, réveillé vers deux heures du matin, selon sa coutume, avait demandé les divers rapports de ses ministres. Un trait de lumière de son étoile fixa ses yeux sur l'interrogatoire de ces cinq prisonniers auxquels on avait attaché peu d'importance. Aussitôt, frappé d'une inspiration soudaine, il en avait ordonné le jugement.

Il semble que, ici cependant, sa fortune ait hésité. En effet les deux premiers avaient été acquittés, et c'étaient les plus coupables. Deux autres, condamnés seulement comme espions, s'étaient laissé exécuter sans trahir leur cause. Le cinquième enfin, nommé Querelle, condamné aussi, allait emporter son secret

dans l'autre monde, quand il demanda grâce au prix de révélations, que reçut Murat d'abord, et qui parurent invraisemblables. Il faut ici se rappeler que Fouché, devenu sénateur, n'était plus ministre; que son ministère supprimé avait été réuni à celui de la justice; et que la police mal dirigée demeurait frappée d'aveuglement au milieu de ce péril.

Querelle n'avait pu dénoncer que le premier débarquement, celui de Georges, il y avait six mois, à la falaise de Biville, sur laquelle il s'était élevé, comme les contrebandiers, au moyen d'une corde, dans une fente de rochers; puis, se cachant de gîte en gîte, il avait pénétré jusque dans Paris. Mais, la trace étant dépistée, Napoléon s'en était saisi; il avait excité Réal, alors chef de la police; il s'était aidé des avis de Fouché, de l'activité de Savary, colonel des gendarmes de sa Garde, et bientôt deux autres débarquements avaient été reconnus. Quant aux noms des conjurés, ils étaient ignorés encore, excepté celui de Georges; on savait seulement leur nombre, et que leur but était d'assassiner le Premier Consul! Telle avait été la cause de cette alarme nocturne dans le château des Tuileries, et des précautions subites qu'on m'avait fait prendre.

Ce fut alors que, sur la ligne d'étapes des complices de Georges, Danouville fut saisi, et que, conduit au Temple, il s'y pendit de désespoir. Ce suicide confirmait la gravité du complot sans donner d'autres lumières, lorsqu'enfin, le 12 février, Bouvet de l'Ozier, autre conjuré que l'on venait d'arrêter, voulut s'étrangler comme Danouville. Mais Bouvet, secouru à temps, fut rendu à la vie et à sa détresse, dont les premiers

cris involontaires nommèrent Pichegru; après quoi, se décidant, il accusa formellement l'ambition complice, mais irrésolue et républicaine, de Moreau, d'avoir trahi, à son profit, la cause royale!

Dès lors on sut que, après l'envoi de Lajolois en Angleterre et son retour avec Pichegru, une première entrevue de Georges, de Pichegru et de Moreau avait eu lieu, le 26 janvier, sur le boulevard de la Madeleine; puis une seconde chez Moreau lui-même, avec Pichegru, et une troisième enfin, à Chaillot, chez Georges Cadoudal. Une exclamation de Pichegru suffit pour indiquer quelle fut, dans cette conjuration, la triste part de Moreau. « Ce b.....-là, s'était-il écrié en le « quittant, a aussi de l'ambition; il veut régner, lui « qui ne serait pas en état de gouverner la France « vingt-quatre heures! »

Un second cri de désappointement, recueilli de même, dévoila aussi ce qui avait empêché la conspiration d'éclater à temps. Ce jour-là Georges découragé, ne voyant plus de résultat favorable à la cause des Bourbons dans le meurtre du Premier Consul, avait ajouté : « Usurpateur pour usurpateur, j'aime encore « mieux Bonaparte que ce Moreau! Celui-ci n'a ni « cœur, ni tête! » Toutefois il est certain que, alors même, Georges, ne se croyant pas découvert, persista dans le projet de se défaire du Premier Consul.

A la première nouvelle d'une complicité si inattendue, une exclamation d'étonnement s'échappa de la bouche de Napoléon. « Moreau! s'écria-t-il, quoi! « Moreau dans une conjuration semblable! Lui, le « seul qui eut des chances contre moi, se perdre aussi

« maladroitement! J'ai une étoile! » Pourtant, dans les journées des 13 et 14 février, ne se laissant pas entraîner, il se refusa à son arrestation. « Non, « répondit-il; c'est un personnage trop considérable; « j'ai un trop grand intérêt à sa culpabilité; l'opinion « publique s'attacherait à cette conjecture; il faut « d'autres preuves, et d'abord celle de la présence « ici de Pichegru! »

On ne tarda pas à la lui apporter. Pichegru avait un frère à Paris. C'était un ex-moine, lequel, mandé subitement et interrogé, avoua dans son trouble qu'il venait de voir ce général. Aussitôt, dans la nuit du 14 au 15, un Conseil fut réuni, et l'on envoya saisir Moreau à sa campagne. Il fut arrêté le 15, vers huit heures du matin, sur le pont de Charenton comme il revenait de Grosbois. On le conduisit au Temple.

Ici, et malgré les horreurs révolutionnaires dont les premiers pas de Napoléon avaient été environnés; malgré ses rapports avec l'immoral gouvernement du Directoire; malgré les nécessités machiavéliques que le gouvernement de deux pays conquis, l'un corrompu, l'autre barbare, et que celui de la France, depuis quatre ans, avait imposées à ce conquérant; enfin, en dépit des irritations d'un pouvoir contesté et du dégoût qu'inspire si souvent l'espèce humaine mise à nu devant nos yeux, on retrouve encore avec joie dans un premier mouvement de ce grand homme, les premières, les pures et nobles émotions de sa jeunesse, celles du vainqueur généreux de Mantoue et de Wurmser, celles de son jeune héroïsme à la fois antique et chevaleresque.

Jusque-là, de la part de Moreau tout avait été pour lui repoussements et hostilités. Maintes fois ce général avait répondu par le dédain à ses avances. Dans ses manières il affectait de ne point reconnaître l'autorité du Premier Consul; dans ses paroles il traitait Bonaparte d'usurpateur; et voilà que, déjà soupçonné une fois, quoiqu'à tort sans doute, de complicité avec Pichegru, on le retrouvait une seconde fois en flagrant délit d'association avec ce traître! Celle-ci parut si révoltante que, dans le Conseil, on proposa une commission militaire et des mesures promptes et rigoureuses. Napoléon les repoussa, soit justice ou politique, et cela ne mérite aucun éloge; mais il fit plus : ému d'une chute si grande, et oubliant tant de griefs, il tendit une main généreuse à son adversaire; il s'efforça de le retirer de cet abîme; il lui fit proposer par Regnier, avant tout interrogatoire, de venir s'expliquer avec lui seul, promettant que tout se terminerait entre eux, dans un entretien secret.

Mais Régnier était peu propre à cette mission officieuse. Il l'accomplit froidement, fut reçu de même, et y substitua sur-le-champ un interrogatoire officiel. De son côté Moreau, soit froideur d'âme, soit médiocrité d'esprit, comprit mal sa position, le degré de sa culpabilité, et l'inutilité de ses désaveux. On lui avait caché les dépositions de ses complices; il se renferma dans une hautaine dénégation, et Napoléon se décida enfin à l'abandonner à la justice.

Ce jour-là, selon mon service, j'accompagnais le Premier Consul de son cabinet à son Conseil d'État, où, sur le rapport de Régnier, il venait de se résoudre

à ne plus garder de ménagements. A sa sortie de ce Conseil son agitation était extrême. Je me souviens que, en retraversant la salle des Gardes, il se tourna vers moi, et que, d'une voix haute et singulièrement animée que les grenadiers durent entendre, il s'écria : « Moreau ! Moreau est du complot ! En voici la preuve ! » et il me montrait, et agitait en l'air en même temps, des papiers dont sa main était remplie !

Dès ce moment tout devint public : Moreau, Georges, Pichegru, et leurs complices, furent accusés d'attentat à la vie de Napoléon et de haute trahison contre la France. Le cri d'indignation, les protestations de dévouement des Corps de l'État et des chefs des différentes armes furent unanimes; mais une partie de l'armée, et surtout des états-majors attachés à la gloire de Moreau, s'obstina à croire plutôt à la haine jalouse du Premier Consul qu'à la complicité du vainqueur de Hohenlinden. Cette opinion eut de l'écho dans les Chambres et dans le peuple.

Moreau arrêté, accusé, livré à la justice et défendu par l'incrédulité publique, il devenait plus que jamais indispensable, pour prouver l'accusation, de s'emparer de ses principaux complices; et cependant ni Pichegru, ni Georges, ni Rivière et les Polignac, n'étaient saisis ! Ainsi compromis avec la Révolution elle-même, par la Contre-Révolution, Napoléon s'irrita, et se décida à n'épargner aucun moyen pour faire éclater la vérité aux yeux de toute la France. C'est alors que le jury fut suspendu; le recel des conjurés, déclaré crime de haute trahison, et leur dénonciation imposée sous peine de six ans de fers. C'est alors encore que,

tout à la fois, la garnison, la Garde entière furent mises sur le pied de guerre; que tous les signalements leur furent donnés; que les barrières de terre et d'eau, rigoureusement closes, furent confiées à leur vigilante surveillance, et que Paris, complétement cerné jour et nuit de postes, de bivouacs et de vedettes fixes et mobiles, fut livré intérieurement à toutes les plus ardentes investigations de la police.

Toutefois, pendant douze jours encore, tout cela fut inutile. Pichegru traqué, souvent dépisté, trouva chaque nuit, et jusque dans la pitié de Barbé-Marbois, qu'approuva plus tard la générosité du Premier Consul, des asiles courts mais secrets. Ce fut le 28 février seulement que, enfin trahi, et surpris endormi, dans une maison de la rue Chabannais, par six gendarmes d'élite, il fut saisi. La lutte fut vive; une pression violente, sur la partie la plus sensible du corps de ce conjuré, la termina en lui faisant perdre connaissance.

Quant à Georges Cadoudal, dépisté aussi, fuyant dans un cabriolet, le 9 mars, vers sept heures du soir, poursuivi et atteint dans le carrefour de Bussy, il tua deux hommes avant de se rendre au peuple qui se jeta sur lui. Il ne dénonça personne, mais il compromit autant ses associés en déclarant franchement qu'il était venu dans Paris pour attaquer et tuer le Premier Consul.

CHAPITRE VI.

La scène devenait de plus en plus tragique. Les conjurés, les assassins et autres, au nombre d'environ

quarante, avaient été arrêtés munis de passe-ports, armés de poignards, et chargés de l'or de l'Angleterre. L'un d'eux encore venait de se rendre justice par le suicide. Les principaux conjurés, pressés d'échapper à l'odieux aveu d'une tentative d'assassinat par celui d'un essai de contre-révolution, déclaraient tous qu'ils avaient attendu, pour la faire éclater, la présence d'un Prince du sang de Bourbon dans Paris même. Savary et ses gendarmes d'élite avaient en vain guetté le débarquement de celui-ci sur la falaise de Biville. D'autre part des espions à double face livraient au Premier Consul les correspondances des résidents anglais les plus rapprochés de la France. Toutes excitaient non-seulement à une révolution, mais au meurtre de Bonaparte! Il était avéré que Drake à Munich, Smith à Stuttgard, et Taylor à Hesse-Cassel, payaient, du même or anglais donné aux conjurés envoyés de Londres en France, les émigrés armés qu'ils appelaient sur notre frontière. Enfin, malgré les avis de son père, et les supplications de ses officiers les plus dévoués, le Duc d'Enghien s'obstinait à rester dans Ettenheim. De ce quartier général, à deux heures de marche de la France, il leur répondait par écrit : « Que là où il y avait du danger, là était le poste d'hon-« neur pour un Bourbon! Que, en ce moment, où « l'ordre du Conseil Privé de Sa Majesté Britannique « enjoignait aux émigrés retraités de se rendre sur « les bords du Rhin, il ne saurait, quoi qu'il pût ar « river, s'éloigner de ces dignes et loyaux défenseurs « de la monarchie française. »

Comment supposer, quand depuis vingt-cinq jours

le complot était devenu public, que ce prince l'ignorât? Dès lors ne devait-il pas comprendre tout ce qu'avait de significatif sa présence aux portes de la France, avec d'autres émigrés soldés, armés et réunis par l'ordre de l'Angleterre, et à quels soupçons de complicité il s'exposait!

Cependant chaque jour dévoilait de plus en plus à Napoléon l'acharnement de ses adversaires. Il s'indignait de se voir mis ainsi par eux, comme hors de la loi des nations, hors de la civilisation européenne, et que les moyens les plus atroces et les plus perfides semblassent permis à leur haine contre ses jours. Son irritation croissait; l'arrestation des aides de camp des Bourbons, associés à Georges, et les aveux de celui-ci la portèrent à son comble!

En ce moment son espoir déçu de se saisir, en Normandie, du chef de l'attentat, s'était retourné vers le Rhin. Ce fut alors qu'un rapport de gendarmerie lui confirma la présence du Duc d'Enghien dans Ettenheim, et celle d'un général Thumery. Ce nom prononcé à l'allemande (Thoumeriez) aggrava tout. Il fit croire que le Prince était accompagné de Dumouriez. On ajoutait que le jeune Duc avait pénétré plusieurs fois en France; selon les uns, dans Strasbourg seulement; selon d'autres, jusque dans Paris!

Sur ce rapport le Premier Consul s'exaspéra! « Eh « quoi! s'écria-t-il, en voyant entrer Réal, vous ne « me dites pas que le Duc d'Enghien est à quatre « lieues de ma frontière! Suis-je donc un chien qu'on « puisse assommer dans la rue! Mes meurtriers sont-ils « des êtres sacrés! Pourquoi ne m'avertissez-vous pas

« qu'ils se rassemblent dans Ettenheim? On m'attaque « au corps! Il est temps enfin que je rende guerre « pour guerre! Il faut que la tête du plus coupable « m'en fasse justice! »

Déjà, depuis quelques jours, d'autres paroles semblables avaient échappé à son indignation; sa résolution était prise. Cambacérès entendit cette dernière exclamation qu'il prit pour un premier mouvement de colère; il essaya de la calmer, mais une réponse foudroyante l'arrêta; et aussitôt, à l'issue d'un Conseil Privé, composé du Grand Juge, de Fouché, de Talleyrand, et des deux Consuls, où quelques objections de ceux-ci ne furent point écoutées, Caulaincourt et Ordener furent expédiés, l'un pour Strasbourg, l'autre pour enlever le Prince dans ce qu'on appela mal à propos son quartier général d'Ettenheim.

Le 16 mars, à minuit et demi, Fririon, Ordener, trente dragons du 26me et vingt-cinq gendarmes, passèrent le Rhin à Rheinau, à peu près en face d'Ettenheim. Les gendarmes étaient commandés par le chef d'escadron Charlot, le même qui, deux mois après, et presque sur le lieu de cette scène, m'a raconté les détails suivants.

Ils avaient laissé en réserve sur la rive gauche trois escadrons de dragons du 26me. Dans leur marche prompte et silencieuse ils traversèrent, sans être aperçus, trois villages endormis. Le jour allait paraître quand ils arrivèrent à la porte d'Ettenheim. Ordener et ses dragons y prirent poste. Charlot entra dans la ville avec ses gendarmes. Pfersdorf, l'un de ses maréchaux des logis, qui la veille était venu reconnaître les

lieux, lui servait de guide. Ils marchèrent droit à la maison qu'occupait le Prince; et sans hésiter, tout étant convenu d'avance, le commandant et vingt gendarmes se prolongèrent dans la rue sous les fenêtres, tandis que quatre autres gendarmes, escaladant le mur du jardin, allèrent se placer dans la cour sur la face opposée de cet hôtel. Le Prince l'occupait avec deux aides de camp et onze domestiques. Il y possédait deux millions trois à quatre cent mille francs dans une cassette; ses armes toutes chargées étaient prêtes: il avait soixante coups à tirer.

Cette maison était à peine entourée, que, au bruit des bottes des gendarmes sur le pavé et au cliquetis de leurs armes, une fenêtre s'ouvrit; un regard rapide fut jeté, et l'aide de camp Grunstein, se précipitant chez le Duc d'Enghien, lui cria : « Vous êtes cerné! » Sur quoi le Prince, se jetant en bas de son lit, saisit un fusil à deux coups, et de sa croisée, voyant passer le commandant français, le coucha en joue : il allait le tuer. Vingt fenêtres, d'où pouvait partir un feu pareil, s'ouvraient à la fois sur la rue; et de là il n'y avait qu'un pas à faire pour s'échapper, et pour fuir vers la montagne; mais, en ce moment décisif, Charlot élevant la tête et la voix, cria : « Messieurs, je suis en force ici; « point de résistance, elle est inutile! » Pourtant le coup allait partir et donner le signal d'une lutte dont toutes les chances, selon le commandant lui-même, eussent été contraires aux assaillants, lorsqu'un fatal génie poussant Grunstein lui fit mettre la main sur l'arme du Prince. Il la détourna, lui disant : « Qu'il « voyait là trop de monde, et qu'en effet toute résis-

tance serait vaine ! » Par une même fatalité le Duc, se laissant désarmer, s'abandonna à ce funeste conseil.

Dès lors, la porte ayant été ouverte, on s'empara des lieux, des gens et des armes. Cependant Charlot, parvenu devant le Duc, lui avait demandé son nom. « Vous devez le savoir, » lui répondit-il. Sur une seconde interpellation il ajouta : « N'avez-vous donc « pas mon signalement? » Le Bailli venait d'accourir; le commandant lui renouvela la même question; et ce magistrat, après un premier refus, finit par nommer le Prince.

En ce moment quelques cris d'alarme se firent entendre. Les instructions attachaient tant d'importance à la prise de Dumouriez, que, à ce bruit, Charlot, guidé par Pfersdorf, quittant son illustre et malheureux prisonnier, courut à la maison qu'on disait occupée par ce général. Le premier personnage qu'il rencontra fut le grand veneur de Bade. Il s'en débarrassa en répondant à ses exclamations par une défaite. Mais l'alarme croissait; un habitant se précipitait vers l'église; il criait : *Au feu!* Il allait sonner le tocsin, quand le commandant, l'apercevant, l'atteignit et, le frappant de son sabre, le détourna de son entreprise. A quelques pas plus loin d'autres habitants, émus d'indignation à la vue des Français en armes chez leur Souverain, se rassemblaient; il les calma. « On n'en voulait, leur « dit-il, qu'aux émigrés. Le Gouvernement français « était d'accord avec leur Prince; ils allaient en rece- « voir l'avis; leur devoir était de rester tranquilles. » On le laissa faire. Mais, au lieu de Dumouriez, il ne saisit que le général marquis de Thumery, dont le

nom mal prononcé avait été cause de la méprise.

Revenu près du Duc, il interrogea Grunstein ; et le Prince, s'oubliant pour le défendre, dit au commandant : « Sans lui j'allais vous tuer; vous lui devez la « vie! » Puis, par regret sans doute de s'être rendu, il tombait dans un silencieux accablement, lorsque, voyant saisir ses papiers, il plaça ses deux mains dessus en s'écriant : « Ne soyez point étonné, Monsieur; vous « allez voir la correspondance d'un Bourbon, d'un « Prince du sang de Henri IV! » Et comme les lettres de la Princesse de Rohan n'étaient pas épargnées, il ajouta : « J'espère que vous mettrez toute la discrétion « possible pour ce qui ne regarde pas le Gouverne- « ment. » Enfin, lorsqu'il eut subi toutes ces douleurs, et que les gendarmes vinrent rendre compte de l'inutilité de leurs recherches ultérieures, s'apercevant avec surprise que Dumouriez en était l'objet, il reprit : « Je « vous donne ma parole d'honneur qu'il n'est point « ici. Il se peut que Dumouriez soit arrêté avec des « instructions de Sa Majesté pour moi, mais je ne l'ai « point vu et j'ignore où il peut être. »

Il fallut alors que l'infortuné Prince se laissât entraîner prisonnier, au milieu de nos soldats, avec les généraux Thumery et Grunstein, le lieutenant Schmide, deux abbés, un secrétaire et trois domestiques. Il traversa ainsi à pied Ettenheim jusqu'à la porte de ce bourg, où, reçu par Ordener, il fut placé sur un chariot de paysan précipitamment attelé. On se mit aussitôt en marche pour regagner le bord du Rhin. Un bivouac de cavalerie y était établi; en l'apercevant le Prince s'écria : « Il paraît qu'on attachait une grande

« importance à mon enlèvement! Au reste, vous avez « le droit du plus fort, on vous donnera raison. »

En traversant le fleuve il répondit à Ordener : « Pourquoi serais-je rentré en France? Pour y être « colonel? Je ne pouvais avoir d'existence que chez les « Autrichiens. » Puis, au commandant Charlot : « Il « faut que cette expédition se soit faite bien secrète- « ment. Je suis étonné de n'avoir pas été prévenu, « car j'étais aimé à Ettenheim. Vous ne m'y auriez « pas trouvé ce soir. Hier la Princesse de R... m'a- « vait supplié de m'éloigner, mais j'ai ajourné mon « départ, croyant que vous n'auriez pas le temps « d'arriver cette nuit. Je suis sûr qu'elle viendra, « qu'elle voudra me suivre; elle m'est très-attachée; « traitez-la bien. »

Charlot ajoutait que deux bataillons et une batterie étaient en position devant Offenbourg, sur la rive droite du Rhin; que Caulaincourt les commandait; que sa mission était d'enlever une Baronne de Reich et d'autres émigrés, et qu'il ignorait vraisemblablement le reste. De son côté Caulaincourt a souvent protesté, depuis, de cette ignorance, d'ailleurs très-conforme au secret absolu que, dans de semblables occasions, observait toujours le Premier Consul. Nous gardions entre nous la même réserve. Nous partions subitement du sein de notre famille, sans qu'elle pût se douter de notre destination. Cela était si bien établi, qu'il ne venait même à l'esprit de personne de nous adresser là-dessus la moindre question.

A New-Brisach d'autres troupes étaient sous les armes. Dès qu'on fut débarqué sur la rive gauche, le

Prince fut placé dans une voiture, conduit à Strasbourg, et renfermé dans la citadelle.

Il y resta deux jours sous la garde du chef d'escadron Charlot, et sans être entièrement séparé de ses compagnons d'infortune. Ce fut là que ses papiers furent examinés. Cet officier m'a affirmé que, dans toute cette correspondance saisie si inopinément, aucun mot, nulle trace de connivence du Prince avec le complot de Paris, ne furent trouvés. Le commandant n'y vit que la preuve évidente d'un rassemblement d'émigrés sur la rive droite du Rhin, et de nombreuses intelligences pratiquées sur la rive gauche.

De cette prison, où il venait d'entrer, le malheureux Prince entendait couler les flots du fleuve. Ce fleuve seul le séparait des honneurs dus à son rang, de sa liberté, de sa sécurité, d'une femme jeune et belle qu'il chérissait, et à laquelle il avait secrètement, dit-on, uni son sort, malgré sa famille. Tant de biens perdus, qu'il sentait encore si près de lui, l'entraînèrent à tenter un dernier effort pour les recouvrer. Se voyant enfin seul avec le commandant : « Hé quoi! lui dit-il, « en arrêtant ainsi l'un de vos anciens Princes, n'é- « prouvez-vous donc aucune peine? — Non, mon- « sieur, lui répondit l'officier de gendarmerie, j'obéis à « l'autorité légitime. — Pourtant, reprit le Prince, « le Rhin est là; il dépendrait de vous de me mettre « sur l'autre rive, et dès lors votre fortune serait « faite. » Mais le commandant lui répliqua brusquement qu'il n'entendait pas de cette oreille, et lui signifia de passer dans l'autre chambre. Le Prince, alors se résignant, ajouta : « Vais-je donc être en prison pour le

« reste de mes jours ! J'estime Bonaparte, je le regarde « comme un grand homme ; mais il n'est point Bourbon, « il n'a pas le droit de régner sur la France ; il devait « rendre la couronne à ma famille. »

Le lendemain il sembla qu'un noir pressentiment lui eût fait entrevoir la cruelle destinée qui l'attendait. « J'aurais dû tuer votre mari, dit-il à la femme du « commandant, j'en avais le droit ! Je défendais ma « liberté ; je me repentirai peut-être de ne l'avoir « point fait ! » Sur l'exclamation de cette femme, il reprit : « C'eût été votre faute ; pourquoi ne m'avoir « point prévenu par un billet ? — Et comment, ré- « pondit-elle, l'aurais-je pu, puisque j'ignorais tout ! »

Le Duc d'Enghien ne s'était point trompé : Mme de Rohan vint tout en pleurs supplier qu'on lui permît de le voir, et d'aller à Paris, sans doute pour se jeter aux pieds du Premier Consul ; mais le commandant la renvoya au préfet Schée, qui lui déclara qu'elle ne verrait point le Prince et qu'elle ne passerait point Saverne. Sur un reproche qu'il lui fit, elle répondit : « Oui, je sais qu'on lui a pris trop de papiers ! » Néanmoins, il le faut répéter, il n'y en avait pas un seul qui fût relatif à la conspiration de Georges.

Parmi ces papiers, l'attention du commandant avait été frappée par une lettre datée de 1792. Elle était de la mère du Duc, Princesse de Bourbon, dont l'esprit était bizarre, et qui aimait alors les principes constitutionnels ; cette lettre pressait le jeune Duc de rentrer en France. « Pourquoi ne l'avoir point écouté, « dit-il au Prince ? — Ce n'était point à elle, répon- « dit-il, c'était au Roi seul que je devais obéir ! »

17.

Puis, irrité sans doute de ces interrogations, de sa position et de tant d'amers souvenirs, pour la première et seule fois il s'emporta; il rappela le meurtre de Louis XVI, de la Reine, de Madame Élisabeth, et maudit la Révolution Française. Ce moment-là seul excepté, le commandant se plaisait à me répéter que, dans une infortune si accablante, pendant ces deux jours, ce Prince avait été d'une politesse sans hauteur et pleine de la dignité la plus imposante; que tout en lui forçait aux plus grands égards, et maintenait à une distance respectueuse; que, dans les instants les plus pénibles, et jusqu'au dernier moment, celui où il vint le réveiller pour lui annoncer qu'il fallait partir de la citadelle, il s'était montré calme et ferme; même lorsque, au milieu des adieux et des sanglots de ses trois officiers, il leur témoigna le regret d'en être séparé : « Mes amis, leur « dit-il, je suis fâché de ne pouvoir plus rien faire « pour votre fortune! »

Tel fut, mot pour mot, le récit que me fit ce commandant sur cette première partie d'une aussi horrible catastrophe. Il le termina par ces mots : « Je mis le « Prince dans la voiture du général Ordener, et il « partit en poste pour Vincennes! »

CHAPITRE VII.

Il y arriva le 20 mars, à cinq heures du soir. A minuit il fut réveillé et interrogé par d'Hautencourt, capitaine adjudant-major de la gendarmerie d'élite. A

deux heures après minuit il comparut devant une commission militaire. Le général Hulin la présidait. Le public se composait d'un aide de camp de Murat, d'officiers et de gendarmes. Le Prince était sans défenseurs. Il dit qu'il était depuis deux ans à Ettenheim, où les plaisirs de la chasse l'avaient retenu. Il déclara franchement qu'il était prêt à faire la guerre à la France, de concert avec l'Angleterre; mais il protesta « n'avoir jamais eu de relations avec Pichegru, et « qu'il s'en louait, d'après les vils moyens dont on « disait qu'il voulait se servir, si c'était vrai. » Il finit, comme dans son premier interrogatoire, en demandant de vive voix, et par écrit, à voir le Premier Consul : « Son nom, son rang, sa façon de penser, « ajouta-t-il, et l'horreur de sa situation, lui persua« dant que Bonaparte ne se refuserait pas à sa de« mande. »

Mais l'aide de camp, colonel de la gendarmerie d'élite, avait pris la veille au soir le commandement de Vincennes; il empêcha qu'on transmît cette prière au Premier Consul. Il avait surveillé et pressé le jugement; il en hâta l'exécution. D'Hautencourt en fut chargé; et l'infortuné Prince, aussitôt conduit dans les fossés du château, y fut fusillé, puis enterré dans une fosse creusée d'avance!

Des témoins ajoutent, ce que je n'ai pu bien vérifier, qu'il était alors environ cinq heures; que le jugement était à peine rédigé et signé, et que les juges délibéraient encore s'ils enverraient au Premier Consul la lettre du Prince, lorsque Savary, revenant au milieu d'eux, les glaça d'horreur en disant à Hulin : « De

« quoi vous occupez-vous là? C'en est fait, il n'existe « plus! Il ne vous reste plus rien à faire! »

Alors seulement les portes du château s'ouvrirent, et l'aide de camp de Murat retourna près de son général. Il le trouva, vers six heures du matin, couché encore. Il lui rapporta les fermes et franches réponses du Prince, malgré les efforts de ses juges pour lui en montrer le danger, puis son jugement, son exécution immédiate en dépit de sa demande d'être admis auprès du Premier Consul. A ces derniers mots, m'a dit cet aide de camp lui-même, les sanglots de Murat, ceux de Caroline Bonaparte et ces exclamations : « Ah! « quelle horreur! Cessez! cessez! vous nous faites « trop de mal! » l'interrompirent.

Dans cette nuit funeste je me trouvais de service aux Tuileries. Paris ignorait l'arrivée du Prince. Le bruit de son arrestation au delà du Rhin commençait seulement à se répandre. Elle était déjà connue des royalistes. Un mot d'une femme de ce parti, que je rencontrai dans la soirée du 20 mars, m'en avait donné un premier indice. Convaincu, par tant d'exemples précédents, de la magnanimité du Premier Consul, j'avais répliqué que, si le fait était vrai, c'était une occasion qu'il avait voulu se donner de répondre par un acte de générosité à d'odieuses tentatives contre ses jours. Puis, soit doute de la réalité de ce fait, soit autre préoccution, j'étais retourné à mon poste, ne songeant plus à ce bruit, qui déjà devenait public. On l'ignorait au château des Tuileries, vide alors, et d'ailleurs où la plus grande réserve existait toujours.

Le lendemain matin, à neuf heures, en descendant

chez le général Duroc pour rendre compte du service des vingt-quatre heures, je rencontrai sur le grand escalier l'adjudant-major de la gendarmerie d'élite. Il venait, selon l'usage, se réunir à moi pour joindre son rapport au mien. Étonné de la pâleur livide, de la décomposition de sa figure, et du désordre de ses vêtements, je lui en demandai la cause? « Ah!... me « répondit-il en jurant, il n'y a là rien d'étonnant « quand on vient de passer une nuit aussi affreuse! « — Quoi donc? que vous est-il arrivé? repris-je. » Et lui s'arrêtant me répliqua : « Il y a eu cette nuit un « coup de foudre! »

Cette exclamation m'émut sans toutefois m'éclairer; mais, arrivé dans le salon où le général Duroc n'était point encore, j'y trouvai Hulin, fort rouge, l'air très-monté, allant et venant dans la plus vive agitation. Ce colonel de la Garde était un personnage de très-haute et forte taille. L'adjudant-major aussitôt le rejoignit, et j'entendis Hulin s'écrier à plusieurs reprises : « Il a bien fait! il vaut mieux tuer le diable que le « diable ne nous tue! » J'entrevis alors une catastrophe.

J'ignorais l'arrivée du Prince à Vincennes; je ne pouvais croire encore qu'il fût question de lui. Pourtant, dans mon anxiété, m'approchant de Hulin, je risquai ces mots : « On dit le Duc d'Enghien arrêté! — Oui! « et mort aussi! » me répondit-il brusquement. Duroc alors étant entré, nous l'entourâmes. Mon rapport fait, sur une brève et presque muette interrogation d'Hautencourt répondit : « Il a été fusillé dans le fossé, « à trois heures du matin! » Alors, sortant de sa poche

un paquet, d'environ trois pouces carré, déformé, comprimé et flétri comme s'il eût été longtemps porté, l'adjudant-major ajouta : « Au moment de mourir, il « a tiré de son sein ce papier, en me priant de le faire « remettre à la Princesse. Ce sont des cheveux, du...! » Ces derniers mots furent dits avec une affectation d'insouciance qui acheva de me glacer d'horreur de la tête aux pieds. Je me sentis pâlir; il me semblait que la terre se dérobait sous moi! Mon service venait de finir, je me retirai sur-le-champ dans un trouble inexprimable.

Je connaissais pourtant bien cet adjudant-major; je le savais brave, probe, et ordinairement plein d'humanité et de douceur; mais, soit entraînement hors de sa sphère, dépendance de position, excitations de son colonel, quelle transformation subite! Voilà donc le danger des trop grandes et graves circonstances pour des hommes que rend trop subordonnés un commencement de fortune toujours chèrement acheté; sans société assez choisie dont ils puissent craindre le jugement; accoutumés par état à obéir; trop obscurs enfin pour compter avec l'histoire! Et même encore, parmi les hommes élevés au milieu de ces garanties sociales, dont ceux-là étaient dépourvus, combien l'histoire nous en montre pour qui, dans de semblables circonstances, toutes ces garanties ont été insuffisantes! Joignez à ces considérations applicables aux juges comme à l'exécuteur du jugement, la surprise, la hâte, l'habitude d'obéir, une apparence de légalité et cette fatale erreur sur la complicité du Prince dans l'odieux complot de Georges; erreur confirmée par

l'exclamation de Hulin, que je viens de rapporter.

Malheureux Prince! que son héroïsme guerrier et sa jeunesse chevaleresque ne permettaient pas de soupçonner complice de l'assassinat médité contre Bonaparte! Et pourtant, innocent de cet attentat, il venait d'en tomber victime!

Arrivé, je ne sais comment, chez mon père, tant je marchais absorbé et consterné par un événement aussi tragique, je tombai au pied de son lit sur un siége en lui disant : « Le Duc d'Enghien a été fusillé « cette nuit! Nous voilà ramené aux horreurs de 93! « La main qui nous en retirait, nous y replonge! « Comment désormais y rester associés! » Mon père, d'abord atterré, resta muet; il ne put me croire. Je lui fis le récit qu'on vient de lire; et lui-même, alors révolté, ne tint pas plus de compte que moi de ce qui avait pu motiver cette vengeance. Il crut d'abord, comme moi, que, après ce premier pas sanglant, nul génie ne serait assez maître de lui-même pour s'arrêter dans une voie si funeste, et qu'il fallait, en effet, songer à s'en séparer.

C'était pourtant un trop grand parti à prendre pour s'y décider avant d'avoir connu tout ce qui avait pu déterminer à un acte aussi cruel. Mon père, alors conseiller d'État, pouvait mieux que tout autre s'en instruire. Pendant les trois jours suivants qu'il y employa, enfermé chez moi, maudissant cette nuit fatale, obsédé du spectacle horrible qu'elle offrait sans cesse devant mes yeux, je restai anéanti! Jusque-là, fier avec tant de raison du grand homme que je servais, je m'en étais fait un héros complet; je m'étais persuadé que nulle

raison, ou de politique, ou de sûreté personnelle, ou de vengeance, ne l'emporterait sur la générosité de son caractère. Les détails qui suivent, soigneusement recueillis, montreront pourtant que je ne m'étais pas entièrement trompé, et que cette générosité, perdue dans un premier emportement, l'avait ressaisi, mais trop tard; et que ce fut un hasard funeste qui en rendit le retour inutile bien fatalement.

Toutefois les premières nouvelles que mon père nous rapporta atténuèrent peu l'impression que la violence, trop préméditée, de ce cruel coup d'État, nous avait causée. Après les instructions données à Ordener Napoléon s'était craint lui-même; pendant toute la semaine suivante, retiré à Malmaison il y avait repoussé les intercessions de Joséphine; et, bien qu'il eût su que rien, dans les papiers saisis, ne dénonçait la complicité du Prince dans l'attentat, il n'en avait pas moins persévéré dans sa conviction et dans sa colère! Le 20 mars, vainement Murat, commandant Paris, avait repoussé ses ordres, et refusé toute participation à cette vengeance; toujours inflexible il avait tout pris sur lui; il en avait dicté et signé lui-même tous les détails: les noms des juges militaires, l'ordre de juger sans désemparer, celui d'exécuter sur-le-champ le jugement quel qu'il pût être! Enfin, pour surveiller l'accomplissement de ces instructions, il avait choisi le seul de ses aides de camp qu'il savait capable d'obéir, sans hésiter, à de tels ordres!

On ajoutait, il est vrai, que le soir même, se ravisant, il avait envoyé à Réal l'instruction d'aller interroger le malheureux Prince, ce qui, sans doute, l'eût sauvé;

mais que ce conseiller d'État, renfermé chez lui, n'avait reçu cet ordre qu'à cinq heures du matin, quand déjà le meurtre était consommé. Ce fait atténuant était non-seulement vrai, mais vraisemblable. En effet moi-même, peu avant cette fatale époque, j'avais porté le soir, de Saint-Cloud à Paris, des ordres pressants au général Berthier. Or je n'avais pu les remettre en main propre à ce ministre, qu'après huit lieues d'aller et de retour nocturnes, et en l'arrachant enfin d'une retraite où il s'était rendu à peu près inaccessible. Réal, dans cette malheureuse soirée, s'était fait celer pareillement. Les journées, les nuits même alors, étaient si fatigantes à force de travail, que parfois, et pour respirer, l'on tentait d'en dérober ainsi quelques heures au Premier Consul.

Il était donc vrai que, au dernier moment, un heureux remords avait ébranlé l'âme de Napoléon! Mais alors croyons pour l'honneur de celui qui fut chargé de ce message de salut, qu'il en avait ignoré toute l'importance; sans quoi il eût obstinément accompli sa mission près de Réal, comme moi la mienne près de Berthier, où la célérité était sans doute moins indispensable.

Un autre fait démontre la vérité de celui-ci. Quand Savary était venu, vers sept heures du matin, à Malmaison, rendre son terrible compte, le Premier Consul, dès les premiers mots, l'interrompant, lui avait demandé : « S'il n'avait pas vu Réal! » Sur sa réponse, qu'il venait de le rencontrer, à la barrière, allant à Vincennes, le Premier Consul était tombé dans une rêverie muette, sombre, et si agitée que, pendant un

assez long temps, ni son secrétaire, ni l'aide de camp n'avaient osé l'interrompre. La fatalité sans doute à ses yeux en avait décidé! Il se résolvait à l'accepter; et bientôt après, avec Caulaincourt, Fontanes et quelques autres, il y conformait ses paroles ou son silence.

Au reste voici sur ce sinistre événement la substance d'un autre récit. Il est du Roi Joseph auquel, dix-huit mois après, j'ai, comme on le verra, servi d'aide de camp pour la conquête du Royaume de Naples. Ce récit renferme celui de Réal; il est trop conforme à tout ce que j'ai entendu, su et vu moi-même, il est attesté par trop de témoins, dont j'ai connu la plupart, pour qu'on puisse en contester la vérité.

Le Premier Consul, la veille de ce coup fatal, par lui trop véritablement ordonné d'abord, était retombé dans l'indécision. Il hésitait entre de pressantes supplications et l'avis d'un ministre, seul soupçonné de leur avoir été contraire, quand Joseph, intervenant, le rappela à son système de modérateur, de centre d'attraction, « de clef de voûte » entre tous les partis; puis, le faisant souvenir qu'il avait dû jadis aux encouragements du père de sa victime, son choix de l'artillerie et son refus de la marine où son destin eût avorté, il ne le quitta que bien assuré de l'avoir décidé à la clémence. De là, et dans la même soirée, le contre-ordre dont Réal fut réellement chargé, comme Réal en convient lui-même. Mais, dans cette nuit cruelle, le malheur voulut que ce conseiller d'État, impatienté d'avoir été réveillé deux fois par des missives sans importance, s'étant fait celer, n'ouvrit la lettre du Premier Consul que plusieurs heures après sa réception,

vers cinq heures du matin, au moment même où le meurtre s'exécutait; en sorte, comme nous le sûmes tous, que, sa voiture s'étant croisée à la barrière de Vincennes avec celle de Savary, il revint consterné de l'irréparable résultat du fatal sommeil auquel il s'était livré. C'est pourquoi, d'une part, au cri de Joséphine éperdue : « Ah! mon ami, qu'as-tu fait? » cette réponse de Napoléon : « Les malheureux ont été trop vite! » et, d'autre part, quand il fut seul avec Joseph, son emportement contre Réal, qu'il accusa injustement, en raison de ses antécédents révolutionnaires, d'avoir différé sciemment d'obéir à son contre-ordre. Après quoi, se raffermissant, il dit à son frère : « Qu'enfin il fallait se « consoler de tout! Que sans doute, s'il eût été assas« siné par les agents de la famille du Prince, ce Prince « se serait montré le premier en France, les armes à « la main, pour en profiter! Que maintenant il ne lui « restait plus qu'à supporter la responsabilité de l'é« vénement; que la rejeter sur d'autres, même avec « vérité, ressemblerait trop à une lâcheté pour qu'il « voulût jamais se laisser soupçonner de cette fai« blesse! »

Bientôt, et dans le premier Conseil d'État qui suivit cette catastrophe, mon père entendit le Premier Consul, après une rude sortie sur les propos qui couraient les rues, et sur les modernes violations du droit d'asile, dire : « Qu'il saurait faire respecter la France! Qu'il « ne respectait l'opinion publique que lorsqu'elle ne « s'égarait pas! Qu'il en méprisait les caprices! Que, « comme lui, tous les hommes de gouvernement, loin « d'en suivre les écarts, devaient l'éclairer. Qu'il au-

« rait fait juger et exécuter publiquement le Duc « d'Enghien coupable de connivence avec les agents « de l'Angleterre, d'armement contre la France, « d'intelligences avec nos départements frontières « pour y exciter la révolte, et enfin de complicité « dans le complot tramé contre sa vie, s'il n'avait « craint de donner aux partisans de ce Prince une « occasion de se perdre; que ce n'était pas chez ceux-ci, « mais dans d'obscurs repaires, qu'on avait saisi Ri- « vière et les Polignac; qu'au reste les royalistes « étaient tranquilles; qu'il ne leur en demandait pas « plus; qu'il laissait les regrets libres au fond des « cœurs; que ceux qui prétendaient craindre des « proscriptions en masse n'y croyaient pas; mais « que, individuellement, il n'épargnerait aucun cou- « pable : »

Tous les chefs d'accusations qu'il accumula contre sa victime étaient vrais, hors le dernier, celui de complicité avec Georges Cadoudal, seul fait qui aurait pu expliquer, sans la justifier, une aussi cruelle vengeance. Bonaparte put croire à cette complicité, qui n'existait pas. Le Prince connaissait sans doute le complot par la voix publique; mais ce complot dès lors était avorté, d'où il résulte que la prolongation de son séjour à portée du Rhin ne pouvait plus désormais motiver le soupçon dont il fut victime.

Il restait donc évident que, irrité de cette longue suite d'attentats contre sa vie, le Premier Consul avait voulu y mettre un terme par un coup de foudre! Son excuse, s'il en peut exister pour un acte aussi barbare, était dans sa conviction, par un fatal con-

cours de circonstances, qu'il obéissait à la nécessité politique, au droit de défense personnelle, et qu'il ne frappait que sur un complice! Erreur funeste, qui prouve, plus que jamais, qu'on ne doit point se faire juge dans sa propre cause; et qu'il faut respecter les formes protectrices, pour ne point s'exposer au malheur de s'être défendu contre une tentative de crime, par un autre crime!

Espérons pour lui que le remords, qui le décida à envoyer Réal pour suspendre l'effet de sa première détermination, en aura atténué l'horreur devant Dieu, comme aux yeux des hommes.

L'histoire ainsi doit en juger. Quant à nous, dans notre ignorance d'alors, l'accusation de complicité contre ce malheureux Prince ne nous semblait que trop probable. Quelque effroyable que fût le coup frappé à Vincennes, envisagé ainsi, notre Chef, tant provoqué, était-il le seul ou le plus coupable? Toutefois ce fut un autre point de vue qui nous détermina.

D'un côté nous sûmes que Caulaincourt était en butte à l'animosité des royalistes. Étranger à l'arrestation, au jugement, à l'exécution, absent même de Paris alors, ils l'en accusaient, ils l'en rendaient responsable. Les dénégations des siens, son désespoir, son évanouissement chez le Premier Consul à la nouvelle de ce meurtre, et la violente amertume de ses reproches, quand il revint à lui par les soins mêmes de Bonaparte, ne leur suffisaient pas. Ils exigeaient sa démission, ils la lui imposaient comme un désaveu de sa participation à cet acte sanguinaire!

D'autre part mon père s'était aperçu que plusieurs

des ex-jacobins, ralliés, triomphaient; qu'ils s'applaudissaient de ce premier pas rétrograde de Napoléon dans leur voie féroce. Placés entre ces deux partis ennemis, qu'allions-nous faire? Fallait-il, pour satisfaire l'un, abandonner à l'autre le terrain si heureusement reconquis jusque-là sur les terroristes! C'était en Bonaparte seul que nous avions espéré pour arracher la France, et nous, du gouffre révolutionnaire. Jusque-là cet espoir s'était magnifiquement réalisé. Quatre ans de bienfaits, et d'une administration admirablement généreuse et réparatrice, nous avaient attachés à sa fortune; devions-nous donc, dès ce premier pas en sens contraire, quelque déplorable qu'il fût, tout abandonner? Devions-nous, en donnant le signal de se retirer de lui, le livrer, le pousser même dans les mains du plus dangereux de ces partis, dont notre concours contribuait à combattre l'influence?

Quant à un avenir de sang, pourquoi le supposer? La peur seule pouvait y entraîner le Premier Consul; et nous savions que, après l'explosion de la machine infernale et royaliste du 3 nivôse, interrompant l'un de ses conseillers à ces mots : « N'avez-vous pas peur, « citoyen Consul?... » il avait répliqué : « Moi, peur! « Ah! si j'avais peur, la France serait bien malheu- « reuse! » Ainsi, ce crime politique pourrait rester isolé. Dès lors, quand notre sort, quand celui de toute la partie saine de la France dépendaient du Premier Consul, pourquoi nous décourager? Pourquoi, lorsque son génie, pur jusque-là, venait de faillir, lorsqu'il nous avait momentanément échappé, ne pas s'efforcer plutôt de le ressaisir, de regagner le terrain perdu,

de l'essayer du moins. S'il nous faisait défaut encore, nous verrions bien, et alors nous aviserions.

Telle fut, pendant plusieurs jours d'anxiété, de douleur et d'accablement, la marche exacte de nos pensées. Ce parti pris, je pressai aussitôt mon père d'aller rendre aux Caulaincourt et à nos amis leur courage, sans doute ébranlé comme le nôtre. Le dimanche suivant, 25 mars je crois, devait nous réunir aux Tuileries. Nous nous promîmes, sans dissimuler notre affliction réprobatrice, de régler, d'après la résolution convenue, nos paroles et notre attitude.

Ce jour-là l'affluence de toutes les autorités, dans le palais, fut considérable. Nous n'avions pu communiquer nos sentiments qu'à peu d'amis; et pourtant l'accord, sans s'être concerté, fut unanime. Caulaincourt, le maintien ferme et décidé, les lèvres serrées, le teint jauni, les traits contractés, semblait vieilli de dix ans; il était méconnaissable. Sa pâleur, quand je lui serrai la main, redoubla; mais son attitude resta de marbre.

A quelques pas de là, je rencontrai ce même d'Hautencourt dont les paroles à Duroc avaient si cruellement contrasté avec le bouleversement de sa figure. Aux questions que je lui adressai, il me répondit que les derniers mots du malheureux Prince avaient été : « Il faut donc mourir ! et de la main des Français ! » Puis, sur une dernière interpellation, que j'eus peine à achever : « Il est mort en héros ! » me répondit-il.

En ce moment Bonaparte reparut au milieu de nous. Il traversa la foule entr'ouverte et silencieuse pour se rendre à la chapelle. Il n'avait point changé

de contenance. Pendant le sacrifice, quand la prière s'élevait aux cieux, je l'examinai avec un redoublement d'attention. Là, devant Dieu, en présence de sa victime, qu'il me semblait voir réfugiée sanglante à ce tribunal suprême, et tout empreinte des horreurs d'un brusque supplice, je m'attendais, dans l'angoisse de mon cœur, à ce qu'un remords, un regret du moins, se manifesterait sur les traits de l'auteur d'un acte aussi cruel; mais, quel que pût être son sentiment intérieur, rien en lui ne varia : il resta calme; et, au travers des larmes qui me remplissaient les yeux, sa figure me parut celle d'un juge sévère et impassible!

Je venais de le voir devant Dieu; je voulus le voir devant les hommes. Je m'attachai donc à ses pas pendant l'audience qui suivit. Son abord fut tantôt d'un calme contraint, tantôt sombre, cependant plus accessible peut-être que de coutume. Il parcourut, lentement et en tous sens, ses grands appartements; plus lentement qu'à l'ordinaire : lui-même aussi semblait vouloir observer. Il s'arrêta presqu'à chaque pas, se laissant entourer et adressant à chacun quelques paroles. Elles rappelèrent, ou indirectement ou directement, la nuit du 20 au 21 mars. Évidemment il sondait l'opinion, attendant, provoquant même des réponses qu'il espérait être satisfaisantes. Il n'en obtint qu'une, faite dans une intention de flatterie, mais si maladroite qu'il l'interrompit, et tourna le dos. Elle lui reprochait, involontairement, d'avoir répondu à une tentative de meurtre par le meurtre même. Les autres groupes, successivement formés autour de lui, l'écoutèrent avec une curiosité observatrice, une attitude morne, parfois

embarrassée, et dans un silence manifestement désapprobateur.

Pour lui, son maintien haut, sévère, et d'abord communicatif, devint de plus en plus sombre et réservé. On le voyait se renfermer en lui-même, s'efforçant de se convaincre que la nécessité politique l'absolvait ; que, à l'exception des formes, au fond tout le reste était de son côté ; ce qui était faux. Toutefois son but fut atteint, puisque, à dater de ce moment, les conspirations royales cessèrent.

Il se retira brusquement de cette audience, mécontent, mais inflexible ; sans paraître, sans être alors plus ébranlé, par ce désaveu universel, qu'il ne le fut, sur ce même sujet, dans d'autres occasions que diront ces souvenirs, et à son heure dernière à Sainte-Hélène.

CHAPITRE VIII.

Tel fut, en France, l'effet de cette catastrophe. En Europe il fut plus grave. En ce moment Frédéric, tenté par l'offre du Hanovre, semblait prêt à accepter l'alliance offensive et défensive que lui proposait le Premier Consul. Pourtant sa faiblesse ambitieuse n'osait avouer ouvertement cette complicité, intéressée, dans la cause du Chef, admiré et redouté, de la Révolution Française. Il prétendait la dissimuler aux autres Cours, à la sienne elle-même, tant il craignait d'en être traité comme un transfuge, traître à la cause aristocratique.

Néanmoins son contentement secret ne tenait plus qu'à deux conditions : l'ouverture des bouches de l'Elbe et du Weser au commerce de ses sujets, et la réduction, à dix mille hommes, de notre corps d'occupation dans le Hanovre.

La Russie nous disputait cette alliance. Elle prétendait au Protectorat de l'Allemagne et de l'Italie méridionale; elle se laissait entraîner vers l'Angleterre; elle était, en cela, trop bien représentée à Paris par Markoff, ambassadeur hostile, d'un tempérament bilieux, et dont le caractère hautain et la figure de Kalmouk rappelaient le vieil homme moskovite.

De son côté Napoléon comprenait la nécessité d'une alliance continentale pour contenir l'Autriche et la Russie. C'est pourquoi, s'efforçant de compromettre Frédéric dans sa cause, il lui offrait, avec le Hanovre, quelques millions en dédommagement de la clôture de ses fleuves. Mais sa politique et sa fierté ne se contentaient pas d'une alliance non avouée : il la jugeait ou infructueuse ou incertaine, tant qu'elle resterait mystérieuse.

On en était là ; et, devant la toute-puissante et pure renommée de son génie, ce reste d'hésitation allait peut-être céder, quand, à la fatale nouvelle du meurtre de Vincennes, le soulèvement de tous les cœurs changea les dispositions de Frédéric! Dès lors il se retourna vers la Russie, qui prit le deuil, qui se rapprocha de l'Autriche, et réclama contre la violation du territoire Germanique. Frédéric s'allia défensivement à cette puissance. Toutefois ce fut encore timidement, en secret, et en se déclarant neutre au Pre-

mier Consul, tant que, en Allemagne, le *statu quo* serait conservé.

Ainsi se préparèrent la troisième et la quatrième coalition contre la France.

Quant à l'Autriche, exclusivement préoccupée du soin de réparer sa ruine aux dépens de l'Allemagne, en abusant du désordre où le bouleversement de la Constitution germanique venait de laisser l'Empire, elle resta muette au bruit de l'attentat d'Ettenheim.

Au milieu de cet isolement universel, que venait de créer autour de lui sa cruelle faute, Napoléon, au dehors comme au dedans, demeura inébranlable. Il n'en appela, de ces tristes conséquences, qu'à sa force seule, et au droit de représailles que, à ses yeux, lui donnaient tant d'attentats redoublés contre ses jours. Frédéric était devenu, dans ses rapports avec nous, froid et silencieux; le Premier Consul se renferma, comme lui, dans un froid silence. Avec Alexandre il se montra rude et menaçant. Il lui reprocha, en lui renvoyant son ambassadeur et en rappelant le sien, les perfides machinations de ses envoyés et le meurtre de son père, dont alors les assassins entouraient encore le jeune Prince. Il contraignit le Grand-Duc de Bade à se déclarer satisfait de ses explications sur la violation de son territoire; il imposa silence, sur ce fait, à la Diète germanique; enfin, par quelques concessions, mêlées à des menaces vigoureuses, il força l'Autriche à respecter les droits de nos alliés allemands et à rentrer dans ses limites.

En même temps la correspondance des agents anglais de la rive droite du Rhin fut publiée. L'Europe

entière y vit leurs pratiques criminelles, et comme ils fomentaient, comme ils soldaient, en France, non-seulement le renouvellement des confiscations et des proscriptions de la Terreur, mais aussi l'assassinat jusque dans le palais du Premier Consul! Cette publication foudroyante, le silence du ministère anglais, puis ses explications, pires que son silence, excitèrent l'indignation de toute la diplomatie européenne. Ces aveux déhontés, joints à celui de Georges, à ceux de Moreau, aux arrestations, dans Paris, des affidés du Prétendant, pris en flagrant délit; la grâce enfin, qui fut accordée, comme on va le voir, à plusieurs de ces coupables, atténuèrent, autant qu'il était possible, la réprobation publique que la nuit du 20 au 21 mars avait fait éclater contre Bonaparte.

Cependant les horreurs de ce drame terrible n'avaient pas atteint leur terme. Le 5 avril, de onze heures à minuit, Pichegru y joignit un quatrième suicide. C'était l'un des anciens professeurs de Napoléon au collége de Brienne. Le Premier Consul, soit émotion de ce souvenir, soit qu'alors il fût moins irrité contre ses ennemis nés dans la Révolution que contre ceux issus de l'ancien régime, lui avait fait promettre non-seulement sa grâce sans conditions, mais, avec sa réhabilitation, le gouvernement de Cayenne. L'infortuné avait d'abord hésité; puis, soit fatigue ou désespoir d'une vie flétrie par la trahison, il s'était décidé à en finir. Un long et silencieux effort, sur son lit, au moyen d'un bâton qu'il tourna dans sa cravate de soie, et dont il se serra peu à peu la gorge, le délivra, cette nuit-là même, ou de la honte de vivre, ou de

celle de mourir par un juste et dernier supplice. Le lendemain on le trouva étranglé; un volume de Sénèque était ouvert près de lui : il l'avait marqué à la page où le suicide de Caton est décrit par ce philosophe.

Six semaines plus tard le sort, alors tout entier tourné vers Bonaparte, amenait pour la seconde fois, dans cette même prison, un autre de ses ennemis acharnés, le capitaine anglais Wright, celui-là même qui avait débarqué sur nos côtes Pichegru et ses complices.

Enfin l'instruction de ce grand procès était terminée. Pendant quarante-quatre jours Moreau avait persisté à protester de son innocence, lorsqu'enfin, confronté avec trois de ses complices, l'aveu de ses entrevues avec Georges et Pichegru lui fut arraché.

Quarante-six accusés comparurent, le 10 juin, devant la justice. Ils furent jugés suivant toutes les formes les plus protectrices, en face d'un public nombreux, et au milieu des manifestations ardentes, séditieuses même, d'une foule de militaires de tous grades, partisans fougueux de Moreau. Sa culpabilité était flagrante. Néanmoins les juges influencés hésitaient. Une autre influence, ou l'équité les décida, mais à demi. Moreau déclaré coupable, mais excusable, ne fut condamné qu'à deux ans d'emprisonnement! Quatre autres coupables, soit justice ou pitié, furent assimilés à ce général. Vingt et un furent acquittés, et vingt condamnés à mort.

Nous étions, en ce moment, à Saint-Cloud. A la nouvelle de ce jugement, une explosion de fureur éclata

parmi les généraux qui entouraient le Premier Consul. Ils s'écrièrent : Que c'était un déni de justice! Un acte de révoltés! On parla de mesures extraordinaires contre les condamnés, contre les juges, contre Paris même, qu'on déclarait indigne de son rang de capitale et d'être la résidence du Chef du Gouvernement! Ils eussent voulu la condamnation à mort de Moreau, certains d'avance, il est vrai, que Napoléon lui aurait fait grâce, mais indignés que le tribunal lui en eût, en prévariquant, arraché l'honneur.

Quant à Napoléon, quel que pût être son mécontentement, il le contint. D'accord avec Moreau, il fit acheter ses propriétés : elles étaient considérables; et il exigea de lui son exil en Amérique.

Sur les vingt condamnés à mort, il fit grâce à huit. Nous remarquâmes que, en accordant la vie d'Armand de Polignac aux prières de madame d'Andlau et de la femme de ce conjuré, il s'attendrit, et qu'à leurs larmes il mêla les siennes.

L'une des conséquences de ce complot fut, avec la prorogation des tribunaux spéciaux, le rétablissement de Fouché au ministère de la police. Napoléon s'en défiait : il l'entoura de surveillants; il multiplia les contre-polices. L'une d'elles fut confiée à son aide de camp Lavalette, qu'il chargea du secret des lettres. C'était ainsi, et par les curés surtout, disait-il à mon père, qu'il était le mieux instruit; ajoutant, à l'égard de Fouché, que, s'il l'avait repris, c'était moins pour savoir tout que pour avoir l'air de tout savoir.

J'ai voulu conduire jusqu'à sa fin cet événement tragique. Mais déjà il venait d'en amener un autre



de la plus haute importance. Depuis quatre mois, c'est-à-dire depuis le commencement de février 1804, et dès le premier éclat de cette conjuration, une multitude d'adresses avaient ouvertement demandé le rétablissement du trône et la fondation d'une dynastie nouvelle. On a vu, cinq jours après le meurtre du dernier rejeton des Condé, la scène pénible du dimanche 25 mars, au château des Tuileries, et le mécontentement du Premier Consul. Et pourtant, deux jours plus tard, ce que Napoléon n'avait pu obtenir de chacun en particulier, il l'obtint de tous ensemble : soit que les consciences, plus fortes et plus pures lorsqu'elles sont isolées et dans leur premier mouvement, s'affaiblissent par mille considérations lorsqu'elles deviennent collectives ; ou bien que la marche générale des choses d'alors ne put être longtemps entravée par un fait particulier, quelque grave qu'il fût ; soit, surtout, que l'indignation privée et publique eût changé d'objet à la nouvelle avérée des odieuses machinations de l'Angleterre, et que le danger et l'intérêt général, dominant tout, l'eussent emporté.

Quoi qu'il en soit, le 27 mars, le surlendemain de cette scène réprobatrice où les sénateurs surtout avaient figuré, on entendit le Sénat entier, répondant à la communication des correspondances criminelles des agents anglais d'outre-Rhin, dire à Bonaparte : « Vous nous avez tirés du chaos du passé ; vous nous « faites bénir les bienfaits du présent ; garantissez-« nous de l'avenir. Grand homme, achevez votre « œuvre, rendez-la immortelle comme votre gloire ! »

La réplique du Premier Consul, à cette ouverture

officielle, fut mesurée : « Il y réfléchirait, » dit il. En conséquence le Conseil d'État avait été consulté sur l'établissement d'un gouvernement héréditaire. Vingt sur vingt-sept conseillers l'avaient approuvé. Mais, comme on n'était pas tombé d'accord sur les garanties, mon père avait proposé que chacun écrivît à part un vote motivé. Le sien fut pour l'Empire avec une Constitution aussi rapprochée que possible de la Charte anglaise.

D'autre part Joseph Bonaparte et ses affidés précipitèrent le mouvement universel. Ils alléguaient, entre autres motifs, les vœux impatients de l'armée, et l'importance, pour les grands Corps de l'État, de ne point se laisser devancer par elle. Le 28 avril un tribun, en séance publique, proposa l'Empire, la dignité d'Empereur pour Napoléon, et l'hérédité du sceptre dans sa famille. Dès lors Napoléon, dévoilant franchement son ambition, fit préparer les sénateurs individuellement, par Fouché, à la satisfaire. Le 3 mai, Carnot seul excepté, le Tribunat entier se déclara. Fontanes et ce qu'il y avait de législateurs présents à Paris s'y réunirent. Le Sénat, le lendemain, ne se contenta pas d'en faire autant; il disputa au Tribunat la priorité de cette proposition, se vantant d'en avoir, six semaines plus tôt, pris l'initiative. Toutefois il accompagna ce vœu, au milieu de prétentions intéressées, de quelques précautions pour les libertés publiques.

Il était trop tard. Tant de maux réparés, tant d'espoirs comblés, tant de promesses tenues et dépassées, depuis le 18 Brumaire, avaient accru la réaction d'alors

contre les assemblées délibérantes, ranimé les vieux instincts monarchiques et redoublé la confiance en Bonaparte. La France presqu'entière, ainsi que lui, regardait toute garantie contre son pouvoir comme une entrave à son génie bienfaisant, comme un obstacle à la gloire et à la prospérité nationales. Aussi, quand, le 18 mai 1804, le Second Consul vint apporter le projet de Sénatus-Consulte, créateur de l'Empire et du pouvoir à peu près absolu de Bonaparte, ce projet fut-il adopté sur-le-champ, et à l'unanimité moins deux votes nuls et trois voix contraires! Celles-là ne furent pas moins bien traitées que les autres par l'Empereur. C'est un fait digne de remarque, que, lorsque les candidatures aux sénatoreries lui furent présentées, il s'indigna de n'y point voir les noms de ceux qui avaient voté contre l'Empire.

Époque unique dans notre histoire! On vivait alors exalté comme dans une atmosphère de miracles. Dans ce jour du 18 mai surtout, que d'enivrement, que d'éclat, que de puissance! A peine le Sénat avait-il voté l'Empire, que, se précipitant en tumulte sur les pas du Second Consul, il était venu tout entier, à Saint-Cloud, transporté d'enthousiasme! Ce fut là que, proclamé Empereur, Napoléon, après l'avoir congédié, se renfermant seul avec Cambacérès, avait aussitôt décidé la transformation, en Royaume, de la République Italienne; l'installation de l'Ordre d'Honneur; une négociation avec le Pape pour qu'il vînt le sacrer lui-même; et, en attendant son arrivée, la descente en Angleterre.

Cependant la France, consultée, répond par trois

millions, cinq cent vingt-quatre mille, deux cent cinquante-quatre voix, qu'elle veut l'Empire et Napoléon pour Empereur! Dans la flotte, Truguet est le seul amiral qui s'y refuse; dans l'armée, s'il y eut des dissentiments, ils furent secrets : quand l'avénement du Premier Consul à l'Empire fut proclamé devant ses rangs, des acclamations unanimes l'accueillirent. Un seul colonel d'infanterie, d'une forte et haute stature et d'une valeur célèbre, se retourna, et d'une voix audacieuse : « Silence dans le rang! » s'écria-t-il. C'était Mouton, depuis maréchal, comte de Lobau. La réponse de Napoléon à cette manifestation républicaine ne se fit pas attendre. Elle fut digne de l'un et de l'autre : peu de jours après, ce colonel reçut, avec le brevet de général, celui d'aide de camp de l'Empereur.

On sait quel fut le principal motif allégué pour la création de l'Empire : on voulut décourager l'attentat à la vie et au pouvoir viager de Bonaparte par *l'hérédité* de ce pouvoir dans sa famille. Dès lors, pour restaurer la république ou l'ancienne monarchie, ce ne serait plus un homme seulement, ce serait une dynastie qu'il faudrait abattre! Ainsi, et comme il arrive toujours aux conjurations avortées, de même que celle du 3 nivôse, en doublant le pouvoir de Napoléon, l'avait bientôt après fait Consul à vie, celle-ci le fit Empereur, même avant le jugement des conjurés, et malgré le meurtre de Vincennes!

FIN DU LIVRE SEIZIÈME.



LIVRE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

L'Empire venait de commencer avec le printemps de l'année 1804. On vit alors Napoléon se faire donner, avec le titre d'Empereur et le droit d'adopter un successeur, une liste civile de vingt-cinq millions. Le rang de Prince, avec dotation d'un million, et le droit d'hérédité à l'Empire échurent à deux de ses frères. Les deux autres, Lucien et Jérôme, en furent exclus tant qu'ils resteraient mariés, l'un à une femme divorcée, l'autre à une jeune Américaine, mariages que le Premier Consul avait désapprouvés. Le Sénat reçut de nouveaux pouvoirs. Ces pouvoirs eussent pu suffire peut-être à la protection des libertés civiles et politiques dans d'autres circonstances, et surtout sous un autre chef. Quant au Corps Législatif, la parole lui fut rendue, mais sous le huis-clos.

En même temps les grandes charges de l'Empire et de la Couronne furent créées; mon père reçut une de celles-ci, et Talleyrand une autre. Tous deux hésitèrent à les accepter, tant l'esprit de Cour était tombé, les mœurs changées, et les emplois utiles au pays considérés comme les seuls vraiment honorables.

Au dehors la plupart des Cours étrangères, préala-

blement sondées, avaient naturellement applaudi à l'extinction de la République; déjà la réprobation du meurtre de Vincennes semblait tellement atténuée par l'authenticité, chaque jour plus manifeste, des odieuses tentatives d'assassinat contre la personne de Napoléon, que ce souvenir parut oublié dans les réponses de l'Autriche et du Roi de Prusse. Rome, l'Espagne, Vienne, Berlin et Copenhague, reconnurent donc le nouvel Empire. L'Empereur François mit seul une condition à son acquiescement : il se fit reconnaître Empereur héréditaire d'Autriche en même temps qu'il reconnut Napoléon Empereur des Français. La Porte s'abstint; mais la Suède et la Russie devinrent de plus en plus hostiles.

Ce qui étonnera encore, c'est que, pendant cette année 1804, au milieu de tant de préoccupations extérieures, tous les bienfaits de l'administration intérieure du Consulat aient pu continuer, et redoubler même! Ainsi, dans le reste de cette année si dispendieuse en créations d'établissements et de préparatifs guerriers de terre et de mer, quarante-cinq millions furent destinés aux travaux de la paix, et cent cinquante mille francs de prix décennaux offerts aux progrès des sciences, des arts et des lettres; la rue de Rivoli fut commencée; les abords des Tuileries, nettoyés; on transforma, en un quartier salubre, l'antre horrible des Jacobins. Avec ces mêmes trésors on continua à abaisser les Alpes, à creuser des canaux, à jeter des ponts, à ouvrir enfin, de toutes parts, au commerce et à l'industrie, des communications faciles.

Le Corps des Ponts et Chaussées reçut cette vaste et forte organisation qui l'a roidi de trop d'orgueil, depuis qu'il n'est plus sous la main qui savait le maîtriser.

Un décret de préséance indispensable prescrivit les honneurs dùs à la hiérarchie des fonctionnaires de toute nature. A Orléans on vit l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc; à Cambray, celle du mausolée où furent recueillies les cendres de Fénelon, que les deux siècles précédents avaient négligées.

Dans chaque commune les morts furent séparés des vivants par un règlement salutaire.

Quant au clergé, un ministère des cultes fut créé; les congrégations utiles furent rétablies, celle des missions lointaines, dotée, mais dans un but, il est vrai, moins religieux que politique. La communauté des saintes Sœurs de la Charité reçut des encouragements. Des établissements de Trappistes furent tolérés, soit comme un refuge laissé au remords, soit comme des ateliers ouverts au travail : quelques incrédules n'y virent que des hospices accordés à un genre de folie humaine. Les autres congrégations, celle des Jésuites surtout, restèrent proscrites.

L'installation de la Légion d'Honneur rendra cette année longtemps mémorable. Le jour choisi pour cette grande cérémonie fut le 14 juillet; le lieu, l'église des Invalides. Ce fut là que, de sa propre main, Napoléon distribua les premières étoiles de cet Ordre. J'étais du nombre des élus. Ils furent choisis dans toutes les professions honorables et dans tous les rangs. Tout, dans cette solennité, fut digne d'une institution

si belle. La forme ne le céda pas au fond. Jamais Napoléon ne nous parut inspiré d'un sentiment de grandeur plus manifeste. Je ne sais s'il appréhenda, dans les récipiendaires, quelque manifestation contraire à cette institution; mais nul de nous n'a pu oublier son attitude imposante, de quel son de voix il nous dicta le serment, et surtout de quel accent irrésistiblement impérieux il prononça ces derniers mots : « Vous le « jurez ! »

Qui de nous ne croit le voir encore, sur ce trône dressé à la gauche du chœur et de l'autel, détacher son propre Grand Cordon et en décorer de ses mains le cardinal Caprara, Légat du Pape, négociateur du Concordat et alors du Sacre. Cet à-propos fut approuvé. Il n'en fut pas de même de l'exclusion de l'amiral Truguet et du lieutenant-général Lecourbe. L'un, il est vrai, s'était refusé à faire reconnaître l'Empereur par la flotte; l'autre, pendant le procès de Moreau, s'était déclaré pour ce général. Ils étaient présents : on les avertit, ils se retirèrent. Cette disgrâce, sous la forme d'un affront, déplut. Si ce fut rancune, on la trouva peu digne d'un grand homme si haut parvenu; mais il se peut aussi que ce fut prudence, et que le scandale d'un refus, au moment du serment, ait été prévu.

Cependant l'armée mieux organisée, vêtue, disciplinée et exercée qu'on ne l'a vue depuis, avait été mise sur le pied le plus formidable : cent cinquante mille hommes, cinquante-huit vaisseaux de ligne français, douze vaisseaux bataves et dix-huit cents transports armés, allaient être prêts contre l'Angleterre ! Le

18 juillet Napoléon reparut soudainement à Boulogne-sur-Mer, au milieu de ses camps et de sa flottille. En arrivant, ses premiers mots au maréchal Soult furent : « Combien vous faut-il de temps pour embarquer? — « Trois jours, Sire. — Je ne vous en donne qu'un ! ré- « pliqua l'Empereur. — C'est impossible, répondit « le maréchal. — Impossible, Monsieur! s'écria l'Em- « pereur, je ne connais point ce mot-là! il n'est pas « français, rayez-le de votre dictionnaire ! » Et, en effet, il prescrivit sur-le-champ des mesures telles, que l'embarquement devint possible en vingt-quatre heures.

Mais le lendemain, soit habitude de vaincre les difficultés les plus grandes, soit souvenir d'avoir eu tant de fois raison, même contre les plus habiles, trop de confiance l'emporta. Ainsi trompe le bonheur, et souvent même l'expérience. Ce jour-là, tout entier à sa flottille, il voulut, pour l'exercer, la mettre sous voiles, en vue de l'escadre anglaise, en dépit d'un ciel menaçant et malgré les conseils d'un contre-amiral. Celui-ci s'obstinant, lui s'irrita. Sa violence fut telle qu'il y eut un moment où le marin, la main sur la garde de son épée, crut devoir se mettre en défense contre un outrage. L'Empereur, incapable d'une voie de fait, le fit désarmer; et, passant outre, il voulut qu'on mît en mer.

Ce que le contre-amiral avait prévu arriva. Napoléon, il est vrai, demeura vainqueur des Anglais, dont il repoussa l'escadre et prit même un bâtiment; mais il fut vaincu par la tempête à laquelle il s'était refusé de croire. Lui-même eut peine à y échapper! Quatre de ses embarcations périrent. Alors, reconnaissant sa

double faute, il les répara toutes deux : l'une par une nuit entière d'efforts qu'il passa, dans la tour de L'Heurt, à sauver ses marins de leur naufrage ; l'autre en avouant son tort au contre-amiral, en lui pardonnant le sien, et en lui faisant oublier sa violence.

Pendant les vingt-cinq jours qui suivirent il s'occupa de son immense plan de descente, dont nous verrons bientôt l'ensemble, et de ses camps devant lesquels il se présentait pour la première fois comme Empereur. Il vit les larges chaussées et les canaux d'écoulements exécutés par ses ordres, travaux qui rassainissaient ces camps et les liaient entre eux, ainsi qu'avec les abords des contrées environnantes. L'esprit actif et ingénieux de ses soldats s'était plu à embellir les entours de leurs baraques du luxe de mille jardins ornés de fleurs, d'inscriptions à sa louange, d'obélisques et de pyramides la plupart surmontés du buste, couronné de lauriers, de leur Empereur. Lui, se mêlant familièrement à eux, entrant dans tous les détails de leur bien-être, et leur prodiguant avec discernement des mots heureux, des faveurs et un avancement mérités, les enivra d'enthousiasme.

Le 15 août, jour de sa fête, il y mit le comble. Cet anniversaire marqua l'une des plus grandes solennités de son règne, celle de la distribution, à l'armée, de l'Ordre d'Honneur. Le canon de Boulogne l'annonça ; celui d'Anvers et de Cherbourg, proclamant à la fois l'inauguration de ces deux ports nouveaux, y répondirent. L'entrée victorieuse à Boulogne, le soir même, d'un fort détachement d'élite de la flottille compléta cette journée, dont un monument rappelle la mémoire.

Le 26 août, jour de son départ, fut signalé par un nouveau succès de cette flottille. Aidé de Bruix, l'Empereur le remporta contre l'escadre ennemie, dont un bâtiment fut coulé bas, et qui fut menacée même d'abordage. Elle recula sous nos feux à demi-portée, et devant Napoléon, en vue, en tête, commandant lui-même et le plus exposé aux bordées anglaises. Cet essai victorieux termina ce voyage guerrier de l'Empereur. L'Angleterre, sur pied tout entière, en avait frémi d'effroi! Épuisée d'efforts et d'argent, son appréhension était si vive, que tous, jusqu'à ses ministres, s'étaient enrôlés et armés; et que, devant Londres même, ils avaient barré le passage de la Tamise. Pitt alors avait ressaisi l'espoir d'acheter une coalition nouvelle. Son étoile voulut que, en ce même moment, Latouche-Tréville mourût d'un mal rapporté naguère des Antilles. C'était le meilleur de nos amiraux. Il avait seul le secret de l'entreprise : il devait, avec la flotte de Toulon, tromper Nelson, venir débloquer nos ports de l'Océan, y rallier nos escadres et protéger la descente, qu'il fallut dès lors retarder, et dont le sort tomba désormais, par un malheureux choix du ministre Decrès, dans les mains incapables de Villeneuve.

Il semble toutefois que, alors, la pensée de l'Empereur hésitait entre plusieurs diversions. L'une d'elles, qu'il abandonna depuis pour tout concentrer dans le détroit, était un débarquement en Irlande.

De Boulogne Napoléon se rendit à Aix-la-Chapelle, où Joséphine l'attendait. Ce fut là que quelques menaces forcèrent les deux Cobentzel, l'un ministre, l'autre ambassadeur de Vienne, de le faire enfin re-

connaître Empereur par leur maître. Aix-la-Chapelle était la ville de Charlemagne. Il y rétablit les honneurs annuels qu'on rendait jadis à cette grande mémoire; et, pour la première fois depuis mille ans, ces peuples transportés crurent voir, en Napoléon, renaître leur grand homme.

Ils se souviendront toujours, sans doute, de la multitude de bienfaits dont il combla ces contrées jusque-là si négligées, et de tous les biens dont alors il dota leurs villes, entr'autres : les nouvelles communications de terre et d'eau qu'il ouvrit entre elles; et plus loin, vers Coblentz, cette route tracée sur le bord du Rhin : la largeur en était de quarante-cinq pieds; elle fut arrachée à des rocs sur une longueur de dix lieues entières.

Ajoutons ici ses soins pour les pauvres; les refuges qu'il leur assura dans ce pays que la mendicité dévorait; et le souvenir touchant de cette paisible retraite donnée, dans une île du Rhin, aux infortunées religieuses dont les couvents avaient été supprimés.

Citons aussi, comme un exemple de cette sensibilité que d'aveugles ennemis ont méconnue en Napoléon, un trait de sa bienfaisante bonté dans une autre île de ce fleuve : il rappellera celui du Saint-Bernard, en 1800. Cette fois une pauvre veuve en fut l'objet. Le triste aspect de la misère de cette femme, et de sa douleur de l'enrôlement du seul fils qui lui restait, l'avait touché. Il avait provoqué sa confiance sans s'être laissé connaître. Ém. de son malheur : « Consolez-vous, lui « avait-il dit, en se donnant un nom supposé; venez « demain à Mayence et demandez-moi; j'ai du crédit

« près des ministres, je vous recommanderai. » Ainsi rassurée et encouragée la pauvre veuve avait osé se présenter le lendemain. Introduite sur-le-champ, et tout éblouie de l'appareil impérial, quand elle reconnut l'Empereur dans cet inconnu si charitable de la veille, son trouble d'abord fut extrême; mais quelle joie lui succéda lorsqu'elle l'entendit donner l'ordre : que sa maison détruite par la guerre fut rebâtie, qu'un petit troupeau et plusieurs arpents de terre y fussent ajoutés, et que son fils unique, soldat sous nos drapeaux, fût aussitôt rendu à son infortune!

Quelques jours après, le nom de Guttenberg reçut un premier hommage dans Mayence à la fois fortifiée et embellie. Je m'y trouvais. Bien plus soigneux qu'on ne pense de ceux de son intérieur, Napoléon, me sachant accablé à Paris d'un grand chagrin, m'avait paternellement appelé à Mayence pour m'en distraire. Ce fut là que, au milieu d'un nombreux concours de Princes allemands, nous entendîmes, à un lever, le jeune Duc héréditaire de Bade, interpellé par Napoléon sur ce qu'il avait fait la veille, lui répondre avec embarras : qu'il s'était promené de rue en rue; et l'Empereur l'en gronder ainsi : « Vous avez eu tort. Ce « qu'il fallait faire, c'était le tour des fortifications, et « les bien examiner. Que savez-vous? Peut-être devez- « vous l'assiéger un jour. Qui m'eût dit, à moi, lorsque « simple officier d'artillerie je me promenais dans Tou- « lon, qu'un jour il serait dans ma destinée de re- « prendre cette ville? »

Pendant ce séjour l'Empereur, forcé de se séparer

de l'Impératrice, m'en confia momentanément la garde. Elle me raconta que, à Aix-la-Chapelle, on lui avait fait voir un morceau de la Croix du Christ, que Charlemagne avait longtemps porté sur son sein comme un talisman. Elle ajoutait qu'un bras presque entier, reste de ce grand homme, lui avait été offert; mais que, n'en acceptant qu'une esquille, qu'elle me montra, elle avait répondu : « Qu'elle ne voulait pas priver « Aix-la-Chapelle d'un si précieux souvenir, elle sur- « tout à qui le bras d'un homme aussi grand que « Charlemagne servait d'appui! »

Ce fut encore à Mayence que des trésors extorqués, par la fraude, à des Princes allemands possessionnés, leur furent restitués. D'autres bienfaits marquèrent le passage de Napoléon à Kaiserslautern, Trèves et Luxembourg, d'où enfin, après trois mois du plus célèbre et du plus utile de ses voyages, il revint à Saint-Cloud le 12 octobre.

CHAPITRE II.

Il n'avait pas tenu au génie du gouvernement anglais d'alors, d'interrompre le cours de ce voyage par l'invention d'un nouveau forfait de son ministre à la Cour de Hesse. Deux assassins, soldés par ce diplomate, avaient été découverts, dans Mayence, par Bonaparte. Leur correspondance avait été saisie. Rumbolt, autre agent anglais enlevé de Hambourg avec les preuves d'un essai de crime semblable, fut conduit au Tem-

ple, puis relâché sur les plaintes de la Prusse. C'étaient là les derniers souffles de la grande conjuration de Pichegru et de Georges Cadoudal. La sévérité de la répression et la publicité donnée à ces machinations infernales y mirent un terme.

L'accumulation de tant de criminelles tentatives peut expliquer pourquoi le Pape, dans cette même année, accorda sa consécration au nouvel Empereur. Ces infamies n'excusaient pas le meurtre qu'elles provoquèrent; mais l'indignation qu'elles firent éprouver put entrer dans les motifs qui décidèrent le Saint-Père à cet acte solennel.

En effet cette année 1804, déjà pleine de tant d'événements, allait s'agrandir encore de la plus rare et de la plus imposante des scènes civiles et religieuses. La Constitution voulait un serment impérial, et qu'il fût prêté sur l'Évangile. Un décret l'annonça. Le lieu que préférait Napoléon était Notre-Dame; toutefois, soit souvenir de la gloire première due à son épée, soit concession à des susceptibilités antireligieuses et révolutionnaires, ce décret avait désigné pour époque le 18 Brumaire, et pour lieu l'église des Invalides. Mais bientôt tout changea, tout grandit, tout fut porté au comble, et de manière à frapper le plus les imaginations, selon le penchant de Bonaparte.

Ce qui paraissait le plus remarquable dans l'établissement des trois premières Dynasties, c'était la consécration de la seconde par l'onction du Pape. Et encore Étienne III n'était-il pas alors venu tout exprès pour sacrer Pépin au sein de la France. Napoléon commençait la quatrième Dynastie française. De lui à

Pépin, ou de Pie VII à Etienne III, quelle était la différence? Que l'importance et que la suprématie des Papes fût bien moins reconnue au huitième siècle, il n'importait; Rome d'ailleurs n'avait garde d'en convenir. Et puis, de son côté, Napoléon n'était-il pas plus grand que Pépin? Sa puissance, en France et en Italie, plus positive? Les services rendus à la religion étaient-ils moins étendus? Le Saint-Père lui-même n'avait-il pas déclaré : « Que, après Dieu, c'était à « Napoléon que l'Église était la plus redevable! » Pourquoi donc, quand les intérêts, les hommes et les circonstances étaient comparables, son avénement n'obtiendrait-il pas de Rome le même appui que celui du père de Charlemagne?

Quoi qu'en pussent dire l'incrédulité révolutionnaire et l'esprit sceptique de Paris, un tel appui devait être recherché.

L'espoir de l'obtenir conçu dès le 18 mai 1804, la négociation avait aussitôt commencé. Rome, après l'essai de quelques prétentions ambitieuses, céda sans conditions, soit crainte, ou plutôt que l'intérêt de la Religion l'eût décidé. Attentive à ressusciter ses précédents, elle espéra, en couronnant de sa main Napoléon, paraître avoir recouvré le droit de donner la couronne impériale. Le cardinal Consalvi recommanda surtout cet acte au Saint-Père avant son départ pour la France. Mais Pie VII avait affaire à un Prince déjà trop jaloux des droits du trône pour se reconnaître ainsi vassal du Pontife romain. Lui-même était d'ailleurs trop bon prêtre pour être aussi ambitieux et aussi habile que son ministre. On sait assez ce qui arriva : on sait que le

Saint-Père, après un voyage triomphal, bien contraire à ses appréhensions, au travers de la France à genoux sur son passage, arriva, le 25 novembre 1804, à Fontainebleau, et qu'il fut reçu, avec une affection respectueuse, par Napoléon, au milieu des hommages des grands Corps de l'État, de toute la Cour et de la famille impériale. Mais on sait aussi que, en même temps, la politique prudente et fière de l'Empereur en obtint tout ce qu'il voulait sans rien céder; et qu'enfin, le 2 décembre, jour du Sacre dans Notre-Dame, saisissant la Couronne placée près de l'Évangile, lui-même et debout se couronna, et qu'il couronna de même, aussitôt après, l'heureuse Joséphine tombée à genoux devant lui, au pied de l'autel!

Dans cette grande solennité, ordre complet, sérénité du ciel, concours entier du Saint Père, acclamations publiques au dehors de Notre-Dame comme au dedans, tout satisfit l'attente de Napoléon. Je puis en répondre, j'en fus témoin; je commandais même ce jour-là dans cette cathédrale; j'en avais pris possession militairement depuis la veille : le droit, l'usage, la sûreté de l'Empereur le voulaient ainsi. Les insignes impériaux se trouvèrent confiés à ma garde et, entr'autres, l'épée de Charlemagne. Je me souviens même que, pendant la nuit que nous passâmes sur pied dans cette église, l'un des officiers qui me secondaient, chargé de la garde de ce glaive, eut la folle idée de s'en servir en provoquant l'un de ses camarades, qui, lui ayant opposé son sabre, se consola d'avoir été vaincu, et même quelque peu blessé, par l'épée d'un aussi grand homme!

Quant aux détails secrets qui précédèrent ce jour mémorable, tels que la rupture de Napoléon avec son frère Lucien, à propos de sa mésalliance; la dissolution du mariage, pourtant moins inconvenant, qu'il exigea et obtint de son autre frère Jérôme, et la sanction religieuse donnée enfin par le cardinal Fesch aux mariages civils de Murat, de Louis Bonaparte et de Napoléon lui-même, ils sont connus, ainsi que les inutiles efforts, et les susceptibilités jalouses de la famille impériale, contre le couronnement de Joséphine et contre les honneurs que désormais les sœurs de Napoléon durent lui rendre.

Mais une autre difficulté s'était élevée. Le Pape avait attendu de l'Empereur qu'il communiât publiquement le jour du Sacre. Napoléon en avait délibéré. Mon père lui objecta la nécessité préalable d'une confession à laquelle il ne se prêterait peut-être pas, et d'une absolution qu'on pourrait lui refuser.

« La difficulté n'est point là, répliqua Napoléon; « le Saint-Père sait distinguer les péchés de César de « ceux de l'homme. » Puis continuant : « Je sais, « dit-il, que je dois l'exemple du respect pour la re- « ligion et pour ses ministres : aussi me voyez-vous « bien traiter les prêtres, aller régulièrement à la « messe, et y assister avec une attitude grave et re- « cueillie. Mais on me connaît; et, pour moi comme « pour les autres, si j'allais plus loin!... Qu'en pensez- « vous? ne serait-ce pas donner à la fois l'exemple « de l'hypocrisie et commettre un sacrilége? » La question ainsi posée était résolue d'avance; mon père fut forcé d'en convenir, et le Pape en fit autant.

Ce souvenir de famille m'en rappelle un autre : c'est que, le soir du jour de cet entretien, je fus mis aux arrêts par l'Empereur. Voici pourquoi : l'indiscrète exigence, pour un surcroît de places de faveur dans Notre-Dame, d'un personnage trop connu politiquement, avait forcé à un refus. Ce personnage était venu s'en plaindre chez mon père, à lui-même, et en termes peu mesurés. J'étais présent; et, quoique mieux accueilli qu'il ne méritait, je l'entendis, en se retirant, proférer des paroles menaçantes. Il faut savoir que cet ex-jacobin forcené passait pour avoir fait emprisonner et désigner pour l'échafaud le maréchal de Ségur, mon aïeul, que le 9 thermidor seul avait pu sauver de l'archarnement de ce misérable. A ce cruel souvenir, que l'impudence présente de ce montagnard, au milieu des miens, raviva, on peut juger de ma colère : elle était au moins excusable; et, de la porte du salon jusqu'à la porte cochère, il en ressentit sur-le-champ de rudes effets. C'était assez; mais, la vengeance dans le cœur, j'allai plus loin; je voulus en finir à l'instant même, et, comme il prétextait la nuit, très-noire en ce moment, je le forçai à un rendez-vous pour le lendemain.

Pendant ces voies de fait mon père, que les approches du Sacre occupaient, était retourné chez l'Empereur, qui, voyant son air soucieux, lui en demanda la cause. L'ayant apprise, il se récria contre ce duel, m'envoya enfermer chez-moi; et, par son ordre, une heure après, l'ex-terroriste, tout meurtri qu'il avait été, revint terminer cet incident en apportant à mon père ses humbles excuses.

Mais revenons à un sujet moins personnel. On a contesté les égards, alors pleins d'affection et de respect, de Napoléon pour le Saint-Père. Ces critiques sont calomnieuses : je peux et je dois l'attester. Depuis l'arrivée de ce Pontife, digne sous tous les rapports de la vénération universelle, jusques à son retour en *Italie*, je fus chargé du soin de sa garde et de sa personne. Il occupa, aux Tuileries, à côté de l'Empereur, l'aile de ce palais qui a vue sur le Pont-Royal et sur la Seine. On prodigua tout pour que ceux de sa suite, singulièrement choisis pour la plupart, fussent satisfaits, même dans leurs goûts assez bizarres. On eut sans relâche pour Sa Sainteté les mêmes soins, les mêmes respects que pour l'Empereur lui-même. Dans son appartement, distribution, ameublement, *tout* avait été disposé pour lui rappeler Rome autant qu'il était possible, et flatter ses habitudes.

Quant à Napoléon, nous remarquâmes, tous, sa gaieté constamment douce et reconnaissante, et sa déférence filiale et caressante envers son hôte. On sait, à propos des exigences, spirituelles et temporelles, de ce Pontife, qu'il le satisfit, soit par quelques concessions, soit par des explications si convaincantes et si convenablement exprimées, qu'il était impossible de ne pas s'y rendre.

Dans les bénédictions que le Saint-Père distribua de sa fenêtre, et surtout à ses fréquentes audiences, dans la galerie du Louvre, au public toujours nombreux que sa présence attirait, une surveillance active contint, prévint, ou réprima l'indiscrétion et la légèreté françaises. Nous vîmes l'athée Lalande, lui-même, tomber

aux pieds du Pontife, et baiser sa mule ! Dans tous les établissements publics que le Pape honora de sa présence, il fut reçu en Souverain. Personne n'osa lui faire distinguer la curiosité de la piété ; et bien souvent je vis ce véritablement saint successeur des Apôtres, dont la figure vénérable portait l'empreinte de la plus sereine aménité, si frugal, si simple, si austère pour lui seul, et d'une indulgence si aimable et si paternelle envers les autres, profondément attendri de la vive et pieuse impression qu'il produisait !

Après quatre mois de séjour à Paris, depuis le Sacre, il en repartit le 4 avril 1805. Je reçus l'ordre de le reconduire jusqu'à Voghère, dernière ville où s'étendait alors le pouvoir impérial. Dans ce voyage, le cardinal français de Bayanne charma nos repas par son esprit. C'était à table, surtout, que ses collègues italiens se consolaient d'être encore en France. Lui, plus friand que gourmand, y montrait le dédain le plus plaisant pour tout ce qui n'était pas d'un goût exquis. « Laissez cela, mangez de ceci, me di-
« sait-il ; et, croyez-moi, en fait de friandises
« rapportez-vous-en toujours au goût d'un vieux
« prêtre. »

La conversation tournant à la guerre, ce cardinal parla d'une blessure effroyable miraculeusement et radicalement guérie. Un général présent profita de cette occasion pour citer une blessure, non moins grave, qu'il avait reçue en Égypte, mais dont il se ressentait encore : « Oh! reprit le cardinal, c'est que
« vous avez eu affaire à une balle turque, à une balle
« infidèle ; tandis que celle dont je parle était chré-

« tienne, apostolique, c'est bien différent; il ne lui « manquait même que d'être romaine! »

Ce jour-là le marquis Sachetti se plut à nous présenter le confesseur du Saint-Père comme un saint qui avait obtenu un miracle de la sainte Vierge. Mais le Pape, en l'écoutant, souriait. Le cardinal de Bayanne nous le fit remarquer; et nous nous permîmes de croire un peu plus à ce sourire, qu'à la sincère et chaleureuse attestation du majordome.

Nous étions alors à Châlons, où le Saint-Père fut reçu au delà de notre espérance. Mâcon fut froide. Depuis le cruel siége de Lyon, en 1793, les montagnards, qui s'y refugièrent alors, y avaient laissé leur méchant esprit. Récemment encore, lorsqu'on avait essayé d'y rétablir des barrières, le buste de l'Empereur, les commis, les barrières elles-mêmes, tout avait été jeté pêle-mêle dans la Saône.

Lyon au contraire, toute pieuse et impériale, nous reçut à bras et à cœurs ouverts. Le lendemain de son arrivée, lorsque, dans la cathédrale, le Saint-Père permit au peuple d'y venir baiser sa mule et recevoir sa bénédiction, l'affluence fut si considérable, l'empressement si excessif, que, les derniers venus poussant les premiers, il faillit être étouffé contre l'autel. Il y eut là un moment vraiment critique. Heureusement j'avais fait mettre à ma disposition un bataillon d'Hanovriens, lesquels, en bons Allemands qu'ils étaient, tout à leur consigne, ne craignirent pas de répondre à mon appel. Il était temps. Il fallut une véritable charge pour dégager le Pape, d'abord attendri, puis très-sérieusement alarmé de l'ardeur extrême de

tant d'hommages. Ce refoulement, devenu indispensable, ne s'effectua pas sans bien des cris de détresse, immédiatement suivis d'évanouissements, d'accouchements même, dit-on : plusieurs femmes et quelques hommes furent emportés demi-morts hors de la foule. Je n'eus point à m'en repentir, car, en toute vérité, sans ce moyen extrême, le Saint-Père, dont le regard m'implora dans cet instant, ne serait pas sorti vivant de l'église.

Dirai-je, pour ne rien oublier, que je l'avais précédé, de quelques heures, dans cette cité célèbre. Le cardinal Fesch en était le premier pasteur. Excellent prêtre, à la générosité près, c'était lui dont la négociation plus rude qu'habile, mais secondée par les sollicitations de l'évêque Bernier et de Caprara, avait décidé le Pape à ce grand voyage. Le séjour de Sa Sainteté à Lyon en devait être le dernier épisode remarquable. Ce séjour exigeait quelques frais dispendieux. Soit malice, ou économie de l'Empereur qui calculait tout, il avait arrangé que le cardinal, son oncle, serait chargé de la dépense, et moi d'y déterminer Son Éminence. Mais, à cette proposition malsonnante, l'indignation du cardinal le saisissant à la gorge fut si grande, qu'il ne put me répondre que par des cris inarticulés. J'insistai, bien moins dans l'espoir de réussir que pour prolonger une scène que je n'envisageais plus que par son côté plaisant. Cependant, l'émotion du cardinal augmentant jusqu'à le rendre plus rouge que son chapeau, je me hâtai de me retirer et d'aller pourvoir d'une autre façon aux frais de la réception du Saint-Père.

Ce fut là, je crois, si ce n'est à Turin, que l'Empe-

reur allant se faire couronner à Milan, et le Pape retournant à Rome, se rejoignirent pour la dernière fois, et qu'ils prirent congé l'un de l'autre. Les adieux de ces deux Puissances, les plus grandes, temporellement et spirituellement, qu'il y eût alors au monde, furent touchants. Satisfaits l'un de l'autre ils ne prévoyaient pas plus que nous, sans doute, combien, huit ans plus tard, leur seconde entrevue à Fontainebleau serait différente.

On voit que je viens d'anticiper sur 1805 pour terminer ce qui a rapport au voyage du Pape en France. Pour en finir avec 1804, je rappellerai la distribution des Aigles aux députations de l'armée, le 5 décembre, qu'une pluie battante et le cri républicain d'un seul étudiant en médecine n'interrompirent pas. Cet étudiant renouvela, plus violemment encore, cette même manifestation, en 1815, au Champ de Mai; une pareille indulgence, en répondant à ses cris de : *A bas le tyran !* les démentit.

A ce souvenir ajoutons le nouvel attentat anglais, du 5 octobre 1804, sur quatre galions espagnols, le pillage de vingt-quatre millions sur trois de ces galions, et la perte du quatrième coulé bas, en pleine paix, avec trois cents hommes. La déclaration de guerre de l'Espagne, le 12 décembre, et l'adjonction de sa flotte à la nôtre furent le résultat de ce système obstiné d'assassinats et de violences, déshonneur de la politique anglaise de cette époque.

Enfin, dans cette année 1804, on sait combien l'établissement de la maison impériale occupa Napoléon. Il y apporta cet esprit d'ordre qui fit de sa Cour l'une des plus somptueuses qu'on ait vues, la

maison souveraine la mieux tenue, la mieux réglée et la moins coûteuse. Sur vingt-sept millions cinq cent mille francs environ, qui formaient sa liste civile, treize à quatorze millions y suffirent annuellement. Le reste fut mis chaque année en fond de réserve.

Ceci est plus digne d'attention qu'on ne pense, ainsi que la sévérité de son exigence pour la régularité et l'économie dans tous les détails de son intérieur. D'où vint que jamais souverain n'eut un entourage de serviteurs d'une probité aussi délicate et aussi scrupuleuse. Quand on s'étonnait de sa clairvoyance à ce sujet, comme pour l'administration financière de son Empire, il répondait : que c'était à la guerre incessante et acharnée qu'il avait eu à soutenir, en Italie et en Égypte, contre des armées de concussionnaires, qu'il devait cette habileté.

Rappelons-nous d'ailleurs ici qu'il avait été toujours probe et rangé. Cet esprit d'ordre, qu'il tint de sa mère, il n'en eut point comme elle l'inconvénient. On se souvient que son adolescence avait été pauvre, au milieu d'une société joyeuse, dépensière et dissipée; et que, dans une situation aussi délicate, il sut vivre honorablement sans jamais contracter la moindre dette. On a même vu que, plus tard, il soutint de sa modique solde de capitaine, son frère Louis, dont il acheva l'éducation; et que, pour remplir ce noble devoir, il ne s'était d'abord nourri que de lait, puis d'aliments apprêtés de ses propres mains, préférant toutes les privations à l'humiliation de solliciter l'amitié de ceux qui l'entouraient.

Cette sévère délicatesse dans la pauvreté se rencontre rarement. Ce qui est encore plus rare, c'est que de tels commencements, quand l'opulence leur succède, ne soient point suivis d'une vie parcimonieuse. Ainsi, pour la plupart, ce qui dans l'infortune était vertu devient un défaut dans la fortune. Mais en lui, tout au contraire, cet esprit d'économie se développa dans une mesure proportionnée aux divers degrés de grandeurs successives auxquelles il parvint. Quand enfin la fortune entière de la France devint la sienne, ces mêmes vertus d'ordre et d'économie, avec lesquelles il avait gouverné la solde d'un officier subalterne, se trouvèrent assez vastes pour relever d'une ruine absolue le trésor public, en féconder les sources, et pour gouverner noblement l'immense fortune du plus puissant de tous les Empires. Mais, quelque grandeur et magnificence même qu'il y apportât, ce fut toujours en exigeant des autres cette sévère probité qu'il s'était jadis imposée à lui-même. Car, s'il pardonna souvent autour de lui des penchants contraires aux siens, soit d'avarice, soit de prodigalité, on le vit, dans tous les temps, sans indulgence pour l'improbité qu'il détestait, dont il s'indignait, et pour laquelle il se montra partout et constamment inexorable.

La composition du personnel de son entourage d'honneur fut aussi l'objet des soins de sa politique. On a dit que, au premier aspect de la Cour nouvelle, les habitudes avides et vaniteuses de l'ancienne Noblesse s'étaient réveillées subitement; qu'on la vit dès lors en foule, accourir, se précipiter, s'offrir et tendre

les mains à ces places secondaires de chambellans, de préfets du palais et d'écuyers, les unes honorifiques, les autres assez richement rétribuées. Il y a là anachronisme; ce fait, alors faux, n'est devenu vrai que plus tard, mais successivement, et après les gloires d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Tilsitt, et de plus en plus jusqu'au mariage de Napoléon avec une Archiduchesse.

La vérité c'est que, en 1804, à fort peu d'exceptions près portant sur plusieurs nobles obscurs, pauvres et ruinés, et sur d'autres déjà engagés dans la fortune civile et militaire de Bonaparte, il fallut d'abord bien des négociations et des séductions de diverses natures, pour attirer et décider quelques noms connus à entrer dans la première composition de cette Cour.

L'Empereur, par politique intérieure et extérieure, soit pour faire accepter sa Cour naissante aux anciennes Cours aristocratiques étrangères, soit pour clore la révolution en hâtant la fusion de toutes les classes, voulut que, entre des nobles illustrés et des plébéiens, ces nouveaux emplois fussent également partagés. Quant aux nobles, mon père et Talleyrand furent consultés; Rémusat surtout y fut employé activement. Spectateur, confident aussi des moyens qu'on mit en usage, je fus dans ces premiers temps témoin de bien des refus, et chargé de quelques-uns. J'entendis même, à ce sujet, des plaintes amères. Je me souviens que, en y répondant, j'alléguai mon exemple à l'Impératrice, lui racontant ce qu'il m'en avait coûté pour me ranger sous le drapeau tricolore, puis même pour me décider à entrer dans la maison militaire du

Premier Consul. Cette réponse fut si bien comprise par l'Impératrice, qu'elle y répliqua par une semblable confidence. C'était l'aveu, comme on l'a déjà vu dans ces souvenirs, de ses combats intérieurs, de ses longues répugnances à la fin de 1795, malgré son goût pour Bonaparte, avant de se résoudre à épouser celui qu'elle-même appelait, alors, « *le Général Vendémiaire !* »

Napoléon, dans cette entreprise où il réussit, eut donc, à la fin de cette année 1804 surtout et dans la suivante, deux esprits contraires à vaincre. En effet l'arrivée, à sa Cour, de ces premiers nobles et leur service de chambellan irritèrent l'inimitié jalouse des officiers presque tous plébéiens de sa maison militaire. Il fallut les dignités bien plus réelles, les faveurs dont ceux-ci furent comblés, et l'inébranlable volonté de l'Empereur, enfin les distractions de la guerre, pour faire taire leurs plaintes et contenir leurs emportements. Plus tard ils s'accoutumèrent à ce mélange; les décorations étrangères et les titres héréditaires qu'ils reçurent ayant décontenancé leur attitude plébéienne, et frappé d'inconséquence leur opposition démocratique.

CHAPITRE III.

Nous entrons dans l'une des plus célèbres années de la vie de Napoléon. L'ère de la République venait de finir : le nom seul en restait encore à la France. De même que dans Rome antique, ce nom demeurait

ıi à celui d'Empereur. Ici la transformation fut ıus prompte, nos souvenirs, nos habitudes, nos œurs étant monarchiques, et notre Chef réunissant ı lui seul le génie de César à celui d'Auguste.

Sa couronne nouvelle était formée de tout ce qu'il y vait de plus grand dans les renommées anciennes et odernes. Toutes les célébrités de la guerre, toutes les licités de la paix intérieure, en formaient la légitiıité! C'était non-seulement le conquérant, le libéraıur, mais encore le grand administrateur, le législaur immortel que la France couronnait. Ce n'est point dire qu'il y avait eu unanimité dans cet acquiesceıent. A l'opposition muette des royalistes et des réıblicains sincères s'était ajouté, même chez un bon ɔmbre de ceux attachés à Napoléon, quelqu'étonneent d'une transformation aussi grande; quelqu'inıiétude sur les entraînements de l'ambition, de plus ı plus personnelle, qu'elle montrait, comme aussi ır la manière dont serait entourée et soutenue cette ɔuronne de Charlemagne en présence des Cours arisıcratiques étrangères, et au milieu des révolutionıires et républicains de la veille, dont notre Cour resque toute plébéienne se composerait.

Quant au pouvoir impérial, tel que Napoléon avait ris soin de l'établir, il faut aussi convenir qu'il pesait sproportionnément dans la balance constitutionelle. Toutefois la forme restait avec les principes et urs conséquences inévitables. Les plus importants ısultats de la Révolution de 1789 étaient d'ailleurs ɔnservés. Les hommes, les choses, telles que propriétés, ıltes, professions, demeuraient libres. L'égalité civile

et politique était assurée; le revenu de l'Etat était séparé de celui du Souverain; les ministres en devaient compte à des assemblées législatives, auxquelles le recrutement et l'impôt étaient soumis annuellement.

Que, en dépit de ces garanties, le pouvoir presque dictatorial de Napoléon dût continuer, cela était accidentel; les nécessités d'alors le voulaient ainsi; le vœu des peuples s'y trouvait conforme. On sentait que la Révolution Française, avec son grand homme et ses conquêtes intérieures et extérieures, n'était encore ni assez victorieuse et acceptée au dehors, ni assez comprise et consolidée au dedans, pour qu'un pouvoir moins concentré et une représentation nationale plus réelle et plus puissante y pussent exister d'accord, la gouverner, la défendre, et la maintenir calme et respectée. Ce titre d'Empereur plut donc à l'instinct de la France: il flatta son orgueil, et lui parut un avénement pour elle-même comme pour son Premier Consul.

La session de 1805 s'ouvrit sous ces auspices. Quant au Tribunat, son insignifiance, depuis sa réduction à cinquante membres, n'est plus digne d'occuper l'histoire. Le Corps Législatif montra plus de vie. Dans la session tout administrative de cette année, les lois proposées y rencontrèrent parfois un quart et même un tiers de votes contraires.

Cependant le contre-coup du grand changement qui venait d'éclater en France ne pouvait manquer de réagir sur les États environnants, toujours soumis jusque-là à nos transformations successives. On devait d'ailleurs s'attendre à ce qu'un Républicain couronné devînt le plus grand ennemi des Républiques!

Pourtant, en Helvétie, l'œuvre du temps, que les hommes considèrent toujours bien plus que leur propre ouvrage, fut respectée. En Hollande même, par un semblable respect pour d'anciennes mœurs, on conserva encore le gouvernement républicain; il ne subit qu'une modification : la représentation nationale y fut réduite à dix-neuf membres; un Grand Pensionnaire fut mis à sa tête. Mais l'Italie suivit de plus près la France. C'était la conquête, la création de Bonaparte : il se crut plus de droit d'en disposer. Comment, d'ailleurs, être à la fois Empereur ici, et là Président d'une République? Résolu d'en faire un Royaume, il l'offrit à son frère aîné. Mais, soit que la chance de succéder au trône de France, auquel il eût fallu renoncer, parût préférable au prince Joseph, ou qu'il trouvât ce sceptre trop dépendant, soit plutôt irrésolution d'un esprit timide, il hésita; et Napoléon, dont l'ambition n'était pas toute préméditée, excité par l'occasion, se décida à réunir sur sa propre tête la Couronne Royale de Fer à la Couronne Impériale.

La Consulte d'État italienne, alors appelée, vint dans Paris lui présenter cette couronne; elle y joignit une charte qu'il jugea trop libérale. Le 18 mars il accepta l'une, refusa l'autre, et déclara, soit modération ou politique, que, à la paix générale, ces deux sceptres seraient séparés. Enfin, le 2 avril 1805, il se mit en route pour aller prendre possession de ce royaume.

L'admiration reconnaissante d'un grand peuple, tiré de l'abîme et porté rapidement au faîte de la gloire, était sa légitimité; il l'augmenta dans ce voyage.

Troyes le revit ; elle l'entendit ordonner que désormais la Seine passerait dans ses murs, qu'elle aurait un port sur ce fleuve, et que les biens confisqués à ses citoyens par la Terreur seraient rendus à ces victimes. « Il voulait, disait-il, que les arrière-neveux « du peuple de cette cité se souvinssent à jamais de « son passage ! »

Alors, se détournant, il s'échappa en secret et courut revoir Brienne. Dans ces lieux, témoins de la pauvreté et de l'obscurité de son enfance, on croira peut-être qu'il se plut à s'y retrouver devenu le souverain le plus renommé et le plus redouté de la terre ; à y comparer, dans une orgueilleuse méditation, ces deux points extrêmes de sa carrière, si proches l'un de l'autre par le temps, si distants entre eux par le chemin parcouru : court intervalle rempli de tant d'actions gigantesques, qu'elles eussent suffi au mouvement et à l'illustration de plus d'un siècle ! Il se peut sans doute que, dans cet épisode de Brienne, la contemplation d'un rapprochement si naturel ait été recherchée par Napoléon ; mais on se tromperait en ne voulant jamais voir en lui que l'Empereur ; le héros déjà s'y montre assez ; reposons-nous-en, cherchons-y l'homme : on le reconnaîtra dans les détails suivants, dont l'exacte vérité nous le montrera sous un jour moins solennel.

Quelque secret qu'avait été le projet de cette excursion de Bonaparte, l'émotion produite par son arrivée dans cette ville l'ayant précédé de quelques secondes, il trouva, sur le perron du château, mesdames de Brienne et de Loménie, protectrices de son enfance. Touché de leur empressement il se livra

à l'urbanité de leur accueil avec l'abandon d'une joie naïve, que continrent, d'abord, ces manières nobles et polies dont cette société choisie lui rappelaient toutes les formes. Mais bientôt, cédant à la vivacité de ses émotions, il se mit à parcourir les appartements, les jardins et tous les détails de ces lieux où s'était formée son adolescence. Accompagné de ses nobles hôtes il laissait éclater, tantôt gaiement, tantôt avec attendrissement, les impressions que chaque objet retraçait à son souvenir : il leur raconta une foule d'anecdotes et de particularités de cette époque de sa vie, toutes vivantes encore dans sa mémoire. Puis, mettant la grâce et le bon goût des temps passés à leur témoigner sa gratitude, il accepta le dîner qu'on lui offrit; il s'y plaça comme s'il eût été de la famille; après quoi, soigneux de n'en pas déranger les habitudes, il voulut les partager : il s'assit à leur table de jeu, il y prit part ainsi qu'à leurs entretiens qu'il charma par une conversation animée et spirituelle; enfin, se conformant à l'heure coutumière dont il s'enquit soigneusement, il se retira dans la chambre d'ami que lui-même avait demandé qu'on lui préparât.

Le lendemain, dès le point du jour, seul, sans bruit, et avec toute l'ardeur de sa première jeunesse, il s'échappa et courut revoir tous les environs, la Rhotière surtout, autrefois le but de ses promenades favorites. On le vit y pousser vivement son cheval dans toutes les directions, au gré de l'animation de ses souvenirs; transporté d'une joie d'enfance, s'y livrant entièrement, se récriant à chaque pas et nommant à haute voix tous les lieux qu'il reconnaissait! Il pénétra ainsi

dans un bois où devait se trouver une chaumière C'était là que, avec les camarades de son jeune âge, il avait été souvent prendre des repas champêtres. Du plus loin qu'il l'aperçut, sautant à bas de son cheval, il courut se présenter à la pauvre femme qui l'habitait encore; et, reprenant gaiement son ton d'écolier, il lui demanda du lait et du pain bis, qu'il dévora avec l'appétit joyeux d'un jeune élève. En même temps sa conversation familière rappela si bien à cette femme les tours de jeunesse et les espiègleries de ses camarades, qu'il l'amena peu à peu à le reconnaître. Alors, jouissant de sa surprise, il ne la quitta qu'après lui avoir laissé une bourse pleine d'or, et l'assurance qu'il prendrait soin de sa vieillesse.

On dit même qu'il se serait oublié plus longtemps dans cette chaumière sans les Chasseurs de son escorte. Ceux-ci, inquiets d'une si longue disparition, imaginèrent de décharger leurs pistolets en l'air, pour l'attirer hors des bois qui le dérobaient à leurs recherches. L'Empereur revint dans Brienne; il en vit les habitants; il reçut les autorités, dont il recueillit et combla les vœux. On remarqua qu'il fit honneur de ses bienfaits à la recommandation des châtelaines, qu'illustreront, désormais, leur protection jadis si heureusement placée et cette journée pleine de témoignages si délicats d'une douce et juste reconnaissance. Après ces vingt-quatre heures de retour tout au passé, rentrant dans sa grande carrière, il s'arracha à ces cœurs attendris et transportés d'une apparition venue de si haut et pourtant si simple et si touchante.

CHAPITRE IV.

De Troyes à Lyon et au delà, sans cesse au milieu de ces populations, il vit, il apprécia leurs besoins, entendit leurs désirs et les satisfit. Toutes les villes sur son passage, Lyon surtout qu'il préférait, obtinrent les unes des quais, d'autres des halles, des entrepôts, une école de dessin, des primes d'encouragements et des règlements de commerce. Le cours des fleuves et des rivières dut être amélioré et rendu navigable le plus près possible de leur source. Tant de soins étaient entremêlés de réceptions publiques, de revues militaires et de fêtes qu'il acceptait; enfin, quelque part qu'il fût, comme toutes les affaires de l'Empire aboutissaient à lui, dès qu'il arrivait, il y recevait de Paris, examinait et réexpédiait le travail de ses ministres. Ainsi tout marchait à la fois, se réglait et s'améliorait.

On vit alors les libérés soumis à la surveillance de la police; dans les maisons de détention le travail institué; dans la Vendée et la Bretagne renaissantes, plusieurs villes, dont une de son nom, s'accroître et s'embellir de faveurs nouvelles. Le style grégorien remplaça le calendrier de la République, calendrier impie, contraire aux traditions, à toute l'histoire, aux habitudes de repos consacrées par la Religion et conformes aux bornes naturelles des forces humaines; si imparfait d'ailleurs quant aux sextiles, quant au point de départ de l'année, quant aux dénominations inapplicables à d'autres latitudes, enfin si gratuitement

incommode et insupportable par sa nouveauté, son isolement, et par le perpétuel travail qu'il imposait pour le faire concorder avec le calendrier reçu dans la chrétienté entière.

En même temps, les douanes furent rendues de plus en plus hostiles à l'Angleterre; la Légion d'Honneur fut dotée; les entreprises de messageries furent taxées au profit des postes; le budget de chaque commune et ceux de chaque établissement d'utilité publique furent surveillés aussi exactement que celui de l'État entier. Un décret déclara la mère de l'Empereur protectrice de tous les établissements de charité. En rappelant ce temps heureux et glorieux les républicains d'alors admirent encore aujourd'hui « cette infatigable ardeur de Napoléon, et sa constante sollicitude pour la grandeur et la prospérité « de la France! » Tel est l'aveu qu'ils ont consacré dans leurs écrits souvent hostiles. Qu'on ne s'étonne donc plus, malgré ses emportements d'ambition et de guerre, et leurs fatals résultats, de l'amour que les peuples gardent à sa mémoire.

En Savoie et dans le Piémont, réunis à la France depuis le 11 septembre 1802, il continua. A Stupinitz, en prenant congé du Pape, il en obtint le renvoi de l'archevêque de Turin, protecteur du brigandage des Barbets, dont une sévérité sanglante venait enfin de purger les Alpes. Dans ces six départements gouvernés de nom par le Prince Louis Bonaparte, et de fait par le général Menou malgré son apostasie scandaleuse, finances, justice, commerce et industrie, instruction publique, il régla tout. De là, arrivant à

dix heures du matin à Alexandrie, où je l'avais annoncé, aussitôt il inspecta la triple enceinte de cette place, et, en ce seul et même jour, il en reconnut tous les entours au loin et dans tous leurs détails. Il y fatigua cinq chevaux et y parcourut cinquante milles en quelques heures! Puis, rentré le soir dans cette forteresse, pendant que ses officiers harassés ne pouvaient se soutenir, nous remarquâmes que seul debout encore, préoccupé de mille améliorations administratives de ces contrées et des soins lointains de la descente, il poussa fort avant dans cette nuit le travail de son esprit infatigable.

C'était ainsi, et pourtant sans que rien sentît la précipitation, que, grâce à la force de sa volonté, à la vigueur de son tempérament, et à la rapidité de ses conceptions, il s'emparait du temps, le mettait tout entier de son côté, et que les travaux d'un mois se trouvaient accomplis en vingt-quatre heures!

Le lendemain, de grand matin, vingt-cinq mille hommes, commandés par Lannes, le revirent à cheval sur le champ de Marengo, revêtu de son uniforme de général républicain et du même chapeau qui y avait été percé de balles. Dans cette solennité militaire, bien loin d'une vanité puérile que des critiques, puériles elles-mêmes, lui ont reprochée, il essaya de commander à l'avenir par le souvenir, montrant dans l'Empereur le général; enflammant l'ardeur des siens par les honneurs rendus aux morts, par les récompenses données aux vivants; et s'efforçant, par une attitude menaçante, de contenir l'Autriche peut-être incertaine encore.

Ce fut au milieu de ce travail continuel de corps

et d'esprit qu'il arriva à Milan, où l'entourèrent les pompes multipliées de la réception la plus triomphale. Là commencèrent avec les Cours alliées les échanges de leurs Ordres contre le grand cordon de l'Ordre d'Honneur ; mais aussi les mécontentements du Pape et les refus de siéges épiscopaux, en Italie, par les cardinaux. La Cour de Rome fut déçue dans son espoir de voir céder l'Empereur à ses protestations contre le Concordat italien, qui resta assimilé à celui de la France.

Le 26 mai une même solennité, un même enthousiasme qu'à Paris, signalèrent le second couronnement, retardé par trois jours d'un temps contraire. Après quoi nous vîmes le développement de la nouvelle Constitution accepté par le Corps Législatif de ce Royaume, et l'élévation du Prince Eugène de Beauharnais à la Vice-Royauté, ce qui dut consoler Joséphine de n'avoir point été couronnée Reine, comme elle avait été couronnée Impératrice.

Ici même ordre dans les finances et même habileté qu'en France. En effet, malgré ces solennités dispendieuses, et des améliorations, des créations de toute nature ; nonobstant l'achèvement ordonné de plusieurs grands édifices et l'augmentation de l'armée, le trésor public fut maintenu, sans charges nouvelles, au niveau de toutes ses dépenses.

Pendant ces travaux, chargé de la garde de l'Impératrice, dans un voyage tout de plaisir, je vis avec elle, avec mon père et une partie de la Cour française, les merveilles du Lac-Majeur. A notre retour, les affaires de Napoléon à Milan étant

épuisées, il en partit; et d'abord un même appareil qu'à Marengo, dans un même but, et plus près de l'Autriche, anima sous ses yeux les champs de Castiglione; puis, dans Mantoue, Parme, Plaisance, et dans toutes les villes du Royaume jusqu'à Bologne, Napoléon prodigua ses soins civils et guerriers et les bienfaits de sa présence, au milieu des transports des peuples. Dans leur exaltation ils lui votèrent des médailles, des statues, et jusqu'à un temple qu'il refusa, comme il se refusa à ce qu'ils s'attelassent à sa voiture.

Toutes les volontés n'avaient pourtant pas alors ployé devant la sienne. Dans Mantoue une entrevue avec Lucien, volontairement exilé à Tivoli, n'avait point amené d'accommodement: résistance remarquable par sa durée, qui fut celle de l'Empire. Lucien, tout au contraire de son frère Jérôme, soit retour tardif à ses premiers sentiments républicains, ou plutôt fidélité à un engagement privé, persista à refuser de sacrifier au titre de Prince Impérial, et même à l'offre d'une couronne, le mariage, d'ailleurs inconvenant, qu'il avait contracté malgré son frère.

De Bologne Napoléon alla prendre possession de Gênes au milieu d'autres fêtes, et par d'autres bienfaits qui marquèrent son séjour dans cette contrée, dont le climat et l'aspect admirables sont eux-mêmes une fête continuelle. Le célèbre abbé Maury, en lui apportant son hommage, y vint augmenter le nombre de ses conquêtes. La Princesse Élisa, sa sœur, devenue souveraine de Lucques et de Piombino, s'y trouva. Il s'y réconcilia avec son frère Jérôme qui, malgré sa triste soumission, n'obtint qu'à demi le pardon de ses

imprudences. Ce pardon, il lui ordonna de le mériter, à l'instant même, par une expédition contre l'Algérie, dont le but, qui fut atteint, était de délivrer tous les chrétiens prisonniers, depuis vingt ans, dans les fers de ces barbares.

Cependant, quelqu'éblouis et enivrés que nous fussions nous-mêmes, au milieu de ces tourbillons de fêtes et d'acclamations, quelques-uns de nous s'étonnaient de tant d'envahissements. Parme, Plaisance, Guastalla, cédées à la France, il est vrai, depuis quatre ans, mais jusque-là gouvernées à part, venaient d'être annexées à la 27[me] division militaire. C'était le 24 juin, dans Milan, que Gênes, sur sa demande, avait été réunie à la France : son territoire venait d'être transformé en trois nouveaux départements. Lucques, s'étant offerte aussi, venait d'être, sous une autre forme, usurpée de même. On remarquait que ces ambitieuses extensions de territoire démentaient les déclarations publiques et répétées de Napoléon Consul et même Empereur; on craignait que les préparatifs hostiles de l'Autriche et de la Russie n'en fussent justifiés. Quant aux principaux motifs de ces envahissements, suffisait-il d'alléguer les prétentions anglaises à l'empire absolu des mers, la tolérance d'Alexandre contraire aux droits reconnus des neutres, et le vœu des peuples, seuls maîtres, disait Napoléon, de disposer de leur indépendance?

Un autre motif avait été, dès lors, vaguement annoncé. Il a été plus explicitement reproduit depuis, mais dans le malheur. C'était la nécessité de refondre, dans un même moule, les habitudes différentes, les

rivalités et les jalousies étroites de cette foule de petits États divers, pour en faire ressortir un jour, libre, forte et indépendante, l'unité et la grande nationalité italiennes.

Que cette pensée ait été conçue par Napoléon, cela fut sans doute. Mais qu'il ait cru que, à une œuvre pareille, une seule vie, quelque grande qu'elle fût, pourrait suffire, et qu'elle ait été le but final de ces envahissements, je ne sais. Ce qui semble plus vrai, les passions communes à l'humanité devant surtout en expliquer l'histoire, c'est que, né de la guerre et des conquêtes, et devant tout à la victoire, Napoléon en appela constamment à ce principe de son élévation, jusqu'à sa chute; c'est que, entraîné ainsi par la nature de son génie et par la rivalité acharnée de l'Angleterre, il fut peu à peu conduit à vouloir se rendre maître de l'Europe continentale, comme sa rivale se rendait maîtresse de l'Empire des mers.

D'autre part la force des choses l'y poussait impérieusement. La France, consulaire et impériale, venait de s'imposer, par la force seule, à toute l'Europe. Cet Empire de parvenus, avec les principes contagieux de leur grande Révolution, environné de Dynasties anciennes et de Cours aristocratiques, s'y trouvait au milieu d'ennemis naturels, contenus seulement par la crainte, n'attendant qu'une occasion de ressaisir leurs pertes, et d'éteindre, dans son foyer, le volcan révolutionnaire. Ce fait était évident par lui-même et par mille symptômes intérieurs et extérieurs. La paix de Lunéville, celle d'Amiens, n'avaient pas abusé Napoléon. Il s'en était servi, comme d'une halte, pour

respirer, pour réorganiser la France, pour y enraciner et étendre son pouvoir, et se tenir prêt au renouvellement d'une lutte inévitable. Lui-même, dès le mois de mai 1803, dans celui de ses épanchements secrets le plus important, dont je fus presque témoin, qui fut pris en note sur-le-champ, et dont j'affirme l'exacte vérité, il découvrit sur ce sujet sa pensée entière. Cette pensée était trop fondée en raison, elle fut, jusqu'en 1809, trop justifiée par l'événement, pour qu'il ne soit pas indispensable ici de la reproduire.

Il était alors question des dispositions hostiles de l'Angleterre : « Qu'elles éclatent donc enfin! s'était « écrié le Premier Consul; m'en croyez-vous contrarié? « Tout au contraire! Pense-t-on que je sois assez « simple pour me fier à toutes ces paix, cimentées par « la peur et imposées du fort au faible? Croit-on que « toutes ces Puissances pardonneront à la France sa « gloire et sa grandeur acquises à leurs dépens? Dans « cinq ans une nouvelle coalition serait inévitable. Je « n'aurais pas alors, pour la détruire, les mêmes « moyens qu'aujourd'hui. Mon armée se serait usée « dans le repos et dans les habitudes de la vie civile. « D'ailleurs le temps de la faiblesse ne peut-il donc « pas venir aussi pour la France? Moi mort, songez-« vous à l'ambition des généraux; à la folie des fac-« tions civiles que j'ai comprimées? Elles brûlent de « se remettre en présence, de replonger ce malheu-« reux pays dans le trouble, dans la confusion, « dans ces flots de sang qu'elles ont fait couler de « toutes parts! A ce signal, voyez tous vos ennemis « se relever et se réunir. Où serait ce patriotique en-

« thousiasme avec lequel nous les avons vaincus et
« dispersés? Ils vous accableraient; et alors sonnerait
« l'heure fatale de la France! Eh bien! puisqu'il est
« impossible de lui donner une force intrinsèque, suf-
« fisante, et indépendante de toutes ces haines, il faut
« chercher cette force ailleurs. Elle est dans l'affai-
« blissement de ces grandes masses qui nous environ-
« nent, debout, et attentives à épier le premier mo-
« ment favorable, et à en profiter. Brisons-les donc!
« Et puisque je ne peux donner, contre elles, à la
« France, une force qui lui soit propre, rendons-la
« forte de leur faiblesse! »

Telle était la véritable pensée de Napoléon, quelque part qu'on en puisse faire soit aux nécessités réelles d'alors, soit à ses penchants. Dans ce moment même, à Gênes où nous sommes arrivés, au milieu des agrandissements conséquence de cette pensée, sa plus hardie, sa plus vaste conception allait éclater. Le 30 juin 1805 il partit sans précipitation de cette ville, chemina lentement, et s'arrêta dans Turin quelques jours encore. Il y parut exclusivement occupé du choix des hommes, des lois qu'il donnait à ces provinces; et pourtant une autre préoccupation occulte, sur un projet lointain et déjà mûr, allait mettre en jeu sa fortune et celle de la France. Le 8 juillet, tout à coup, seul, et sous le nom de son ministre de l'intérieur, il nous quitta tous; et le 11, sans qu'il se fût arrêté pendant quatre-vingts heures, Fontainebleau le revit subitement, après cent jours d'absence!

CHAPITRE V.

La Descente, enfin prête, le rappelait. Il ne resta à Paris que vingt-deux jours. Le 1er août il m'envoya, avec Raap, à son quartier impérial des côtes, au pont de Briques. Le 3 août il y arriva. Maintenant résumons d'un seul jet le récit de cette entreprise; montrons que jamais combinaison plus habile et plus grande ne fut préparée. Nous sommes ici en présence de l'un des efforts les plus considérables que jamais ait tentés le génie de l'homme!

Dès le 2 janvier 1805, soit conscience, soit politique, Napoléon, paraissant préférer la paix à la gloire guerrière qu'il venait de se préparer, avait essayé, par une dernière lettre, de l'arracher au Roi d'Angleterre. Cette ouverture avait été repoussée par une note courte adressée à Talleyrand. A cette époque de l'âge d'or du Gouvernement Impérial et de l'âge le plus viril de notre armée, l'Angleterre, dans sa note, indiqua les mêmes prétentions qu'elle imposa dix ans plus tard à notre épuisement. Ce qu'elle exigeait n'avait rien de précis, mais c'était évidemment l'abandon de toutes nos conquêtes; celui de la Belgique, d'Anvers surtout, enfin la mutilation de la France.

Napoléon avait communiqué ces deux dépêches aux trois principaux Corps de l'État. A leur lecture, l'Empire entier s'était exalté d'indignation contre l'Angleterre. De son côté Pitt venait d'accroître l'ardeur de sa nation par le signal du pillage des galions et des bâtiments de commerce de l'Espagne. Ainsi, et plus

que jamais, les peuples anglais et français avaient été excités l'un contre l'autre, chacun par sa passion dominante : l'un, par son intérêt satisfait; l'autre, par son honneur révolté; tous deux, par leur fierté nationale, par le péril, par l'inquiétude et l'envie qu'inspiraient à chacun les succès de son adversaire; enfin, par cette rivalité de voisinage, d'où vient que tout accroissement chez l'un est une menace, un danger pour l'autre.

Nous avons vu que le génie de Pitt avait vaincu, dans le Parlement, tous ses adversaires. On sait que, s'aidant aussitôt des rêves ambitieux du jeune Alexandre, de l'humiliation chagrine de l'Autriche et d'un subside, il avait préparé une diversion contre la descente par une coalition nouvelle. D'autre part, pendant l'hiver de 1804 à 1805, Napoléon, retenu dans Paris par son sacre, par la présence du Pape, et par les soins de son Empire, n'en avait pas moins activement continué ses préparatifs de guerre. On se tromperait souvent à vouloir juger de ses véritables et sérieuses volontés, par des velléités de projets qu'il risquait plus que personne, mais seulement en dictées ou en paroles. On a dit que son projet de descente avait varié; et il est vrai que tantôt il parut y ajouter celui d'une forte diversion en Irlande, et tantôt même celui d'une puissante expédition jusque dans l'Inde! Mais faut-il donc s'étonner qu'une imagination aussi active, aussi entreprenante et aussi féconde, concentrée deux ans sur ce rivage, se soit laissé entraîner à ces diverses conceptions nées de l'impatience d'une longue attente? Le fait est que, en

dépit de la mort fatale de ses deux plus habiles amiraux, d'abord de Latouche-Tréville à Toulon en 1804, puis de Bruix à Boulogne en 1805, lorsque tout fut prêt enfin, il ramena et fit concourir tous ses moyens à sa volonté première, celle qui lui avait fait rassembler sur l'Océan, et dans le détroit, les plus vives forces de la France.

A la fin de 1804 un incident nouveau lui avait fait modifier ce projet, mais sans le changer; il en avait seulement agrandi l'ensemble : c'était l'attentat de l'Angleterre sur les galions espagnols perfidement attaqués et pillés, sans déclaration de guerre. Napoléon avait profité de ce méfait; et, par le traité ratifié le 12 janvier 1805, il avait ouvertement entraîné l'Espagne dans sa cause. Dès lors Gibraltar et le Portugal avaient dû être, l'un menacé, l'autre contenu par deux corps d'armée espagnols, et les forces navales de la Péninsule réunies aux nôtres.

En voici l'ensemble : au Ferrol, à Cadix, à Carthagène, trente vaisseaux approvisionnés pour six mois, et cinq mille hommes; au Texel, Marmont et vingt mille soldats sur sept vaisseaux, et les transports nécessaires; d'Ostende au Havre, d'autres transports, nos flottilles, cent vingt mille hommes, et quatorze mille six cents chevaux; à Brest, vingt-cinq mille hommes, vingt et un vaisseaux sous Gantheaume, et plusieurs frégates et corvettes; à Lorient, à Rochefort, six vaisseaux, quatre frégates et quatre mille hommes; enfin à Toulon, Villeneuve avec neuf mille soldats, douze vaisseaux et six frégates.

Un an venait de suffire à Napoléon pour achever

d'armer ou de rallier contre l'Angleterre, soixante et seize vaisseaux, deux mille quatre cent quarante-cinq voiles de grandeurs diverses, et cent soixante et seize mille hommes !

Cependant les Anglais, le regard fixé sur lui, avaient tenu bloqués tous ces ports de guerre. Mais son départ pour l'Italie les avait rassurés. Dans Lyon, ils l'avaient jugé entièrement occupé de la restauration de cette ville ; au delà des monts, ils l'avaient cru absorbé par les soucis de sa politique continentale, menacé hautement par la Russie et secrètement par l'Autriche. Cette diversion, l'espoir de Pitt, leur avait rendu la confiance. Comment en effet eussent-ils pu supposer que, dans cette haute Italie, berceau de sa gloire, le nouvel Empereur et Roi n'avait pas été exclusivement préoccupé de tant de travaux de toute nature qui y marquèrent son séjour? C'étaient : l'abaissement des Alpes, le gouvernement du Piémont, la prise de possession d'un Royaume, une constitution à y établir, les cérémonies d'un couronnement, l'inspection de deux corps d'armées, celle des citadelles piémontaises et italiennes en voie d'achèvement ; puis l'asservissement de Naples ; des démêlés avec deux de ses frères, d'autres avec le Pape, et enfin la réunion de Parme, Plaisance et Gênes à la France ! Mais lui, au contraire, suffisant à tout pendant ce voyage, s'était aidé de ces entraves apparentes pour tromper son ennemi : il n'avait jamais poussé plus activement les apprêts de sa descente. En même temps que, menaçant l'Autriche, il a rempli toute l'Italie de tant de soins d'administration, de législation et de bruits de guerre, de

l'éclat d'un second couronnement et de l'envahissante extension de son Empire, jours et nuits, ceux de son intérieur le plus secret l'ont vu dicter, de Lyon et de toutes les villes italiennes, mille ordres, mille instructions pressantes à son ministre de la marine, et jusqu'à des articles de journaux destinés à entretenir la confiante déception de l'amirauté anglaise. Sa pensée, présente partout à la fois, a semblé, du sein de cette Italie, planer sur toutes les mers. Son anxiété, que nul de nous n'aperçut, a été si grande que, chaque jour, et même souvent d'heure en heure, il s'est fait envoyer, de Paris, les nouvelles des côtes françaises et espagnoles! Chaque mouvement des télégraphes, il les a voulu savoir; et tout cela n'a point suffi à sa vive et secrète impatience. Cette guerre maritime, qu'on avait cru lui imposer, c'est lui qui vient de s'en rendre maître. Là, comme sur terre, il a su s'emparer de l'initiative; il a tout calculé, tout prévu : le succès, dans les deux mondes, des flottes qu'il a lancées subitement hors de ses ports et l'effet que ces manœuvres produiront sur ses adversaires; la stupéfaction de l'Amirauté ennemie; les erreurs de Nelson qui court défendre l'Égypte contre la sortie de notre flotte de Toulon, tandis que, au contraire, le 30 mars s'échappant de ce port débloqué, elle avait passé le détroit, s'était ralliée à l'escadre de Cadix, et, forte de dix-neuf vaisseaux, était allé régner dans les Antilles.

Elle avait été précédée, le 11 janvier, par l'escadre de Rochefort qui, sous Missiessy, venait de ravitailler la Martinique, la Guadeloupe, de sauver Santo-Do-

mingo, et de prendre ou de ravager Niévès, Montserrat, Saint-Christophe et La Dominique. En même temps Linois et son escadre désolaient le commerce anglais dans les mers de l'Inde. Plus tard enfin, le 1er mai, Magon, partant de l'île d'Aix, avait échappé aux croisières ennemies pour rejoindre Villeneuve. Voilà comment Napoléon s'est emparé de l'attaque bien autrement importante sur mer que sur terre, et comment, dans cette immense étendue, il a jeté sa rivale dans le trouble, dans l'aveugle incertitude et les égarements de la défensive.

A ce coup de guerre, Pitt confondu d'étonnement, dans son courroux, change l'Amirauté; Nelson, après trois semaines d'une vaine attente en vue de l'Égypte, repart avec dix vaisseaux déjà épuisés; il vide la Méditerranée; et, ralliant à lui six autres vaisseaux sous Cochrane, il vole au secours de l'Amérique. Autre erreur, il tombe ainsi dans ce nouveau piége; et, quand par ce dévouement il croit satisfaire aux vœux de l'Angleterre trompée comme lui, il n'obéit qu'à ceux de notre Empereur !

C'est alors, seulement, que le véritable plan de Napoléon, renfermé dans plusieurs boîtes de plomb prêtes à être jetées dans la mer en cas de malheur, a été transmis à Villeneuve! Un seul changement y a été apporté : le temps contraire a enchaîné dans Brest l'amiral Gantheaume; il devra donc, pour en sortir, attendre le retour de Villeneuve, au lieu d'aller le rejoindre dans les Antilles. Du reste, et par ces instructions, comme on va le voir, les mois, les jours, les milliers de lieues, les chances des vents, les accidents

de mer, tout a été apprécié et si bien jugé, que l'événement s'y trouve conforme.

L'Empereur vient d'attirer dans les deux Indes une part importante des forces ennemies et leur meilleur amiral; le blocus des ports espagnols en retient une autre part dispersée autour de la Péninsule. Celle qui observe le Texel, la Manche et nos ports de l'Océan, où tout est prêt pour la descente, est affaiblie. C'est alors que Villeneuve reçoit soudainement l'ordre de revenir « comme un trait! » Tandis que Nelson, trompé une seconde fois aux Antilles, comme dans la Méditerranée, le cherchera, l'attendra vainement dans le Nouveau Monde, l'amiral français, reparaissant tout à coup dans nos mers, débloquera au Ferrol quinze vaisseaux, à Brest vingt et un; et, fort de cinquante à soixante voiles, il balayera la Manche, protégera le passage de la flottille, et assurera le succès de la descente! Dès lors Londres, à quatre ou cinq marches de là, sera envahie par un court et grand effort; les ports anglais seront pris à revers; toutes les coalitions frappées au cœur, et la France, désormais sans rivale, pourra dominer l'Europe!

Tel était le but de l'Empereur. Ce fut le 25 mai 1805, la veille du second couronnement, que, en raison des ordres précédents, la dépêche, remplie de ces conjectures, partit de Milan adressée à son ministre.

En effet, d'abord tout a réussi! Villeneuve, tant qu'il s'est laissé guider par le génie de Napoléon, a été favorisé par la fortune. Magon l'a rejoint avec les dernières instructions de l'Empereur. Pendant que Nelson l'a inutilement cherché à la Barbade, à la Trinité,

à Antigoa, lui, revenant en Europe, capture aux Anglais dix-huit millions, et détruit leurs flottes marchandes.

Vainement encore le rapide Nelson, devinant enfin notre amiral, le suit, après seize jours d'erreur que regagne sa marche légère. Dans son vol inutile il le dépasse sans l'apercevoir, et achève de s'égarer en cherchant, à Cadix et dans la baie de Biscaye, notre lourde flotte. Enfin, épuisé lui-même, il est forcé de rentrer avec deux vaisseaux en Angleterre. Toutefois l'Amirauté a été avertie, et ses forces, jusque-là dispersées en quatre stations, se resserrent.

Quant à Napoléon, revenu en deux jours et demi de Turin à Saint-Cloud, il n'y semble occupé que de son administration intérieure : il veut prolonger quelques heures encore la sécurité de l'Angleterre; mais, ses derniers ordres donnés et le temps venu, il accourt à Boulogne, le 3 août. Là, comme en pleine mer, tout avait répondu à son attente. Verhuel, toujours victorieux, s'était rallié, d'Ostende à Ambleteuse, avec la flottille. Il avait eu deux caps à doubler en dépit des attaques de Sidney-Smith; dans ce difficile trajet, sans rien perdre de son côté, il lui avait détruit trois corvettes. D'autres manœuvres, depuis le Texel jusqu'à Brest, sont essayées, et Napoléon s'est assuré de l'embarquement, en quelques heures, de dix mille chevaux et de cent soixante mille hommes.

Jamais on ne vit dans une armée une ardeur aussi grande que dans la nôtre. Chefs comme soldats, tous étaient exaltés de l'espoir de vaincre et d'humilier les Anglais jusque dans Londres! A notre arrivée à Boulogne, le 2 août, quand Raap et moi nous annon-

çâmes pour le lendemain l'Empereur, et bientôt après, la descente au maréchal Soult, celui-ci, transporté de joie, se prit la tête à deux mains, et bondit tout au travers de sa chambre! L'Empereur était plus impatient encore. Le jour suivant, en descendant de voiture, bien plus pressant que l'année précédente, ce n'est plus vingt-quatre heures, c'est quatre heures seulement qu'il accorde à l'embarquement des troupes! Dès lors tout le matériel fut embarqué, et l'on se tint prêt au premier signal.

Pourtant, dans son anxiété sur l'arrivée de Villeneuve, il disait le surlendemain : « Ce n'est point une « chose faite que cette descente! Après Campo-Formio j'avais demandé au Directoire trente-six millions, trente-six vaisseaux et trente-six mille hommes, et l'Angleterre était conquise! Je ne m'y serais « point arrêté! Mais à présent c'est autre chose, je « ne puis plus m'aventurer ainsi; je suis devenu trop « grand seigneur! » Puis, son espoir se ranimant, il ajoutait : « L'heure de l'Angleterre a sonné! Nous avons « à venger les défaites de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt! Il y a cinq cents ans que les Anglais commandaient jusque dans Paris! Les Anglais sont « maîtres de l'univers! On peut, en une nuit, se mettre « à leur place! Ils ont conquis la France sous un Roi « fou; nous conquerrons l'Angleterre sous un Roi en « démence! »

Ainsi Napoléon, selon son habitude, visait droit au cœur! Tout devait être terminé en quinze jours. Le but pour la flottille était les plages de Kent et de Sussex, d'où l'armée devait s'élancer sur Londres, tandis

que l'expédition du Texel, concourant au même but, aurait remonté la Tamise.

Et réellement tout semblait confirmer un si grand espoir. Sur nos rivages, dans nos ports, sur toutes nos rades, tout était prêt; et, comme l'Empereur alors le dit lui-même : « La nature de son plan était si « bonne, que, en dépit d'obstacles de toute espèce, « il lui restait les chances les plus favorables. » Mais, ô regrets éternels! cette occasion unique, inretrouvable, un si formidable ensemble, tant de dépenses, tant de soins et d'efforts, la conception la plus vaste et la mieux combinée du génie de notre Empereur, la fortune enfin de la France, tout va manquer par un seul homme!

Gouverner, dit-on, c'est choisir; or le choix du ministre Decrès était mal tombé. Villeneuve, modeste et désintéressé, était timide et irrésolu. En lui la bravoure du soldat disparaissait sous le poids, insupportable pour lui, de la responsabilité du général. Plus écrasé qu'honoré du choix de l'Empereur, il avait voulu s'y dérober. Dans sa candeur il s'était écrié : « Que c'était trop! qu'il ne se sentait capable que du « commandement d'une escadre, et non d'une flotte « aussi considérable! » Comme tous les esprits de cette trempe malheureuse, il n'envisageait jamais sa position que par son côté fâcheux, croyant toujours tous les partis qu'il n'avait pas pris, préférables à celui qu'il venait de prendre, et tout possible à l'ennemi. Decrès ne l'avait point écouté; il l'avait mal jugé. Villeneuve était son ami d'enfance, et ce ministre s'était obstinément trompé en croyant à l'ardeur factice

et passagère que de premiers encouragements lui avaient donnée. Ainsi, le sort de l'Angleterre, celui de la France, de nos marins et de l'Empereur, il les avait confiés à un chef qui manquait de confiance dans les autres, et en lui-même!

Napoléon, avec son coup d'œil d'aigle, dès les premiers jours de juin et sur la première dépêche de cet amiral, avait entrevu l'erreur de son ministre : il s'était efforcé de l'en faire revenir. Ses instructions de Milan disaient : « J'estime que Villeneuve n'a point le « caractère nécessaire; qu'il n'a aucune habitude de « la guerre; que, aussitôt son retour devant Brest, il « faut le remplacer par Gantheaume! » Et il terminait en annonçant « qu'il en allait sur-le-champ si- « gner et envoyer l'ordre! »

Je ne sais si Gantheaume eût eu plus de caractère, mais enfin cet ordre ne put être exécuté, et notre sort resta dans les mains de Villeneuve.

Cet amiral, tant qu'il n'a fallu qu'éviter Nelson, a été fidèle à l'esprit de ses instructions. Cependant, malgré la plus heureuse navigation, fatigué par ses terreurs continuelles, et par quelques jours d'un temps contraire, ayant reparu le 22 juillet avec vingt vaisseaux à la hauteur du cap Finistère, il y rencontre, à midi, Calder et quinze vaisseaux anglais, et perd deux heures en incertitudes. Enfin le combat s'engage. Calder se présentait bien serré, et Villeneuve trop étendu. Il en résulta que, une brume épaisse ayant couvert les deux flottes et rendu les signaux inutiles, deux vaisseaux espagnols, dégréés après une lutte aveugle et violente, ne furent point secourus. Ils eussent pu

l'être pourtant, une éclaircie ayant montré leur danger; mais notre amiral s'y refusa, et ils furent pris, ayant été poussés par le vent au milieu de la flotte anglaise.

Toutefois le lendemain, Calder, plus maltraité que nous, se retirait; Villeneuve restait maître de ses mouvements; il hésita encore, manqua l'occasion, voulut trop tard la ressaisir, et laissa fuir enfin son adversaire, pour aller à Vigo, puis à la Corogne, rafraîchir, alléger sa flotte et la rallier à celle du Ferrol.

Je tiens de Lauriston, depuis maréchal et pair de France, alors aide de camp de Napoléon, et embarqué sur la flotte de Villeneuve, que, le lendemain de ce combat, le contre-amiral Magon, au premier signal, donné par cet amiral, de lâcher prise sur la flotte anglaise, fut saisi d'un tel transport d'indignation, qu'il écuma, trépigna, se mit à courir furieux sur son vaisseau, et que, voyant passer en retraite celui de son amiral, il l'apostropha, lui lança, dans sa rage inexprimable, tout ce qu'il trouva sous sa main, sa lunette, sa perruque même qui tombèrent à la mer, car Villeneuve passait trop loin de lui pour qu'il pût l'atteindre, ni même en être entendu.

Pour moi, qui, dans plusieurs missions précédentes, avais eu quelques rapports avec Magon, je suis convaincu, comme Lauriston, que, s'il eût été à la place de Villeneuve, l'Empereur eût été obéi, la descente peut-être alors effectuée, et la face du monde changée! Mais, où règnent des intérêts secondaires, de tels caractères portent trop d'ombrage : on les use dans des rangs subalternes. Celui-ci eût convenu à Napoléon, il devait déplaire à son ministre.

Le malheureux Villeneuve demeura trois semaines à Vigo et à la Corogne. Il y fut retenu par le ravitaillement de sa flotte, par ses avaries, et bien plus encore par son extrême abattement d'un revers fort contestable. Les reproches qu'il entendait, ceux qu'il se faisait, car il était à lui-même son ennemi le plus cruel, le jetèrent dans le découragement le plus déplorable. Il ressortit enfin de ce mouillage vers le 12 août. Il avait trente-quatre vaisseaux, y compris ceux de Lallemand; maître de la mer, il était libre d'obéir aux ordres formels de l'Empereur, à ceux de son ministre, à l'instruction réitérée de venir, avec trente-quatre voiles contre dix-huit seulement de Cornwalis, débloquer à tout prix, à Brest, vingt et un vaisseaux; et, fort de cinquante-cinq voiles, de s'emparer de la Manche où notre armée était embarquée, où Napoléon l'attendait, et où il eût assuré notre descente. Mais le spectre de Nelson l'obsédait! Sa peur osa désobéir! Après une hésitation de quatre jours sur une mer ouverte, cette peur, non de soldat, car Villeneuve était brave de sa personne, mais de général qu'offusquait sa responsabilité, ne prit conseil que d'un faible coup de vent qui, par malheur, ce jour-là souffla du nord-est. S'il eût soufflé du sud, m'a dit un autre témoin (1), il s'y fût livré peut-être, et il n'eût pas manqué à l'attente de l'Empereur, de notre armée, et à la fortune de l'Empire!

Dans cette fatale irrésolution de Villeneuve, ce

(1) Reille, aujourd'hui maréchal de France après avoir été aide de camp de l'Empereur.

faible incident, un souffle enfin décida de tout! Voilà donc à quoi tint le sort du monde! à un souffle, pas même à une tempête! Il plut au Destin de renverser, de ce souffle, l'œuvre entière de Napoléon, et le plus grand espoir que jamais ait eu la France! Tant les plus grands hommes, leurs plus vastes conceptions et les Empires les plus puissants sont légers dans les balances de la Fortune!

Le 21 août, au moment même où ce malheureux Villeneuve était plus que jamais attendu et espéré devant Brest et dans la Manche, cet amiral nous tournait le dos: il entrait dans Cadix; il s'y laissait bloquer par six voiles ennemies, rendant inutiles ainsi : lui, sa flotte, notre flottille, l'Empereur lui-même, toute l'expédition enfin qui l'attendait vainement à Brest, à Boulogne et au Texel!

L'Angleterre ainsi fut sauvée! Et qu'on ne dise plus que la diversion préparée par Pitt sur le continent eût pu y retenir notre Empereur. Ce danger prévu venait d'être prévenu. Déjà nos forces se réunissaient au delà du Rhin, sur ce fleuve, et en Italie : elles contenaient l'Autriche. Duroc venait d'être, aussitôt, dépêché à Frédéric pour lui livrer le Hanovre, au prix d'une alliance offensive, qu'il semblait, une seconde fois, prêt à accepter. D'ailleurs le traité de Londres avec la Russie ne datait que du 11 avril; l'Allemagne répugnait à une guerre dont elle devait être le théâtre; la Bavière nous était dévouée; Vienne, en dépit de ses préparatifs menaçants, hésitait; son accession formelle à une troisième coalition n'avait pu être obtenue que le 11 août; elle n'osait l'avouer.

Le 3 septembre elle ne se montrait encore, ouvertement, que médiatrice; à cette heure-là, et depuis quinze jours, le sort de Londres eût pu être décidé! Dès lors cette capitale, le trésor, le nerf de toutes les coalitions, se trouvant saisie, et probablement Pitt ayant été forcé de capituler, Napoléon eût impérieusement dicté à l'Autriche les conditions qui eussent convenu à sa politique!

CHAPITRE VI.

Cependant, lorsque, à la Corogne et dans Cadix, Villeneuve trahissait un si grand espoir, à *Boulogne* tout venait d'achever de s'organiser. Des revues, des manœuvres, des embarquements et débarquements, mille regards avides, pleins d'anxiété, incessamment jetés sur la mer, mille conjectures jour et nuit adressées à son ministre, avaient occupé Napoléon au milieu de l'extrême agitation de son attente. Tous les ressorts de son imagination tendus ainsi, dans son impatience il avait, le 12 août, fait attaquer victorieusement, par Lacrosse et soixante et quinze bâtiments de la flottille, la croisière anglaise. Ce jour-là, la moitié du canal de la Manche nous appartint pendant quelques heures; l'Angleterre se crut près d'être envahie; elle s'en émut, et Calder fut mis en jugement. Mais, à la nouvelle de l'inconcevable stagnation de Villeneuve et bientôt de sa fuite vers Cadix, elle triomphe! Le cri de joie qu'elle poussa fut entendu de

Napoléon! Car nos espions et la presse anglaise l'instruisaient plus rapidement encore que ses courriers et les télégraphes.

Son mécontentement avait commencé le 7 août, à la nouvelle du combat du cap Finistère, et son désappointement les jours suivants, quand il sut Villeneuve entré au Ferrol, et qu'il l'y crut bloqué. Dans cette première désobéissance, et quoiqu'elle fût encore réparable, l'Empereur, sachant mieux que personne le prix du temps, vit que son amiral n'en connaissait pas l'importance; qu'il n'avait pas compris la grandeur de sa mission; qu'enfin, dans ce vaste drame jusque-là si bien conduit, à l'instant même du dénoûment, Villeneuve, au-dessous de son rôle, allait manquer à son attente!

Ce fut le 13 août, au quartier impérial du Pont de Briques, et vers quatre heures du matin, que vint à l'Empereur cette nouvelle. Daru fut appelé; il entre, envisage son chef et s'étonne! Son air, m'a-t-il dit, était farouche; son chapeau enfoncé jusque sur ses yeux, son regard foudroyant. Dès qu'il aperçoit Daru il court à lui, et l'apostrophant: « Savez-vous où « est ce j... f..... de Villeneuve? il est au Ferrol! Com- « prenez-vous? au Ferrol! Ah! vous ne comprenez « pas? il a été battu! il est allé se cacher dans le Fer- « rol! C'en est fait, il y sera bloqué! Quelle ma- « rine! Quel amiral! Que de sacrifices inutiles! »

Alors, son agitation redoublant, pendant près d'une heure il parcourut sa chambre à grands pas, en exhalant sa juste fureur dans un torrent de reproches amers et de douloureuses paroles. Puis, tout à coup s'arrêtant,

et désignant un bureau chargé de papiers : « Met-« tez-vous là, dit-il à Daru ; écrivez ! » Et aussitôt, sans transition, sans méditation apparente, et de son accent serré, bref et impérieux, il lui dicte, sans hésiter, le plan de la campagne d'Ulm jusqu'à Vienne ! L'armée des côtes, en ligne face à l'Océan, sur plus de deux cents lieues de front, allait au premier signal faire volte-face, se rompre, et marcher au Danube en plusieurs colonnes ! Ordre des marches, leur durée ; lieux de convergence ou de réunion des colonnes ; surprises, attaques de vive force ; mouvements divers et fautes de l'ennemi ; tout, dans cette dictée si subite, était prévu ! Deux mois, trois cents lieues, et plus de deux cent mille ennemis, séparaient la pensée du résultat ; et cependant, temps, distances, obstacles divers, tout fut franchi, tout cet avenir, éclairé par le génie de notre Empereur ! Sa prévision, aussi sûre que sa mémoire, voyait déjà, de Boulogne, les principaux événements de cette guerre projetée, leurs dates, leurs résultats décisifs ; et il les dicta à Daru avec autant d'assurance que, un mois après leur accomplissement, il en eût pu retracer les souvenirs. Les champs de bataille, les victoires, jusques aux jours mêmes où nous devions entrer dans Munich et dans Vienne, tout alors fut annoncé, fut écrit comme il arriva ; et cela, deux mois d'avance, à cette même heure du 13 août, et de ce quartier général des côtes !

Daru, quelque accoutumé qu'il fût aux inspirations de son chef, demeura confondu ; et il fut bien plus surpris encore, lorsqu'ensuite il vit ces oracles se réaliser, à jours fixes, jusqu'à notre entrée à Munich ! S'il y eut

quelques légères différences de temps et non de résultats, entre Munich et Vienne, elles furent à notre avantage. Souvent et longtemps après, ce ministre, toujours pénétré du même étonnement, m'a répété qu'il n'avait pas moins admiré la décision nette et prompte de Napoléon à abandonner, sans hésitation, tant d'apprêts immenses, que la justesse de ses prévisions, quand il le vit se retourner, avec un changement si complet de combinaisons, contre d'autres adversaires.

Toutefois cette dictée à Daru resta secrète. L'Empereur avait été ressaisi d'un nouvel espoir. Ses vives et dernières instructions, des 11, 13, 14 et 22 août, en sont la preuve. Elles disaient : « Qu'il serait trop déshonorant qu'une échauffourée de trois heures fît « manquer d'aussi grands projets! qu'il y fallait per« sister fortement. Gravina n'est que génie et déci« sion; pourquoi Villeneuve n'a-t-il pas son carac« tère? Quand les Anglais, partout menacés, sont « partout épuisés et dispersés, Villeneuve, à la tête de « tant de braves marins, laissera-t-il tout périr d'i« naction et de découragement? Dix-huit vaisseaux se « laisseront-ils donc bloquer par quatorze voiles! »

Le 22 août il écrivait encore vainement à Villeneuve et à Gantheaume : « Partez! venez dans la Manche, « et l'Angleterre est à nous! et six siècles d'insultes et « de honte seront vengés! » Les jours suivants, en dépit des nouvelles de plus en plus alarmantes de l'Autriche, de la fuite de Villeneuve et du découragement de Decrès, il n'avait pas lâché prise encore sur l'Angleterre. Mais enfin, dans les derniers jours d'août,

trop certain de l'irréparable défection de son amiral, on le vit, à table, briser le verre qu'il tenait en sa main, et s'écrier : « Eh bien! puisqu'il faut y renoncer, « nous entendrons la messe de minuit à Vienne! »

Alors, tout ayant été secrètement ordonné, depuis le 23, pour ce retournement complet et subit vers le Danube, et, le 26, pour une nouvelle levée de soixante mille hommes, il jeta un dernier regard de regret et de douleur sur l'Angleterre; et, se livrant à son indignation, il dicta sept chefs d'accusation sous lesquels devait succomber le coupable Villeneuve. Puis, dominant tout, jusqu'à lui-même, il reprit son calme; et, dans une note écrite sans amertume, il déposa la grandeur du projet qu'il était contraint d'abandonner. Il en résuma le plan, comme pour en conserver ou transmettre la conception, en justifier la possibilité, et prouver combien il avait été près de réussir. Il indiqua comment, et avec quelles modifications on pourrait un jour le reprendre, et ce que, en attendant, on devait faire de la flottille.

Dans d'autres instructions ultérieures il voulut que, à Cadix, Rossilly remplaçât Villeneuve; et que, fort de quarante voiles, il allât régner sur la Méditerranée. On verra plus tard le désastre qui résulta de l'exécution de cet ordre par Villeneuve lui-même. En effet, de là ce funeste combat de Trafalgar, où Nelson périt, mais aussi notre marine! Nous n'eûmes plus de flotte; il nous resta seulement quelques escadres. Alors commençait l'heureuse croisière de Lallemand abandonné dans les mers du Ferrol par Villeneuve, ce qui ajouta au désespoir de celui-ci, en rendant Lallemand célèbre.

Quant à l'emploi des autres escadres, l'une d'elles fut désignée pour les mers d'Amérique. Il semblerait ici qu'un vague instinct d'avenir eût particulièrement, et pour la seconde fois, fixé la pensée de Napoléon sur Sainte-Hélène ! Il en ordonna la conquête, et réitera plusieurs fois cet ordre. Il attachait alors à la prise de ce rocher une importance devenue, malheureusement depuis, trop remarquable !

Enfin, le 1er septembre, Napoléon quitta Boulogne. Six jours après, la contre-marche de la Grande Armée impériale commença. Les côtes redevinrent désertes ; elles furent abandonnées à notre marine. Voilà comment échoua la plus habilement, la plus laborieusement préparée, la plus grande et la plus importante des conceptions de notre Empereur !

CHAPITRE VII.

Je ne puis abandonner ce grand souvenir sans ajouter que, un matin, pendant notre séjour au Pont de Briques, Napoléon m'avait fait appeler ; et que, après un entretien court mais plein de bonté, il m'avait ordonné d'aller inspecter, au Helder, la flotte et l'armée du général Marmont, prêtes à mettre à la voile. Ce n'était là que le but apparent de cette mission ; le but réel, il m'est interdit de le révéler, ce secret n'étant pas le mien ; mais je n'en dois pas moins citer ce fait comme un hommage à la sensibilité qu'on refuse à ce grand homme. Quelle preuve plus positive en puis-je

donner que de le montrer, au milieu de la préoccupation d'une crise aussi importante et d'une aussi vive anxiété, s'occupant encore, avec les précautions les plus touchantes, de secourir, dans un malheur privé, l'un des officiers attachés à sa personne : car tel était le véritable objet de mon voyage.

Ce but, malgré les soins qu'il avait pris, échappa malheureusement à mes efforts; mais alors je voulus du moins que cette mission ne fût pas, quant à l'intérêt général du moment, entièrement inutile. A mon retour près de l'Empereur, je lui remis donc un rapport détaillé sur la situation de son aile droite.

On y voyait que l'effectif actuel de ce corps d'armée se composait, au Helder, de vingt mille huit cent trente et un hommes et de deux mille cinq cent cinquante-huit chevaux, partagés en trois divisions; qu'il y était embarqué, avec ses vivres et son eau pour vingt-cinq jours, sur quatre-vingt-seize bâtiments, dont quatre-vingt-cinq transports, sept vaisseaux, deux frégates, et deux corvettes; que les plus forts bâtiments de transport portaient six cents hommes et cinquante chevaux; les plus faibles, cent hommes, vingt chevaux, et le matériel.

Il y avait un hamac pour deux hommes, la moitié des soldats restant sur le pont quand l'autre dormait. En attendant le départ, ils recevaient de terre, tous les quatre jours, des vivres frais, mais de mauvaise eau qu'il fallait faire venir d'Amsterdam. L'approvisionnement de mer, pour vingt-cinq jours, était respecté. Trois fois pourtant, depuis dix-huit mois, il avait fallu

le renouveler, les rats en ayant dévoré le quart et gâté le reste.

Le corps d'armée, embarqué depuis trois semaines, comptait un vingtième de malades. On jugeait que, sans trop d'inconvénients, il pouvait rester embarqué ainsi trois autres semaines.

Les armes étaient placées dans l'entre-pont au-dessus des hamacs, sur des traverses. Les roues des canons et des caissons étaient attachées, en dehors des bâtiments, à l'avant et à l'arrière. Les canons et les boulets servaient de lest à fond de cale. Sur les boulets, recouverts de sable, on avait placé les chevaux : des poteaux les séparaient, des ventilateurs les aéraient, mais insuffisamment, en sorte que leurs jambes enflaient, et que plusieurs perdaient la vue par une chaleur étouffante et vaporeuse. Quand le roulis augmentait, il fallait, sans les suspendre, les soutenir au moyen de deux larges sangles, l'une en arrière au-dessus des jarrets, l'autre en avant sous le poitrail. On se vantait d'avoir ainsi pu embarquer, sans accident, cent chevaux par heure.

Chaque bâtiment portait une partie proportionnelle de chacune des trois armes, afin qu'une perte partielle ne pût affaiblir l'une plus que l'autre.

Une seule passe, large de quatre-vingts pieds, et profonde de vingt-quatre, sur une longueur de cent toises, existait pour les vaisseaux de guerre; trois batteries la défendaient : l'une en dehors, et deux au dedans. On craignait que les transports, la plupart mauvais marcheurs, ne le fussent devenus plus encore par les herbes dont leur séjour dans le Texel les aurait

appesantis. Une chaloupe de débarquement, de la contenance de cinquante hommes et de quatre chevaux, était attachée à chaque transport. Marmont, au signal du départ, devait entraîner après lui toutes les embarcations semblables qu'il trouverait, à sa portée, dans les canaux de la Nord-Hollande. Les ancres levées, il croyait pouvoir sortir de la rade en cinq à six heures. Ce général, arrivé sur la côte anglaise, comptait en trois heures débarquer ses hommes, et le reste en vingt-quatre heures.

Nos soldats hollandais, que leur gouvernement, qui n'attachait d'importance qu'à sa marine, négligeait depuis longtemps, étaient fiers de nous être assimilés. Bien nourris, bien vêtus et considérés, ils étaient contents et aussi ardents que le permettait leur caractère. Nos Français, malgré leur embarquement, étaient gais encore en dépit de leur impatience naturelle.

Cette impatience était si vive et si universelle, que, un dernier jour, à bord de l'amiral, où nous dinions avec Marmont et ses généraux, on signala tout à coup en mer quatre mille voiles! Il n'y eut qu'un cri : « C'est la flottille! » et, dans un premier élan de joie, déjà l'on buvait à la descente et l'on s'apprêtait à appareiller; déjà même Marmont et Sébastiani me plaisantaient sur ce que, au lieu d'arriver en Angleterre avec l'Empereur, j'allais y descendre avec eux et avec mon épée pour tout bagage; mais, presqu'aussitôt, un second signal n'annonça plus que quatre cents voiles; puis un autre, quarante; et un dernier, quatre seulement! Jamais je ne vis de désappointement semblable. La vigie, aveuglée par l'espoir

d'un départ si désiré, avait pris le signal de quatre misérables voiles de pêcheurs pour celui des innombrables bâtiments de la flottille.

Marmont, noble et généreux, mais trop fier de ce premier commandement en chef, y déployait son orgueil extrême : il prodiguait tout à son rang, s'efforçait d'imiter Napoléon, et se croyait pareillement invincible! Dans Sébastiani, dont l'âme était assez haute aussi, mais plus simple, on reconnaissait plus l'homme d'État. Il me mit au fait, en quelques entretiens, de la situation morale, politique et financière de la Hollande, que, au milieu des camps, il avait soigneusement étudiée.

En passant à Anvers j'allai revoir les travaux dont j'avais été chargé d'inspecter les commencements : le bassin de commerce était creusé de six pieds, sur les deux tiers de sa surface; dans le port de guerre, sur dix cales de vaisseaux de ligne, huit étaient au tiers de leur construction. Au reste ce rapport, que j'abrége ici de plus de moitié, quand je le remis à l'Empereur, attira peu son attention; elle avait changé d'objet : Villeneuve venait de commettre son inconcevable faute, et déjà la pensée de Napoléon, s'arrachant à l'Océan, se reportait tout entière sur le Danube!

FIN DU DIX-SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

CHAPITRE I.

Son sacrifice était fait, sa résolution prise! Aussitôt toute la Grande Armée, bordant l'Océan face à l'Angleterre, fit volte-face, se rompit en cent colonnes, et courut au Rhin : Marmont sur Mayence; Davoust, Ney, Soult, sur Manheim, Durlach et Spire; Lannes, Murat et Bessières sur Strasbourg, rendez-vous où, dans vingt-quatre jours, Napoléon devait les retrouver. C'était là que, cette armée ainsi retournée et intervertie, un nouveau corps allait l'augmenter, celui de Bernadotte, appelé du Hanovre à Wurtzbourg. Marmont reçut l'ordre secret d'aller l'y joindre par Mayence; mais, comme ce mouvement en avant, d'une aile gauche de plus de quarante mille hommes, pouvait déceler le plan d'attaque, Bernadotte dut annoncer partout, en marchant, qu'au contraire c'était lui qui allait rejoindre Marmont dans Mayence, repasser le Rhin, et rentrer en France.

Ce retournement subit fut si entier et si rapide; espoir, apprêts immenses contre l'Angleterre, tout fut si promptement abandonné, que, lorsque Napoléon était trahi par le sort, on les crut d'accord : tant il

parut vouloir ce qu'il ne pouvait empêcher ; sachant tirer d'un si grand désappointement le meilleur parti possible, et déconcertant la Fortune ennemie par sa bonne grâce à l'accueillir.

Cependant, revenu à Saint-Cloud le 3 septembre, il y resta jusqu'au 24. Ces trois semaines sont combles de travaux diplomatiques, d'instructions, multipliées dans mille suppositions, à ses amiraux, à ses généraux, depuis Otrante jusqu'à Flessingue, et de soins guerriers pour les remontes, pour les charrois, afin d'assurer, au delà du Rhin, ses approvisionnements de guerre et de bouche.

Quant à l'extérieur, en Italie, et pour commencer par la droite de nos armées, la présence des Russes à Corfou, et des Anglais à Malte, inquiétait Napoléon ; c'est pourquoi le Pape refusait d'armer sa neutralité : on saisit Ancône!

Naples, par les mêmes motifs, fut menacée d'être occupée militairement, révolutionnairement même ; mais elle se déclara neutre. On se contenta de cette déclaration du 21 septembre : elle rendait Saint-Cyr et quinze mille hommes libres de remonter de Tarente sur l'Adige, pour y renforcer Masséna, qui n'avait que quarante mille hommes contre cent mille Autrichiens de l'Archiduc Charles.

En Allemagne, il était convenu que l'Helvétie respectée resterait neutre.

La Bavière était aux avant-postes. Un mariage entre elle et Bade venait d'être décidé. Dès son retour de Milan, Napoléon l'avait fait rompre amiablement. « Si « vous refusez cette mission, dit-il à M. de Thiard,

« ou si vous échouez, je ne vous en voudrai pas,
« soyez-en certain; mais, dans ce dernier cas, je vous
« préviens que je vous désavouerai ! »

Thiard réussit. La difficulté ne consistait que dans la forme, le beau-père et le gendre ayant tout d'abord consenti à la rupture, mais s'étant renvoyés de l'un à l'autre l'initiative. Déjà même, à la place du Prince de Bade, Thiard avait proposé et presque fait accepter le Prince Eugène, Vice-Roi d'Italie, pour la Princesse Auguste de Bavière. Mais, les hostilités se précipitant, cette alliance pacifique, ajournée, fut changée en une alliance de guerre : il fut convenu, avec Otto notre ministre, que, au premier signal de l'irruption autrichienne, l'Électeur et son armée de vingt-deux mille cinq cents hommes, abandonnant l'Électorat, se retireraient sur nous, par Donawerth. On verra qu'il tint parole.

En même temps les Princes de la Confédération du Rhin furent entraînés dans notre querelle, le Wurtemberg excepté, dont l'opiniâtre Électeur prétendit sérieusement rester neutre encore.

Alors Duroc, parti de Boulogne pour Berlin, n'obtenait de la Prusse, d'abord tentée par l'offre du Hanovre, que sa neutralité : neutralité menaçante, parce que, armée de cent cinquante mille hommes, en butte aux invocations incessantes de l'Autriche et d'Alexandre, elle allait se trouver placée, d'abord sur le flanc, et bientôt en arrière de la marche de Napoléon, et maîtresse de décider du sort de la guerre !

On opposa à ce danger des corps de réserve, ceux des maréchaux Augereau, Lefebvre et Kellermann.

Deux autres corps d'observation, en Bretagne et dans la Vendée, celui du maréchal Brune à Calais, et la réorganisation des gardes nationales en cohortes, sous des officiers et sous-officiers nommés par le Gouvernement, répondirent de la sûreté et de la tranquillité de la France. Enfin deux levées de conscrits, l'une de soixante mille, comme on l'a vu, l'autre de quatre-vingt mille anticipés sur 1806, et un appel à tous les anciens sous-officiers et soldats qui accoururent, complétèrent ces précautions, et préparèrent le recrutement de l'armée active.

Ce fut alors que, pour accélérer la marche des corps de son armée, l'Empereur imagina de les faire transporter en poste. « Partez, dit-il au maire de Lille, qu'il « avait fait appeler; recevez, fêtez mes divisions à leur « passage, et organisez des chariots pour doubler leurs « marches. Comptez sur vingt-cinq mille hommes; « qu'ils passent en poste : vous donnerez ainsi le mou- « vement, et un premier, un grand et utile exemple! » Puis, sur la répugnance que lui montrait ce magistrat à accueillir favorablement le général V.... dont il rappelait le jacobinisme : « Qu'osez-vous dire là? s'écria- « t-il, ne voyez-vous pas que tous également nous « servons ici la France? Sachez, Monsieur, qu'entre le « 17 et le 18 Brumaire j'ai élevé un mur d'airain « que nul regard ne doit percer, et contre lequel doi- « vent se briser tous les souvenirs! »

En effet, déjà, bon gré mal gré, sa volonté en cela s'était accomplie : dans toutes les carrières on voyait sous lui marcher ensemble, sans désaccord, avec les persécuteurs, leurs victimes! Pour l'armée, si l'on

en excepte ce général et bien peu d'autres, elle était, tout entière, sans reproches. Jamais on n'en vit une aussi ardente et aussi confiante; curieuse, d'ailleurs, de montrer, pour la première fois, à l'Allemagne son héros de l'Italie, et impatiente de combats, après deux ans de campements et de manœuvres qui lui avaient donné le plus complet et le plus vigoureux ensemble.

Au jour marqué, à l'heure fixe, tous étant arrivés à leur destination, et, comme les autres, Bernadotte, le seul qui, par quelques observations, se fût soulagé du chagrin que lui coûtait toujours l'obéissance, je reçus l'ordre, le 23 septembre, de me rendre au Luxembourg et d'y prendre, avec un détachement de la Garde impériale, le commandement de ce Palais du Sénat, pour y recevoir Napoléon qui y vint aussitôt déclarer la guerre. Mon père et Regnauld de Saint-Jean d'Angely, conseillers d'État, y portèrent les projets de sénatus-consultes pour les nouvelles levées de quatre-vingt mille hommes et de la garde nationale. Napoléon termina par ces mots : « Français, votre Empereur fera « son devoir, mes soldats feront le leur, vous ferez « le vôtre! » Après quoi il retourna à Saint-Cloud, tandis que je partais pour Strasbourg, où je ne le précédai que de vingt-quatre heures.

Il y arriva avec l'Impératrice, le 26 septembre. Pendant qu'il s'y faisait rendre compte de la position de l'ennemi; qu'il y enflammait les siens par une proclamation éloquente; qu'il rassemblait, et faisait charger de munitions vingt mille chariots alsaciens, et poussait en avant, dès le premier jour, tous ses corps d'armée, il rassura l'Allemagne par une note contre toute sup-

position d'empiètement de la France au delà du Rhin, et acheva d'entraîner dans sa cause la plupart des Princes régnant sur la rive droite de ce fleuve.

Placés entre deux feux, ceux-ci n'étaient pas tous décidés encore. L'Électeur de Bavière, retiré à Wurtzbourg avec son armée, et pressé en sens contraires, d'un côté par Bernadotte, de l'autre par un ministre autrichien, hésitait à se déclarer offensivement. « Que « m'apportez-vous enfin? » s'écria Napoléon, du plus loin qu'il aperçut l'officier qu'il venait de lui envoyer: « Est-il pour nous ou contre nous? — Pour nous, ré« pondit Lagrange! — C'est mieux! » repartit l'Empereur, qui n'en avait guère pu douter.

Quant à l'Électeur de Wurtemberg, dont il nous fallait traverser les États, le général Mouton, depuis comte de Lobau, lui fut envoyé. En même temps Ney marcha sur la capitale de cet Électorat. Il venait même d'en forcer les portes, quand l'aide de camp de Napoléon descendit chez notre ministre. « Votre mission « sera difficile, lui dit celui-ci; l'Électeur jette les « hauts cris; il est, ce qui est rare, à la fois irascible « et ferme; il fera du bruit! — Pas plus qu'une « pièce de canon! répliqua l'aide de camp, et j'y « suis fait. » Puis aussitôt il se fit présenter au Prince, qui, prévenu, le reçut au milieu de son Conseil.

Le ministre avait prédit juste : la scène en effet fut violente. Dès les premiers mots l'Électeur interrompit, et tout rouge de colère : « Que me voulez-vous? s'écria« t-il, vos troupes envahissent mes États! elles vio« lent ma neutralité! c'est une trahison! Que vient « faire ici votre Bonaparte? Un Prince d'hier, un

« Souverain parvenu me faire violence ! A moi, Prince « ancien et de races de Princes ! Mais je suis maître « chez moi ! Je le lui prouverai ; je repousserai ce « brigandage ! »

Cependant l'aide de camp, resté debout, contenait, dans une impassible immobilité, sa physionomie martiale et sa haute et forte stature. Il laissa se briser ce torrent d'invectives contre son flegme imperturbable. Quand le vieux Prince, haletant de colère et de son extrême obésité, eut épuisé toute sa verve, et qu'il fut forcé de s'arrêter pour reprendre haleine, le général lui répondit froidement : « Qu'il n'était point venu pour « écouter des personnalités, ni pour y répondre, mais « pour traiter ; que, au reste, ces paroles irréfléchies « lui étaient indifférentes et qu'elles seraient inutiles, « parce qu'il ne les reporterait pas à son Empereur ; « qu'il valait donc mieux écouter ses propositions, « d'autant plus pressantes que le maréchal Ney, avec « trente mille hommes, était aux portes de sa capi- « tale ! » L'Électeur était tout bouillant encore ; mais le contraste de cette fermeté calme avec son emportement sans mesure, le saisit d'étonnement. Il se sentit dominé ; il comprit que dans de tels hommes il y avait autant de race que dans la sienne ! Dès lors, changeant de ton, il discuta ; puis, dans un aparté, il laissa échapper : « Que telles et telles possessions voi- « sines gênaient les siennes ; qu'avec elles et l'érec- « tion de son Électorat en Royaume, tout pourrait « encore s'arranger ! »

Quand l'aide de camp, de qui je tiens ce récit, rendit compte de ce dénoûment à Napoléon, celui-

ci se prit à rire et lui répondit : « Eh bien! je ne de-
« mande pas mieux; qu'il soit donc Roi, si c'est là
« ce qu'il désire! »

On voit, quant à nos alliés d'outre-Rhin, que l'Empereur avait confié à ses premiers mouvements de guerre les derniers soins de sa politique. Maintenant que les armées sont en présence, et que la campagne va s'ouvrir, jetons d'abord un coup d'œil sur la position des deux adversaires.

L'Autriche, en dépit des conseils de l'Archiduc Charles et d'un dernier avertissement, peut-être trop franc, de Napoléon, s'était livrée aux sollicitations de Pitt et d'Alexandre. L'éloignement de nos armées, alors sur l'Océan, et de faux calculs sur la marche de cent vingt mille Russes, dont la première moitié ne pouvait atteindre son territoire qu'à la fin d'octobre, l'avaient aveuglée; sa confiance s'était accrue de l'attente d'un double débarquement de dix-huit mille Anglais et Russes à Naples, et de quarante-trois mille Russes, Anglais et Suédois à Cuxhaven; du vain espoir de l'alliance volontaire de la Prusse, et de l'alliance forcée de la Bavière; des excitations et de l'or des Anglais, impatients de détourner l'orage; enfin, de la folle vanité de Mack que l'influence de Londres avait fait préférer à l'Archiduc Charles. Au milieu de ces esprits méthodiques et lents, l'esprit fin et spirituel de ce théoricien avait prévalu; Mack avait secondé les vœux intéressés de l'Angleterre; dans son avide empressement de se montrer en tête de la coalition contre Bonaparte, il avait tout précipité.

Le 8 septembre ce général, accompagné de l'Archi-

Duc Ferdinand, était entré en Bavière à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'Empereur d'Autriche l'avait suivi jusqu'à Munich. Mais, dès ce premier pas, tout ce cortége d'illusions s'était dissipé, d'un côté, par la retraite, sur Donawerth et Wurtzbourg, de l'Électeur de Bavière et de son armée; de l'autre, par la déclaration de neutralité de la Prusse; enfin par la marche rapide de la Grande Armée accourant sur le Rhin et vers Wurtzbourg, où l'armée bavaroise s'était retirée.

Soixante mille hommes allaient donc menacer le flanc droit de cette invasion prématurée, tandis que Napoléon et cent soixante-cinq mille hommes semblaient prêts à lui faire tête.

A ce triple désappointement, au bruit des pas de ces masses menaçantes, le voile était tombé des yeux du malheureux Empereur. Renié par la Bavière, abandonné par la Prusse, hors de portée du seul allié qui voulait le seconder, il avait reconnu son impuissance. Il s'était vu, soudainement, seul en proie à Napoléon et à cette guerre qu'il venait de provoquer. Alors, éperdu, et passant de l'offensive à la défensive, il avait rappelé trop tard, d'Italie en Allemagne, l'élite des cent mille hommes confiés à l'Archiduc Charles; il s'était réfugié au milieu de ses sujets; il les invoquait en masse, leur demandant, avant les premiers coups, comme après une défaite, leurs biens et tout leur sang pour le salut de sa couronne!

On aurait cru que, rétrogradant aussi sur l'Autriche, Mack eût ainsi raccourci la marche d'Alexandre d'autant de jours qu'il eût allongé celle de Napoléon : double avantage, en ce que, tout à la fois, l'attaque eût

été retardée, et la jonction avec les Russes hâtée, ce qui seul pouvait mettre en état de se défendre. Mais il avait fait tout le contraire. De même qu'à Rome, en 1798, ce général, plein de paroles, bravant le danger absent, et conquérant tant qu'il ne trouvait pas de résistance, s'était avancé jusqu'aux débouchés de la Forêt-Noire, traitant la Bavière en pays conquis, et poussant fièrement jusqu'au Rhin ses reconnaissances. Dans son imperturbable assurance, il avait pris position d'Ulm à Meningen-sur-l'Iller; il s'était donc éloigné, de plus en plus, de l'armée russe son unique appui, allongeant ainsi sa ligne d'opérations, dont le flanc gauche était, il est vrai, couvert par la neutralité de la Suisse, et, dans le Tyrol, par les trente mille Autrichiens de l'Archiduc Jean, mais dont le flanc droit découvert, et le plus à portée de nos coups, n'avait d'autre garantie que le Danube.

Ce péril évident, deux cent vingt mille hommes et Napoléon, contre quatre-vingt mille hommes et Mack; ces masses si disproportionnées, les unes s'amoncelant sur son front, les autres accourant, débordant sa droite, et pouvant menacer jusqu'à ses derrières, tout devait éclairer, tout devait effrayer le généralissime! Et pourtant, dans une situation si critique, il s'obstina, ne s'attendant qu'à une attaque de front; se fiant à la célébrité d'Ulm; à l'inaction apparente de Napoléon à Strasbourg, du 26 septembre au 1er octobre; aux appréhensions que nous devait inspirer Frédéric-Guillaume, s'imaginant que nos forces, annoncées à Wurtzbourg, y resteraient en observation contre ce monarque, ou que du moins elles respecteraient ses possessions



neutres en Franconie, qui de ce côté nous barraient les approches du Danube.

Mack compta peut-être encore sur la diversion des quarante-trois mille Suédois, Russes et Anglais vers le Hanovre; ce qui en effet eut lieu, mais trop tard, et que paralysa, même après la violation de son territoire en Franconie, la neutralité de la Prusse. On peut enfin ajouter à ces illusions celle d'avoir cru à la neutralité du Wurtemberg, qu'il nous fallait traverser pour arriver sur le flanc droit et les derrières de l'armée autrichienne. Voilà, quant aux premiers jours seulement, l'excuse de ce général. A ces déceptions, jusque-là plus ou moins concevables, on verra que, au dernier moment, une ruse de guerre de Napoléon en joignit deux autres.

De notre côté déjà, le 25 septembre, tous nos corps d'armée, face au levant, bordaient le Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Mayence. Celui de Bernadotte allait arriver à Wurtzbourg, où l'attendait l'armée bavaroise. Pas un conscrit n'avait manqué; on brûlait d'impatience; le signal était donné! Les marches, en avant, de chaque chef étaient réglées; les jours, les heures calculés selon la diversité des armes, des distances, les difficultés du terrain et ses accidents. Ces instructions, d'un détail infini, avaient été tracées d'une main si ferme et si sûre, que toutes ces masses d'hommes, d'armes, de chevaux et de voitures d'artillerie, de vivres et de bagages, étaient prêtes à se mouvoir, et allaient atteindre simultanément le but indiqué, avec la plus incroyable rapidité et le plus admirable ensemble.

Le 26 septembre chaque corps d'armée allait traverser le Rhin; et, par une conversion à droite, l'aile gauche en avant par Wurtzbourg, l'armée entière, exécutant le plus vaste changement de front connu, devait, dès le 6 octobre, se trouver tout à coup en ligne, face au midi, depuis Ulm jusqu'à Ingolstadt, sur le Danube, et aussitôt le fleuve impérial être franchi à Ingolstadt, à Neubourg et à Donawerth, puis à Gaulhbourg. Dès lors la Souabe et la Bavière, Munich et Augsbourg, seraient à la fois reconquises, et Mack et l'Archiduc Ferdinand séparés des Russes et de l'Autriche, forcés de se faire tuer sur place ou de se rendre!

Ce plan est le récit prophétique de la campagne! Il suffira dans l'avenir, quand, les siècles s'accumulant, l'histoire, pour qu'on ait le temps de la lire, sera forcée d'abréger tous les détails. C'était la même manœuvre que celle de Marengo, mais de plus près, et bien moins audacieuse; certaine, au lieu d'être téméraire; sans Alpes à traverser ou à repasser; avec une armée triple de celle de Mack, au lieu d'une armée plus faible de moitié que celle de Mélas, et contre un bien autre général.

Toutefois, le 26 septembre, jour de l'arrivée de Napoléon, un résultat aussi grand et aussi entier dépendait encore de l'aveuglement et de l'inaction de l'armée autrichienne, dans sa position aventurée si peu offensive et défensive, le front sur la Forêt-Noire, ses avant-gardes poussées dans les défilés de ces montagnes, et ne regardant que devant elle. Il s'agissait donc d'y augmenter, d'y retenir son attention, et de la détourner du grand mouvement prêt à contourner sa droite. C'est pourquoi, le 25 septembre, veille de l'ar-

rivée de l'Empereur et de ce mouvement général, Murat, avec sa cavalerie et les grenadiers de Lannes, passa le Rhin à Strasbourg. Là, au contraire du reste de l'armée, ils tournèrent à droite, remontèrent la rive droite du fleuve vers Fribourg, remplissant de bruit cette vallée, et montrant des têtes de colonnes menaçantes à tous les débouchés des Montagnes-Noires.

Mais le lendemain, tandis que Mack, se croyant attaqué de front, y rassemblait tous ses moyens de défense, la Grande Armée, franchissant à la fois le Rhin de Strasbourg jusqu'à Mayence, s'élançait pour l'envelopper; et Napoléon, au pivot de cette manœuvre, achevant ses négociations à Strasbourg, où il trompait l'ennemi par son séjour, y attendait, jusqu'au 1er octobre, que le mouvement de son aile marchante se fût accompli.

Ce jour-là, sur les rapports de Murat, il jugea ses prévisions réalisées : Mack abusé par sa première ruse de guerre, et le succès indubitable. En voici la preuve : je venais de recevoir l'ordre de le précéder d'abord à Ettlingen, puis à Ludwisbourg, chez l'Électeur de Wurtemberg; lorsque prenant congé de l'Impératrice : « Partez, emportez mes vœux, me dit-elle; et « soyez aussi heureux que vont l'être l'armée et la « France! » Alors, sur mon étonnement d'une assertion aussi positive : « N'en doutez pas, ajouta-t-elle; « l'Empereur vient de m'annoncer que, dans huit « jours, l'armée ennemie entière serait faite prison- « nière infailliblement! » C'était le 1er octobre; le 8, en effet, Mack était complétement tourné; et, quelques

jours plus tard, je devais moi-même, dans Ulm, le décider à cette capitulation que m'avait annoncée l'Impératrice!

CHAPITRE III.

L'Électeur de Wurtemberg radouci, comme on l'a vu, reçut magnifiquement l'Empereur à Ludwisbourg. Napoléon acheva de l'entraîner dans sa cause. L'Électrice elle-même, quoique Princesse de sang anglais, fut entièrement gagnée par les soins qu'il prit de ses intérêts privés, et par les formes aimables, souvenir de sa première jeunesse, qu'il employa pour la séduire. Il réussit; elle en convint même : « Son sourire « est si prévenant et si enchanteur! » écrivit-elle à sa mère la Reine d'Angleterre, pour s'excuser.

L'Électeur mariait alors son fils à une nièce du roi de Prusse : l'Empereur, saisissant l'occasion, voulut que Joséphine envoyât à la nièce un riche présent, lorsque, au même moment, il ordonnait à Bernadotte de traverser les possessions prussiennes d'Anspach et de Bareuth, sans égard pour la neutralité de l'oncle. Ce présent plut au Wurtemberg; quant à la Prusse, dans son indignation, elle n'en tint compte. Son courroux pour la violation de sa neutralité éclata bientôt. Ce fut sans effet possible sur la première partie de cette campagne, dont ce passage assurait le succès immédiat; mais il faillit compromettre le succès de la seconde. On verra que, à Austerlitz, cette violation de territoire

mit Napoléon dans la position critique d'être forcé de vaincre ou de périr, et qu'elle prépara les esprits pour l'année suivante à la quatrième coalition, celle de Frédéric-Guillaume et d'Alexandre.

Nous séjournâmes le 4 à Ludwisbourg. Ce séjour, d'où l'Empereur menaçait encore l'ennemi de front, dans Ulm et sur l'Iller, pouvait retenir Mack sur cette ligne. Ce fut de là, et dans la nuit du 4 au 5 octobre, que partirent la plupart des ordres d'une attaque toute différente, et du triple passage du Danube.

Ici la scène avait varié : Napoléon sentait que Mack ne pouvait plus l'attendre de front dans les Montagnes-Noires; Murat avait donc été rappelé de leurs débouchés sur le Rhin; en même temps Ney fut, à son tour, poussé de Stuttgard sur Ulm, autour de laquelle il prit position, sa gauche au Danube. Il couvrait ainsi et cachait la marche rapide des autres corps sur Donawerth, Neubourg et Ingolstadt; trompant une seconde fois, et retenant sur l'Iller, l'infortuné général ennemi, dont la faible vue ne put percer ce rideau, et qui attendit Napoléon, dans Ulm, de pied ferme, tandis que, de Ludwisbourg, l'Empereur le dépassant marchait, dès le 5 octobre, par Gmund et Nordlingen sur Donawerth.

Les soupçons de Mack, s'il en eut, furent bien vagues; car, tel que les esprits faibles, ne prenant qu'un demi-parti, il se contenta de faire observer au-dessous de lui, le Danube et le pont de cette ville, par Kienmayer et dix mille hommes.

Tout à coup il apprend que, le 6 octobre, cette division est culbutée; puis successivement : que, le 7, le

Danube est à la fois franchi, non-seulement à Donawerth, mais à Neubourg! mais à Ingolstadt! que derrière lui la Souabe, la Bavière même sont envahies, et le Lech saisi! que, le lendemain 8 octobre, douze bataillons de grenadiers, qu'il venait d'appeler du Tyrol à son secours, rencontrés par Murat à Vertingen, sont pris, ou tués, ou dispersés; et qu'Augsbourg doit être tombée en notre pouvoir! Le 9 un autre coup l'accable, celui porté contre les trois ponts situés entre Ulm et Donawerth; bien plus, Ney vient de forcer le Danube, derrière lui, par un quatrième passage! Le bandeau subitement ainsi déchiré, Mack tombe foudroyé de ses échasses. Il reconnaît que, sans appréciation des lieux, sans prévoyance du côté par lequel nos forces étaient accourues, et de ce qu'il avait le plus à craindre, notre nombre et le caractère de son adversaire, il vient de laisser deux cent mille hommes passer incognito près de lui; et qu'il ne s'en est aperçu que lorsqu'il en est environné, lorsqu'ils sont maîtres de sa retraite, lorsqu'ils se sont interposés entre lui et l'armée russe qu'il attendait; lorsqu'enfin ils le séparent de l'Autriche qu'il devait défendre, et qu'ils l'ont acculé dans Ulm et contre ces Montagnes-Noires et ce Rhin, où son fol orgueil avait bravé Napoléon et osé menacer la France!

On a supposé qu'alors ce général, prenant un parti désespéré, fit face en arrière contre nous, d'Ulm à Méningen; mais les faits, qui seuls ont parlé de son côté, et nos impressions du moment disent plutôt qu'il n'en prit aucun; que, stupéfait, le malheureux feld-maréchal demeura, d'abord, du 6 au 11 octobre, cinq jours

entiers, anéanti sous le triple poids de sa conscience, du sort qui l'attendait, et de la réprobation universelle! En effet, jusqu'au 11 octobre, on le retrouve à Ulm dans la même stagnation où notre passage du Danube l'a trouvé, le 6. Le corps qu'il nous avait opposé à Donawerth sous Kienmayer, plus heureux, fuit de lui-même vers l'Autriche; celui qu'il avait appelé du Tyrol a été détruit à Vertingen; celui qu'il a laissé à Meningen n'a point reçu l'ordre ou de le rejoindre, ou de fuir vers les Montagnes; il se retranche isolé dans cette ville! D'autre part son avant-garde, qui tenait tête à Ney sur la rive gauche du Danube, mutilée de quatre mille hommes à Guntzbourg, le 9 octobre, a été rejetée sur Ulm, où Mack se trouve acculé, mais avec soixante mille hommes. On se souvient que, en 1800, Aray, ainsi tourné et coupé par Moreau sur les deux rives du Danube, a contourné par Nordlingen notre aile droite, et que, s'échappant sans coup férir, il s'est replacé entre notre armée et l'Autriche; aujourd'hui, pourquoi ne pas l'imiter? Mack a près de lui le Prince Ferdinand; il en est responsable; laissera-t-il prendre dans Ulm, avec lui et son armée, un Archiduc?

C'est un fait hors de controverse que, en ce moment, le 10 octobre, et même les deux jours suivants, Napoléon était dans Augsbourg; que là, préoccupé, d'une part, de l'arrivée des Russes, de l'armée du Tyrol et du corps de Kienmayer, et d'autre part, de la double supposition ou de la tentative d'une retraite de Mack sur le Tyrol, ou surtout d'une bataille sur l'Iller, il n'avait admis que comme une folie l'évasion de Mack

sur la Bohême, par la rive gauche du Danube. Il s'était donc cru, dans Augsbourg, au point central le plus important. Se confiant en Murat, depuis son succès de Vertingen, il lui avait laissé, vers l'Iller et Ulm, un commandement trop étendu. Ce Prince jugeant, comme l'Empereur, de Mack par Mélas et par lui-même, s'était entêté de l'idée de cette bataille sur l'Iller. Chargé de la préparer, il avait attiré à lui Ney et tout son corps, sur la rive droite du Danube, dégarnissant ainsi la rive gauche, et n'y laissant que Dupont, d'Hilliers, et quelques milliers de sabres et de baïonnettes.

Mack, avec soixante mille hommes, traversant Ulm, y laissant un poste, et se jetant sur la rive gauche où la Grande Armée n'était plus, y pouvait donc écraser Dupont, et s'écouler par cette rive en rompant les ponts qu'il laissait sur la droite de son passage. Sa marche par Nordlingen eût été couverte par le cours du fleuve. Dans cette retraite il eût ramassé, ou détruit, nos traîneurs, nos grands parcs, nos bagages, et peut-être serait-il rentré glorieusement en Bohême, où il eût rejoint les Russes!

Mais un parti aussi vif et aussi entier n'allait point à l'esprit faible et troublé d'un tel général. On pourrait croire pourtant qu'il en eut la velléité quand, le surlendemain de l'échec de Guindzbourg, le 11 octobre, il a poussé sur cette rive gauche l'Archiduc et vingt-cinq mille hommes, vers Albeck, sur la route de Nordlingen, contre Dupont et six mille hommes. Mais celui-ci, s'aidant d'un bois, et se resserrant quand l'Archiduc s'étendait démesurément, a battu ce Prince; il lui a arraché quatre mille prisonniers, avec lesquels

il s'est retiré, dans la nuit, hors de portée de l'armée autrichienne.

Nonobstant cet échec, les jours suivants, 12 et 13 octobre, il semblerait que Mack persévère dans cette résolution de s'échapper, lorsque, redoublant, et osant toujours où l'ennemi n'est pas, il pousse plus loin dans le vide de ce même côté, en même temps qu'il fait occuper fortement Elchingen par deux divisions, se ressaisissant ainsi de la rive gauche du Danube, par nous presque abandonnée. Mais cette seule voie de salut qui lui restait, comment croire que, dans son trouble, Mack ait même conçu le projet de s'en servir, quand, au contraire, on voit l'Archiduc demeurer cinq jours aux environs d'Ulm; quand Mack lui-même, qui semble s'y cacher, n'en est point sorti; quand surtout, dans ce même instant, sur la nouvelle de l'attaque de Memingen par Soult, le 13 octobre, dispersant ses forces, il envoie, de ce côté tout opposé, Jellachich et sept mille hommes. Évidemment le malheureux généralissime, incapable d'aucune détermination, flotte au gré des événements : il porte machinalement la main partout où il se sent frappé, il n'a plus sa tête!

Pendant qu'il perd ainsi quatre jours entiers, et que Soult fait capituler, à Memingen, six mille hommes abandonnés, Napoléon, encore à Augsbourg, apprend, dans la nuit du 12 au 13 octobre, la faute que lui a fait ou laissé commettre son beau-frère. Il accourt, il s'en assure; et, dès ce jour même, 13 octobre, il veut que Ney repasse le Danube à Elchingen, le plus près d'Ulm qu'il soit possible; et que, de là jusqu'à Albeck,

il redevienne maître de la rive gauche. Impatient il renouvelle plusieurs fois cet ordre; lui-même en vient surveiller l'exécution!

Le 14 enfin, en trois heures, Elchingen et la rive gauche sont ressaisies par un grand effort de Ney: cinquième combat partiel, où dans sa stupeur, Mack, qui s'est laissé partout vaincre en détail, perd cinq mille soldats et un général! Déjà son armée est diminuée du corps de Donawerth qui fuit en Autriche, et de vingt-cinq mille hommes ou tués, ou pris à Vertingen, à Guntzbourg, à Albeck, à Memingen et à Elchingen. En même temps, sur l'autre rive, la tête de pont de la ville qu'il occupe vient d'être enlevée. Le voilà donc et de toutes parts, avec ses restes, rejeté, refoulé, entassé dans Ulm. On n'y sait quel parti prendre, *ni* que devenir; les esprits y fermentent et s'échauffent; les uns s'abandonnent, d'autres s'indignent, tous maudissent l'incapacité du général!

On dit qu'alors, dans cette nuit du 14 au 15, les chefs autrichiens se sont réunis dans un conseil, où, les avis s'entre-choquant, Mack n'a pu se faire écouter qu'à l'aide d'un pouvoir jusque-là tenu en réserve, et signé de son Empereur. Mais ce général, qui n'a su ni fuir ni se défendre, continue à vivre au jour le jour, au gré de son ennemi et des circonstances. Cependant Verneck et douze mille hommes séparés de lui se trouvaient sur la route de Nordlingen; c'est alors seulement que l'Archiduc, s'échappant d'Ulm nuitamment avec quelques mille chevaux, court le rejoindre. Mack espère qu'ils pourront s'évader ainsi jusqu'en Bohême. Pour lui, avec le reste de ses sol-

dats, dont il ne sait même pas le nombre, demeuré sans vivres et sans retraite, dans Ulm et sur les hauteurs retranchées qui la dominent, on l'entend s'écrier : qu'il va s'y défendre, y détourner l'attention de la fuite de l'Archiduc; que les Russes avant huit jours seront accourus, et que, à son tour pris entre deux feux, Napoléon sera forcé de fuir ou de se rendre! Tels sont les discours de Mack; car, dans sa détresse, les paroles, à défaut d'actions, ne lui manquent pas encore.

Mais, dès le lendemain 15, attaqué sur les deux rives du fleuve, il est précipité, des hauteurs qui environnent Ulm, dans cette ville, où, menacé d'être brûlé le 16, il reçoit dans la nuit un parlementaire, et convient de se rendre le 25, s'il n'a point été débloqué par l'armée russe. Vainement, et à trois reprises, ce parlementaire d'abord, puis Berthier, puis enfin l'Empereur lui-même, dans une entrevue avec Lichtenstein, n'accordent que six jours à Mack; ce général s'obstine, il en veut huit. A ces deux jours de plus, qui ne changent rien à sa position, son imagination fiévreuse attache le salut de sa responsabilité, de son honneur, déjà perdu, et le salut même de l'Autriche! Enfin, le 17 au soir, il obtient cette vaine concession. Sa capitulation est signée, elle doit être consommée le 25, et, jusqu'au surlendemain 19, le malheureux, paraissant consolé, triomphe de ce retard obtenu, comme d'une victoire.

Mais le 19 octobre au matin, trente-six heures après, invité à se rendre au quartier impérial, il y apprend : que, le 16, à une journée d'Ulm, l'Archiduc a déjà été atteint par Murat, avec perte de trois mille

hommes; que, un peu plus loin, le 17, avant Neresheim, entamé une seconde fois, ce Prince a abandonné son corps d'armée et qu'il fuit avec quelques escadrons vers la Bohême; que, les 18 et 19 octobre, vers Nordlingen, à deux fortes journées d'Ulm seulement, Verneck et le reste de ses vingt mille hommes, sortis d'Ulm depuis huit jours, avec six cents voitures et canons dont ils ont été surchargés, ont mis bas les armes; que, d'autre part, Bernadotte, Davout et les Bavarois, soixante mille hommes enfin occupent la Bavière, où les Russes ne se montrent pas encore! Alors, anéanti sous le poids de tant de malheurs, l'infortuné perd, avec tout espoir, le peu de présence d'esprit qui lui reste. Sa détresse est si grande qu'on le voit près de s'évanouir. Éperdu, il abandonne tout, jusqu'au dernier service qu'il peut rendre à son pays, en retenant notre armée devant Ulm jusqu'au 25. Dominé par l'ascendant de Napoléon, non-seulement il renonce à cette concession de deux jours tant disputée, mais il se soumet à livrer, dès le lendemain 20 octobre, Ulm, ses armes, ses chevaux, trente-trois mille hommes qui lui restent, et le temps, dont son ennemi sait si bien profiter : hâtant par là, de cinq journées, et sa perte et celle de l'Autriche.

Ainsi, et à ne compter que de nos premiers coups sur le Danube, depuis le 6 jusqu'au 20 octobre, en quatorze jours, une armée de quatre-vingt mille hommes avait succombé, elle était anéantie; la Souabe, la Bavière étaient reconquises, les Russes prévenus, l'Autriche ouverte, et cet immense résultat ne nous avait guère coûté plus de cinq mille hommes!

CHAPITRE IV.

Telle fut cette courte et brusque campagne; mais de notre côté, pendant ces quatorze derniers jours, que de mouvements divers, que de fatigues, entremêlées de suppositions gratuites et de deux jours de vives inquiétudes! Maintenant que, dans le résumé qui précède, on a vu l'ensemble de ce grand événement, plus libre d'en raconter les particularités, et passant de l'histoire aux mémoires, je vais, d'après mes notes de chaque soir, reproduire en détail le récit de ces quatorze journées de manœuvres, de combats et d'une capitulation à jamais célèbre. Sans cela, et pour nous surtout, je n'aurais fait connaître que les dehors des choses et trop peu les hommes.

J'ai dit que, le 6 octobre, l'Empereur, dépassant et tournant Mack, avait couché à Nordlingen. Déjà même, dans cette soirée, il avait poussé jusqu'à Donawerth, impatient de voir le Danube pour la première fois, et d'assurer, de hâter le succès de sa manœuvre. Le 7 octobre, vers une heure après midi, revenu au bord du Danube, il y excitait les travailleurs à en réparer le pont rompu par Kienmayer. La pluie, qui ne cessa plus guère pendant ce mois, et qui rendit si pénible la première partie de cette campagne, commençait en ce moment. Enveloppés dans nos manteaux, nous étions autour de Napoléon, Mortier, Duroc, Caulaincourt, Rapp et moi, recevant et exécutant ses ordres. Il les multipliait. Tantôt il m'envoyait vers Rain pous-

ser en avant le maréchal Soult, et tantôt presser, au delà de l'embouchure du Leck, le passage de Vandamme. Quant à lui, je le retrouvais toujours devant ce pont brûlé de Donawerth. Dans sa hâte de le voir rétabli sur les deux rives, il m'ordonna trop tôt de franchir ce fleuve. C'était un premier danger à affronter, et des plus vifs. En effet une pièce de bois longue, étroite et mal assurée, venait d'être jetée d'une pile à l'autre. Cependant, regardé par Bonaparte, je partis d'un élan si prompt, que, en dépit de la mobilité de cette poutre qui se dérobait sous mes pas, et du manteau qui gênait mes mouvements, et de la tempête, j'arrivai sans vaciller jusqu'au milieu de la seconde arche. Mais là les oscillations de ce mince et tremblant appui, m'arrêtant, me firent chanceler. Je perdais l'équilibre; je voyais au-dessous de moi les solives à demi brûlées, précipitées la veille dans le fleuve, s'entre-choquer contre les fondations avec un fracas qui menaçait de me broyer et de me noyer entre elles. Ne pouvant plus ni avancer ni reculer, suspendu et déjà penché sur cet abîme, je me sentais perdu, quand un cri de Napoléon : « Ah, mon Dieu, il va se tuer! » me soutint; ce cri qui partait du cœur ranima le mien; je fis un effort de plus, et, me redressant, j'atteignis enfin la rive droite.

Le lendemain, 8 octobre, un autre ordre que je reçus revient d'autant plus à mon souvenir, que, dix ans plus tard, une hésitation semblable à celle dont je fus témoin perdit à Waterloo les restes de la Grande Armée, et Napoléon lui-même! Ce jour-là l'Empereur, encore à Donawerth, m'avait envoyé vers Augsbourg

porter à la division Saint-Hilaire l'ordre de s'emparer promptement de cette ville. Je le rejoignis non loin du but, à hauteur de Markl, village qui bordait la route. Saint-Hilaire venait de faire halte au bruit du canon grondant à sa droite, incertain s'il ne devait pas tourner de ce côté; mais, sur l'ordre que j'apportais, il reprenait sa marche, lorsqu'un officier de Murat, accourant de Vertingen, vint, au nom de ce Prince, engagé dans le combat dont nous entendions les coups, le sommer de venir à son secours.

Saint-Hilaire, homme de cœur et d'esprit, prit son parti sur-le-champ : « Vous l'entendez, me dit ce gé- « néral, il faut aller au plus pressé; le canon com- « mande; et, quel que soit l'ordre contraire, le cas « étant imprévu, il est de principe que je réponde à « cet appel! » En même temps il fit tête de colonne à droite, sur Vertingen.

Or, comme il arrive toujours en cas pareil, il n'avait pas fait cent pas dans cette direction, que, tourmenté de la responsabilité qu'il assumait sur lui, il me demanda ce que j'en pensais. Franchement je n'en savais rien; mais, à tout hasard, croyant devoir le ramener à l'objet de ma mission, j'insistai sur l'importance que l'Empereur y attachait. L'anxiété du général en redoubla, il s'arrêta, et s'écria que j'avais raison; puis, retournant sa colonne, il reprit la route d'Augsbourg. Ce fut alors le tour de l'envoyé de Murat : cet officier désespéré lui représenta si énergiquement le danger du Prince, que Saint-Hilaire ému n'y put résister, et reprit une seconde fois le chemin de Vertingen.

Toutefois, en marchant ainsi, il m'interpellait : « Vous êtes attaché à l'Empereur, me disait-il, vous « devez connaître ses motifs. — Il ne me les a pas « confiés, lui répondis-je, mais il est évident que nous « tournons l'armée autrichienne, et que, Augsbourg « étant sur la ligne d'opérations ou de retraite, il est « de la plus pressante importance de s'en saisir. Pour « le Prince Murat, il peut être également soutenu de « Donawerth que j'ai laissée pleine de troupes. »

Cette réflexion le frappant, dans sa perplexité il fit halte encore ; et, changeant de décision, il remit sa colonne sur le chemin de la capitale de la Souabe.

Mais alors ce maudit vent d'ouest, qui nous amenait le déluge, apportant plus distinctement le bruit de la canonnade, lui rendit son premier scrupule. Il suspendit de nouveau sa marche. « Mon Dieu, me dit-il, « quelle situation ! le canon se rapproche ; m'en éloi« gner ! L'Empereur n'ignorait pas ce combat quand « vous êtes parti de Donawerth ! » Je fus *obligé* d'en convenir. « C'est son beau-frère, reprit-il, et je l'a« bandonnerais quand il m'appelle, quand il est « écrasé peut-être ! Ah ! cela est impossible. » Et, pour la troisième fois ce brave général, se détournant avec sa colonne, se lança à travers champs, abandonnant Augsbourg pour Vertingen.

Je marchais avec lui, incertain moi-même et renonçant à le persuader, lorsque son chef d'état-major me fit remarquer que la nuit venait, qu'évidemment nous arriverions après coup et lorsque le combat serait décidé depuis longtemps. Là-dessus, reprenant mon avantage, j'insistai une dernière fois ; je repré-

sentai au général que, s'il persistait dans cette direction, après avoir manqué à l'appel du Prince, puisqu'il ne lui restait plus le temps d'y répondre, il manquerait à l'ordre de l'Empereur, qu'il pouvait encore exécuter. Ce nouveau point de vue parut si décisif à Saint-Hilaire, que, changeant une quatrième fois, après avoir ainsi erré depuis deux heures d'une direction à l'autre, il reprit celle d'Augsbourg. Cette fois enfin, persuadé qu'il continuerait et croyant ma mission remplie, je retournai en rendre compte.

J'eus tort à mon tour : porteur d'un ordre de cette importance, et l'exécution en devant être immédiate, j'eusse dû y assister. Ma mission achevée ainsi plus complétement, mon retour eût été plus intéressant, plus utile, et Napoléon plus satisfait. Cependant, quand je le revis, il ne songea pas à m'en faire l'observation. Je le retrouvai à Donawerth debout encore, et habillé comme je l'avais laissé la veille. Il était deux heures après minuit. Par égard pour Saint-Hilaire, j'abrégeai les détails de sa longue incertitude. J'indiquai seulement l'heure et le lieu où j'étais parvenu à déterminer ce général. « C'est d'autant mieux, me dit « l'Empereur, que l'ennemi a été bien battu à Ver-« tingen ! » Puis, me conduisant à une console, il ajouta : « Voyons, où avez-vous laissé Saint-Hilaire? « Montrez-moi cela sur cette carte. » Ce que je pus faire sans hésiter, ayant bien consulté la mienne, et quant aux distances m'en étant enquis sur place, d'où je conclus l'heure à laquelle Augsbourg avait dû être occupée. « Fort bien, reprit Napoléon, et mainte-« nant allons nous reposer. » Ce qu'il ne fit guère,

comme l'attestent ses dépêches à ses maréchaux datées de cette nuit, et mes souvenirs, car, trois heures après l'avoir quitté, et le jour du 9 octobre commençant à peine, rappelé près de lui, je le retrouvai à cheval, passant sur la rive droite du Danube.

Pendant les premiers pas de cette marche Duroc me dit : « Racontez-moi donc ce qui vous est arrivé « hier avec Saint-Hilaire. » Je le satisfis. « Ainsi, « reprit-il, vous avez cru, et vous avez dit à l'Em- « pereur, qu'Augsbourg avait dû être occupée hier « au soir par ce général ! — Oui, sans doute, lui ré- « pondis-je. — Eh bien! continua Duroc, il est arrivé « tout le contraire. Figurez-vous que, aussitôt après « votre départ, une dernière hésitation l'a fait re- « tourner sur Vertingen, mais pour tout de bon. « Il était plus de minuit lorsqu'il est arrivé sur ce « champ de bataille, où vous jugez bien qu'il n'a « trouvé ni amis, ni ennemis; d'où il résulte que, en « voulant être partout, il n'a été nulle part, ni où il « a cru devoir être, ni où l'on voulait qu'il fût. Son « indécision l'a fait tomber dans les deux inconvé- « nients qu'il s'efforçait d'éviter; elle l'a annulé, et il « s'est rendu partout inutile! »

Je demeurai consterné de cette faute, devenue sans aucune excuse. Quant à sa première hésitation, dans une telle alternative, dire à quoi Saint-Hilaire eût dû sur-le-champ se décider, cela n'est pas si facile. Désormais pourtant, et après le fatal exemple de Waterloo, quel Français, en pareil cas, balancerait à répéter les premières paroles que m'avait adressées ce général : « Il faut aller au plus pressé! le canon com-

« mande ! Et quel que soit l'ordre contraire, le cas « étant imprévu, il est de principe de répondre à cet « appel ! »

CHAPITRE V.

Ce jour-là, 9 octobre, l'Empereur poussa d'abord jusqu'à Vertingen, pour examiner, selon son habitude, le lieu du combat, juger des coups, passer en revue les vainqueurs, les récompenser, et fertiliser ainsi, au milieu de l'orgueil du succès, le champ de cette première victoire. Ses paroles, celles à la division Klein surtout, les exaltèrent ! Ce ne fut pas seulement en masse, ce fut en détail qu'il excita. Entre autres exemples, un sous-officier de dragons, cassé l'avant-veille par son colonel, lui avait sauvé la vie le lendemain, en risquant la sienne. Napoléon l'interpella. « J'avais eu tort avant-hier, « répondit le soldat, hier je n'ai fait que mon devoir. » Et l'Empereur le décora aux acclamations de ses camarades !

Un chef d'escadron avait été cité ; il fut aussitôt admis dans la Garde impériale.

Exelmans, déjà remarqué par un coup d'œil prompt, par une décision intrépide, et qui osait exécuter sur-le-champ ce qu'il conseillait, avait le premier arrêté la marche de flanc de l'ennemi par une charge à fond sur la tête de sa colonne ; puis, faisant mettre pied à terre à ses dragons, il avait enlevé, avec cette infan-

terie improvisée, le village de Vertingen. « Je sais « qu'on ne peut être plus brave que vous, lui dit « l'Empereur; je vous nomme officier de la Légion « d'Honneur! » C'était pour cet officier une double promotion : on peut juger de l'émulation qu'elle dut produire.

Le 10 l'Empereur continua jusqu'à Burgau, d'où il alla reconnaître l'ennemi jusqu'à Pfaffenhoffen. Il venait d'écrire à Joséphine : « Que les Russes étaient « encore au delà de l'Inn; qu'il tenait bloquée, sur « l'Iller, l'armée autrichienne; que l'ennemi déjà battu « avait perdu la tête; que tout annonçait la campagne « la plus courte et la plus brillante, mais toujours « dans l'eau, par un temps affreux qui le forçait de « changer de vêtements deux fois par jour! »

A la fin de cette journée son quartier fut établi à Augsbourg, où il n'arriva qu'à dix heures du soir et resta deux jours. On a vu, dans le résumé précédent, ce qui l'y retint; pourtant ici, notre point de vue étant surtout Napoléon et nous, il exige d'autres détails.

En ce moment, et depuis le passage du Danube, sa Grande Armée, partagée en deux, faisait à la fois face à l'Autriche et à la France : à l'Autriche, par soixante mille hommes maîtres de la Bavière, sous Davout et Bernadotte; à Mack et à la France, par cent quarante mille hommes répandus en Souabe, depuis Albeck jusqu'à Landsberg, et dont il s'agissait maintenant de rallier la plus grande part sur le point d'attaque. Napoléon, arrivé le 10 octobre dans Augsbourg, s'y trouve placé entre ces deux masses. Il y demeure



jusqu'au 13 octobre, l'œil à la fois, d'une part sur l'Autriche, où il compte les pas des Russes; d'autre part sur le Tyrol et l'armée de l'Archiduc Jean, dont les corps, détachés au secours de Mack, viennent se faire battre en détail; enfin et surtout sur Mack lui-même, qu'il vient d'entamer les deux jours précédents, à Vertingen, à Guntzbourg, et qu'il fait resserrer sur Ulm et sur l'Iller.

Quelque peu d'estime qu'il fasse de ce feld-maréchal, par le passé jugeant le présent, il ne peut se persuader que, à Ulm, Mack, qu'il croit fort encore d'environ quatre-vingt mille hommes, ne suivra pas l'exemple de Mélas à Marengo; et que, dans sa position désespérée, il ne cherchera pas sa fin ou son salut dans une bataille!

Cependant deux autres partis restent à prendre à ce général : celui de se jeter dans les Alpes par la haute Souabe, ou celui de se retirer sur la Bohême par la rive gauche du Danube. Le premier de ces partis, Napoléon le rend impossible, en poussant Soult de Landsberg et d'Augsbourg sur Memingen et Biberach. Pour le second, soit que les rapports de Murat eussent trompé l'Empereur, ou qu'il eût trop compté sur Dupont secondé par d'Hilliers qui lui manqua, tous deux occupant encore vers Albeck la rive gauche du Danube, il néglige cette rive, convaincu que Mack l'attend sur l'Iller où se trouvent ses magasins. C'est donc là qu'il a ordonné à Murat de tout attirer autour de lui : Lannes, Ney lui-même, Marmont, Soult ensuite, cent mille hommes enfin! De là le passage sanglant de Ney, le 9 octobre, sur la rive droite par les ponts au-

dessous d'Ulm, suivi de l'abandon trop complet de la rive gauche du Danube.

Napoléon avait trompé Mack par l'exécution si rapide de la première et grande manœuvre, et maintenant lui-même, à son tour, est trompé par l'inconcevable et stagnante irrésolution de son adversaire. Et d'abord, le 9, le 10 surtout, il a été tellement convaincu d'un grand effort de ce feld-maréchal, ou sur Augsbourg, ou vers le Tyrol, et surtout du ralliement de son armée sur l'Iller, que, supposant Ulm à peu près abandonnée, il a ordonné à Ney, puis à Dupont même tout seul, de s'en saisir! Enfin, à compter du 10 au soir, il croit si exclusivement à une bataille sur l'Iller, qu'il en annonce le jour et le lieu à ses maréchaux. « Mack, écrit-il en Bavière à Davout et « à Bernadotte, succombera le 14 sur l'Iller; et, le « 18 octobre, tout étant terminé de ce côté, ils ver« ront arriver l'Empereur à leur aide, avec quarante « mille hommes! »

Mais, dans la nuit du 12 au 13, tout change. Une lettre de Lannes, pleine de cet instinct de la guerre, si puissant en ce maréchal, montre à Napoléon Murat l'abusant par ses rapports, ne regardant que devant lui, attirant tout à lui, et, en dépit de Ney, ayant fait livrer à l'ennemi, et Dupont et la rive gauche du Danube. D'autre part la nouvelle du combat d'Albeck, où Dupont, un contre quatre, et abandonné par d'Hilliers, a été enveloppé; où, quoique vainqueur sur le champ de bataille, il a perdu derrière lui son matériel et s'est vu forcé de se retirer, vient d'arriver au quartier impérial. Cette

lettre de Lannes, cette nouvelle de Dupont, à laquelle Napoléon était si loin de s'attendre, transportent enfin son attention sur la rive gauche : il commence à douter d'une bataille sur l'Iller; il ne peut plus regarder comme insensée la crainte d'une retraite de Mack par Nordlingen sur la Bohême : il vient de lui en donner la possibilité. Dès lors une vive anxiété s'empare de l'esprit de Bonaparte. Son grand parc, ses renforts, sa ligne d'arrivée ou d'opérations enfin, sont sans garanties suffisantes sur la rive gauche du Danube. Mack, dans Ulm, est sur les deux rives : il peut, il semble même vouloir, pour s'évader, profiter de cet avantage. Il faut donc à l'instant, et s'il en est temps encore, d'une part se réemparer impétueusement de la rive gauche; d'autre part reconnaître à fond l'ennemi sur la rive droite jusque dans Ulm, pour s'assurer à la fois de ses intentions sur les deux rives et l'y contenir!

Aussitôt partent, le 13 octobre, cent instructions dont la plus importante fut l'ordre, au maréchal Ney, de repasser à tout prix, dès ce jour même, le Danube à Elchingen, ce qu'il ne put exécuter que le lendemain. Inquiet, impatient, Napoléon déjà m'avait envoyé la veille au soir à Murat, lui porter des ordres, lui demander des nouvelles; à quoi ce Prince, enfin détrompé, m'avait répondu que l'armée ennemie n'était plus devant lui, et qu'elle avait passé sur l'autre rive. Mon instruction portait de revenir dans la nuit à Guntzbourg, où l'Empereur arriva le 13, avec le jour. Là, prévenu par moi qu'un parti ennemi avait été aperçu sur son passage, dans son

étonnement il m'envoya reconnaître, en amont du fleuve, le pont de Leiphem qu'il croyait gardé. C'était admettre la supposition fort possible, que déjà l'ennemi avait pu s'avancer d'Ulm jusque-là, en descendant le fleuve, par sa rive gauche, pour nous échapper.

Je ne retrouvai l'Empereur, dans l'après-midi, qu'à Pfaffenhoffen, chez Murat. Sur mon rapport, que Leiphem était rempli de nos troupes, mais qu'elles ne songeaient nullement à garder le pont, haussant les épaules, il dit à son beau-frère : « C'est donc « partout de même! Vous voyez comment nos or- « dres sont exécutés! » Je ne sais si ce reproche, ainsi généralisé, s'adressait à Ney ou à Murat; mais évidemment l'Empereur s'apercevait que, pendant son séjour à Augsbourg, tout avait langui; que l'ennemi avait été négligé, mal reconnu; que désormais il fallait que lui-même fût présent partout, et qu'il ne devait s'en rapporter qu'à son coup d'œil.

Aussi envoyait-il, en ce moment, ordre sur ordre à Lannes et à Marmont de resserrer Ulm; il y appelait Soult de Memingen; la nuit et les rapports arrivés, il reprochait à Ney, qui n'avait que trop obéi, l'isolement de Dupont sur l'autre rive; il le grondait d'avoir faiblement attaqué, dans la soirée, le pont d'Elchingen, et de s'être fait repousser. « Il trouvait à « propos, lui écrivait-il, d'attirer l'ennemi dans « des combats partiels, qui ne pouvaient que nous « être avantageux, mais en se gardant bien de ris- « quer, par de petits revers, de relever le cœur de « l'ennemi, et de rendre ainsi le moral à une armée « qui n'en avait plus! »

Il en faut aussi convenir, de Guntzbourg à Pfaffenhoffen, l'armée lui avait offert l'aspect du plus grand désordre. Les chemins, entièrement défoncés, étaient semés de nos chariots alsaciens embourbés, de leurs conducteurs désespérés, et de chevaux abattus, expirant de faim et de fatigue. A droite et à gauche, nos soldats couraient, à la débandade, au travers des champs, les uns cherchant des vivres, les autres chassant, avec leurs cartouches, dans ces plaines giboyeuses. A leurs coups de feu redoublés, au sifflement de leurs balles, on se serait cru aux avant-postes, et l'on y courait le même danger.

Il n'y avait rien à faire à cette licence : le soldat, sans distribution, ne vivait que de maraude, dont il nourrissait son officier. L'Empereur passait sans paraître faire attention à ces désordres, suites inévitables de mouvements si divers et si rapides pour atteindre le plus glorieux des résultats. Au reste ces grandes armées, telles que les colosses, ne sont bonnes à voir que de loin, d'où bien des détails défectueux sont inaperçus, comme aussi ce monde lui-même, dont l'ensemble impose l'admiration, mais où tant de détails semblent sacrifiés à cet admirable ensemble !

Pour moi, je l'avouerai, j'eusse pu rendre ma reconnaissance du pont de Leiphem plus utile à l'Empereur : j'aurais dû lui dire quels en étaient les abords, la configuration des deux rives, et surtout que la droite commandait la gauche. Je négligeai d'insister sur ce point de vue, quelle qu'en fût pourtant l'importance.

Le regret que j'en conçus, aussitôt après, fut d'abord

tout d'amour-propre; mais il devint plus sérieux les jours suivants. En effet, si j'eusse attiré l'attention de l'Empereur sur la facilité de ce passage libre alors, tandis qu'au contraire, à deux heures de là, celui d'Elchingen, fortement occupé, était de l'abord le plus dangereux, vraisemblablement il l'eût préféré, ou du moins il eût, par une double attaque, partagé les forces de l'ennemi et sa résistance. Le lendemain la brillante mais bien sanglante affaire d'Elchingen, où Ney, prenant le taureau par les cornes, pouvait être repoussé, en eût été plus sûre et moins coûteuse. Voilà comment les moindres détails ont de l'importance, et pourquoi, dans ces moments critiques, il n'y a guère de fautes insignifiantes.

A ce propos, rendons grâces au maréchal Saint-Cyr d'avoir renouvelé une institution du maréchal de Ségur, mon grand-père, en créant une école et un corps spécial d'État-Major. Désormais l'instruction qu'on y reçoit devra rendre de pareilles négligences impossibles ou impardonnables.

Ma seule excuse était dans l'excès de ma fatigue. Pourtant, quelqu'excédé que je fusse par trente-six heures de marche consécutive sur mes chevaux d'abord, puis sur d'autres d'ordonnance ou de paysans, l'Empereur, tout préoccupé de ce qui se passait sur l'autre rive, m'envoya encore, à plusieurs lieues de là, porter l'ordre à sa grosse cavalerie de s'éclairer sur le Danube. C'était en ce moment que le maréchal Ney, trop pressé par ses instructions, faisait vainement attaquer les abords du pont d'Elchingen par une trop faible avant-garde. Chemin faisant, le bruit du canon

m attirait vers ce combat, où je me serais trouvé sans mission et dans le rôle nul et inconvenant de spectateur. Une rencontre bizarre m'arrêta. La nuit commençait; je marchais à travers champs, quand soudainement un factionnaire, abrité par un buisson, m'opposant sa baïonnette, me cria *Qui vive!* mais en si bon allemand, que, dans l'obscurité le prenant pour un ennemi, je crus d'abord ne pouvoir me tirer d'affaire qu'en me débarrassant de lui, avant qu'il eût pu appeler son poste. Je lui répondis donc, dans la même langue, en tirant mon sabre. J'allais m'en servir lorsque, surpris de sa confiance : « De quel « pays es-tu donc? lui demandai-je en allemand. — « De Strasbourg, » me répliqua-t-il. Alors, revenu de ma méprise, fort soulagé, j'en conviens, et corrigé, par cette aventure, de ma curiosité belliqueuse et intempestive, je ne songeai plus qu'à exécuter l'ordre de Napoléon; après quoi j'allai me coucher à Guntzbourg, où le quartier impérial était resté, mais sans l'Empereur, qui passa cette nuit à Pfaffenhoffen.

Le lendemain 14 octobre, au point du jour, ne se fiant plus à personne, il alla d'abord, jusqu'au château d'Hildenhausen, engager lui-même le combat qui de ce côté devait rejeter l'ennemi dans Ulm. Aussitôt après, redescendant au galop cette rive, il atteignit le passage d'Elchingen. Je l'y retrouvai à l'instant où le 69me régiment, culbutant l'ennemi sur le pont, s'en était saisi, et lorsque, soutenu au delà par le 76me d'infanterie et les 18me, 10me et 3me de Dragons, de Chasseurs et de Hussards, Ney s'emparait, en trois assauts, de la haute et formidable position sur

laquelle est située l'abbaye, désormais célèbre, d'Elchingen.

Pendant que ce maréchal continuait à chasser devant lui Laudon, qui fuyait avec perte de six mille hommes, jusqu'au pied du Michel's Berg, véritable rempart d'Ulm, Napoléon s'était avancé au travers des renforts, de toutes armes, qui se précipitaient sur le pont, et des morts et blessés qui l'encombraient. Il se faisait jour avec peine sur cet étroit passage, couvert de sang et de débris, lorsque, voyant nos blessés interrompre leurs plaintes pour le saluer de leur cri accoutumé, il s'arrêta. Parmi eux se trouvait un artilleur; un boulet lui avait emporté la cuisse; il le distingua, s'approcha, et, détachant son étoile d'honneur, il la lui mit dans la main, en lui disant: « Prends-« la, elle t'appartient, ainsi que l'hôtel des Invalides; « et console-toi, tu y pourras vivre heureux en-« core! — Non, non, répondit le brave soldat, la « saignée a été trop forte! Mais c'est égal, Vive l'Em-« pereur! »

De l'autre côté du pont, un ancien grenadier de l'armée d'Égypte gisait sur le dos, la face exposée à la pluie qui tombait à flots. Dans son exaltation du combat, il criait encore : *En avant!* à ses camarades. L'Empereur, en passant, le reconnut; et, se dépouillant de son manteau, il le jeta sur lui : « Tâche de me le « rapporter, lui dit-il; et en échange je te donnerai « la décoration et la pension que tu mérites. »

Alors, tout au combat, et du sommet de la hauteur escarpée d'Elchingen, voyant la victoire décidée et la rive gauche enfin ressaisie, il envoie le général

Mouton jusqu'à Albeck, où la position aventurée de Dupont l'inquiétait; puis, repassant le pont, il remonte rapidement la rive droite jusque par delà Hildehausen, voulant s'assurer du succès de cette autre attaque, engagée par lui au point du jour. Décidé à ne plus en croire que ses propres yeux, il s'approcha, et se tint longtemps sur un tertre si près de l'ennemi, que nous fûmes obligés de nous mettre en tirailleurs, et de faire le coup de pistolet contre les dragons autrichiens, pour les écarter de sa personne. Il ne se retira satisfait que peu d'instants avant la nuit, qu'il retourna passer à Ober-Falheim, sur la rive droite encore, près d'Elchingen, chez un curé, où Thiard lui fit son lit, et l'un de ses aides de camp, une omelette; mais où, tout étant pillé, tout lui manqua, vêtements secs et le reste, jusqu'à son vin de Chambertin, dont il remarqua gaiement « qu'il n'avait « jamais était privé, même au milieu des sables de « l'Égypte! »

CHAPITRE VI.

Le 15 octobre, à trois heures du matin selon son habitude, et parce qu'à cette heure les rapports de la veille étaient arrivés, il dicta ses ordres pour que, dans cette journée, Mack fût complétement rejeté et cerné sur les deux rives, dans les murs d'Ulm. Il soupçonnait déjà l'évasion de quelque troupe ennemie par

Nordlingen, mais il ne craignait encore qu'un coup de main sur ses derrières, vers Donawerth. Il prit ses précautions en conséquence.

Le jour venu, il alla s'établir dans l'abbaye d'Elchingen. Il y régla l'ordre d'attaque du mont Saint-Michel, dominateur d'Ulm, clef de cette ville. Midi fut l'heure indiquée pour ce coup de grâce, que Ney, soutenu à gauche par Lannes, et en réserves par la Garde et notre grosse cavalerie, devait porter.

Vers onze heures, dans son impatience, Napoléon, remontant à cheval, s'avança sur la route d'Ulm. Il dépassa même les avant-postes de Ney, et poussa jusques au pied du mont Saint-Michel. Vingt-cinq chasseurs à cheval de sa Garde et quelques-uns de nous le suivaient seuls. Il s'irritait des lenteurs que, derrière lui, le passage du défilé du pont d'Elchingen apportait inévitablement à l'arrivée de ses colonnes. Il avait hâte d'en finir. Enfin, quelques balles ennemies arrivant déjà, et ne pouvant faire sans imprudence un pas de plus, il s'arrêta, et m'appelant : « Prenez mes « chasseurs, me dit-il ; passez devant, et ramenez-moi « des prisonniers ! » Ainsi commença le combat d'Ulm. Ce fut l'Empereur en personne, et par son peloton d'escorte, qui l'engagea !

L'ennemi l'avait aperçu ; il occupait le sommet de la colline ; un peloton de hulans barrait la route. Le mien, mal commandé par son lieutenant, manqua sa charge ; il s'arrêta, et faillit me laisser prendre ainsi qu'un brigadier qui seul m'avait suivi, et qui fut blessé d'un coup de lance à côté de moi. Revenu, aussi mécontent qu'on peut le croire, j'apostrophai

les chasseurs, leur officier surtout, et les dispersai en tirailleurs. Le feu dès lors commença.

Ce qui me rappelle cette circonstance, d'ailleurs bien peu remarquable, c'est une singulière rencontre qu'à mon insu je venais de faire, et la disgrâce passagère qu'acheva de s'attirer, ce jour-là, le corps entier des chasseurs de notre Garde. Avant mon départ de Paris pour l'armée, une dame parente du jeune Prince de Windischgraetz, supposant qu'il pourrait être pris par nous, me l'avait recommandé. Or, tout au contraire, c'était justement ce jeune officier fort brillant qui, à la tête de ce peloton de hulans, venait de faillir me prendre! Quant aux chasseurs à cheval de la Garde, je ne sais comment un esprit de faux orgueil s'était emparé de ce corps d'élite. Devenus trop fiers, non-seulement ils dédaignaient le service des avant-postes, mais, le soir de cette affaire, revenus à Elchingen, ils manquèrent d'égards pour la livrée impériale, la laissant dehors, et s'emparant, bon gré, mal gré, pour leurs chevaux, des meilleures places. La répression ne se fit point attendre : Napoléon, irrité, les envoya sur-le-champ à son beau-frère, où, deux jours après, joint sans distinction à sa cavalerie, ce corps entier répara la faute de quelques-uns, en contribuant à faire mettre bas les armes à vingt mille hommes!

Cependant le feu que je venais d'engager s'était bientôt étendu sur toute la ligne que Ney commandait. De son côté l'Empereur, que nous avions cru couvrir, fatigué de ces tirailleries et de la pluie qui redoublait, était allé se mettre à couvert à Hasslach,

en attendant sa Garde et le corps du maréchal Lannes. Je le retrouvai dans une ferme de ce hameau, sommeillant assis à côté d'un poêle, dont un jeune tambour, sommeillant de même, occupait l'autre côté. Étonné de ce spectacle, j'appris que, à l'arrivée de Napoléon, on avait voulu renvoyer cet enfant ailleurs; mais que le tambour avait résisté, disant « qu'il y « avait place pour tout le monde; qu'il avait froid, « qu'il était blessé, qu'il était bien là, et qu'il y res- « tait. » Ce que Napoléon entendant, il s'était pris à rire, ordonnant « qu'on le laissât sur sa chaise, « puisqu'il y tenait si fort. » En sorte que l'Empereur et le tambour dormaient assis en face l'un de l'autre, entourés d'un cercle de généraux et de grands dignitaires debout, attendant des ordres.

Pourtant le bruit du canon se rapprochait; et Napoléon, de dix minutes en dix minutes, se réveillait, envoyant presser l'arrivée du maréchal Lannes, quand celui-ci, entrant précipitamment, s'écria : « Sire, que faites-vous donc là? Vous dormez, et « Ney, tout seul, lutte contre toute l'armée autri- « chienne! — Et pourquoi s'est-il engagé? répondit « l'Empereur, je lui avais dit d'attendre; mais il est « toujours le même, il faut qu'il tombe sur l'ennemi « dès qu'il l'aperçoit! — Bon, bon, reprit Lannes, « mais une de ses brigades est repoussée; j'ai mes « grenadiers là, il y faut marcher, il n'y a pas de « temps à perdre! » Et il entraîna Napoléon qui, s'échauffant à son tour, poussa si avant, que Lannes, ne pouvant l'arrêter par ses représentations, saisit brusquement la bride de son cheval et le força

de se placer dans une position moins dangereuse
Ney s'était en effet refusé à suspendre son attaque; sa gauche venait d'être ébranlée par une sortie de dix mille hommes, et nonobstant il avait chargé Dumas de dire à l'Empereur « qu'il pourvoirait à tout! qu'il « en répondait; qu'il n'avait pas besoin du maréchal « Lannes, et qu'on ne se partageait pas la gloire! »

Le danger fut court. En peu d'instants Bertrand et trois bataillons emportèrent les retranchements du Michel's Berg; Suchet, d'autre part, lancé par Lannes, eut bientôt couronné le Frauenberg. Alors, maître des faubourgs, l'Empereur, du sommet de la première de ces collines, vit à ses pieds, et à demi-portée de ses obus, Ulm complétement cernée, encombrée d'ennemis entassés, sans vivres, sans fourrage, et sans possibilité de se mouvoir dans ses murailles.

Dès lors, sûr que sa proie ne pouvait plus lui échapper, il fit rectifier ses lignes, lier et affermir ses positions, menacer la ville de quelques obus, et, la nuit venue, il alla se reposer à Elchingen, où je le rejoignis trop tard, manquant à mon service, celui d'établir son quartier général et d'en assurer la garde.

Le fait est que, au moment le plus vif de la journée, entraîné par la curiosité et par l'ambition d'être l'un des premiers à entrer dans Ulm, je m'étais séparé de Napoléon pour suivre l'attaque du 17me léger sur la porte dite de Stuttgard. C'était à l'instant même où le colonel Vedel, entrant pêle-mêle avec l'ennemi, perdait la moitié de son 1er bataillon dans Ulm, et y était pris avec le reste. Échappé de cette échauffourée, j'avais été chercher fortune ailleurs, et si imprudemment,

que j'allais tomber à bout portant dans une embuscade, quand, derrière moi, sur la pente du Michel's Berg, le maréchal Ney, me rappelant, m'avait sauvé de cette disgrâce.

Le lendemain matin je fus rudement tancé par Rapp et Caulaincourt à ce sujet. Ils me demandèrent si je me croyais à l'armée pour mon seul et propre compte, et pour mon plaisir! Ajoutant que, officier d'état-major de l'Empereur, ma place était de rester près de lui, à portée de tous ses ordres; qu'en les attendant, si j'aimais à observer, c'était de là qu'il fallait le faire. Cette leçon méritée me fut d'autant plus utile, que, en me ramenant à mes devoirs d'état-major, elle me fit réfléchir sur tous les moyens à employer pour les remplir avec le plus de succès possible.

C'était dans les premières heures du 16 octobre, et sur la paille de mon gîte d'Elchingen, que je me livrais à cet examen de conscience, bien différent, sans doute, de ceux du moine auquel je succédais dans cette cellule. Je n'en sortis, jugeant la campagne finie pour nous, que pour laisser l'Empereur monter à cheval, et pour réparer mon inadvertance de la veille en prenant possession de cette abbaye. La reconnaissance en fut pénible et bien douloureuse; toutes les horreurs de la guerre y étaient rassemblées! Et d'abord, l'ambulance en occupait une partie : les cris des blessés, qu'on amputait et qu'il me fallut aller encourager, m'en avertirent. Mais un autre spectacle plus affreux m'attendait.

Je parcourais tous les détails de cet édifice gothique d'une immense étendue, visitant les postes et rectifiant

les consignes, lorsque, passant près d'un caveau obscur, je crus en entendre sortir de sourds gémissements, mêlés à des chants bruyants et à des éclats de rire. Je m'arrêtai pour interroger un factionnaire qui me répondit que, en effet, les mêmes accents de douleur, interrompus par ces éclats de joie, l'avaient étonné. Nous écoutâmes; et, n'entendant plus que le bruit des verres, j'allais passer, quand un nouveau cri faible et plaintif vint jusqu'à nous.

Dans mon émotion, après avoir vainement sondé tous les alentours, je pénétrai dans une salle basse, où le bruit de l'orgie retentissait. C'étaient des courriers et des valets attablés, qui se réjouissaient aux dépens des vins qu'ils venaient de découvrir. Je leur imposai silence, leur demandant s'ils n'entendaient donc pas, fort près d'eux, gémir et se plaindre. Ils me répliquèrent insoucieusement qu'ils avaient bien ouï quelque chose de pareil, mais que, n'en comprenant pas la cause, ils n'y avaient plus songé. « Cependant plusieurs de vous ont couché ici, leur « dis-je, et dans le silence de la nuit vous avez dû « mieux entendre! » Leur réponse fut la même : « Ces gémissements avaient troublé leur sommeil; « une odeur infecte et cadavéreuse les avaient importunés, mais ne les avait point empêchés de se rendormir! » Alors, indigné : « Debout! leur criai-je, « et suivez-moi! » La recherche fut longue encore; pourtant, derrière un amas de planches, et dans ce caveau même qu'ils habitaient, nous parvînmes à découvrir une porte massive qu'on semblait avoir dérobée soigneusement à tous les regards. Elle résista

longtemps à nos efforts; entr'ouverte enfin, une odeur fétide, qui s'exhala, me fit reculer; mais j'en avais déjà vu assez pour surmonter cette répugnance.

Ce caveau peu vaste, et assez bien éclairé, m'avait montré, à la fois, toutes les tortures de la souffrance, toutes les expressions du malheur et de la douleur! J'ai vu bien des scènes horribles, mais tous les détails de celle-ci sont restés gravés dans ma mémoire. Plusieurs corps de soldats autrichiens, morts de leurs blessures ou de faim, barraient au dedans la porte; vraisemblablement, après l'avoir fermée sur eux, leurs efforts n'avaient pu la rouvrir. Là gisait un de leurs officiers respirant encore, mais à demi étouffé sous ces malheureux qui avaient expiré sur lui. Plus loin, d'autres corps, dont plusieurs avaient les bras rongés, étaient étendus çà et là, les uns avec l'expression de la rage, les autres dans l'attitude de la prière. Au milieu du caveau un second officier tout souillé de sang, en m'entendant entrer, s'était relevé sur ses genoux; il étendit les bras vers nous; mais, épuisé, il retomba sur les mains, puis sur le front, et de sa bouche qui écumait, il rendit, avec le râle de l'agonie, son dernier soupir! Un troisième officier était accroupi sur une table, où sans doute il était monté pour atteindre le soupirail et appeler à son secours; sa tête allait et venait; ses mains vaguaient autour de lui, comme s'il eût voulu se prendre à quelque chose, se retenir à la lumière du jour, à ce monde, à la vie qui lui échappait!....... Mais c'est assez, c'en est trop peut-être, et le courage me manque pour achever. En un mot ces infortunés, morts ou mourant de faim, de soif surtout.

et de leurs blessures, étaient là quatorze ou quinze, dont à peine trois purent être sauvés. Malheureusement je ne venais de les découvrir que le troisième jour de ce supplice : c'était l'avant-veille, et en voulant se dérober à l'emportement de notre victoire, qu'eux-mêmes se l'étaient infligé !

CHAPITRE VII.

Pendant cette triste reconnaissance l'Empereur, faussement renseigné sur l'évasion de l'Archiduc, le croyait en fuite vers Biberach et les Alpes. Il comptait sur le maréchal Soult pour lui couper cette retraite. Revenu sur les positions du Michel's Berg, conquises la veille, il faisait canonner Ulm, amasser des fascines, et menaçait d'un assaut cette armée et cette ville, de toutes parts, cernées et dominées.

De son côté Mack, en butte à l'animadversion de ses généraux, leur annonçait l'arrivée des Russes près, disait-il, de les délivrer; il leur défendait, sur l'honneur, de prononcer le mot de reddition. Mais il se contredisait en demandant, ce même jour 16 octobre, une suspension d'armes au maréchal Ney. Celui-ci, tout au contraire, plaçant dans ses bouches à feu son éloquence, n'avait répondu que par des coups de canon à cette avance.

L'Empereur était en ce moment retourné à Elchingen; la nuit du 16 au 17 octobre était commencée. A la nouvelle de ces pourparlers, auxquels il s'attendait, il fit écrire en France, et ailleurs, qu'il

tenait l'armée autrichienne prisonnière ; que dans une heure elle aurait capitulé ; et, m'appelant, il me chargea, par une instruction verbale, courte et précise, d'aller négocier les conditions de la capitulation avec le feld-maréchal.

Je vais reproduire ici le récit de cet événement, tel que, suivant des notes prises sur place, je le fis, peu de temps après, pour le général Dumas. Ce général écrivait alors le précis de cette campagne ; mon rapport y figure comme pièce justificative. Le peu de modifications qu'ici l'on remarquera dans ce document, le rend plus conforme à mes notes.

Quartier impérial d'Elchingen, 17 octobre.

Hier au soir, 24 vendémiaire (16 octobre), l'*Empereur* m'a fait appeler dans son cabinet. Il m'a ordonné de pénétrer dans Ulm, de décider Mack à se rendre dans cinq jours, et s'il en exigeait absolument six, de les lui accorder. Telles ont été mes instructions. La nuit était noire. Un ouragan furieux venait de s'élever : j'ai failli plusieurs fois être renversé par la tempête. Il pleuvait à flots ; il fallait passer par des chemins de traverse, et éviter des bourbiers où l'homme, le cheval et la mission pouvaient finir avant terme. J'ai été presque jusqu'aux portes de la ville sans rencontrer nos avant-postes ; il n'y en avait plus : factionnaires, vedettes, grandes gardes, tout s'était mis à couvert ; les parcs d'artillerie même étaient abandonnés ; point de feux, point d'étoiles. Il m'a fallu errer pendant trois heures, et inutilement, pour trouver un général. J'ai traversé plusieurs villages, et interrogé vainement ceux des nôtres qui en remplissaient les maisons.

J'ai enfin découvert un trompette d'artillerie, à moitié noyé dans la boue sous un caisson où il s'était réfugié. Il était roide de froid. Nous nous sommes approchés des remparts d'Ulm. On nous attendait sans doute, car, au premier appel, M. de la Tour, officier parlant bien français, s'est présenté pour me conduire au feld-maréchal. Il m'a bandé les yeux et m'a fait gravir par-dessus les fortifications. J'ai fait observer à mon conducteur que la nuit était si noire, qu'elle rendait le bandeau bien inutile; mais il m'a objecté l'usage. La course m'a semblé longue. J'en ai profité pour faire causer mon guide. Mon but a été de savoir quels chefs éminents renfermait la ville. Je me plaignis donc de ma fatigue, et je demandai si le quartier du maréchal Mack était loin de celui de l'Archiduc. « Ils se touchent, » me répondit M. de la Tour. J'en conclus que nous tenions dans Ulm, avec le Prince, tout le reste de l'armée autrichienne. La suite de la conversation me confirma dans cette conjecture, que le départ de l'Archiduc, en ce moment même, rendait erronée.

Nous sommes enfin arrivés dans une auberge, où demeurait le général en chef : il pouvait être alors trois heures après minuit. Ce général m'a paru grand, âgé, pâle. L'expression de sa figure annonçait une imagination vive. Ses traits étaient tourmentés par une anxiété qu'il cherchait à dissimuler.

Je me nommai; et, après avoir échangé quelques compliments, entrant en matière, je lui dis que je venais, de la part de l'Empereur, le sommer de se rendre, et régler avec lui les conditions de la capitulation. Ces expressions lui parurent insupportables, et il ne con-

vint pas d'abord de la nécessité de les entendre. J'insistai, en lui faisant remarquer que, après sa demande d'une suspension d'armes, m'ayant reçu, je devais supposer, ainsi que l'Empereur, qu'il avait apprécié sa position. Mais il m'a répondu vivement qu'elle allait bien changer : que l'armée russe s'approchait; qu'elle allait le dégager; qu'elle nous mettrait entre deux feux; et que, peut-être, ce serait bientôt à nous à capituler! Je lui répliquai : que, dans sa situation, il n'était pas surprenant qu'il ignorât ce qui se passait en Autriche, puisque nous l'en séparions entièrement; que, en conséquence, je devais lui apprendre que les maréchaux Davout, Bernadotte et l'armée bavaroise occupaient Ingolstadt et Munich, et qu'ils avaient leurs avant-postes sur l'Inn, où l'on n'avait point encore entendu parler des Russes. — « Que je sois le « plus grand j... f....., s'écria le maréchal Mack tout en « colère, si je ne sais pas, par des rapports certains, « que les Russes sont à Dachau! Croit-on m'abuser « ainsi? Me traite-t-on comme un enfant? Non, M. de « Ségur. Si dans huit jours je ne suis pas secouru, je « consens à rendre ma place, à ce que mes soldats soient « prisonniers de guerre, et leurs officiers prisonniers « sur parole. Alors on aura eu le temps de me secourir. « J'aurai satisfait à mon devoir. Mais on me secourra, « j'en suis certain. — J'ai l'honneur de vous répéter, « monsieur le Maréchal, ai-je répliqué, que nous « sommes maîtres non-seulement de Dachau, mais de « Munich et de la Bavière jusqu'à l'Inn. D'ailleurs, en « supposant vraie votre assertion, si les Russes sont à « Dachau, cinq jours leur suffisent pour venir nous atta-

« quer, et Sa Majesté vous les accorde. — Non, mon-
« sieur, repartit le Maréchal, je demande huit jours.
« Je ne puis entendre aucune autre proposition. Il
« me faut huit jours ; ils sont indispensables à ma res-
« ponsabilité ! — Ainsi, repris-je, toute la difficulté
« consiste dans cette différence de cinq à huit jours.
« J'avoue que je ne conçois pas l'importance que Votre
« Excellence y attache, quand Sa Majesté est devant
« vous à la tête de plus de cent mille hommes, et quand
« les corps des maréchaux Davout, Bernadotte et
« l'armée bavaroise suffisent pour retarder, de ces trois
« jours, la marche des Russes, même en les supposant
« où ils sont bien loin d'être encore ! — Ils sont à Da-
« chau ! répéta le Maréchal. — Eh bien, soit ! monsieur
« le Baron, me suis-je écrié, et même à Augsbourg !
« Nous en sommes, alors, d'autant plus pressés de
« terminer avec vous ! Ne nous forcez donc pas d'em-
« porter Ulm d'assaut, car alors, au lieu de cinq jours
« d'attente, l'Empereur y serait dans quelques heures !
« — Ah ! Monsieur, m'a répliqué le général en chef,
« ne pensez pas que quinze mille hommes se laissent
« forcer si facilement. Il vous en coûterait cher ! —
« Quelques centaines d'hommes, lui répondis-je ; et à
« vous, votre armée et la destruction d'Ulm que l'Alle-
« magne vous reprocherait ; enfin tous les malheurs
« d'un assaut que Sa Majesté veut prévenir par la pro-
« position qu'elle m'a chargé de vous apporter. — Di-
« tes, s'écria le Maréchal, qu'il vous en coûterait dix
« mille hommes ! la force d'Ulm est assez connue ! —
« Elle consiste, ai-je repris, dans les hauteurs qui l'en-
« vironnent, et nous les occupons ! — Allons donc, mon-

« sieur, m'a-t-il répondu, il est impossible que vous ne
« connaissiez pas la force d'Ulm ! — Sans doute, ai-je
« répliqué, et d'autant mieux que nous voyons de-
« dans ! — Eh bien ! Monsieur, m'a dit alors ce malheu-
« reux général, vous y voyez des hommes prêts à se dé-
« fendre jusqu'à la dernière extrémité, si votre Empe-
« reur ne leur accorde pas huit jours ! Je tiendrai
« longtemps ici. Il y a dans Ulm trois mille chevaux,
« et plutôt que de nous rendre nous les mangerons
« avec autant de plaisir que vous le feriez à notre
« place. — Vos chevaux ! ai-je répondu ; ah ! mon-
« sieur le Maréchal, la disette que vous devez éprou-
« ver est donc déjà bien grande, puisque vous songez
« à une aussi triste ressource ! »

Le maréchal se hâta de m'affirmer qu'il avait pour dix jours de vivres, mais je n'en ai rien cru. Le jour commençait à poindre ; nous n'avançions pas ; je pouvais accorder six jours, mais le baron en voulait si obstinément huit, que j'ai jugé cette concession d'un jour inutile : je ne l'ai point risquée. Je me suis donc levé en imaginant de lui dire que mes instructions m'ordonnaient d'être revenu avant le jour, et en cas de refus, de transmettre, en passant, au maréchal Ney, l'ordre de commencer l'attaque. Ici le général Mack s'est plaint de la violence du maréchal envers l'un de ses parlementaires qu'il n'avait point voulu écouter. J'en ai profité pour ajouter que, en effet, le caractère de ce maréchal était bouillant, impétueux, impossible à contenir ; qu'il commandait le corps le plus nombreux, le plus rapproché ; qu'il attendait impatiemment l'ordre de donner l'assaut, et que c'était

à lui que je devais le transmettre en sortant d'Ulm.

Le vieux feld-maréchal ne s'est point laissé effrayer; il a insisté sur les huit jours, et m'a pressé d'en porter la proposition à l'Empereur.

Ce malheureux général est prêt à signer la perte de l'Autriche et la sienne; et pourtant, dans cette position désespérée, où tout en lui doit souffrir cruellement, il ne s'abandonne point encore : son esprit conserve ses facultés; sa discussion est vive et tenace. Il défend la seule chose qui lui reste à défendre, le temps; soit que réellement il croie l'armée russe à portée de le secourir, ou qu'il cherche à retarder la chute de l'Autriche, dont il est cause, et à lui donner quelques jours de plus pour s'y préparer. Lui perdu, il dispute encore pour elle. C'est un homme de conversation plus que d'action. Il s'égare dans de vaines conjectures. Il semble vouloir jouer au plus fin contre le plus fort. Il se peut aussi qu'il ait voulu détourner notre attention de la fuite des vingt mille hommes dont nous venons d'apprendre l'évasion par Nordlingen.

Ce matin, avant neuf heures, j'ai retrouvé l'Empereur à l'abbaye d'Elchingen. Je lui ai rendu compte de cette négociation dont les détails l'ont satisfait. Une vive joie a brillé dans ses regards quand je lui ai fait partager mon erreur sur la présence, dans Ulm, de l'Archiduc. Après vingt minutes d'entretien, me voyant harassé de tant de jours et de nuits de combats et de fatigues, il m'a permis d'aller changer et me reposer. Mais à peine étais-je à demi déshabillé qu'il m'a fait rappeler en toute hâte. Impatient de deux minutes de retard, il a envoyé le maréchal Berthier en personne

me chercher, dans la cellule où, épuisé de fatigues, je m'efforçais de me rajuster. Ce major m'a apporté en même temps les nouvelles propositions écrites à mi-marge, et l'ordre de retourner sur-le-champ les faire accepter par le feld-maréchal.

L'Empereur accordait huit jours, mais à dater du 15 octobre, premier jour du blocus; ce qui les réduisait en effet aux six jours que j'avais pu et que je n'avais pas voulu concéder. Toutefois, en cas d'un refus obstiné, j'étais autorisé à laisser dater ces huit jours du 16 octobre, et l'Empereur gagnait encore un jour à cette concession. Il tient à entrer promptement dans Ulm, pour augmenter la gloire de sa victoire par sa rapidité; pour se retourner et fondre sur Vienne, avant que cette capitale se soit remise de sa stupeur; pour ne point laisser à l'armée russe le temps de se mettre en mesure de la défendre; enfin parce que les vivres commencent à nous manquer.

Le maréchal Berthier m'a prévenu qu'il se rapprocherait de la porte d'Ulm, et que, les conditions réglées, il désirait que je l'y fisse entrer.

Je suis rentré dans Ulm vers midi. Cette fois j'ai trouvé Mack à deux pas de la porte de la ville, au rez-de-chaussée d'un étroit, sale et misérable cabaret. Je lui ai remis l'ultimatum de l'Empereur. Il est aussitôt monté au premier étage pour le discuter avec des généraux, parmi lesquels se trouvaient MM. de Lichtenstein, Klénau et Giulaï. Vingt minutes après il est redescendu seul pour discuter encore avec moi sur la date du sursis qu'on lui accordait. Il y a mis une opiniâtreté si tenace que, désespérant de la vaincre, j'ai cru de-

voir concéder le seul jour que j'étais autorisé à lui abandonner. En ce moment un malentendu, né sans doute de la différence des deux calendriers dont nous nous servions, lui a persuadé qu'il obtenait, à dater du 25 vendémiaire (17 octobre), les huit jours auxquels il tenait si fort. Alors, avec une émotion de joie bien singulière : « M. de Ségur! mon « cher M. de Ségur! s'est-il écrié, je comptais sur « la générosité de l'Empereur! je ne me suis pas « trompé..... Dites au maréchal Berthier que je le « respecte... Dites à l'Empereur que je n'ai plus que « de légères observations à faire... Que je signerai « tout ce que vous m'apportez..... Mais dites à Sa « Majesté que le maréchal Ney m'a traité bien dure- « ment..... Que ce n'est point ainsi qu'on traite..... « Répétez bien à l'Empereur que je comptais sur sa « générosité!..... » Puis, avec une effusion de joie toujours croissante, il ajouta : « M. de Ségur, je « tiens à votre estime..... Je tiens beaucoup à l'o- « pinion que vous aurez de moi. Je veux vous faire « voir l'écrit que j'avais signé et combien j'étais dé- « cidé! » En parlant ainsi, il a déployé une feuille de papier sur laquelle je lus ces mots : « Huit jours ou « la mort! *Signé* Mack. »

Je suis resté confondu d'étonnement en voyant l'expression de bonheur qui brillait sur sa figure. J'étais saisi, et comme consterné, de cette puérile joie pour une si vaine concession. Dans un naufrage aussi considérable, à quelle misérable branche le malheureux général en chef a-t-il donc cru pouvoir rattacher son honneur perdu, celui de son armée, et le salut de

l'Autriche? Et il m'a pris les mains, il me les a serrées; il m'a permis de sortir d'Ulm les yeux libres; il m'a même laissé introduire le maréchal Berthier dans cette place sans formalités : il était heureux enfin!....

Il y a eu pourtant encore, avec le maréchal Berthier, une discussion assez vive, toujours sur les dates. J'ai expliqué le malentendu : on s'en est remis à l'Empereur. Le maréchal Mack m'avait assuré, dans la nuit, qu'il lui restait pour dix jours de vivres. Il en avait si peu, comme au reste j'en avais fait faire l'observation à Sa Majesté, qu'il a demandé, devant moi, la permission d'en faire entrer dès ce jour-là même. Cette considération seule rendait l'Empereur maître de reprendre les vingt-quatre heures qu'il abandonnerait. Il a donc cédé quant à la date; et ce soir-là, 17 octobre, cette capitulation, qu'il m'avait chargé de négocier, approuvée par lui, a été signée par les maréchaux Berthier et Mack.

Mack, se voyant tourné et resserré sur Ulm, s'est imaginé que, en s'y jetant, il attirerait et retiendrait l'Empereur devant les remparts de cette ville, et favoriserait ainsi la fuite que tenteraient ses autres corps, par différentes directions. Il pense s'être dévoué : c'est ce qui soutient son courage. Lorsque j'ai négocié avec lui, il a semblé croire notre armée entière immobile, et comme en arrêt devant Ulm. Il en a fait sortir furtivement l'Archiduc, qui a été rejoindre Verneck et Hohenzollern. Une autre division restée à Memingen devait s'en évader. Une autre encore, sous Jellachich, fuit vers les montagnes du Tyrol. Mais on espère que toutes seront faites prisonnières.

On sait à présent (nuit du 17 au 18 octobre), par un rapport du Prince Murat et la prise de trois à quatre mille hommes, que le corps de vingt mille hommes, combattu vers Albeck par Dupont, le 14 octobre, a été ce jour-là, et bien plus encore le 15, séparé d'Ulm et rejeté vers Heidenheim; que l'Archiduc Ferdinand, qu'on croit sorti de sa personne avant-hier seulement 16, vers une heure après minuit, la nuit même où j'y ai été envoyé, a rejoint ce corps détaché que vient d'entamer le Prince Murat, et qu'il fuit avec le reste par Nordlingen.

Aujourd'hui 18 octobre, tranquille sur Ulm dont la capitulation est signée d'hier au soir, et dont la porte dite de Stuttgard vient de nous être livrée, toute l'attention de l'Empereur s'est retournée, avec l'activité la plus vive, du côté de l'Archiduc. Il a envoyé ordres sur ordres aux dragons à pied, au maréchal Lannes, à Oudinot, à Nansouty, à la cavalerie même de sa Garde! Les uns doivent préserver nos parcs de réserve sans défense sur le passage de la fuite de l'Archiduc; les autres, par diverses directions, sont lancés à l'appui de Murat pour atteindre le Prince autrichien, et se saisir à tout prix de sa personne; d'autres encore doivent nettoyer notre ligne d'opérations, d'où l'Empereur attend les vivres qui nous manquent, et que le débordement du Danube nous empêche de tirer de la rive droite. Dans l'anxiété de son attente, il se prend à tout. Il vient donc de me charger de questionner, comme il suit, les courriers qui arrivent de Stuttgard par Nordlingen, et de lui écrire leurs réponses. « Qu'ont-« ils appris? Qu'ont-ils vu? Quels ennemis ont-ils eu à

« éviter? En quel nombre? Quels généraux? Combien
« de canons? Dans quelle direction marchaient leurs
« colonnes? »

Ce matin 19 octobre, l'Empereur, à la nouvelle envoyée par le Prince Murat, de la prise entière, avec leurs canons et tous leurs bagages, des vingt mille hommes séparés d'Ulm, a fait inviter Mack à venir le voir à Elchingen. Ce malheureux général y est arrivé vers une heure. Là, toutes ses dernières illusions se sont évanouies!

Sa Majesté, pour le persuader de ne plus le retenir inutilement devant Ulm, lui a fait envisager sa position dans toute son horreur, et celle de l'Autriche. Il lui a appris nos succès sur tous les points; que le corps de Verneck, toute son artillerie et dix généraux avaient capitulé; que sans doute l'Archiduc lui-même était atteint, et qu'on n'entendait pas parler des Russes! Tant de coups ont anéanti l'infortuné général en chef; les forces lui ont manqué, nous l'avons vu pâlir, et prêt à tomber sans connaissance : il lui a fallu, pour se soutenir, s'appuyer contre la muraille. Alors, s'affaissant sous le poids de tant de malheurs, il est convenu de sa détresse: qu'il n'avait plus de vivres dans Ulm; que, au lieu de quinze mille hommes, il s'y trouvait vingt-quatre mille combattants et trois mille blessés; qu'au reste la confusion était telle, que, à chaque instant, on en découvrait davantage; qu'il voyait bien qu'il ne lui restait plus d'espoir, et qu'il consentait à rendre Ulm et son armée, dès le lendemain 20 octobre, à trois heures du soir!

Il a toutefois exigé une déclaration, signée du ma-

réchal Berthier, sur la position des Russes, et que le maréchal Ney et son corps restassent devant Ulm jusqu'au 25. Cette dernière exigence est puérile, puisque, en tous cas, il faut bien laisser ici des forces pour garder et faire escorter jusqu'en France, l'armée prisonnière.

En sortant de chez l'Empereur il m'a aperçu, et s'est écrié : « Qu'il était cruel d'être déshonoré dans « l'esprit de tant de braves officiers! Qu'il avait « pourtant, dans sa poche, son opinion écrite et si- « gnée par laquelle il se refusait à ce qu'on disséminât « son armée, mais qu'il ne la commandait pas, que « l'Archiduc était là ! »

Il se peut qu'on n'ait obéi à Mack qu'avec répugnance. Ce qui est sûr, c'est que, après ma dernière conférence avec lui dans Ulm, et quand la capitulation fut évidemment convenue, l'attitude de plusieurs des généraux autrichiens qui l'entouraient m'a scandalisé. Il me fut facile de juger qu'une jalousie envieuse, satisfaite de la ruine du chef qu'on leur avait imposé, l'emportait en eux sur toute convenance, et leur faisait oublier en ce moment tout patriotisme. Plusieurs autres, il est vrai, parmi lesquels MM. de Lichtenstein et Klénau, laissaient éclater le dépit le plus amer.

Ce soir 19 octobre, on sait que les six mille hommes de Jellachich, échappés au maréchal Soult au delà de Biberach, fuyent vers Feldkirch, comme, du côté opposé, l'Archiduc s'évade vers la Bohême avec quelques escadrons. Ainsi, après divers combats partiels commencés à Donawerth le 6 octobre, en quatorze jours et sans bataille, cette armée d'environ

quatre-vingt-huit mille hommes, y compris les renforts envoyés par l'Archiduc Jean, et non compris dix-huit mille hommes échappés avec Kienmayer, Jellachich et le Prince Ferdinand sur trois directions, aura été ou décimée ou faite prisonnière!

Aujourd'hui 20 octobre, trente-trois mille Autrichiens, dix-huit généraux, avec quarante drapeaux et soixante canons attelés, se sont rendus prisonniers de guerre! Cette armée captive a défilé devant l'Empereur, au pied d'un rocher, entre les corps de Ney et de Marmont rangés en bataille à droite et à gauche, leurs armes chargées. En passant, les prisonniers saisis d'admiration suspendaient leur marche pour contempler leur vainqueur. Beaucoup ont crié : *Vive l'Empereur!* Puis, avec une émotion contraire, les uns avec dépit, d'autres avec empressement, sans attendre l'ordre, se sont désarmés. Les fantassins ont jeté leurs fusils sur les deux revers de la chaussée; les cavaliers ont mis pied à terre, ils ont abandonné leurs chevaux à nos cavaliers, et l'artillerie ses canons, dont nos artilleurs se sont emparés. Les officiers, renvoyés chez eux sur parole, ont seuls conservé leurs armes.

Dans nos rangs éclatait un enthousiasme difficilement contenu à la vue de ce triomphe! Pendant ce long défilé, qui a ramené successivement dans Ulm cette masse de prisonniers, l'Empereur a retenu près de lui les généraux autrichiens. Ses manières et ses paroles avec eux ont été douces, bienveillantes, caressantes même. Il a cherché à les consoler de leur revers. Il leur a dit : « Que la guerre avait ses

« chances; que souvent vainqueurs ils devaient se « consoler d'être quelquéfois vaincus; que cette « guerre, dans laquelle leur maître les avait enga- « gés, était injuste, sans motifs; que franchement « il ignorait pourquoi il se battait; qu'il ne savait ce « qu'on voulait de lui! »

Il y eut un moment où l'un de ces généraux, remarquant que l'uniforme de Napoléon était tout éclaboussé, lui a parlé de ses fatigues dans une campagne aussi pluvieuse. « Votre maître, a-t-il répondu « en souriant, a voulu me faire ressouvenir que « j'étais un soldat; j'espère qu'il conviendra que la « pourpre impériale ne m'a point fait oublier mon « premier métier! »

D'autres paroles succédèrent. Il y en eut, dit-on, de menaçantes pour l'Empereur d'Autriche. Mack est resté présent à toute cette scène désastreuse. L'un de nous, curieux d'envisager une si grande infortune, s'adressa à ce général, sans le connaître, pour qu'il le lui montrât? Le feld-maréchal a répondu : « Vous « voyez devant vous le malheureux Mack! »

Bien malheureux en effet! L'infortuné! quel triste exemple, quelle chute lamentable, quelle célébrité cruellement différente de celle qu'il avait cherchée! (*Fin du relevé de mes notes.*)

L'Empereur, revenu pour la sixième nuit et pour la dernière fois à Elchingen après ce triomphe, s'empressa d'en partager les trophées entre ses alliés et la France. Paris reçut ceux de Vertingen; le Sénat, les drapeaux conquis à Ulm; la France, soixante mille

prisonniers, « destinés, dit-il, à remplacer nos soldats dans les travaux des champs. » Mais tous n'arrivèrent pas à cette destination, un bon nombre s'étant échappé avant d'atteindre nos frontières. On s'en prit aux recruteurs prussiens, et surtout à l'incurie de nos soldats, que cette escorte ennuyait. On connaît d'ailleurs leur insouciante négligence hors des combats, et leur douceur après la victoire.

Quant aux paroles menaçantes de Napoléon contre l'Empereur d'Autriche, j'ignore si elles furent prononnoncées devant Ulm, comme on l'a dit, mais nous les lûmes plus tard dans les bulletins. Qu'elles aient été dites sur place ou écrites après coup, on voit assez qu'elles furent dictées par la politique. L'envoi immédiat et direct de Giulaï à Vienne, *dans le but de* détacher son Empereur de la coalition, confirme cette conjecture.

Dans la même nuit du 20 au 21 octobre, une proclamation de Napoléon à son armée, datée de cette abbaye d'Elchingen à jamais célèbre, témoigna à nos soldats sa gratitude. Il leur montra leur gloire dans les résultats de la victoire qu'ils lui devaient. En quinze jours, la Souabe et la Bavière conquises, et avec elles tous les parcs, tous les magasins ennemis, deux cents canons, quatre-vingt-dix drapeaux, soixante et douze mille hommes tués ou pris! Puis il vanta leur dévouement, il exalta leur intrépidité, s'applaudissant d'avoir épargné leur sang en ayant vaincu sans bataille, par des manœuvres; il termina par ces mots : « Mes soldats sont mes enfants! »

Aux paroles il joignit les faits. Des décrets redoublés

leur prouvèrent l'effusion de sa reconnaissance. L'un de ces décrets les gratifia de toutes les contributions levées sur l'ennemi, et des produits de la vente des magasins tombés en notre pouvoir. Un autre, plus magnifique encore, détachant les quinze jours précédents du reste de l'année, déclara que, dans leurs états de service, ce mois d'octobre, à lui seul, serait compté comme une campagne!

Au milieu de ces soins reconnaissants, et de ses travaux habituels, ce qui restait à faire n'avait point été négligé. Déjà notre armée d'Ulm, Ney excepté, marchait pour rejoindre celle de Bavière. Et comme, dans sa proclamation, en annonçant l'armée russe à ses soldats, il leur avait dit fièrement : « Que pour lui il « n'y avait point là de général avec lequel il pût « trouver de la gloire à acquérir, mais qu'eux allaient « avoir à prouver, une seconde fois, s'ils étaient la « première ou la seconde infanterie du monde! » On vit bien qu'il n'avait tant remercié que pour exciter; ou du moins, qu'il y avait eu autant de pensée d'avenir que de souvenir dans ce remarquable épanchement de sa gratitude.

Ainsi finit, devant Ulm et dans Elchingen, la première partie de la campagne.

Rien alors, dans cette abbaye, ne troublait la joie de Napoléon. Et pourtant, dans ces mêmes jours si heureux et si glorieux, des 19, 20 et 21 octobre 1805, pendant qu'il triomphait ainsi sur terre, et qu'il s'en applaudissait, sur mer une catastrophe effroyable s'était accomplie! Il allait bientôt apprendre que l'amiral Villeneuve, désespéré d'une disgrâce qu'il prévoyait, et

décidé à tout risquer pour la prévenir, était sorti de Cadix le premier de ces trois jours; que, le second jour, il avait rencontré Nelson; et que, le troisième (21 octobre), acceptant le combat, sur un seul rang mal en ordre et d'une étendue démesurée, cette ligne avait été coupée en trois tronçons par la flotte anglaise, qui l'avait attaquée sur deux colonnes! Qu'à la vérité, Lucas, l'un de nos capitaines, avait tué le héros de l'Angleterre, mais que Villeneuve, cet amiral deux fois si fatal à la France, en perdant dans cette bataille de Trafalgar, suivie du combat d'Ortegal, vingt-six vaisseaux, avait causé la destruction des marines française et espagnole!

FIN DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

Le 22 octobre l'Empereur revit Augsbourg, où il séjourna, et dont il fit sa principale base d'opérations pour la seconde partie de la campagne. Cette ville, qu'il jugea facile à défendre, fut bientôt remplie de nos parcs et de salles d'armes. De nombreux hôpitaux y furent créés. Notre grande ligne d'opérations devant bifurquer à sa sortie de Donawerth, des précautions semblables furent ordonnées pour Munich et Ratisbonne. Plus tard, Braunau et Passau, comme troisième position plus avancée, furent organisées pareillement.

Nous arrivâmes à Munich le 24 octobre. Le plus doux de tous les triomphes l'attendait là, celui de rétablir dans sa capitale, si rapidement reconquise, l'allié qui s'était confié à sa fortune. L'accueil enthousiaste et reconnaissant de Munich répondit à son attente; il y resta jusqu'au 28. Cependant ses ordres de marches en avant sur l'Inn, datés d'Augsbourg, d'Elchingen même, se multipliaient. Soixante mille Russes et Autrichiens venaient de se montrer sur cette frontière. Il n'attendait, pour les culbuter, pour

s'enfoncer dans la vallée du Danube jusque dans Vienne, que la réunion de ses colonnes. Ni le Tyrol, encore plein d'Autrichiens qu'il laissait en arrière à droite, ni la Prusse entière, soulevée à la nouvelle de la violation de sa neutralité, et dont le cri de guerre menaçait sa gauche et ses derrières, ne l'arrêtaient; et il n'y avait là, ni l'orgueil démesuré d'un victorieux, ni emportement de gloire, mais un calcul net et précis de ce génie du bon sens, si prompt et si résolu, qui était le sien.

En effet, après ce coup de foudre d'Ulm, comment ne pas profiter de la consternation qui devait le suivre, et du temps gagné sur les Russes ainsi prévenus? Pourquoi en laisser affaiblir l'impression sur l'esprit timide et irrésolu de Frédéric? Fallait-il donner aux renforts autrichiens, à l'Archiduc Charles, à cent mille Russes hors de portée encore, à cent cinquante mille Prussiens engourdis par quatorze ans d'inertie, et répandus depuis la Franconie jusqu'à la Vistule, le temps de se reconnaître, de se réunir et de l'environner? Pourquoi enfin laisser à cette coalition le loisir d'opposer trois cent mille hommes à ses deux cent mille soldats, de ressaisir l'occasion, et de l'attaquer du fort au faible?

Et d'ailleurs où se placerait-il pour perdre, à les attendre, un temps aussi favorable? Menacé au levant en face, menacé au nord sur sa gauche, au lieu de tout prévenir en s'avançant audacieusement, jusqu'où lui faudrait-il reculer timidement, pour n'être pas bientôt attaqué en tête par les deux Empereurs, et coupé, par la Prusse, de la Souabe et de la France?

Non, sans doute, un génie aussi appréciateur du temps, des hommes et des circonstances, n'avait point à hésiter. Sa décision, bien loin de devoir lui être imputée à témérité, offre donc le plus grand de tous les exemples.

Son but, avec les Prussiens, fut de prolonger un reste d'hésitation de Frédéric : il y réussit. Pour les Russes, comme leur avant-garde osait l'attendre derrière l'Inn, pendant que leurs autres corps distendus accouraient pour la rejoindre, il espéra les détruire coup sur coup, en détail, par des combats partiels et sans bataille. Et ce résultat, sans une faute de l'un de ses lieutenants à Hollabrünn, il l'eût obtenu. Quant aux Autrichiens, il voulut, en se jetant promptement sur Vienne, séparer leur armée d'Italie des restes de leur armée d'Allemagne, et arracher la paix à cet Empire, ou en achever l'écrasement.

Dès son premier séjour à Augsbourg, il avait donc, le 12 octobre, envoyé Duroc à Berlin; mais les efforts de ce général y furent combattus par l'exaltation de la Reine, par l'exaspération de la jeunesse prussienne, et bientôt par l'arrivée d'Alexandre et d'un Archiduc. Duroc ne put empêcher Frédéric d'entrer, le 3 novembre, dans la coalition. Toutefois, et c'en fut assez, l'habile grand maréchal parvint à faire ajourner, jusqu'à une explication avec Napoléon, la déclaration de guerre de ce Prince pacifique.

Notre flanc gauche momentanément ainsi préservé, l'Empereur, afin d'assurer sa droite menacée par le Tyrol, laissa derrière lui, pour s'emparer de ces montagnes, le corps d'armée du maréchal Ney et la moitié

des Bavarois. Augereau dut les soutenir. Ce maréchal arrivait de Brest avec quatorze mille hommes. Napoléon lui-même, se réservant l'attaque au cœur de l'Autriche, son séjour à Munich eut pour but d'attendre que tous ses autres corps d'armée eussent convergé sur l'Inn, depuis Vasserbourg jusqu'à Passau, d'où tous ensemble, lui en tête suivant le Danube, allaient se précipiter sur Vienne. Dans cette marche, comme il ignorait encore les événements de l'Italie, notre aile droite devait, à Saltzbourg d'abord, puis jusqu'à Bruck, et à Leoben ensuite, prévenir l'arrivée possible de l'Archiduc Charles.

Ce plan hardi était si sagement conçu, il fut si bien calculé sur le temps, sur les distances, sur le caractère et la position de ses adversaires, que, à un détail près, il devint encore, tel que celui d'Ulm, l'histoire de cette campagne. Néanmoins, et en l'offrant pour modèle, convenons qu'un aussi grand homme, à la fois souverain et général d'une grande armée comme la nôtre, pouvait seul le concevoir et l'exécuter!

Convenons aussi que, d'une part si tout fut frappé juste, à propos et avec un admirable ensemble, de l'autre part, tout parut inspiré par l'esprit de vertige et d'erreur le plus manifeste. Et réellement, quel mauvais Génie avait aveuglé l'Autriche! Comment concevoir que, sans attendre les Russes, elle ait aventuré quatre-vingt mille hommes sous le général Mack, au point d'attaque le plus avancé, au point décisif, lorsque, dans le Tyrol et en Italie, où rien ne pouvait se décider, elle avait accumulé cent trente mille hommes d'élite sous l'Archiduc Jean et le célèbre Prince Charles!

Concevra-t-on mieux qu'ils y soient restés sur la défensive devant Masséna et quarante mille hommes; qu'ils se soient laissé enlever, le 17 octobre, à Vérone, le passage de l'Adige; et qu'enfin, avec plus de quatre-vingt mille hommes contre quarante mille, l'Archiduc se soit contenté, les 29, 30 et 31 octobre, de soutenir défensivement la téméraire, la sanglante et triple bataille de Caldiero, restée indécise?

Quant à l'habile retraite qui suivit, mais dans laquelle l'Archiduc Charles sacrifia cinq mille hommes pour gagner vingt-quatre heures, la nouvelle du désastre d'Ulm, la nécessité de jeter dans Venise une garnison que contient Saint-Cyr, et de revenir au secours de Vienne, motivent ce mouvement rétrograde. La suite expliquera comment ce Prince, poursuivi pied à pied par l'opiniâtre et impétueux Masséna, et prévenu par Marmont à Gratz, fut successivement écarté de son but, rejeté sur la Hongrie, et, arrivant partout trop tard, ne put ni sauver Vienne, ni parer le coup de massue d'Austerlitz, qui écrasa Alexandre, contint la Prusse et soumit l'Autriche.

Cela posé, et l'histoire ainsi satisfaite dans les traits principaux qui doivent rester de cet épisode, rentrant dans les détails, je n'ai plus qu'à reprendre le récit journalier de mes souvenirs.

CHAPITRE II.

Napoléon partit de Munich le 28 octobre. Ce jour-là l'Inn fut forcée à Wasserbourg. Le lendemain cette

frontière était franchie sur tous les points; Saltzbourg à droite était prise, Braunau au centre, Passau à gauche; l'Autriche, la Bohême étaient envahies; le Danube s'écoulait captif entre nos colonnes, et sous une flottille dont l'Empereur venait d'ordonner qu'on chargeât ce fleuve.

Jusque-là nos adversaires étaient changés, et non la fortune. On ne tarda pourtant pas à s'apercevoir qu'on allait avoir affaire à d'autres hommes. C'étaient quarante mille Russes, sous Kutusow et ses lieutenants Bagration et Miloradowitch, noms que 1812 et nos malheurs ont rendus célèbres. Nation pleine d'elle-même, par isolement, ignorance et superstition; d'une susceptibilité inquiète pour sa civilisation d'emprunt, superficielle encore; mais fortement constituée d'orgueils de maîtres et de dévouements d'esclaves. Leurs chefs ont l'instinct de la guerre : ils y sont vifs, prompts et résolus; et l'opiniâtre, l'aveugle tenacité du soldat n'y manque jamais au général.

Vingt mille Autrichiens, sous Merfeldt et Kienmayer, étaient réunis à Kutusow : soixante mille hommes contre cent soixante mille; la résistance était impossible : aussi n'avait-elle été que simulée. Braunau elle-même, ville forte, bien armée et approvisionnée, nous avait été abandonnée sans coup férir. On ignore si ce fut négligence ou découragement des Autrichiens, ou si leurs généraux qui ne font rien sans ordre n'en avaient point reçu de leur Conseil Aulique, toujours lent à se décider. Frappé de stupeur, ce Conseil s'était laissé surprendre ainsi, le 30 octobre, par une invasion à laquelle, depuis le 6, il devait s'attendre.

La joie de l'Empereur, à cette nouvelle inattendue, fut grande; il accourut de Muhldorf dans Braunau, et fit sur-le-champ de cette citadelle la principale base de son irruption sur Vienne.

Ce jour-là, et le lendemain 31, nos avant-gardes, sous Kellermann à droite, sous Murat et Davout au centre, et sous Lannes à gauche, emportées par l'ardeur de vaincre, atteignirent et entamèrent l'ennemi, l'une à Passling, les autres à Ried, puis à Lembach, et la troisième jusqu'en vue de Lintz; et ces maréchaux et ces généraux continuaient, ils devançaient l'Empereur; ils s'irritaient, ils s'indignaient de tout essai de résistance des vaincus, comme d'un acte d'insubordination ou de révolte! Défilés abrupts, ponts rompus, chemins défoncés, affluents du Danube, fatigues de marches de dix à quinze lieues, rien n'arrêta. Dès le 5 novembre, dépassant toutes les prévisions de Napoléon, qui, supposant les alliés réunis sur l'Enns, avait voulu rallier et faire reposer ses corps d'armée derrière la Traun, nos têtes de colonnes avaient arraché aux Austro-Russes six mille tués et prisonniers, et la Traun, et la Haute-Autriche d'Enns à Steyer, et l'Enns elle-même!

A Steyer, dernier terme de la gloire de Moreau, et dont le pont était brûlé, on avait vu les carabiniers de Davout passer l'Enns, un à un, sur une poutre et sous une grêle de balles et de mitraille. Ils s'étaient ralliés successivement, sur l'autre rive, sous les retranchements autrichiens; puis s'élançant, ils en avaient débusqué l'ennemi en lui enlevant plus de prisonniers qu'ils n'étaient d'assaillants eux-mêmes!

La veille de cette action l'Empereur était arrivé de Lembach à Lintz. Il s'y arrêta cinq jours. Ce séjour fut fertile, pour lui, en agitations diverses. Et d'abord, à un quart de lieue de la porte de cette ville, un cruel incident, rare dans notre armée, où la fraternité d'armes et d'origine entre le soldat et l'officier et une intelligente émulation facilitent la discipline, l'avait frappé d'une horreur dont sa première parole fut l'expression manifeste. Il dépassait au galop, en la prolongeant sur son flanc gauche, une colonne d'artillerie légère, lorsque, à vingt pas en avant de lui, il vit un artilleur redresser d'un air menaçant la tête, que, au même instant et d'un furieux revers de sabre, son capitaine abattit presque entièrement : elle pencha sur l'épaule de ce malheureux, qui, répandant un torrent de sang, tomba à terre. A cet affreux spectacle Napoléon pâlit, s'élança d'un bond de son cheval, et s'écria : « Ah! « qu'avez-vous fait là, capitaine? — Mon devoir! « lui répliqua rudement l'officier; et, jusqu'à ce que « je sois tué par un de mes soldats, ajouta-t-il hau- « tement en les regardant en face; je tuerai ainsi ceux « qui oseront manquer à leur capitaine! » L'Empereur, frappé de cette énergie, demeura un instant muet; mais bientôt, dominant son émotion, il reprit d'une voix ferme : « S'il en est ainsi, vous avez bien « fait! vous êtes un brave officier! vous comprenez « votre devoir! Voilà comme je veux qu'on serve! » Puis, continuant sa marche, mais lentement et au milieu d'un morne silence que ces paroles avaient imposé, il entra soucieux et au pas dans Lintz.

Mais d'autres émotions et préoccupations l'atten-

daient dans cette ville. Ce furent, d'un côté, les transports de reconnaissance que l'Électeur de Bavière accourut lui témoigner; ceux de l'admiration de la France que les députés du Sénat vinrent lui exprimer. D'autre part ce fut l'impatiente attente des nouvelles du Tyrol, qu'il ne pouvait laisser plus loin derrière lui, sur le flanc droit de sa ligne d'opérations, sans en avoir appris la conquête; puis, en avant de lui, l'espoir d'un combat décisif sur l'Enns, bientôt déçu, mais aussitôt remplacé par celui d'une bataille à Saint-Pœlten; puis l'offre insidieuse d'un armistice qu'apportèrent Giulaï et Lichtenstein; enfin l'arrivée de Duroc, ne lui rapportant de Berlin qu'une espérance : celle que Frédéric, pour se décider, soit à rester neutre soit à se joindre à nos ennemis, attendrait le sort des armes.

Quant au Tyrol, à notre flanc droit et à nos derrières, l'Empereur fut bientôt rassuré par la nouvelle des victoires de Lowel et de Scharnitz, et par la capitulation vers Feldkirch, devant Augereau, des six mille hommes de Jellachich, échappés d'Ulm. A Lowel, des retranchements, liés à des rocs inabordables, avaient été enlevés par Déroy et sa division bavaroise. A Scharnitz, huit mille soldats de Ney avaient vaincu la saison, les lieux les plus âpres, et dix-huit mille hommes. Pendant que Ney avait attaqué de front, d'autres, sous Roguet, gravissant des pics chargés de neige et de glaciers, crus impraticables par les Tyroliens eux-mêmes, étaient apparus miraculeusement au-dessus du fort et de ces montagnards, confondus de tant d'audace! Scharnitz, ainsi tourné et pris à la gorge,

s'était rendu. Ce double élan avait décidé du sort de tout le reste de cette énorme masse de montagnes.

Restait encore à garantir le flanc gauche de notre ligne d'opérations, menacé par l'armée prussienne mise sur le pied de guerre. Ici, quelqu'insuffisantes qu'elles fussent, toutes les précautions possibles furent prises. Augereau et ses quatorze mille hommes durent être rappelés de Feldkirch, en Franconie, sur la rive gauche du Danube. Mortier fut détaché, sur cette même rive, avec quatre divisions. Elles reçurent l'ordre, en marchant à notre hauteur, et de conserve avec notre flottille renforcée, de faire observer, à leur gauche, tout mouvement possible de l'ennemi dans la Bohême. En même temps une armée du Nord fut créée par un ordre retentissant, daté de Lintz. Français, Bataves, douze mille Espagnols sous La Romana, et toutes nos forces sur le Rhin, y furent appelés avec d'autant plus d'ostentation, que leur réunion à temps, sur l'Escaut et sur le bas Rhin, était impossible. C'était un fantôme, mais évoqué par une voix faite aux prodiges! Ce fut surtout à ce simulacre d'armée que Napoléon confia le soin de contenir la Prusse, et de prévenir les Anglo-Suédois, qui de ce côté menaçaient d'une descente. Il usait ainsi de la force morale de sa renommée ; il en doublait sa force matérielle, sans en abuser encore.

Pour l'armistice que l'Empereur d'Autriche, épouvanté de notre approche, et déjà rebuté des exigences et de l'arrogance russes, envoyait lui demander, il répondit que la paix était possible à des conditions qu'il allait dicter, ce qu'il fit dans une lettre; mais que

pour une suspension d'armes il n'en comprenait que l'inopportunité, puisqu'il n'apercevait plus, nulle part devant lui, d'armée autrichienne avec laquelle lui, en tête de deux cent mille hommes, eût besoin de conclure cet armistice.

Ce fut là, du moins, ce que, autour de Napoléon, nous apprîmes de cette conférence. Pendant qu'elle avait lieu, l'aide de camp de Giulaï se plaignait à nous, avec une amertume extrême, des excès des Russes. En même temps M. de Thiard, l'un d'entre nous, avait été attiré dans un entretien secret par le Prince de Lichtenstein. Là, soit que ce personnage en eût mission, soit que, de lui-même, il fût enclin à l'usage de sa Cour de venir, par des mariages, en aide à ses armes, ses insinuations furent telles, que, en le quittant, Thiard crut devoir aussitôt se faire annoncer à l'Empereur : « Lichtenstein venait, lui dit-il, de l'interpeller sur le bruit répandu, qu'une Princesse de « Bavière était demandée pour le prince Eugène ; « sur sa réponse le Prince autrichien avait ajouté : « Pourquoi vous arrêteriez-vous sur ce chemin ? « Vienne n'a-t-elle donc pas aussi des Princesses « prêtes ? Et la paix ne pourrait-elle pas être scellée « par un autre mariage ? » A ces mots, et de premier mouvement : « Une Princesse autrichienne ! s'écria « Napoléon ; Oh ! non, jamais ! la France en serait ré- « voltée ! cela lui rappellerait Marie-Antoinette ! » Alors, surpris d'une communication aussi importante et ainsi faite, il demanda à Thiard d'où venait cet épanchement de Lichtenstein, et pourquoi celui-ci l'avait choisi pour une telle confidence.

Thiard était d'un esprit vif et entreprenant, peut-être même trop indépendant de l'opinion publique. Il avait de ce sang aristocratique que ne troublent ni la présence, ni les interpellations des hommes les plus imposants. Rien ne le gênait, soit caractère, soit assurance que donne une grande fortune, étant d'ailleurs d'instinct fier, se sentant de cette souche d'où sortaient encore alors les grands de tous pays, auxquels les affaires d'État sont familières, et qu'il était accoutumé à traiter comme ses pareils.

Il connaissait bien et l'Autriche et les Allemands dans les rangs desquels il avait servi; il parlait leur langue et se savait utile à Napoléon. Il répondit donc sans embarras, sans ménagements même : « Que, ayant « été du corps de Condé, il avait souvent combattu « sous les yeux de Lichtenstein, et que, parlant les « deux langues, maintes fois il avait servi d'intermé-« diaire entre les Autrichiens et le Duc d'Enghien! »

A ce nom, que peu d'autres eussent osé prononcer, quelles que fussent les préoccupations présentes de l'Empereur, l'entretien changea d'objet : il porta tout entier sur ce souvenir. Pendant près d'une heure Napoléon, paraissant avoir oublié le reste, interrogea Thiard sur le caractère, l'esprit, les talents guerriers de l'infortuné Prince; et ce fut avec un air d'intérêt curieux, calme et naturel, comme s'il n'eût parlé ni de sa victime, ni à celui qui avait servi longtemps d'aide de camp près d'elle, et qui en avait été l'ami. Les réponses de Thiard furent sincères, et l'éloge si complet que Napoléon s'écria : « Mais c'était donc réelle-« ment un homme que ce Prince-là! » Puis, avec le

même calme bienveillant, il congédia son interlocuteur.

Au reste Thiard me dit, ce jour-là même, que c'était la seconde fois qu'il s'était entretenu avec l'Empereur sur ce triste sujet. Le premier entretien avait eu lieu au moment du meurtre. C'était même Thiard qui avait appris au Premier Consul sa méprise sur le nom de Dumouriez; et il me dit que, alors comme à Lintz, il avait remarqué que l'attitude, les traits et le son de la voix de Napoléon avaient été également calmes et impassibles!

Étonnés d'une inflexibilité si singulière, surtout en nous rappelant tant de preuves de bonté, de générosité, de sensibilité même, nous nous demandâmes si cette impassibilité s'appuyait sur une erreur de conscience ou sur un calcul de politique. Était-ce l'effet d'un retour aux mœurs de son île natale? Croyait-il avoir eu le droit de se venger d'un crime par un autre crime? Ou plutôt, sous ce calme apparent, persévérait-il dans son but, celui de prévenir d'autres complots, considérant le cruel acte de Vincennes comme une juste punition des attentats précédents, et comme une utile menace contre des attentats à venir?

Ici je retrouve dans mes notes qu'un autre soin de Napoléon, pendant son séjour à Lintz, celui de rétablir l'ordre dans son armée, l'occupa sérieusement. Il était trop vrai que la rapidité des marches et des contre-marches de la campagne d'Ulm, et le défoncement des chemins par les pluies, en retenant chariots et caissons, avaient rendu les distributions régulières impossibles. C'est un fait certain que, si nos soldats

n'eussent point arraché aux paysans leurs provisions et leurs bestiaux pour s'en nourrir, que, s'il leur eût fallu attendre leurs vivres de nos chariots qui traînaient au loin derrière leurs colonnes, le principal but de l'entreprise eût été manqué. La nécessité excusait alors; mais ce mal, commencé en Franconie, chez les Prussiens mêmes et en Souabe, avait continué en Bavière; il se renouvelait sur l'Inn, et cette maraude détruisait la discipline.

Vers Lembach l'Empereur put s'en apercevoir. Il y avait rejoint le corps du maréchal Soult. Là, devant les rangs, et à haute voix, il l'avait interpellé sur la régularité des distributions; et, soit que le maréchal crût cette demande faite pour la forme seulement, ou que pour satisfaire il voulût paraître satisfait, jactance parfois utile devant les troupes, et d'ailleurs toujours agréable au chef, il avait répliqué que rien ne manquait à ses soldats; mais sur-le-champ, et fort rudement, vingt voix s'étaient élevées des rangs pour le contredire.

Le lendemain cet avertissement se reproduisit, et d'une façon plus rude encore. Napoléon sortait à cheval de son quartier, lorsqu'il rencontra Macon, dont la vue lui plaisait depuis Marengo, et qu'il avait attaché à sa personne. Ce général commandait le quartier Impérial. Tout échauffé encore d'une scène de pillage qu'il n'avait pu empêcher, il venait de donner sa propre bourse au malheureux paysan victime de ce désordre. Macon était un ancien soldat de l'armée d'Italie. Son entrée à la Cour n'avait point altéré sa franchise républicaine. « Eh bien ! Macon, s'écria

« gaiement l'Empereur en l'apercevant, que me « diras-tu aujourd'hui? — Ma foi, Sire, répondit « celui-ci, je dirai que vous êtes suivi d'un ramas « de pillards qui déshonoreront votre armée, et « vous-même, si vous n'y mettez promptement bon « ordre! » Et Macon ne s'en tenait pas à ce début, quand Napoléon, détournant la tête et pressant le pas, coupa court à cette incartade.

Le reproche néanmoins n'était que trop mérité. Pourtant, fait trop publiquement, il avait déplu. Mais des rapports plus discrets, et entre autres celui d'un maître d'hôtel de Napoléon, l'ayant renouvelé, l'Empereur répondit d'abord : « Que cette sale file d'é« clopés, de traîneurs et de pillards était un mal iné« vitable, un résultat nécessaire des marches forcées « et subites, au moyen desquelles l'ennemi, partout « prévenu et déconcerté, se trouvait à demi vaincu « avant de combattre : qu'ainsi les jambes épar« gnaient les têtes! »

On voyait bien aussi, sans qu'il l'avouât, que, s'il tolérait momentanément ces désordres, c'est que cela consolait le soldat de ses fatigues : il se servait ainsi de tous les mobiles. Pourtant, lorsqu'enfin à Lintz on lui fit voir que ce mal si contagieux, dégénérant en pillage infâme, devenait intolérable, et que nos rangs s'éclaircissaient, rentrant dans son caractère il y mit un terme. Un ordre sévère fut publié le 7 novembre. On fit traquer, rallier et pousser en avant ces malheureux. Dans Braunau seulement, forteresse qu'il leur fallait traverser, on en rassembla, nous dit-on, plus de dix mille! Puis, le mot ayant été

donné, ils subirent, en rentrant dans leurs compagnies, l'affront d'une visite, où chacun d'eux, dépouillé de son butin, fut livré aux joyeuses et rudes fustigations de leurs camarades.

CHAPITRE III.

Tandis qu'ainsi, pendant son séjour à Lintz, les regards et les soins de Napoléon rayonnaient au loin et autour de ce quartier général, notre invasion avait pris un développement rapide. La ligne de défense de l'Enns ayant été dépassée le 5 novembre, il n'y avait plus à espérer de choc décisif que sur la Trasen, à Saint-Pœlten, forte et dernière position en avant de Vienne. On y annonçait l'arrivée de la seconde armée russe par le pont de Krems; on supposait que, d'autre part, de forts détachements de l'armée de l'Archiduc Charles y accouraient par la Carinthie. L'Empereur fit ses dispositions en conséquence. Son armée marcha sur trois colonnes : Mortier à la gauche, mais séparé par le Danube; au centre Murat, Lannes, Soult et les réserves; à l'aile droite Bernadotte, Davout et Marmont, les deux premiers s'ouvrant, dans les neiges et les glaces, un chemin sur le flanc de la montagne, et Marmont devant s'écarter à l'extrême droite, jusqu'à Leoben, pour s'interposer entre Kutusow et l'Archiduc Charles.

Le but de cette marche sur la rive droite du Danube était l'attaque de Saint-Pœlten. La grande colonne

du centre, arrivée en face de cette position, devait se déployer devant elle; Lannes et Murat contre la droite; Soult et Napoléon contre le centre, se liant par Bernadotte à notre aile droite. Celle-ci, pendant que le combat serait engagé de front, devait, sous Davout et Marmont, redescendre précipitamment de la montagne sur la gauche des alliés, les surprendre en flanc, les refouler l'un sur l'autre de gauche à droite, et les jeter pêle-mêle dans le Danube.

Cependant Murat ne s'était point arrêté; il n'avait rencontré d'obstacles sérieux que le 5 novembre à Amstetten. Il y avait eu là une échauffourée : notre cavalerie, inconsidérément lancée dans un bois, en avait été repoussée avec perte de trois cents tués ou prisonniers. A cette nouveauté Murat, ne reconnaissant plus les Autrichiens, s'aperçut qu'il avait affaire à d'autres hommes. Oudinot et ses grenadiers accoururent; et dès lors commença la lutte acharnée de l'honneur russe contre l'honneur français, ou plutôt, quant aux soldats, le choc de la valeur intelligente et civilisée contre un courage alors encore brut et barbare.

Dans cette première rencontre deux mille Russes restèrent tués ou pris; aucun ne se rendit : blessés, désarmés, renversés à terre, ils se défendaient, ils nous attaquaient même encore. Le combat fini, il fallut, pour en emmener quelques centaines, les piquer de nos baïonnettes, comme un troupeau mal apprivoisé, et les assommer de coups de crosse!

L'acharnement de cette résistance confirma Napo-

léon dans son espoir d'une bataille à Saint-Pœlten. Ce fut sur cette nouvelle, et quand il eut appris l'occupation de Mœlkt, qu'il partit de Lintz, le 9 novembre, pour cette énorme abbaye : magnifique résidence, comparable aux palais les plus somptueux, dont les caves, sans s'épuiser, abreuvèrent de vin toutes nos colonnes, et où le quartier impérial remplaça celui de l'Empereur autrichien qu'on disait s'être retiré à Vienne.

En arrivant à Mœlkt, plusieurs incidents imprévus vinrent coup sur coup renverser les prévisions de notre Chef, agiter son esprit, suspendre sa marche, puis la hâter et lui inspirer une détermination nouvelle. Il apprend d'abord qu'à sa droite Davout, dont l'ardeur tenace et infatigable avait surmonté nuit et jour les difficultés du terrain et de la saison, était arrivé à Saint-Gaming; que là, son esprit soupçonneux, surveillant tout, a été frappé de l'agitation d'un médecin devenu son hôte; qu'il l'a poussé de questions, l'a fait épier, et que, informé de son évasion subite, il en a conjecturé la proximité d'un corps ennemi que cet homme aurait été avertir de notre présence; qu'aussitôt, et en dépit de la fatigue d'une journée de quinze heures, reprenant les armes, le maréchal a précipité sa marche au travers des neiges et de la nuit, sur Lilienfeldt, pour couper à cet ennemi la double route de Vienne et de Saint-Pœlten.

En effet Merfeldt et dix mille Autrichiens, dernier espoir de Vienne, venaient de s'échapper, devant Marmont, de la route de Leoben : ils s'écoulaient dans la montagne entre lui et Davout, s'efforçant de

vancer ce maréchal à Lilienfeldt, et d'aller couvrir capitale.

L'activité inquiète de Davout l'avait bien servi. Empereur apprit que, en deux heures, la tête de cone autrichienne atteinte avait été refoulée dans la ontagne, puis chassée de vallée en vallée; qu'elle ait perdu ses canons, ses drapeaux, quatre mille isonniers, presqu'autant d'hommes tués; que le ste dispersé fuyait vers la Carinthie, et qu'il n'exist plus d'Autrichiens entre lui et Vienne!

Mais, en même temps, Napoléon apprenait que son ooir d'une action décisive à Saint-Pœlten, si bien éparée, était déçue; que Kutusow venait de s'éder de la rive droite du Danube sur la rive gauche, r le pont de Krems qu'il avait rompu; qu'ainsi la emière armée russe lui échappait; qu'elle allait se ndre à la seconde, reculer la guerre, l'attirer au n, plus avant dans l'est, donner peut-être le temps Prince Charles de la rejoindre, et à Frédéric de llier ses forces, de redoubler ses menaces et de les écuter.

A ce désappointement se joignit une grande anxiété: e augmenta dans la soirée du 11 novembre, au bruit urd et lointain d'une forte canonnade, que la nuit ême n'interrompit pas. Dans quel danger imprévu vait se trouver Mortier? car c'était lui sans doute i, s'avançant seul avec une tête de colonne de cinq ille hommes, s'était inopinément heurté contre Kusow et quarante mille hommes! Comment ne pas oire perdus cette malheureuse division et ce maréchal? Quel effet allait produire sur le décourage

ment de l'Autriche et sur l'indécision de Frédéric, le bruit de la défaite d'un corps français et de l'un de nos maréchaux, en ce moment peut-être ou tué, ou tombé vivant aux mains des Russes?

Et il n'y avait que des vœux à faire, qu'à attendre ce qu'il plairait au sort de décider. Le large et profond Danube, libre encore à cette hauteur, nous séparait de ce maréchal; ce fleuve venait même de livrer aux Russes l'un des généraux de Mortier, fuyant éperdu sur une barque! Tout annonçait un désastre : l'Empereur n'en doutait plus. Dans son inquiétude, se rapprochant du bruit du combat, il s'était avancé de Mœlkt à Saint-Pœlten, où son premier espoir d'une victoire se trouvait remplacé par la crainte d'un revers. Ici, et au bruit des coups, son agitation redoubla. Officiers, aides de camp, tout ce qu'il avait sous la main, il l'envoyait aux nouvelles. Tout entier au péril de Mortier, il suspendit la marche de l'invasion : derrière lui à Mœlkt, celle de Bernadotte et de la flottille; devant lui, celle de Murat, qu'il gourmanda « de sa précipitation à s'être avancé, comme « un enfant, jusques à la porte de Vienne! » Il ordonne même au maréchal Soult, qui suivait ce Prince, de rétrograder. Enfin, le lendemain 12 novembre, vers deux heures du soir, le retour de Thiard et de Lemarois venait de calmer son anxiété, quand un aide de camp de Mortier arriva.

La veille au matin, dit-il, le maréchal Mortier et le général Gazan avaient poussé l'ennemi depuis Diernstein jusqu'en vue de Krems; ils lui avaient enlevé quinze cents hommes; ils continuaient, lorsque, sou-

dainement repoussés, ils s'aperçurent qu'ils se heurtaient contre toute l'armée russe! Il fallut alors reculer, un contre quatre, pendant deux lieues; ce qu'on fit en combattant, en bon ordre, et avec l'espoir de trouver un abri dans Diernstein. Mortier, vivement pressé, entrevoyait déjà les murs de cette ville; il s'en rejouissait, quand tout à coup il voit en déboucher contre lui une autre armée russe, et se trouve entre deux feux! En cet instant ses soldats s'écoulaient dans un défilé, que forment à droite les monts de Bohême et à gauche le Danube. Ils y sont refoulés les uns sur les autres; vingt mille Russes les poussent en tête; quinze autres mille Russes les repoussent en queue. Vainement le maréchal, sans s'étonner, leur fait face des deux parts; il s'efforce, d'une main, de contenir Kutusow et, de l'autre, de s'ouvrir un passage dans Diernstein; mais les deux corps ennemis, qui s'aperçoivent au travers de nous, criant de joie, se précipitent; et, se rapprochant, ils resserrent, ils écrasent de plus en plus, entre leur double masse, notre faible troupe.

Enfin, après quatre heures d'une résistance désespérée, notre cavalerie succombe, nos feux s'épuisent; nos baïonnettes, à force de frapper, ployent et s'émoussent; la nuit qui s'épaissit, au lieu de séparer les combattants, augmente la mêlée : elle devient horrible; plusieurs fois Mortier lui-même, dont la taille haute dépassait toutes les autres et, dans cette obscurité, appelait les coups, a été forcé de repousser du pied et d'abattre de son sabre les plus acharnés! Tout espoir enfin a semblé perdu; on l'a entouré, on l'a pressé de profiter de la nuit et d'une barque pour s'é-

chapper, le suppliant de dérober du moins à l'orgueil russe le trophee d'un maréchal français prisonnier! Mais lui, tout au contraire, a répondu : « Qu'il parta-« gerait, quel qu'il dût être, le sort des braves qui l'en-« touraient; que Dupont et sa division devaient s'ap-« procher; qu'il fallait tenter un suprême effort! » Aussitôt, ralliant, resserrant ses restes, des deux seuls canons qu'il a conservés, il en oppose un vers Krems à Kutusow; l'autre, que Fabvier (1) dirige, il le fait tourner vers Diernstein, le place en tête de colonne, et, tous les tambours étant brisés, c'est sur des bidons de fer qu'il fait battre la charge!

Au même instant Schmidt, colonel autrichien, qui guidait le corps russe maître de Diernstein, s'en élançait pour achever, d'un dernier coup, la destruction de notre colonne. Mais Fabvier l'avait entendu : caché dans l'ombre il le laisse approcher; et soudainement, déchargeant sa pièce à bout portant sur la tête de cette attaque, il la renverse, il en tue le chef, et, dans cette trouée sanglante, Mortier et Gazan se précipitant achèvent de tout culbuter devant eux. Diernstein de cet élan a été repris. Les Russes de Schmidt sont retombés dans le val de la Krems, par où ils étaient venus furtivement; ils fuyent, et Mortier ravi mais étonné de ce succès en doute encore!

Cependant, de l'autre côté de Diernstein, un bruit d'armes et de pas nombreux se faisait entendre; et, le désespoir au cœur, on se préparait à un nouveau choc, lorsque, au cri de *Qui vive?* celui de *France!* répondit. C'était Dupont et sa division accourant au secours du

(1) Celui qui depuis est devenu si célèbre en Grèce.

maréchal! Alors, des transports de joie et des cris de *Vivent nos sauveurs!* ont enfin succédé à tant d'alarmes.

Ainsi Diernstein, prison renommée du Roi anglais Richard Cœur de Lion, devenait, par des cœurs français aussi dignes de ce surnom mais plus heureux, doublement célèbre!

Le jour revenu, on s'était compté : sur cinq mille hommes, trois mille étaient perdus; mais, par un hasard inexplicable, nos quinze cents prisonniers russes avaient été retrouvés dans Diernstein; en sorte que la perte de l'ennemi, plus forte que la nôtre, était évaluée à quatre mille hommes.

L'aide de camp n'eut garde d'ajouter que, avec nos pertes, cinq canons et trois aigles manquaient à la division Gazan; mais Thiard venait d'en instruire Napoléon. Celui-ci, rassuré et satisfait après avoir écouté ce rapport, souriait, regardait Thiard, et demandait à l'aide de camp : « Si c'était là tout; si l'on n'avait « rien de plus à regretter. » L'aide de camp se défendit en vain; pressé de questions il fut forcé de convenir que, en effet, ce malheur était arrivé; mais il ajouta que les aigles avaient été brûlées, et quant aux canons, que, ayant été démontés, ils avaient été enfouis sous terre ou jetés dans le Danube.

CHAPITRE IV.

On a vu que Murat venait d'être vivement réprimandé de l'emportement de son ardeur à courir à

Vienne, et à entraîner après lui les corps des maréchaux Lannes et Soult. L'événement prouva cependant que, cette fois, il ne s'était pas trompé. Il se peut même que, dans ce but devenu bien plus pressant à atteindre, comme on va le voir, les contre-ordres de l'Empereur à ces trois corps lui aient fait perdre vingt-quatre heures, dont les Russes profitèrent.

En effet, son espoir d'écraser, sur la rive droite, le premier corps russe en avant de Vienne, étant frustré, et Vienne et cette rive lui étant abandonnées, dès qu'il sut Mortier sauvé, un autre espoir le saisit : celui de devancer par la rive droite, en courant à Vienne, l'ennemi qui lui échappait par la rive gauche; d'y surprendre le passage du Danube, d'où, se précipitant en force sur cette autre rive, il *s'interposerait* entre Kutusow et Buxwoden, coupant à la première armée russe sa retraite sur la seconde, et la faisant prisonnière en Bohême, comme il avait pris Mack en Souabe.

Il est vrai que, pour qu'un tel espoir se réalisât, il fallait qu'il arrivât deux choses invraisemblables : d'abord, que Vienne, assez forte pour nous arrêter quarante-huit heures, sans danger pour elle, nous ouvrît ses portes; puis, qu'elle nous livrât intacts ses ponts sur le Danube. Ce fut pourtant ce qui arriva. Soit découragement de l'Empereur d'Autriche, soit haine d'alliés, qu'avouaient hautement ses officiers contre les Russes, Vienne ne fit aucune résistance; quant à ses ponts, une ruse de guerre nous les livra.

Pendant que Giulaï, revenu en parlementaire, était attiré et retenu le 12 à Saint-Pœlten, Lannes, Murat,

et Sébastiani en tête, eurent l'ordre, l'un d'entrer dans Vienne, les autres de longer la rive du Danube, et de s'emparer des ponts de cette ville. Le 13 novembre, Vienne s'étant livrée sans coup férir, ils coururent à ce passage, en rompirent la barrière, et s'engagèrent aussitôt dans le défilé sinueux formé par les petits ponts. Ceux-ci étaient entre-coupés d'îles boisées qui dérobaient notre marche à la vue des artilleurs et du général autrichiens, postés sur le grand et dernier pont du fleuve. Lannes et Murat avaient mis pied à terre, et, suivis de leurs grenadiers l'arme au bras, ils poussaient devant eux un peloton ennemi, agitant en l'air leurs mouchoirs, annonçant un armistice, et parlementant avec l'officier qui commandait.

Celui-ci, tout étonné, reculait ne sachant plus ce qu'il devait faire, et communiquait derrière lui son indécision. Ce fut ainsi que nos chefs atteignirent le grand pont et l'instant le plus critique. Ce dernier passage était tout chargé d'artifices, de matières inflammables, et d'une batterie prête à foudroyer notre colonne. Mais cet aspect, au lieu d'arrêter nos maréchaux, hâte leur marche; et quand, démasqués par le peloton ennemi en retraite, ils voient l'officier d'artillerie autrichien, enfin décidé, saisir la mèche, ils s'élancent! Dodde le premier, alors colonel de notre génie, arrache à cet officier sa lance à feu; on se mêle; et, toujours parlementant, pendant que nos grenadiers débarrassent le pont, et que Bertrand se fait conduire au Prince d'Auersbourg, Lannes, Murat et Sébastiani gagnent l'autre rive dont ils s'emparent.

On en était maître avant que le pauvre Prince, stupéfait de ce coup de main, y eût rien compris. Les deux maréchaux, satisfaits d'une conquête aussi importante qui devait décider du sort des Russes, ne poussèrent pas plus loin la mystification de ce général : ils le laissèrent fuir, disparaître dans la campagne, et porter sa confusion à son Empereur. Ce fut dans ce même jour 13 novembre, à Bruckersdorf et par Bertrand, que Napoléon apprit une si heureuse nouvelle. Transporté de joie il accourut aussitôt presque seul à Schœnbrunn. Je venais de l'y devancer avec un bataillon dont je disposais les postes, quand il me fit appeler. « Partez à l'instant pour Gratz, me dit-il, « et remettez à Marmont cette dépêche. Vous trou« verez Gudin à Neustadt; vous lui direz de pousser « ses postes jusqu'au Spitalberg, mais pas au delà. « Informez-vous de toutes les ressources qu'on peut « trouver à Neustadt, et écrivez-moi de cette ville. « L'ennemi doit être entre Neukirch et Brugg sur « votre passage; traversez-le, et, s'il vous prend, ima« ginez quelque subterfuge; dites que vous portez la « nouvelle d'un armistice!... Enfin tirez-vous de là; « surtout ne laissez pas prendre les instructions que « je vous confie! » Et il m'en détaillait les moyens, quand je l'interrompis en lui disant que je passerais, et que, en tout cas, je lui répondais de ses dépêches.

C'était pourtant bien à tout hasard, j'en conviens, et pour paraître toujours prêt et dispos, que je répondais ainsi, car cette mission chanceuse et si lointaine me venait bien mal à propos. La fatigue m'avait tellement épuisé que, l'une des nuits précédentes, en

traversant un cantonnement, j'étais tombé dans la rue sans connaissance. Qu'on imagine ma surprise lorsque, revenu à moi, je me trouvai assis au centre d'une grande table bien servie, bien éclairée, dans une salle chaude, et au milieu des officiers de grenadiers à cheval de notre Garde. Un hasard m'avait sauvé : ma bonne fortune avait voulu que, dans l'obscurité, l'un d'eux, se heurtant du pied contre moi, m'eût reconnu, et que, me retirant du milieu des canons et caissons près de m'écraser, il m'eût emporté dans ses bras à cette place d'honneur, où les soins qu'on me prodigua venaient de me ranimer.

Il n'y avait à cette défaillance rien de surprenant : depuis Munich, les jours, les nuits surtout, j'avais sans cesse marché, maudissant cent fois la nécessité où j'étais de passer, sans pouvoir m'y arrêter, devant les feux de nos fantassins couchés dans la neige, et dont j'enviais le bonheur qui me paraissait bien grand. J'allais ainsi, pressé par divers ordres et par l'heure, tant que mes chevaux pouvaient me porter; puis continuant encore sur ceux de paysans que je rencontrais. Je me souviens, entr'autres aventures, que dans l'une de ces nuits si pénibles, m'efforçant d'atteindre Moelkt avant le jour, je rencontrai une rivière qu'il me fallut traverser à gué, et où je perdis guide et chevaux emportés par le courant. Plus heureux que ma pauvre monture qui s'en alla flottant vers le Danube, je parvins à gagner un atterrissement, d'où je continuai ma route à pied, satisfait encore d'arriver à cette abbaye à l'heure prescrite.

Quant à ma mission de Gratz, je l'exécutai jour et

nuit encore, sans accident, mais avec un surcroît de fatigue, ayant le désappointement, à mon retour, de ne plus retrouver l'Empereur à Vienne. Je ne le rejoignis qu'à Brunn, où je lui appris que Marmont se vantait d'avoir, par sa présence en Styrie et aux défilés de la Carinthie, détourné sur la Hongrie la retraite de l'Archiduc Charles.

La route que je venais de parcourir était celle de Leoben à Vienne ; en sorte que, mon récit reportant toute l'attention de Napoléon sur les souvenirs d'une autre époque, il m'interrogea curieusement sur les difficultés du passage du Simmering-Berg. C'était la position devant laquelle il s'était arrêté en 1797. On disait même qu'elle avait été de quelque considération dans les motifs qui l'avaient déterminé au célèbre armistice de Leoben ! Malgré la rapidité de ma course, j'avais observé avec soin ces défilés ; quelque redoutables qu'ils fussent, ils ne m'avaient pas semblé inabordables. J'expliquai pourquoi ; mais, soit que cette opinion contrariât la sienne, ou qu'il la prît comme une critique de celle que, en 1797, il s'en était formée, soit quelqu'autre disposition présente de son esprit, elle ne me parut pas le satisfaire.

En effet il était alors, et non sans raison, mécontent des événements arrivés depuis mon départ de Schœnbrunn. Dans la nuit du 13 au 14, celle où j'avais quitté cette résidence, lui-même, traversant Vienne à l'insu des habitants, en avait passé les ponts pour jouir de cette conquête, pour en témoigner à Lannes et à Murat sa satisfaction, et surtout pour en profiter ! Il avait hâte d'en finir avec les Russes, et d'autant plus

que Giulaï venait à l'instant de lui apprendre l'accession de Frédéric à la coalition. Il avait donc aussitôt poussé Lannes, avec les divisions Suchet, Oudinot, la cavalerie de Murat et le corps du maréchal Soult, vers Znaïm, sur la route de Bohême, pour couper toute retraite à Kutusow qui venait de Krems.

Le combat de Diernstein contre Mortier, la présence de Bernadotte envoyé de Moelkt sur la rive gauche avec l'ordre de talonner Kutusow, et la difficulté des chemins, avaient dû ralentir le mouvement rétrograde de ce feld-maréchal. Aussi l'Empereur s'était-il attendu à ce que cette première armée de trente-six mille Russes, harcelée en queue par vingt mille hommes, et coupée en tête par cinquante mille, serait détruite ou prise. Ce résultat devait décider du sort de la campagne et de l'indécision de Frédéric; il lui avait paru infaillible, et il venait de lui échapper! Murat, que sa ruse de guerre avec les Autrichiens, sur le pont de Vienne, avait si bien servi, venait, au moment d'en recueillir les fruits, de se laisser prendre par les Russes à un semblable stratagème; voici comment :

Kutusow, en précipitant sa retraite de Krems sur Brunn, avait, pour la couvrir contre Murat, jeté Bagration et sept mille Russes à sa droite dans Hollabrunn, sur la route de Bohême qu'il lui fallait traverser à Znaïm. Murat accourait sur cette même route en tête de cinquante mille hommes; il n'avait qu'à attaquer, à pousser, à tout culbuter devant lui jusqu'à Znaïm, où il aurait devancé, détruit ou pris le maréchal russe. Mais il avait rencontré Bagration à Holla-

brunn; et, au lieu de lui passer sur le corps, il avait perdu le temps à l'écouter parlementer. Une feinte capitulation de ce général russe l'avait endormi vingt-quatre heures, pendant lesquelles Kutusow s'était écoulé derrière Hollabrunn et sur Brunn, en toute hâte!

C'était le 15 novembre, et sur la foi de Wintzigerode, aide de camp d'Alexandre, que cette absurde convention avait leurré le beau-frère de notre Empereur.

Mais ce qui n'est guère plus concevable, c'est que Napoléon, contre sa coutume, eût abandonné à son lieutenant ce grand coup de guerre, et que, le 14 novembre, s'en reposant sur lui, il fût retourné à Schœnbrunn! S'était-il défié de Vienne? Lui avait-il plu de se montrer ce jour-là à ses habitants, confondus de le voir rentrer dans leurs murs par la porte du Danube? Avait-il eu hâte de proclamer hautement, comme il le fit, l'immensité des trophées que cette capitale ennemie venait de livrer à sa victoire? ou bien plutôt, à en juger par ma mission près de Marmont et par la répartition des divisions de Davout poussées vers Neustadt, Presbourg et Brunn, sur les trois avenues de Vienne, avait-il craint quelque retour offensif, et jugé sa présence encore indispensable sur ce point central, pour s'en assurer la possession? Je ne sais, mais ce qui est sûr, c'est que, à la nouvelle de cette convention insidieuse, se repentant amèrement de sa confiance en Murat, il lui avait envoyé l'ordre de tout rompre à l'instant même et d'attaquer. Lui-même plein de colère était accouru; mais il n'était arrivé le 17 qu'après le choc tardif et sanglant d'Hollabrunn, où, le 16 au

soir, Bagration, sacrifiant les deux tiers des sept mille Russes qu'il commandait, avait encore arrêté, six heures durant, l'effort de vingt-cinq mille hommes!

Pendant la nuit obscure qui suivit, plusieurs ruses de guerre avaient favorisé la fuite des restes de cette division. Les uns, se voyant atteints, avaient crié en français qu'ils étaient des nôtres, et on les avait laissés s'écouler; d'autres, répétant les mêmes paroles, et nous laissant approcher, avaient, de leurs feux à bout portant, augmenté nos pertes. Oudinot, que Duroc remplaça à sa division de grenadiers, était tombé blessé avec la plupart des officiers qui l'entouraient. Le carnage avait été effroyable; on avait vaincu, mais le lendemain, quand on arriva à Znaïm, Kutusow était passé! On n'avait pu, les jours suivants, que ramasser ses traîneurs, tellement harassés qu'ils étaient incapables de se défendre. Deux mille tombèrent aux mains de Sébastiani. Enfin cette retraite, dans laquelle Kutusow devait succomber tout entier, ne lui avait coûté que six mille hommes! Il venait de retrouver à Brünn son Empereur qui y était arrivé de Berlin; il lui avait ramené trente mille hommes, que, au delà de Brünn, il allait joindre, près de Wischau, à la seconde armée russe de Buxwoden, aux restes de l'armée autrichienne, et bientôt peut-être à l'Archiduc Charles.

Ainsi, après la campagne d'Ulm si complétement terminée, celle de Vienne restait indécise. Il fallait se rallier, se réapprovisionner, se préparer à toutes les chances d'une grande bataille à livrer au fond de la Moravie, au bout d'une longue ligne d'opérations, dont la Prusse menaçait tout le flanc gauche, de Stras-

bourg à Vienne. Tel était le danger de notre position, que venait d'accroître la faute d'Hollabrunn.

CHAPITRE V.

De Znaïm l'Empereur continua vers Brunn, poursuivant Kutusow, et le faisant déborder à droite par Soult à Nikolsbourg. Le 20 novembre il poussa cette aile droite de Nikolsbourg à Austerlitz, et notre avant-garde, sous Murat, vers Wischau, route d'Olmutz. Ce jour-là lui-même arriva à Brunn. Surpris et charmé de l'inconcevable abandon de cette place forte tout armée et approvisionnée, il en fit sa base d'opérations contre l'armée russe.

Pendant que ce soin l'occupait, il apprend la jonction des forces ennemies dans Wischau, et que, à Posorsitz, leur cavalerie, après avoir refoulé la nôtre, a été repoussée par nos cuirassiers et par les grenadiers à cheval de notre Garde. Le 21 il se rend sur le terrain du combat, il en juge les coups, qu'il trouve moins brillants qu'on ne s'en était vanté; et apprenant que l'ennemi s'est retiré sur ses renforts jusqu'à Olmutz, il revient à Brunn.

Dans ce retour de Wischau il s'arrêta sur la grande route, à environ deux lieues et demie de Brunn, près du Santon, monticule qui borde le chemin, espèce de cône tronqué assez abrupt. Il ordonna d'en creuser le pied du côté de l'ennemi, pour en augmenter l'escarpement. Alors, se détournant

vers le sud, il entra dans une plaine haute, comprise entre deux ruisseaux encaissés, courant du nord au sud-ouest. La largeur de ce plateau est d'environ deux lieues; la longueur, de trois lieues; après quoi, tournant vers l'ouest, il s'abaisse et tombe dans un bassin marqué par deux lacs. L'Empereur parcourut lentement et silencieusement cette plaine découverte. Il s'arrêta à plusieurs reprises sur les points les plus élevés, vers Pratzen surtout. Il en examina avec attention tous les accidents. Plusieurs fois, pendant cette reconnaissance, il se retourna vers nous : « Messieurs, disait-il, examinez-bien ce terrain! ce sera « un champ de bataille! Vous aurez un rôle à y « jouer! » Cette plaine devait être en effet, quelques jours après, le champ de bataille d'Austerlitz!

Les jours suivants, jusqu'au 27, il resta à Brunn. Son armée n'avait pas cessé, depuis trois mois, de marcher ou de combattre; il la laissa se rallier, réparer ses forces, ses armes, sa chaussure, et reprendre haleine. Elle était ainsi répartie : Marmont à Gratz; Mortier à Vienne; Davout, partie à Presbourg, observant la Hongrie qui se déclarait neutre, et partie vers Nikolsbourg, entre Brunn et Vienne; Lannes, Murat et Soult cantonnaient autour et en avant de l'Empereur, sur le terrain marqué par Brunn, Wischau et Austerlitz; Bernadotte enfin, en arrière et à portée de lui, occupait Iglau, observant la Bohême, où l'Archiduc Ferdinand tenait tête à d'Hilliers et aux dragons à pied de ce général.

Il y avait six jours que nous étions arrivés à Brunn, et l'Empereur, ému de la nouvelle du désastre de

Trafalgar, des dispositions de plus en plus hostiles de la Prusse, et fatigué déjà de sa propre inaction, s'inquiétait du système de temporisation que paraissait prendre l'armée russe. C'était bien, en effet, le plus menaçant de tous les partis qu'Alexandre pouvait opposer à sa fortune. Chaque jour accroissait le danger de notre position isolée et si lointaine. Napoléon, aventuré au fond de la Moravie, avec soixante-cinq mille combattants à portée de lui, pendant que cent cinquante mille Prussiens menaçaient tout le flanc gauche de sa retraite, voyait Alexandre et quatre-vingt-dix mille Russes et Allemands l'arrêter en face; l'Archiduc Ferdinand et vingt mille Autrichiens s'avancer en Bohême sur ses derrières, et tout à la fois l'Archiduc Charles et quarante mille autres Impériaux, déjà en Hongrie, accourir contre sa droite!

C'est pourquoi, le 26 novembre, impatient, après une nuit entière de travail, il écrit à l'Empereur Alexandre et lui envoie Savary, son aide de camp, pour le complimenter, et sonder ses dispositions guerrières ou pacifiques. Pendant qu'il attend le retour de son aide de camp, deux envoyés autrichiens, et bientôt le ministre prussien Haugwitz, arrivent, les uns d'Olmutz et l'autre de Berlin, à son quartier impérial. Le 27 novembre il évitait de laisser celui-ci s'expliquer, et de répondre aux deux autres, lorsque tout à coup il apprend que son avant-garde, surprise à Wischau, vient d'y être culbutée! En même temps un officier bavarois, engagé dans l'armée ennemie, désertant, vient nous avertir que c'est Kutusow et Alexandre lui-même qui nous attaquent! Cela parut

d'abord si invraisemblable à Berthier, qu'il fit arrêter ce transfuge; mais son rapport fut presqu'aussitôt confirmé par un avis du maréchal Soult assailli dans Austerlitz.

Dans la même soirée le retour de Savary ne laissa plus de doute sur cette nouvelle. Cet aide de camp vient annoncer que toute l'armée alliée, sans attendre quatorze mille Russes de renfort, marche sur nous. Pourtant la lettre qu'il rapporte semble moins hostile. Dès lors Napoléon, n'espérant plus rien que d'Alexandre ou d'une victoire, renvoie à Vienne et à Talleyrand les négociateurs autrichiens et prussiens; il réexpédie Savary à l'Empereur russe pour lui offrir une entrevue; et lui-même, le 28 novembre, de grand matin, il s'avance jusqu'à Posorsitz dans l'espoir d'une réponse favorable.

Mais Alexandre, entouré et mal inspiré par une jeunesse présomptueuse, jugea l'entrevue inutile : il n'y envoya que son favori. De son côté Napoléon, de plus en plus impatient, s'était avancé au galop par delà nos dernières vedettes.

La rencontre de Dolgorouki et de notre Empereur eut lieu sur la grande route d'Olmutz, en avant de Posorsitz, et, à notre étonnement, à plus d'une portée de canon de nos avant-postes. Nous ne savions si l'Empereur s'aventurait ainsi par une impatience réelle ou par curiosité, ou plutôt pour augmenter par un feint empressement l'orgueil ennemi, pour en accroître la présomption, en affectant de ne vouloir laisser pénétrer dans nos rangs aucun regard russe

Tous deux, en s'apercevant, mirent pied à terre.

Pendant leur entretien, dont nous n'entendîmes pas toutes les paroles, l'attitude de l'Empereur fut d'abord calme et contenue; celle de Dolgorouki, au contraire, était si jactante et si hautaine, qu'elle nous irritait quand elle ne nous frappait pas de pitié tant elle était déplacée et ridicule.

Au milieu de ce colloque, dont la durée fut à peine d'un quart d'heure, l'Empereur remarqua que les Cosaques de l'escorte russe gagnaient nos flancs; Dolgorouki souriait et répondait d'eux; mais, soit inquiétude réelle ou simulée, Napoléon n'en ordonna pas moins, à plusieurs de nous, de les contenir à distance respectueuse, ce qui fut fait aussitôt par Exelmans, le sabre nu pendant à la dragonne et le pistolet au poing.

Cependant, l'arrogance du favori d'Alexandre devenant intolérable, la voix de l'Empereur s'anima. Le jeune Russe ne mettait pas la paix à de moindres conditions que l'abandon de l'Italie, de la rive gauche du Rhin, et de la Belgique! « Quoi! Bruxelles aussi, ré- « pondit Napoléon; mais nous sommes en Moravie, et « vous seriez sur les hauteurs de Montmartre, que vous « n'obtiendriez pas Bruxelles! » Enfin il perdit patience. Dolgorouki venait de lui offrir de le laisser se retirer sain et sauf derrière le Danube, s'il promettait d'évacuer sur-le-champ Vienne et les États héréditaires. A cette insolence, Napoléon, ne pouvant plus se contenir, s'écria : « Retirez-vous! allez, Mon- « sieur, allez dire à votre maître, que je n'ai point « l'habitude de me laisser insulter ainsi; retirez-vous « à l'instant même! »

Revenu à notre avant-garde, l'Empereur encore irrité remit pied à terre et s'entretint avec Savary. Pendant la double mission de cet aide de camp, les jeunes seigneurs russes l'avaient insulté de paroles arrogantes; il en rendit compte, et Napoléon, fouettant la terre de sa cravache, geste qui dans ses vives préoccupations lui était habituel, s'écria : « L'Italie!..... Qu'eussent-ils donc fait de la France « si j'eusse été battu? Mais, puisqu'ils le veulent, je « m'en lave les mains, et, s'il plaît à Dieu, dans qua- « rante-huit heures je leur donnerai une leçon sé- « vère! » Il prononça ces derniers mots près d'un carabinier du 17me régiment léger, et, s'apercevant que ce factionnaire l'écoutait : « Sais-tu, lui dit-il, « que ces gens-là croient qu'ils vont nous ava- « ler! » Sur quoi le grenadier ayant répliqué : Oh « que non! qu'ils essayent, nous nous mettrons en « travers! » l'Empereur se prit à rire, et son humeur se dissipa.

Alors, soit qu'il se trouvât trop en l'air, soit pour augmenter la présomption de l'ennemi, il commença la retraite que lui-même suivit à pied. On marcha avec une précipitation apparente qui dut enhardir les Russes. Chez nous-mêmes, un des vétérans de la République, s'y trompant, me dit : « Ceci commence « mal! Jeune homme, il ne suffit pas de marcher « toujours en avant; vous allez apprendre ce que « c'est qu'une reculade, et peut-être même une dé- « route! » Cette liberté de jugement sur Napoléon m'étonna, elle commençait à devenir rare. La plupart de nous, convaincus de son infaillibilité, s'y abandon-

naient; nous exécutions l'ordre du jour sans regarder au delà, sans douter du lendemain, sûrs de vaincre en obéissant! Soumission qui donne d'utiles instruments à un homme extraordinaire, mais qui trop souvent fait qu'il laisse après lui peu de chefs dignes de le remplacer.

Ce premier mouvement rétrograde fut court. L'Empereur, de sa personne, revint encore ce jour-là coucher à Brunn. Dans cet instant critique, pressé de s'affranchir de tout soin lointain, il embrassa d'un dernier regard l'Allemagne, le Tyrol et l'Italie, et se hâta d'y envoyer ses instructions. Puis, revenant tout entier au grand événement présent qui devait décider de tout, il rappela Murat de Posorsitz devant le Santon, et Soult d'Austerlitz derrière Pratzen, sur le terrain choisi pour la bataille : retraite nocturne de deux lieues qui devait enfler encore l'orgueil russe. D'autres ordres simultanés firent avancer Bernadotte d'Iglau à Brunn, et Davout de Vienne à Nikolsbourg et à Raygern.

Urede et ses Bavarois, laissés vers la Bohême, furent jugés suffisants pour contenir l'Archiduc Ferdinand hors de portée de nos derrières. Alors, soit qu'il le crût possible, soit plutôt pour que chacun autour de lui fût prêt d'avance, il annonça la bataille pour le lendemain 29 novembre, avis qu'il renouvela plus tard, et plus généralement, pour le 1er ou le 2 décembre. En même temps, vivres, munitions, ambulances, tout fut dirigé à portée de ce même terrain, que déjà, sept jours avant, l'Empereur avait désigné à notre attention. Lui-même enfin, dans la matinée du 29 novembre, vint s'y établir.

Cette journée et celle du lendemain 30 novembre se passèrent en revues et reconnaissances. Jamais champ de bataille ne fut mieux exploré et mieux préparé. Le 29 ce qui parut l'occuper le plus fut la défense du Santon. Il se hâta de le faire retrancher, armer et approvisionner comme un fort. Plusieurs fois il m'y envoya ou répéter ses ordres, ou voir s'ils étaient exécutés; et non content il y revint encore lui-même, et en gravit à pied l'escarpement. Il y plaça aussitôt le 17me léger et le général Claparède, leur ordonnant d'y brûler leur dernière cartouche et de s'y faire tuer, s'il le fallait, jusqu'au dernier.

Cependant déjà la marche des colonnes russes et des mouvements de cavalerie, au loin et au delà de notre aile droite, indiquaient à l'Empereur qu'elles tenteraient de cet autre côté de notre ligne, leur plus grand effort. Il les observait, et, s'en applaudissant, il les laissait faire, sûr qu'on ne tourne pas un ennemi redoutable et prêt, sans se trouver tourné soi-même, et que le résultat montrerait qui des deux aurait réellement coupé la retraite à l'autre!

Ce fut évidemment dans cette pensée que, le 30 novembre, s'étant arrêté sur le grand plateau de Pratzen qui s'étend vers Austerlitz, il prononça ces paroles que nous entendîmes et que l'événement du surlendemain rendit prophétiques : « Maître de cette belle position, « nous dit-il, j'y pourrais arrêter les Russes; mais « alors je n'aurais qu'une bataille ordinaire, tandis « que, en la leur abandonnant et retirant ma droite,

« s'ils osent descendre de ces hauteurs pour m'enve-
« lopper, ils seront perdus sans ressources ! »

En conséquence, déjà ce jour-là et le lendemain 1er décembre, retirée en arrière de ce plateau, notre ligne de bataille oblique, la gauche en avant, avait sa droite refusée et comme dérobée, en arrière des lacs de Melnitz et de Telnitz ou de Satschau. Notre extrême gauche au contraire, se présentant forte, était avancée ; elle s'appuyait à ce monticule escarpé nommé le Santon, appelé ainsi, disait-on, d'un tombeau que jadis y avaient laissé les Turcs. Ce mamelon est sur le bord et à la gauche de la grande route d'Olmutz : notre ligne marquée, d'un bout à l'autre, par le ruisseau encaissé et marécageux qui coule du Santon jusqu'à Melnitz, en était couverte. Elle était même presque cachée, de droite à gauche, d'abord dans les bas-fonds de ce ruisseau et des deux lacs, puis par quelques bois, et surtout par six villages, ceux de Melnitz, Telnitz, Sokolnitz, Kobelnitz, Pontowitz et Ghirzikowitz.

Davout, accourant de Vienne avec deux divisions seulement, l'une d'infanterie, l'autre de dragons, devait, à l'extrême droite, garder Melnitz. Soult, avec trois divisions distendues et une brigade de cavalerie en avant, occupait les cinq autres villages. Tout le reste en masse, le corps d'armée du maréchal Lannes, Murat et sa cavalerie, Duroc, Oudinot et leurs grenadiers, la Garde Impériale et quarante canons, Bernadotte enfin, appelé de Brunn au dernier moment, étaient ou allaient être rangés, en lignes redoublées, à notre gauche, de Ghirzikowitz par delà le Santon, et en travers de la grande route.

Cette position oblique ne semblait que défensive, timide même, négligemment gardée au centre et surtout à la droite; elle paraissait exclusivement redoutable à gauche, mais Bernadotte et nos réserves pouvaient, d'un élan, prendre à revers toute attaque contre notre centre et notre droite. L'armée ennemie au contraire, moins forte devant notre gauche sur la route d'Olmutz, et que le ravin de Blazowitz séparait du reste, s'était amoncelée, au centre et à découvert, sur le plateau de Pratzen : elle étendait sa gauche au loin, vers Aujerzd, pour la pousser en avant contre notre droite refusée le long des lacs.

Les forces étaient inégales : quatre-vingt-dix mille hommes contre soixante-cinq mille! L'avantage du nombre était aux alliés : il était de vingt-cinq mille hommes. La disposition des lieux le compensait. Des deux lignes opposées, l'une était en vue, et l'autre masquée, premier avantage. Elles formaient comme deux arcs de cercle, dont le nôtre était le plus resserré, second avantage, qu'augmenta bientôt la manœuvre imprudente d'Alexandre.

Un rideau épais de Cosaques d'une part, et de notre côté une ligne claire de vedettes à portée de mousquet, couvraient les deux fronts. Pendant que, derrière leurs grandes gardes, les deux armées, à deux portées de canon l'une de l'autre, et leurs armes en faisceaux, mangeaient et se reposaient paisiblement autour de leurs feux comme par un accord tacite, et se préparaient pour le lendemain, Napoléon, suivi de quelques-uns de nous et de vingt chasseurs de sa Garde, s'était avancé entre les deux lignes, et en par-

courait, de droite à gauche, le développement. Il fit cette dernière reconnaissance générale lentement, au pas, et tellement près de l'ennemi, que, vers Pratzen, le capitaine de ses Chasseurs d'escorte, Daumesnil, célèbre depuis par la défense de Vincennes, et moi, nous provoquâmes étourdiment, à portée de pistolet, la ligne ennemie, ce qui nous fit vivement réprimander, nous étant attiré quelques coups de feu dont les balles sifflèrent aux oreilles de l'Empereur.

Je me souviens même que, mal corrigés de cette imprudence et parvenus à l'extrême gauche au delà du Santon, tandis que Napoléon en examinait les approches, une contestation s'éleva entre nous, à propos de la distance qui nous séparait, sur ce point, de l'ennemi, et que ce même Daumesnil, fort adroit tireur, voulant m'en prouver la proximité, prit la carabine de l'un des siens, en posa le canon sur l'épaule de ce chasseur, et démonta d'un coup de feu l'officier russe que nous faisait distinguer le mieux l'éclatante blancheur de sa monture.

CHAPITRE VI.

Vers trois heures, cette reconnaissance étant terminée, l'Empereur revint à son bivouac. Il était établi sur la droite et près de la grande route, en arrière à droite du Santon, en avant de Bellowitz, entre le ruisseau de ce village et celui de Ghirzikowitz. C'était, sur un tertre élevé d'où l'on découvrait la plaine,

une vaste barraque ronde, hutte de bûcheron, le feu au milieu, éclairée par le faîte, et que ses grenadiers avaient construite. Sa voiture dételée était auprès; il avait couché dedans les nuits précédentes. Il y avait aussi près de là, vers la grande route, une maison isolée de paysan, pauvre chaumière, où ses cantines s'étaient établies, et où nous dînions avec lui dans la seule chambre basse et sur la seule table longue entourée de bancs qui s'y trouvaient. La division de grenadiers de Duroc et d'Oudinot bivouaquait en avant, la Garde autour et en arrière.

Il venait d'y arriver quand, vers quatre heures, sur un avis de notre avant-garde, reparaissant hors de son quartier, une longue-vue à la main, il dirigea ses regards sur le plateau de Pratzen qu'il avait en avant à droite. Un grand mouvement de flanc du centre de l'armée russe s'y dessinait. On apercevait, derrière sa première ligne, les colonnes ennemies se prolonger à leur gauche et à découvert vers Aujerzd et les deux lacs. A cette vue, tressaillant de joie et frappant des mains, il s'écria : « C'est un mouvement honteux! ils « donnent dans le piége! ils se livrent! Avant demain « au soir cette armée sera à moi! »

En effet il était évident que les Russes, dans leur orgueilleuse inexpérience, nous supposaient frappés de crainte et résignés à une timide défensive, s'imaginant qu'ils n'avaient rien à redouter en face, et ne songeant qu'à se jeter sur notre droite, entre Vienne et nous, pour nous tourner et pour couper toute retraite à notre infaillible déroute du lendemain! Ils osaient donc, sous nos yeux, portant leurs principales forces de ce côté, dé-

garnir leur centre, et abandonner, à leur aile droite affaiblie, leur ligne d'opérations ou de retaite. On eût dit que déjà vainqueurs, et n'ayant plus d'autre crainte que de nous laisser échapper, ils ne songeaient qu'à nous achever, et nullement à la possibilité qu'ils eussent eux-mêmes à se défendre !

En ce moment l'Empereur, afin d'enfler leur présomption plus encore, ordonna à Murat de sortir des rangs avec quelque cavalerie, de montrer de l'inquiétude, de l'hésitation, et de se retirer aussitôt, comme effrayé. Cet ordre donné, il revint à son bivouac. Là, dans une proclamation qu'il dicta de sa voiture, et qu'il fit aussitôt répandre, après avoir montré l'armée russe à ses soldats leur prêtant le flanc et offrant à leur valeur une gloire assurée, il leur dit que lui-même dirigerait leurs bataillons, leur promettant de ne s'exposer que si la victoire hésitait, et après elle de bons cantonnements et la paix. Alors, entrant avec nous dans la chaumière voisine, il se mit gaiement à table.

Murat et Caulincourt étaient assis près de lui, puis Junot, le général Mouton, Raap, Lemarois, Lebrun, Macon, Thiard, Ywan et moi. Le repas fut long, contre l'habitude de l'Empereur qui ne restait guère plus de vingt minutes à table; l'attrait de la conversation l'y retint. Quant à moi, persuadé que le grand événement près de décider de sa fortune ferait les frais de cet entretien, j'écoutais attentivement; mais il arriva tout le contraire. L'Empereur, dès les premières paroles, interpellant Junot qui se piquait de quelque littérature, mit la conversation sur la poésie drama-

tique. Celui-ci lui ayant répondu par la citation de plusieurs tragédies nouvelles, Napoléon, comme s'il eût oublié l'armée russe, la guerre et la bataille du lendemain, se récria, entra tout entier dans cette matière et, s'y échauffant, déclara : « Que, à ses yeux,
« nul de ces auteurs n'avait compris le nouveau prin-
« cipe qui devait servir de base à nos tragédies mo-
« dernes! Qu'il avait dit à l'auteur des Templiers, que
« sa tragédie était manquée! Qu'il savait bien que ce
« poëte ne lui pardonnerait pas; que, en cela, l'amour-
« propre d'auteur était inexorable! Qu'il fallait louer
« ces Messieurs pour en être loué! Que, dans cette
« pièce, un seul caractère était suivi, celui d'un homme
« qui voulait mourir! Mais que cela n'était pas dans la
« nature, et ne valait rien; qu'il fallait vouloir vivre
« et savoir mourir! »

« Voyez Corneille, s'écria-t-il, quelle force de con-
« ception! C'eût été un homme d'État! Mais les Tem-
« pliers; cette pièce manque de politique! Il eût fallu
« mettre Philippe-Auguste dans la nécessité de les
« détruire; il fallait, en intéressant le public à leur
« conservation, faire sentir fortement que leur exis-
« tence était incompatible avec celle de la monarchie;
« qu'ils étaient devenus dangereux par leur nombre,
« leurs richesses et leur puissance; que la sûreté du
« Trône exigeait leur destruction! »

« Aujourd'hui que le prestige de la religion païenne
« n'existe plus, il faut à notre scène tragique un autre
« mobile. C'est la politique qui doit être le grand
« ressort de la tragédie moderne! C'est elle qui doit
« remplacer, sur notre théâtre, la fatalité antique;

« cette fatalité qui rend OEdipe criminel sans qu'il « soit coupable; qui nous intéresse à Phèdre, en char- « geant les Dieux d'une partie de ses crimes et de « ses faiblesses. Il y a de ces deux principes dans « Iphigénie; c'est le chef-d'œuvre de l'art, le chef- « d'œuvre de Racine, qu'on accuse bien à tort de « manquer de force! » Et il ajouta : « Que c'était une « erreur de croire les sujets tragiques épuisés; qu'il « en existait une foule dans les nécessités de la poli- « tique; qu'il fallait savoir sentir et toucher cette « corde; que dans ce principe, source abondante d'é- « motions fortes, germe fécond des situations les plus « critiques, autre fatalité aussi impérieuse, aussi do- « minatrice que la fatalité des anciens, on en retrou- « verait les avantages; qu'il ne s'agissait que de placer « ses personnages contradictoirement à d'autres pas- « sions ou à d'autres penchants, sous l'influence « absolue de cette nécessité puissante! Qu'ainsi tout « ce qu'on appelait coup d'État, crime politique, « deviendrait un sujet de tragédie, où, l'horreur étant « tempérée par la nécessité, un intérêt nouveau et « soutenu se développerait. »

Alors vinrent quelques exemples, mais non pas celui de ses souvenirs qui peut-être l'inspirait le plus en ce moment. L'un d'eux le reporta au temps de la campagne d'Égypte. A ce propos, passant à un sujet plus conforme à notre situation présente et aux habitudes de la plupart de ceux qui l'entouraient : « Oui, re- « prit-il, si je m'étais emparé d'Acre, je prenais le « turban; je faisais mettre de grandes culottes à « mon armée; je ne l'exposais plus qu'à la dernière

« extrémité ; j'en faisais mon bataillon sacré, mes im-
« mortels ! C'est par des Arabes, des Grecs, des Ar-
« méniens que j'eusse achevé la guerre contre les
« Turcs ! Au lieu d'une bataille en Moravie, je ga-
« gnais une bataille d'Issus, je me faisais Empereur
« d'Orient, et je revenais à Paris par Constantinople ! »

Il accompagna ces derniers mots d'un sourire, comme pour indiquer qu'il se laissait entraîner à nous rappeler l'un des jeunes rêves de son imagination conquérante ; rêve qui, toutefois, se serait vraisemblablement réalisé, puisque, selon d'irrécusables témoignages de voyageurs alors présents dans le Liban, cent mille chrétiens l'avaient attendu de ce côté, l'appelant de tous leurs vœux, et prêts, au signal de la prise d'Acre, à venir se joindre à ses armes !

En ce moment je hasardai, à demi-voix, cette observation : « Que s'il s'agissait de Constantinople, nous « étions encore sur le chemin de cette capitale ! » Je ne sais si Junot m'entendit, ou si, la même pensée lui étant venue, il crut à propos de répéter les mêmes paroles, mais Napoléon lui répondit : « Non, je connais les Fran-
« çais ; ils ne se croyent bien qu'où ils ne sont pas. Avec
« eux les longues expéditions ne sont point faciles.
« Et tenez ; rassemblez aujourd'hui les voix de l'ar-
« mée ; vous les entendrez toutes invoquer la France !
« Tels sont les Français ! c'est leur caractère. La France
« est trop belle ; ils n'aiment point à s'en éloigner au-
« tant, et à rester si longtemps séparés d'elle ! » A quoi Junot ayant objecté les témoignages d'ardeur qu'on voyait éclater dans tous les rangs, le général Mouton, de sa voix austère, l'interrompit rudement par

ces mots : « Que ces acclamations prouvaient le con-
« traire; qu'il ne fallait pas s'y tromper; que l'armée
« était fatiguée; qu'elle en avait assez; que, si l'on
« voulait l'entraîner plus loin, elle obéirait, mais à
« contre-cœur; qu'enfin elle ne montrait tant d'ar-
« deur la veille de la bataille, que dans l'espoir d'en
« finir le lendemain, et de s'en retourner chez elle! »

L'Empereur, à qui ces paroles si loyales plaisaient peu sans doute, leur donna pourtant raison; mais il rompit l'entretien, et se levant aussitôt : « En atten-
« dant, ajouta-t-il, allons nous battre! »

Cependant le jour était arrivé à son déclin; le mouvement à gauche de l'ennemi continuait, et Napoléon, dont toutes les dispositions étaient prises, après avoir renouvelé ses instructions, visita ses parcs, ses ambulances, et s'assura, par ses yeux, que tous ses ordres étaient exécutés. Il revenait à son bivouac, lorsque, entendant à sa droite une vive fusillade, il y envoya l'un de nous; puis, se jetant sur la paille de sa barraque, il s'y endormit profondément.

Il dormait encore, et depuis quelques heures la nuit du 1er au 2 décembre était close, quand l'aide de camp revint, le réveilla non sans peine, et lui apprit qu'une attaque chaude vers les lacs, sur l'un des derniers villages de notre droite, venait d'être repoussée. Cela confirmait ses prévisions; mais, voulant une dernière fois reconnaître lui-même, par les feux des bivouacs, les positions de l'ennemi, il remonta à cheval, et, suivi de peu d'entre nous, il s'aventura entre les deux lignes.

Il les prolongeait lorsque, en dépit de plusieurs aver-

tissements, s'étant dirigé dans l'obscurité vers Pratzen, je crois, il donna inopinément dans un poste de Cosaques! Ceux-ci s'élancèrent si brusquement sur lui, qu'ils l'eussent pris ou tué, sans le dévouement de ses chasseurs d'escorte, et s'il ne fût revenu sur nos feux à toute bride. Ce retour fut si précipité que, forcé de repasser, sans choisir, le ruisseau marécageux qui couvrait notre front, plusieurs des hommes et des chevaux qui le suivaient y demeurèrent embourbés, entr'autres Ywan, son chirurgien depuis 1796, et dont la charge consistait à ne se séparer jamais de sa personne.

Le ruisseau franchi, l'Empereur regagna à pied, et de feu en feu, son propre bivouac. Comme il en approchait, il se heurta dans l'obscurité contre un tronc d'arbre renversé, ce qu'un grenadier apercevant, il imagina de tordre sa paille, d'en faire un flambeau, d'y mettre le feu et, l'élevant au-dessus de sa tête, d'en éclairer les pas de son Empereur.

Au milieu de cette nuit, veille de l'anniversaire du couronnement, cette flamme, qui illumina et fit soudainement apparaître la figure de Napoléon, parut un signal aux soldats des bivouacs voisins; un cri partit: « C'est l'anniversaire du couronnement, *Vive l'Em-* « *pereur!* » Élan d'ardeur, que Napoléon voulut inutilement arrêter : « Silence, dit-il, et à demain; ne « songez à présent qu'à aiguiser vos baïonnettes! »

Mais déjà la même pensée, le même cri, se propageant avec la rapidité de l'éclair, volait de feu en feu; et tous à l'envi, saisissant l'à-propos, ils détruisent leurs abris, ils lient leur paille au bout de toutes les perches

qu'ils trouvent sous leur main, ils l'allument, et en un instant, sur une ligne de deux lieues, des milliers de gerbes de flammes s'élèvent, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur!*... Ainsi fut improvisée, aux yeux de l'ennemi étonné, la plus mémorable des illuminations, la plus touchante des fêtes dont jamais l'admiration et le dévouement d'une armée entière aient salué son général.

Les Russes, dit-on, s'imaginèrent que nous brûlions nos abris, ils crurent que nous allions nous retirer; leur présomption s'en augmenta! Quant à Napoléon, d'abord contrarié, mais bientôt ému et attendri, il s'écria : « Que cette soirée était la plus belle de sa « vie! » Et de bivouac en bivouac, jusqu'à une grande distance du sien, il alla témoigner à ses soldats sa reconnaissance!

Pendant le reste de la nuit, malgré sa fatigue, soit émotion, soit que le renouvellement de plusieurs avis sur la marche des Russes vers sa droite l'eût réveillé, il dormit peu.

CHAPITRE VII.

Enfin, le jour du 2 décembre commençant à poindre, il nous fit appeler dans sa barraque. On nous y servit un court repas qu'avec nous il prit debout; après quoi, ceignant son épée : « Maintenant, Messieurs, « nous dit-il, allons commencer une grande journée! » Chacun alors courut à ses chevaux. Un instant après,

nous vîmes, sur le sommet de ce tertre que nos soldats appelaient *Butte de l'Empereur*, accourir, des divers points de notre ligne, suivis chacun d'un aide de camp, tous les chefs de nos corps d'armée.

Napoléon avait voulu qu'ils vinssent ainsi, tous à la fois, recevoir ses derniers ordres. Ce furent : le maréchal Prince Murat, le maréchal Lannes, le maréchal Bernadotte, le maréchal Soult, et le maréchal Davout. Dans cet instant solennel ces maréchaux formèrent, autour de l'Empereur, le plus formidable ensemble que l'imagination puisse concevoir! Spectacle merveilleux! Dans ce cercle redoutable, que de gloires réunies! Que de chefs de guerre, justement et diversement célèbres, entourant le plus grand homme de guerre des temps antiques et modernes! Il me semble les voir encore recevoir successivement son inspiration, et aussitôt, comme s'ils eussent emporté la foudre, s'élancer de toutes parts pour en aller briser les forces réunies de deux Empires! Ma vie aurait la durée de celle du monde, que jamais l'impression d'un tel spectacle ne s'effacerait de ma mémoire. Ainsi commença l'une des plus célèbres journées de notre histoire!... Que les temps ont rapidement changé! Mon Dieu! que, alors, tout était grand, les hommes forts, les temps glorieux, et que nos destinées semblaient imposantes!

Les premières paroles de l'Empereur à ses maréchaux leur avaient expliqué son plan de bataille. Certain, par les rapports de la nuit, que, dans la seule pensée de ne point le laisser s'échapper, l'ennemi achevait à notre portée son mouvement de flanc, et qu'il se jetait en masse sur notre droite, il s'était écrié

de nouveau : « Oui, c'est un mouvement honteux ! Ils « me croient donc bien jeune ; ils s'en repenti« ront ! » Et aussitôt il avait renouvelé à chacun ses ordres.

Davout, dont la tête de colonne harassée commençait seulement à paraître, avait l'instruction d'arrêter en tête, à notre extrême droite et au fond du défilé bordé par les lacs, l'ennemi qui, depuis la veille, s'y engageait follement de plus en plus.

Soult, pour sa division de droite, reçut le même ordre ; et, pour ses deux autres divisions déjà ployées en colonnes d'attaque par delà le ruisseau, aux débouchés des deux villages de notre centre, l'instruction d'être prêt à s'élancer sur le plateau central de la bataille.

Bernadotte, arrivant obliquement de notre gauche, dut assaillir à la fois, de ce côté, ce même plateau.

Cet effort simultané, de quatre divisions, sur le centre des Austro-Russes dégarni par leur mouvement en avant et à leur gauche, l'Empereur lui-même, avec sa double réserve des grenadiers réunis et de sa Garde, le soutiendra !

En même temps, à notre aile gauche, Murat et sa cavalerie chargeront par les intervalles de l'infanterie de Lannes ; puis, en se retirant derrière elle, ils attireront, et feront expirer sous les feux de nos bataillons, les élans de la cavalerie ennemie, qui de ce côté semble puissante.

L'Empereur termina par ces mots : « Il faut que, « dans une demi-heure, la ligne entière soit tout en « feu ! »

Ainsi, pendant que, à notre gauche et surtout à notre droite reculée au fond d'un vallon, où l'ennemi s'avance et s'enfonce, on résistera, une formidable attaque sur le plateau élevé du centre, où l'armée alliée, en se prolongeant vers sa gauche, nous présente un front affaibli, l'envahira. Les deux ailes ennemies se trouveront soudainement séparées par ce coup de guerre. Dès lors l'une, attaquée en face et débordée par notre victoire sur le centre, devra céder; tandis que l'autre, trop avancée, tournée, dominée par cette même victoire centrale, et cernée contre les lacs, dans ce coupe-gorge où elle s'est aventurée, y sera écrasée ou prise. Voilà la bataille, telle qu'elle fut conçue et exécutée!

L'Empereur, après avoir donné ses instructions à ses maréchaux, dit à chacun d'eux : « Allez! » Et chacun successivement, la tête haute, le regard animé, et en lui faisant le salut militaire, partit aussitôt. Quand il en fut à Bernadotte,[1] l'accent de sa voix devint remarquablement plus sec et plus impérieux; et comme, peu d'instants après, les deux divisions de ce maréchal se portaient au point d'attaque, lui-même les harangua. La proclamation de la veille avait été lue à la flamme des bivouacs, il ajouta : « Que, dans ce jour, il fallait confondre l'or-« gueil russe, et terminer la guerre par un coup de « foudre! »

En ce moment de sombres vapeurs que le soleil soulevait, et qui en interceptaient les premiers rayons, semblèrent aux Russes favoriser leur mouvement de flanc, en avant à gauche; mais, tout au

contraire, elles voilaient notre attaque, prête à surprendre en flagrant délit cette imprudente et folle manœuvre.

Déjà, sur notre ligne oblique, à notre droite en arrière et refusée, leur attaque avait commencé, de Telnitz à Sokolnitz, vers les bas-fonds des lacs, où tous, à l'envi l'un de l'autre, descendaient et s'accumulaient, nous assaillant du fort au faible. Il n'était pas huit heures ; le silence et l'obscurité régnaient encore sur le reste de la ligne, quand soudainement, et d'abord sur les hauteurs, le soleil, dissipant ce brouillard épais, nous montra le plateau de Pratzen, qui se dégarnissait de plus en plus par la marche de flanc des colonnes ennemies. Quant à nous, restés dans le ravin qui marque le pied de ce plateau, la fumée des bivouacs et les vapeurs, plus lourdes sur ce point résistant encore, dérobaient aux yeux des Russes notre centre ployé en colonnes et prêt à les attaquer.

A cet aspect, le maréchal Soult, que l'Empereur avait gardé le dernier près de lui, voulut courir à ses divisions et leur donner le signal ; mais Napoléon plus calme, laissant l'ennemi achever sa faute, le retint encore ; il lui montra Pratzen : « Combien vous faut-« il de temps, lui dit-il, pour couronner ce som-« met ? — Dix minutes, répondit le maréchal. — « Partez donc, reprit l'Empereur ; mais vous atten-« drez encore un quart d'heure, et alors il sera « temps ! »

Le moment venu, les divisions Vandamme et Saint-Hilaire, s'élançant hors du brouillard qui les enveloppait, apparurent soudainement. Il était huit heures.

Le plateau, attaqué de front, et à revers de gauche à droite, fut escaladé au pas de course. Le premier coup de canon, sur ce point-là, fut russe. L'ennemi se trouva surpris ; les uns marchaient toujours vers leur gauche, les autres nous faisaient face sur trois lignes ; elles tinrent mal. On méprisa leurs premiers feux ; on les attaqua à l'arme blanche, et ces lignes tournèrent successivement le dos. Elles abandonnèrent leurs sacs déposés à terre devant elles, leur artillerie même, et s'enfuirent devant nos baïonnettes. A neuf heures, et de notre côté, la bataille, péniblement sur la défensive en arrière à droite, déjà victorieuse en avant au centre, et menaçante à notre gauche, était engagée sur tout notre front.

Vers onze heures tout avait réussi selon les prévisions de l'Empereur. Le centre russe était percé, ses deux ailes séparées ; mais il fallait conserver cet avantage et en profiter : il fallait se maintenir au centre contre les réserves russes, et à la fois surprendre en flanc et en arrière les masses de la gauche ennemie, pendant qu'elles se ruaient violemment contre notre droite qu'elles écrasaient ! Nous entendions leurs coups en arrière à droite de nous, du haut de cette position centrale que si rapidement nous venions de conquérir.

Vers midi j'y retrouvai l'Empereur. Je revenais, par son ordre, d'appeler sa Garde à pied et de conduire sur une éminence, en arrière du ruisseau et de ce plateau, les grenadiers réunis de la réserve. Lui-même, avec la cavalerie de sa Garde, venait de s'y avancer et d'y faire monter à sa gauche Bernadotte. Il se

défiait de ce maréchal; il m'envoya lui renouveler ses ordres et en observer l'exécution.

Je le trouvai à pied à la tête de son infanterie. Agité, inquiet, il demandait à ses soldats un calme dont lui-même ne leur donnait peut-être pas assez l'exemple. Ce n'était point, il est vrai, sans motif. Il me montrait des masses formidables de cavalerie s'amoncelant en face de lui; il se plaignait, à trop haute voix, de n'avoir point un seul escadron à leur opposer; enfin il me pria si vivement d'aller supplier Napoléon d'envoyer de la cavalerie à son secours, que ne pouvant résister à ses instances je retournai les porter à l'Empereur. Napoléon me répondit avec impatience : « Hé! il sait bien que je n'en ai point de « disponible! » Il venait, en ce moment, de placer en avant de lui tout ce qu'il en avait sous la main. C'était, avec une batterie d'artillerie, toute la cavalerie de sa Garde! En même temps, forcé de dégarnir à son tour ce plateau central, il jetait à droite les deux divisions de Soult et sur le flanc et sur les derrières de l'aile gauche des Austro-Russes, qu'il achevait ainsi de séparer de tout le reste.

Dans ce mouvement un retour offensif de l'infanterie alliée, appuyée par la Garde russe, faillit ébranler Vandamme et Saint-Hilaire; ils le repoussèrent à la baïonnette : ce fut le moment critique de la bataille!

Il était une heure. Napoléon, au sommet de ce plateau dominateur, voyait devant lui la Garde d'Alexandre s'avançant en masse pour l'en chasser et le lui reprendre. Au même instant il entendait en arrière, à

droite de lui, les feux redoublés de la gauche avancée des Russes. C'étaient près de trente mille hommes contre moins de dix mille des nôtres qui s'efforçaient de leur tenir tête. On eût dit qu'ils étaient près de se rendre maîtres, derrière nous, des positions d'où nous venions de nous avancer le matin même. De ce côté le combat, dans des bas-fonds, lui était caché. Le bruit en devenait si menaçant, que, détournant les yeux de l'attaque décisive qui se préparait en face, et voyant derrière lui une masse noire de troupes en mouvement, il s'écria : « Hé quoi! sont-ce donc là les Russes? » Sur ma réponse, car j'étais seul près de lui en ce moment, que ce devait être sa réserve, il m'ordonna d'aller à toute bride m'en assurer.

C'était en effet la division des grenadiers réunis de notre réserve. Duroc, apercevant les progrès de la gauche russe contre notre droite, marchait du côté des lacs, au secours de Soult et de Davout.

Il y avait à peine quelques minutes que mon retour avait rassuré l'Empereur sur ses derrières, que, devant lui, l'attaque de la Garde à cheval d'Alexandre commença. Elle fut si impétueuse que les deux bataillons de gauche de Vandamme en furent écrasés! L'un d'eux même, tout sanglant, son aigle et la plupart de ses armes perdues, ne se releva que pour fuir au pas de course. Ce bataillon était du 4me régiment. Il passa presque sur nous et sur Napoléon; nos efforts pour l'arrêter furent inutiles; les malheureux étaient éperdus, ils n'écoutaient rien; ils ne répondirent à nos reproches d'abandonner le champ de bataille et leur Empereur, que par le cri de *Vive l'Em-*

pereur ! qu'ils poussaient machinalement en fuyant plus vite encore !

Napoléon sourit de pitié ; puis, avec un geste de dédain, il nous dit : « Laissez-les aller ; » et, calme au milieu de cette échauffourée, il envoya Raap à la cavalerie de sa Garde.

Il était temps, mais un moment suffit pour tout changer. Bientôt Raap reparut devant l'Empereur, lui annonçant l'entière défaite, par la Garde française, de la Garde russe ! Il revint seul, au galop, la tête haute, le regard en feu, le sabre et le front ensanglantés, tel enfin qu'un tableau célèbre le représente ; mais avec cette différence, qu'il n'y avait là, près de Napoléon, ni débris de combat, ni canons brisés, ni morts, ni ce nombreux état-major dont le peintre l'a entouré. Le sol, battu par le passage des combattants, était nu. Sur ce sommet, l'Empereur était à deux ou trois pas en avant de nous ; Berthier à côté de lui, et derrière lui Caulaincourt, Lebrun, Thiard et moi seulement. La Garde à pied, l'escadron de service lui-même, étaient à une assez grande distance, en arrière à droite. Les autres officiers de l'Empereur, Duroc, Junot, Mouton, Macon, Lemarrois, étaient dispersés, au loin, sur toute la ligne. Raap, en arrivant, dit à haute voix : « Sire, je me suis permis « de prendre vos Chasseurs ; nous avons renversé, « écrasé la Garde russe et pris son artillerie ! — C'est « bien, je l'ai vu, répondit l'Empereur ; mais tu es « blessé ! » Raap reprit : « Ce n'est rien, Sire, ce n'est « qu'une égratignure ! » Et il revint prendre sa place au milieu de nous. Savary reparut alors, au pas, nous

montrant son sabre turc brisé dans la même charge, disait-il, où Raap venait de s'immortaliser; mais Raap, qui le détestait, se trouvant en ce moment près de moi, contesta ce fait, et, comme il était tout échauffé encore, il m'en dit bien plus.

Cette victoire, c'était en effet Raap, avec les Mamelouks dont il était colonel et les Chasseurs à cheval de la Garde, qui venait de la décider. La cavalerie et l'artillerie de la Garde russe avaient été sabrées et culbutées; Ordener et ses grenadiers à cheval avaient achevé. Un rang entier de jeunes et infortunés Chevaliers-Gardes d'Alexandre, étendus par terre, frappés par devant, couvrait la place où ce terrible choc avait eu lieu. D'autres lignes de morts, de blessés, et de sacs de fantassins que les Russes ont l'habitude de déposer à leurs pieds avant le combat, indiquaient les autres positions où venait de succomber l'infanterie de la Garde ennemie, dont Bernadotte allait compléter la défaite. En ce moment Apraxin, jeune officier d'artillerie que nos chasseurs avaient pris, fut amené devant l'Empereur; il se débattait, il pleurait, il se tordait les mains de désespoir, s'écriant : « Qu'il « avait perdu sa batterie! Qu'il était déshonoré! « Qu'il voulait mourir! » Napoléon en le consolant lui dit : « Calmez-vous, jeune homme, et sachez qu'il « n'y a jamais de honte à être vaincu par des Fran- « çais! »

On voyait au loin les restes des réserves russes nous abandonnant le plateau central, et la gauche de leur armée se retirer, à rangs pressés, vers Austerlitz. Ils fuyaient sous les coups de canon de notre Garde,

dont le commandant Dogros (aujourd'hui Pair et général de division) sillonnait leur longue déroute.

Ce fut peu d'instants après, et au milieu du bruit des feux qui tonnaient encore à nos deux ailes, que l'Empereur dépêcha Lebrun à Paris pour y porter la nouvelle de sa victoire. Ce choix, malgré le premier orgueil du succès, plut autour de Napoléon. Il réparait à nos yeux quelques paroles dures de la veille à propos d'une faute financière commise par le ministre Barbé-Marbois, beau-père de ce colonel.

L'Empereur, alors entièrement maître de ce centre élevé et avancé de la bataille, s'y affermit. En même temps, sur le penchant à sa droite du côté d'Aujerzd, il achevait de faire tuer, prendre ou mettre en déroute l'arrière-garde de l'aile gauche ennemie, la moins engagée dans le défilé des lacs, ou qui cherchait à s'en retirer. Dès lors, sûr de sa victoire au centre et à sa gauche, où il sait que triomphent Lannes et Murat, il laisse Bernadotte et sa Garde à pied sur le plateau. Toute son attention se retourne, en arrière à sa droite, du côté des bas-fonds des lacs. Vingt-sept mille Austro-Russes, aveuglément aventurés, y combattaient encore contre les neuf mille hommes de notre droite, que depuis le matin ils n'avaient pu forcer. Napoléon pousse sur les derrières de cette masse abandonnée, les deux divisions de Soult victorieuses au centre et à Aujerzd, nous aussi, ses batteries de réserve, et jusqu'à l'escadron de service près de sa personne.

Cette malheureuse aile, ainsi écrasée de trois côtés sous les efforts simultanés de Davout, de Soult, de

Duroc et de ses grenadiers, cernée, poussée, culbutée par nous et Vandamme contre les lacs, y cherche un refuge. Le plus grand nombre, avant de les atteindre, est forcé de mettre bas les armes; deux milliers seulement s'échappent par la chaussée qui sépare ces deux lacs. D'autres milliers, égarés par la terreur, se livrent à la glace qui en couvre la superficie. En un instant nous vîmes ce miroir, blanchi par les frimas, se noircir de la multitude éparse de fuyards aventurés sur ce dangereux appui, que brisaient sous leurs pas nos boulets impitoyables. A cet aspect l'Empereur, resté sur les hauteurs, s'écria : « C'est Aboukir! »

Quant à nous qui chargions en ce moment, nous nous arrêtâmes saisis de pitié à la vue de ce terrible et nouveau spectacle. Quelques-uns de nous tendirent à ces naufragés une main secourable. Pour ma part ce fut un Cosaque qu'en passant je retirai de ces eaux glacées. Je ne me doutais guère, en cet instant, que, l'année suivante, après avoir assisté d'abord à la conquête de Naples et des Calabres, puis à celle de la Prusse, je devais, bien loin de ces lacs, le retrouver, et qu'alors, blessé et prisonnier moi-même au fond de la Pologne, j'y serais reconnu et à mon tour protégé par ce Tartare!

Il faut toutefois le dire à l'honneur de cette aile vaincue, et qui fut tuée ou prise presque tout entière, sa fin, dans le piége où elle était tombée, fut glorieuse. Environnée, chargée de toutes parts, elle se défendit par pelotons jusqu'à la dernière extrémité! Cela est si vrai que, près de ces lacs, après cette scène désastreuse, lorsque nous nous retournâmes contre ceux qui

sans espoir tenaient encore, ils nous attendirent de pied ferme jusque sur leurs pièces; ils les déchargèrent sur nous tellement à bout touchant, que j'eus la figure brûlée par le feu qui sortait de l'une d'elles.

Quelques centaines de fantassins continuaient de résister à notre escadron d'élite, quand Vandamme, m'apercevant : « Ségur, me cria-t-il, venez donc m'aider « à prendre ce parc d'artillerie embourbé que quel- « ques artilleurs ivres défendent seuls ! » Cette prise était si facile que nous deux suffîmes. Un de ses bataillons réduit à cent cinquante hommes arrivait en ce moment; sur mon exclamation à la vue d'un si petit nombre : « Ah, oui vraiment! Mais on ne fait pas de « bonne omelette sans casser beaucoup d'œufs! » me répondit-il. Sa division avait en effet soutenu le plus rude choc de la bataille.

Pendant que s'achevait, à notre droite, cette victoire, à notre gauche l'aile droite russe avait été vaincue de front, avec perte de six mille hommes, par Lannes et Murat; elle avait été poursuivie sur la route d'Olmutz, d'où, se détournant à droite, elle gagnait Austerlitz, perdant sa ligne d'opérations, et n'ayant plus d'autre refuge que vers Holitch et la Hongrie. Ces Russes défilèrent ainsi devant notre centre et Bernadotte. Mais ce maréchal, qui marchandait trop la gloire quand il n'en devait pas seul profiter, s'étant arrêté trop tôt, avait laissé passer leur défaite sans la troubler; il n'en avait pas même aperçu la singulière direction.

Vers quatre heures la bataille était finie; il n'y avait plus qu'à poursuivre et à ramasser des débris

épars et en déroute. L'Empereur en donna l'ordre; il adressa plusieurs mots heureux aux officiers et aux soldats près desquels il se trouvait; puis, quittant les lacs, il revint de notre droite à notre gauche, jusque sur la route d'Olmutz. Dans ce trajet sur toute la ligne de bataille jonchée de blessés, comme il s'arrêtait à chacun d'eux, la nuit le surprit. Le brouillard du matin retombait alors en pluie glacée et augmentait l'obscurité. Il recommanda le silence, afin de pouvoir entendre les gémissements de nos malheureux soldats mutilés; lui-même allait les secourir, leur faisant donner, par Ywan et son Mamelouk, l'eau-de-vie de sa cantine.

Enfin, vers dix heures du soir, arrivé ainsi, de blessé en blessé et presqu'à tâtons, sur la route d'Olmutz, au point où s'embranche celle d'Austerlitz, il y passa la nuit dans la pauvre maison de poste de Posorsitz. Il y soupa des vivres que lui apportèrent les soldats des bivouacs voisins, s'interrompant à tout moment, et envoyant ordre sur ordre pour faire ramasser nos blessés et les porter aux ambulances. Ce fut là que, retrouvant Raap avec sa blessure au front, il lui dit : « C'est un quartier de noblesse de plus, et je n'en « connais pas de plus illustre ! »

CHAPITRE VIII.

Le lendemain matin 3 décembre, Murat, soit préoccupation du seul côté où il avait combattu la veille

et qu'il ne regardât que devant lui, soit que des rapports l'eussent trompé, crut toute l'armée ennemie en fuite vers Olmutz. Sur cet avis l'armée française fut mise en mouvement dans cette fausse direction. Pourtant Napoléon, s'en défiant, en prit une autre, et, de sa personne, il se dirigea sur Austerlitz. Là toutes les réponses des habitants à ses pressantes interrogations lui apprirent que les deux Empereurs vaincus venaient d'y passer la nuit, et que, avant le point du jour, Russes comme Autrichiens s'en étaient échappés vers la Hongrie par la route d'Holitch. A cette nouvelle, qu'une prompte reconnaissance de Thiard confirma, il fallut à l'instant changer tous les ordres. Il en résulta que, pour une partie de l'armée, cette journée fut à peu près perdue en marches et en contremarches.

L'irritation de l'Empereur en fut extrême. Mais le coup de massue de la veille avait terminé la guerre! Il n'existait plus d'armée ennemie. A chaque instant, et de toutes parts, de nouveaux rapports venaient lui confirmer l'étendue de sa victoire. C'étaient quatre cents caissons d'artillerie, cent quatre-vingt-six canons, quarante-cinq drapeaux, dix mille morts, trente mille prisonniers, tous les bagages! Il ne restait pas ensemble vingt-cinq mille combattants aux deux Empereurs! Déjà celui d'Autriche, déclarant qu'il abandonnait la coalition, envoyait demander un armistice, une entrevue, la paix; il se soumettait enfin à ce qu'il avait refusé en avant de Vienne.

Napoléon remit tout au lendemain; et, sans s'arrêter, il fit pousser l'ennemi en face et le fit déborder par

ses deux ailes. Il passa tout le reste de cette journée dans des émotions diverses, tantôt s'inquiétant et tantôt s'enorgueillissant. Le soir, sur un rapport que je lui fis de la position où j'avais laissé les Chasseurs à cheval de sa Garde au delà des lacs qu'ils avaient tournés, il s'écria : « Qu'ils devaient donc être tombés « au milieu de l'ennemi ; que sans doute ils s'étaient « fait écharper ou prendre ; » Mais, au contraire, ces hommes d'élite avaient attaqué et pris tout ce qu'ils avaient rencontré.

L'Empereur ne pouvait pas connaître, en ce moment, l'excès du découragement des Russes. Il ignorait qu'Alexandre, trompé par les réponses de quelques-uns de nos officiers prisonniers, croyait tout le corps d'armée de Davout devant Holitch, prêt à l'achever. Le fait est que ce maréchal, appelé peut-être trop tard de Vienne, ne se trouvait sur ce point qu'avec une division harassée et mutilée de moitié, devant tout ce qui restait aux deux Empereurs des débris de leur défaite. Napoléon connaissait la faiblesse de son aile droite ; il sentait derrière lui l'Archiduc Ferdinand à la tête de vingt mille hommes victorieux des Bavarois ; il apprenait que l'Archiduc Charles, avec son armée d'Italie, arrivait sur le Danube ; et que, d'autre part, la coalition était maîtresse à la fois de Naples et du Hanovre. Ces considérations l'avaient décidé à finir la guerre.

Cette décision prise, le lendemain 4 décembre commença par une suspension d'armes. Vers dix heures nous étions à cheval autour de Napoléon, nous avançant au galop sur la route de Hongrie. Arrivé bientôt

au delà d'Urchutz sur une hauteur, il s'y arrêta. Un vallon était à nos pieds, puis une chaussée sur des étangs, ceux de Saruschitz, dont un moulin marquait l'entrée. La Garde impériale française, enseignes flottantes, panaches écarlates en tête, et parée comme dans ses jours de revue, couronnait, de notre côté, le bord élevé de ce vallon où la guerre allait finir. Les débris autrichiens bordaient au loin, en face de nous, le revers opposé. L'Empereur m'ordonna de descendre dans ce bas-fond, et, à cent cinquante pas de ces étangs et de la fabrique, de lui faire allumer un feu par les Chasseurs de son escorte. Un arbre, abattu la veille par les Russes, marquait, à gauche et à dix pas du grand chemin, une place convenable. Ce fut là que j'établis ce bivouac célèbre, où l'entrevue des deux Empereurs allait avoir lieu.

Le feu s'allumait; Napoléon venait de mettre pied à terre; plusieurs de ses Chasseurs lui faisaient à l'envi un tapis de paille; d'autres fixaient une planche sur l'arbre abattu, pour que les deux Empereurs pussent s'y asseoir; quand, souriant de tous ces soins, il me dit : « En voilà assez, cela suffira, tandis qu'il « a fallu six mois pour régler le cérémonial de l'en« trevue de François Ier et de Charles-Quint! »

En ce moment nous vîmes venir de Czeitch, et déboucher de la chaussée, une calèche seule et sans escorte. Deux escadrons l'avaient accompagnée, mais ils n'avaient pas dépassé les étangs qui marquaient la ligne d'armistice. Cette voiture s'arrêta sur la route devant le feu, et l'Empereur Napoléon vint jusqu'à la portière, recevoir avec un empressement affectueux l'Empereur

d'Autriche, qu'il prit par la main et conduisit à son bivouac. Quelque trouble agitait à peine l'extérieur peu animé de cet Empereur. En descendant de voiture il ne s'aperçut pas d'un premier mouvement de Napoléon que je crus prêt à l'embrasser, mais qui se contint, comme s'il eût été soudainement glacé, dans un instant si solennel, par l'air froid et inexpressif de ce Monarque. Il me fut même impossible de saisir dans les yeux de François II, un seul regard de curiosité qui eût été si naturel dans une première entrevue avec un aussi grand homme!

Ses premières paroles, cependant, furent convenables : « Il espérait, dit-il, que notre Empereur appré« cierait la démarche qu'il venait faire pour accé« lérer la paix générale. » Mais aussitôt, et avec un rire singulier et forcé sans doute, il ajouta : « Eh « bien! vous voulez donc me dépouiller, m'enlever « mes États? » Sur quelques mots de Napoléon, il répliqua : « Les Anglais! ah, ce sont des marchands de « chair humaine! » Nous n'entendîmes pas le reste, étant demeurés sur la route, avec les officiers autrichiens, à dix pas des deux Monarques et du Prince de Lichtenstein seul admis à cette conférence. Mais il nous fut facile de voir que ce fut surtout Lichtenstein qui soutint la discussion.

L'entrevue se passa debout, elle dura une heure. Nous crûmes entendre alors François II s'écrier : « Allons, c'est donc une affaire arrangée! Ce n'est « que depuis ce matin que je suis libre! J'ai dit à « l'Empereur de Russie que je voulais vous voir; il « m'a répondu qu'il m'en laissait maître. » D'autres

éclats de rire de ce Prince nous surprirent encore; ils étaient entremêlés de plaintes sur des pillages de Cosaques dans une ferme qu'il affectionnait particulièrement. Peut-être entendîmes-nous mal; mais nous éprouvâmes un sentiment pénible à voir ce Monarque, au milieu des désastres de son Empire, paraître si préoccupé d'un aussi minutieux détail. Les dernières paroles de Napoléon furent : « Ainsi, Votre Majesté « me promet de ne plus recommencer la guerre? » François II répondit : « Qu'il le jurait et tiendrait pa- « role ! » Sur quoi les deux Empereurs s'embrassant, se séparèrent.

En remontant à cheval Napoléon nous dit : « Nous « allons revoir Paris, la paix est faite! » Toutefois, pendant son retour à Austerlitz, après avoir réexpédié Savary aux deux Empereurs, il parut soucieux et préoccupé de ce qu'il venait de voir. Quelques expressions pleines d'amertume lui échappèrent; il ajouta : « Qu'il était impossible de se fier à ces promesses! « Qu'on venait de lui donner une leçon qu'il n'ou- « blierait pas; et que désormais il aurait toujours « sous les armes quatre cent mille hommes!

J'ignore quelle était l'opinion que Napoléon venait de concevoir de François II, mais, il faut le dire, ce Prince était estimé de ses sujets; ils accordaient des lumières à son esprit, de la fermeté à son caractère, il en était aimé; je dois même ajouter que ceux qui parmi nous l'avaient connu, ne partagèrent pas l'opinion peu favorable que cette entrevue, pour lui sans doute pénible et embarrassante, nous avait laissée.

Vers deux heures Napoléon était revenu à Austerlitz. Ce fut alors que, remerciant Dieu et son armée, il ordonna que des actions de grâces fussent adressées au Ciel dans toutes les églises de son Empire. Il avait dicté la veille, d'un seul jet et de l'une de ses inspirations les plus éloquentes, cette proclamation célèbre dont les premiers mots furent : « Soldats, je suis con« tent de vous! » Pendant les jours suivants l'effusion de ce sentiment ne cessa de se répandre dans ses regards, dans ses paroles, dans ses bulletins et dans la munificence des décrets redoublés, par lesquels il se plut à consacrer sa reconnaissance pour le dévouement de tant de braves!

De son côté l'armée, fière de lui, d'elle-même et de sa victoire qu'elle appelait : *bataille de l'Anniversaire*, *bataille du Couronnement*, *bataille des Trois Empereurs*, l'entourait d'amour et d'enthousiasme! La plupart des décrets datés de Brunn avaient été conçus à Austerlitz pendant les quatre jours qu'il y demeura. Par l'un, le prix de tous les magasins tombés en notre pouvoir et cent millions de contributions de guerre durent gratifier l'armée victorieuse. Un autre assura, par des pensions généreuses, le sort des veuves de ceux qui venaient de succomber. Un troisième ordonna que leurs orphelins fussent entretenus, élevés, mariés et placés aux frais de l'État. Napoléon voulut qu'ils eussent le droit de joindre à leurs noms de baptême celui de leur Empereur. Il avait dit bien plus, mais avec moins de mesure, quand le lendemain de la bataille il laissa jaillir de ses transports de joie ces paroles remarquables : « Sol-

« dats! vous avez conquis la paix; vous allez revoir
« la France! Donnez mon nom à vos enfants, je vous
« le permets; et si parmi eux il s'en trouve un digne
« de nous, je lui lègue tous mes biens et je le nomme
« mon successeur! »

Le 5 décembre, lendemain de l'entrevue, Savary fut admis à Holitch, avant le jour, près d'Alexandre. Davout, alors renforcé, n'avait qu'un pas à faire pour achever ces vaincus dans leur désordre. Depuis la veille un billet du Czar, lui annonçant l'armistice, l'avait arrêté. Savary promit à ce Prince de suspendre l'attaque du maréchal; il y mit pour condition le retour immédiat en Russie des restes de l'armée russe par journées d'étapes. Il en dicta l'itinéraire! A quoi l'Empereur Alexandre souscrivit sans hésiter.

Le 6 décembre l'armistice, convenu l'avant-veille avec l'Autriche, fut signé par Napoléon à Austerlitz.

L'Empereur était arrivé le 3 dans ce château; il en partit pour Brunn le 7 décembre. Dès le lendemain 8, des cantonnements de guerre, avec toutes les précautions convenables dans une position aussi lointaine, furent assignés à tous les corps. Les prisonniers russes, au nombre de plus de vingt mille, furent dirigés par Vienne sur la France. Ce triomphe au travers de la capitale ennemie plut à l'Empereur; il le crut utile: cela confirma l'étendue d'une défaite dont le récit paraissait encore invraisemblable.

Ce jour-là même on le vit généreux dans la joie de sa victoire: Repnin, l'un des généraux d'Alexandre, lui ayant été amené, il renvoya libre ce prisonnier à

son Monarque, avec tous les soldats de la Garde russe compagnons de son infortune.

Ici l'Histoire est, à regret, forcée d'ajouter que, dans ses bulletins d'alors, soit douleur de tant de sang répandu, soit qu'il crût ses paroles devenues aussi puissantes que ses armes, il envenima la haine et accrut le nombre de ses ennemis ouverts ou secrets, en croyant achever de les abattre. Elle blâmera, dans ces publications, quelques comparaisons outrageantes, et surtout l'amertume de ses accusations imprudentes contre les Conseillers russes et allemands, qu'il dénonçait comme achetés par l'Angleterre. A cela, et pour en finir promptement avec ces pénibles vérités, hâtons-nous de joindre encore la désapprobation qui, trois semaines plus tard à Schœnbrunn, s'attacha à la violence du manifeste que renferme le bulletin du 26 décembre. Certes la vengeance, alors prête à tomber sur l'implacable Reine de Naples, était méritée; mais on trouva qu'à la punition il était superflu d'ajouter l'insulte; qu'on avait droit d'attendre de tant de force contre tant de faiblesse, plus de mesure; et qu'enfin respecter plus son ennemie c'eût été se mieux respecter soi-même!

Mais l'indignation, contre tant de paroles violées, l'emporta.

Néanmoins, comme il n'y avait rien de vain en lui, comme il ne parlait et n'agissait jamais que dans un but, si de tels éclats de colère l'accusent, ce but l'excuse. La paix de Presbourg, à la veille d'être signée, celle avec la Prusse, ébauchée à Vienne, n'étaient pas ratifiées encore; il fallait, à la fois, achever d'éteindre

cette coalition et en empêcher une autre de s'allumer : de là ses paroles menaçantes. Il crut ainsi terminer la guerre, mais c'était en jeter dans les cœurs des germes nouveaux; et, qu'il y ait eu calcul ou passion dans l'amertume de ces menaces, l'Histoire ne les lui reprochera pas moins, comme une faute.

Cette part faite au blâme, on ne verra dans tout le reste qu'à approuver. Et d'abord, son habileté dans la courte campagne diplomatique qu'il venait de commencer : là, comme dans la guerre qu'il vient de finir, il dompte, séparément et successivement, ses adversaires. Tandis qu'il laisse Talleyrand, dans Brunn, aux prises avec l'Autriche, lui-même, rapidement revenu le 12 décembre à Schœnbrunn, s'y attaque dès le lendemain à d'Haugwitz. Il détache ce ministre prussien de la coalition, malgré le serment prêté par son Roi le 3 novembre. L'Autriche dès lors reste isolée, et le surlendemain 15 d'Haugwitz est renvoyé à son maître avec un traité offensif et défensif, acheté toujours au prix du Hanovre, que Napoléon, après comme avant son triomphe d'Austerlitz, abandonnait à ce Prince.

Ce traité donnait Anspach à la Bavière, et à nous, les principautés de Clèves et de Neufchâtel. En même temps, et par d'autres traités signés les 10, 12, et 20 décembre, Napoléon s'est empressé de faire partager à ses alliés les fruits de sa victoire. Bade et le Wurtemberg en sont augmentés de plus d'un quart; la Bavière, de Passau, d'Eichstœdt, d'Augsbourg, de la Souabe autrichienne et du Vorarleberg, à quoi le

Tyrol entier allait être ajouté encore. Ces deux Électeurs sont reconnus Rois : ils sont affranchis de toutes sujétions féodales envers l'Autriche.

Le retour pacifique d'Haugwitz à Berlin allait aussi contribuer à débarrasser le Hanovre déjà envahi et la Hollande menacée, d'une invasion de quarante mille Anglais, Russes et Suédois, qui, se rembarquant, disparurent dans les mers du Nord et dans ses glaces.

Pour nous, ce que nous admirâmes surtout alors, cela étant plus à notre portée, ce fut dès Brunn, et à Schœnbrunn principalement, l'active et habile prudence de tous les moyens que l'Empereur employa pour remettre promptement son armée sur le pied le plus formidable, afin d'en appuyer ses négociations. Ordres de ralliement, appels de renforts, visites d'hôpitaux, consolations, encouragements à nos blessés, revues, ordres du jour, éloges, reproches même, et récompenses les plus généreuses, rien enfin ne fut négligé, rien oublié : il y fut infatigable. Nous le vîmes aussi actif quand tout était fait, que si tout eût été à faire; et le lendemain d'une victoire aussi décisive, comme s'il eût été à la veille de la gagner!

Ce ressort ne se détendit que le 27 décembre, jour où il ratifia la paix de Presbourg. Par ce traité, qui confirmait les précédents et ajoutait le Tyrol à la Bavière, l'Autriche ne gagnait, pour elle et pour ses Archiducs, que le pays de Saltzbourg et le Grand-Duché de Wurtzbourg. Elle nous payait quarante millions de contributions de guerre. Elle perdait toutes ses possessions allemandes, distribuées à nos alliés. Ses pro-

vinces du sud, au delà des monts, et Venise étaient ajoutées au royaume d'Italie. Les frontières de cet Empire, hostiles contre nous et nos alliés, furent ainsi retournées contre lui-même. Il perdit presque tous ses débouchés maritimes. Resserré dans ses possessions héréditaires ainsi mutilées, il resta démantelé, ouvert; et si, trois ans après, nous n'eussions pas engagé nos forces d'un côté tout opposé, il eût été dans l'impuissance de recommencer la guerre.

Une entrevue avec l'Archiduc Charles, entrevue digne de ce Prince célèbre et de Napoléon; de nobles adieux aux habitants de Vienne, et, le 29 décembre, une dernière proclamation pleine de sentiments généreux et de l'épanchement de la plus touchante reconnaissance pour son armée, marquèrent la fin du séjour de l'Empereur à Schœnbrunn : il en partit le même jour, et arriva à Munich le 30 décembre.

Ainsi les trois derniers mois de 1805 avaient suffi à la double campagne d'Ulm et d'Austerlitz et pour terminer la guerre!

FIN DU DIX-NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE VINGTIÈME.

CHAPITRE I.

Napoléon revit, le premier jour de l'année 1806, la capitale d'un État qui lui devait son indépendance, son agrandissement et son élévation au rang de Royaume. On peut juger des fêtes, des acclamations publiques qui l'accueillirent, et de notre joie orgueilleuse au milieu de ce peuple, dont le moindre d'entre nous ne manquait pas de se regarder comme le libérateur!

Son séjour à Munich fut un triomphe continuel. Il y avait retrouvé Joséphine et sa Cour impériale; il s'y arrêta. Ce qui l'y retint plus qu'il ne voulait ne fut pas, comme on l'a dit, la nécessité d'observer l'Autriche jusqu'à l'accomplissement du traité de Vienne; à un tel soin Berthier et l'armée devaient suffire; ce fut la haine d'une femme au milieu des transports contraires de tout un peuple.

L'union du Prince Eugène avec la Princesse de Bavière était convenue; cependant Napoléon en voyait la conclusion se remettre de jour en jour; il n'en comprenait pas la cause; mais, ne doutant pas du résultat,

pressé de rentrer en France, il allait partir et laisser cette œuvre inachevée, lorsque Thiard, que ses mœurs galantes d'autrefois, son esprit actif et ses précédentes négociations avaient mis au fait des secrets de la Cour de Munich, l'avertit que sa présence était indispensable à l'achèvement de ce mariage. « Fort bien, repartit vi-
« vement l'Empereur; mais, pendant que je reste ici,
« savez-vous que votre Faubourg Saint-Germain en-
« voie tous ses gens aux portes de ma Banque, où ***
« ne me fait que des sottises; et que chaque jour de
« ma présence à Munich me coûte quinze cent mille
« francs! »

Thiard alors, forcé de s'expliquer entièrement, lui montra, dans le cœur même de la Reine de Bavière, la mémoire toujours présente du duc d'Enghien, et, dans ce souvenir, la secrète cause de son aversion pour l'union de sa belle-fille avec le fils adoptif du Premier Consul. De là mille prétextes pour retarder cette alliance : tantôt l'âge de la Princesse, tantôt une indisposition imprévue; la dernière allégation supposée était une entorse. Thiard ajouta que l'Empereur lui-même pourrait seul surmonter cette résistance.

Cet avis était pénible à donner et à entendre. Napoléon le reçut sans aucune émotion apparente; il en profita : il redoubla de soins et de séductions pour cette Reine; et, feignant un vif intérêt pour les prétendues souffrances de sa belle-fille, il en fit cesser le mensonge en exigeant qu'elle reçût les soins de son propre chirurgien. Dès lors, vaincue dans ce dernier retranchement, la Reine céda, et le mariage s'accomplit. Peu d'heures après, l'Empereur partit pour Paris, et

moi pour Rome, où je devais trouver le Prince Joseph, et lui servir d'aide de camp jusqu'à ce qu'il eût conquis son nouveau Royaume.

Une double impatience m'avait saisi : reposé d'Ulm et d'Austerlitz par notre séjour à Schœnbrunn et à Munich, ennuyé de mon service de garnison dans un palais, et curieux de voir l'Italie méridionale, j'avais demandé un emploi quelconque dans cette guerre. L'Empereur s'en était irrité ; j'avais insisté, et soit par humeur, soit qu'il eût changé d'avis, la veille de son départ de Munich il m'avait donné l'ordre de rejoindre son frère à Rome.

Le mariage du Prince Eugène devait être suivi de plusieurs autres, et la Confédération du Rhin en être consolidée. La reprise de ce genre de négociations datait du second et dernier séjour de l'Empereur à Brunn. Thiard avait été envoyé de là pour conclure ces alliances. Il en avait averti Talleyrand en passant à Vienne. Ce ministre, dont l'infaillibilité est si vantée, lui avait répondu qu'il allait tenter l'impossible. Et cependant Bade, au lieu d'hésiter comme la Bavière, s'était empressé de demander, d'abord mademoiselle de Tascher, parente de l'Impératrice Joséphine, puis mademoiselle de Beauharnais, parce qu'elle tenait encore de plus près au Prince Eugène. Bien plus, le Roi de Wurtemberg, si rétif avant la victoire, était devenu si jaloux de cette alliance, qu'il offrit à Thiard sa fille pour Jérôme Bonaparte ! Ce fut alors notre Empereur qui ajourna l'effet de cette proposition, tant les rôles étaient changés : il allégua que Jérôme était absent, en disgrâce, point encore reconnu Prince

du Sang, et que le moment de songer à cette union n'était pas venu.

Ces détails, qui montrent les progrès rapides de l'ascendant de Napoléon sur la fierté naguère si hautaine de ces Princes allemands, sont positifs ; je les tiens de Thiard lui-même.

Ainsi tout avait cédé devant l'Empereur. Dans ce moment-là son plus grand ennemi, Pitt, en mourait de désespoir. Il expira le 23 janvier 1806, le jour de la rentrée de Bonaparte dans Strasbourg. Cent jours s'étaient à peine écoulés depuis que l'Empereur était parti de cette ville pour accomplir tant d'actions si glorieuses, qu'elles donnent une couleur de féerie à cette phase de son histoire !

Fatigué des réceptions triomphales des Cours allemandes, l'Empereur, après les solennités qui l'accueillirent à Strasbourg, se refusa à toutes celles que lui préparait l'enthousiasme de la France. Il arriva soudainement à Paris au commencement de la nuit du 26 au 27 janvier, nuit qu'il acheva en travaillant aussitôt avec ses ministres. Ce fut avant tout le Trésor Public, en déficit de 90 et même de 144 millions, par les intrigues d'une compagnie de fournisseurs guidée par Ouvrard, qui le préoccupa : perte dont il sut bientôt recouvrer la plus grande part, mais dont il n'était point encore consolé dix-huit mois après.

L'histoire a déjà raconté toutes les magnificences de l'ouverture de la session législative de cette année. Dans l'exposé de tant de faits mémorables elle a blâmé quelques mots, ou imprudents ou trop ambitieux, sur notre politique extérieure, et l'insuffisance

de quelques autres sur nos pertes maritimes; mais elle a dû applaudir à de justes et nouvelles expressions de reconnaissance pour le dévouement de notre armée, pour celui du peuple, et pour la fidélité de l'Espagne à notre alliance.

Quant à l'inépuisable activité de Napoléon après avoir ressaisi l'administration intérieure de l'Empire, je m'en tiendrai à une simple nomenclature; et peut-être dois-je encore m'en excuser, le récit du bien fatiguant plus le lecteur que celui du mal, soit que le mal touche plus de cordes en nous, ou que, créés pour la lutte, telle soit notre nature, qu'elle se lasse plus vite du spectacle du bonheur que de celui de l'infortune. Abrégeons donc en disant seulement, qu'on dut à cette admirable administration l'entretien et le perfectionnement de toutes les créations les plus utiles, la construction de ponts nouveaux, de canaux et de voies de communication de toute espèce. De nouvelles mesures furent prises pour la réédification trop lente de Lyon, pour l'institution des Prud'hommes, et surtout pour celle de l'Université. Napoléon lui-même, devant son Conseil d'État, en développa tout le système, les inconvénients actuels inévitables, et les améliorations successives. Ce fut avec une clairvoyance, une science, une appréciation du passé et de l'avenir, que l'étonnement de ses Conseillers les plus habiles et tant de bienfaisants résultats ont ineffaçablement transmis à l'admiration et à la reconnaissance nationales. Quelque grand que sur les champs de bataille son génie eût été, tous le trouvèrent, dans son Conseil, plus extraordinaire et plus grand encore.

Il en fut ainsi de son système de finances, qui créa des contributions indirectes pour diminuer les contributions directes, et du perfectionnement de cette mémorable fondation de la Banque que lui doit la France. Quant au Trésor, qu'il confia alors à Mollien, choix habile des hommes, règlements, répression d'abus scandaleux, tout atteste encore les inspirations d'un même génie ! En même temps l'industrie manufacturière française, de plus en plus excitée et encouragée, fut affranchie de la concurrence étrangère qui en étouffait le développement. Des écoles anatomiques, de nouvelles écoles d'arts et métiers, des maisons d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'Honneur, furent instituées; des mesures prises pour qu'une éducation nationale, exclusive de toute autre, fût donnée aux départements nouvellement réunis. Le nombre et la liberté des théâtres furent limités; une foule de monuments, ou furent commencés, ou s'achevèrent; tels par exemple, dans Paris, la colonne triomphale de la place Vendôme, la rue de la Paix, le quartier des Tuileries, la réunion du Louvre à ce Palais, la façade actuelle du Palais du Corps Législatif, et l'Église de la Madeleine. Quarante-quatre fontaines nouvelles coulèrent jour et nuit pour l'utilité et la salubrité; et ce n'était là que le commencement de ce vaste réseau de conduits souterrains qui se complète aujourd'hui dans la capitale.

Ajoutons un règlement sur le roulage, des primes d'encouragement à l'agriculture et aux haras; des lois de douanes, des ordres de saisies contre les produits anglais, débuts du système continental; puis d'autres

règlements salutaires sur la police, sur les pensions, sur les rentes viagères, sur les jeux, sur les octrois, sur l'administration municipale, sur celle des corps militaires, sur les fabriques des églises, les inhumations et la discipline ecclésiastique. La religion protestante fut également protégée; la pensée de la réhabilitation des Juifs et de la réforme de leurs mœurs, pensée qu'il rapporta d'Ulm, où ces usuriers étaient accourus pour recueillir les fruits du pillage, date aussi de cette époque, ainsi que ses premiers efforts pour atteindre un but si désirable.

Au milieu de ces innombrables améliorations ou créations, œuvres de quelques mois, et dont quelques-unes seulement suffiraient à la gloire de tout un règne, on ne sera point surpris qu'il se soit mêlé quelques erreurs, quelques abus de pouvoir, quelques mesures empreintes de fiscalité; mais, dans cet immense ensemble, ces taches restent presque inaperçues, et le gouvernement actuel de la France n'existe encore que de la vie qu'il reçut alors de cette organisation puissante.

Alors aussi apparurent l'État civil de la famille de l'Empereur, placée hors du droit commun; l'étiquette de la Cour, le règlement administratif de la Maison Impériale, modèle d'ordre, de splendeur et d'économie. La réunion des États Vénitiens au Royaume d'Italie ayant été proclamée, le partage d'une partie de ces provinces en grands fiefs de l'Empire et d'autres fiefs et Principautés, en Allemagne et en Italie, furent institués. Ainsi se préparait le renouvellement d'une Noblesse, mais au dehors du territoire français. Elle ne devait avoir d'effet au dedans que par des titres et

des majorats, mais sans que l'égalité civile et politique en fût autrement atteinte.

Quant à l'Angleterre, notre flottille, quoiqu'entière encore, ne la menaçait plus depuis le désastre de Trafalgar. Mais le génie de l'Empereur, partout incapable d'inaction, avait déjà changé d'offensive. Sa flotte vaincue en masse, il osa en risquer les restes, essayant de leur faire ressaisir en détail quelque fortune. Il transforma presque en corsaires jusqu'à ses vaisseaux de ligne. Il n'hésita pas à les disperser en escadres sur toutes les mers. Les unes allèrent secourir *Le Cap*, Santo-Domingo et Pondichéry; d'autres, croiser dans nos mers, dans celle des Indes et jusques à Sainte-Hélène, contre le commerce anglais. La première sous Lallemand réussit : elle fit de nombreuses prises. La seconde arriva trop tard au Cap et dans l'Inde; la troisième, après avoir ravitaillé Santo-Domingo, périt, ou tomba presque entière au pouvoir de l'ennemi. La quatrième fut moins malheureuse; mais, après quelques succès, dispersée par la tempête, on remarqua que celui de ses vaisseaux qui seul échappa en venant s'échouer sur les côtes de la France, était commandé par Jérôme Bonaparte. De son côté Linois, qui, depuis trois ans, et quoiqu'il eût manqué la flotte chinoise, avait arraché quarante millions aux marchands de Londres, fut enfin surpris : il tomba au milieu d'une flotte anglaise, et y perdit son vaisseau et sa liberté!

J'anticipe ici quelque peu sur l'avenir; mais, tandis que sur mer l'Angleterre achèvera ainsi de triompher, sur terre l'empire de Napoléon se sera étendu pa-

reillement. Dans cette même année 1806, le Protectorat de la Suisse et la Confédération du Rhin se seront consolidés; Neufchâtel, Berg, l'Italie méridionale, la Hollande et, quelques mois plus tard, la Westphalie, seront changés en Principautés et en Trônes de famille; le système continental sera proclamé au milieu de la Prusse conquise, de la Pologne délivrée jusqu'au delà de la Vistule; et, bientôt après, la Russie domptée par la victoire se réunira à ce système!

Pour cette création du Grand-Duché de Berg pour Murat, et surtout pour les Trônes de Naples, de Hollande et de Westphalie, donnés à ses frères Joseph, Louis et Jérôme, ce n'est point à moi de dire si, dès lors et en cela, l'Empereur, quelque grand qu'il fût, ne dépassa pas la mesure. Mais, en le voyant ainsi tailler avec son épée tant de Royaumes et y improviser ces Monarques sans précédents, les plus réfléchis d'entre nous s'étonnèrent. Ils crurent que, dans ces Rois inaccoutumés, et si imprévus à leurs royaumes, origine et langage, habitude et mœurs, tout serait obstacle à leur naturalisation au milieu de leurs sujets, et bien plus encore dans la famille des Princes anciens, si fiers de leur royale descendance, Rois issus du temps dont ils avaient tant d'intérêt à défendre la consécration. Ainsi parlaient déjà, mais à voix basse, quelques-uns de nous; et pourtant ceux-là même, entraînés comme nous dans ce tourbillon de gloire, s'y abandonnèrent.

D'autre part, dès son retour à Munich après Austerlitz, dans sa correspondance, comme ensuite à l'ouverture de la session de 1806, Napoléon s'était en quelque sorte déclaré Empereur de Rome. Il gardait

Ancône ; il avait exigé du Pape que les sujets de nos ennemis fussent expulsés des États Romains. Mais le Saint-Père se refusait à cette contrainte ; il blâmait les lois organiques du Concordat ; il repoussait leur extension au Royaume d'Italie ; il se plaignait du Code Civil, en ce qu'il autorisait le divorce ; il réclamait Ancône, et son droit d'investiture de la Couronne de Naples. De son côté l'Empereur, après des récriminations plus ou moins fondées, ne répondait à ces plaintes que par l'occupation militaire des ports romains et par l'érection des Duchés de Bénévent et de *Ponte-Corvo* en faveur de Talleyrand et de Bernadotte. Dès lors s'aigrirent de plus en plus des relations, en quelques points peut-être, trop difficultueuses d'une part, mais certainement de l'autre trop exigeantes, trop ambitieuses et impérieuses, surtout quand les souvenirs du Sacre eussent dû disposer Napoléon à moins abuser de sa puissance.

Mais, après avoir tracé ce sommaire du gouvernement administratif et politique de l'Empereur en 1806, avant de me laisser entraîner plus loin sur ce sujet, l'ordre de mes souvenirs me rappelle à l'expédition de Naples, à laquelle Napoléon, en quittant la Bavière, m'avait attaché.

CHAPITRE II.

J'avais quitté l'Empereur à Munich le 15 janvier 1806. Les Alpes rapidement franchies, je revis bientôt Trente et Vérone, où, voulant traverser l'Adige pen-

dant la nuit, je disparus dans ce fleuve, ne m'étant pas aperçu d'un intervalle entre le point d'embarcation et le bac qui devait me passer sur l'autre rive. Heureusement le bruit de ma chute fût entendu; on me repêcha, et j'en fûs quitte pour un bain pris hors de saison, pour quelques gorgées d'eau bues à contre-cœur, et pour un retard de quelques minutes.

Remonté dans ma voiture, je n'en descendis guère avant d'arriver à ma destination, traversant sans m'arrêter Bologne, Florence même et Sienne, lieux célèbres auxquels, dans d'autres temps, j'eusse voulu consacrer une année entière. Mes heures étaient comptées; et, à tout prendre, ne pouvant choisir, le sort ne me traitait pas trop mal en décidant que ma première station devait être à Rome.

L'armée y manquait de tout encore : d'organisation, de transports de toute nature, d'ambulances et de solde même. La chaussure, usée par les marches et les pluies, était à refaire; il n'y avait pas un sou dans le trésor, pas une cartouche à distribuer. L'ardente curiosité qui m'enflammait y gagna; notre séjour fut à peu près assez long pour la satisfaire.

J'étais à Rome! ville presque natale de toutes les jeunes et chaudes imaginations ardentes, bien plus nourries, à cet âge, des souvenirs de l'antiquité, que de ceux de leur patrie et des temps modernes! Avec quelle impatiente négligence je remplis les premiers devoirs qui me forcèrent d'aller d'abord me présenter à notre ambassadeur le cardinal Fesch et au Pape lui-même. J'étais à Rome! non pas dans la Rome d'aujourd'hui, qui me semblait si peu remarqua-

ble : je n'y voyais que des profanateurs de la Rome de Romulus, d'Horatius Coclès, du grand César, de Cicéron, de Tite-Live et de Tacite! Celle des Empereurs ne me paraissait déjà plus assez antique! Combien de fois, contemplant les sept collines, je m'efforçai de reconstruire la Rome Royale, la Rome Républicaine, et celle des Triumvirs! Que de fois je maudis toutes ces constructions dont le moyen âge avait osé couvrir ces restes glorieux! Le moindre de leurs débris me paraissait bien plus grand que ces vastes palais des Princes de l'Église, et même, puisqu'il en faut convenir, que cette admirable coupole élevée par Michel-Ange, et cette basilique où le Jupiter antique, transformé en Saint Pierre, attira plus mes regards que tout le reste. Je foulai même d'un pied mécontent et dédaigneux les ruines du Palais des anciens Césars, leur préférant celles des égouts de Tarquin, du pont d'Horatius, la prison souterraine, avec ses anneaux de fer, où le Roi Persée, où Jugurtha et saint Paul furent descendus et enchaînés; et le Cirque, et le Forum, et le Capitole où ne triomphaient plus que des poëtes; et cette roche tarpéienne enfin, dont la crête, jadis si redoutable, était indignement recouverte de maisons de blanchisseuses!

S'il faut l'avouer, dans cette contemplation retrospective il se mêlait un certain orgueil, celui que, sept ans plus tôt, avait imparfaitement exprimé l'un de nos guerriers républicains, lorsque, à la vue de Rome, il s'était écrié :

> Tremblez, impuissantes cohortes!
> Camille n'est plus dans vos murs,
> Et les Gaulois sont à vos portes!

C'était lorsque, en Égypte, le héros de l'Italie, notre César, plus grand que le César romain, disait à une armée aussi célèbre que celle des héros antiques : « Songez que, du haut de ces Pyramides, quarante siè« cles vous contemplent ! » Qui donc, plus que notre France et son armée, avait le droit, en contemplant ces souvenirs d'une gloire antique, d'y comparer sa gloire présente? N'étions-nous pas conquérants du monde moderne, comme les Romains l'avaient été de l'ancien monde? Dans les lettres, dans les arts, dans la guerre et les conquêtes, il me semblait que nous pouvions traiter, au moins, d'égal à égal! Je n'en dirais pas tant aujourd'hui quant aux conquêtes, mais alors telle fut l'orgueilleuse et bien pardonnable exaltation que j'éprouvai pendant mon séjour à Rome.

Cependant notre armée s'était avancée; elle était prête, elle menaçait d'une triple tête le Royaume de Naples. On a blâmé l'amertume injurieuse du bulletin du 26 décembre 1805. La proclamation du 27, à cette armée, avait dit plus et convenait mieux. Nous formions quarante-cinq mille hommes, sous Masséna. La Reine Caroline voulut se défendre. Elle comptait sur une armée napolitaine de trente mille hommes, sur ses milices, et sur vingt mille Anglo-Russes; mais ceux-ci l'abandonnèrent : les Russes, complétement pour aller occuper Corfou et la Dalmatie, que pourtant l'Autriche nous avait cédées; et les Anglais, pour aller protéger la Sicile, se réservant des retours hostiles et d'aider à la défense de Gaëte, seul point du Royaume où la conquête nous fût sérieusement disputée.

Livrée ainsi à elle-même, la Reine en appela au peuple : elle arma, elle enrégimenta jusqu'aux lazzaroni; elle ouvrit les prisons, elle essaya une insurrection générale! Tout lui manqua. Partout les peuples chassèrent ses agents insurrecteurs; Naples s'arma contre les lazzaroni, misérables qui s'étaient unis aux forçats et qui ne méditaient que le pillage. Haïe et désespérée cette Reine, femme d'un grand caractère, mais qui en avait les inconvénients, emporta sa colère impuissante en Sicile, laissant à ses fils, à son armée, et à des brigands déchaînés, la défense de son Royaume.

Pour nous, voyageurs encore à Rome par où notre armée s'était écoulée, nous en partîmes, deux jours après l'arrivée du Prince Joseph, pour nous retrouver à Albe, le 6 février, sur le pied de guerre. *L'invasion*, dès le lendemain, commença sur trois colonnes : celle de droite sous Regnier, par Terracine et Gaëte; celle du centre sous Masséna et le Prince, par San-Germano; la colonne de gauche sous Lecchi, par Itry, l'Abbruzze et la Pouille. Capoue devait être le point de réunion des deux premières colonnes.

Ce ne fut qu'une marche militaire. Notre droite ne rencontra la guerre qu'à Gaëte. Il fallut masquer cette place maritime par un blocus, après en avoir enlevé les approches au prix de quelques hommes et de la tête d'un général qu'un boulet d'une chaloupe canonnière emporta. Au centre, nous arrivâmes le 12 février devant Capoue, sans coup férir. Là, le Vulturne et quelques coups de canon nous arrêtèrent vingt-quatre heures, après quoi une députation de Naples vint tout rendre.



Cela fut heureux, d'autant plus que, en débouchant dans la plaine, lorsqu'on avait songé à y déployer nos cinq mille chevaux, on les avait appelés vainement; nous avions un si singulier chef d'État-Major, qu'il ne s'aperçut qu'en ce moment qu'il avait oublié notre cavalerie à Rome!

Capoue est une ville forte. L'accord conclu, Masséna, le Prince et l'État-Major, en tête de colonne, se présentèrent pour franchir le pont du Vulturne et entrer dans cette forteresse dont les portes nous étaient ouvertes. Nous nous engagions dans ce défilé lorsqu'on remarqua, sur notre droite, le drapeau napolitain flottant sur la citadelle, ses canons braqués sur le pont, les canonniers à leurs pièces mèches allumées, et sur le rempart la garnison, les armes prêtes comme pour résister à une attaque. Il eût suffi d'un signal et d'une seconde pour écraser toute la tête de notre armée! Surpris d'une attitude aussi menaçante, on m'envoya vers ce fort à toute bride. Les pauvres gens, bien loin d'aucune intention hostile, étaient là comme des automates, ne voulant pas se défendre et ne sachant pas se rendre! Immobiles à leur poste, ils se laissèrent arracher, les soldats leurs fusils, les canonniers leurs mèches toutes fumantes; ce fut avec la même résignation qu'ils me virent abattre leur drapeau, tandis que, dans la cour, leurs prisonniers algériens continuaient leurs ablutions, sans faire la moindre attention à cet événement, car c'était l'heure de la prière.

Le 14 février 1806, Naples à son tour, ses forts, deux cents canons et deux cent cinquante milliers de poudre nous furent abandonnés. Les lazzaroni, seuls

mécontents, furent désarmés. Le golfe nous livra une frégate, une corvette, une flottille napolitaines, richement chargées; et, le 15, le Prince Joseph prit, comme Lieutenant de l'Empereur, possession de cette capitale, aux acclamations des nobles et des bourgeois, délivrés du gouvernement détesté de la Reine Caroline.

Naples conquise, ce fut le vide du trésor qui donna le plus d'embarras. La Reine avait tout enlevé : l'argent de la banque, celui des impôts exigé d'avance, et jusqu'aux meubles et aux plombs de ses palais! Comment à la fois surimposer un peuple ainsi épuisé et se rendre populaire? Il eût fallu entrer, dans ce Royaume appauvri, avec autant de millions que de baïonnettes, et tout au contraire il était dû à notre armée jusqu'à quatre mois de solde! L'Empereur répondit aux plaintes de son frère : « Qu'il l'avait envoyé conquérir un Royaume et non l'acheter; que « sans doute on ne faisait rien sans argent, mais que « c'était aux vaincus et non aux vainqueurs à en donner; qu'il s'y prenait trop mollement; que, pour « son aisance et son autorité à venir, des trois premiers mois de son administration dépendrait le reste; « qu'on ne gagnait pas les peuples en les cajolant; « qu'il fallait donc, avant de régner, donner vigoureusement sa mesure, commencer par se faire craindre, et quand on n'était encore que conquérant user « des droits et recueillir les fruits de la conquête : « comme, par exemple, mettre trente millions de contributions de guerre, saisir les biens des couvents, « et confisquer, au profit de son trésor et des siens, « les fiefs des récalcitrants que leur émigration lui

« abandonnait; que pour notre armée, c'était à lui « seul à la solder, à la récompenser, et à la faire vivre « de sa victoire; toutefois en y proscrivant le pillage « et les voleries, qu'il détestait. » Ce qu'il prouva en paraissant abandonner d'abord à son frère, s'il pouvait en faire rendre gorge, six millions qu'il accusait deux personnages de l'armée d'avoir extorqués à Venise tout récemment; mais Joseph s'y refusa.

C'est un éloge dû à ce Prince, que sa douceur, indocile à ces instructions sévères, parvint à fonder son administration et à surmonter ces premières difficultés sans fouler ses peuples. Quant aux voleries, il réussit moins; on en verra les suites cruelles. Il était probe; il aimait à être aimé; il savait que c'était surtout par les exactions des conquérants que se perdent les conquêtes! Il prit donc, pour les prévenir, toutes les précautions possibles. Je le sais d'autant mieux que je fus chargé de quelques-unes. Il savait choisir les hommes; mais il n'avait ni assez de liberté dans le choix de tous ceux qui devaient le seconder, ni le caractère assez ferme pour s'en faire craindre. Aussi, les intègres exceptés, et quoique ce fût le plus grand nombre, plusieurs autres bientôt lui prouvèrent que les ordres, quelque sévères qu'ils soient, sont lettres mortes; que ce sont les hommes chargés de leur exécution qui leur donnent vie, et que, en fait de probité surtout, les instructions sont inutiles, n'étant suivies que par ceux qui, n'en ayant pas besoin, sont tentés de les prendre pour injures.

Cependant restaient douze mille hommes sous Rosenheim et dix-huit mille sous Damas, retranchés en deux

corps dans la Basilicate, en avant de la Calabre. Duhesme marcha, par la Pouille et Matera, contre le premier; Regnier contre le second, de Salerne à Castro-Villeri, par Campo Tenèze. Ce fut de ce côté, et sur cette haute position retranchée, que la bataille se livra le 9 mars : si l'on peut appeler bataille une rencontre au travers d'une neige épaisse, où l'attaque sur un flanc par une compagnie de nos voltigeurs et une charge d'une autre compagnie contre le centre de cette armée, suffirent pour la disperser tout entière et en prendre tout le matériel! On en poursuivit les restes jusqu'à Reggio, d'où les deux Princes napolitains s'échappèrent en Sicile avec trois mille hommes.

On les eût chassés de même de cette île, selon l'ordre de l'Empereur, sans les Anglais. Mais ceux-ci étaient maîtres de la mer. Ils ne nous avaient d'ailleurs pas laissé la moindre barque.

Quant à la colonne de gauche, hors Civitella del Tronto qui tint quelque temps, elle n'eut qu'à vaincre des torrents et à ramasser des débris. Elle acheva la conquête des Calabres. Pourtant, derrière Regnier, alors à Reggio, une insurrection assez sanglante, mais bientôt réprimée, avait séparé de nous ce général. La soumission devint si entière que, le 3 avril, le Prince Joseph, avec mille fantassins et cent chevaux seulement, put partir de Naples et faire le tour entier du midi de ce Royaume.

Salerne, Lagonegro, la Rotonda, Campo-Tenèse, Castro-Villari, et Cosenza marquent la trace de ce voyage, puis la Sila et Scigliano, où l'atteignit le dé-

cret qui le nommait Roi des Deux-Siciles; après quoi, Nicastro, Monte-Leone, Bagnara, Reggio, les caps Del-Armi, et Spartivento, Gerace, Squillace, Catanzaro, Crotone, Cassano, Torre-di-Mare, Tarente, Canosa, Stoggia et Caserte enfin, d'où ce Prince fit dans Naples son entrée royale.

Mais ce court itinéraire d'une si longue excursion dans des lieux jadis si renommés, ne suffit pas : je vais donc en raconter les détails les plus remarquables.

CHAPITRE III.

Le 2 avril, veille du départ du frère aîné de l'Empereur, envoyé de Naples, au travers des monts, vers l'autre mer, pour flanquer cette marche à son début, j'avais été chargé d'aller, par Canosa, prendre à Matera le 14[me] régiment léger, et de le conduire, par Torre-di-Mare, Policoro, et Cassano, jusques à Castro-Villari, où je devais retrouver le Prince. Dans ce parcours, malheureusement trop rapide, je suis forcé de convenir, en rendant à ces lieux leurs noms antiques, qu'il me fut à peine possible de jeter un coup d'œil sur les débris de Cannes, fondée par Diomède, et, à deux lieues de cette ville, sur le célèbre champ de bataille d'Annibal encore nommé *Champ du sang!* comme les champs de Canosa sont encore appelés par leurs habitants *Champs de Diomède.*

De même, après Matera, je ne cherchais dans Torre-

di-Mare que cette Métaponte fondée, dit-on, par Epeus, inventeur du bélier, transformé en ce fameux Cheval de Troie par l'imagination d'Homère; Métaponte, où Pythagore, le législateur, le maître de la Grande-Grèce par son génie, mourut à quatre-vingt-dix ans, et dont la destruction date d'Annibal. Je ne pus retrouver, et toucher au milieu d'un champ de blé, que trois colonnes d'ordre dorique, seuls restes encore debout de cette cité, et du temple bâti par le célèbre philosophe. C'était là pourtant, peut-être, ce même temple construit avec l'or des ornements dont les dames grecques d'alors s'étaient dépouillées, entraînées au mépris des richesses par les discours de l'immortel auteur de la métempsychose.

Un peu plus loin, à Policoro, nous foulâmes, d'un pied toujours trop prompt, les ruines d'Héraclée, patrie de Zeuxis; ruines dont les restes ont presque disparu sous les fouilles des Jésuites. Quand nous eûmes dépassé Rocca Impériale, ville du moyen âge bâtie en gradins, puis Rosette et le Calandro, nous tournâmes à droite, laissant derrière nous la mer, la Basilicate ou l'antique Lucanie, pour entrer dans la Calabre.

Là, malgré la vue d'une vallée large, de la plus somptueuse fertilité, et ondulée de coteaux voluptueusement arrondis; malgré son encadrement de montagnes majestueuses, cultivées ou couronnées d'arbres magnifiques jusqu'à leurs crêtes; enfin, quelque délicieux que pût être l'air suave et parfumé de cette vaste plaine sillonnée de fleuves coulant à pleins bords, arrosée de ruisseaux limpides et ombragée de vignes,

de figuiers, d'orangers et de grenadiers, de myrthes et de lauriers-roses, jamais, sans nos souvenirs historiques, nous ne nous serions doutés, au milieu des sales et infectes chaumières de Casal-Nuovo, d'Europoli et de la dégoûtante misère des habitants, que nous nous trouvions dans Sybaris!

La nature y était restée la même, mais sans aucun art. Qu'était devenue cette cité trop célèbre, avec ses palais de marbre, ornés de bains si voluptueux et de ces lits de fleurs où le seul pli d'une feuille de rose empêchait de dormir un Sybarite! De toutes ces merveilles il n'était pas resté la moindre trace. L'histoire dit qu'il avait suffi d'un jour à Milon de Crotone pour détruire Sybaris; que, relevée par Charondas et sa colonie athénienne, les restes des premiers habitants, chassés par celle-ci, avaient été fonder à Possidonie ces temples appelés aujourd'hui ruines de Pœstum. Quant à Sybaris elle-même, devenue Thurium, dernier refuge, dit-on, et tombeau d'Hérodote, et qui n'est plus maintenant que la vacherie de Mint-Sirato, ses derniers débris ont disparu dans un marais, sous les eaux et les sables du Crati réuni au Sybaris. Lorsque, revenus près de là, dans le cours de notre voyage, nous passâmes ce fleuve sur des chariots attelés de buffles, nous cherchâmes en vain ces ruines sur ces bords fangeux, ils ne nous en montrèrent pas un seul vestige.

Après Cassano, ville de six mille âmes et, malgré ses vins, ses haras renommés, sa manne, ses huiles et ses fruits secs, bien indigne héritière de Sybaris, notre marche finit à Castro-Villari. Nous l'avions accomplie

tantôt dans les terres, tantôt sur le littoral, coupant à gué fleuves et torrents dont les crues subites nous retardèrent. L'infanterie avait franchi les plus considérables, tels que le Basiento et l'Acri, sur des chariots. Il en fallait sept à huit, attelés d'énormes buffles, pour passer, en une heure, un bataillon de huit cents hommes. Nous n'imitâmes point Duhesme, qui avait voulu dompter ces torrents par des ponts que la fougue des eaux avait emportés. Nous nous gardâmes bien aussi des bois de lauriers-roses, poison pour les chevaux, et au travers desquels sa cavalerie, qui nous avait précédés, en avait perdu cinquante. J'eus soin, chaque soir, pendant tout le cours de ce voyage, de décrire chaque journée de marche sous les divers points de vue militaires et statistiques. C'est de ce travail, dont j'extrais ici quelques détails, et des rapports des principales missions dont je fus chargé, que je formai le mémoire de la reconnaissance générale de ce pays, que, à mon retour en France, je remis à l'Empereur.

Arrivé le premier à Castro-Villari, ville qui pourrait être remarquable par ses cotons, ses laines et ses vins, j'y reçus le Prince. Nous en repartîmes le lendemain pour Bisignano. Dans cette marche fatigante nous cheminâmes sur les collines bordant le fond de la plaine de Sybaris, en passant à gué les cours d'eau qui descendent l'arroser. Plusieurs fois, de cette élévation, nos regards, avant d'atteindre la mer ionienne, planèrent sur une pente douce couverte de villes, de villages et de *masseries* (fermes fortifiées) répandus sur ce riche paysage. C'est un spectacle magnifique, parce que,

à cette distance, on ne peut distinguer la sale misère des habitants. Le gîte féodal et élevé de Bisignano, ville de trois mille âmes, nous reçut avant la nuit.

Le jour suivant nous remontâmes la fertile vallée du Crati à l'ombre de vergers, de vignes, et sous des quinconces d'oliviers, de mûriers et de figuiers jusqu'à la capitale de la Calabre citérieure. C'était Cosenza, jadis tombeau de la sœur de Didon! Le grand Alaric y mourut. Elle était la capitale des Brutiens. Cette ville, bâtie à fleur d'eau, est en cela presque unique en ce pays. Elle est défendue, ou plutôt contenue, par un vaste château situé sur un tertre. De hautes montagnes, de l'aspect le plus sauvage, la resserrent de trois côtés. Son commerce en manne, en réglisse, et surtout en huile et en soieries, nous parut bien languissant. Elle se vantait d'être peuplée de neuf mille habitants, dont plusieurs avaient des fortunes de quarante mille francs de rentes.

Les prisons y étaient combles de brigands et de condamnés à mort; malheureux, que les abus de la féodalité avaient conduits à la misère, de la misère au vol et au meurtre, et que l'incurie ou le découragement de l'informe justice de ce pays laissait pourrir dans des cachots insuffisants pour un si grand nombre de criminels.

Toute la population de cette capitale et des environs, parée, ravie, transportée, sans savoir pourquoi, d'une joie aussi vraie qu'invraisemblable, s'était précipitée au-devant de nous, faisant retentir l'air de ses acclamations, nous tendant les bras, et invoquant Dieu et tous les saints pour leurs nouveaux maîtres! Or

il n'y avait pas cinq jours que ces peuples eussent massacré notre garnison, si le général Verdier, après plusieurs combats sanglants, en écrasant l'insurrection qui les environnait, ne les eût dégoûtés de s'y joindre. Mais sa victoire et la présence du Prince avaient exalté en notre faveur leur imagination mobile. Elle s'épuisa en témoignages d'un dévouement que deux mois suffirent à transformer en transports contraires et si féroces, qu'on ne put les vaincre qu'à force de sang et de supplices.

On comprend que, dans le petit nombre qui formait la classe aisée, toujours plus en vue, plus prudente, plus satisfaite, et qui n'a guère qu'à perdre aux bouleversements, il y eut, dans l'une et l'autre alternative, plus de mesure, mais bien peu. Plusieurs de ceux-là pourtant en gardèrent assez, dans la réaction sanglante qui survint bientôt, pour se voir associés à nos infortunes.

Le surlendemain nous nous élevâmes, de Cosenza à Scigliano, sur les hauteurs rudes et abruptes du Brutium, jusqu'aux sources du Savuto qui verse ses eaux dans le golfe de Sainte-Euphémie et dans la mer Tyrrhénienne. Ces montagnes étaient couvertes de grands châtaigniers greffés, de chênes et d'arbres verts. Elles étaient peuplées, de ce côté, d'environ quinze mille âmes réparties en douze bourgs et villages : ces peuplades composaient les guerrières, les orgueilleuses et singulières confédérations dites de Rugliano et de Scigliano. L'attitude, les costumes, les mœurs et usages de ces populations, étaient remarquables. Ces Calabrois, d'une taille haute, svelte et vigoureuse, le teint

basané, l'œil vif, le regard fier, et le cothurne antique à leurs pieds, étaient accourus; ils bordaient le chemin sur notre passage. Deux pistolets pendaient à la ceinture de chacun d'eux, ceinture de cuir pleine de cartouches placées par devant. Quelques-unes de ces bandes, bien alignées, avaient leurs fusils couchés à terre, en arrière d'elles. Quand nous en demandâmes la cause, ces montagnards nous répondirent, avec une simplicité plus menaçante qu'ils ne pensaient : « Que « c'était pour nous rassurer, et pour nous montrer « qu'ils ne voulaient pas en faire, contre nous, un « mauvais usage ! »

Plusieurs de ces villages avaient essayé de résister à notre première colonne : Regnier les avait exécutés militairement. Lorsque, sur les cendres de leurs habitations, et près de leurs églises restées seules debout, les débris de ces populations décimées nous aperçurent, femmes, enfants, vieillards couronnés d'épines, tombèrent à genoux en se frappant la poitrine avec des cailloux, à grands coups retentissants. Ces malheureux, encore terrifiés, imploraient merci; ils craignaient un redoublement de châtiment, que, tout au contraire, nous ne songions nullement à leur infliger, fort heureux de leur soumission au milieu de sites et de peuples aussi sauvages!

Quant à Rugliano et Scigliano même, gros bourg que l'on n'atteint et dont on ne sort que par des montées laborieuses et des descentes tournoyantes, restés intacts et satisfaits d'avoir abandonné sans hésitation leurs anciens maîtres, leurs habitants nous accueillirent joyeusement, mais toujours militairement. Nous

les trouvâmes rangés sur une double haie, et tous armés jusqu'aux dents, de poignards, de bons fusils uniformes et de pistolets bien éclaircis. La joie guerrière de leur caractère ardent et mobile s'exprima par des feux cent fois répétés de toutes leurs armes, et par les bruyantes explosions de leurs boîtes de fonte, que multipliaient les échos de ces montagnes. Il y eut aussi des feux d'artifice assez habilement préparés, car ils y sont experts; ils savent couler eux-mêmes leurs balles, fabriquer leur poudre, leurs cartouches, et réparer le bois et la platine de leurs fusils, auxquels ils tiennent comme à leur plus chère propriété.

Dans cette journée du 13 avril Joseph Bonaparte, qu'un décret de Napoléon venait d'élever au rang de Monarque des Deux-Siciles, se prêta complaisamment aux manifestations de dévouement de ces redoutables montagnards. La religion consacra ces serments au milieu du singulier spectacle de leurs prêtres et de leurs chantres couronnés de lauriers, comme les païens leurs ancêtres. En même temps une troupe de filles et de femmes, les cheveux tressés et relevés à la grecque, avec de longs voiles pendant en arrière jusqu'à terre, et vêtues de tuniques pareilles encore à celle sous laquelle Clytemnestre est représentée, jonchaient de fleurs ce sol pierreux sous les pas du Prince!

Parmi nous les plus observateurs, étonnés de ces démonstrations, s'efforçaient d'y trouver d'autres causes que le goût de la nouveauté et l'attrait de la victoire. Ils remarquaient le zèle du clergé et d'une innombrable foule d'ecclésiastiques qu'ils voyaient végéter dans la misère; ils crurent que la Reine Caroline venant d'é-

puiser d'impôts ces habitants, et de dépouiller leurs couvents et leurs églises, pour armer contre nous les brigands dont abondent ces contrées, avait indigné contre elle, et jeté dans notre cause, tous les hommes d'ordre. En effet un bon nombre de ceux-ci, détestant ces odieux moyens de guerre, venaient de combattre l'insurrection en se réunissant volontairement à nos colonnes. D'autre part Joseph, lui-même aussi, se persuada que, ces populations n'ayant jamais été visitées ni consolées par leur Monarque, qu'elles n'avaient connu que par ses exacteurs, la vue, pour la première fois, d'un Prince qui venait sonder leurs plaies pour les guérir, et recueillir leurs vœux pour les exaucer, les saisissait d'un réel enthousiasme! « Consterné, ce sont ses propres paroles, de l'état d'oppression, de barbarie et d'avilissement de ces provinces, il promit de les en relever. » C'est pourquoi, forcé d'ordonner d'abord un désarmement général, mais comptant sur le concours des classes supérieures, il s'engagea à réarmer, par province, une légion que ces classes formeraient et commanderaient. Ces dispositions, quoi qu'il soit arrivé plus tard, me parurent sages, et la confiance du Prince assez fondée. Mais reprenons le récit de notre marche.

A la fin de cette journée de quatorze heures nous couchâmes à Nicastro, première cité de la Calabre Ultérieure; c'est une ville de cinq mille âmes; elle est ébranlée par les tremblements de terre, et désolée par un torrent qui en emporte quelque morceau tous les printemps. La chaîne de montagnes qui l'environne est très-rétrécie à cette hauteur par les deux mers.

Son abaissement au sud-est, vers Catanzaro, est très-remarquable.

Nous avions marché trop vite pour notre escorte : nos grenadiers traînaient, ils s'arrêtaient, accablés de chaleur et de fatigue, dans ces lieux sauvages où il ne fallait pas laisser d'hommes isolés. Je me souviens que, m'étant approché de l'un d'eux à demi couché sur un quartier de roc, pour lui renouveler l'ordre de suivre, je le trouvai mort! Suffoqué par la chaleur, sa bouche restait béante, il venait d'exhaler son dernier souffle.

De Nicastro à l'antique Hipponium, aujourd'hui Monte-Léone, ville de sept mille âmes, élevée sur un site d'où la vue est admirable, nous traversâmes une plaine, tantôt peuplée d'oliviers, de liéges et de chênes verts, tantôt nue, déserte, infectée de marécages, et que des secousses volcaniques et de larges torrents vagabonds livrés à eux-mêmes, disputent à la nature la plus fertile.

Pendant que le Roi continuait par la grande route jusqu'à Reggio, je fus envoyé au Pizzo, lieu funeste où, dix ans plus tard, Murat devait être si cruellement saisi et fusillé! Le but de cette vaine mission était de relever sur toute la côte, depuis ce port de pêcheurs jusqu'à Reggio, par Tropea, Nicotera et la poétique Scylla, tous les moyens possibles de préparer une descente dans la Sicile. Les embarcations existantes, leur capacité, leur tirant d'eau, les ports favorables, leurs aires de vent, leurs sondes, le choix de l'emplacement des batteries, l'indication des ouvrages nécessaires ou à la défense de ces abris, ou à la protection du doublement des caps par une flottille; enfin la statistique du

pays, sous le point de vue des communications, des positions, du nombre des marins, des vivres et du logement, tels furent les principaux objets que j'eus à considérer. Le rapport que j'en fis était rempli de détails qui seraient maintenant sans intérêt. En effet, comment désormais supposer la possibilité d'une expédition française contre la Sicile avec une base d'opérations aussi lointaine?

Jeté ainsi à l'écart et presque seul, dans ces lieux si rarement fréquentés par des étrangers, j'y fus bien reçu par les habitants; huit jours avant, en pleine révolte, ils m'eussent infailliblement assassiné! J'obtins facilement, de leur vivacité mobile et méridionale, les renseignements que je désirais. Lorsque nous quittâmes la plage à Tropea pour la retrouver à Nicotera, il fallut à deux reprises joindre nos mains à nos pieds, pour gravir le roc et atteindre le premier et le second plateau élevés qui forment le cap. Sur ce sommet nos fatigues augmentèrent. Le sol de cette âpre contrée est tellement bouleversé et lézardé par le dernier tremblement de terre, que nous fûmes forcés tantôt de tourner ces gouffres sans fond encore entr'ouverts, et tantôt de nous élancer d'un bord à l'autre de ces abîmes. Une descente rapide nous conduisit enfin à Nicotera, ville de trois mille cinq cents âmes, qui domine le riche vallon du Metauro.

Là, le fond d'une barque, où nous nous jetâmes pour gagner Palmi par mer, nous reposa; après quoi je continuai sur terre ma reconnaissance par Seminara et Bagnara. Depuis ce dernier bourg nous suivîmes le littoral entre la mer et un chaos de rocs brisés.

Il était tard lorsque, au bout de cet étroit et dangereux défilé, nous atteignîmes le pied d'un énorme roc : c'était Scylla! A la vue de cet écueil fameux, saisis d'une poétique contemplation, et subitement transformés en Grecs ou Troyens, les souvenirs d'Ulysse ou d'Énée nous firent oublier les ordres de Bonaparte. Nous dévorions de nos regards ce rocher abrupt, y recherchant quelque image « des six « gueules toujours béantes du monstre à la dent vo« race! » Nous écoutions, espérant distinguer, dans le bruit des flots, quelque apparence « de ces *horribles* « hurlements, semblables aux lugubres cris d'une « meute furieuse et aboyante! » La mer était calme et silencieuse! Nous ne retrouvions du chant d'Homère, que la hauteur gigantesque et *pyramidale* du roc, dont en effet la tête semblait cachée, non dans les nuages, comme il le dit, car il n'y en avait pas en ce moment, mais dans les ombres d'une nuit sereine qui commençaient à s'étendre sur ce promontoire. Ce rapprochement nous satisfit, à défaut du reste.

Alors, forcés de laisser de côté les poëmes pour l'histoire, et la fable pour la réalité, nous reprîmes nos plans tracés à la hâte. Une ville et un château fort occupaient le plateau de ce roc célèbre; nous y couchâmes, et le lendemain cette Scylla, jadis si redoutable, ne nous parut plus, tout au contraire, qu'un abri assez favorable pour une flottille. Elle y eût été sous la protection d'un château réparable encore et de trois batteries. Nous jugeâmes que les projectiles de l'une d'elles pourraient atteindre aux trois quarts du canal

qui sépare Scylla de Charybde, et les deux Siciles.

De Scylla à Reggio, où mourut dans l'exil la fille d'Auguste, nous descendîmes le 17 avril dans une plaine d'abord inégale, mais bien arrosée, ouverte, d'une admirable fertilité, et dont la plage, devant Messine, allait en pente douce et insensible disparaître dans la mer. A cette extrémité méridionale du continent européen, une végétation chaude et vigoureuse d'oliviers, de vignes, d'orangers, et surtout de mûriers, mêlés à des figuiers d'Inde, à des aloès, et à des palmiers, nous parut déjà presque africaine. Nous marchions en pleine vue de la Sicile : nous en étions si près, que les boulets de l'une de nos batteries, celle du *Pazzo* je crois, eussent pu l'atteindre. Nous apercevions Messine et son phare, le majestueux et formidable Etna! Ces grands aspects ressaisissaient notre imagination; ils l'eussent exclusivement ramenée aux temps des Denys et d'Archimède, aux plus belles pages de Thucydide, aux plus intéressants récits de Plutarque, de Tite-Live et de Diodore, sans quelques frégates anglaises qui croisaient insolemment, presque à notre portée, à l'ouvert du détroit, entre nous et la Sicile. Elles purent entendre les cris de *Viva el Ré!* des Reggiens; elles virent les feux d'artifice qui célébrèrent, dans cette soirée, l'arrivée du nouveau Roi. Mais leur présence fit comprendre à ce Prince que là finirait notre conquête, et à moi, l'inutilité d'une mission dont Reggio, qui renaissait à peine du bouleversement volcanique de 1783, était le terme.

Un long séjour à Reggio, où le Roi trouva et laissa Regnier, était donc fort inutile. Nous y échangeâmes

pour la forme quelques boulets avec l'escadre anglo-sicilienne; après quoi, ravi d'échapper aux milliards de puces qui fourmillent dans le sable de cette ville, nous en repartîmes le 20 avril pour achever la prise de possession d'un Royaume, qui devait à peine rester dix ans à la monarchie nouvelle!

CHAPITRE IV.

Quand nous eûmes dépassé sur le littoral l'étroit défilé du cap dell' Armi, l'antique Leuco-Petra, où l'Apennin finit, où il tombe presque verticalement et disparaît dans la mer, pour reparaître en Sicile avec des couches, dit-on, pareilles, mais sous un autre nom, nous parvînmes, au travers d'une masse de rocs blancs et arides sillonnés par des torrents, au cap Spartivento, extrémité méridionale de l'Italie et de la Calabre. Là, quelques-uns de nous prétendirent qu'ils apercevaient l'île de Malte. La nuit venue, nous nous hissâmes harassés jusqu'à Branca-Leone, misérable bourg de cinq cents âmes, sur un pic élevé, d'où, le lendemain redescendant sur la plage, nous la suivîmes jusqu'à Gerace, dans des sables mouvants qui faillirent nous engloutir. La chaleur était si forte, la marche toujours trop forcée si fatigante, qu'elles nous tuèrent plusieurs fantassins, et à peu près le chirurgien du Prince. Le pauvre docteur était tombé suffoqué, sans qu'on s'en fût aperçu, car, nulle route n'étant tracée sur ce rivage, chacun y marchait à l'aventure. Mon

valet de chambre, Joseph Legrand, le sauva en le portant sur ses épaules jusqu'à Bianca, lieu où vient ce même coton jaune de l'Inde dont on fabrique le nankin. Ce village, témérairement situé dans la plaine et à portée de la mer, contre l'usage du pays, était dépeuplé de sa jeunesse des deux sexes, tout récemment enlevée par les Barbaresques.

Après une courte halte nous en repartîmes pour Gerace. Nous espérions pouvoir contempler, en passant le Merico ou le Tradito, les restes de Locres! de Locres, retraite d'Ajax, patrie de Timée, ville de Zaleucus, et l'une des plus renommées de la Grande-Grèce! Mais nous n'en trouvâmes de débris que quelques colonnes grossièrement entassées dans l'église de Gerace; pauvre cité bouleversée par le dernier tremblement de terre; bâtie en amphithéâtre, avec les ruines de cette grande antiquité, sur une arête élevée de l'Apennin. Elle n'a rien de remarquable que ses vins liquoreux d'une bonne conservation.

Le lendemain un gîte aérien, espèce de perchoir, nous arrêta : c'était Monasteraccio, ville du moyen âge, comme Squillace, comme aussi Catanzaro, que nous atteignîmes en six heures le surlendemain, et où nous séjournâmes.

Cette capitale de la Calabre Ultérieure, située au sommet d'une pente fatigante, qu'il faut trois quarts d'heure pour gravir, est sans vin et sans eau potable. Elle renferme d'assez belles femmes, et environ dix mille habitants, trop fiers de quelque peu de mauvaise huile et de la soie dure, péniblement manufacturée, dont son pauvre commerce se compose.

Pendant le séjour du Roi, ils ne manquèrent pas de l'inviter à escalader une hauteur qu'on remarque à l'ouest de leur cité. De là, en effet, le regard peut à la fois jouir de la vue des deux golfes de Sainte-Euphémie et de Squillace, où se rapprochent, des deux côtés de l'Italie, les mers Tyrrhénienne et Ionienne. Ce spectacle frappa le Prince; et, soit inspiration, soit imitation du génie de Napoléon, il conçut la grande pensée d'achever l'œuvre de la nature, de trancher l'Apennin à cet étranglement entre les deux mers, et de les réunir par un canal. Toutefois, le lendemain 25 avril, déjà refroidi, ou peut-être en attendant que cette utopie pût s'accomplir, il me donna l'ordre d'aller remonter le Corace, de descendre l'Amato, et de tracer, dans cette direction, une route militaire voiturable, au travers de la montagne : ainsi du moins commencerait la jonction des mers Tyrrhénienne et Ionienne!

Accoutumé à l'exécution rapide des ordres de l'Empereur, j'obéis et, le soir même, je rapportai le résultat de cette reconnaissance. Les développements en seraient ici bien superflus. Je dirai seulement que, pour la réalisation de cette œuvre, quelques travaux d'art, dix mille journées, et quatre cent mille francs, me parurent devoir suffire; que la Casa-del-Corace, le village de Marcellinara, de treize cents âmes, où cette route surmonterait le sommet le plus affaissé de l'Apennin, puis l'église de la Dolorata, sur le versant opposé, en devaient marquer la trace; que, dans la première partie, on laisserait, à un et deux milles à droite, Galiano et Settingiano, villages de huit cents habitants; qu'enfin, de Catanzaro, à cheval et en sept heures, le

Roi pourrait atteindre l'autre mer; mais qu'à l'infanterie et aux canons il faudrait, pour ce trajet, deux journées d'environ six heures.

Dans ce court exposé, aujourd'hui de même qu'alors, je ne puis m'empêcher de m'arrêter à Vena. C'est un village en dehors de cette route, qu'il domine du sommet d'un plateau fertile, mais de toutes parts escarpé, et d'où le regard me suffit pour achever, jusqu'à l'autre mer, ma reconnaissance. Vena a été bâtie sur cette colline, il y a plus de trois cents ans, par une nouvelle émigration de Grecs du moyen âge. Les descendants de ces pauvres colons expatriés conservaient un touchant souvenir du lieu de leur origine. Leurs pères, disaient-ils, en avaient apporté, à cette place, et le nom si doux, et leur langue, et leurs coutumes que j'y retrouvai vivantes comme au premier jour. Leurs filles, au beau profil grec, étaient encore vêtues de leur double tunique blanche et bleue; elles marchaient les cheveux tressés et flottants, et la tête découverte. On distinguait les femmes à leur tunique rouge, au long voile attaché à leurs cheveux tressés aussi mais relevés à l'antique, et qui flottait en arrière d'elles, tels que les chants d'Homère nous représentent leurs ancêtres. L'un de leurs plus anciens usages, toujours respecté, voulait que leurs jeunes gens, au jour de leur mariage, allassent frapper trois fois à la porte de leur fiancée; puis, qu'ils revinssent l'enlever de vive force; après quoi, le prêtre les ayant unis, leurs parents formaient, en dansant, un cercle autour des deux époux, comme pour resserrer leur union et la rendre indissoluble.

Ce fut sur des chevaux de paysans que j'accomplis aussi promptement cette tâche assez fatigante. Ma détestable monture, lorsque je redescendis sur le Corace, culbuta si complétement, la tête la première, qu'en achevant sa chute sur moi elle m'écrasa sur place, et je demeurai sans connaissance. Mes chasseurs d'escorte me relevèrent, et nous ne rentrâmes à Catanzaro qu'à la nuit close.

Le Roi en était parti; soit préoccupation nouvelle, soit ennui et hâte d'achever sa course, il ne songeait plus guère au résultat que je lui apportais. Son esprit était ainsi : plus fin que fort, plus juste que vaste, les pensées s'y succédaient, mais en se nuisant réciproquement, comme si la place leur eût manqué pour y tenir ensemble et marcher d'accord; en sorte que, dans la succession de ses idées, l'une chassant l'autre, souvent les meilleures mêmes ne semblaient avoir été que des lueurs passagères, dont on avait peine à retrouver trace.

Quelque souffrant et fatigué que je fusse, me reposer quelques heures à Cantazaro, c'eût été perdre toute chance de le rejoindre. Il fallut donc en repartir aussitôt, et, nuit et jour, seul avec mon valet de chambre, suivre sa course. Le lendemain au soir j'atteignis l'antique Crotone. Je n'y trouvai guère de souvenirs des Achéens ses fondateurs 709 ans avant notre ère, de son climat jadis si salubre, de la force de ses athlètes et de son armée de cent mille hommes, sous Milon. Tout cela, hors une grosse tour antique, était remplacé par des masures dans un air insalubre, habitées par quatre à cinq mille marchands de grains et

de fromages. Je ne m'y arrêtai que le temps de faire un mauvais repas; après quoi, changeant de monture, je repris aussitôt sur le littoral la piste de la colonne royale.

Le jour finissait; je n'avais pour guide que la mer, où l'obscurité m'empêchait de chercher inutilement, comme tant d'autres, cette célèbre île de Calypso que sans doute les flots ont submergée. J'avais déjà, avant Crotone, laissé à ma droite, sans pouvoir me détourner, le lieu où Annibal vaincu s'était réfugié, et celui où il se rembarqua; je fus de même, dans cette nuit, obligé de dépasser, en les laissant à ma gauche, Strongoli ou l'ancienne Pétilie fondée, dit-on, par Philoctète, et les mines de vif-argent, de plomb, d'argent et d'or même, assure-t-on, négligemment abandonnées dans la montagne.

J'ai souvent bien souffert de la fatigue, mais jamais autant que dans cette nuit pénible : il y avait quarante-huit heures que je marchais sans m'arrêter; nous étions au bout de nos forces. Accablés par le besoin si impérieux du sommeil, nous glissions en bas de nos chevaux dont il nous fallut descendre, n'osant plus risquer de nouvelles chutes. Mais à peine pouvions-nous, même pied à terre, faire quelques pas sans nous rendormir; nous marchions comme des gens ivres, traînant nos chevaux, tombant à chaque instant sur nos mains, dont il fallait d'ailleurs, afin de ne pas nous égarer, nous servir sans cesse, pour interroger sur le sable la trace des chevaux qui nous avaient précédés!

Dans ce trajet nocturne, sur une plage sans route

et déserte, nous ne rencontrâmes qu'une *masserie*. Nous voulûmes y prendre langue et nous y reposer; mais on nous prit pour des brigands ou des pirates, et, par des meurtrières, les seules fenêtres extérieures de ces habitations, la bouche d'une escopette seule nous répondit. Il fallut donc continuer jusqu'au jour suivant qui nous montra Cariati sur un pic abrupt. Ce fut là que, à la fin de trois jours et deux nuits de marche, dévoré par une fièvre ardente, je rejoignis enfin le Prince! J'achevai pendant la nuit d'y rédiger mon rapport que je lui remis le lendemain; après quoi, remontant à cheval, nous gagnâmes le soir Rossano, ville sur un roc comme tant d'autres, mais assez bien bâtie, et de huit mille âmes. Grâce au privilége de mon âge de vingt-cinq ans, la nuit que nous y passâmes suffit pour me rétablir.

La curiosité, soutien et passion des voyageurs, m'y réveilla de bonne heure le 28 avril. Nous allions nous retrouver dans le riche pays des Sybarites, revoir Cassano, et achever ainsi le tour presque entier de la Grande-Grèce. Guidé cette fois par les connaisseurs du pays, et par le savant, le naturaliste et l'antiquaire Miot, traducteur d'Hérodote, de Diodore de Sicile, et ministre de l'intérieur, nous partîmes gaiement de Rossano pour Corigliano et San-Maura, avec l'espoir de retrouver, à peu de distance de ce pauvre et dernier village, le fleuve et les ruines de Sybaris. Nous nous hâtions de traverser ce désert fertile, couvert d'orangers, de forêts d'oliviers, et de toutes les richesses d'une nature enchanteresse presque abandonnée à elle-même. Indignés de la misère de ses rares paysans, aussi pau-



vres, aussi sauvages qu'il est possible de l'être dans une contrée aussi délicieuse, nous aperçûmes enfin le fleuve! Mais, sur ses rives désertes, bourbeuses et d'un aspect désolé, notre imagination chercha vainement à se représenter la cité voluptueuse. Mieux dirigés qu'à ma première tentative, nous n'en fûmes que plus convaincus de l'inutilité de nos recherches. Décidément Sybaris était effacée du monde! Elle expiait ses voluptés sous la bourbe du Crati! Le Sybaris lui-même, son complice, entraîné dans les eaux de ce fleuve, y avait perdu son nom. Nous passâmes leur double courant sur de grossiers chariots attelés d'énormes buffles : ce fut au lieu même où des ruines, enfouies, disait-on, à dix pieds sous la vase de leurs bords, révèlent seules l'antique existence de la Sodome du paganisme! La place en est si nue, si méconnaissable, que, pour n'en pas laisser perdre entièrement le souvenir, il faut aller au loin chercher ses points de repère. Je dirai donc que, en ce moment, nous nous trouvions à environ huit milles au nord de Corigliano, à huit milles au sud de Casal-Nuovo, et à trois milles du littoral.

Cassano marqua notre dernière halte dans la Calabre. Ici, me voyant à la veille de quitter, pour jamais peut-être, cette province, fatigué, attristé de l'impression de malheur et de misère que j'en emportais, je voulus m'en rendre un dernier compte. Je rassemblai donc mes souvenirs et traçai à la hâte le tableau suivant. Je le retrouve et le reproduis aujourd'hui, parce qu'il fut fait sur place et d'après nature.

« L'insalubrité moderne du littoral que nous venons

de parcourir, où les pluies, les débordements des torrents que nul art ne contient et ne dirige, ont créé d'infects marécages, et dont la terreur, qu'inspirent les brigands indigènes et les fréquentes descentes des Barbaresques, chasse les habitants, fait de ces lieux, jadis enchanteurs, de sauvages solitudes. Elles sont rarement entrecoupées de tours isolées et délabrées, où s'enferment le soir, en tremblant, quelques gardiens. On y rencontre aussi de plus rares *masseries*, espèce de fermes, sans autres croisées extérieures que des meurtrières, et dans lesquelles se retire, *la nuit*, une famille de paysans armés de longues escopettes et pourvus de munitions, comme pour soutenir un siége.

« Quant aux populations de cette plage, à peu d'exceptions près, réfugiées toutes par centaines ou par deux, trois et jusqu'à huit milliers d'âmes, sur le sommet de pics rocailleux et inaccessibles, elles y ont entassé leurs habitations. Celles du peuple ne sont composées, le plus souvent, que d'une salle basse et dégoûtante, que le Calabrois et sa famille nombreuse partagent avec leurs pourceaux, et dont l'entrée sert à la fois de porte, de fenêtre et de tuyau de cheminée.

« Ce n'est qu'au grand jour que ces malheureux en osent sortir pour descendre de ces hauts rochers, par des sentiers rapides et sinueux, et aller au loin cultiver leurs champs; et, chaque soir, il leur faut remonter longuement et péniblement jusqu'à la cime de leurs rocs abrupts, seules retraites où ils puissent échapper au vol, au meurtre ou à l'esclavage.



« Là encore, dans leurs villes même les plus populeuses, ils se redoutent entre eux; et, quand après le coucher de leur beau soleil les riches vont se visiter, ils se plaignent d'être forcés, dans ce court trajet d'un quartier à l'autre, de payer une escorte pour les défendre.

« De là l'inculture de ce riche pays, le paysan perdant la plus grande partie de sa journée et de ses forces à descendre de son rocher, à gagner ses champs et à remonter dans sa demeure. De là encore des épidémies fréquentes, nées de l'entassement des populations sur ces pics, de la saleté des habitations, de l'infection de ces rues étroites, remplies d'animaux immondes et des immondices qui s'y accumulent. Ajoutez à cette cause de dépopulation, la rareté et la mauvaise qualité de l'eau stagnante des citernes, les émanations des marécages environnants, enfin une nourriture ou froide ou malsaine, dont le fond habituel se compose de fruits, de melons, et de la viande des nombreux pourceaux, commensaux de ces misérables demeures.

« A une situation si déplorable s'il faut assigner des causes premières, que l'on s'en prenne surtout à deux espèces de fléaux : fléaux de la main de Dieu, tels que les terribles tremblements de terre de 1638 et de 1783, mais ce sont les moindres; fléaux de mains d'hommes, et voilà les pires, tels que l'inégalité trop absolue des fortunes, les uns possédant tout et les autres rien; l'inhabitation, dans leurs terres, des plus riches seigneurs, qui en dissipent ailleurs tous les revenus sans rien entretenir ni améliorer; en un mot, tous les abus, toutes les oppressions des habitudes féodales dégéné-

rées en habitudes de courtisans! De plus une justice partiale qui ne pèse que sur le pauvre et le faible, d'où vient qu'on ne voit partout que des prisonniers pour dettes; enfin, et par-dessus tout, l'ignorante incurie d'un gouvernement qui, de temps immémoriaux, n'a jamais su ni administrer, ni civiliser ses sujets, ni les protéger les uns contre les autres, ni les défendre contre les continuelles incursions des Barbaresques. »

CHAPITRE V.

De Cassano, sortant des Calabres par où j'y étais entré, nous allâmes coucher à Rocca Impériale. J'arrivai le dernier au pied du pic que couronne le château de cette ville. Malgré tant de gîtes pareils, d'où nous sortions, ma mémoire reste encore frappée du spectacle que m'offrit notre colonne, en gravissant presque verticalement le sentier tournoyant en spirale taillée dans le roc.. J'apercevais nos cavaliers au-dessus de ma tête, tantôt s'élevant lentement, sur une file, contre cette masse à laquelle ils semblaient perpendiculairement cramponnés, tantôt disparaissant dans ces anfractuosités, puis reparaissant plus haut, comme suspendus en l'air sur des ponts étroits, jetés dans le vide d'une pointe du roc à l'autre. Anne Radcliffe, dans les inventions descriptives de ses noirs romans, auxquels la disposition de nos esprits, après nos horreurs révolutionnaires, donna tant de vogue, n'avait rien imaginé de comparable! Le château ré-

pondait à ses abords, comme aussi le caractère des habitants. Ce fut là, je crois, qu'une dame de ces contrées vint tomber aux pieds du Roi, demandant justice contre son suzerain qui l'avait ruinée. « Je « vous demande mes biens, lui dit-elle. » Puis, se relevant avec fierté, elle ajouta : « Quant à la ven- « geance, elle m'appartient; Votre Majesté comprend « que je m'en charge! »

Le 3 mai, après être redescendu de ce château, œuvre de Frédéric Barberousse, et avoir revu, à un mille de Torre-di-Mare, les ruines de Métaponte, nous arrivâmes à Tarente, ville la plus favorisée de la nature, et honte des gouvernements qui n'ont pas su tirer parti de son admirable et forte situation sur la mer la plus commerçante et la terre la plus fertile. Climat enchanteur, sol productif, mer poissonneuse, forêts superbes et prochaines; ports de commerce et rade de guerre, sûrs, commodes, et dont la passe, défendue par deux îlots, deviendrait facilement inattaquable; la Grèce, l'Orient enfin devant elle et à sa portée, telle est la position de cette ville! Elle devrait être l'une des Reines de la Méditerranée; elle n'est plus qu'un nom célèbre, indignement porté comme tant d'autres; ce n'est plus qu'une pauvre cité, d'environ douze à quatorze mille habitants, vieille, laide, sale et malsaine, sans vins qu'on puisse conserver, et sans eau potable!

Son insalubrité venait : de la mauvaise qualité de l'eau, qu'un aqueduc antique à demi ruiné lui amène; de la maladroite direction de ses rues étroites; de l'entassement du peuple, surtout dans le quartier des ma-

rins ; de sa malpropreté ; enfin du grand marais, décoré du nom de Mare Picolo, qui l'avoisine.

Ce peuple, qui offre l'aspect de la misère au milieu d'un site aussi riche qu'admirable, cultivait l'olivier, la vigne, le cotonnier, etc., etc.; mais, encore plus pêcheur que laboureur, il vivait surtout de poissons. Il vendait, par an, pour plus de trois cent mille francs de moules. Nous y vîmes la tarentule ; on nous montra aussi la pina-marina, coquillage porteur d'une longue touffe de soie marine, trop réductible, dont le produit annuel est pourtant de deux à trois cents livres pesant ; puis deux autres coquillages du nom de *Murea*, l'un fixe, l'autre errant, tous deux sources de cette liqueur écarlate jadis si précieuse, encre des seuls Empereurs romains, et dont avait été teinte la laine que filait la femme d'Alcinoüs !

A ce nom, à ce souvenir, dégoûté de la moderne Tarente, j'en sortis pour aller, dans les environs, chercher les restes de la cité antique des Tyriens, de Taras, d'Arion, de Phalante, de Spartéate, et d'Architas, ville de trois cent mille âmes, que Pyrrhus et Annibal ne purent défendre ; que Fabius Maximus réduisit en colonie romaine, et dont il emporta ces quarante-cinq millions d'or, et ces chefs-d'œuvre des arts, premiers germes de corruption de la grande République !

J'allais commencer cette exploration, qui eût été bien peu fructueuse, lorsqu'un appel du Roi, m'arrachant au passé, me ramena tout entier au temps présent, et d'autant plus vite, que cet ordre, accompagné d'un éloge public, chatouilla vivement mon amour-propre. « Monsieur de Ségur, me dit en sou-

« riant ce Prince, avec une allusion beaucoup trop
« flatteuse à des missions précédentes, puisque vous
« êtes à la fois notre officier du génie, d'artillerie, de
« marine et d'état-major, partez encore; et, de même
« que de Catanzaro à Sainte-Euphémie, choisissez,
« dans la grande masse de l'Apennin, au travers de
« la Basilicate, la direction la meilleure et la plus
« courte. Il s'agit de trouver et de tracer une ligne
« de défense, et un chemin voiturable qui joigne la
« route des Abbruzzes à celle de Naples : elle devra
« unir Tarente et Gravina à Salerne; et, avec les
« deux mers, les productions de ces deux contrées.
« Dans cette reconnaissance, vous envisagerez le pays
« sous tous les rapports commerciaux et militaires. »

Cela allait sans dire; mais, comme la mission était difficile et hasardeuse, puisqu'il s'agissait d'explorer un large pays tout de montagnes, où jamais Français n'avait pénétré, le ministre de la guerre, Dumas, m'adjoignit son aide de camp, Clermont-Tonnerre, officier d'artillerie, celui qui depuis est devenu lui-même, en France, ministre de la guerre. Trois dragons seulement devaient nous servir d'escorte, et nous partîmes aussitôt.

En résumé, le résultat de nos observations faites pas à pas, des renseignements multipliés que nous prîmes, et de nos levés faits en marchant et à vue d'œil, fut : que cette route, partant de Gravina, devait passer par Monte-Peloso, ville de cinq mille cinq cents habitants, par La Colonna ensuite; puis, sous le commandement de Tolvé, ville de trois mille âmes, et en laissant, à trois lieues de côté, Accerenza qui en renfer-

mait, nous dit-on, sept mille; enfin, sous Vaglio et par Potenza, que peuplent huit à dix mille habitants; d'où, franchissant la grande chaîne, ce tracé en redescendrait le versant opposé, près du Tito, pour atteindre La Auletta en passant près de Satriano, en vue du lac de Buda, par Vietri et près de Caggiano.

Nous jugeâmes que les principales difficultés à vaincre se rencontreraient à la montée du Peloso, à la descente sur le Bradano, à celle de Pozzano sur le Basiento, et à la montée de Satriano; que les localités habitées les plus favorables à la défense étaient : Monte-Peloso, Tolvé et Potenza, en ayant égard aussi à Accerenza; que le développement de ce chemin serait de cinquante-six milles; et que, en exceptant les ouvrages d'arts à construire, généralement deux mille ducats par mille courant suffiraient à la dépense.

Pour les ressources du pays, on peut les apprécier par celles de Potenza; cette ville centrale nous parut tellement à considérer que nous crûmes devoir y séjourner et en lever le plan en détail. Nous apprîmes que son commerce, avec Salerne seulement, était de trois cent mille *tomolis* de grains de natures diverses, de six cents quintaux de laine; qu'elle possédait trente-trois mille têtes de bétail, plusieurs centaines de mulets, une manufacture de draps, un palais vaste, plusieurs riches couvents, de bons armuriers; et qu'elle tirait sa poudre de Tolvé, Rionégro et Accerenza, poudre de contrebande, très-fine, fabriquée à l'esprit-de-vin, et pouvant porter à cent soixante-trois toises le mobile de l'éprouvette.

Cette position de Potenza nous parut fort remar-

quable. Mais d'abord, pour y arriver en remontant les cours du Bradano et du Basiento, et en passant de l'un à l'autre de ces deux fleuves, plus nous nous étions enfoncés dans ces montagnes, plus nous avions usé de précautions. Non pas que, dans le cas d'une révolte des habitants, nous eussions cru assurer notre salut, il n'y en aurait point eu à espérer, mais du moins pour ne pas succomber sans nous défendre. Chemin faisant donc, lorsque, au nombre de six seulement, y compris Joseph Legrand, mon fidèle valet de chambre, nous étions près d'aborder ces populations de plusieurs milliers d'âmes, l'un de nous jeté en avant servait d'épreuve pour en sonder les dispositions ; parfois aussi, nous présentant inopinément au milieu d'elles, pour ne pas leur laisser le temps de se concerter, nous affections la confiance la plus entière ; mais alors, forcés de mettre pied à terre pour prendre langue, nous substanter et rafraîchir nos chevaux, nous nous distribuions les rôles : l'un circulait dans la ville pour observer, tandis que les cinq autres, réunis et enfermés dans la maison la plus apparente, une oreille à leurs interlocuteurs, qu'ils regardaient mentalement comme des otages, et l'autre aux aguets, se tenaient prêts à tout hasard.

Ces précautions furent inutiles. A Tolvé seulement, l'attitude farouche des habitants nous donna de vives inquiétudes. Quant à Potenza, lorsque nous en approchâmes en plein jour, l'aspect, les abords redoutables de cette ville, le silence qui l'environnait, nous inspirèrent quelques appréhensions. D'où venait cette solitude? Nous attendait-on sous les armes? Nous

écoutions en y montant, croyant, à chaque pas, que le sifflement de quelques balles nous expliquerait cette attitude; mais ces craintes se trouvèrent vaines. On nous reçut à bras ouverts; nous y trouvâmes bon vin, bonne table et bons lits, des gens instruits, tous les renseignements désirables, enfin le plus obligeant accueil.

Complétement rassurés nous n'eûmes plus de défiance que lors d'une visite dans un couvent haut situé, d'où nous voulions reconnaître d'*un coup d'œil* tous les alentours. Nous ne pouvions nous croire là en pays ami : aussi, lorsque, conduits par l'un des moines dans les obscurs et longs détours d'un passage étroit pratiqué dans l'épaisseur de ces vieux murs, notre guide, soit malice ou inadvertance, disparaissant nous y eut abandonnés, j'avoue qu'alors le souvenir des châteaux d'Anne Radcliffe nous revint à la mémoire, et qu'un instant nous nous crûmes pris dans quelque piége; mais l'odeur fort nauséabonde que, en s'éclipsant, le moine échauffé avait laissée dans ce labyrinthe, nous mit sur la voie; nous le rejoignîmes à la piste, en riant de bon cœur, et nous achevâmes sans accident plus sérieux notre reconnaissance.

J'ai dit que la position de Potenza nous parut unique. Qu'on se figure, en remontant le val de plus en plus resserré du Basiento, et à la sortie d'une gorge étroite, la vue inopinée d'un joli vallon environné, de toutes parts, d'abruptes, de hautes montagnes toutes noires de forêts superbes. Ce val profond, qui semble sans issues tant elles sont étroites, offre au premier coup d'œil l'aspect d'un parfait ovale. La longueur en est

d'environ dix mille pas, la largeur, de quatre à cinq mille. Juste au milieu de cet ovale, et comme l'amande au milieu de son alvéole, s'élève, au-dessus du fond de ce bassin, brusquement et presque à pic, un tertre de forme toute pareille, et entièrement isolé. Long de quelques cents toises il est large, à son centre, d'environ soixante et dix toises. Potenza en couvre le faîte. Il n'est rigoureusement accessible qu'à ses deux extrémités, par où le grand chemin, montant et redescendant en zigzags, traverse cette ville, de sept à huit mille habitants, dans toute sa longueur et en ressort par le côté opposé. Partout ailleurs les murailles des maisons bordent les deux crêtes allongées du pourtour de cet escarpement; elles s'y ajoutent, elles les couronnent, et, dominant de toutes parts le fond du vallon, elles rendent l'abord de ce tertre, de ce noyau isolé et si peuplé, presque inabordable.

A la sortie de cette ville et de son vallon il fallut monter une gorge étroite, hérissée de chênes et de grands sapins. Ce défilé passait pour être un repaire de brigands si dangereux, que nos hôtes voulurent nous escorter; mais nous refusâmes, jugeant convenable de montrer une confiance dont nous n'eûmes point à nous repentir. Bientôt nous atteignîmes La Auletta et la grande route de Salerne à Naples, où nous devions retrouver le Prince.

Telle fut, pour Clermont-Tonnerre et pour moi, la fin de notre voyage dans l'antique Grande-Grèce, jadis si florissante, et aujourd'hui si complétement déchue. Malgré l'orgueil de notre civilisation et de notre gloire guerrière, tant de ruines d'une gloire autrefois sem-

blable nous avaient découragés. Ainsi tout passe, et les siècles s'entassent ensevelis, les uns par les autres, sous leurs débris! Nous le savons, et cependant, successivement arrivées sur l'abîme où tout s'engloutit, les générations travaillent sans cesse; elles fondent, chacune à leur tour, sur la poussière du passé, en vue d'un avenir qui n'épargne rien! Un opiniâtre instinct d'éternité l'emporte en nous sur cette triste conviction du néant de tant d'efforts. Tout n'est-il donc qu'erreur et déception? Lequel des deux, ou de cet instinct qui excite, ou de cette réflexion qui *décourage*, est vérité? Qui de nous se trompe le moins, ou de la masse ignorante et insouciante qui ne vit qu'au jour le jour, ou de ces esprits que nous croyons d'élite et qui ne vivent qu'en vue de cet avenir si destructeur, comme s'ils devaient y trouver l'immortalité?

Mais non, cet instinct d'immortalité, qui survit à tout, n'est point trompeur; et tant de travaux inspirés à l'homme n'ont point été perdus, comme il le semble à notre vue, trop courte pour saisir le vaste ensemble des choses humaines! Croyons en cette civilisation, toujours en progrès au travers des bouleversements de tant de siècles! Croyons que chacun des moindres efforts, de toute nature, du genre humain, n'est point inutile à ce laborieux enfantement, à ce perfectionnement continu de l'esprit qui se développe, s'étend toujours, et domine de plus en plus la matière, en dépit de ses résistances et de ses révoltes.

J'en atteste, au travers de ses cataclysmes, la marche mystérieuse et ascendante de ce monde, où ne régna

d'abord que cette matière informe, puis la matière grossièrement animée, puis avec sa double nature l'homme, dont la haute destinée s'explique par ses efforts, par les victoires successives de son être moral sur son être matériel. Voyez, plus l'un, en lui, l'a successivement emporté sur l'autre, comme il a grandi! Combien sa puissance s'est étendue en dehors de lui, à mesure qu'il est devenu plus maître de lui! Qu'y a-t-il de comparable entre les sociétés antiques et la société moderne? Que de progrès en soi et autour de soi! Qu'importe donc le triste spectacle de ces ruines des siècles passés, si ces siècles n'ont point été stériles; si, tout brisés et renversés qu'ils sont, échelons de notre grandeur présente, ils vivent encore en elle!

Philosophes, hommes d'État, d'arts, de lettres et d'industrie, gens laborieux et moraux de toute espèce, ayons donc courage! Continuons, car l'instinct d'immortalité de l'homme ne le trompe pas! Ses œuvres n'ont point été, elles ne sont point, elles ne seront pas des œuvres mortes! Toutes concourent à ce grand édifice de la Civilisation, où la main de Dieu nous guide! La Fable s'explique: chaque fois le Phénix renaît, plus brillant, de ses propres cendres! Nous n'en pouvons plus douter, le miracle est aujourd'hui palpable aux yeux de tous, et, plus que jamais, ce perfectionnement progressif des hommes et des choses en est la preuve évidente et incontestable!

Mais où me suis-je laissé entraîner? Revenons au récit de la fin de notre voyage, et à la rentrée du Roi Joseph dans sa capitale.

CHAPITRE VI.

Depuis plus d'un mois ce Prince était privé de dames et de spectacles, ses deux goûts les plus prononcés. L'ennui le pressait de revenir dans sa capitale; mais alors un motif plus sérieux l'y avait déterminé ; ce fut l'exécution du marquis Rhoddio, chef de l'insurrection napolitaine. L'infortuné, d'abord acquitté, puis jugé une seconde fois, contre toutes les formes, par une Commission militaire, venait d'être fusillé! Ce *mauvais* coup était attribué à Salicetti. A cette déplorable nouvelle, le Roi, dont le caractère réprouvait toute violence, était revenu de Tarente à Caserte, en toute hâte.

Le lendemain, 11 juin, son entrée royale dans Naples n'en fut pas moins signalée par cet enthousiasme que les Napolitains tiennent toujours prêt pour toutes les fêtes et pour tous les avénements ; transports qu'accrut le miracle de Saint Janvier, qui n'avait plus rien à refuser aux Français depuis l'argument si persuasif de Macdonald. Mais, soit hasard, soit perfection d'espionnage dans un pays qui y est si propre, Sidney-Smith, l'amiral anglais de Saint-Jean d'Acre, informé de cette solennité, sembla avoir voulu y prendre part : ce fut lui qui la termina, mais à sa manière, c'est-à-dire en s'emparant de Caprée, qu'il nous enleva à la lueur brillante encore des illuminations de l'entrée royale. Cent de nos fantassins occupaient ce rocher qu'a déshonoré Tibère : la moitié périt avec son brave capitaine, l'autre moitié ne rendit l'île que sous condition

d'être libre de nous rejoindre, à quoi l'amiral anglais consentit.

Je fus alors envoyé aux îles d'Ischia et de Procida, pour en inspecter la défense, et pour qu'il ne leur arrivât pas la même infortune. A mon retour à Naples, pendant que le siége de Gaëte se préparait, nous eûmes quelque relâche. J'en profitai pour retourner à mes souvenirs antiques. Je n'allongerai pas ce récit en décrivant la visite que je fis des lieux consacrés, dit-on, dans l'Énéide : pèlerinage auquel je ne manquai pas plus que tous les voyageurs qui m'avaient précédé. Après une station au tombeau de Virgile, je vis l'antre de la Sibylle, les restes des portes de Cumes et de sa citadelle; le lieu où, dit-on, Énée aborda. Je le suivis au bord de l'Averne; je descendis aux Enfers, sur ses traces, traversant le Styx, plongeant ma main dans le Phlégéton, mais, dans le vrai, trouvant assez ridicule cette application géographique à l'un des plus beaux chants de ce poëte illustre. Ce fut ensuite avec une ferveur plus sérieuse que je contemplai, Tacite à la main, la mer où sombra la galère d'Agrippine, et la plage où s'acheva le parricide. Puis, à plusieurs reprises, je me fis citoyen d'Herculanum et surtout de Pompéia.

Rien ne manqua à notre séjour dans ce Royaume. Le Vésuve, lui-même, sembla avoir voulu accueillir ou repousser notre invasion, par l'une de ses éruptions les plus remarquables. Nous choisîmes une belle nuit, M. de Girardin et moi, pour monter jusqu'au cratère et considérer ce phénomène. Après chaque explosion de la matière enflammée dont se débarrassait le Volcan, l'air

rentrait et s'engouffrait violemment dans sa bouche vide, avec le bruit le plus effrayant. Dans ces longues expirations et aspirations, presque régulières, il me semblait entendre la respiration souffrante et oppressée d'un Géant énorme; je me figurais assister à l'agonie convulsive de l'un des Génies de la terre, vomissant avec fracas le mal qui le tourmentait, et reprenant haleine avec un râlement rauque et horrible, pour recommencer encore ses expectorations douloureuses!

Nous aperçûmes, d'un côté de sa bouche, la lave couler en bave épaisse et bouillante, en même temps que ses efforts lançaient de son sein, à une hauteur prodigieuse, des blocs énormes, tout rouges de feu. Leur chute avait lieu d'abord du côté opposé à celui où nous nous trouvions; et nous, pleins de sécurité, nous nous moquions de la terreur du guide qui refusait de nous suivre au bord du gouffre; mais bientôt un changement de vent, détournant ces masses formidables, les fit, avec de sinistres sifflements, retomber et s'enfoncer dans la cendre tout autour de nous! Ce fut alors au guide à rire, à son tour, de notre précipitation à redescendre jusqu'à lui, poursuivis par ceux de ces projectiles enflammés qui bondissaient et roulaient sur nos traces, comme si le Volcan eût voulu nous punir de notre téméraire curiosité!

En ce temps-là, mon service à Naples, m'occupant peu, me laissait le temps d'observer et de réfléchir. Le goût de régner prend si vite, même aux esprits les plus libéraux, que déjà je voyais le Roi Joseph tenir à sa couronne, comme si elle lui était poussée de naissance sur la tête, et qu'il la sentît identifiée à sa personne. Au

reste il n'y avait là rien d'extraordinaire. Il avait accepté le trône! Dès lors, sur ce sommet si isolé, exposé à tous les regards, soit amis, soit ennemis, amour-propre et honneur, tout en lui se trouvait compromis, au plus haut degré, dans ce nouveau rôle. Aussi s'efforçait-il de le jouer de son mieux, quelque gênant qu'il fût à son inexpérience dont son cœur honnête avait le sentiment, à la douceur indécise et presque timide de son caractère, et à l'aimable simplicité de ses habitudes. En effet, également embarrassé pour accueillir ou congédier, rien n'était pénible comme ses audiences. Alors, ayant l'air plus emprunté que ses interlocuteurs, une double et visible perplexité l'agitait. Lui, qui devait être juge des autres, paraissait là comme en jugement lui-même. Il y semblait placé comme entre deux feux: craignant, pour ce qu'il allait dire ou répondre, d'une part l'appréciation de ceux qu'il avait en face, et de l'autre, celle de ses conseillers les plus intimes qu'il avait derrière lui.

Quant à ceux-ci, il faut le dire, la médiocrité, si commode aux Princes, parce qu'ils n'ont point à se gêner devant elle; cette médiocrité qu'on voit toujours approbative et soumise, toujours si satisfaite d'elle-même, de la vie des Cours, du rang et du reflet qu'elle en reçoit; cette médiocrité, entourage ordinaire des trônes, n'avait point eu part à la formation de la nouvelle Cour. L'esprit y régnait; et la meilleure preuve de celui du Roi, c'est que, loin de craindre la distinction dans les autres, il la recherchait. Dans son service privé, comme dans son cortége d'hommes publics, il s'était entouré de gens de mérite. C'étaient entre

autres, Miot et Mathieu Dumas, ministres de l'intérieur et de la guerre ; ce fut plus tard Rœderer, destiné aux finances ; c'étaient encore MM. de Jaucourt et de Girardin, premiers officiers de la couronne ; puis Salicetti, ministre de la police, mais celui-ci de mœurs bien différentes. Le reste était napolitain et choisi de même.

L'inconvénient d'une Cour spirituelle, où l'on retrouvait tous les attraits de l'ancienne société française, était pour le Roi, qu'il accordait trop aux charmes de la conversation. Roi presque en *dépit* de lui, il la recherchait plus que les affaires, où le travail suivi et la décision doivent dominer, ayant lui-même beaucoup plus de finesse, de grâce et de douceur dans l'esprit, que d'activité et de caractère.

Ces affaires, hérissées de difficultés pour tout autre que lui, en présentaient à un tel esprit bien plus encore. Homme de bien, d'imagination aussi, mais n'ayant encore manié, de main de maître, aucun instrument, ne s'étant mesuré contre aucun obstacle, il ne pouvait savoir assez comment employer les uns, comment surmonter les autres. De là, devant chaque décision à prendre, sa perplexité, qu'il tenait à honneur de ne point laisser apercevoir. Il fallait bien alors pourtant qu'il prît conseil, mais c'était rarement d'un seul des siens : il s'adressait à plusieurs, heureux quand de ces avis divers il pouvait s'en composer un, qui n'était entièrement celui d'aucun autre ; et cela, afin que la décision qu'il prenait eût l'air d'être la sienne propre ; préoccupé sans doute de se bien conduire, mais surtout de ne pas paraître conduit.

Néanmoins, bien secondé et guidé par l'exemple de son frère, on reconnut, à l'œuvre, que son gouvernement libéral, judicieux et régénérateur, tendait à transformer rapidement, sous les rapports financiers, judiciaires, civils et militaires même, cet État jusque-là si absurdement constitué et gouverné. Son administration fut, sans comparaison, l'une des plus actives et des plus bienfaisantes de toutes celles qui s'étaient succédé dans ce Royaume.

J'entends reprocher aujourd'hui à ce Prince, retombé dans la vie privée, les souvenirs de Royauté qu'il conserve et qu'il impose. Mais n'y a-t-il pas une bien plus reprochable légèreté à ne pas comprendre, qu'une position aussi élevée frappe d'une empreinte indélébile celui qui, de quelque façon que ce puisse être, l'a acceptée; que la condition et la conséquence expresse et irrévocable en sont, d'être à jamais placé, si ce n'est au-dessus de tous les autres rangs sociaux, du moins en dehors; d'où il résulte que tout retour complet dans ces autres rangs y est interdit; et qu'enfin, déchu du trône, quelque simple et modeste qu'on soit, quelque philosophe qu'on puisse être resté, on demeure nécessairement, dans sa propre conscience comme dans celle des autres, classé à part, sous peine de tomber plus bas, et de paraître accepter l'espèce de dégradation attachée à la faiblesse oublieuse de sa dignité, et qui y renonce!

CHAPITRE VII.

La grande affaire, en ce moment, était les apprêts du siége de Gaëte ou Gayette, nom de la nourrice d'Énée, que le général Gardanne, d'ailleurs fort peu soucieux de l'histoire antique, prenant pour un surnom, prononçait *caillette* : c'était, disait-il, le sobriquet d'une nourrice d'autrefois, toute pareille à celles d'aujourd'hui; ce qui, selon lui, prouvait que tel avait été de tout temps leur défaut *originel.*

Il n'y a guère de voyageur qui ne qualifie Gaëte de clef de Naples, quoique l'on soit souvent entré dans cette capitale sans avoir pris cette forteresse. C'est une ville bâtie sur un roc élevé, à l'extrémité d'une presqu'île. La mer en environne le pourtour, à l'exception d'un seul côté resserré entre deux golfes. Isthme étroit, d'environ quatre cents toises, qui rattache la ville au continent, et n'offre à l'assaillant, pour cheminer de ce côté seul abordable, qu'un sol découvert sur un fond de roche. Le front bien plus développé de la ville le commande. La droite de cette ligne de défense baigne dans la mer. Partout ailleurs elle est escarpée et couverte de batteries à plusieurs étages : amphithéâtre redoutable, d'où plus de cent bouches à feu rasent, plongent, ou convergent sur l'isthme, et y interdisent les approches.

Le reste du Royaume semblait soumis; mais la conquête morale n'en pouvait être espérée, tant qu'on laisserait à l'ennemi ce foyer d'attaque et de révolte; d'autant plus que partout, dans cette longue péninsule,

presque toute en côtes et en vue des Anglais, on se trouvait comme aux avant-postes, jusque dans la capitale elle-même. Il fallait donc frapper ce dernier coup; Masséna s'y obstinait. Pourtant, avant d'être prêt et de pouvoir en venir aux mains, on essaya de parlementer. Mais le premier officier qu'on y envoya, reçu à coups de mitraille et à bout portant, fut tué sur place. D'un côté on allégua une méprise; de l'autre, se souvenant mal à propos du succès que j'avais obtenu dans Ulm, on me choisit pour renouveler cette tentative. J'obéis, convaincu de son inutilité, et fort mécontent d'aller donner au Prince de Hesse une occasion de plus de braver nos armes.

Cette fois lorsque, sortant du faubourg, j'apparus sur l'esplanade, la garnison, assez honteuse d'avoir fait feu de toutes ses batteries sur un seul homme, me laissa parvenir jusqu'à la poterne : on me l'ouvrit, et, dans une espèce de redan, je trouvai le Prince au milieu d'un cercle d'officiers. Il n'avait voulu m'entendre qu'en plein air, et entouré de son Conseil. On fait mal ce que l'on fait à contre-cœur. Je me sentais porteur d'une proposition absurde, ridicule pour nous, et offensante pour le gouverneur de l'une des plus fortes places de l'Europe, soutenue, ravitaillée par une escadre maîtresse de la mer, et dont le ferme courage était connu. C'était, s'il m'en souvient bien, un petit homme trapu, au nez aquilin, et dont la figure bourgeonnée annonçait qu'il était aussi intrépide à table que sur la brèche. Telle était son originalité que, se redoutant lui-même bien plus qu'il ne nous craignait, il avait imaginé de confier la clef de sa cave à l'Évêque

de cette ville, en exigeant de ce prélat le serment de ne lui délivrer par jour qu'une bouteille. On l'avait aussi entendu, à plusieurs reprises, s'essouffler à nous crier, du haut de ses remparts, dans un porte-voix : « que Gaëte n'était point Ulm, ni lui Hesse, le « maréchal Mack! » J'en étais bien sûr; aussi n'échangeâmes-nous que quelques paroles, de mon côté assez confuses, et du sien assez railleuses; sur quoi, abrégeant le sot rôle dont j'étais chargé, je rompis brusquement, et je me retirai, emportant une mince opinion, non du caractère résolu, mais des grâces de notre adversaire, et lui laissant, très-vraisemblablement, une aussi mince idée de mon éloquence.

Il avait eu deux torts : premièrement, d'avoir laissé debout un faubourg détaché de sa place à quelques cents toises, et dont les maisons, bien bâties, favorisèrent nos approches; secondement, ses sorties furent trop rares : il en fit peu; celle du 15 mai, où nous perdîmes un capitaine du génie et cent soldats, ne l'encouragea pas assez.

Ces engagements avaient été mêlés de pourparlers. Dans l'un d'eux, ce gouverneur, d'une humeur assez plaisante, dit à Gardanne, l'un des généraux du siége : « Qu'il croyait son habitation malsaine, et qu'il lui « conseillait d'en changer. — Malsaine! répondit « Gardanne, mais sa situation est admirable! — « C'est précisément, repartit le Prince, sa situation « qui la rend malsaine! » Gardanne, dont l'intelligence n'était pas vive, et qui se trouvait en fort bon air, crut devoir rassurer le Prince. La nuit suivante il n'avait eu garde de profiter de l'avertissement, lors-

qu'un déluge de bombes lui en fit comprendre l'esprit et la portée, en le réveillant en sursaut dans son domicile, d'où il eut peine à échapper pour en aller choisir un autre plus salubre.

Le mien était le quartier royal, situé entre Mola, l'antique Formies, le pays des Lestrigons, et la forteresse. Cette maison se trouvait au bord du golfe, près du chemin où Cicéron, surpris dans sa litière par Popilius Lenas et Herennius, périt sous leurs coups! Une ruine, qu'on disait être son tombeau, et dont nous avions fait un dépôt de poudre, était près de là. Ce quartier royal était tellement exposé au feu de la flottille anglo-sicilienne, que, entre autres exemples, un de ses boulets, rasant le traversin sur lequel reposait ma tête, s'était logé à un pied au-dessus d'elle, dans le mur auquel mon lit était appuyé. La mer baignait le jardin de ce quartier que l'une de nos batteries défendait. Je me souviens que, de cette redoute et pendant l'une de ces attaques, j'aperçus, sous les flots, des débris de constructions antiques. Le combat fini, je revins à ces ruines avec les cicerone du lieu. Ils prétendaient y reconnaître les bains et la salle d'école du grand orateur, dont ils usurpaient le nom, dans l'orgueil que leur inspirait leur science plus que douteuse.

Ce jour-là un espion des deux partis nous proposa d'empoisonner le Prince de Hesse. C'était un prêtre napolitain. On voulut d'abord, par une réminiscence de l'histoire romaine, le renvoyer dans Gaëte, pieds et poings liés, à ce gouverneur. Mais on l'expédia à Naples, où, moins Romain, on se contenta, je crois, de mépriser et de chasser ce misérable.

Nous avions affaire à une garnison de huit mille hommes, secondés par une escadre de quatre vaisseaux, de quatre frégates anglaises et de trente chaloupes canonnières. Les assiégés étaient plus nombreux que les assiégeants. Cela et la disposition des lieux rendaient les approches dangereuses. Nous reconnûmes, à la justesse du tir de leurs grosses et petites armes, l'adresse de leurs bombardiers anglais et de leurs tirailleurs albanais. Ravitaillés sans cesse par la mer, ils épargnèrent si peu leurs munitions, que, depuis l'ouverture de la tranchée, et sans *compter les* pots à feu, la mitraille, etc., ils nous envoyèrent plus de cent trente mille boulets et bombes! Maintes fois je vis celles-ci, dirigées contre un de nous seul et debout sur l'épaulement, tomber à trois pieds du but. Dans la troisième parallèle, si l'on montrait une demi-seconde le haut de la tête, à l'instant même vingt balles grecques, effleurant la crête ou se logeant dans le sac à terre qui la couronnait et nous couvrait, punissaient notre curiosité, ou nous avertissaient de notre imprudence. Aussi, et quoiqu'on n'en ait avoué que la moitié, perdîmes-nous deux mille hommes, tués ou mis hors de tout service, à ce siége.

Il est vrai que, de notre côté, l'habitude, l'amour-propre et l'ennui nous rendirent téméraires. Un bataillon de noirs surtout se fit remarquer; mais un autre mobile le poussait. On voyait ces nègres suivre en l'air, d'un œil avide, les bombes ennemies qu'on leur payait cinquante centimes; ils accouraient à leur chute, se précipitaient sur elles, et en arrachaient la mèche brûlante, à moins que, prévenus par l'explosion,

ils ne fussent tués dans cette chasse si peu lucrative et si dangereuse.

Cependant Masséna, bien secondé par Dumas, par tout le génie et par les généraux en second de l'artillerie, venait de convertir enfin le blocus en un véritable siége. Sur cet isthme formé d'un roc, qu'une mince couche de sable recouvrait, pour cheminer à couvert et se défiler, loin de pouvoir creuser les tranchées, il fallait, apportant tout avec soi, les former en relief de fascines et de sacs à terre. Néanmoins, quand, le 14 juin, le général du génie Vallongue fut tué, nous nous trouvions à cent toises de la place. A la fin de ce même mois nous n'en étions plus qu'à cinquante toises; les batteries de brèche étaient prêtes, on les arma. Le 7 juillet il était onze heures du soir, lorsque, au milieu du silence profond d'une belle nuit, et sur un signal du Roi, tout à coup les feux de nos vingt-trois mortiers et de nos cinquante canons de 24 et de 33, éclatant tous à la fois, foudroyèrent la forteresse! Elle fut un moment muette de surprise; mais bientôt ses cent bouches à feu nous répondirent. Qu'on se figure, s'il se peut, ces formidables détonations simultanées et redoublées, et bien plus encore les sifflements, les rugissements de ces énormes projectiles, lancés des deux parts, se croisant, et déchirant l'air avec une furie infernale. Rien n'égale la sublime horreur d'un pareil spectacle. Mais il étonne; il semble qu'un si grand trouble de la nature par la main de l'homme, soit une usurpation sur la puissance du Ciel, et que la violence même permise à nos passions y soit dépassée!

Les parapets, les embrasures des remparts de Gaëte, en furent bouleversés; une grande partie de ses pièces, démontées; trois de ses magasins de poudre et de bombes sautèrent; et bientôt redevenue muette d'impuissance comme de consternation, un long silence répondit seul à notre attaque. Mais le lendemain, le brave gouverneur, aidé des Anglais, déblaya ses ruines et réorganisa sa défense. Il la soutenait avec une constance digne d'un meilleur sort, quand, le 10 juillet, atteint d'un éclat d'obus, il fut emporté mourant hors de la place.

Le 12 juillet deux brèches commencèrent à se former. Le 16, et devant la batterie de brèche de notre gauche, vigoureusement commandée par Clermont-Tonnerre, l'éboulement de l'ouvrage ennemi, qui couvrait la citadelle, parut praticable. On reconnut cette brèche abordable par la mer, dont la profondeur n'était là que de dix-huit pouces. Mais la rampe de la seconde brèche, plus au centre, au bastion à trois étages, était incomplète. Pourtant, impatients d'en finir, nous demandions l'assaut; et, comme Chamberlhiac, général commandant en second le Génie, s'y refusait avec raison, nous insistâmes, lui montrant l'éboulement, et lui disant : « Qu'il y avait là des « croix d'honneur! » Mais lui, nous calmant, nous « répondit : Oui, oui, j'en vois bien aussi là, des « croix, il n'en manque pas, mais ce sont des croix de « bois. Croyez-moi, attendons quarante-huit heures. »

Le 18 juillet en effet, à la fin du second jour, tout juste comme il l'avait dit, comme nous l'avions craint, et comme Masséna l'espérait, les deux brèches étant

praticables et l'assaut commandé, Gaëte capitula. Nous y entrâmes par la brèche faite par Clermont-Tonnerre. La capitulation portait que la garnison, en armes, défilerait devant nous et s'embarquerait pour la Sicile; mais, comme l'embauchage n'était pas défendu, et que la qualité des troupes s'y prêtait, nos gestes, accompagnés d'argent et de promesses, suffirent pour en détourner une partie. Un bon nombre passa ainsi du côté de la victoire, dans les rangs de l'armée du Roi Joseph.

Ce siége doit rester célèbre. Il nous avait coûté cinq mois de blocus, quatre mois de tranchée ouverte, onze jours de feu, et deux mille hommes, dont huit cents soldats, vingt-neuf officiers, tués ou blessés, et onze à douze cents malades ou morts aux hôpitaux. Nous y avions tiré soixante et huit mille coups d'artillerie, brûlé trois cent quatre-vingt mille cartouches, employé cent soixante et onze mille sacs à terre, neuf mille gabions, trente-deux mille fascines ou saucissons, et dépensé, tout compris, près de sept millions de francs.

Cette conquête était importante, mais l'à-propos lui avait manqué; les apprêts en avaient été trop longs : elle arriva un mois trop tard. On avait donné le temps à l'ennemi de méditer et d'effectuer une diversion funeste. Le 1er juillet, sept jours avant l'ouverture de notre feu, le général Stuart et neuf mille Anglais et Napolitains étaient descendus à Sainte-Euphémie, et déjà la prise de Gaëte était compensée, d'avance, par la perte des deux Calabres!

A la première nouvelle de cette descente, le Roi

avait envoyé à Regnier l'ordre de temporiser. Regnier avait fait tout le contraire. Menacé d'un soulèvement général, il voulut en écraser le germe en se précipitant sur les Anglo-Siciliens, qu'il attaqua sans ensemble, et sans compter leur nombre double du sien.

Battu et découragé, il s'était retiré dans Catanzaro, par cette même route que j'avais tracée, au travers de l'Apennin, d'une mer à l'autre. Le but en avait été d'affermir notre occupation victorieuse, elle ne servit qu'au passage de notre défaite! L'insurrection des Calabres était préparée depuis longtemps; notre général vaincu avait voulu la prévenir par une victoire; sa défaite la fit éclater avec une violence d'autant plus grande. Dès lors commença une horrible boucherie de nos blessés, de nos postes surpris, et de nos traîneurs. Regnier craignit d'être coupé de la Basilicate. Mais les Anglais, ne songeant qu'à s'assurer du littoral par la prise de Scylla et de Reggio, le laissèrent traverser l'insurrection, où il rendit massacre pour massacre, en se dirigeant, par Crotone et Corigliano, sur Cassano. Là, réuni à Verdier vers le 12 juillet, il attendit que Masséna, libre enfin du siége de Gaëte, vînt l'aider à reprendre les Calabres. Un mot de plus ici peut être utile, à propos de cette guerre d'assassinats commencée dès lors en Calabre. Elle dura jusqu'en 1810! On fut longtemps à découvrir le seul moyen possible de la terminer. Cette odieuse lutte était surtout entretenue par les habitants, que les bandits, soldés par la Reine Caroline, forçaient à les seconder. De là nos efforts rendus vains, et les horribles guet-apens

qui chaque jour se renouvelaient. Murat ne put venir à bout de ces brigands qu'en retournant contre eux leur moyen de guerre : il força les populations de concourir à leur destruction, sous peine d'être, sans merci, détruites elles-mêmes : moyen sans doute cruel, mais le seul efficace contre ce genre d'hostilités plus cruel encore! Dès lors, et partout à la fois, ces bandes, traquées, affamées et désespérées, ou périrent, ou s'expatrièrent; elles nous abandonnèrent enfin notre conquête!

CHAPITRE VIII.

Quant à moi, envoyé pour servir d'aide de camp au Prince Joseph pendant la conquête de son Royaume, mais non pour l'aider à le conserver, Gaëte prise, je n'avais plus rien à faire à Naples. J'y étais dépaysé : le caractère national ne convenait pas au mien, ni le climat, dont l'influence a suffi pour énerver, en deux ans, nos meilleures troupes. Content de moi, ce qui ne m'arrivait pas toujours, en quittant ce pays je n'avais rien à regretter, que d'abandonner le fruit de la bonne renommée que j'y laissais après six mois de services actifs et souvent utiles. J'en ai passé bien des détails, et, par exemple, un voyage à Rome, pour y reconduire une députation du Sénat français envoyée au Roi. Pendant cette mission insignifiante j'avais vu Tivoli, et Lucien son propriétaire. Il nous avait accueillis dans ce séjour avec une simplicité calme et spi-

rituelle. Retiré là, près d'une femme qu'un divorce rendait peu digne, dit-on, de porter un nom devenu aussi illustre, il y vivait philosophiquement, entouré d'une nombreuse famille; sacrifiant noblement à une fidélité mal placée l'amitié de l'Empereur, il résistait à ses prières, à ses menaces, et à l'offre, cent fois réitérée, d'une couronne.

Quelque hors de propos que cela soit, je me rappelle encore que, en ce court voyage, le général Vérino, l'un des sénateurs, me raconta qu'il avait jadis servi en Autriche avec l'infortuné Mack : « Un faiseur, un « beau diseur, ajoutait-il, mais qui, sur le terrain, « n'avait jamais su manier même un bataillon de cinq « cents hommes! »

D'autres missions plus utiles m'avaient ramené dans la Pouille et à Salerne, où de fâcheuses remarques m'avaient rebuté. Ma curiosité était rassasiée, je m'ennuyais; ma promotion au grade de chef d'escadron, venue de Paris après quatre campagnes consécutives, un siége, et d'honorables témoignages de satisfaction, dissipaient l'humeur qui m'avait momentanément séparé de Napoléon; l'espoir d'une campagne nouvelle, dans mon emploi, près de ce grand homme; un mariage qu'il désirait pour moi et qui convenait à ma famille, tout me rappelait en France. Mais je ne savais comment m'y prendre pour annoncer au Roi ma détermination; ce même embarras que parfois on éprouve à sortir d'un salon, je l'éprouvais pour sortir de ce royaume.

Le 21 juillet enfin, au lever du Roi, quatre jours après le siége, j'ouvrais la bouche pour m'expliquer,

quand ce Prince, me devinant, redoubla ma perplexité par une offre pleine de bonté et la plus flatteuse. Il me pria de ne point le quitter, et d'accepter, avec d'autres avantages, la place d'aide de camp près de sa personne. Interdit, je balbutiai quelques expressions d'une reconnaissance qui n'ébranlait nullement ma détermination première, quel que fût le charme des qualités vraiment rares, d'esprit et de cœur, de ce Monarque. Décidé à retourner près de l'Empereur, je dirai seulement que le service intime près d'un grand homme gâte, et rend tout emploi semblable impossible auprès d'un autre homme !

Plus résolu, mais plus empêché que jamais, je courus donc prier M. de Jaucourt de me servir d'intermédiaire, et de me tirer sur-le-champ d'une position qui m'était insupportable. Le Roi aussitôt me rappela ; il me combla de bontés nouvelles, et ne s'opposa plus à mon départ ; mais voulant en profiter, il entra longuement, avec moi, dans tous les détails de sa position, qu'il me chargea d'expliquer, sans déguisement, à l'Empereur.

Ces détails sont d'une telle nature quant aux personnes, qu'il me répugne ici de les reproduire. On sait trop qu'alors ce Roi n'était guère plus maître de son armée que de son Royaume, où la révolte des Calabres avait peut-être été autant provoquée par nous-mêmes que par l'ennemi. Sans doute l'inhabitude du commandement et la douceur de ce Prince nuisaient à son autorité, quel qu'eût été le choix distingué de ses ministres ; mais aux difficultés qui surgissaient de ses défauts, de ses qualités même, de la configu-

ration des lieux, des mœurs des habitants, d'un trésor vide et de la nécessité de le remplir aux dépens d'un peuple pauvre, d'un clergé et d'une noblesse qu'il ne fallait pas s'aliéner, si l'on ajoute les vices de plusieurs instruments dont il était forcé de se servir, on ne lui imputera qu'une faible partie de la position critique où je le laissai engagé.

Pour ces instruments, croira-t-on qu'une faveur inexcusable lui imposait encore ce même personnage qui, lors de l'invasion, ne s'était aperçu, qu'en vue de Capoue, qu'il avait oublié notre cavalerie à *Rome*? « Par une distraction semblable et toute nouvelle, « cet étourdi de quarante ans, me disait le Prince, « confondant les noms d'Ultérieure et de Citérieure, « venait d'envoyer à l'ennemi nos convois de muni- « tions, qu'il avait été chargé de diriger sur nos corps « battus dans les Calabres. Bien plus, il était avéré « qu'il recevait quarante mille francs, par mois, des « comptables mêmes dont sa charge était de sur- « veiller la probité et l'exactitude! »

D'autre part le désarmement des habitants, que le Roi avait ordonné, n'avait point eu lieu. « Les gens « qu'on avait désarmés d'une main, on les avait « réarmés de l'autre; vingt mille ports d'armes « avaient été vendus par un seul chef à ceux qu'il « fallait maintenant combattre, ce qu'il fait en lion, « j'en conviens, ajoutait le Prince, mais ce qui ne « répare point sa faute! » Un autre, et heureusement celui-là n'était pas français, avait fait bien pis encore!...

Le reste de cet entretien porta sur le plan de cam-

pagne du Roi, et sur celui de l'ennemi, qu'il croyait connaître : plan chimérique, supposant trop sur tous les points l'éventualité d'une descente, d'où venait que le Roi jugeait devoir partout se tenir en garde.

Venaient ensuite l'obligation de renoncer à la Sicile; la pénurie du trésor épuisé par la solde, par l'entretien de l'armée française, et par un siége qui coûtait plusieurs millions; puis l'affaiblissement de cette armée par les maladies et par la perte de quatre mille hommes, à Gaëte et dans les Calabres; et enfin la demande instante des dépôts de nos régiments, dépôts que l'Empereur retenait en Italie, d'où résultait, disait le Roi, la nécessité de deux administrations par corps, c'est-à-dire une double chance de malversations, tandis que c'en était déjà bien assez d'une. Tels furent, en y joignant la demande d'un nouveau chef d'État-Major, plusieurs des principaux détails que je fus chargé de mettre sous les yeux de l'Empereur.

Il ne lui dissimulait pas les dangers de sa position, tous les moyens étant indistinctement employés par la Reine Caroline : les têtes de nos soldats, la sienne même, mises à prix; des chefs d'assassins, tels que Fra-Diavolo, élevés au rang de Duc; les signaux de la révolte répondant, sur toutes les crêtes des montagnes, aux signaux de l'escadre anglaise!..... Il ne savait ce qu'était devenue la division de Regnier, battue dans la Calabre. « Pourtant, reprit-il vivement, « que mon frère n'aille pas croire que je suis ici sans « partisans; j'en ai un bon nombre. » Et il en avait réellement; il les devait à ses vertus, à son adminis-

tration douce, sage et bienfaisante, autant qu'aux fureurs de la Reine Caroline.

Quant au choix d'un nouveau chef d'État-Major, il s'excusait de ne pas préférer Saint-Cyr, trop absolu sans doute pour lui plaire; c'était Regnier qu'il demandait : il le jugeait plus propre à concevoir qu'à exécuter des plans de guerre, plans que ce Prince s'avouait inhabile à imaginer, mais entre lesquels il se réservait le choix, ce dont il se croyait capable.

Alors, passant en revue les défauts et les qualités de ses ministres, il suppliait l'Empereur de lui accorder promptement le sénateur Rœderer pour ministre des finances. C'était son ami. Un Français seul d'ailleurs pouvait établir, dans ce pays féodal encore, l'égalité de l'impôt sur toutes les classes.

« Quant à ***, me dit-il, il est bien où il est, quoi-
« qu'il y fasse, je ne l'ignore pas, des profits immen-
« ses. Il s'y fait craindre. Mais lui aux finances, c'est
« impossible. Son penchant l'emporterait sur son dé-
« vouement; c'est plus fort que lui; je le connais sous
« ces deux rapports : cet homme-là m'est dévoué, il
« me prêterait dix millions dans l'occasion, mais il me
« les aurait volés la veille! »

Il n'y avait de juste, dans cette opinion, que sa dernière partie; mais, comme tous les autres, ce Roi se plaisait à croire au dévouement à sa personne; qualité première aux yeux des Princes, et en faveur de laquelle ils pardonnent tout le reste.

« Mon frère, continua-t-il, lui reproche d'avoir été
« sanguinaire; pourtant je suis plus sûr de lui qu'il
« ne peut l'être de ***...., scélérat qui ne le sert que

« parce qu'il y trouve son profit, et qui le ferait as-
« sassiner demain, s'il y trouvait son avantage! » Le Roi, en terminant, ajouta : « Qu'au reste il n'en vou-
« lait à personne; que j'avais entendu et vu; que je
« pourrais entrer dans plus de détails, ou m'en tenir
« à répondre; qu'enfin, selon les dispositions où je
« trouverais son frère, j'apprécierais ce qu'il convien-
« drait de dire ou de taire. »

Il ne me parla pas de la conquête de la Sicile, quoique lui et l'Empereur n'y eussent pourtant pas renoncé.

Huit jours après j'étais à Saint-Cloud dans le cabinet de l'Empereur. « Eh bien, me dit-il, comment avez-
« vous laissé le Royaume?..... Pourquoi avoir sacrifié
« tant de monde devant Gaëte?..... Quoi! deux mille
« hommes!..... Ah oui, des blessures de siége! Les bles-
« sés sont hors de service!..... Ce pauvre Vallongue!
« C'est une perte! Mais aussi, pourquoi commencer un
« siége sans moyens? Ne pouvait-on bloquer, couper
« cette langue de terre?..... Et la Calabre?..... Pour-
« quoi cette dispersion? Est-ce ainsi que je vous ai appris
« la guerre? Vouloir garder tout un pays à la fois!
« Quelle force y suffirait? Avez-vous oublié que j'ai
« conquis l'Italie avec vingt-cinq mille hommes? Que
« mon frère ignore la guerre, c'est tout simple, je ne
« lui en veux pas; mais il a des hommes à réputation,
« Regnier, Saint-Cyr, Masséna! Que font-ils donc?...
« Quoi! se disperser ainsi! Mais vous auriez cent mille
« hommes, que vous n'auriez pas d'armée! Ils ne
« savent donc plus la guerre : c'est n'y rien enten-
« dre!..... Que dites-vous? La configuration du pays?

« Eh bien, c'est en échelons qu'il fallait s'y placer,
« et les replier les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'on
« fût en masse suffisante, et alors en écraser l'en-
« nemi!..... Des révoltes! Eh qu'est-ce que des ré-
« voltes de paysans contre des colonnes mobiles et
« de la décision? avec quelques exécutions sévères ils
« n'y reviennent plus! Ne vous en ai-je pas donné
« l'exemple? A-t-on oublié Jaffa? Ne savez-vous pas
« que j'ai fait fusiller là, tout à la fois, plus de trois
« mille hommes? Cela est affreux! C'est un massacre!
« Mais sans cela mon armée était perdue! *Il* faut sa-
« voir se décider à ces choses-là, ou se résigner à être
« massacré soi-même! Les Napolitains, c'est comme
« les Corses, il faut, pour les dompter, une volonté de
« fer et de feu! Sans quoi mon frère périra, ou sera
« chassé de son Royaume! Et les troupes, s'en fait-il
« aimer? ont-elles confiance en lui?..... Que fait-il à
« Naples?..... N'y a-t-il pas une maîtresse?..... On
« parle de Madame de ***..... Qu'y fait-il donc? Les
« forts n'y sont-ils point armés?..... Dès lors pour-
« quoi entasser là tant de monde? C'est dans un camp
« qu'il devrait être, et prêt à se porter partout au be-
« soin!..... Vous dites qu'il est inquiet de Regnier?
« Va-t-on donc le laisser se perdre; laisser des Fran-
« çais se décourager; trois de mes régiments mettre
« bas les armes! Ce serait une chose inouïe, honteuse!
« Mais c'est impossible. Allons! vous êtes une armée
« d'alarmistes! Comment, à la nouvelle de Sainte-Eu-
« phémie, un Français a-t-il pu rester à Naples? Il
« fallait voler tous en Calabre!..... C'est juste, vous
« étiez devant Gaëte. Mais si vous n'aviez que deux

« mille hommes à Naples, où donc est l'armée, et que « fait Saint-Cyr?..... Dans l'Abruzze!..... Comment, « Gaëte avait cette influence?... Les signaux anglais « correspondaient avec ceux des montagnes! Alors, « pourquoi Regnier a-t-il attaqué?... Allons donc, il « aurait compté sur l'opinion, sur la terreur de nos « armes? Cela est bon pour des enfants! Il n'y a point « d'opinion dans nos succès. La guerre, c'est l'art de « réunir, à temps, plus de forces que l'ennemi, sur « une position décisive! C'est la supériorité du nombre « sur un point choisi! Ce sont les manœuvres qui « remportent les victoires! En sommes-nous donc « encore au Directoire? Il faisait des décrets, il comp- « tait sur l'enthousiasme; on en a vu le résultat, et « la valeur de toutes ces belles phrases contre des « bataillons, des obus et des boulets! Mais encore une « fois, où l'armée est-elle?... Allons, dispersée tou- « jours et partout, pour contenir les provinces; mais « cent mille hommes y disparaîtraient!... La Reine « y jette des brigands! Elle fait bien. Elle ferait as- « sassiner mon frère, qu'elle ne ferait là que son mé- « tier! Il faut s'y attendre, et n'y répondre que par « des colonnes mobiles et des mesures vigoureu- « ses!... Non, je n'enverrai pas mes dépôts. Je con- « nais le climat de Naples; il y faudra, au contraire, « relever les régiments, et je m'y prépare... Ah oui, « ses finances! X. ne suffira point à cette tâche. C'est « un homme de bien et d'esprit, mais son caractère « est léger, et son esprit n'est pas toujours juste!... « Au reste, si mon frère y tient, je verrai. S'il manque « d'argent, c'est sa faute; il devait, comme je le lui

« avais recommandé, imposer vingt millions au mo-
« ment de la conquête; mais il n'a point voulu m'é-
« couter; et, maintenant qu'il est trop tard, le voilà
« forcé à cette mesure! »

L'Empereur avait raison en cela plus encore que sur le reste. Il eût fallu, dès le premier moment, quand on n'avait, comme conquérant, qu'à se faire craindre, imposer franchement, et sur-le-champ, toutes les réformes nécessaires, toutes les mesures rigoureuses, afin de n'avoir plus ensuite, comme Roi, qu'à se faire aimer. On eût marché de la terreur à la douceur, marche naturelle, où tout se fût fait à propos; tandis que, dans la marche inverse, de la douceur à la rigueur, des complaisances aux exigences, des doux accueils pour le clergé et la noblesse à l'abolition de leurs priviléges et à la suppression des couvents, c'était avoir fait pour défaire; c'était paraître avoir voulu surprendre des cœurs qu'on devait s'aliéner ensuite, et se donner l'apparence de la fausseté, par faiblesse. Quelles que fussent mes propres observations sur le Roi Joseph, et ses confidences accusatrices sur beaucoup de ceux qui l'entouraient, on comprendra que, avec l'Empereur, j'aie hésité entre mon devoir et ma répugnance à lui transmettre d'aussi épineux détails. Pour ce qui regardait le Roi, je venais de lui servir d'aide de camp, de recevoir ses bontés, et j'aurais été médire de lui, et lui nuire près de son frère! Cela me fit l'effet d'une trahison. Quant aux autres personnages, pourquoi le Roi m'avait-il chargé de ces dénonciations? Sa correspondance intime avec l'Empereur n'avait-elle pas dû y suffire? Ce rôle, il est vrai, si je l'eusse accepté,

m'eût sans doute rendu fort intéressant, fort nécessaire même; il m'eût initié à de nouveaux secrets, et attiré bien d'autres missions pareilles; mais cette ambition ne me tenta point, et je préférai paraître moins utile.

On vient de voir d'ailleurs, par les exclamations de l'Empereur, qui indiquent mes réponses, qu'il se refusait à croire les difficultés de la situation du Roi aussi grandes qu'elles l'étaient réellement. Le reste de cet entretien me fut si personnel, il fut même si paternel pour moi de la part de Napoléon, que les détails en seraient déplacés ici. J'en dirai seulement les derniers mots, parce qu'ils prouvent que l'Empereur était alors bien loin de croire à l'agression, pourtant si prochaine, du Roi de Prusse : « Reposez-vous donc « et mariez-vous, me dit-il; il y a temps pour tout, « et il n'est nullement question de guerre! »

Six semaines plus tard, cependant, et marié, je le rejoignais à Wurtzbourg, passant ainsi, sans plus de repos, des campagnes des Côtes, d'Ulm, d'Austerlitz et de Naples à celles de la Prusse et de la Pologne.

FIN DU LIVRE VINGTIÈME ET DU TOME SECOND.

« avais recommandé, imposer vingt millions au mo-
« ment de la conquête ; mais il n'a point voulu m'é-
« couter ; et, maintenant qu'il est trop tard, le voilà
« forcé à cette mesure ! »

L'Empereur avait raison en cela plus encore que sur le reste. Il eût fallu, dès le premier moment, quand on n'avait, comme conquérant, qu'à se faire craindre, imposer franchement, et sur-le-champ, toutes les réformes nécessaires, toutes les mesures rigoureuses, afin de n'avoir plus ensuite, comme Roi, qu'à se faire aimer. On eût marché de la terreur à la douceur, marche naturelle, où tout se fût fait à propos ; tandis que, dans la marche inverse, de la douceur à la rigueur, des complaisances aux exigences, des doux accueils pour le clergé et la noblesse à l'abolition de leurs priviléges et à la suppression des couvents, c'était avoir fait pour défaire ; c'était paraître avoir voulu surprendre des cœurs qu'on devait s'aliéner ensuite, et se donner l'apparence de la fausseté, par faiblesse. Quelles que fussent mes propres observations sur le Roi Joseph, et ses confidences accusatrices sur beaucoup de ceux qui l'entouraient, on comprendra que, avec l'Empereur, j'aie hésité entre mon devoir et ma répugnance à lui transmettre d'aussi épineux détails. Pour ce qui regardait le Roi, je venais de lui servir d'aide de camp, de recevoir ses bontés, et j'aurais été médire de lui, et lui nuire près de son frère ! Cela me fit l'effet d'une trahison. Quant aux autres personnages, pourquoi le Roi m'avait-il chargé de ces dénonciations ? Sa correspondance intime avec l'Empereur n'avait-elle pas dû y suffire ? Ce rôle, il est vrai, si je l'eusse accepté,

m'eût sans doute rendu fort intéressant, fort nécessaire même; il m'eût initié à de nouveaux secrets, et attiré bien d'autres missions pareilles; mais cette ambition ne me tenta point, et je préférai paraître moins utile.

On vient de voir d'ailleurs, par les exclamations de l'Empereur, qui indiquent mes réponses, qu'il se refusait à croire les difficultés de la situation du Roi aussi grandes qu'elles l'étaient réellement. Le reste de cet entretien me fut si personnel, il fut même si paternel pour moi de la part de Napoléon, que les détails en seraient déplacés ici. J'en dirai seulement les derniers mots, parce qu'ils prouvent que l'Empereur était alors bien loin de croire à l'agression, pourtant si prochaine, du Roi de Prusse : « Reposez-vous donc « et mariez-vous, me dit-il; il y a temps pour tout, « et il n'est nullement question de guerre! »

Six semaines plus tard, cependant, et marié, je le rejoignais à Wurtzbourg, passant ainsi, sans plus de repos, des campagnes des Côtes, d'Ulm, d'Austerlitz et de Naples à celles de la Prusse et de la Pologne.

FIN DU LIVRE VINGTIÈME ET DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

LIVRE XIII. — LE CONSULAT

LIVRE XIV. — LE CONSULAT (*suite*)

LIVRE XV. — LE CONSULAT (*suite*)

LIVRE XVI. — LE CONSULAT (*suite*)

LIVRE XVII. — L'EMPIRE

LIVRE XVIII. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE XIX. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE XX. — L'EMPIRE (*suite*)

